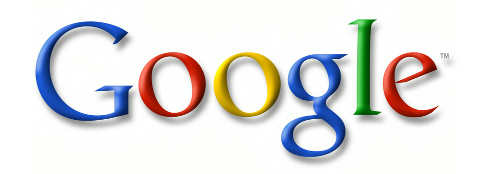
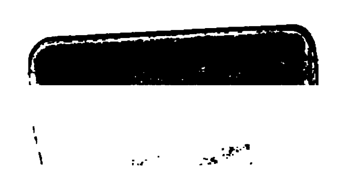





600097615Y

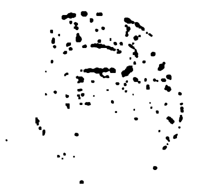


LA

PHILOSOPHIE

DU

CATÉCHISME CATHOLIQUE.



Paris. — Typographie de Firmin Didot frères, rue Jacob, 56.

LA PHILOSOPHIE DU CATÉCHISME CATHOLIQUE,

PAR

M. L'ABBÉ MARTINET.

« N'est-il pas temps que la philosophie divine de la foi nous guérisse de la foi à la philosophie humaine ? »



A PARIS,

CHEZ JACQUES LECOFFRE ET Cie, LIBRAIRES,

RUE DU VIEUX-COLOMBIER, 29.

Ci-devant rue du Pot de Fer Saint-Sulpice, 8.

1853.

LETTRE

DE

SA GRANDEUR M[GR] L'ÉVÊQUE D'ANNECY

A M. L'ABBÉ MARTINET.

Hâtez-vous, Monsieur l'abbé, de livrer au public la *Philosophie du catéchisme catholique*, que j'ai lue avec un intérêt que ne manqueront pas de partager tous les lecteurs habitués à rechercher vos ouvrages. Je ne sais si je me trompe; mais j'ai la persuasion que les lectures sérieuses doivent gagner, au moins en grande partie, ce que les journaux, les feuilletons, les compositions légères, ont perdu depuis deux ans. L'esprit général semble se transposer au grave. Les révolutions qui se succèdent avec une effrayante rapidité, et qui froissent, brisent tant d'existences, le cataclysme social dont nous menace la barbarie démagogique, jettent sur la société une teinte de mélancolie qui laisse peu de place à la frivolité. On remarque bien dans une partie de l'Europe un acheminement vers l'état normal, mais chacun sent que le repos n'est qu'à la surface et qu'il y a au-dessous une espèce d'incubation des principes révolutionnaires qui peut d'un instant à l'autre enfanter de nouveaux orages. De là, dans beaucoup d'esprits, un fonds d'inquiétude, un besoin de réfléchir, de remonter aux causes de nos convulsions sociales, d'en rechercher les véritables remèdes. De là, dans les cœurs honnêtes, une disposition à résoudre affirmativement la question posée par votre épigraphe : « N'est-il pas temps que la philosophie divine de la foi nous guérisse de la foi à la philosophie humaine? »

Oui, certes, il est temps que notre société, pulvérisée par le dissolvant de la philosophie du doute, et qui ne périt que faute de croyances et de vertus, revienne s'imprégner des éléments indispensables de toute vie morale à l'école de Jésus-Christ. Là seulement habite, *pleine de grâce et de vérité*, la philosophie qui donne cette *science des choses divines et humaines*, vainement promise par tous les pro-

grammes des sages de la terre ; — philosophie complète qui ne laisse sans réponse aucune des questions qui intéressent l'humanité ; — philosophie vraiment universelle et populaire, qui met ses solutions à la portée des moindres intelligences, qui produit chaque jour dans un de nos hameaux chrétiens plus de sages que n'en posséda jamais la Grèce antique, et des sages qui, à l'âge de dix ans, résolvent sans efforts les formidables problèmes qu'agitèrent en vain les Pythagore, les Platon, les Aristote ; — philosophie éminemment croyable, puisque l'univers civilisé l'a crue et ne s'est civilisé qu'en la croyant ; — philosophie éternellement inébranlable, assise qu'elle est, non sur les axiomes et les raisonnements d'une métaphysique nébuleuse, mais sur des faits aussi éclatants que le soleil ; — philosophie resplendissante de lumière, qui, par les douze articles du Symbole, a dissipé les affreuses ténèbres de l'ancien monde ; — philosophie souverainement sociale, qui, par les seize courtes lignes du Décalogue et des Commandements de l'Église, a donné à la vraie civilisation son fondement irremplaçable, à tous les problèmes sociaux la meilleure des solutions, et n'a besoin que d'être observée pour faire de la société terrestre une image et un avant-goût de la société des cieux ; — philosophie enfin indestructible, dont la tempête d'objections qui n'a cessé de l'assaillir n'a fait que mettre en lumière la divine solidité, et dont les triomphes momentanés de ses ennemis ne font que préparer les victoires.

Ces admirables caractères de la philosophie du catéchisme catholique, vous les développez, Monsieur l'abbé, d'une manière aussi neuve que frappante, dans tout le cours de votre ouvrage. Si vous n'aviez pas habitué vos lecteurs à trouver dans vos productions plus de choses que de mots, on se demanderait comment vous avez pu renfermer tant de matières dans quatre livres assez courts, et cependant les ranger dans un ordre si naturel, si logique, et leur donner une forme tellement simple, qu'elles se trouvent à la portée de tous les esprits doués de quelque culture. Toutefois, il y a telle partie dans votre travail qui n'eût rien perdu, qui eût gagné même à recevoir plus de développement.

La seule chose qui me paraisse superflue, c'est le soin que vous prenez, dans votre *Avertissement*, de réfuter les accusations iniques et absurdes que vous ont attirées quelques-unes de vos dernières publications, entre autres, la *Science sociale* et vos brochures populaires. Vous deviez vous attendre, Monsieur l'abbé, à ces clameurs de l'ignorance, des préjugés et des erreurs, que vous avez si peu ménagés dans vos écrits. Détruire le mur de division élevé par l'esprit moderne entre la science divine et la science sociale, entre l'ordre religieux et l'ordre politique ; mettre en lumière l'étroite connexité, ou mieux, l'identité des questions religieuses et des questions sociales ;

à la maxime absurde qui déclare la religion étrangère à la politique, substituer cette autre maxime : *Hors de la religion catholique, point de salut pour la société :* telle est la pensée fondamentale qui a inspiré toutes vos productions, pensée qu'on retrouve partout, même dans l'*Emmanuel*. Or, il n'en fallait pas davantage pour scandaliser certains esprits et vous faire accuser, par les uns, de compromettre la religion en la mêlant à la politique, et, par les autres, d'asservir, d'annuler leur politique légère et superficielle en la soumettant au joug de la loi divine.

Ce n'est pas tout : au lieu de vous renfermer dans la discussion métaphysique des principes, vous vous êtes placé sur le terrain des faits, et vos livres abondent en appréciations historiques, consciencieuses, mais blessantes pour certains partis religieux et politiques. Nos révolutions, dans lesquelles tant d'esprits ne voient que des accidents fortuits ou l'œuvre seulement de quelques conspirateurs, vous avez voulu les étudier à fond, remonter à leur source réelle, en suivre les progrès, en signaler les premiers auteurs et la longue chaîne de leurs complices. Le socialisme, dont vous annonciez l'explosion comme imminente à une époque où l'on soupçonnait à peine son existence; cette jacquerie communiste que vous présentiez déjà alors, au point de vue humain, comme la conséquence logique et fatale des erreurs et des passions encensées depuis trois siècles, et au point de vue providentiel, comme le fléau destiné à placer l'Europe entre le catholicisme et la mort (1); le socialisme, dis-je, vous a fourni l'occasion de faire entendre de rudes vérités. Vous n'avez pas craint de dire aux monarchies protestantes : « C'est vous qui, en brisant l'unité religieuse, avez créé le monstre et n'avez depuis cessé de le choyer ! » Vous avez dit aux vieilles monarchies catholiques : « C'est vous qui, « en voulant vous affranchir de tout contrôle et en mettant le pied « sur les libertés de l'Église et de vos peuples, avez ouvert l'abîme « des révolutions et préparé de loin l'avénement du socialisme ! » — Vous avez dit aux gouvernements constitutionnels : « C'est vous qui, « en confisquant tous les droits, toutes les libertés légitimes au profit « de l'omnipotence parlementaire et du despotisme bureaucratique, « livrez les peuples sans défense aux exploitations du socialisme; car, « celui-ci n'est pas autre chose que la *statolâtrie*, la centralisation « arrivée à son comble (2). »

Or, pour certains esprits irréfléchis et incapables de vous suivre dans ces études et de se placer à votre point de vue, quoi de plus

(1) V. *la Solution de grands problèmes*, t. I, préface; t. III et IV.

(2) V. *la Statolâtrie ou le Communisme légal*. — *Des Affaires de l'Italie*, etc.

scandaleux que cette thèse! Dire aux monarchies comment elles se sont perdues par leurs excès ou leurs faiblesses, et comment elles se perdraient encore en rentrant dans les mêmes voies, n'est-ce pas s'en déclarer l'ennemi? Dire comment les révolutions s'engendrent, n'est-ce pas les justifier? Montrer comment le socialisme princier et bourgeois aboutit au socialisme populaire, et prendre la défense des libertés individuelles, domestiques, communales, etc., contre l'abrutissant système de la statolâtrie, n'est-ce pas prêcher la haine des gouvernements et pousser au socialisme?

En vous plaçant comme vous l'avez fait, Monsieur l'abbé, en dehors et au-dessus des divers partis, vous deviez naturellement encourir leur animadversion et rester en butte aux reproches les plus contradictoires. Ainsi, tandis que les uns ont fait de vous un regrettant du moyen âge, un absolutiste, un théocrate, d'autres vous ont travesti en ennemi des gouvernements, en prêcheur de doctrines révolutionnaires, anarchiques, etc... En somme, on vous a imputé les erreurs que vous avez dévoilées et combattues avec le plus d'énergie; et en détachant du contexte qui en modifiait le sens certains passages de vos livres, vos détracteurs ont pu donner une apparence de raison aux accusations les plus déraisonnables.

Au reste, Monsieur l'abbé, ces accusations et ces censures n'ont rien qui puisse compromettre votre réputation d'orthodoxie religieuse et politique. Elles sont l'œuvre de plumes inconnues ou notoirement incompétentes, et restent ensevelies dans des journaux ou des recueils dont le crédit n'est pas grand. Ne leur donnez donc pas, par une réfutation inutile, un retentissement qu'elles ne peuvent avoir. Vos ouvrages ont obtenu un succès et des suffrages qui doivent vous consoler de ces misérables attaques. Des vingt à vingt-cinq volumes ou brochures sortis de votre plume, il en est bien peu qui n'aient mérité le double honneur de la contrefaçon et de la traduction. Les journaux et les revues catholiques les plus recommandables de l'Italie, entre autres, la *Civiltà cattolica* de Rome, ont annoncé avec éloge des traductions de vos œuvres qu'on publie en même temps dans plusieurs villes, les unes séparément, les autres dans des collections de bons livres placés sous le patronage des évêques. Le *Réveil du peuple* lui-même, dans lequel un de vos critiques a prétendu voir un brandon du socialisme, vient d'être traduit par une plume catholique, et, en annonçant la *Sveglia del popolo per Platone-Pulcinella*, la *Civiltà cattolica* a consacré à l'ouvrage et à l'auteur l'article le plus bienveillant (1). Et, pendant que l'Italie cherche dans la lecture de vos livres des armes contre l'invasion de l'hérésie et du

(1) *La Civiltà cattolica*, t. XI, p. 455-457.

socialisme, l'Amérique du Nord vous lit dans une traduction anglaise faite sous les auspices et la direction d'un illustre et savant métropolitain des États-Unis (1).

A ces faits qui sont notoires, je pourrais ajouter une foule de témoignages de sympathie, d'estime et de considération qui vous arrivent de très-loin, de très-haut, et parmi lesquels il en est que j'ai été chargé de vous transmettre de la part d'excellents juges en matière de doctrine. Enfin, je n'ai pas besoin de dire que, par votre conduite sacerdotale autant que par vos écrits, vous n'avez cessé d'acquérir de nouveaux droits à l'amitié et à la confiance des évêques et de tout le clergé de votre pays, et que, si elles pénètrent en Savoie, les diatribes de vos censeurs n'y recueilleront que le mépris du public, qui sait que chez vous l'homme et le prêtre est encore au-dessus de l'écrivain.

En voilà assez, Monsieur l'abbé, pour mettre votre orthodoxie *in tuto*. Si vous voulez m'en croire, vous supprimerez votre *Avertissement,* consacré tout entier à une réfutation superflue; et, en corrigeant dans de nouvelles éditions de vos ouvrages, non des erreurs qui ne s'y trouvent pas, mais les âpretés de style qui y sont, et que vous êtes le premier à reconnaître, vous ne perdrez pas le temps à écarter des mouches qui, incapables d'aller par elles-mêmes au bout de la carrière, veulent s'y faire porter par le coursier vigoureux qu'elles piquent.

Croyez aux sentiments affectueux de

Votre dévoué,

† LOUIS, évêque d'Annecy.

Annecy, 1er mars 1853.

(1) Monseigneur Hughes, archevêque de New-York.

LA PHILOSOPHIE DU CATÉCHISME CATHOLIQUE.

QUESTIONS PRÉLIMINAIRES.

PREMIÈRE QUESTION.

Si le catéchisme catholique offre les caractères de la véritable philosophie.

D. Que peut-il y avoir de commun entre la philosophie et le catéchisme catholique ?

R. La philosophie n'a cessé de promettre aux hommes la vraie sagesse, soit la science universelle. En effet, le vrai sage serait un homme qui, supérieur aux préjugés et aux faiblesses vulgaires, réglerait en tout sa conduite d'après les pures lumières de la vérité et de la justice. C'est aussi ce que promet le catéchisme catholique; car ces deux mots, *catéchisme catholique*, dérivés du grec, signifient *instruction universelle*. Éclairer les hommes sur tout ce qu'il leur importe de savoir, tel est donc le but commun de la philosophie et du catéchisme catholique. Quant au résultat, il y a quelque différence.

Bien que la philosophie se soit mise à l'œuvre plusieurs siècles avant l'apparition du catéchisme catholique, et qu'elle ait rangé sous ses drapeaux des esprits très-capables, il ne paraît pas que sa guerre à l'ignorance humaine ait été jusqu'ici bien sérieuse. Depuis Thalès de Milet et Pythagore de Samos, qui fondèrent, il y a plus de vingt-quatre siècles, nos deux premières écoles de philosophie, que d'écoles philosophiques l'Europe a vues naître et mourir dans son sein ! Toutes ont joui d'une existence plus ou moins longue et prospère ; toutes ont eu des docteurs fameux qui ont rempli de leurs élucubrations de gros et nombreux volumes. Cependant, quand on cherche les erreurs que les philosophes ont détruites et les vérités qu'ils ont découvertes, on voit que l'on pourrait écrire les unes et les autres sur l'ongle du petit doigt.

Disputant sans fin sur tout, les uns niant ce que les autres affirment, affirmant ce qu'ils nient, ceux-ci renversant le lendemain ce qu'ils avaient élevé la veille, les philosophes non chrétiens en sont encore, comme aux jours de Thalès et de Pythagore, à discuter ces questions préliminaires : Qu'est-ce que la vérité? Qu'est-ce que la vertu ? S'ils ont appris quelque chose aux hommes, ça été l'art fatal de tenir tout dans le doute et le mépris, de ne faire aucune différence entre la vérité et l'erreur, la vertu et le vice (1). Or, quand un peuple en est là, il ne peut plus vivre.

Heureusement pour les peuples de l'Europe, ils possèdent depuis dix-huit cents ans un petit livre qui, répandant une merveilleuse lumière sur tout ce que la fausse philosophie a embrouillé, *ne laisse sans réponse aucune des questions qui intéressent l'humanité.* Tel est l'éloge que faisait

(1) Entre dix mille aveux de ce fait, dus à nos philosophes non chrétiens, citons celui de M. Pierre Leroux : « Dès mon enfance, dit-il, j'ai ouvert vos livres, ô philosophes; je m'en suis nourri vingt ans. Jamais Babel ne vit une plus grande confusion et tant de discorde. Au milieu de tous nos systèmes, rien n'est certain pour personne, que l'incertitude de toutes choses. » *La Revue indépendante*, t. Ier.

naguère du catéchisme catholique un philosophe qui avait cessé d'y croire (1).

Renfermer en quelques pages toutes les vérités dont la connaissance est nécessaire aux hommes, c'était déjà beaucoup. Mais joindre à une grande brièveté une lucidité non moins grande, et mettre ce livre à la portée des plus simples, c'était tenter l'impossible, du moins au dire de la philosophie. Nous voyons, en effet, que les soi-disant sages de l'antiquité ne croyaient pas à la possibilité d'initier à la sagesse le commun des hommes. Pythagore, vénéré comme un oracle par ses contemporains, n'eut jamais plus de quatre à cinq cents disciples, tous soumis à un rigoureux silence. Quoique moins exclusifs, Socrate, Platon, Aristote, Zénon, Cicéron, Sénèque, etc., ne confiaient leur doctrine qu'à un petit cercle d'élus, et ils tenaient pour incapables de sagesse le vulgaire des citoyens et la masse innombrable des esclaves. Aujourd'hui encore, les cours de philosophie ne sont accessibles qu'à une imperceptible minorité, tant on exige d'études préparatoires de ceux qui aspirent à les suivre.

En somme, la philosophie humaine, d'autant plus fière qu'elle se sent plus pauvre, a toujours dit : « Je suis le privilége du petit nombre. »

Tout autre a été la conduite des auteurs du catéchisme

(1) « Il y a un petit livre qu'on fait apprendre aux enfants, et sur lequel on les interroge à l'église : lisez ce petit livre, qui est le catéchisme ; vous y trouverez une solution de toutes les questions que j'ai posées, de toutes sans exception. Demandez au chrétien d'où vient l'espèce humaine, il le sait ; où elle va, il le sait ; comment elle va, il le sait. Demandez à ce pauvre enfant, qui de sa vie n'y a songé, pourquoi il est ici-bas et ce qu'il deviendra après sa mort, il vous fera une réponse sublime..... Origine du monde, origine de l'espèce, question de race, destinée de l'homme en cette vie et en l'autre, rapports de l'homme avec Dieu, devoirs de l'homme avec ses semblables, droits de l'homme sur la création, il n'ignore rien ; et, quand il sera grand, il n'hésitera pas davantage sur le droit naturel, sur le droit politique, sur le droit des gens ; car tout cela sort, tout cela découle avec clarté et comme de soi-même du christianisme. Voilà ce que j'appelle une grande religion ; je la reconnais à ce signe, qu'elle ne laisse sans réponse aucune des questions qui intéressent l'humanité. » M. Jouffroy, *Mélanges philosophiques*, p. 424.

catholique. Fidèles à l'ordre du Maître : *Allez donc, enseignez toutes les nations...*, ils ont entrepris de créer, et ils ont créé en effet des peuples de sages, qui n'ignorent rien de ce que l'homme doit savoir. Communiquant les mêmes lumières aux petits et aux grands, ils ont appris aux enfants du peuple à juger des plus grandes choses avec autant de sagesse que les rois en leurs conseils, et même plus sagement, quand il arrive aux rois et à leurs conseils d'oublier leur catéchisme.

Vous voyez donc que le catéchisme catholique considéré, soit dans le but qu'il se propose, soit dans la manière dont il l'atteint, mérite le nom de philosophie. Il est, en effet, l'art par excellence de former les hommes à la sagesse.

D. Que le catéchisme catholique offre une réponse à toutes les questions qui intéressent l'humanité, et que cette réponse soit intelligible pour les esprits les plus vulgaires, on vous l'accordera. Mais cette réponse est-elle toujours, est-elle même souvent philosophique, c'est-à-dire capable de persuader un homme qui ne veut rien admettre sans une raison suffisante ?

R. Oui ; il n'y a pas dans le catéchisme catholique une réponse qui n'ait derrière soi une raison propre à convaincre un esprit judicieux et sincère. C'est ce que nous verrons plus tard. Comme votre question est générale, je me borne, pour le moment, à fonder ma réponse sur une observation générale.

Vous n'ignorez pas que le catéchisme catholique a longtemps régné sur l'Europe. L'accueil fait à ses doctrines, quand elles y parurent pour la première fois, était loin de présager un tel succès. Du règne de Néron à celui de Constantin, plus de trente Césars travaillèrent à exterminer ce qu'on appelait alors l'*exécrable superstition de l'Orient*. Cependant, après deux siècles et demi d'affreuses persécutions, le catéchisme avait tellement rempli l'empire de chrétiens, que les empereurs durent se faire catéchiser.

Les Barbares, les uns hérétiques, les autres païens, qui

abattirent l'empire d'Occident, essayèrent aussi de noyer le catéchisme dans le sang catholique; le catéchisme surnagea, dompta les Barbares, la Barbarie, et fut incontestablement, du sixième au seizième siècle, la loi commune de l'Europe, la règle universelle des croyances et des mœurs pour les grands et les petits, les savants et les ignorants.

De 1520 à 1540, une grande révolution religieuse s'accomplit dans l'Occident. Luther, Zuingle, Calvin, secondés par une partie des princes et des grands, réussirent à imposer à près de cinquante millions d'Européens des catéchismes nouveaux qui devaient naturellement couler bas l'ancien, par les larges concessions qu'ils y faisaient à ce qu'on appelle l'*esprit du siècle*. Toutefois, qu'est-il arrivé? Ces catéchismes fameux, pour le triomphe desquels on mit le feu à l'Europe durant un siècle, ont subi tant de remaniements et de ratures, que le texte primitif ne se trouve plus que dans de vieux livres généralement oubliés. Bien peu de ministres protestants seraient en état de nous dire ce que croyaient les premiers enfants de la réforme; et qui d'entre eux, connaissant ces croyances déchues, voudrait s'engager à les faire revivre?

Cependant, le catéchisme catholique est toujours là, invariable dans les mêmes affirmations qui, avant d'essuyer les attaques du protestantisme, avaient usé les longues fureurs des maîtres du monde et de la philosophie païenne.

Voilà plus d'un siècle que la philosophie moderne, fille de l'hérésie, est venue seconder sa mère. Rien ne lui a manqué de ce qui pouvait la servir dans son projet, bien connu, d'en finir une bonne fois avec les superstitions gothiques et barbares du catholicisme. De 1750 à 1800, elle a pu enrégimenter et mener au combat les plus beaux talents, les esprits en renom de science, de littérature, les trois quarts des hommes d'État, pour ne pas dire tous. Enfin, elle a pu régner dix ans sur l'aînée des nations catholiques, et y punir de mort tout acte de catholicisme.

Eh bien! avec toutes ses renommées scientifiques, litté-



[illegible] rais[illegible]

[illegible] sincère. C'es[illegible]

[illegible] question est [illegible]

[illegible] fonder ma répons[illegible]

poids de

es livres,

ncore des
s philoso-
compren-
croyance?
i des cin-
édés. Ces
a l'aveugle
un arrêt de
s : Mortifiez
t-elles porté
s catholiques
loppées dans
s artistes ont
s qui comman-

a au monde de
terrogez les en-
isme, et vous ver-
oui sur les matières
en arrêtées, bien liées,
ne des *grandes questions*

ies de cet ouvrage. L'ex-
vous convaincra, j'espère,
même dans ce qu'elles ont
ndements sur lesquels repose
r la vérité de ce mot de Ter-
ome : *La foi chrétienne n'a à*
l'ignorance (1).

raires, politiques ; avec ses feux roulants de sophismes, de sarcasmes ; avec ses arrêts de proscription, de démolition, etc., qu'a gagné la philosophie moderne dans sa guerre acharnée contre le catéchisme catholique? Celui-ci n'est-il pas toujours la base de l'enseignement religieux qui descend, chaque semaine, de deux cent mille chaires sur des flots de population? N'est-il pas encore le premier livre de l'enfance, l'unique livre d'une infinité de familles? N'est-il pas le seul livre qui compte, dans toutes les classes, des millions de croyants assez fermes pour le défendre au prix des plus grands sacrifices?

Il est vrai que, en spoliant l'Église, ses ennemis ont diminué les moyens d'instruction religieuse, et que, en démoralisant les esprits, ils ont fait déserter à un grand nombre l'école du catéchisme. Qu'est-ce que cela veut dire? Qu'on n'a multiplié les incrédules qu'en multipliant les ignorants. La preuve en est que, là où l'incrédulité a jeté de plus profondes racines, il suffit à la foi catholique de déployer, durant quelques jours, ses moyens de persuasion, pour rentrer en souveraine dans les esprits. On a vu constamment cela dans les exercices religieux connus sous le nom de *missions*. On le voit encore depuis deux ans dans ces missions catholiques de l'Allemagne qui arrachaient naguère au célèbre protestant Menzel cette exclamation : « Quelle puissance que cette parole catholique, qui efface en quinze jours un siècle d'incrédulité (1)! »

Résumons ce grand fait historique : De tous les livres parus en Europe depuis dix-huit cents ans, le catéchisme catholique est incontestablement celui qui y a rencontré l'opposition la plus violente, qui a subi les plus longues, les plus terribles épreuves : cela devait être, nul livre n'imposant aux passions humaines un frein aussi rigoureux. Cependant, il y a obtenu la croyance universelle, et, aujourd'hui encore, il n'y a pas de livre philosophique ou autre

1. Voy. le fragment de Menzel sur les missions catholiques, *de l'Éducation de l'homme*, p. 318 et suiv.

qui puisse lui être comparé pour le nombre et le poids de ses croyants.

Ne s'ensuivrait-il pas qu'il est le plus croyable des livres, le mieux fondé en moyens de conviction?

D. Le catéchisme catholique a fait et fait encore des croyants, cela n'est pas douteux ; mais fait-il des philosophes, c'est-à-dire des esprits assez éclairés pour comprendre ce qu'ils croient et se rendre raison de leur croyance?

R. Oui, certes, et la preuve en est 1° dans la foi des cinquante générations catholiques qui nous ont précédés. Ces milliards d'hommes auraient-ils donc adopté à l'aveugle une religion dont la profession fut longtemps un arrêt de mort, et qui n'a cessé de dire à ses croyants : Mortifiez votre orgueil et crucifiez votre chair? N'auraient-elles porté aucune lumière dans les esprits, ces doctrines catholiques que tant de beaux génies ont défendues, développées dans des milliers de volumes, que tant de sublimes artistes ont symbolisées dans une infinité de monuments qui commandent toujours notre admiration?

La preuve en est 2° dans tout ce qu'il y a au monde de catholiques instruits de leur religion. Interrogez les enfants qui ont achevé leur cours de catéchisme, et vous verrez, comme le dit M. Jouffroy, qu'ils ont sur les matières les plus ardues des idées nettes, bien arrêtées, bien liées, et qui *ne laissent sans réponse aucune des grandes questions qui intéressent l'humanité.*

La preuve en sera 3° dans le cours de cet ouvrage. L'exposé des doctrines du catéchisme vous convaincra, j'espère, qu'elles sont très-intelligibles, même dans ce qu'elles ont de plus élevé. L'examen des fondements sur lesquels repose leur certitude, vous fera sentir la vérité de ce mot de Tertullien aux empereurs de Rome : *La foi chrétienne n'a à redouter que les jugements de l'ignorance* (1).

(1) *Apologétique*, ch. 1.

DEUXIÈME QUESTION.

Si la méthode du catéchisme catholique a tellement vieilli, qu'elle doive faire place à la méthode rationaliste.

D. Vous avez très-bien prouvé que le catéchisme catholique a répandu de grandes lumières; mais ces lumières contiennent-elles assez de philosophie pour répondre aux besoins actuels des intelligences? Plusieurs le nient et beaucoup en doutent.

R. Et quelle raison donnez-vous de ces négations et de ces doutes?

D. La voici : Le catéchisme se fonde sur la révélation divine et ne donne pour garantie de ses doctrines que l'autorité de Dieu parlant par l'Église. La philosophie, au contraire, n'invoque que la raison, ne s'appuie que sur les lumières de l'évidence, produites par une discussion approfondie. La méthode catholique, nécessaire à la première éducation des peuples, pourrait ne plus suffire aujourd'hui que les esprits, las de croire sur le témoignage, veulent voir par eux-mêmes et soumettre aux investigations de la science les oracles de leur vieille foi.

R. Voilà bien les prétentions de la philosophie rationaliste, prétentions aussi vieilles et plus vieilles que la foi catholique.

Qui donc, parmi les philosophes de l'antiquité, a jamais ouvert une école sans promettre à ses disciples que le soleil de la raison allait se lever pour eux et les inonder des pures lumières de l'évidence? Et, depuis que le soleil chrétien eut créé dans les moindres bourgs de l'Orient et de l'Occident plus de vrais sages que n'en avait comptés la Grèce entière, que de maîtres de philosophie ont dit aux enfants de la foi : Nous sommes, nous, les hommes de la science; prêtez-nous l'oreille, et nous vous donnerons l'intelligence de ce que vous croyez en aveugles! Tel était le programme de

cette infinité de sectaires des premiers siècles qui se décoraient du nom de *gnostiques*, c'est-à-dire *savants*. Tel a été celui des hérésiarques, grands et petits, qui se sont succédé depuis Arius jusqu'à Luther, et depuis celui-ci jusqu'aux chefs actuels des sectes les plus obscures. Tous ont proclamé la majorité de l'esprit humain; tous se sont donné la mission de l'élever des ténèbres de la foi aux splendeurs de la science.

Les prétentions de nos rationalistes manquent donc du mérite de la nouveauté. Montrons que, si elles furent excusables dans les philosophes de l'ancien monde, elles sont aujourd'hui d'un parfait ridicule.

Au siècle des Thalès et des Pythagore, alors que les habitants demi-sauvages de l'Europe étaient en proie aux plus grossières erreurs, les esprits graves qui se mirent à observer, à réfléchir, n'eurent pas de peine à reconnaître la vanité des croyances communes. Que, enhardis par ce premier succès et par la découverte de quelques vérités secondaires, ils se soient flattés de déchirer le voile de ténèbres qui couvre les questions capitales de la science, on le conçoit. Que voulez-vous? la présomption est naturelle aux débutants, et la puissance du savoir humain n'a jamais eu de plus chauds admirateurs que les demi-savants et les écoliers.

Mais aujourd'hui que nous avons sous les yeux le produit net des travaux philosophiques exécutés par les plus vigoureux esprits durant vingt-cinq siècles; aujourd'hui que les porte-drapeaux de la philosophie rationaliste confessent que cette lumière des lumières ne voit encore rien, que cette science des sciences en est encore à ignorer quel est *son objet* (1), y a-t-il du bon sens à venir nous dire

(1) « L'objet précis de cette science (la philosophie) n'a pas encore été déterminé, et voilà ce qui a fait faillir et les tentatives d'Aristote, et celles de Bacon, et celles de Descartes, pour réformer la philosophie proprement dite. » M. Jouffroy, dans l'*écrit posthume* publié par M. P. Leroux, dans la *Revue indépendante*, 1er novembre 1842.

que la méthode catholique a fait son temps, qu'elle doit faire place à la philosophie, et que les peuples sont assez éclairés pour se décider en toutes choses par les lumières de l'évidence?

Inviter deux cents millions de catholiques à mépriser les réponses du catéchisme pour écouter celles de la philosophie, qui toutes se réduisent à celle-ci : « Je n'en sais rien; » prétendre que chacun d'eux pourra, en quelques années et à l'aide de sa raison, découvrir cette vérité première que les plus profonds raisonneurs du monde ont vainement cherchée depuis deux mille et cinq cents ans, n'est-ce pas reculer les bornes du ridicule?

D. Sans doute la philosophie n'a rien dans son passé qui justifie ses dédains pour la foi, mais ses espérances pour l'avenir ne trouvent-elles pas quelque fondement dans les progrès miraculeux de l'esprit moderne? On eût traité de visionnaire ridicule celui qui, en 1750, eût prédit que, avant un siècle, les habitants des extrémités de l'Europe auraient le moyen de se donner de leurs nouvelles en quelques minutes et de se toucher la main en moins d'une semaine. La réalisation de ces prodiges ne devrait-elle pas imposer quelque réserve à ceux qui défient la raison humaine de résoudre les problèmes qu'elle n'a pas encore résolus?

R. Voudriez-vous donc confondre les problèmes de l'ordre religieux et moral avec ceux de l'ordre physique, tels que la télégraphie électrique et nos machines à vapeur? Entre autres différences, en voici une que je recommande à votre attention.

Les forces employées dans le télégraphe et les locomotives existent dans la nature; il s'agissait donc non de les créer, mais de les reconnaître. Depuis longtemps les physiciens étudiaient les propriétés du fluide électrique et considéraient la vapeur comme une puissance motrice (1).

(1) Voy., dans l'*Annuaire du Bureau des longitudes* pour 1829, la *Notice* de M. Arago *sur les machines à vapeur*.

L'art de s'avertir de loin par des signaux, connu dans l'antiquité, avait donné aux modernes l'idée de *s'écrire de loin* (*télégraphe*), idée que les frères Chappe réalisèrent à la fin du dernier siècle. On savait aussi que, pour accélérer la marche d'une voiture ou d'un navire, il n'y avait qu'à augmenter la force d'impulsion et à diminuer la force de résistance. Il ne restait qu'à rapprocher ces données diverses et à se dire : Voyons si ce fluide électrique, avec lequel nous produisons instantanément à de grandes distances de si singuliers effets, ne pourrait pas transmettre le signe matériel de la pensée. Voyons si la vapeur, capable de nous emporter dans les airs, ne pourrait pas accélérer nos mouvements sur la terre et sur l'onde. En un mot, ces belles inventions étaient préparées par les progrès antérieurs, et on peut dire que les deux problèmes se trouvèrent résolus, le jour où ils furent nettement formulés.

Il n'en est pas ainsi du fameux problème philosophique : *Démontrer, par les seules lumières de la raison humaine, quelle est la cause première et finale de tout ce qui existe, notamment de l'homme*. Voilà bien des siècles qu'il a été clairement posé et vigoureusement agité par cent écoles de philosophie, sans qu'il ait fait un pas.

Nous avons constamment progressé, et nous pouvons nous promettre de progresser toujours plus dans les arts, c'est-à-dire dans la connaissance et l'emploi des forces de la nature, pourquoi? Parce que, dès l'origine, les hommes ont eu quelques connaissances élémentaires des forces de la nature, et que les connaissances acquises servent à l'acquisition de nouvelles connaissances. Mais qu'ont-ils découvert dans l'ordre métaphysique? Rien. Rien ne se faisant de rien, les chances pour les découvertes à venir se réduisent donc à zéro, et nos progrès dans l'étude du monde matériel ne font que mieux constater notre impuissance dans le monde intellectuel.

Il y a plus : le problème, tel qu'il est posé par les philosophes rationalistes, est une absurdité, et ne peut être

sérieusement discuté que par ceux qui n'en comprennent pas les termes.

D. Comment donc?

R. Pesez bien les termes du problème : *Démontrer, par les seules lumières de la raison humaine, quelle est la cause première et finale de tous les êtres, notamment de l'homme.*

Démontrer, c'est mettre une proposition ou un fait dans une telle évidence, que la conviction s'ensuive. Que s'agit-il de démontrer ainsi? — *Quelle est la cause première et finale,* etc. Il faut donc résoudre péremptoirement et sans laisser place au doute ces petites questions : Le monde a-t-il toujours été, sera-t-il toujours tel que nous le voyons? S'il est éternel, montrez-nous la raison irrécusable de son éternité. S'il a eu un commencement, s'il doit avoir une fin ou subir des transformations, faites-nous voir clairement quand et comment il a commencé d'être, quand et comment il finira ou se transformera. Si vous ne pouvez dissiper tous les nuages qui pèsent sur ces questions, en voici du moins une qu'il vous importe extrêmement de décider au plus vite et de manière à n'y pas revenir : Quelle est l'origine première et la destinée finale de notre espèce et des individus qui la composent? D'où venons-nous? où devons-nous aller, et quelle route suivre au milieu des mille voix intérieures et extérieures qui nous sollicitent en sens contraires?

Et à qui demande-t-on la démonstration évidente, absolue de ces choses? — *Aux seules lumières de la raison humaine.* Or, la raison humaine n'étant qu'une abstraction, quand on ne la prend pas dans les individus humains, c'est en réalité à vous, c'est à moi, c'est à quiconque veut être philosophe, qu'on demande la lumineuse, la péremptoire solution. Ni vous ni moi ne pourrions dire quand et comment poussa sur notre tête le premier ou le dernier de nos cheveux, ni annoncer quand et comment il tombera ; n'importe, les rationalistes entendent que nous découvrions au

juste quand et comment commencèrent toutes choses, quand et comment elles finiront. Toutes les lumières de notre raison sont impuissantes à dissiper les nuages de notre berceau, et nous ignorerions invinciblement quels furent nos premiers pas dans la vie, sans le témoignage de ceux qui veillaient sur nous; n'importe, les rationalistes veulent que nous levions le voile qui couvre le berceau et la fin du monde, le principe et la destinée de tous les êtres.

N'avais-je pas raison de vous dire que le problème de la philosophie rationaliste est une absurdité pour quiconque en a compris les termes?

D. Si le rationalisme pèche par excès de confiance dans nos lumières, s'il demande trop à la raison, par contre le catholicisme ne tomberait-il point dans un excès contraire? Ne ravale-t-il point nos forces intellectuelles en nous disant : Dieu a parlé, croyez et ne raisonnez pas?

R. En attendant que l'exposition des doctrines catholiques vous montre quelle vaste carrière le catéchisme ouvre à la pensée humaine, voici deux courts raisonnements qui, appuyés sur des faits aussi éclatants que le soleil, mettent en évidence l'absurdité de cette vieille calomnie : La foi catholique affaiblit les intelligences.

I. Dans leurs institutions sociales, comme dans toutes les branches du savoir humain, il est notoire que les peuples chrétiens ont laissé bien loin derrière eux tous les peuples non chrétiens. Or il n'est pas moins notoire que c'est au catholicisme que tous les peuples chrétiens doivent leur éducation. Il est donc juste de reconnaître que la méthode catholique n'est pas un éteignoir.

II. La force et la grandeur des esprits se mesurent à l'étendue et à la solidité de leurs connaissances, comme leur faiblesse se reconnaît à l'absence de principes fixes sur quoi que ce soit. Or il est constant que tous les catholiques instruits ont sur l'universalité des questions philosophiques des principes et des convictions d'une grande fermeté : il n'est pas moins constant, de l'aveu des rationalistes, que

ceux-ci n'ont de convictions sur rien, et que de toutes les questions qu'ils ont posées, pas une n'a reçu jusqu'ici une solution qui les satisfasse. Donc, quand le rationalisme accuse la foi catholique de ravaler les esprits, c'est l'ignorance qui dit au savoir : Tu es un aveugle ! C'est la nuit qui dit au jour : Tu manques de lumières !

D. A cela les rationalistes peuvent opposer la réponse du plus illustre philosophe de l'antiquité. Questionné sur ce que la philosophie lui avait appris, Socrate répondait : « Elle m'a appris à savoir que je ne sais rien. » Avoir acquis la conscience de son ignorance, n'est-ce pas quelque chose ?

R. Si vous savez que vous ne savez rien, leur répondra tout homme de bon sens, pourquoi enseignez-vous? Avoir acquis la conscience de votre ignorance, et pourtant vous poser en maîtres de la science universelle, quelle inqualifiable prétention !

Condamnés par leurs propres aveux, nos rationalistes le sont encore par l'exemple des philosophes qu'ils invoquent. Socrate, Platon reconnurent l'insuffisance de nos lumières pour pénétrer le mystère de la science universelle et de la destinée humaine; mais, au lieu d'en rester là, ils en déduisirent la nécessité d'un enseignement divin, et ils exhortèrent leurs disciples à l'attendre de la bonté du ciel. Voilà ce que firent ces illustres penseurs à une époque où la Grèce conservait à peine le souvenir confus d'une révélation primitive. Aujourd'hui que les peuples de l'Europe marchent depuis tant de siècles au grand jour des lumières chrétiennes, que font nos professeurs de philosophie rationaliste? Ils ne cessent d'abuser la jeunesse, en lui offrant la raison comme *la lumière des lumières, l'autorité des autorités, l'unique autorité*. S'il leur arrive de mentionner la révélation évangélique, ce n'est que pour lui jeter leurs imbéciles dédains.

D. Les rationalistes diront encore que, la révélation étant un fait surnaturel, le philosophe doit l'abandonner

au théologien et se renfermer dans le cercle des connaissances naturelles.

R. Si les rationalistes veulent se renfermer dans le cercle des connaissances naturelles, eh bien, qu'ils s'occupent de l'art de fumer, de labourer, de semer nos champs, de soigner le bétail, etc.; mais qu'ils ne s'avisent pas de discuter des problèmes tels que ceux de l'origine et de la destinée de l'univers et du genre humain. Ces problèmes sortent évidemment du cercle de nos connaissances naturelles, et prétendre les résoudre par nos propres lumières, c'est chose aussi sensée que de vouloir porter la main sur le soleil, la lune et les étoiles.

Pour vous faire toucher au doigt la valeur respective de la méthode rationaliste et de la méthode catholique, mettons en peu de mots l'une et l'autre en présence.

De quoi s'agit-il? Il s'agit de trouver la clef de la science universelle, de connaître au juste quelle est la raison première et dernière de l'existence du monde, de notre propre existence.

Quelle voie vous indique la philosophie rationaliste? Consultez, vous dit-elle, votre raison, interrogez le spectacle de la nature, car ce sont là, pour le philosophe, les deux grands, les uniques foyers de lumière! C'est vous dire: Cherchez dans votre esprit la science suprême, car elle doit y être; et si, par hasard, vous ne la trouviez pas, vous n'auriez qu'à la demander au spectacle de la nature, c'est-à-dire aux étoiles, aux animaux, aux plantes et aux pierres.

Quel moyen vous propose la philosophie catholique? Elle vous dit: La science universelle est le secret de l'Auteur de toutes choses, et Celui qui nous a faits peut seul nous dire pourquoi il nous a faits. Si nous restons forcément dans l'ignorance de la pensée intime des hommes avec qui nous vivons, tant qu'ils ne nous l'expriment pas, à plus forte raison ignorerons-nous la pensée de Dieu sur la destinée des êtres aussi longtemps qu'il ne nous la révé-

lera pas. Or Dieu a révélé sa pensée au genre humain par le moyen du Christ. S'il vous reste des doutes sur ce fait qui a triomphé de l'incrédulité du monde, dissipez-les en étudiant les fondements de l'histoire chrétienne.

Examinez un instant les deux méthodes, et, la main sur la conscience, dites-moi de quel côté se trouve le langage de la raison et du bon sens philosophique?

D. Oui, la question est là : Le christianisme est-il l'expression de la pensée divine? Mais vous conviendrez que c'est là une grande question.

R. Ce n'est pas seulement une grande question, c'est l'unique question à examiner quand, après avoir reconnu l'existence d'un ordonnateur suprême, qui a soumis à des lois fixes le mouvement des astres et celui des insectes, on ne peut éviter cette question : Dieu a-t-il donné une loi aux hommes, et quelle est cette loi? L'univers chrétien se levant alors pour affirmer le fait d'une loi divinement révélée, et montrant derrière lui quarante-cinq générations de témoins, l'examen approfondi de ce fait s'impose irrésistiblement au philosophe sérieux. Ne tenir aucun compte d'un événement qui a révolutionné à fond les populations les plus éclairées et les plus raisonneuses du globe, ou s'imaginer qu'on le rendra incroyable et indigne d'examen en le persiflant de toute manière, n'est-ce pas afficher le mépris de Dieu, des hommes et de cette raison humaine dont on se prétend les pontifes?

Or telle est la méthode invariable de nos rationalistes. Puisque vous répétez assez bien leurs objections, je pense que vous avez quelque connaissance de leurs livres. Eh bien! je vous le demande, avez-vous trouvé dans les nombreuses productions de MM. Cousin, Jouffroy, Damiron, Pierre Leroux, etc., l'apparence d'une discussion grave et consciencieuse des fondements historiques du christianisme? Ces puissants critiques ont-ils seulement essayé de nous dire comment Jésus-Christ, s'il n'était qu'un philosophe ou un visionnaire, a pu persuader ses premiers disciples qu'il

était le vrai Messie, l'Homme-Dieu né, mort et ressuscité pour le salut du monde; — comment ces disciples ont été si bien convaincus d'avoir vu ce que, dans l'hypothèse rationaliste, ils n'auraient pas vu, qu'ils n'ont pas hésité à mourir pour soutenir cette conviction et la faire partager à leurs contemporains; — comment ces pauvres dupes ont fait tant d'autres dupes, et des dupes si incorrigibles, que le sang chrétien n'a cessé de couler durant deux siècles et demi; — comment la supercherie a été assez heureuse pour que l'empire romain, après l'avoir combattue de toutes ses forces, ait fini par l'adopter et lui coordonner ses institutions et ses lois; — comment les Barbares, vainqueurs de l'empire romain et acharnés à sa destruction, ont embrassé l'incroyable et incommode religion des vaincus, et en ont fait l'âme du monde moderne; — comment cette religion, qui humilie l'intelligence et fait sourire les esprits forts, a élevé si haut la raison européenne et trouve toujours des savants pour broyer les objections des esprits forts, des apôtres-martyrs pour aller la prêcher aux barbares, des sœurs de charité pour se vouer au service de ceux-là même qui la blasphèment; — comment, etc., etc., etc.?

Je vous le demande : ces messieurs ont-ils jamais touché du bout de leur plume ces problèmes historiques? Dans ces faits qui ont ébranlé et transformé l'univers, ont-ils vu autre chose qu'une poésie, des fictions, des mythes grossiers et populaires que la philosophie doit dissiper (1)?

D. Je ne pense pas qu'aucun de ces messieurs ait entrepris sérieusement l'étude du christianisme au point de vue historique. Pénétrés de respect pour son glorieux passé, mais frappés de la répugnance qu'inspirent aujourd'hui ses

(1) « Dieu a dû se rapprocher de l'homme et se révéler à lui, nous dit M. Damiron, non qu'à cet effet il ait pris visage et corps et se soit incarné sous quelque forme. *Tout ce qui s'est dit de semblable sur cette matière, est figure et poésie.* » *Essai sur l'histoire de la philosophie*, p. 388. — « La rédemption et la médiation de Jésus-Christ sont de ces mythes, de ces symboles, de ces figures que le soleil de la philosophie dissipera. » M. Jouffroy, *Mélanges philos.*, p. 185 et 475.

doctrines, ils cherchent un nouvel appui à la société ébranlée dans ses vieux fondements. M. Jouffroy a bien exprimé cette disposition des esprits quand, dans ses *Mélanges philosophiques,* traitant du *Problème de la destinée humaine,* il dit : « Croyez-vous que dans l'époque actuelle une solution puisse être proposée à l'acceptation des masses, à ce titre qu'elle a été révélée?... Quant à moi, Messieurs, j'incline fortement pour la négative.... Il ne reste donc, selon moi, pour venir au secours de la société menacée, qu'une seule voie, qu'un seul moyen : c'est d'agiter philosophiquement ces redoutables problèmes dont il lui faut nécessairement une solution, etc. »

R. Oui, ces messieurs se flattent de pouvoir éconduire le christianisme avec des coups de chapeau. Mais rien n'est si rénitent qu'un fait; et quand ce fait a, comme le christianisme, une longueur de dix-huit siècles, une largeur égale à celle du globe, et qu'il remplit toute l'histoire moderne, ne vous semble-t-il pas qu'il peut défier les courbettes et les gourmades des pédants qu'il gêne?

Le catholicisme fût-il aussi malade qu'il plaît à ces messieurs de le supposer, il n'en serait pas moins incontestable qu'il a longtemps fait vivre de sa vie l'univers chrétien, et dès lors voici le dilemme qui s'impose aux méditations du philosophe :

La foi catholique repose nécessairement sur la vérité ou sur l'erreur. — Si elle est ce qu'elle se dit, l'œuvre de Dieu, il y aurait crime et folie à vouloir la remplacer. Comment dire à l'Auteur de la vie : La loi que tu nous as donnée ne va plus à nos goûts; trouve bon que nous la mettions au rebut! — Si elle est l'œuvre de la supercherie et de l'ignorance, son incroyable succès ne doit-il pas faire désespérer de l'esprit humain et fermer la bouche aux prôneurs des lumières de notre raison? Après de si tristes aberrations, pour se flatter de pouvoir reconduire les hommes à la vérité, ne faudrait-il pas du moins leur signaler clairement les causes de leur long asservissement à l'erreur?

Vous le voyez donc, la discussion des titres historiques du catholicisme est philosophiquement inévitable. Que pense de ceux qui, laissant de côté une telle question, viennent nous dire, comme M. Jouffroy et ses collègues : Il est visible que la société qui a vécu jusqu'ici de la doctrine du Christ est lasse de cet aliment; il y a donc urgence pour nous, professeurs de philosophie, et pour vous, messieurs nos élèves, de lui offrir un enseignement supérieur au christianisme. Il est vrai que, en joignant nos labeurs à ceux de tous nos devanciers, on n'y trouve pas encore la matière d'une réponse satisfaisante à l'une des mille questions qui intéressent l'humanité; mais ne nous décourageons pas. Agitons philosophiquement ces redoutables problèmes, et faisons-en jaillir assez de lumière pour que les peuples, qui désertent l'école du Christ, entrent dans la nôtre et nous proclament les sauveurs de l'humanité !

Prétendre que c'est là de la philosophie, n'est-ce pas vouloir justifier le mot de Pascal, que « le mépris de la philosophie est le commencement de la sagesse? »

TROISIÈME QUESTION.

S'il y a un juste milieu acceptable entre la philosophie du catéchisme catholique et la philosophie rationaliste.

D. En y regardant de près, la prétention de mieux éclaircir le problème de la destinée humaine que ne le fait le catholicisme, pourrait bien n'être qu'un prétexte dans la pensée des rationalistes. Leur but réel serait d'assurer à chacun la liberté de penser, d'amener les catholiques et ceux qui ne partagent pas leurs croyances à vivre en bonne harmonie, à ne plus s'anathématiser, les uns au nom de la foi, les autres au nom de la raison. Or n'y aurait-il pas quelque sagesse dans ce juste milieu? Vous savez sans doute que telle est la philosophie d'un bon nombre d'honnêtes gens. Goû-

tant peu les vieilles révélations du catéchisme catholique, et n'espérant rien des révélations à venir du rationalisme, ils ont adopté cette devise : « Jouissons paisiblement de la vie sans nous fatiguer la cervelle à en pénétrer le mystère. »

R. Vous avez raison de croire que le rationalisme n'est qu'un prétexte. Sur cent de ses adeptes, il y en a quatre-vingt-dix-huit qui ne demandent la liberté de penser en religion que pour jouir de la liberté de ne penser à aucune religion, sauf celle du plaisir. La philosophie du viveur indifférent, du paisible épicurien, voilà ce qu'ils convoitent. Mais cette philosophie, en apparence si facile, puisqu'elle exclut toute étude, est de fait impraticable. La raison en est que notre monde, tel qu'il est bâti, ne souffre qu'un petit nombre de viveurs, ne souffre aucun indifférent.

Que les gens de plaisir, assez contents du lot de jouissances qu'ils trouvent dans leur patrimoine pour ne pas être tentés d'y chercher un supplément ailleurs, soient rares ici-bas, c'est chose évidente. Le budget des dépenses d'un modéré viveur exige au moins une rente annuelle de quinze cents à deux mille écus, et vous savez que la société abonde de philosophes de cette espèce, qui s'endettent et se ruinent avec un revenu décuple. Comment donc multiplier la race des viveurs, puisque les meilleurs statisticiens s'accordent à nous dire que le revenu général de l'Europe, divisé entre ses habitants, ne donnerait à chacun guère plus de soixante à quatre-vingts écus? Travail et privations, rien de moins compatible avec la philosophie du doux vivre, et pourtant c'est la condition de la presque totalité des hommes.

Il est également certain qu'il n'existe pas d'hommes vraiment indifférents, c'est-à-dire qui puissent vivre en face du christianisme sans éprouver ni amour ni haine. Deux choses peuvent faire illusion sur ce sujet.

1° L'esprit d'hérésie a produit des contrefaçons de la loi chrétienne, tellement légères en arguments et en préceptes, qu'elles n'ont rien de bien pénible pour ceux qui les adop-

tent, rien d'inquiétant pour ceux qui les rejettent. Les premiers les trouvent trop commodes pour s'enquérir de leur origine ; les autres les jugent trop faibles pour s'amuser à raisonner contre elles. On les tolère, alors même qu'elles se montrent peu tolérantes, par la raison qui nous fait supporter les criailleries d'un enfant. Mais cette harmonie des esprits, née des transactions de l'erreur avec l'erreur, disparaît dans un pays dès que le christianisme catholique s'y présente avec l'inflexibilité de ses dogmes et avec ces caractères divins qui poussent à la révolte ceux qu'ils ne disposent pas à la soumission.

2° Les pays catholiques sont pleins d'hommes qui, avec la foi dans le fond de l'âme et de grandes faiblesses dans le cœur, voudraient concilier ces deux choses et négocier un traité de paix qui préservât leur foi des outrages de l'incrédulité, et leurs vices des censures incessantes de la religion. Il y a là faiblesse, inconséquence, mais non indifférence. La guerre que ces hommes ont avec eux-mêmes les avertit assez qu'on ne transige pas avec Celui qui a dit : *Vous ne pouvez servir deux maîtres*. Aussi, tôt ou tard, faut-il que leur foi les délivre de leurs vices ou que leurs vices les tournent contre leur foi.

En somme, les faux christianismes comptent beaucoup d'indifférents ; le vrai n'a que des amis et des ennemis.

D. C'est précisément cet absolutisme du catholicisme, en matière de doctrine, que les partisans du juste milieu accusent de tout le mal. Ils pensent que, si l'on pouvait modérer le zèle des enfants de la foi, on arriverait à une conciliation.

R. Cette idée de conciliation repose sur une parfaite ignorance de la nature du catholicisme et de celle du cœur humain.

La doctrine catholique étant, dans la conviction de ceux qui la professent, l'œuvre de Dieu même, est essentiellement absolue, irréformable. Nul ne peut y toucher sans s'élever contre Dieu. En même temps qu'elle interdit à ses croyants toute transaction, toute dissimulation, la doctrine catho-

lique met ceux à qui elle se prêche dans la nécessité de l'admettre ou de la combattre. A ses affirmations si positives, si pressantes, si formidables, quiconque résiste doit opposer des négations formelles, et des négations d'autant plus passionnées, qu'il est moins facile de les fonder en raison. La passion une fois engagée, il y a guerre, et la guerre ne finit plus. L'orgueil est un soldat immortel que les blessures et les défaites ne servent qu'à irriter. Il fait arme de tout, passe du sophisme aux railleries, des railleries aux outrages, des outrages aux violences les plus brutales. Jamais il ne dit : Je me rends ! La sagesse divine en personne y échouerait, comme elle y échoua autrefois contre les scribes et les pharisiens qui, après avoir épuisé les sophismes et les injures, employèrent le dernier argument de l'orgueil : Crucifions-le ! C'est aussi l'argument que l'anticatholicisme, sous toutes ses formes, n'a cessé d'employer contre le catéchisme catholique.

Rien donc de moins possible que l'accord de la foi avec l'incrédulité. Vous n'obtiendrez jamais du catholique sincère qu'il ne regarde pas les erreurs opposées à sa conviction religieuse comme un grand mal dont il doit préserver les siens et travailler à délivrer ses frères ; jamais vous n'obtiendrez de l'homme irréligieux qu'il ne regarde pas la religion catholique comme un ennemi dont la seule présence est pour lui une persécution. Le premier, tranquille dans sa foi, fidèle au devoir de la charité, s'efforcera de vaincre le mal par le bien, et n'opposera que la patience aux sarcasmes et au mépris de l'incrédule ; celui-ci, pensant aussi mal des hommes que de Dieu, n'en conservera pas moins l'incorrigible habitude de voir partout des ennemis et de crier, en toute circonstance, à la persécution. Tâchez-vous de dissiper son ignorance et ses préjugés à l'endroit de la religion, vous êtes un intolérant. Ne lui dites-vous rien, il vous accuse de le vouer aux flammes éternelles et de regretter l'époque où l'on brûlait les mécréants. Répondez-vous que nous abandonnons à Dieu le jugement des âmes,

et que le moyen âge ne brûlait que les mécréants séditieux qui mettaient le feu à la société; il n'en persistera pas moins à dire qu'on le tourmente. En quoi il y a quelque chose de vrai, la présence de la lumière étant un supplice pour l'irréligion, qui ne vit que de ténèbres.

D. Cette incompatibilité du catholicisme avec toute doctrine religieuse qui lui est opposée n'a-t-elle pas le grave inconvénient de porter le trouble dans les États, d'allumer entre les chrétiens d'affreuses dissensions, qui feraient presque envier le sort des peuples de l'Asie, moins éclairés en religion, mais aussi plus tolérants?

R. Je ne comprends pas comment vous pouvez rendre responsable de nos dissensions religieuses cette Église catholique qui les proscrit de son sein, et qui retient encore dans l'unité de croyance les deux tiers de la famille chrétienne. Je vois encore moins comment elle remédierait à nos dissidences religieuses en s'écartant de ses principes en matière d'orthodoxie, c'est-à-dire en accordant aux catholiques la liberté de se diviser en autant de sectes qu'il y aurait parmi eux de têtes assez folles pour fonder des religions nouvelles.

Quant à la tolérance religieuse, dont vous faites gratuitement honneur aux peuples de l'Asie, voici ce que je me borne à vous dire : Pour jouir de la bienheureuse quiétude de ces peuples, il faut, avant tout, adopter leur système religieux et social, qui est très-simple. Que nos deux cents et quelques millions d'Européens s'engagent à observer la constitution suivante : — « Le souverain est maître absolu de nos biens, de notre liberté, de notre honneur, de notre vie. Il pourra en disposer à son gré, s'emparer de nos femmes, de nos enfants, pour en peupler ses harems ou les mettre en vente, nous envoyer l'ordre de nous étrangler ou de nous laisser couper la tête; le tout sans responsabilité aucune, même devant Dieu, attendu que nous le tenons pour un dieu. »

Avec cette constitution, consciencieusement observée,

nos dissidences religieuses et politiques prendraient fin, mais en serions-nous plus tranquilles? Je ne le pense pas. Ouvrez l'histoire du monde avant l'ère chrétienne, que voyez-vous? Une série non interrompue de pillages et de massacres, non d'une armée par une armée, mais d'un peuple par un autre peuple, depuis les premiers conquérants connus jusqu'au peuple-roi, qui s'adjugeait le monopole du pillage et du massacre général des peuples. Ouvrez l'histoire de l'Asie depuis l'hégire (622) jusqu'à Thamas-Kouli-Kan, mort en 1747; étudiez les guerres des Thimur, des Genghis-Kan, des Aureng-Zeb, etc., vous serez témoins d'horreurs qui font pâlir nos plus affreuses guerres religieuses et civiles. C'est l'aveu de Montesquieu, qui a trop ravalé, dans ses écrits, l'influence sociale du christianisme, pour qu'on suspecte les hommages qu'il lui rend (1).

Que si l'Asie vous paraît jouir maintenant d'un grand calme, la raison en est que les petits animaux restent coits dans le voisinage du lion. Le lion, c'est l'Europe, toujours prête à s'entre-déchirer chez elle, mais qui entend qu'on ne bataille pas ailleurs sans sa permission. Comme elle a des intérêts commerciaux en Asie, elle dirait aux bataillards, si nombreux qu'ils fussent : Arrêtez, sinon! En cas de résistance, elle n'aurait pas besoin de faire appel à tous ses peuples, comme au douzième siècle, alors que son éducation chrétienne était trop imparfaite pour qu'elle en recueillît les fruits. Elle pourrait dire à un de ses États du second ou du troisième ordre : Allez, vos forces militaires suffisent! Et nous verrions sortir des ports de Lisbonne, de Gênes ou d'Amsterdam de petites flottes, très-capables de ranger à l'ordre les plus superbes potentats de l'Asie. Ne voyons-

(1) « Que l'on se mette devant les yeux les massacres continuels des rois et des chefs grecs et romains, et de l'autre la destruction des peuples et des villes par les mêmes chefs, Thimur et Genghis-Kan, qui ont dévasté l'Asie; et nous verrons que nous devons au christianisme, et dans le gouvernement, un certain droit politique, et dans la guerre, un certain droit des gens, que la nature humaine ne saurait assez reconnaître. » *De l'Esprit des lois*, l. XXIV, ch. 3.

nous pas la Compagnie des Indes régner sans de grands efforts sur plus de cent millions d'Hindous? Quand, il y a quelques années, le chef de cet empire qui connut avant nous la poudre et le canon, et qui compte trois cents millions d'hommes très-avancés dans les arts, s'avisa de contrarier l'industrie anglaise du poison connu sous le nom d'*opium*, il suffit d'une escadre et de quelques troupes de débarquement pour faire comprendre à la cour de Pékin qu'il y allait du salut du Céleste Empire.

La sagesse actuelle de l'Asie est donc le fruit de notre force. Et si notre force est telle qu'un seul de nos États puisse faire trembler l'immense continent qui, outre un sol généralement plus riche que celui de l'Europe, possède une population au moins double, à quoi le devons-nous, sinon à notre éducation chrétienne? Il faudrait un rare aveuglement pour attribuer nos progrès à ce qu'on appelle l'esprit moderne, c'est-à-dire, aux licences du rationalisme religieux, philosophique et politique.

Quand Christophe Colomb mourut en 1506, léguant à l'Espagne le nouveau monde, l'Europe était toute catholique. Quand, quelques années après, Fernand Cortez conquit, avec six cents Espagnols, l'empire très-peuplé et matériellement très-civilisé du Mexique, à peine quelques savants connaissaient-ils les thèses hérétiques que Luther ne faisait encore que balbutier à Wittemberg. Grâce à l'unité religieuse, l'Europe était dès lors majeure. Qu'on blâme le premier usage de ses forces au dehors, soit; toujours faut-il reconnaître 1° que, par ses forces morales et matérielles, elle était dès lors la maîtresse du monde; 2° que, si elle en eût fait l'emploi que prescrivait l'esprit évangélique, l'univers serait aujourd'hui chrétien, sans qu'il en eût coûté la millième partie du sang qu'ont fait répandre, au dedans nos innovations, au dehors les suggestions de la rivalité et de l'avarice.

Maintenant voici ce que je dirai aux partisans du juste milieu en fait de croyances : Vous devriez respecter l'in-

flexibilité de la foi catholique, n'eût-elle que l'avantage d'avoir centuplé dix fois la valeur d'un homme, et réalisé dans les chrétiens vis-à-vis des infidèles cette parole de l'Écriture : *Un d'entre vous en poursuivra mille, et deux en mettront en fuite dix mille* (1). Mais, en y réfléchissant un peu, vous verrez que les convictions catholiques nous sont plus nécessaires que jamais, et que s'affliger de leur persistance, c'est regretter que l'Europe ne soit pas encore un monceau de ruines flottantes dans le sang.

D. Vous aurez de la peine à leur persuader cela.

R. J'ignore l'art de persuader les esprits qui, par nature ou par irréflexion, se rendent inaccessibles aux lumières de l'évidence du raisonnement et des faits. Comme vous n'appartenez pas à cette catégorie, vous allez voir qu'il n'y a pas la moindre exagération dans ce que je dis : Ou l'Europe reviendra à la croyance catholique, ou elle périra.

Vraie ou fausse, une explication du mystère de la vie est indispensable à tous les hommes qui ne sont pas privés de l'usage de la raison. Pour qu'ils traversassent la vie dans une douce et inaltérable insouciance, il faudrait au moins en semer la route de roses sans épines, donner à chacun un revenu net de cinq ou six mille livres, et, de plus, la sagesse nécessaire pour ne pas manger le fonds avec le revenu. Comme cela n'est pas possible, et que la condition de l'immense majorité, pour ne pas dire de tous, est une lutte quotidienne contre des privations et des souffrances sans cesse renaissantes dans l'âme et dans le corps, il est inévitable que nous cherchions à nous rendre raison d'un tel état de choses. Naturellement, les hommes ne veulent ni se priver ni souffrir ; pour qu'ils s'y résignent, il ne suffit pas de leur prouver que les privations et les souffrances sont inévitables, il faut leur en montrer le but, l'utilité. Un remède dans le présent ou une compensation certaine dans l'avenir, voilà ce qu'ils demandent. L'indifférence sur ce

(1) *Deutéron.*, XXXII, 30.

point peut exister momentanément dans un petit troupeau de viveurs endormis dans le plaisir, mais elle n'atteint pas le grand nombre.

Or, il n'y a jamais eu que deux explications des misères de la vie qui aient pu devenir populaires : l'explication païenne, l'explication chrétienne.

Pour les peuples non chrétiens, l'explication est toute dans la volonté de Dieu ou des dieux qui, ayant réglé toutes choses avec une souveraine sagesse, réservent d'éternelles récompenses à ceux qui ne dérangeront en rien cet ordre, et d'effroyables châtiments à ceux qui le troubleront. Que s'il se rencontre des mortels assez téméraires pour vouloir censurer ou réformer ce que les dieux ont fait, le prince, fils du ciel, est là pour faire prompte justice de ces impies.

Vous comprenez qu'un tel système, là où il peut se faire accepter, est très-propre à empêcher la fermentation des esprits. Aussi le sommeil de ces peuples serait-il inaltérable, si les fils du ciel n'abusaient trop souvent des prérogatives de leur couronne. Mais vous comprenez aussi que ce système est devenu impossible chez les peuples chrétiens.

En nous apprenant que Dieu avait créé l'homme et le monde purs de tout mal, et que nos misères sont le fruit de nos œuvres, l'Évangile a détruit à fond la doctrine du fatalisme, commune à toutes les fausses religions ; doctrine qui, divinisant tous les abus, tous les maux, oppose un invincible obstacle aux améliorations sociales. Peu content de nous inspirer l'amour du bien, la haine du mal, il veut que nous aspirions *à la perfection de notre Père céleste*, et que, par nos prières et nos œuvres, nous travaillions à l'établissement du *règne de Dieu*, par l'abolition des iniquités, des désordres et par le triomphe du bien sur le mal. De là l'immense activité des peuples chrétiens et leur passion pour le progrès, pour les réformes. Un autre grand principe de mouvement social, c'est le dogme de l'unité de race, de la fraternité universelle, de l'égalité de tous devant Dieu, notre Père et Seigneur commun. Il règne malheureusement parmi

nous un profond désaccord dans la manière d'entendre et d'appliquer les idées chrétiennes du bien et du mal, de l'ordre et du désordre, de la perfection et des abus, du progrès social, de la fraternité, de l'égalité. Mais vous m'accorderez que ces idées nous sont aussi familières qu'elles sont inconnues aux peuples infidèles, qu'elles nous ont rendus très-exigeants en matière politique, surtout très-ennemis de tout ce qui tendrait à diviser de nouveau les hommes en maîtres et en esclaves, en gens de plaisir et gens de travail.

D. Oui, il est notoire que les peuples chrétiens sont aussi passionnés pour le changement que les autres pour le *statu quo;* et c'est, pour certains esprits, la matière d'une objection contre le christianisme, qu'on accuse d'avoir trop exalté les désirs de l'homme.

R. Que le christianisme ait trop exalté nos désirs, c'est indubitable pour les rationalistes qui disent avec Feuerbach : « Assez de pommes de terre et de femmes en cette vie, et le néant dans l'autre, voilà ce qu'il faut aux hommes ! » Mais, que voulez-vous? Comme je l'ai prouvé ailleurs, le mal est fait (1) : toutes les lamentations de Feuerbach (le Proudhon de l'Allemagne, comme Goëthe en est le Voltaire) n'empêcheront pas nos masses d'être, comme vous dites, passionnées pour le changement, et peu disposées à se soumettre au régime proposé par le *pansard* allemand. Pour les peuples de l'Europe, il n'y a de choix possible qu'entre le régime social fondé par la philosophie du catéchisme catholique et le régime de la république socialiste, fondé sur les principes de la philosophie rationaliste.

C'est pour constater ce fait et éclairer votre choix entre ces deux régimes, que j'ai entrepris ce cours abrégé de la philosophie du catéchisme, philosophie dont je vais vous montrer d'abord les fondements.

(1) V. *de l'Éducation de l'homme*, ch. 4, 5, 6, 7.

LIVRE I.

Des fondements de la philosophie du catéchisme catholique.

D. Qu'entendez-vous par les fondements de la philosophie du catéchisme catholique ?

R. J'entends des faits tellement lumineux et concluants qu'on ne puisse les examiner sans en reconnaître la certitude, ni en admettre la certitude sans en déduire la vérité de la doctrine catholique.

Je dis *des faits lumineux et concluants*, et non des idées, des axiomes métaphysiques. L'évidence des axiomes métaphysiques ne frappe qu'un petit nombre d'esprits, et ne les mène jamais loin. En partant des mêmes principes, les philosophes ont abouti aux déductions les plus contradictoires. La vraie religion, qui s'adresse à tous les hommes et se propose de les conduire au même but, devait donc rejeter cette base étroite, vacillante, et s'appuyer sur des faits accessibles à tous les esprits.

D. Quels sont ces faits ?

R. Le christianisme embrassant l'histoire du monde depuis son origine jusqu'à nous, et ses dogmes et préceptes n'étant, pour ainsi dire, que le résumé et le corollaire de tout ce que Dieu a fait pour les hommes et de ce que les hommes ont fait pour et contre Dieu, il s'ensuit que les fondements du christianisme renferment la masse énorme des faits de son histoire, à partir d'Adam jusqu'à Jésus-Christ, et de Jésus-Christ jusqu'à nous. Ces faits sont-ils indubitables ? Ces faits donnent-ils au christianisme les caractères d'un établissement divin ? Telles sont les deux questions

qui appellent l'examen de l'incrédule désireux de s'instruire.

Quoique fort abrégée par les chefs-d'œuvre de critique des apologistes chrétiens, cette discussion n'en est pas moins au-dessus des forces ou de la volonté du grand nombre, les uns trop absorbés par les affaires, les autres trop légers pour se livrer à des lectures longues et réfléchies. Réduire les bases de la philosophie catholique à un petit nombre de faits capitaux; dégager ces faits des nuages entassés par une sophistique ignorante ou menteuse, et les faire resplendir à l'œil du lecteur sans recourir à des démonstrations savantes : voilà ce que je me suis proposé dans ce livre. Aurai-je réussi, et me trouverez-vous trop exigeant, si, pour établir suffisamment la divinité du catholicisme, je ne vous demande que de reconnaître ces quatre faits : l'existence de Dieu, l'existence de Jésus-Christ, l'existence d'une Église catholique, l'existence des hommes ?

D. Non, certes; je crains même que vous ne demandiez pas assez, car la plupart des incrédules ne feront aucune difficulté de vous accorder ces quatre faits.

R. Oui, ils me les accorderont sans en examiner la valeur; car ces éternels prôneurs de la liberté d'examen ont l'habitude de ne rien examiner. Or ce n'est point là ce que j'attends de vous. Je vous demande une conviction éclairée du fait de l'existence de Dieu, du fait de l'existence de Jésus-Christ, du fait de l'existence d'une Église catholique, du fait de l'existence des hommes, persuadé que de l'examen réfléchi et comparé de ces quatre faits il résultera, pour vous, une démonstration suffisante de la divinité de l'enseignement catholique.

D. Ce plan a du moins le mérite de simplifier beaucoup la question religieuse et d'en faciliter l'examen aux esprits brouillés avec les études savantes.

R. Oui, et vous verrez bientôt, j'espère, que l'incrédulité est vaincue, du moment que l'incrédule se détermine à examiner avec un cœur sincère. — Commençons.

PREMIER FAIT.

EXISTENCE DE DIEU.

CHAPITRE I.

[Qu'on ne peut sans aveuglement douter de l'existence de Dieu. — Le Palais de cristal.

D. Qu'entendez-vous par Dieu ?

R. Pour écarter les démonstrations trop longues et scientifiques, je considérerai ici Dieu, non comme créateur, mais comme ordonnateur de l'univers, et je le définirai ainsi : Dieu est le grand maître qui a réglé et qui surveille si bien les mouvements de l'immense famille des êtres, que, depuis des milliers d'années que l'esprit humain en contemple la marche, on n'a fait que découvrir de nouvelles preuves de la profonde sagesse de son gouvernement et de la profonde ignorance de ses détracteurs. Or, je vous le demande : êtes-vous bien convaincu de l'existence de ce maître, et de la futilité des raisonnements de l'athéisme et du scepticisme ?

D. Oui, et voici mon argument contre eux : L'ordre, qui se révèle partout dans l'univers, ne peut s'expliquer sans un ordonnateur, et les désordres que nous croyons y voir, s'expliquent surabondamment par notre ignorance.

R. Votre argument est plein de bon sens et de brièveté; mais comme les preuves les plus courtes, si justes qu'elles soient, ont souvent le malheur de ne produire que des convictions courtes et branlantes, je désire une démonstration de l'existence de Dieu, fondée sur une vue moins vague de l'ordre universel.

Analyse faite de ce que les athées et les sceptiques, anciens et modernes, ont dit et écrit de plus fort, on trouve que toute leur philosophie consiste à expliquer la marche du monde par le hasard, par les lois inconnues, par les

forces occultes et fatales de l'éternelle matière. Et, quand on a fait justice de ce verbiage, ces messieurs ont coutume, les plus spirituels comme les plus sots, de nous jeter cette grossière bouffonnerie : Montrez-nous Dieu, et nous y croirons (1).

Pour couper court à ces déraisons et montrer comment le plus grand des esprits se révèle et se fait, pour ainsi dire, palper à l'esprit des hommes, voici une manière de procéder :

En 1851, des millions de curieux, partis de tous les coins du globe, sont allés contempler un immense palais de cristal, élevé dans un des jardins publics de Londres, et rempli des plus belles productions de l'industrie humaine à tous ses degrés et dans tous les genres. A côté des savantes machines dues aux plus profonds mécaniciens, des tissus merveilleux sortis de dix mille fabriques, des porcelaines de Sèvres et des tapisseries des Gobelins, on voyait les outils, la poterie et les tissus grossiers des sauvages du nouveau monde et de l'Océanie. Le nombre des objets exposés était tel, qu'un examen détaillé, n'eût-on donné qu'une minute à chaque article, n'aurait pas demandé moins de vingt ans.

Maintenant je suppose que, le jour où l'affluence était plus grande, un homme à la voix de Stentor, capable de faire arriver sa parole à cent mille visiteurs, leur eût tenu ce discours :

« Mesdames et Messieurs, vous êtes dupes d'une monstrueuse mystification ! Sur la foi des mauvais plaisants qui vous ont attirés ici, vous croyez avoir sous les yeux des produits de l'industrie humaine : il n'en est rien. Le Palais de cristal lui-même est sorti de terre comme en sortent tant d'autres choses. A la vue de ce champignon d'une forme nouvelle, les Anglais, qui spéculent sur tout et entendent à merveille l'art d'exploiter la crédulité humaine,

(1) V. dans l'*Essai sur la vie de Bernardin de Saint-Pierre*, par M. Aimé Martin, l'orage que souleva l'auteur des *Études de la nature*, parmi ses collègues de l'Institut, en 1798, quand il osa y prononcer le nom de Dieu.

ont imaginé de réunir ici les plus bizarres productions de la nature. Dans la pensée qu'un bazar de l'industrie vous intéresserait plus qu'un musée de curiosités naturelles, ils ont fait annoncer, par les journaux à leur solde, l'ouverture d'une *Exposition universelle des produits de l'industrie humaine*. La supercherie, comme on voit, a obtenu un prodigieux succès. Moi-même, j'ai commencé par être dupe; mais, en y regardant de près, je me suis désabusé. Faites de même, Mesdames et Messieurs; à la foi aveugle substituez un rigoureux examen, et, dans cette énorme collection d'objets, vous n'en trouverez pas un qui décèle les combinaisons et le travail de l'homme. Rien là qui ne s'explique par les forces connues et inconnues de la nature; non, rien, pas même cette machine que vous voyez fonctionner, là à gauche, près de l'entrée principale : demander quel est l'homme qui a donné à ce grand assemblage de bois, de fer, d'acier et de cuivre, la propriété de saisir le coton brut et de le convertir en toile après vingt-cinq ou trente procédés assez ingénieux, ce serait chose aussi peu philosophique que de vouloir connaître l'homme qui a donné à l'écorce du quinquina la vertu de couper la fièvre. »

Quel croyez-vous qu'eût été, sur l'immense auditoire, l'effet d'une semblable thèse soutenue assez sérieusement pour écarter toute idée de plaisanterie?

D. Il n'y aurait eu qu'une voix, je pense, pour demander que cet échappé d'une maison de fous y fût réintégré sur l'heure.

R. Sans doute, par un de ces infaillibles arrêts que le bon sens arrache, avant toute discussion, aux savants et aux ignorants, cet homme eût été jugé le plus aveugle des aveugles ou le plus fou des fous. Eh bien! nous allons voir que l'athée, que le panthéiste, que le sceptique, qui ne voient pas ou prétendent ne pas voir, dans le palais de l'*Exposition de l'univers*, la preuve d'un génie infiniment supérieur à l'homme, sont des milliards et des milliards de fois plus

aveugles, plus insensés, plus dignes de fixer l'attention de la police.

Vous m'accorderez sans doute que notre globe est loin de primer dans l'immense société des mondes; que le plus vaste de nos États est bien petit, comparé à la surface totale du globe ; qu'un jardin aussi grand que celui de Hyde-Park, où s'élevait le Palais de cristal, est un point perdu dans le territoire des îles Britanniques; enfin, qu'un mètre carré de ce jardin n'en est qu'une fraction minime. Cependant, je soutiens que dans un mètre carré du jardin d'Hyde-Park, pris au hasard, nous trouverons des œuvres de génie et de puissance bien supérieures à toutes celles du Palais de cristal.

D. Ceci a tout l'air d'un paradoxe.

R. Un peu d'attention, et le paradoxe deviendra un fait irrécusable.

Sans recourir au microscope, nous découvrirons certainement dans ce mètre carré un végétal, ne fût-ce qu'un brin de mousse; un animal, ne fût-ce qu'une fourmi, une mouche ou un puceron. Voilà donc deux êtres dans l'organisation desquels, si nous en faisions l'étude, nous trouverions probablement des combinaisons plus profondes que celles de nos mécaniciens. Mais comme nous n'avons, vous et moi, ni la patience ni la dextérité nécessaires pour une opération aussi délicate, abandonnons-la aux anatomistes, et jugeons de la richesse du travail par la puissance du résultat.

La plus misérable des plantes et le moindre des insectes sont doués de mouvement et de vie. La première se développe, s'élève, s'étend avec beaucoup de régularité ; l'autre se meut avec une grande sagesse. Tous deux réparent leurs pertes, se nourrissent et possèdent la faculté de se reproduire : merveilleuses qualités que le génie humain n'a jamais pu donner à ses créations.

Réunissez tous les artistes et ouvriers qui ont rempli le Palais de cristal de leurs chefs-d'œuvre, et, parmi tant de belles choses, invitez-les à en choisir une qu'ils puissent

travailler avec assez de bonheur pour qu'elle nous offre le degré de mouvement et de vie qui se manifeste dans un brin d'herbe ; ils riront d'une demande aussi folle.

Œuvres mortes du génie des mortels, que deviendraient les merveilleux produits de l'industrie humaine étalés à Hyde-Park, si on les abandonnait à leur force de conservation ? Les tissus de soie, de laine, de lin, de coton, etc., tomberaient bientôt en poussière, les vers et la rouille dévoreraient les bois et les métaux, et avant deux ans aucune de ces puissantes machines ne serait en état de fonctionner. Cependant, à en juger par un passé immémorial, il est certain que dans un siècle, que dans dix siècles, les mousses et les insectes de Hyde-Park subsisteront encore, et qu'ils ne manqueraient pas de s'y reproduire, promenât-on, tous les dix ans, le fer et le feu dans leur demeure.

Cela étant, pouvez-vous me contester les déductions suivantes ? — Le mouvement et la vie de ces deux petits êtres que nous avons observés, entre cent autres, dans un mètre carré de terrain, sont une œuvre d'intelligence supérieure aux plus beaux produits de l'industrie humaine. — La puissance de reproduction et de conservation qui brille dans les espèces de ces deux êtres, puissance qui les fait se perpétuer à travers la durée des siècles, en dépit de mille causes de destruction, cette puissance, dis-je, revèle un coup d'œil et des calculs un peu plus vastes et plus justes que les nôtres. — Il est donc vrai que les êtres renfermés dans un mètre carré démontrent aussi clairement l'existence d'un ouvrier supérieur à l'homme, que les merveilles du Palais de cristal démontraient aux visiteurs l'existence d'une multitude d'ouvriers humains d'une grande capacité. — Et, comme il est notoire que la vie végétale et animale est partout répandue avec profusion, dans le sein des mers, au milieu des glaces du Nord, il n'y aurait qu'à calculer le nombre de mètres carrés que renferme la surface totale du globe, pour savoir combien de milliards de fois ceux qui nient ou révoquent en doute l'existence

de Dieu sont plus aveugles, plus insensés, que celui qui, à la vue de l'exposition de Londres, aurait dit : Il n'y a rien là qui décèle l'industrie humaine.

D. Je ne sais trop ce qu'on pourrait opposer à votre argumentation qui n'est, après tout, que le cri de la conscience humaine chez tous les peuples, et que je crois avoir lue dans Cicéron, moins toutefois ce qui regarde le Palais de cristal (1). Ce qui nuit à l'effet de l'exposition universelle des merveilles de l'industrie divine, c'est qu'elle dure depuis des siècles : l'habitude tue l'admiration.

R. Oui, et cette habitude d'indifférence a encore inspiré une belle page au philosophe païen que vous citez (2). Ce ne sont pas les preuves de l'existence de Dieu qui manquent (notre œil en embrasse chaque jour des milliards), c'est l'attention. Aussi, pour secouer la paresse de notre esprit, est-il à propos de sortir des généralités et de fixer nos regards sur quelques-unes des œuvres de Dieu.

Dans notre planète, partie minime du palais divin de l'univers, on distingue trois sortes d'êtres : les animaux,

(1) « Serait-ce donc être homme, demande Cicéron, que d'attribuer, non à une cause intelligente, mais au hasard, les mouvements du ciel, qui sont si certains et si constants : le cours des astres, qui est si régulier ; toutes les choses de l'univers, qui sont si bien liées ensemble, si bien proportionnées, et conduites avec tant de sagesse que notre raison s'y perd elle-même, quand nous voulons les approfondir ? Quoi ! lorsque nous voyons les machines qui se meuvent artificiellement, une sphère, une horloge et plusieurs autres choses semblables, nous ne doutons pas que la raison et l'intelligence n'aient présidé à ces ouvrages : douterons-nous donc que le monde soit dirigé, je ne dis pas simplement par une intelligence, mais par une intelligence admirable, par une intelligence divine, etc., etc. » *De Natura deorum*, lib. II, 37.

(2) « Supposons des peuples qui eussent toujours habité sous terre, dans de grandes et belles maisons... ; supposons que, sans jamais être sortis de là pour venir sur la terre, ces peuples eussent néanmoins entendu parler de la divinité... ; qu'ensuite, la terre venant à s'ouvrir, ils quittassent leurs ténébreux séjours pour venir aux lieux que nous habitons : que penseraient-ils en découvrant tout d'un coup la terre, les mers et les cieux... ? Et, quand la nuit aurait couvert la terre de ténèbres épaisses, que diraient-ils, en contemplant le ciel tout parsemé et orné d'étoiles... ? Quand ces peuples verraient tant de merveilles, nul doute qu'ils ne fussent persuadés qu'il y a des dieux, et que toutes ces choses sont leur ouvrage. » *Ibid.*

les végétaux, les minéraux. Négligeons ces derniers, bien que leur étude offre au géologue, au minéralogiste et au chimiste des preuves toujours nouvelles d'une ineffable sagesse, pour demander aux végétaux et aux animaux une petite leçon de théologie.

CHAPITRE II.

Théologie des végétaux.

D. Le nombre des végétaux est si grand que, si tous ont la parole, la leçon sera un peu longue et confuse.

R. Ne craignez rien ; je vais choisir l'orateur, et je parlerai pour lui.

Le règne végétal est divisé par les botanistes actuels en végétaux *vasculaires cotylédones* et en végétaux *cellulaires acotylédones*. Dans la première catégorie, qui renferme la très-grande majorité des espèces végétales, je choisis un individu de l'espèce la plus humble, tel qu'une des herbes qui remplissent nos jardins, nos prés, un œillet, un rosier, une mauve, une ortie, il n'importe.

Cet individu se compose d'une tige fixée au sol par des racines et portant des feuilles et des fleurs. En laissant de côté les mille détails d'une étude scientifique, nous voyons que les racines s'acquittent fort bien de leur double fonction, qui est de soutenir la tige et de l'alimenter ; que, dans les plantes fourragères qui doivent promptement repousser, telles que la luzerne, les racines se distinguent par leur longueur et leur voracité ; que, dans les arbres grands et touffus, elles ont la sagesse de s'étendre au delà des branches, afin de recevoir avec plus d'abondance l'eau et le soleil, etc., etc , etc.

La tige de la plante offre une trame cellulaire dont la structure nous émerveillerait, si nous la contemplions à l'aide d'une loupe. Parmi tant de cellules dont elle se com-

pose, il y en a d'une forme particulière qui, placées bout à bout et communiquant entre elles, forment deux chaînes bien distinctes, et destinées, l'une à porter aux feuilles la séve que pompent les racines par leurs suçoirs, l'autre à faire circuler dans la tige l'air qu'aspirent les feuilles par leurs bouches ou *stomates*. Les cellules de la première chaîne s'appellent *vaisseaux séveux* et forment, pour ainsi dire, le système circulatoire de la plante; les cellules de l'autre en sont l'appareil respiratoire et s'appellent *vaisseaux aériens* ou *trachées*.

Arrivons à la première feuille.—Voilà le *pétiole* qui rattache la feuille à la tige. Si petit qu'il soit, les deux appareils de la circulation séveuse et aérienne s'y croisent sans se confondre, et, de là, s'épanouissent, se diramifient dans la feuille par une infinité de nervures, la plupart visibles à l'œil. Là, que fait la séve? Peu contente de l'air que lui ont fourni précédemment les trachées, elle respire plus à l'aise, se décharge de ce qu'elle a de trop, prend ce qui lui convient, absorbe de l'oxygène, exhale de l'acide carbonique, décompose celui-ci, en rejette l'oxygène, en retient le carbone, etc., etc.; elle ne reprend le chemin de la tige qu'après avoir acquis les propriétés convenables à la nutrition de la plante, à la production des fleurs et des fruits. Tout dans la forme et la situation de la feuille est approprié au succès de ces opérations vitales, et la plante paraît le sentir si bien que, si vous essayez de tourner vers la terre le côté de la feuille qui regarde le ciel, elle lui fera reprendre sa position; elle périra plutôt que de se prêter au renversement général de ses feuilles. En examinant ces dernières, la grande différence d'organisation qui existe entre la face qui regarde en haut et celle qui regarde en bas, explique l'entêtement de la plante. On voit que, s'il y a des choses que la feuille demande au ciel, il y en a plus encore qu'elle demande au rayonnement terrestre et à la couche d'air placée entre elle et le sol, et que l'extrême délicatesse des organes respiratoires et aspiratoires qui cou-

vrent sa surface inférieure ne pourrait résister à l'action directe du soleil et des pluies.

Du laboratoire de la feuille, montons à la fleur, qui, par sa magnificence, présage des choses encore plus grandes. C'est là, en effet, que s'accomplit le miracle qui fait de la plante la moins vivace un être immortel, et d'une faible tige qui occupe à peine un pouce de terrain, un être capable de couvrir le globe de sa postérité.

Les fleurs sont mâles, femelles ou hermaphrodites. Parmi ces dernières, qui forment le grand nombre, prenons celle qui nous présente la structure la plus simple, par exemple, l'œillet. — Nous voyons d'abord une enveloppe extérieure formée d'un ou de plusieurs rangs de folioles disposées en calice. Dans le calice, d'autres feuilles, appelées *pétales*, et richement colorées, se rangent circulairement, ayant soin d'alterner avec les folioles du calice, et forment une seconde enceinte d'une grande beauté, nommée *corolle*. Dans la corolle, qui est comme un réverbère destiné à seconder l'action du soleil, père des fleurs et des fruits, on distingue les deux organes de la reproduction : 1° l'*étamine*, filament un ou multiple, qui, sous l'action solaire, se remplit d'une poussière fécondante appelée *pollen*, et qui, à un moment donné, s'échappe par des ouvertures latérales ou placées à l'extrémité de l'étamine ; 2° le *pistil*, un ou multiple, dans lequel on distingue trois choses : le *stigmate*, ou orifice par lequel entre le pollen ; le *style*, ou tuyau conduisant le pollen à l'*ovaire ;* enfin, un je ne sais quoi d'infiniment petit et d'infiniment grand que contient l'ovaire. Rien, en effet, de plus petit en apparence que ce que nous appelons *germes*, et rien en réalité de plus incommensurable, puisque, ainsi que je l'observais naguère, il n'y a pas de germe végétal qui ne puisse à la longue couvrir la terre de ses générations.

Voilà, certes, une étude bien superficielle ; cependant, que de merveilleuses choses nous avons reconnues dans cette plante, qui choisit avec tant de sagesse dans le sol et

dans l'air les éléments appropriés à sa vie, qui les élabore et les transforme avec un art incomparable, et qui, par les ressources infinies qu'elle possède, défend sa frêle existence contre les causes de destruction qui brisent nos plus forts empires! Quelles profondes et vastes combinaisons ce résultat décèle, non-seulement dans l'organisation de la plante, mais dans la constitution de notre globe et de notre système planétaire, avec lesquels cette plante a des rapports incessants !

Demandons maintenant à l'athée, au matérialiste, où est l'esprit qui a coordonné les millions de choses nécessaires à la vie de cette plante. L'analyse de celle-ci ne donne au chimiste qu'un petit nombre de substances, les unes volatiles et gazeuses, répandues dans l'atmosphère, les autres fixes et appartenant au sol. Les premières s'envolant par la combustion, il ne reste qu'un peu de cendre, qui offre des milliers et des millions de molécules d'une ténuité extrême et divisibles à l'infini.

Prions donc ces messieurs de nous désigner celle de ces molécules inertes et sans vie, ou l'atome gazeux, qui a conçu le plan de notre œillet, le plan du sol qui le porte, le plan de l'atmosphère qui l'entoure, le plan des fleuves et des mers qui lui fournissent l'eau qu'il boit, le plan du soleil qui l'avive de ses feux, etc., etc.; qu'ils nous montrent l'adorable molécule ou le tout-puissant atome qui, après avoir conçu un tel plan dans sa sagesse, a pu se faire obéir en disant au soleil : Tiens-toi à la distance voulue pour vivifier cette plante ;—à la terre : Règle si bien tes excursions autour du soleil, que jamais il ne brûle tes productions ni ne les livre au froid de la mort;—à la mer et aux fleuves : Envoyez aux nues une partie de vos eaux ;—enfin aux milliards de molécules végétales éparses dans l'air et le sol : Assemblez-vous pour former un rosier, un œillet, etc., qui ne meurent que pour revivre !

Croyez-vous que, à force d'analyser des végétaux, de brasser des gaz et des cendres, l'athée et le matérialiste

pourront y découvrir la cause suffisante des merveilles du règne végétal ?

D. S'ils faisaient cette belle découverte, nous serions en droit de leur dire : Prosternez-vous donc devant ces cendres et ces fluides, car ils possèdent cette plénitude de sagesse et de puissance que tous les peuples adorent sous le nom de Dieu.

R. Vous auriez raison. En niant l'auteur de l'ordre universel, l'athée fait de tous les êtres autant de dieux ; et, s'il était conséquent, il devrait imiter les fétichistes de l'Afrique et de l'Inde, qui adorent tout ce qui les impressionne, même la vermine qui les dévore.—Voyons maintenant si le brin d'herbe avec lequel nous avons réduit au silence les athées, ne pourrait pas confondre aussi leurs frères, les panthéistes.

Vous savez sans doute que les panthéistes affirment l'éternité du monde et nient, comme les athées, l'existence d'un Dieu personnel, indépendant, qui, après avoir conçu dans sa sagesse le plan de l'univers, l'aurait exécuté par une libre détermination de sa volonté et avec une conscience parfaite de ce qu'il faisait.

La différence, purement nominale, qui les sépare des athées, gît toute en ceci : l'athée, rejetant les mots de Dieu et de création, ne veut voir dans l'univers qu'un jeu du hasard, l'effet éternel d'une nécessité aveugle ; le panthéiste y voit l'œuvre et la substance d'un être unique, partie esprit, partie matière, qui travaille à se développer, à prendre toutes les formes, pour arriver à la connaissance de lui-même. Ce Dieu-Univers, qu'il appelle aussi Grand-Tout, serait à la fois minéral, végétal, animal, sidéral. Pétrifié dans les couches solides du globe, végétant dans les plantes, vivant d'une vie supérieure dans les animaux, il commencerait à penser, à réfléchir, à raisonner dans l'homme, qui serait sa forme la plus élevée. Pleins de foi au progrès de l'esprit humain, les panthéistes ne doutent pas que, à force de raisonner en nous, le Dieu-Univers ne

finisse par débrouiller le chaos de sa pensée et ne puisse un jour savoir au juste ce qu'il est, ce qu'il a fait, ce qu'il veut.

Eh bien, je vous le demande, un Dieu de cette taille est-il capable d'imaginer et d'exécuter notre plante d'œillet, de trèfle ou de luzerne?

D. Le bon sens dit à tous qu'un Dieu qui n'en sait pas plus long que l'homme, est incapable de concevoir et de faire ce qui surpasse évidemment la portée humaine.

R. Maintenant que l'étude telle quelle d'une petite plante nous a démontré Dieu aussi bien qu'aurait pu le faire une légion de théologiens, tâchons de nous faire une idée du nombre de ces théologiennes.

Les catalogues actuels de la botanique portent à soixante-quinze mille le chiffre des espèces végétales connues. Mettons un quart en sus pour les espèces inconnues, nous en aurons cent mille. S'il y a des espèces très-rares, il y en a par contre d'excessivement communes et dont les individus défient tout calcul; tel de nos prés, de médiocre étendue, en contient des millions. On n'exagérerait donc pas en élevant à un milliard la moyenne des individus de chaque famille végétale, depuis la plus petite mousse, qui s'attache aux cailloux, jusqu'aux arbres gigantesques des forêts de l'Amérique et de l'Asie. Voilà donc cent milliards de témoins qui ne cessent de protester contre l'aveuglement ou la mauvaise foi des athées, des matérialistes, des panthéistes et des sceptiques.

Passons à une école de théologie encore plus nombreuse, plus éloquente : le règne animal.

CHAPITRE III.

Théologie des animaux.

D. Croyez-vous réellement que le nombre des animaux surpasse celui des plantes?

R. Je serais même très-disposé à croire que chaque plante est un monde habité par de nombreuses familles d'animaux, et je ne pense pas que cette opinion puisse étonner ceux qui, sans faire une étude spéciale de la zoologie, ont suivi de loin les progrès de cette science.

Si vous avez lu l'auteur des *Études de la nature*, vous vous souviendrez peut-être de la description de l'incroyable variété de petites mouches qu'il observa sur un fraisier, *venu par hasard sur sa fenêtre*, au milieu des fumées de Paris (1). Bernardin de Saint-Pierre pensait avec raison que, outre cette population nomade, son fraisier devait nourrir un grand nombre de familles indigènes, et il citait à ce sujet les observations de Leeuwenhoek, de Robert Hook, etc., constatant l'existence de milliers d'animalcules dans une goutte de liquide de la grosseur d'un grain de millet.

Aujourd'hui que la carrière ouverte par les Leeuwenhoek, les Linné, les Réaumur, les Lyonnet, les Spallanzani, etc., est parcourue par une multitude de naturalistes armés d'instruments d'une grande puissance, il est démontré que les végétaux et les liquides fourmillent d'animaux vivants, et que ceux-ci, par leurs dépouilles, forment en majeure partie le sable des mers et un bon nombre de nos couches terrestres. Parmi les observations récentes les plus curieuses et les mieux constatées, je n'indiquerai que celles, en Allemagne, de M. Ehrenberg, professeur à Berlin, et de M. d'Orbigny, en France. Le premier a prouvé que la pierre siliceuse, connue sous le nom de *tripoli* (dont la

(1) Voy. *Étude première.*

poussière est d'un grand emploi dans le polissage des pierres et des métaux), est uniquement composée de carapaces d'animalcules infusoires appartenant à trois espèces distinctes ; et il estime qu'un centimètre cube de cette pierre, pesant environ six décigrammes, renferme plus de deux milliards d'individus de l'espèce appelée *gaillonella distans*. M. d'Orbigny a constaté que les tests ou coquilles des animalcules du genre des *foraminifères* (dont on connaît déjà environ quinze cents espèces), sont tellement prodigués dans le calcaire des environs de Paris, qu'un pouce cube, pris au hasard à la carrière de Gentilly, en donne de cinquante à soixante mille.

Il est donc certain que l'échelle de la vie animale commence à une profondeur incalculable au-dessous de l'homme ; —que le nombre des espèces dans chaque genre, et des individus dans chaque espèce, va croissant à mesure que nous descendons dans cet abîme ; — qu'une grande portion de la matière solide de notre globe, réputée jusqu'ici inorganique, prend désormais place parmi les produits d'êtres doués d'une vie supérieure à celle des végétaux ; — enfin, que, dans l'état actuel de la science, la prétention de calculer approximativement le nombre des espèces animales serait parfaitement absurde.

Abandonnons aux savants l'exploration des miracles de sagesse et de puissance qui éclatent dans l'organisation, les mœurs et l'industrie des habitants d'un monde totalement inconnu avant l'invention du microscope. Comme nous avons fait pour le règne végétal, choisissons dans le nombre des animaux visibles une espèce quelconque bien connue, par exemple, la chenille.

D. Ne pourriez-vous pas choisir un sujet plus avenant ?

R. Eh bien ! prenons le charmant volatile qui, par un *beau caprice de la nature*, est en même temps le père et le fils de la chenille.

Vous savez probablement que, à certaine époque de l'année, les chenilles cessent tout à coup de ravager nos arbres

pour se construire, de leur propre substance, un palais d'or (*chrysalide*) qui sert de tombeau à la chenille, de berceau au papillon.

La chrysalide varie quant à la forme et à la couleur, quant à la manière dont elle se suspend ou se colle à une feuille, à un ramuscule; mais, soit qu'elle reste à découvert, comme dans la plupart des espèces, soit qu'elle s'entoure, comme le ver à soie, d'un merveilleux tissu, elle offre toujours une demeure parfaitement abritée contre les intempéries de l'air, et abondamment pourvue des choses nécessaires à la première éducation du nouvel être qu'elle contient. Que se passe-t-il dans cette mystérieuse retraite où l'on aperçoit à peine quelques légers mouvements? Nous l'ignorons. Mais, après un intervalle qui peut s'étendre de vingt jours à trois cents, nous voyons la paroi la plus mince de la maisonnette se briser et livrer passage à un animal dont la structure, les mœurs et les instincts diffèrent prodigieusement de ceux de la chenille.

Celle-ci rampe misérablement à terre et sur les arbres, n'a pour se hasarder dans les airs qu'une corde qu'elle file péniblement, ne vit que du parenchyme des feuilles qu'elle broie à l'aide d'une mâchoire, qu'elle digère dans un ou plusieurs estomacs qui se prolongent d'un bout de son corps à l'autre. Au contraire, par l'élégance de son organisation, de ses vêtements, de ses allures, le papillon est un des plus aimables habitants de l'air, ne vivant que du suc le plus délicat des fleurs, qu'il puise à l'aide d'une trompe ou d'un suçoir. Rien ne peint mieux le contraste de ces deux êtres, qui paraissent pourtant n'en faire qu'un, que ces locutions proverbiales : Laid comme une chenille, joli comme un papillon.

Laissons à de plus habiles l'examen détaillé du corps de l'insecte, et, nous bornant aux ailes, faisons-en une étude qui soit à la portée de tous.

Il n'y a personne, depuis l'enfant jusqu'au vieillard, qui n'admire la richesse, l'éclat et la variété des couleurs de bon

nombre de papillons de jour. Il n'y a personne encore qui ne sache qu'il suffit de frôler entre les doigts l'aile d'un papillon pour en ôter les couleurs et réduire ce riche tableau à n'être plus qu'une toile transparente. En examinant au microscope la poussière colorante qui s'est attachée aux doigts, on trouve que ces pulviscules sont autant d'écailles ou de plumes taillées sur différents modèles, et destinées, par leurs facettes lisses et polies, à produire de grands effets de lumière. L'examen de la toile révèle aussi deux tissus, dont l'un est comme la charpente ou le canevas de l'aile, dont l'autre est une gaze unissant beaucoup de solidité à une incomparable délicatesse, et criblée d'une infinité de logettes propres à recevoir les plumes ou les écailles. Raisonnons maintenant.

Quel est l'artiste qui a conçu et exécuté avec tant de profusion ces inimitables tapisseries devant lesquelles le chef-d'œuvre que l'atelier des Gobelins avait envoyé à l'Exposition de Londres (le massacre des Mameluks) n'est qu'une grossière ébauche? Qui a dirigé avec tant d'adresse la trame de ces millions de fils? Quel est l'opticien qui a taillé, arrangé et planté ces millions d'écailles ou de plumes? Mettons qu'il n'y ait là que ce que l'œil nu y découvre, une toile et de la poussière; quel est le peintre qui, après avoir préparé la toile, a si bien choisi et disposé ces atomes de poussière, qu'il en résulte un tableau au pastel d'une perfection désespérante?

N'est-il pas vrai que, pour l'esprit qui veut se recueillir un instant, l'aile d'un papillon lui révèle Dieu avec autant de puissance que le spectacle des cieux?

D. Oui, certes, et je pense qu'on multiplierait beaucoup les auditeurs de théologie en attachant ainsi la plus grave des sciences à l'aile d'un papillon. Cela vaudrait mieux, ce semble, qu'une foule d'argumentations latines et autres qui frappent peu, alors même qu'on a la patience de les lire ou de les écouter.

R. Soit, mais pour faire de la théologie qui joigne l'agré-

ment à la force, peut-être est-il à propos que notre esprit rampe dans la poussière de l'école et vive d'abord de latin, d'autres choses, à l'exemple de la chenille, qui vit longtemps de sucs grossiers avant de s'envoler vers les cieux.

Encore un mot sur le papillon. Sa carrière est aussi courte que brillante; il ne survit pas à la saison qui l'a vu naître. Image de la légèreté et de l'insouciance, il n'en tient pas moins à revivre dans sa postérité, et on peut le citer comme un modèle de prévoyance et de tendresse paternelle.

Le moment de la ponte arrivé, s'il appartient aux espèces qui déposent leurs œufs à terre, soyez sûr qu'il les mettra à proximité du végétal qui devra fournir à ses petits leur première nourriture. S'il pond sur un arbre, il choisira l'arbre nourricier de sa famille, disposera ses œufs en groupe ou en anneau circulaire autour d'une branche, ayant soin de placer en dehors la pointe de l'œuf par laquelle sortira la chenille, attention que sa mère la chenille avait eue pour lui-même en construisant la chrysalide. Ces œufs, il les couvrira d'une espèce de colle ou de vernis, pour qu'ils ne soient ni emportés par le vent ni pénétrés par la pluie et le froid. S'ils doivent traverser l'hiver, la couche de vernis sera telle que l'arbre pourra périr par le froid sans que les œufs périssent. L'opération terminée, il dépose sans douleur sa dépouille mortelle, et même, dans certaines espèces, il en fait un abri à ses couvains.

Si l'éclosion a lieu en automne, nous verrons des milliers de petites chenilles profiter des derniers beaux jours pour se jeter sur le parenchyme des feuilles, le convertir en soie ou en coton d'une extrême finesse, et se préparer pour la mauvaise saison des demeures plus impénétrables au froid que nos appartements les mieux calfeutrés.

Ce premier chef-d'œuvre des petites ouvrières en présage d'autres, et, si nous les suivions au travail depuis leur réveil au printemps jusqu'à la formation de la chrysalide, nous trouverions que l'industrie de la chenille, supérieure à la nôtre, égale la beauté du papillon. L'organisation, en ap-

parence si disgracieuse, de ces insectes serait elle-même la matière d'une belle étude.

Le savant Lyonnet, dans ses travaux anatomiques sur une seule espèce, a constaté l'existence, dans chaque individu, de *quatre mille muscles* bien distincts (1). En calculant *grosso modo* les combinaisons qu'impliquent la formation de chacun de ces muscles, leur assemblage dans le corps de la chenille, leur agencement avec mille autres petits organes, les uns indispensables à la production de la vie, les autres utiles à sa conservation, tels que les poils du magnifique velours qui couvre certaines espèces ; poils visiblement destinés à servir de vêtement à l'animalcule et aussi de parachute, alors qu'un coup de vent le précipite du haut d'un arbre avant qu'il ait eu le temps de dérouler sa corde, etc., etc. ; en calculant, dis-je, ces combinaisons, on arriverait à des cent mille, à des millions de preuves de la profonde sagesse de l'Inventeur de la chenille.

Cela étant, serait-il nécessaire de convoquer les milliards et milliards d'insectes qui nous offrent dans une année, au plus dans dix-huit mois, les trois merveilleuses existences de la chenille, de la chrysalide et du papillon, pour accabler des anathèmes du bon sens les athées, les panthéistes et les pédants sceptiques qui viennent nous répéter la phrase de leur père Rousseau : *Ce n'est pas une petite affaire de connaître qu'il y a un Dieu?* (ÉMILE.)

D. Non, je commence à voir qu'il y a assez de sagesse dans une seule chenille pour mettre en déroute tous ces vains discoureurs.

R. Cependant, nous n'avons interrogé, et bien superficiellement, qu'une des espèces qui composent la chaîne immense du règne animal, depuis les animalcules infiniment petits, dont dix milliards ne rempliraient pas notre main, jusqu'à l'éléphant sur le dos duquel l'homme bâtit des mai-

(1) Voy. son *Traité anatomique de la chenille qui ronge le bois de saule* (1762), 1 vol. in-4° avec planches. — Lyonnet est aussi le traducteur de la *Théologie des insectes*, de Lesser.

sons. Que serait-ce donc si nous pouvions reproduire ici en abrégé les études et les observations zoologiques des plus célèbres naturalistes, à partir d'Aristote et de Pline jusqu'à Buffon et Cuvier ?

Mais assez sur la théologie des animaux.

CHAPITRE IV.

Théologie des astres. — Comment se font les athées.

D. Les astres ! voilà des théologiens, sinon plus éloquents, du moins mieux connus et plus écoutés que les herbes et les insectes. Il y a longtemps que les bonnes femmes elles-mêmes se moquent des athées en leur disant : Vous n'avez donc jamais vu le ciel par une belle nuit.

R. L'argument est, en effet, aussi ancien que le genre humain, et à la portée de tous les esprits. Il était jugé irrésistible, alors que tous, savants et ignorants, ne voyaient dans les cieux que ce que l'œil nu y découvre, une belle voûte éclairée par deux mille flambeaux ; et le nombre imperceptible des athées faisait que les uns en niaient l'existence, et que les autres les rangeaient dans la catégorie des monstres.

Quand les saturnales du seizième siècle vinrent semer partout des germes d'athéisme que le siècle suivant devait confier aux boues chaudes du dix-huitième siècle, il fut à propos que l'Europe acquît de nouvelles armes contre les légions d'athées que l'enfer allait mettre en campagne. On ne saurait trop admirer le *bienheureux hasard* qui fit découvrir alors le microscope et le télescope. Ces deux instruments révélèrent, sur la terre et dans les cieux, de nouveaux mondes infiniment supérieurs par la beauté et le nombre à ceux que les Colomb, les Gama et les Vespuce signalaient au sein des mers.

Sans sortir de nos cabinets et de nos jardins d'hiver, nous apprîmes à parcourir des régions totalement inconnues, et à faire en quelques jours plus d'observations curieuses qu'un voyageur n'en peut recueillir dans une excursion autour du monde. Les miracles d'organisation qui brillent dans les plus petites espèces végétales et animales, où rien n'est abandonné au hasard, ont fait évanouir la vieille erreur des *générations aveugles et fortuites,* dues à la fermentation terrestre sous l'action solaire; erreur accréditée parmi les anciens, et que Virgile a célébrée dans ses vers immortels. Si cette vieillerie compte encore quelques rares champions dans nos académies, la raison en est que le microscope ne peut guérir certains esprits de la frayeur que leur inspire un Dieu qui porte trop loin le goût des détails.

La révolution opérée par le télescope dans les idées astronomiques ne fut pas moins prodigieuse. La voûte de cristal dut faire place aux espaces sans limite nécessaires aux évolutions de millions de mondes immenses, succédant aux deux mille flambeaux.

Le grand luminaire, que les poëtes faisaient coucher chaque nuit dans l'Océan, alla se placer à environ trente-huit millions de lieues, et son volume réel, mesuré avec une rigueur géométrique, surpassa quatorze cent mille fois celui de notre terre. Les vingt et quelques planètes, grandes et petites, qui forment le cortége connu du soleil, n'ont pu dérober à nos calculs la durée de leur révolution autour de leur centre; révolution qui s'accomplit en quelques mois dans Mercure et Vénus, et qui demande plus d'un siècle et demi dans Neptune (1). Les comètes elles-mêmes, qui déconcertent autant les astronomes par leur soudaine apparition et leurs capricieuses allures, qu'elles nous effrayent souvent par l'énormité de leur queue (2), commencent aussi à dé-

(1) Nom de la planète découverte en 1846 par M. Leverrier. On évalue la durée de sa révolution à cent soixante-cinq ans, et sa distance au soleil à celle de la terre multipliée par 30.

(2) La queue de la comète de 1843 était de 61 millions de lieues.

mentir le système de ceux qui voulaient n'y voir que des signaux du ciel ou des jeux effrayants de l'aveugle nature. On en compte déjà une demi-douzaine dont la route est assez connue pour qu'on calcule leur retour avec une certaine justesse.

Enfin, la *prodigieuse vitesse* que Cicéron admirait dans les astres (1), que pouvait-elle être, comparée à la vitesse de notre globe, parcourant sept lieues par seconde, vitesse néanmoins cent soixante mille fois surpassée par telle étoile autrefois appelée fixe ?

D. Ceci est incroyable ; une telle vitesse supposerait plus d'un million de lieues par seconde.

R. Je n'entreprendrai pas de vaincre votre incrédulité sur cet article ; qu'il me suffise de vous indiquer mon auteur, M. Bessel, astronome de Berlin, et de vous donner l'adresse de l'admirable *coureuse*, que vous trouverez n° 61 de la constellation du Cygne.

Dans l'immensité des cieux, révélée par le télescope, qu'est-ce que notre système solaire ? Y figure-t-il beaucoup plus qu'un animalcule microscopique dans une société d'éléphants ? Il échapperait vraisemblablement à notre œil, s'il nous était donné de le contempler du point qu'occupe la moins éloignée des étoiles. Nous pourrions toutefois nous consoler de sa disparition par l'étude des astres innombrables qui défient la puissance de nos instruments, et ne nous apparaissent la plupart qu'à l'état de poussière lumineuse. Les miracles de patience par lesquels on a obtenu dans ces derniers temps la parallaxe de deux ou trois étoiles, ont indiqué des distances cinq à six cent mille fois plus grandes que celle de la terre au soleil.

Impuissant à mesurer le diamètre de ces globes, proportionné sans doute à leur effroyable distance, le télescope a du moins servi à distinguer des milliers et des millions d'étoiles là où les anciens n'en voyaient aucune. En même

(1) Voy. *de Natura Deorum*, lib. II, 37.

temps que le microscope permettait aux Leeuwenhoek, aux Lyonnet, de compter jusqu'à trente et quarante mille animalcules dans une goutte de liquide, la lunette d'Herschel lui montrait cinquante mille étoiles dans un très-petit espace. Les fameuses taches appelées *nébuleuses*, que le célèbre astronome anglais considérait encore comme des amas de *matière cosmique* tendant à former de nouveaux astres, sont devenues des masses incalculables d'étoiles, depuis que l'énorme télescope de Ross a permis de les mieux étudier.

En somme, dans l'état présent de la science, la prétention de fixer approximativement le nombre des étoiles serait encore plus absurde que l'idée de faire le recensement exact des êtres animés qui peuplent notre globe. L'infini n'est plus une abstraction, une idée philosophique; c'est un fait qui se révèle à nos regards avec une égale puissance, et dans l'incommensurable étendue des cieux, et dans la non moins incommensurable petitesse des mondes que nous foulons aux pieds.

Concluons. — Au jugement des esprits supérieurs et du vulgaire, l'athéisme, sous ses diverses formes, était déjà une grande absurdité alors qu'on n'avait à expliquer que le gouvernement d'un monde habité par quelques milliers d'espèces d'animaux et éclairé par deux ou trois mille réverbères. Que penser des aveugles qui nient l'existence du Gouverneur universel, aujourd'hui que l'univers nous apparaît comme une société infinie d'êtres divers, tous en mouvement, depuis l'animalcule infusoire, à qui il faudrait un siècle pour faire le tour d'une goutte d'eau, jusqu'aux globes immenses qui franchissent en une seconde, sinon des millions, du moins des milliers de lieues?

Revenons à mon point de départ, l'exposition de Londres. Je finis par cette réflexion : — Si les travaux de l'industrie humaine offrent assez de suite et d'intelligentes combinaisons pour convaincre de démence quiconque nous contesterait la qualité d'êtres intelligents, le moyen, s'il vous plaît, de nier ou de mettre en doute l'existence du

génie tout-puissant qui, de tant de milliards de chefs-d'œuvre, si contrastants entre eux, a formé un seul tout conciliant l'unité parfaite avec la variété infinie !

D. Il ne resterait plus qu'à expliquer ce mystère : comment il y a des athées, et comment cette espèce s'est multipliée en raison des progrès scientifiques. Croyez-vous qu'il y en ait de sincères ?

R. Laissant à Dieu le jugement des cœurs, je me borne à constater le fait, qui n'est ignoré de personne. L'athéisme a eu dans le dernier siècle de nombreuses écoles, et si aujourd'hui il ne compte que deux ou trois champions avoués, il n'en est pas moins certain qu'il a fait partout de grandes conquêtes, sous la forme moins hideuse du panthéisme et du scepticisme ; de sorte que la classe militante des esprits se divise nettement, de nos jours, en athées de catégories diverses, et en chrétiens plus ou moins prononcés.

Quant à l'explication du fait, elle est des plus faciles. Ignorance, irréflexion, orgueil, telles sont les trois causes, très-connues et très-suffisantes, du progrès de l'athéisme. Les deux premières expliquent ses succès dans les classes inférieures. L'instruction religieuse est l'unique moyen d'élever la pensée des masses au-dessus de la région des sens. Dès que cette lumière leur manque, elles sont sans défense contre les plus grossières erreurs ; prêchez-leur l'athéisme comme on le fait depuis longtemps, vous aurez beaucoup d'athées.

L'orgueil, avec l'aide des passions animales, crée les prédicants de l'athéisme. Et pour devenir fécond en productions de ce genre, l'orgueil n'a pas toujours besoin de monter à son paroxysme : la vanité y suffisait il y a quatre-vingts ans. Diderot niait Dieu dans ses écrits, par le même calcul qui le portait à se promener en robe de chambre et bonnet de nuit, dans les capitales du Nord, avec un laquais chargé de dire aux curieux : « C'est le philosophe Diderot ! » — L'astronome Lalande faisait parade d'athéisme, comme il affectait de manger des araignées en présence des dames,

qui s'écriaient : Quel être inconcevable que ce M. de Lalande! Aujourd'hui que l'athéisme a perdu le mérite de la rareté, il faut que ses fanfarons se distinguent par la manière de combattre. Les argumentations scientifiques étant moins possibles que jamais, on procédera contre Dieu à coups de manifestes. On lui dira à la face du monde : Retire-toi, auteur de tout le mal, *spectre et bourreau de ma conscience!* Je te hais, je t'abhorre de tout l'amour que j'ai pour la liberté; assez longtemps tu as pesé sur le monde; à moi la mission de briser ton joug sur la tête des peuples! — Que voulez-vous? c'est là, comme l'accoutrement de Diderot et les araignées de Lalande, une manière de mettre le public en émoi et de faire dire à une infinité de badauds : Ce n'est pas un esprit ordinaire que ce M. Proudhon!

CHAPITRE V.

Que le Dieu de l'univers est bien le Dieu de l'Évangile.

D. Qu'entendez-vous par là : le Dieu de l'univers, etc.?

R. J'entends : 1° que le Dieu dont nous venons d'entrevoir les œuvres ne peut être ni le grand dieu adoré autrefois par les Grecs et les Romains sous le nom de Jupiter, ni le grand dieu adoré encore aujourd'hui par les peuples de l'Inde sous le nom de Brahma. Le fils de Saturne et de Rhée, allaité par une chèvre dans un antre de l'île de Crète, a pu fournir aux poëtes de l'antiquité la matière de beaux vers et de mille historiettes grivoises; mais le bon sens philosophique ne verra jamais dans ce dieu viveur la cause suffisante d'un végétal, d'un insecte. Il en est de même du dieu des Hindous, plongé dans un sommeil qu'il n'interrompt, tous les quatre ou cinq cent mille ans, que pour briser les fantastiques créations émanées de ses rêves. La seule chose que l'on pût attribuer à cette divinité dormeuse, ce serait le système religieux et social qui régit la plus somnolente des races humaines.

J'entends : 2° que le Dieu de l'univers ne peut pas être le dieu fataliste de l'Alcoran, esclave d'une aveugle nécessité, auteur du mal comme du bien, et des créations les plus burlesques qu'il soit possible de concevoir. Digne d'un peuple sensuel et brutal, ce dieu serait un monstre, n'eût-il fait que choisir pour interprète de ses volontés le despote sanguinaire et lascif qui dit à ses croyants : Égorgez ou accablez d'avanies ceux qui refuseront l'Alcoran; empalez ceux qui oseront le discuter, et traitez la femme comme une brute destinée à vos ébats sur la terre.

J'entends : 3° que le Dieu de l'univers ne peut pas être le dieu mécanicien des déistes, lequel, après avoir organisé le monde comme une horloge, le ferait marcher en vertu de forces mécaniques mises en jeu par une impulsion première. Quand il s'agit d'expliquer, dans la matière brute et inerte, pas seulement des prodiges d'organisation savante, mais une infinité de mouvements marqués au coin d'une ineffable sagesse, les forces mécaniques, dénuées d'intelligence, sont aussi ridicules et inadmissibles que les forces du hasard et de l'aveugle nature, alléguées par l'athéisme. De part et d'autre, ce sont des mots vides de sens.

Et le simple bon sens, qui s'en tient aux premiers aperçus, et le génie, qui des détails profonds de l'analyse remonte aux conceptions générales, s'accorderont toujours à reconnaître qu'un monde où resplendissent de toutes parts l'intelligence et la vie est l'œuvre manifeste du *Dieu vivant*, communiquant sans relâche à la matière *la vie, le mouvement et l'être* (1) ; continuant de tout régler *avec mesure, et nombre et poids* (2) ; mesurant au même compas les mouvements de l'animalcule et l'orbite des astres; calculant le nombre des muscles de la chenille et le nombre des planètes ou des étoiles nécessaires à chaque zone céleste; pesant à la même balance la quantité d'azote et d'oxygène qui entre

(1) *Actes des apôtres*, XVII, 25, 28.
(2) *Sagesse*, XI, 21.

dans un atome d'air, et les masses énormes qui s'équilibrent dans l'espace; veillant avec un infatigable amour sur l'être le plus chétif comme sur l'universalité; brodant pour l'aile du papillon ou *l'herbe de nos champs un manteau plus éclatant que celui de Salomon dans toute sa gloire* (1); assignant aux petits du passereau leur pâture, et au cheveu de notre tête l'heure de sa chute (2).

Or, je vous le demande, qu'est-ce que ce Dieu, sinon le Dieu de l'Évangile?

D. Que l'intelligence et la vie, répandues avec profusion dans les moindres choses, accusent une Providence qui n'a rien abandonné au hasard, à la bonne heure; mais que le Dieu-charité de l'Évangile se montre à découvert dans le gouvernement de la nature, cela me paraît moins certain. Si les désordres et les crimes des hommes s'expliquent par l'abus de leur liberté, il n'en est pas de même de la guerre incessante qui règne parmi les animaux et de leurs hostilités contre nous. Théâtre de pilleries et de carnage, la terre offre à ses habitants un spectacle trop douloureux pour qu'on ne se demande pas si c'est bien là l'œuvre de l'amour divin.

R. Cette question, si embarrassante pour les philosophes de l'antiquité, le catéchisme catholique apprend aux enfants à la résoudre ainsi : La terre n'est plus ce que Dieu la fit dans l'origine. Son chef ayant malversé, elle dut en souffrir, comme toute maison souffre des malversations de son chef. Avant même la prévarication de son roi, la terre n'était pas la demeure permanente de l'homme; elle n'était qu'un lieu de passage et d'épreuve. Elle l'est toujours, et, par une admirable disposition de l'amour divin, les maux de la vie présente *contribuent puissamment au bien des amis de Dieu* (3).

Pour le moment, acceptons à titre d'hypothèse ce dogme

(1) Saint Matthieu, VI, 29.
(2) *Ibid.*, X, 29-31.
(3) Saint Paul, *Ép. aux Rom.*, VIII, 27

chrétien, que *nous sommes quelques jours en ce monde pour nous préparer à une vie supérieure;* nous verrons que les désordres et les misères dont vous parlez ne sont en réalité que de puissants moyens d'éducation.

L'entretien matériel est notre premier besoin. Or ce n'est pas une petite affaire que de fournir des aliments à notre espèce et à la nombreuse famille des animaux domestiques. La bêche, la charrue, nos mille outils d'agriculture n'y suffisent pas. La terre est un atelier inconnu où couleraient en vain nos sueurs, si un travail plus ancien, plus profond, plus soutenu, plus savant que le nôtre, n'y créait et entretenait des sources de fécondité que nous ne faisons souvent que tarir par les procédés d'une brutale ignorance.

Quels sont les plus infatigables contre-maîtres et manœuvres de l'immense atelier? Ce sont les millions d'espèces animales que nous voyons jour et nuit occupées à une infinité de travaux dont nous recueillons les fruits, tout en méprisant et parfois maudissant les ouvriers. Nous avons des paroles d'estime pour la chenille qui nous file la soie, pour l'insecte ailé qui nous donne la cire et le miel, pour le rossignol qui nous enchante, etc.; nous ne donnons pas la moindre attention aux innombrables générations, la plupart invisibles à l'œil nu, qui labourent et fument les champs et les coteaux où croissent le pain, le vin, tant de fruits délicieux.

Quand a commencé ce travail? Il est probable qu'il a précédé de beaucoup l'origine de l'homme. Les études géologiques ont suffisamment établi que l'organisation actuelle de notre terre repose sur les débris d'organisations antérieures dans lesquelles les races animales auraient joué un très-grand rôle. D'un autre côté, la zoologie et la chimie organiques sont à la veille de démontrer, sans que peut-être elles s'en doutent, une thèse des plus intéressantes pour le philosophe, le politique, l'agriculteur. Cette thèse est que *le peuple infini des insectes et des animalcules a pour mission d'élaborer la matière organique*, et que *les animaux*

vertébrés contiennent dans leur organisme, *surtout dans leur substance osseuse*, *les principes essentiels à la production des végétaux*, *notamment des céréales*. La démonstration une fois acquise, l'agriculteur saura que le travail le plus opiniâtre et le plus industrieux est impuissant à féconder le sol, si on ne rend à celui-ci les dépouilles des animaux qu'il a nourris. Le politique aura de nouvelles armes contre la centralisation, qui, en faisant affluer vers les villes les hommes et les animaux, produit du même coup la corruption des mœurs et l'appauvrissement du sol. Le philosophe verra pourquoi notre globe est un immense ossuaire, et ces anciens mondes que nous foulons aux pieds lui apparaîtront comme des *premiers labours* et *une fumure* nécessaires au monde qui devait nourrir l'espèce humaine.

Au reste, j'espère que vous n'attendrez pas cette démonstration pour croire à l'utilité de tous les animaux, et vous rendre raison de leur état de guerre.

D. Vos considérations prouveraient que Dieu n'a rien fait d'inutile, ce que je ne conteste pas; mais s'ensuit-il qu'il ne fût pas mieux pour nous de voir la paix régner entre les familles animales, et de n'être pas obligés nous-mêmes de rester constamment sur le *qui vive* pour la défense de nos vies, de nos animaux domestiques, de nos substances alimentaires, contre la rapacité des animaux de proie et des insectes?

R. De ces deux données, l'une certaine, l'autre probable, que *les espèces animales sont infiniment plus nombreuses que les espèces végétales*, et que *les végétaux sont une procréation des animaux*, ne s'ensuit-il pas que le règne végétal ne peut suffire à la subsistance du règne animal, ce qui implique pour celui-ci l'état de guerre? Votre projet de paix générale aurait le petit inconvénient d'anéantir en peu d'années le monde animal, le monde végétal, et par suite notre espèce.

En effet, cette paix tuerait du premier coup toutes les espèces carnivores qui peuplent en si grand nombre les airs,

la terre, les eaux. Délivrées de leurs ennemis, les espèces herbivores se multiplieraient à l'infini, ne laisseraient pas un seul végétal debout, et périraient bientôt elles-mêmes, avec la famille humaine, sur une terre désolée. Qu'il suffise de citer la petite expérience de l'Angleterre et de la Prusse, qui, sur la foi de quelques théoristes, mirent à prix la tête des moineaux, comme gaspilleurs des fruits et des grains. L'œuvre de proscription était à peine achevée que, les arbres et les moissons fourmillant de vers et de chenilles, il fallut rappeler en toute hâte les grands destructeurs des vers et des chenilles.

Reconnaissons donc que la guerre que se font les animaux, réglée par une sagesse supérieure, est une condition d'ordre et de vie pour nous et pour les parties belligérantes. Nos luttes quotidiennes contre les animaux appelés malfaisants ne nous sont pas moins avantageuses comme moyen d'éducation.

Selon la belle observation de saint Augustin : *Autant l'homme est social par le fond de sa nature, autant il se montre insociable par ses vices* (1). Entre ces vices il en est surtout deux qui, par l'impatience du frein et de toute gêne, tendent à isoler les hommes et à les livrer aux brutales inspirations d'un égoïsme aveugle. Orgueil et paresse, tels sont les deux traits caractéristiques des tribus sauvages de l'Amérique et de l'Océanie, telle est la source des obstacles humainement insurmontables qu'ils opposent à leur civilisation. Orgueil et paresse, tel est encore le principe générateur des hordes de sauvages, bien plus redoutables, qui mettent en péril la civilisation de l'Europe.

Que si on trouve chez les premières quelques connaissances utiles, des traces d'industrie et une ébauche d'organisation sociale, on le doit à la nécessité, pour les familles, de se rapprocher et de s'unir pour protéger leur existence contre les attaques des animaux. Otez ce frein salutaire

(1) *De la Cité de Dieu*, liv. XII, ch. 27.

à la passion du sauvage pour le repos et l'indépendance, vous le verrez s'éloigner de ses chefs, chercher dans les forêts une retraite ignorée pour sa famille, et employer à la destruction de ses semblables les forces qu'il consacre à la défense de sa tribu.

Or cette tendance naturelle à la sauvagerie, que la férocité d'une partie des animaux est si propre à combattre, pouvait être plus grande encore dans les premiers habitants du monde. Quand, l'histoire primitive à la main, on étudie les causes qui déterminèrent des milliers de chefs de famille à déposer leur indépendance et une partie de leur souveraineté domestique entre les mains de l'un d'entre eux, on voit que la crainte des bêtes féroces et la reconnaissance pour ceux qui les détruisaient exercèrent une grande influence sur le choix des monarques. Que furent la plupart des dieux, demi-dieux et héros de l'antiquité païenne, les Apollon, les Hercule, les Thésée, etc. ? Comme le Nemrod de l'Écriture, ils furent de *grands chasseurs*, qui par leurs exploits contre les monstres conquirent des trônes que l'admiration des peuples changea plus tard en autels (1).

En resserrant les liens de la fraternité humaine, les hostilités continuelles des animaux de proie donnèrent une immense impulsion aux arts. Pour se mettre à l'abri de leurs insultes, il fallut bâtir des maisons, élever des clôtures autour des propriétés, veiller avec plus de soin sur les animaux domestiques, créer des armes offensives et défensives, etc. L'étude que l'on dut faire de ces ennemis devint une source de lumières et de richesses. L'abeille et le ver à soie, une fois connus, quittèrent les forêts pour établir sous notre main leurs précieuses manufactures.

(1) *Genèse*, X, 8, 9. — C'est par le danger de voir les bêtes féroces envahir la Palestine, que Dieu explique à Moïse sa patience envers les Chananéens. « Je ne chasserai point les peuples de devant vous, dans l'espace d'une année, de peur que le pays ne devienne désert et que les bêtes sauvages ne se multiplient contre vous. » *Exod.*, XXIII, 29.

L'éléphant, le dromadaire, le chameau vinrent s'agenouiller devant les peuples de l'Inde, de l'Afrique; le renne offrit aux habitants du pôle ses inappréciables services; l'once et le faucon apportèrent leur proie; le pigeon se fit notre courrier, etc. Les espèces les plus dangereuses et les moins domptables nous donnèrent en tribut, la vipère, ses propriétés médicinales; le tigre et la panthère, leur manteau; la baleine, son huile et ses fanons, etc.

Que conclure de là? — Que les animaux en apparence les plus nuisibles ont été et sont encore, dans les mains de Dieu, des agents de l'éducation humaine, les gardiens et, sous bien des rapports, les producteurs des richesses animales et végétales dont notre ignorance les accuse d'être les fléaux; — que, d'après les règles de l'analogie, l'utilité de ceux dont la destination nous reste inconnue ne peut être douteuse que pour les esprits qui aiment à douter de tout.

D. Vous penseriez donc que nous découvrirons un jour l'utilité des loups, des charançons, etc.?

R. Cette découverte n'est plus à faire. Il faut rendre justice au loup, le premier garde forestier, comme l'appelle avec raison un publiciste illustre (1). Si nos forêts, horriblement dévastées par l'imprévoyance et la cupidité des administrations révolutionnaires, ont échappé à une destruction complète, qui eût entraîné la ruine immédiate de la moitié de nos édifices et de nos cultures, à qui le devons-nous? A l'*honorable* animal qui, en s'opposant au libre parcours, a protégé les jeunes pousses contre la dent meurtrière de nos animaux domestiques. Otez la crainte de messire loup, la chèvre, livrée par ses maîtres à son humeur vagabonde, eût achevé le déboisement du pays. On citera l'Angleterre, exempte, dit-on, de loups, et pourtant suffisamment boisée. — Oui; mais l'Angleterre a été gouvernée jusqu'à ce jour par une aristocratie éminemment

(1) M. Saint-Bonnet, *de la Restauration française.*

conservatrice et passionnée pour les parcs. Que la démocratie y arrive aux affaires, avec ses instincts destructeurs et son besoin de faire argent de tout, l'Angleterre comprendra l'importance sociale des loups et le besoin de les appeler à son secours.

Quant aux charançons, qui dévorent notre pain, et aux teignes qui consument nos vêtements, Bernardin de Saint-Pierre les a noblement vengés de nos malédictions. « A la vue de ces gros magasins où des monopoleurs ramassent la nourriture et les habillements d'une province entière, ne doit-on pas bénir la main qui a créé l'insecte qui les force de les vendre ? Si les grains étaient aussi inaltérables que l'or et l'argent, ils seraient bientôt aussi rares. Voyez sous combien de portes et de serrures sont renfermés ces métaux ! Les peuples seraient privés à la fin de leur subsistance, si elle était incorruptible comme ce qui en est le signe. Les charançons et les teignes forcent d'abord l'avare d'employer beaucoup de bras pour remuer et vanner ses grains, en attendant qu'ils l'obligent à s'en défaire tout à fait. Que de pauvres iraient nus, si les teignes ne dévoraient les laines des riches ! Ce qu'il y a d'admirable, c'est que les matières qui servent au luxe ne sont point sujettes à dépérir par les insectes, comme celles qui servent aux premiers besoins de la vie. On peut garder sans risque le café, la soie et le coton même, pendant des siècles ; mais aux Indes, où ces choses sont de première nécessité, il y a des insectes qui les détruisent très-promptement, entre autres, le coton (1). »

En voilà assez, je pense, pour établir la vérité capitale que vous énonciez vous-même au commencement de notre démonstration de l'existence de Dieu, et que je reproduis ainsi : « L'ordre et la bonté qui éclatent partout dans l'univers ne peuvent s'expliquer que par l'existence d'un ordonnateur infiniment sage et bon ; les désordres et les

(1) *Études de la nature*, VII.

maux que nous croyons y voir s'expliquent surabondamment par notre ignorance, et aussi par nos excès. » Le principe posé, arrivons à la conclusion qui en découle.

D. Quelle est cette conclusion ?

R. Celle qui sera la matière du chapitre suivant.

CHAPITRE VI.

Que Dieu a dû se manifester aux hommes d'une manière appropriée à leur nature.

D. Je ne vois pas comment cette proposition peut se déduire des considérations précédentes ?

R. Avec un peu d'attention, vous allez le voir.

Le monde est gouverné par un monarque infiniment sage et bon, qui, étendant ses soins à l'universalité des êtres, assigne à chacun d'eux une fonction, une place, et ne les a doués d'aucune faculté qui n'ait sa raison d'être, son objet propre : tel est le fait général que nous avons constaté et sur lequel vous ne conservez plus de doute. Eh bien, parmi tant de familles végétales et animales, dans la constitution et le gouvernement desquelles vous avez admiré une profonde sagesse, ne reconnaissez-vous pas que la famille humaine occupe une place distinguée ?

D. Oui, et cette place est incontestablement la première, puisque, par leurs sublimes facultés, les hommes ne dominent pas seulement les animaux, les végétaux, les minéraux, mais s'élèvent à la contemplation des mondes célestes et cherchent à se rendre raison du système universel.

R. Voilà donc dans les hommes une faculté à part, une tendance supérieure à celles que nous observons dans les races animales qui se rapprochent le plus de notre espèce par la perfection de leur organisme et de leur instinct.

Non-seulement les animaux ne s'occupent pas des affaires ultramondaines, mais on n'en voit aucun qui prenne intérêt à ce qui se passe en dehors de sa petite sphère. Tout à leur tâche, qu'ils remplissent avec une exactitude et une routine inviolables, ils ne sont ni curieux, ni frondeurs, ni progressistes. L'avenir les inquiète aussi peu que le passé, et le présent n'a rien qui les fatigue, quand ils ont leur pâture du jour : ce sont de bons fonctionnaires que le maître a chargés de divers services dans notre demeure terrestre, mais des fonctionnaires limités dans leur rôle et qui ne feront jamais que ce qu'ils savent naturellement faire.

Les hommes, au contraire, aspirent à tout voir, à tout savoir, à tout réformer, à se servir de tout pour s'élever au-dessus de leur condition présente et graviter vers un état de choses plus parfait, dont l'idée mystérieuse les poursuit, dont le désir incessant les dévore. Ces facultés exorbitantes ont nécessairement un objet; ces désirs, ces tendances ont un but. Cet objet, ce but, il est indispensable que les hommes les connaissent; faute de quoi ils seraient, dans la société des êtres dont ils occupent le sommet, les seuls privés de la lumière nécessaire à leur bon gouvernement. Le Dieu qui a pourvu avec tant de sagesse et de bonté à la vie des moindres plantes, des plus obscurs insectes, croyez-vous bien qu'il ait pu laisser les hommes dans l'ignorance de leur destinée ?

D. Vous savez ce que les déistes ont coutume d'opposer à ces raisonnements. Leurs objections se réduisent à ces deux axiomes : — La raison suffit au bon gouvernement des hommes ; — Faire de Dieu notre pédagogue, c'est ravaler sa majesté infinie.

R. Je vous prie d'abord d'admirer la logique des déistes dans ces deux assertions : L'homme est trop grand pour avoir besoin des leçons divines ; — L'homme est trop petit pour que Dieu s'abaisse à l'instruire.

La première objection ayant été détruite par ce que nous avons dit, dans les questions préliminaires, de l'impuis-

sance de la raison dans la question capitale de notre destinée, passons à l'autre. Et voici ce qu'on doit répondre aux singuliers zélateurs de la majesté divine, qui trouvent bon que Dieu nous donne du pain et nous aide à le digérer, mais qui croiraient son honneur compromis, si à la nourriture du corps il ajoutait la vérité nécessaire à l'éducation de l'âme :

« Les deux sources des lumières auxquelles vous ne cessez de nous renvoyer, la raison et le livre de la nature, démontrent que Dieu ne partage pas vos idées puériles sur les exigences de sa majesté. Sa gloire, à lui, consiste à ne rien mépriser de ce qu'il a fait et à pourvoir aux besoins de la grande famille des êtres. Non content de nourrir et de vêtir avec magnificence l'herbe des champs et les habitants de l'air, il les a remplis de sagesse. Quelle que soit l'idée que vous vous faites des animaux : que vous les considériez, avec Descartes, comme de pures machines; que vous leur accordiez un principe d'activité propre; toujours faudra-t-il, à peine de nier l'évidence, reconnaître en eux une *révélation* divine, c'est-à-dire une manifestation de la sagesse suprême appropriée aux besoins de ces êtres et à leur destinée. Sur quoi vous fonderiez-vous donc, messieurs les déistes, pour affirmer que le divin pédagogue du passereau, du papillon, de la chenille, de l'animalcule infusoire, n'a pu, sans déroger, se faire le *précepteur de l'homme* (1)? »

La nécessité absolue d'une révélation divine appropriée à notre nature et à notre destinée, voilà ce que la raison démontre, ce que les plantes et les animaux eux-mêmes réclament pour nous.

Or, pour être appropriée à notre nature, il faut que cette révélation soit : 1° extérieure, sensible, arrivant à l'âme par le canal de l'ouïe ou de la vue; 2° commune, non individuelle; 3° universelle. Enfin, il est très-convenable que l'auteur de cette révélation soit Dieu lui-même apparaissant dans la nature humaine.

(1) *Qui docet hominem scientiam.* Ps. XCIII, 10.

D. Ces quatre conditions soulèvent bien des difficultés, surtout la dernière.

R. Justifions-les donc en peu de mots.

1° La révélation faite aux hommes doit être *extérieure*, sensible, arrivant à l'âme par l'entremise des sens; pourquoi? Parce que tel est le mode d'instruction naturel aux hommes. Leur esprit ne s'éclaire, ne s'instruit qu'à l'aide de la parole. La parole leur vient du dehors; ils l'apprennent, ils ne l'inventent pas. Dieu les a faits *parlants* : il a donc dû leur parler, leur donner une parole de vérité capable de vivifier leur âme, comme il leur a donné un pain capable de sustenter le corps; *car l'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu* (1). Aussi tous les peuples ont-ils admis un Dieu ou des dieux parlants, et une *parole divine* communiquée aux hommes. Le dieu muet des déistes est le plus inconnu des faux dieux; et quand ces pauvres sophistes disent que Dieu nous parle par la raison, le bon sens universel leur répond : Notre raison n'est pas la parole de Dieu, mais la faculté de recevoir et de comprendre cette parole; et quand cette parole manque, la raison reste dans le vide de l'ignorance.

2° La révélation doit être *commune*, non *individuelle*, faite à la société pour être communiquée par elle aux individus; pourquoi? Parce que les hommes sont visiblement destinés à vivre, non à part, mais en société, et qu'il n'y a point de société sans un fonds commun de pensées et de sentiments. C'est pour cela que Dieu a voulu qu'ils se transmissent les uns aux autres la vie intellectuelle et morale par l'enseignement, comme ils se transmettent la vie physique par la génération. Les animaux s'engendrent, mais ne s'enseignent pas les uns les autres; leur savoir est infus : il naît avec eux, ne périt qu'avec eux. Chez nous, au contraire, la science s'acquiert avec peine et lenteur, se perd

(1) Saint Matthieu, IV, 4.

aisément et ne se conserve que par les moyens qui l'ont produite : l'étude et l'enseignement.

3° La révélation doit être *universelle*, de deux manières : 1° elle doit s'adresser à tous les hommes ; car le Père céleste *veut que tous les hommes se sauvent et arrivent à la connaissance de la vérité* (1) ; 2° elle doit offrir les principes fondamentaux de la science universelle ; car, ainsi que vous l'avez observé vous-même, l'homme est, par les tendances de ses facultés, un être universel, qui cherche au-dessus de ce monde et des choses visibles la raison de son existence et de toutes les existences. Cette raison est en Dieu ; il faut donc que Dieu, qui a proportionné la capacité des animaux à leur tâche et leur savoir à leur capacité, remplisse aussi la capacité des hommes et leur donne du plan universel une connaissance suffisante pour qu'ils entrent dans ce plan et y remplissent leur rôle.

Ces trois caractères de la révélation divine nécessaire aux hommes ne sont donc pas arbitraires. Ils se déduisent logiquement des lois de l'ordre général et de notre nature en particulier. Peut-être voyez-vous déjà qu'il en résulte, non-seulement la possibilité, mais la convenance de la révélation évangélique faite par le Dieu-Homme.

D. Je ne le vois pas ; l'idée d'un Dieu fait homme me paraît, sinon révoltante, du moins excentrique et effrayante pour la raison.

R. Effrayante pour la raison de qui? Sans doute, des déistes ; car le genre humain s'est si peu effrayé de cette idée, que la foi au vrai Dieu fait homme a pu seule le guérir de la manie de prendre des hommes pour se faire des dieux. Pour vous montrer que cette idée, ou plutôt ce fait, n'est nullement excentrique, revenons un instant à l'école de la nature.

Qu'est-ce qu'une plante? Ce sont des éléments matériels, partie fixes, partie gazeux, que la sagesse divine s'unit,

(1) Saint Paul, *Ép. I à Tim.*, II, 4.

s'assujettit, pour leur faire produire les merveilleux effets que nous avons considérés dans le chapitre II. Qu'est-ce qu'un insecte, par exemple, le papillon? Ce sont encore des éléments inertes et aveugles que la sagesse divine s'unit, s'assujettit pour en faire un être doué de vie et d'un admirable instinct. En observant les trésors de sagesse qui brillent dans l'organisation et les mouvements de cette plante, de cet insecte, nous n'avons pu nous empêcher d'y voir une sorte de *présence réelle*, une manifestation visible de l'intelligence et de la puissance suprême. Or, si pour obtenir des effets aussi bornés que la vie d'une plante, d'un insecte, la Divinité descend jusque-là, faut-il être surpris que, pour ramener le genre humain des plus effroyables erreurs, elle ait réuni *tous les trésors de la sagesse et de la science, et la plénitude de la Divinité dans l'âme et le corps d'un homme* (1)?

Réfléchissez-y un peu, et vous verrez que la distance n'est pas si grande des faits que nous offre la nature aux faits que nous lisons dans l'Évangile; que si l'univers est le symbole matériel, la planche des gravures que Dieu a mises sous nos yeux, l'Évangile en est le texte explicatif et le complément.

C'est ainsi que l'étude du premier fait nous mène droit à l'étude du deuxième.

(1) Saint Paul, *Ép. aux Coloss.*, II, 3, 9.

DEUXIÈME FAIT.

L'EXISTENCE DE JÉSUS-CHRIST.

CHAPITRE I.

Que l'existence de Jésus-Christ est le fait le plus éclatant de l'histoire.

D. Je n'ai nullement la prétention de faire revivre les rêves du mathématicien Dupuis et du théologue allemand Strauss sur l'origine fabuleuse du Christ. Je dirai même, avec le rationaliste P. Leroux, que « la négation de l'existence de Jésus est la plus ridicule des absurdités (1). » Mais n'y a-t-il pas quelque exagération à présenter ce fait comme le plus éclatant de l'histoire?

R. Vous allez en juger. Ce qui caractérise l'importance et la notoriété historiques d'un fait, c'est moins l'éclat intrinsèque du fait lui-même, que la masse et la portée des faits qui composent son cortége historique, et dont il est le centre, le principe générateur. L'étoile placée à l'extrémité de la queue de la Petite-Ourse n'est certainement pas la plus brillante de notre hémisphère céleste; cependant elle est la mieux connue des voyageurs *sur la terre et sur l'onde :* pourquoi? Parce qu'elle est le centre de la moitié du firmament visible. Eh bien, l'étoile polaire, non de la moitié, mais de la totalité de l'histoire humaine, c'est l'existence de Jésus-Christ.

Si obscure que paraisse au premier coup d'œil la vie du *Fils de l'homme*, né à Bethléem, mort au Calvaire, elle a d'abord cela d'incomparable, qu'elle illumine tous les siècles antérieurs et qu'elle en est illuminée. Comme le dit

(1) Voy. le dialogue qu'il a mis en tête de l'édition illustrée des *Fables* de P. Lachambeaudie.

saint Paul, *le Christ est la fin de la loi* (1). Impossible de rien comprendre à l'existence aussi mystérieuse qu'incontestable du peuple juif, à sa législation religieuse et civile, à ses livres historiques, prophétiques, poétiques, si l'on n'y voit pas une préparation à l'avénement du Christ. Et il est parfaitement démontré aujourd'hui que la foi des Juifs à un rédempteur du genre humain a été la foi de tous les anciens peuples, sans exception connue, le fondement commun de toutes les théologies et religions (2).

Si je dois vous signaler ce côté extraordinaire de l'existence de Jésus-Christ, qui en a fait *le Désiré de toutes les nations, l'Agneau immolé dès l'origine du monde* (3), l'engagement que j'ai pris d'éviter les longueurs ne me permet pas de toucher, même sommairement, la thèse de *l'accomplissement en Jésus-Christ des prophéties et des figures de l'ancien monde*. Laissant donc les antécédents de l'avénement du Christ, je m'en tiens aux conséquences, et j'espère vous montrer que toutes les constellations historiques pâlissent devant ce soleil du monde moderne.

Le personnage que je vous invite à comparer au Christ, dans la balance de l'histoire, ce n'est ni Alexandre le Grand, ni Jules César, ni Mahomet, ni aucune individualité fameuse : c'est le peuple-roi, cette masse de grands noms et de grands événements qui, de Romulus à Augustule, comprennent douze siècles. Or je maintiens que nos preuves de l'existence de l'empire romain sont loin d'égaler, par le nombre et la valeur, les preuves de l'existence de Jésus-Christ.

D. N'est-ce point trop promettre ? Vous avez, de prime abord, contre votre thèse, ce fait embarrassant : Nul n'a jamais douté de l'existence des Romains ; mais beaucoup ont douté et doutent encore de la réalité historique de Jésus-Christ.

(1) *Ép. aux Rom.*, X, 4.

(2) V. Lamennais, *Essai sur l'indifférence*, t. III. — Schmit, *de la Rédemption du genre humain*.

(3) *Apocalypse*, XIII, 8.

R. Oui ; mais ce fait n'embarrasse que les esprits trop novices dans l'étude des hommes pour savoir que, *si les passions humaines avaient intérêt à nier l'axiome : Deux et deux font quatre, cet axiome trouverait beaucoup d'incrédules.* Au reste, vos doutes vont s'évanouir par la confrontation des preuves respectives de l'existence des Romains et de l'existence du Christ, preuves que je divise en preuves *écrites*, en preuves *muettes* et en preuves *parlantes et vivantes*.

I. Par preuves *écrites*, j'entends les productions littéraires quelconques, les inscriptions, etc., écrites sur le papier, les pierres ou les métaux.

Entrons dans la plus vaste, la plus complète des bibliothèques ; ou plutôt supposons réunies dans la même bibliothèque toutes les productions littéraires qui nous restent de l'époque romaine et de l'époque chrétienne. Mettons d'un côté ce qui est exclusivement romain, de l'autre ce qui est exclusivement chrétien.

Aux volumes qui contiennent le droit romain avec ses commentaires, depuis la loi des Douze Tables jusqu'aux édits de Tibère, opposons la Bible avec ses commentaires infinis, le droit canon, escorté des immenses collections des bulles pontificales, des décrets des conciles généraux et particuliers, etc. Depuis que le christianisme figure dans le droit romain, faisons la part du christianisme et du paganisme.

En face des historiens généraux et partiels des gestes du grand empire, plaçons les écrivains de l'histoire générale et partielle du christianisme ; à Plutarque et aux autres biographes païens de leurs grands hommes, opposons les cinquante-huit énormes in-folio des Bollandistes, et les trente à quarante mille vies de saints et de héros, reflétant plus ou moins la vie du Christ.

Aux anciens mythologues, poëtes, philosophes, écrivains quelconques, opposons le déluge de nos théologiens, apologistes, controversistes, critiques, liturgistes, ascétiques,

poëtes, philosophes, etc., qui tous ont constaté l'existence de Jésus-Christ, même ceux qui se sont donné la triste mission de la défigurer.

Enfin, si aux inscriptions tumulaires qui invoquent les *dieux mânes*, aux actes publics et privés qui datent du *consulat de*..., nous comparons les inscriptions qui invoquent le Dieu de la croix, les milliards et milliards d'actes qui portent : *L'an du Christ*..., il sera évident, pour les plus aveugles, que les preuves *écrites* de l'existence du Christ surpassent infiniment, par le nombre, ce qui nous reste des mêmes preuves de l'existence des Romains.

II. Preuves *muettes*. — J'entends par là les monuments publics et privés : temples, théâtres, arcs de triomphe, aqueducs, routes, bains, palais ou villas, tombeaux, statues, armes, médailles, etc.

Ces vestiges du plus fameux des empires sont devenus très-rares et se réduisent à rien, en présence des monuments du règne de Jésus-Christ. Comptez, s'il est possible, les milliers et millions de cathédrales, d'églises paroissiales, monastiques, de chapelles, d'oratoires publics et privés, où le génie de la foi applique, depuis quinze siècles, l'universalité des arts et des beaux-arts à célébrer et symboliser de mille manières chaque pas de Jésus-Christ sur la terre, toutes ses paroles, toutes ses institutions. Pour ne rien dire d'une foule d'autres monuments, comptez les croix qui, sur le faîte de nos édifices, sur la cime de nos montagnes, le long de nos routes, dans nos cimetières, au chevet de nos lits, sur la couronne des rois, sur la poitrine des braves, sur le sein de la religieuse et de la femme chrétienne, etc., etc., proclament l'accomplissement de cette incroyable parole : *Quand on m'aura cloué à un infâme gibet, le monde m'adorera !*

III. Preuves *parlantes et vivantes*. — Quel est, je ne dis pas le peuple, mais l'individu qui peut dire : Je suis, par mes ancêtres paternels et maternels le descendant des maîtres du monde, et ce titre m'est assez cher pour que je meure

plutôt que de le renier? Des Romains, incontestablement Romains, il nous reste à peine quelques ossements, et encore en devons-nous la conservation à la piété chrétienne.

Mais la postérité du Christ, l'immense famille qui adore dans Jésus-Christ le vrai Dieu devenu vrai homme pour réconcilier les hommes avec Dieu, ne la voyez-vous pas remplir l'Europe, l'Amérique, couvrir de ses nombreuses colonies l'Asie, l'Afrique, l'Océanie, tous les archipels des mers? Si les chrétiens ne forment pas la majorité des habitants du globe, ils en sont évidemment l'élite, les irrésistibles dominateurs par leur supériorité morale et matérielle. Nonobstant le scandaleux abus qu'ils ont fait de leurs lumières et de leurs forces, leur religion est toujours la plus grande des religions, au jugement même de ceux qui la repoussent. Le brahme de l'Inde, le Siamois, l'adorateur du Bouddha vivant, ne disent-ils pas à nos missionnaires: La religion du Christ est plus belle, plus sainte que la nôtre, mais trop élevée pour nous, et aussi, à ce qu'il paraît, pour un bon nombre d'Européens? Dans leurs édits, tantôt favorables, tantôt persécuteurs, les maîtres de la Chine ne désignent-ils pas le christianisme par le beau nom de *religion du Seigneur du ciel?* Enfin, l'Alcoran ne rend-il pas hommage au Fils de la Vierge et à sa divine mission?

Rapprochons maintenant ces deux faits. La moitié la plus éclairée de l'univers ne connaît l'existence des anciens maîtres du monde que par ouï-dire; l'autre moitié n'en a pas le moindre souvenir. Au contraire, l'existence de Jésus-Christ est l'objet de la foi religieuse, le fondement des mœurs sociales des nations chrétiennes et d'une infinité de chrétiens disséminés sur tous les points du globe; elle est l'objet du respect ou de la haine de tous les peuples non chrétiens. Comment donc croire à l'existence des Romains et douter de celle de Jésus-Christ?

D. Je ne vois pas ce qu'on pourrait opposer à ce raisonnement, sinon que, en donnant tous les chrétiens pour té-

moins *parlants* de l'existence de Jésus-Christ, on s'expose à des mécomptes. Que l'on considère comme tels la tourbe des chrétiens tièdes, indifférents, dont la foi ne se réveille que sous l'aiguillon de la mort, soit; le témoignage d'un homme, au moment suprême, pèse plus que les discours légers d'un viveur bien portant. Mais il faut distraire, ce me semble, les incrédules qui travaillent à détruire la mémoire du Christ et de sa loi; et malheureusement le nombre n'en est pas petit.

R. Les incrédules ont concouru autant et même plus que personne à publier le nom de Jésus-Christ. Ne leur devons-nous pas les témoins par excellence de la vérité chrétienne, *les témoins qui se sont fait égorger*, les martyrs? Depuis les persécuteurs du Christ en personne, qui, après avoir arraché à Pilate une sentence de mort, lui demandèrent des soldats pour garder le tombeau du crucifié, et scellèrent celui-ci de leur sceau, jusqu'aux athées modernes qui ont dit : Abolissons la mémoire du Christ en proscrivant ses prêtres, en démolissant ses autels ou en y élevant des prostituées, à quoi ont abouti tant de manœuvres savantes et furieuses contre l'œuvre du Christ? A mettre en évidence ce caractère à part du christianisme : il a grandi par tout ce qui devait l'anéantir : « Il a résisté à tout : à la paix, à la guerre, aux échafauds, aux triomphes, aux poignards, aux délices, à l'orgueil, à l'humiliation, à la pauvreté, à l'opulence, à la nuit du moyen âge et au grand jour des siècles de Léon X et de Louis XIV (1). »

Au reste, nous n'avons pas besoin du témoignage des ennemis de la religion pour certifier l'existence de Jésus-Christ; celui des vrais chrétiens est plus que suffisant.

D. On dira que ce témoignage est trop intéressé.

R. En parlant ainsi, on dira une chose absurde. Qui donc a plus d'intérêt à connaître la vérité touchant le fait de l'existence de Jésus-Christ, et à ne pas l'admettre sans de

(1) M. de Maistre, *Considérat. sur la France.*

bonnes preuves, que le chrétien à qui ce fait impose des obligations si graves, si répugnantes à la nature?

On ne naît pas chrétien, on le devient (1). Incrédules par le fond de notre nature, qui répugne au frein évangélique, nous restons toujours incrédules par quelque bout. On ne vit en chrétien qu'à la sueur de son front, par une lutte continuelle contre les séductions éternellement renaissantes de l'esprit et du cœur.

Il est donc très-vrai que les observateurs de la loi du Christ sont tous martyrs à divers titres et degrés. Ceux qui n'ont pas l'occasion de mourir pour leur foi, lui font du moins le long et dur sacrifice des désirs qui sollicitent le plus l'âme des mortels. Or, je vous le demande, si l'on doit croire, comme dit Pascal, aux *témoins qui se font égorger*, ne faut-il pas tenir compte du témoignage des millions et des millions de chrétiens qui ont égorgé en eux le *vieil homme* pour vivre de la vie de l'homme nouveau?

D. C'est très-bien réfuter ceux qui prétendraient infirmer la preuve résultant de la foi universelle au Christ, en disant que les chrétiens sont témoins dans leur propre cause. Toutefois, ne faut-il pas reconnaître que l'habitude et l'entraînement de l'exemple ont une grande part dans le christianisme des masses, et que beaucoup sont chrétiens plus par imitation que par conviction?

R. Sans doute, dans la famille religieuse, comme dans la famille domestique et civile, les forts portent les faibles, et le nombre des faibles ne fait que mieux constater la puissance des forts. Là où vous voyez jouer des multitudes d'enfants de bonne mine et bien vêtus, comptez qu'il y a un grand nombre de pères et de mères laborieux et économes. De même, la faiblesse religieuse de la plupart des chrétiens, la pente qu'ils ont à retourner au culte des dieux d'or, d'argent et de boue, révèlent la force morale de ceux qui retiennent le christianisme dans ces natures demi-païennes.

(1) *Fiunt, non nascuntur christiani.* — Tertullien, *Apologét.*, XVIII.

Au reste, il ne faut pas s'exagérer la puissance de l'habitude et de l'exemple en matière de foi catholique. Si vous expliquez par l'habitude la foi de nos pères du quinzième siècle, comment expliquer la foi des catholiques du dix-neuvième, après tant d'efforts de l'anticatholicisme sous toutes les formes pour nous faire perdre les habitudes de la foi? Si les vieilles mœurs de l'Europe vous paraissent une raison suffisante de ce qui y reste de foi catholique, où est la raison suffisante de la foi des catholiques de la Turquie, de l'Inde, de la Chine, du Tongking, etc.? Et puis, comment expliquerez-vous la foi de ces Européens des premiers siècles, qui ne purent embrasser la religion du Galiléen crucifié, sans rompre avec les idées, les habitudes, les mœurs, les institutions immémoriales de l'ancien monde, sans briser leurs affections les plus chères, sans encourir le mépris et la *haine du genre humain*, sans se faire brûler à petit feu, déchirer par les ongles de fer ou la dent des panthères et des lions, aux applaudissements unanimes des grands et de la canaille, comme l'atteste le païen Tacite (1)?

Enfin, il y a une habitude qui peut expliquer, jusqu'à un certain point, le triomphe et la conservation de la foi catholique, mais qui elle-même est *naturellement* inexplicable et formerait à elle seule une démonstration irrécusable de l'existence de Jésus-Christ.

D. Quelle est cette habitude?

R. C'est l'habitude immémoriale des ministres et des fidèles de l'Église catholique d'aller avec calme, et même avec joie, à une mort souvent affreuse pour attester au monde que le Fils de Marie est le Fils de Dieu fait homme et immolé pour le salut de tous.

On peut disputer sur le nombre de nos martyrs (Dieu seul le connaît au juste); mais il est notoire qu'il se suppute par millions, depuis le diacre saint Étienne, lapidé à Jéru-

(1) *Annal.*, lib. XV, 44.

salem, jusqu'à nos missionnaires qui vont annuellement se faire étrangler, déchiqueter, broyer, embrocher et dévorer en Asie et dans les îles de la mer du Sud. Pour ne rien dire des épouvantables boucheries de chrétiens qu'ouvrit Néron et que ferma Constantin, boucheries que renouvelèrent plus tard les Vandales, les Goths, etc., quelle trace de sang catholique marque tous les pas de l'Église! Quel fleuve elle en répand en Europe au seizième siècle! Quelle mer dans le Japon, qui voit, en 1637, marcher à la mort le reste de ses dix-huit cent mille chrétiens!

Accuser de fanatisme les milliers de pontifes et de prêtres qui vont comme des agneaux au milieu des loups, pour transformer les loups en agneaux par la seule vertu de la parole du *bon Pasteur qui a donné sa vie pour ses brebis;* — accuser de fanatisme ces hommes de Dieu et de l'humanité qui, bravant sans ostentation et sans faiblesse les plus terribles supplices, sont morts en répétant la sublime prière du Maître : *Seigneur, recevez mon âme, et pardonnez à mes bourreaux, car ils ne savent ce qu'ils font,* — accuser de fanatisme les millions de chrétiens qui les ont suivis à l'échafaud, alors que, pour les combler de faveurs, on ne leur demandait qu'une parole; — confondre ces masses de héros, à qui nous devons l'honneur d'être chrétiens, avec quelques centaines de fanatiques qui, à force de violences et d'excès, se sont fait égorger ou brûler, quel outrage à l'histoire, au bon sens! quel fanatisme de déraison!

Et ne croyez pas que le martyre soit toujours le résultat d'une éducation profondément chrétienne ou de la ferveur naturelle aux nouveaux convertis. Voyez les soldats de l'armée d'Afrique, tombés au pouvoir du fanatisme musulman. On leur dit : Reniez le Christ pour Mahomet, ou mourez! Hier peut-être, plusieurs d'entre ces braves s'inquiétaient aussi peu de la loi du Christ que de celle de Mahomet; mais leur foi se réveillant sous le coup qui doit la perdre, tous répondent : Nous mourrons (1).

(1) « Les soldats français qui tombaient aux mains des Arabes durant la

L'habitude, toujours subsistante, de mourir pour le Christ prouve non-seulement que le Christ a vécu, mais que, en mourant, il n'a pas cessé de vivre et de régner sur les âmes avec un incomparable empire. C'est la réflexion, éclatante de bon sens, que le prisonnier de Sainte-Hélène adressait à l'un des compagnons de sa captivité, qui paraissait ne voir dans le Christ qu'un génie extraordinaire. Après une série de considérations très-propres à confondre cette idée, Napoléon termine ainsi :

« Le plus grand miracle du Christ, sans contredit, c'est le règne de la charité. Lui seul, il est parvenu à élever le cœur des hommes jusqu'à l'invisible, jusqu'au sacrifice du temps ; lui seul, en créant cette immolation, a créé un lien entre le ciel et la terre.

« Tous ceux qui croient sincèrement en lui ressentent cet amour admirable, surnaturel, supérieur ; phénomène inexplicable, impossible à la raison et aux forces de l'homme ; feu sacré donné à la terre par ce nouveau Prométhée, dont le temps, ce grand destructeur, ne peut ni user la force ni limiter la durée. Moi, Napoléon, c'est ce que j'admire davantage, parce que j'y ai pensé souvent, et c'est ce qui me prouve absolument la divinité du Christ !!!

« J'ai passionné des multitudes qui mouraient pour moi. A Dieu ne plaise que je forme aucune comparaison entre l'enthousiasme des soldats et la charité chrétienne, qui sont aussi différents que leur cause !

« Mais, enfin, il fallait ma présence, l'électricité de mon regard, mon accent, une parole de moi ; alors, j'allumais le feu sacré dans les cœurs... Certes, je possède le secret de cette puissance magique qui enlève l'esprit, mais je ne saurais le communiquer à personne ; aucun de mes généraux ne l'a reçu ou deviné de moi ; je n'ai pas davantage le secret

guerre refusaient, fussent-ils nés dans la rue Mouffetard, d'embrasser l'islamisme pour sauver leur vie. » M. L. Veuillot, *les Libres Penseurs*.

d'éterniser mon nom et mon amour dans les cœurs, et d'y opérer des prodiges sans le secours de la matière.

« Maintenant que je suis à Sainte-Hélène..., maintenant que je suis seul cloué sur ce roc, qui bataille et conquiert des empires pour moi? Où sont les courtisans de mon infortune? Pense-t-on à moi? Qui se remue pour moi en Europe? Qui m'est demeuré fidèle? Où sont mes amis? Oui, deux ou trois que votre fidélité immortalise, vous partagez, vous consolez mon exil!.....

« Telle est la destinée des grands hommes! Celle de César et d'Alexandre, et l'on nous oublie! et le nom d'un conquérant, comme celui d'un empereur, n'est plus qu'un thème de collége! Nos exploits tombent sous la férule d'un pédant qui nous loue ou nous insulte.

« Que de jugements divers on se permet sur le grand Louis XIV! A peine mort, le grand roi lui-même fut laissé seul, dans l'isolement de sa chambre à coucher de Versailles..., négligé par ses courtisans, et peut-être l'objet de la risée. Ce n'était plus leur maître! c'était un cadavre, un cercueil, une fosse, et l'horreur d'une imminente décomposition.

« Encore un moment, voilà mon sort et ce qui va m'arriver à moi-même... Assassiné par l'oligarchie anglaise, je meurs avant le temps, et mon cadavre aussi va être rendu à la terre pour y devenir la pâture des vers.

« Voilà la destinée très-prochaine du grand Napoléon... Quel abîme entre ma misère profonde et le règne éternel du Christ, prêché, encensé, aimé, adoré, vivant dans tout l'univers... Est-ce là mourir? n'est-ce pas plutôt vivre? Voilà la mort du Christ! voilà celle de Dieu! »

L'empereur se tut, et comme le général Bertrand gardait également le silence: « Si vous ne comprenez pas, » reprit l'empereur, « que Jésus-Christ est Dieu, eh bien! j'ai eu tort de vous faire général (1)!!! »

(1) Voy. *Réflexions de Napoléon sur la divinité du christianisme*, Solution de grands problèmes, t. I, p. 336 et suiv.

Concluons.—Si le spectacle de l'univers physique démontre l'action incessante de l'éternel Ordonnateur sur la matière, ainsi que nous l'avons vu dans l'étude du premier fait, le spectacle du christianisme toujours vivant dans cette nature humaine qui lui oppose tant de résistance, ne prouverait-il pas que le fondateur du monde chrétien est, comme le créateur du monde physique, l'être vivant par excellence?

Pour le moment, bornons-nous à constater la réalité de la vie humaine et historique de Jésus-Christ, et, revenant à notre première comparaison, résumons ainsi nos preuves : Si nul ne peut révoquer en doute l'existence historique de l'empire romain sans faire preuve d'une rare folie ou d'une ignorance fabuleuse, comment qualifier convenablement les écrivassiers et discoureurs qui prétendent faire de Jésus-Christ un être de raison, une création fantastique?

CHAPITRE II.

Que le caractère historique de Jésus-Christ est celui de restaurateur universel des droits de Dieu et de l'humanité.

D. Qu'entendez-vous par restaurateur universel des droits de Dieu et de l'humanité?

R. Je veux dire que le genre humain est redevable à Jésus-Christ de la révolution la plus vaste et la plus heureuse qu'il soit possible de concevoir, et que ce bienfait, comparé aux travaux des plus grands hommes, élève son auteur infiniment au-dessus de tous les réformateurs religieux et sociaux que nous vante l'histoire.

Vous n'ignorez pas que, à l'époque où parut Jésus-Christ, l'ignorance et le mépris des droits de Dieu et de l'humanité avaient atteint leur dernière limite, et qu'ils n'étaient nulle part plus grands que chez les deux nations les plus renommées par le savoir et la puissance : les Grecs et les Romains.

A l'exception de la famille juive, qui alors se souvenait du *Dieu des dieux*, du monarque éternel, infini, dont l'universalité des êtres démontre à tout esprit judicieux l'existence, l'unité, la sagesse et la puissance adorables, à qui s'adressaient les hommages et les prières qui ne sont dus qu'au père de toutes les existences? Ils s'adressaient à une infinité de divinités fantastiques, ridicules, monstrueuses, dont l'histoire et le culte étaient un tissu d'absurdités et d'abominations. « Tout était Dieu, excepté Dieu lui-même, dit Bossuet, et le monde était un temple d'idoles.... Qui oserait raconter les cérémonies des dieux immortels et leurs mystères impurs? Leurs amours, leurs cruautés, leurs jalousies et tous les autres excès, étaient le sujet de leurs fêtes, de leurs sacrifices, des hymnes qu'on leur chantait et des peintures que l'on consacrait dans leurs temples.... Il n'y avait nul endroit de la vie humaine d'où la pudeur fût bannie avec plus de soin qu'elle ne l'était des mystères de la religion (1). »

École permanente d'immoralité, l'idolâtrie était, de plus, la consécration solennelle des préjugés nationaux, des antipathies de peuple à peuple, de cité à cité. Comme autant de chefs de partis jaloux et irréconciliables, les dieux et déesses de chaque pays fractionnaient la famille humaine en milliers de sectes ennemies et entretenaient dans leurs adorateurs le mépris et la haine de quiconque restait étranger à leur culte.

Enfin, à force de dégrader la divinité, en l'attribuant aux êtres les plus abjects, la théologie païenne devait enfanter l'athéisme. Lucile et Lucrèce, s'armant du fouet de la satire contre cette tourbe ignoble de dieux mâles et femelles, dont le catalogue s'élevait à trente mille dès le temps de Varron, remirent en honneur la philosophie matérialiste d'Épicure, réduisirent la religion des grands au culte de la volupté, et leur politique à ce mot de Jules César : *L'espèce humaine*

(1) *Discours sur l'hist. univ.*

est une proie jetée aux plus forts. Aussi, la société domestique et civile offrait-elle partout le spectacle barbare de la force se jouant sans pitié des souffrances et de la vie de l'innombrable troupeau des petits et des faibles.

Quelle condition humiliante et cruelle que celle des femmes, là même où la polygamie n'en faisait pas un vil bétail au service de l'homme !

Quelle affreuse inhumanité dans l'usage où étaient les parents d'étouffer à leur naissance ou de jeter à la voirie une partie de leurs enfants ! Usage tellement commun, que Tertullien, réfutant l'accusation absurde d'infanticide jetée aux chrétiens, ne craint pas de porter ce défi à leurs accusateurs et à leurs juges : « Parmi vous, qui êtes altérés du sang chrétien, et parmi vos magistrats les plus intègres et les plus sévères envers nous, combien y en a-t-il qui puissent me jurer sur leur conscience qu'ils n'ont jamais trempé leurs mains dans le sang de leurs nouveau-nés (1) ? »

Quelle barbarie dans les traitements infligés aux esclaves, qui par le nombre formaient l'immense majorité de la population, et dont le massacre dans l'amphithéâtre était le plus agréable passe-temps des maîtres du monde !

Quelle inhumanité encore dans les guerres d'extermination par lesquelles Rome, transformant les contrées les plus populeuses du monde en déserts habités par quelques soldats et esclaves, établissait son empire sur la *dépopulation de l'univers* (2) !

Pour le salut, même temporel, du genre humain, rien n'était donc plus nécessaire que le triomphe de la loi évangélique, renversant les brutales institutions de l'idolâtrie, de l'athéisme, et fondant l'ordre religieux et social sur ces deux préceptes vraiment nouveaux : *Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, et vous ne servirez que lui seul. — Vous aimerez tous les hommes comme vous-*

(1) *Apologétique*, ch. 9.
(2) Montesquieu, *Esprit des lois*, liv. XXIII, ch. 18-19.

même. Cette révolution, qui a changé la face du monde, ne mérite-t-elle pas à son auteur le titre de *restaurateur universel des droits de Dieu et de l'humanité?*

D. La plupart des incrédules ne font aucune difficulté de reconnaître dans le Christ le révélateur et le propagateur des deux grands principes de la civilisation universelle, l'unité de Dieu et la fraternité humaine. Mais ils voudraient qu'on s'en fût tenu là, et ils accusent ses disciples d'avoir altéré la belle simplicité de la doctrine et de la vie de Jésus-Christ par des dogmes inintelligibles et des légendes fabuleuses.

R. Oui, les incrédules sont ennemis des mystères et des miracles. Il y a une chose qu'ils ne pardonneront jamais aux apôtres et à leurs successeurs : c'est de n'avoir pas été d'honnêtes déistes, combattant les erreurs et les vices par de belles phrases qui ne dérangent les allures de personne. Pour ruiner le culte immémorial des idoles et faire passer le monde des institutions religieuses et sociales les plus exécrables sous la loi de l'Évangile, ces messieurs s'imaginent qu'il aurait suffi à Pierre, à Paul, à Jean, etc., d'aller dire aux peuples de l'Orient et de l'Occident, du Nord et du Midi : « Nous vous annonçons une grande nouvelle que nous tenons d'un honnête charpentier de notre pays, injustement mis à mort par les magistrats de la Judée. Cette nouvelle, la voici : Il n'y a qu'un Dieu au ciel, et tous les hommes sont frères. Tenez-le donc pour dit, et hâtez-vous de briser vos idoles, de traiter plus humainement vos femmes, vos enfants, vos esclaves. »

Certes, rien de plus simple que l'Évangile ainsi réduit; mais vous conviendrez, je pense, que la conversion du monde idolâtre par un tel système d'évangélisation serait le plus étrange des mystères, le plus incroyable des miracles.

Il est de notoriété historique que le polythéisme n'a été détruit que par la foi au Dieu Père, Fils et Saint-Esprit, et par l'invincible constance des premiers chrétiens à livrer

leur vie pour la défense de ces mêmes dogmes qu'on les accuse d'avoir inventés. C'est seulement au pied de la croix, c'est après y avoir adoré le Fils de Dieu immolé pour le salut du genre humain, que les hommes se sont reconnus pour frères et enfants du même Dieu. En présence de ce fait incontestable, n'y a-t-il pas de l'impudence à déclarer inintelligibles des dogmes qui ont dissipé les stupides erreurs de l'idolâtrie, et auxquels nous devons toutes nos lumières sur l'Être divin, sur l'origine et la destinée de la famille humaine? Car, parmi ces dogmes prétendus inintelligibles, les incrédules mettent sans doute au premier rang la Trinité, l'Incarnation et la Rédemption.

D. Oui ; un Dieu à la fois un et triple, et qui se fait homme pour expier par une mort infâme les iniquités de l'homme : voilà, disent-ils, de ces choses qui révoltent toutes nos idées sur l'essence et la majesté de l'Être des êtres.

R. Et où ces puissants penseurs auraient-ils puisé ces idées incompatibles avec la pluralité des personnes divines et le fait de l'Incarnation? Ce n'est pas dans la théologie païenne, qui multiplia sans mesure les personnes divines et leur donna un corps humain; ce n'est pas dans la théologie chrétienne, dont la base, depuis dix-huit siècles, est la foi au Dieu en trois personnes et au Fils fait homme. Serait-ce dans le grand livre de la nature, qui est l'Évangile des déistes? L'unité du système du monde démontre, il est vrai, l'unité d'intelligence et d'action dans l'Être qui le forma et le gouverne; mais elle nous laisse dans une profonde ignorance de ce qui constitue la vie intime de cet être. L'unité et l'indivisibilité des perfections divines les rendent-elles incommunicables à plus d'une personne, excluent-elles toute génération, toute société dans l'essence infinie, et condamnent-elles Dieu à une éternelle solitude? — Oui, répondent les incrédules; mais on attend toujours leurs preuves. — Non, répond l'univers chrétien qui adore dans

Jésus-Christ le *Fils unique sorti du sein du Père pour nous révéler le Dieu que nul homme n'a jamais vu* (1).

Quant au fait du Verbe divin prenant chair pour élever les hommes de la vie de la chair à la vie de l'esprit, je vous ai déjà fait voir comment le livre de la nature nous dispose à le croire (2). Qu'est-ce, en effet, que la création matérielle? Une œuvre dans laquelle le Créateur a voulu se peindre; ce sont, pour ainsi dire, les perfections divines prenant corps pour se manifester à l'intelligence humaine qui ne peut s'élever à l'invisible qu'à l'aide du visible. Les hommes restant insensibles à cette grande manifestation, et se faisant des dieux à leur image et ressemblance, n'était-il pas digne de la bonté et de la sagesse divine de leur apparaître sous cette forme humaine qu'ils donnaient à leurs dieux? Il est même visible que c'était là le meilleur moyen de faire rentrer Dieu et l'humanité dans leurs droits.

En effet, Dieu ne règne sur nos cœurs qu'autant que nous l'aimons et que nous le craignons; nous ne l'aimons, nous ne le craignons qu'en proportion de l'idée que nous avons de sa bonté et de sa justice. Or le fait de l'Incarnation et de la Rédemption renferme la plus grande manifestation possible de la bonté et de la justice de Dieu.

Dieu a tant aimé le monde, qu'il lui a donné son Fils unique... Car Dieu n'a pas envoyé son Fils dans le monde pour condamner le monde, mais pour que le monde soit sauvé par lui.... Nous avons connu la charité de Dieu à ceci, qu'il a livré sa vie pour nous (3). Le chrétien qui entend cela, et qui voit le Fils du Très-Haut, Très-Haut lui-même, dans l'enfant de la crèche, dans l'obscur ouvrier de Nazareth, dans le crucifié du Calvaire, peut-il rester indifférent?

Cependant, l'amour de Jésus-Christ ne s'est pas borné à mourir une fois pour tous. La veille du jour où il devait

(1) Saint Jean, *Évang.*, I, 18.
(2) Premier fait, ch. 6.
(3) Saint Jean, *Évang.*, III, 16, 17; *Prem. ép.*, III, 16.

s'immoler sur la croix, *par un dernier effort de sa tendresse pour les siens*, selon le mot de saint Jean, il voulut que l'immolation réelle, quoique non sanglante, de sa chair et de son sang se perpétuât à travers les siècles, et que le dernier en date des chrétiens, le recevant tout entier en nourriture et en breuvage, n'eût rien à envier aux disciples qui l'auraient *vu de leurs yeux, touché de leurs mains* (1).

Les incrédules ne manqueront pas de vous dire que ce mystère est une insulte aux lumières de la raison. — Oui; mais les ténèbres du mystère de la présence réelle de Jésus-Christ sur nos autels se combinant avec les ténèbres du mystère du Fils de Dieu fait homme, ne voyez-vous pas qu'il en résulte, pour les chrétiens, la plus éclatante, la plus touchante, la plus terrassante manifestation de l'infinie charité de Dieu envers les enfants des hommes?

D. Je conçois très-bien que, pour ceux qui ont le bonheur de les croire, ces mystères sont plus propres à échauffer le cœur et à inspirer l'amour de Dieu et des hommes, que les froides sentences d'un Socrate juif injustement crucifié.

R. Cela est évident. Le Socrate des Grecs a eu, a encore des admirateurs; mais a-t-il jamais eu des imitateurs qui aient dit, comme saint Jean et saint Paul : *Le Fils de Dieu a livré pour nous sa vie; livrons donc la nôtre pour nos frères... La charité du Christ nous presse...; car s'il est mort pour tous, ceux qui vivent doivent désormais vivre, non pour eux-mêmes, mais pour celui qui a voulu mourir et ressusciter pour eux* (2).

Mais en excitant puissamment l'amour, sans lequel rien de grand ne se fait, Jésus-Christ connaissait trop le cœur humain pour ne pas y imprimer la crainte des jugements de Dieu. Les philosophes auront beau nous répéter ce que l'Évangile a dit longtemps avant eux, que l'amour vaut mieux

(1) Saint Jean, *Prem. ép.*, I, 1.

(2) Saint-Jean, *Prem. ép.* III, 16. — Saint Paul, *Prem. ép. aux Corinth.*, V, 14, 15.

que la crainte; il n'en sera pas moins vrai que *la crainte du Seigneur est le commencement de la sagesse*, et que *l'amour de Dieu ne mettra dehors la crainte* qu'après que la crainte de Dieu aura mis dehors l'amour du mal (1).

Or, voyez avec quel effroyable éclat les rigueurs de la justice divine fondent sur le Fils de Dieu fait homme pour se charger des iniquités du monde. Qu'est-ce que toute la vie de Jésus-Christ? *Une croix et un martyre incessant*, nous dit l'auteur de l'*Imitation* (2). Mais au dernier jour d'un supplice long de trente et quelques années, quelle est la faculté de l'âme, quelle est la partie du corps, qui, par d'affreuses tortures, n'a pas accompli cette parole prophétique: *Les douleurs de l'enfer m'ont investi* (3)?

La victime, *triste jusqu'à la mort*, supplie le Père d'*éloigner le calice*, et le Père, par son silence, répond : Tu l'épuiseras jusqu'à la dernière goutte. Si on la relève quand elle succombe, c'est que les bourreaux approchent, et qu'il est écrit qu'elle doit *se livrer elle-même*.

A la vue du *Saint des saints* traité *comme un ver de terre*, devenu *le jouet de la canaille et broyé pour nos crimes* (4), nul chrétien ne peut se faire illusion sur les suites éternelles d'une vie terminée dans l'oubli volontaire de Dieu et de sa loi. Si le croyant tremble en méditant la peinture que Jésus-Christ nous fait si fréquemment des prisons du feu éternel, s'il voit s'évanouir les sophismes de l'incrédulité, plus profond encore est son saisissement quand il médite ces paroles de Jésus-Christ allant au Calvaire, chargé de sa croix, le corps en lambeaux, la tête couronnée d'épines : *Filles de Jérusalem, ne pleurez pas sur moi, mais pleurez sur vous et sur vos fils; car, si l'on traite ainsi le bois vert, qu'en sera-t-il du bois sec* (5)?

(1) Ps. CX, 10. — Saint Jean, *Prem. ép.*, IV, 19.
(2) Liv. II, XII, 7.
(3) Ps. XVII, 6.
(4) Ps. XXI, 7. — Isaïe, LIII, 6.
(5) Saint Luc, XXIII, 28, 31.

Au pied de la croix, pas de milieu : ou abjurer la foi au Christ, ou croire que *le cœur impénitent se prépare des trésors de colère pour le jour du juste jugement de Dieu* (1).

Comprenez-vous maintenant que le *ténébreux* mystère d'un Dieu mort pour expier les iniquités des hommes a son côté lumineux, et croyez-vous qu'il en fallût moins pour déterminer les enfants de la terre à vivre d'une vie nouvelle, à pratiquer une loi qui proscrit jusqu'à l'*apparence du mal?*

D. Non, il n'en fallait pas moins; et quand on considère la vie du grand nombre, on trouve qu'elle répond bien mal à cette explosion de la charité et de la justice divine; on se demande ce que Jésus-Christ a obtenu en retour de son sacrifice.

R. L'histoire de dix-huit siècles vous répond que Jésus-Christ a obtenu d'une infinité d'hommes ce que jamais aucune puissance divine ou humaine n'en avait pu obtenir : le sacrifice volontaire d'eux-mêmes.

Tous les peuples idolâtres ont égorgé des hommes en l'honneur de leurs dieux ; quelques-uns ont pris les armes pour la défense ou la propagation de leur culte. Mais des victimes qui se soient présentées elles-mêmes au couteau par millions pour le triomphe de leur foi religieuse, c'est un spectacle que le christianisme seul a pu donner au monde.

Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se renie lui-même, qu'il prenne sa croix et qu'il me suive... Quiconque n'est pas prêt à renoncer à tout ce qu'il possède pour me suivre, n'est pas digne de moi. Quel langage pour les contemporains de Tibère et de Néron ! Et pourtant, du sein d'une société horriblement corrompue et avilie, on voit surgir d'innombrables légions d'hommes, de femmes, d'enfants, n'ayant d'autre passion, ce semble, que d'être conspués, dépouillés, torturés et mis à mort pour l'amour de

(1) Saint Paul, *Ép. aux Rom.*, II, 5.

Jésus-Christ. Quand la patience des chrétiens a vaincu la rage des persécuteurs, cette singulière ardeur pour le martyre ne s'éteint pas, elle se transforme, peuple les déserts de pénitents, crée le long supplice des austérités du cloître, perpétue l'héroïque esclavage de l'évêque, du prêtre, du religieux, de la religieuse, se vouant sans réserve au service de Dieu et de leurs frères.

L'amour de Dieu et de sa loi porté jusqu'au martyre, la crainte de ses jugements faisant taire toute autre crainte : voilà ce que Jésus-Christ a obtenu, ce qu'il obtient encore ; voilà comment il a rétabli le règne de Dieu sur les âmes ; et nous allons voir comment, avec les droits de Dieu, il a restauré ceux de l'humanité.

CHAPITRE III.

Comment Jésus-Christ a extirpé la barbarie dans les âmes, et donné à la civilisation humaine son fondement irremplaçable.

D. Quel est ce fondement irremplaçable de la civilisation humaine ?

R. Avant de répondre à cette question, montrons en quoi consistent la civilisation et la barbarie.

La charité est l'âme de la civilisation, comme l'égoïsme est l'âme de la barbarie. Respecter dans les derniers des hommes la dignité d'enfants de Dieu, les chérir comme soi, souffrir de leurs maux comme de nos propres maux, travailler selon nos forces à l'amélioration de leur vie morale et physique, c'est le propre de la charité. Vivre pour soi, rapporter tout à soi, ne voir dans les autres que des instruments plus ou moins utiles au service de nos intérêts et de nos passions, c'est le propre de l'égoïsme.

La charité vient d'en haut, ne vit que des lumières de la foi, ne s'appuie que sur les perspectives de l'espérance chré-

rature des Grecs, le donna durant la seconde moitié de sa longue existence, et il offre un mélange indescriptible de dissolution et d'inhumanité.

Que les érudits de collége, qui ne connaissent cette époque que par le côté littéraire, lisent seulement, dans l'auteur des *Études historiques*, l'esquisse des *Mœurs des païens* (1), et ils devront convenir que les anthropophages de la mer du Sud peuvent passer pour des modèles de bonnes mœurs et d'humanité, quand on les compare aux générations lettrées qui écoutaient avec délice les périodes de Cicéron et les beaux vers de Virgile et d'Horace.

Quelle législation atroce que celle qui, déclarant les esclaves *moins vils que nuls*, ravalait au-dessous des bêtes carnassières cent vingt millions d'hommes, malheureux restes de cinquante peuples détruits par l'astuce et la violence ! En effet, « la loi romaine étendait ses soins maternels sur les bêtes de meurtre; elle défendait de les tuer en Afrique (2); » mais elle permettait tout au maître contre ses esclaves, et condamnait ceux-ci au dernier supplice, fussent-ils par le nombre une *nation*, quand il arrivait au maître de finir par une mort violente (3).

(1) Étude V, 3e partie.

(2) Chateaubriand, *Études hist.*, à l'endroit précité : « Les cruautés exercées sur les esclaves font frémir : un vase était-il brisé, ordre aussitôt de jeter dans les viviers le serviteur maladroit, dont le corps allait engraisser les murènes favorites ornées d'anneaux et de colliers. Un maître fait tuer un esclave pour avoir percé un sanglier avec un épieu, sorte d'armes défendues à la servitude. Les esclaves malades étaient abandonnés ou assommés; les esclaves laboureurs passaient la nuit enchaînés dans des souterrains; on leur distribuait un peu de sel, et ils ne recevaient l'air que par une étroite lucarne. Le possesseur d'un serf le pouvait condamner aux bêtes, le vendre aux gladiateurs, le forcer à des actions infâmes. Les Romaines livraient aux traitements les plus cruels, pour la faute la plus légère, les femmes attachées à leur personne, etc., etc. » *Ibid.*

(3) V., sur le sénatus-consulte *Sillanien*, Montesquieu, *de l'Espr. des lois*, liv. XV, ch. 15. — Tacite nous apprend que cette abominable loi reçut encore son exécution sous Néron. On vit les quatre cents esclaves de Pédanius Sécundus expier dans les supplices le crime d'un seul. En vain le peuple, révolté du nombre des victimes, voulut prendre leur défense; en vain quelques sénateurs opinèrent pour la mitigation de la loi; le sénateur C. Cassius prit la

Plus féroces encore que la loi, les mœurs romaines exigeaient des esclaves, des prisonniers de guerre, et même quelquefois des citoyens et des citoyennes, qu'ils s'entr'égorgeassent *avec grâce*, ou qu'ils se fissent dévorer par les bêtes, soit dans les divertissements publics, soit dans les fêtes de famille (1).

Les empereurs, les sénateurs et chevaliers, les matrones et les vestales, s'entassant dans les amphithéâtres pour savourer les convulsions des victimes, et ne sortant de là que pour outrager la nature par des voluptés non moins abominables (2) ! — Des princes tels que Titus et Trajan consacrant à ces affreuses réjouissances, l'un trois mille, l'autre dix mille malheureux, en une seule fois ! — Des historiens tels que Tacite racontant comme une belle fête l'égorgement de dix-neuf mille hommes sur le lac Fucin (3) ! — Des moralistes tels que Cicéron se posant cette question :

parole et entraîna l'assemblée en disant que l'on avait besoin de cette loi plus que jamais, depuis que, par l'affluence des esclaves venus de tout pays et appartenant à divers cultes ou n'en ayant aucun, *les familles* romaines *étaient devenues des nations. Postquam vero nationes in familiis habemus, quibus diversi ritus, externa sacra, aut nulla sunt, colluviem istam nonnisi metu coercueris*, etc. Tacite, *Annal.*, XIV, 44.

(1) « Le seul peuple qui ait jamais fait un spectacle de l'homicide est le peuple romain : tantôt c'étaient des gladiateurs et même des *gladiatrices* de famille noble, qui s'entretuaient pour le divertissement de la populace la plus abjecte, comme pour le plaisir de la société la plus raffinée ; tantôt c'étaient des prisonniers de guerre que l'on armait les uns contre les autres, et qui se massacraient au milieu des fêtes, la nuit, aux flambeaux, en présence de courtisanes toutes nues : on forçait des pères, des fils, des frères, de s'égorger mutuellement pour désennuyer un Néron, et, mieux encore, un Vespasien et un Titus!... Le retentissement des glaives, les mugissements des animaux, les gémissements des victimes, dont les entrailles étaient traînées sur un sable parfumé d'essence de safran ou d'eaux de senteur, ravissaient la foule... Les festins particuliers étaient rehaussés par le plaisir du sang : quand on s'était bien repu et qu'on approchait de l'ivresse, on appelait des gladiateurs ; la salle retentissait d'applaudissements, lorsqu'un des deux assaillants était tué. Un Romain avait ordonné, par testament, de faire combattre ainsi de belles femmes qu'il avait achetées, et un autre, de jeunes esclaves qu'il avait aimés. » Chateaubriand, *Études hist.*, *Mœurs des païens*.

(2) V. Sénèque, ép. XCV.

(3) *Annal.*, XII, 56.

Le spectacle des gladiateurs est-il cruel et inhumain, comme il paraît à quelques-uns? et n'osant la résoudre (1)! — Auguste, qui s'effraye à bon droit de la dépopulation de l'empire, faisant en vain des lois pour mettre un frein à la lubricité, obtenir des unions, sinon légitimes, du moins fécondes, et diminuer le nombre des enfants que ceux qui en font encore vont jeter chaque nuit dans les marais du Vélabre et au pied de la colonne *Laetaire* (2), etc., etc., etc.! En faut-il davantage pour établir ce fait : *La civilisation romaine aboutit à l'extinction absolue du sens moral, et son dénoûment eût été l'extinction de l'espèce humaine, si Jésus-Christ ne fût venu proclamer le dogme qui seul peut civiliser les hommes,* c'est-à-dire leur apprendre à se respecter et à s'aimer?

D. Quel est ce dogme?

R. C'est celui *de la Rédemption de tous les hommes par le Fils de Dieu et de leur vocation au royaume éternel.*

Au point de vue donné par Jésus-Christ, qu'est-ce que l'homme le plus déshérité des dons de la nature et de la fortune? Ce n'est pas seulement le chef-d'œuvre des mains de Dieu, son image, la conquête, la propriété du Dieu-Sauveur; c'est un membre de son divin corps, un autre lui-même. *Tout ce que vous aurez fait au moindre de mes frères* (en bien ou en mal), *c'est à moi que vous l'aurez fait* (3)! Telle est la règle du jugement qui fixera notre éternelle destinée. Nous en sommes prévenus : que nous traitions avec nos proches, nos concitoyens, avec les habitants de l'Europe, de l'Asie, avec les noirs de l'Afrique ou les *peaux-rouges* du nouveau monde, ce n'est plus à des hommes que nous avons affaire. En s'unissant la nature humaine par le plus étroit et le plus indissoluble des liens,

(1) *Crudele gladiatorum spectaculum et inhumanum nonnullis videri solet; et haud scio an ita sit, ut nunc fit. Tuscul.*, quæst. III, 41.

(2) Sur le sort de ces enfants, voy. l'*Histoire de la société domestique*, par M. l'abbé Gaume, 1re part., ch. 11.

(3) Saint Matthieu, XXV, 40, 45.

le Verbe éternel s'est incorporé toutes ces âmes, tous ces corps. C'est sur lui que portent toutes les injures, toutes les injustices dont ils sont les victimes : malheur à qui ne les aura pas réparées avant le *jour des justices !* C'est aussi lui qui reçoit le morceau de pain, le verre d'eau, donnés à celui qui a faim et soif, le vêtement dont on couvre celui qui est nu, la parole d'instruction, de sympathie, adressée à l'ignorant, à l'affligé : au *jour des rétributions*, ces oboles semées dans le sein des malheureux auront produit des trésors incalculables.

Vengeur tout-puissant de la faiblesse opprimée, caution des insolvables et des ingrats, rémunérateur magnifique des moindres bienfaits, Jésus-Christ ôte au méchant, fût-il assis sur le plus haut des trônes, l'espoir de l'impunité, et il dit à la bienfaisance : Ne te lasse pas dans la route du bien, et laisse-moi le soin de compter le nombre de tes sacrifices.

Dans cette adoption universelle des membres de la famille humaine, Jésus-Christ traite avec une prédilection marquée les petits et les faibles, barbarement sacrifiés par la société païenne.

Laissez venir à moi les petits enfants; car le royaume des cieux se compose de ceux-là... Vous n'y entrerez pas si vous ne devenez semblables à eux... Celui qui prend soin d'un de ces enfants en mon nom, prend soin de moi... Malheur à qui par le scandale en perdra un seul ! mieux vaudrait pour lui qu'il fût précipité au fond de la mer avec une pierre au cou (1) !

La femme, avilie, écrasée par toutes les législations religieuses et politiques imaginées par la sagesse humaine, le Rédempteur la relève, en fait un être surnaturel, soit que par la virginité, qu'il lui offre comme la *meilleure part*, elle vive de la vie des anges (2), soit que par le mariage

(1) Saint Matthieu, XVIII, 2-6. — Saint Marc, X, 14-15.
(2) Saint Matthieu, XIX, 12. — Saint Paul, *Prem. ép. aux Cor.*, VII.

elle accepte le rôle le plus laborieux dans la fonction plus divine qu'humaine de procréer et d'élever des hommes (1). Abrogeant toutes les concessions que la loi révélée elle-même avait faites à la *dureté du cœur de l'homme*, il dit à celui-ci : Tu es libre de commencer ici-bas la vie des cieux, où le mariage est inconnu; mais si tu veux une femme, tu n'en auras qu'une; tu ne feras qu'un cœur et qu'une chair avec elle; tu *l'aimeras comme j'aime mon Église*, pour laquelle je m'immole (2). Malheur à toi si, détournant d'elle tes regards, tu les portes sur une autre! le désir seul te rendrait adultère (3); et les adultères ne peuvent trouver place dans mon royaume (4).

Ne voyez-vous déjà pas là le principe d'une révolution radicale dans les mœurs *naturelles* des hommes ?

D. Oui ; mais pour faire entrer ce principe dans le cœur des hommes, quelle difficulté !

R. La difficulté est telle, que celui qui l'a vaincue et a popularisé ces principes est évidemment plus qu'un homme. Mais comment Jésus-Christ a-t-il élevé le cœur des hommes à la hauteur des sacrifices nécessaires pour embrasser une loi si parfaite ? — Il a déchiré le nuage qui couvrait leur avenir, et leur a montré le *royaume préparé par le Père céleste dès l'origine du monde.*

Et qu'est-ce que ce royaume? Ce sont les *cieux des cieux*, dont les millions de mondes resplendissant dans l'espace ne sont que le péristyle. C'est l'éternelle cité où les maux de l'âme et du corps ne trouveront plus de place, où les biens ne connaîtront plus de mesure, où la lumière sera sans obscurité, l'ivresse de la volupté sans intermittence (5). C'est l'intime société, la possession, la jouissance du Générateur des êtres, de celui à qui l'univers, avec

(1) *Prem. ép. à Tim.*, II, 15.
(2) *Ép. aux Éphés.*, V, 25.
(3) Saint Matthieu, V, 28.
(4) *Prem. ép. aux Corinth.*, VI, 9, 10.
(5) Ps. XXXV, 9, 10.

toutes les beautés qu'il renferme, n'a coûté qu'une parole. C'est le Dieu-charité qui, pour accomplir l'œuvre et les promesses du Verbe fait chair, et nous rendre *les consorts de la nature divine* (1), transformera notre corps de boue en un soleil de lumière et de vie incorruptible, initiera notre âme à tous les mystères de la science divine, investira notre volonté d'une puissance sans bornes, nous rendra, en un mot, *les héritiers* de ses grandeurs et les *cohéritiers de Jésus-Christ* (2). Au-dessous de ce royaume où Dieu déploie les trésors infinis de son amour et de sa puissance pour la glorification et le bonheur de ses enfants, Jésus-Christ nous fait voir le royaume des douleurs sans consolation, des ignominies et des tourments sans fin, réservé aux contempteurs de la loi de justice et de charité.

Je vous prie d'observer que ce double avenir sur lequel s'appuie l'Évangile pour arracher les hommes à leurs penchants égoïstes ne surpasse pas seulement en grandeur et en motifs de certitude les croyances des peuples infidèles touchant le sort éternel des bons et des méchants. Il embrasse, de plus, l'universalité des individus humains, et offre une réparation complète et terrible des injustices, des désordres et de toutes les inégalités qui nous choquent dans la vie présente; ce que les théologies humaines n'ont jamais osé faire. Elles ont toujours sauvé les privilégiés de ce monde, perdu ceux qu'il méprise et déshérite. Leur paradis et leur enfer sont la continuation de l'ordre social établi ici-bas par d'inexorables divinités. Le paradis de Mahomet exclut les femmes, vil troupeau que le sale prophète remplace par les *houris*. Le paradis des Hindous ne veut ni femmes, ni parias, ni artisans, ni laboureurs, ni négociants; à peine admet-il la noble caste des rois et des militaires.

Que trouvons-nous dans le monde souterrain où les

(1) Saint Pierre, *Deux. Ép.*, I, 4.
(2) Saint Paul, *Ép. aux Rom.*, VIII, 17.

poëtes de la Grèce et de l'Italie faisaient descendre ces restes fantastiques des défunts, qu'ils appelaient MÂNES? Nous voyons, d'abord, des rives inhospitalières où se pressent et se lamentent les *enfants morts avant d'avoir goûté la vie*, et ces masses d'âmes vulgaires dont la vie obscure n'a rien qui fixe l'attention des dieux. Ici est le *Tartare* avec ses prisons et ses cachots, assez semblables aux souterrains infects où les maîtres renfermaient leurs esclaves, aux amphithéâtres où ils s'amusaient à les faire déchiqueter. Plus loin est l'*Élysée*, où les sages, les héros, les princes, leurs favoris, quiconque a fait de grandes choses, jouissent de la félicité suprême; félicité néanmoins inférieure à celle des dieux, de toute la distance qui sépare l'Olympe de l'Élysée; félicité si froide, que les poëtes ont eu le bon sens de faire couler près de là les eaux consolantes du *Léthé*, où les âmes courent boire l'oubli de leur campagne sous terre pour revenir à la belle lumière du soleil. En un mot, les idées païennes sur la vie future étaient éminemment propres à passionner les âmes pour les biens de ce monde. L'Olympe, l'Élysée et la terre redisaient à tous: Malheur aux petits et aux faibles!

Mais le ciel des chrétiens est ouvert à tous, et, avant tous, à ceux qui ont porté ici-bas avec amour, du moins avec résignation, le poids de la pauvreté, de l'abjection, du mépris, d'une vie laborieuse et obscure. Là les *derniers seront les premiers, et les premiers seront les derniers*. Jésus-Christ désigne d'avance les indigents comme nos *introducteurs dans les éternels tabernacles*, et comme nos meilleurs avocats au tribunal où les bouches les plus éloquentes resteront muettes (1). *Bienheureux les pauvres d'esprit, bienheureux ceux qui sont dans les larmes, ceux qui souffrent persécution*, etc., car *le royaume des cieux*, avec ses trésors et ses joies, *est à eux!* La charité, l'amour de Dieu par-dessus tout, et des hommes comme de nous-

(1) Saint Luc, XVI, 9.

mêmes ; telle est la *robe nuptiale* qui donne entrée *aux noces* de l'*Agneau,* au banquet et aux fêtes qui dureront autant que Dieu. Qui ne l'aura pas sera jeté dans les *ténèbres extérieures, où il n'y aura que pleurs et grincements de dents* (1).

L'enfer, le terrible enfer nous menace tous, ceux-là encore plus que les autres à qui la sagesse éternelle dit : *Prêtez l'oreille, vous qui gouvernez les peuples et vous enorgueillissez de la multitude des nations... Un jugement rigoureux attend ceux qui commandent. La miséricorde sera pour le petit, mais les puissants seront puissamment tourmentés; car le Seigneur de tous n'épargnera personne et ne craindra la grandeur d'aucun, attendu qu'il a fait le petit et le grand et qu'il prend également soin de tous* (2). Et pour être enseveli à jamais dans *le feu qui ne s'éteint pas*, il n'est nullement nécessaire d'avoir, comme les damnés de la fable, dérobé le feu du ciel ou tenté l'enlèvement d'une déesse (Prométhée, Thésée); il suffit, nous dit Jésus-Christ, d'avoir vécu, comme le mauvais riche, dans les recherches du luxe et dans l'insensibilité pour les malheureux (3).

Voilà les convictions qu'il fallait implanter fortement dans les âmes pour y opérer l'étrange révolution que voici : — A l'homme barbare qui s'adorait lui-même et sacrifiait au culte de ses passions les sueurs et le sang de ses semblables, le christianisme a substitué l'homme civilisé et civilisateur qui, n'adorant que Dieu, et *réduisant son corps en servitude,* consacre à la charité ce qu'il refuse à ses propres convoitises, et ne voit dans les dons de la nature et de la fortune qu'un moyen de procurer la gloire de Dieu et le bien de ses frères.

Croyez-le bien, sans cette foi vive et inébranlable à l'adoption des hommes par Jésus-Christ et à l'inanité des biens et des maux de cette vie, comparés aux biens et aux

(1) Saint Matthieu, XXIII, 12, 13.
(2) *Sagesse*, VI, 3-8.
(3) Saint Luc, XVI, 19-31.

maux qui nous attendent au delà ; sans cette foi, dis-je, l'homme ne sort pas du culte égoïste de sa personne ; il reste ce que Plaute l'a défini : *Un loup pour ses semblables* (1), et sa civilisation n'est qu'un raffinement de barbarie.

D. La foi à l'avenir que nous prêche l'Évangile est sans doute un des puissants leviers de la civilisation ; mais, si l'on n'employait que celui-là, n'en résulterait-il point cette froideur, cette indifférence pour les intérêts temporels qu'on reproche avec quelque fondement, ce semble, aux nations trop croyantes ?

R. Je ne vous demanderai pas quels sont, en dehors des données de la foi chrétienne, ces leviers capables, selon vous, d'arracher les hommes à l'adoration d'eux-mêmes. J'examinerai ailleurs le reproche adressé aux nations trop croyantes. Je me bornerai, pour le moment, à mettre en lumière ce fait historique : *C'est aux générations les plus ardentes par leur foi à l'avenir chrétien et par le mépris du siècle présent, que l'univers doit les travaux les plus héroïques, les seuls qui honorent et consolent de tout point l'humanité.*

Ce sera la matière du chapitre suivant.

CHAPITRE IV.

Par quel prodige Jésus-Christ a ruiné la barbarie dans les institutions sociales, et relevé avec éclat tout ce qu'elle avait abaissé.

D. Quel est ce prodige ?

R. C'est le choix qu'a fait Jésus-Christ de ceux qui s'appelaient le *rebut* et *les balayures du monde* (2), pour déblayer le monde d'un océan d'immondices et y élever une société vraiment nouvelle.

(1) *Lupus est homini homo, non homo.* In *Asin.*
(2) *Prem. Ép. aux Corinth.*, IV, 13.

On avait toujours cru que pour faire de grandes choses il fallait être grand par l'éclat de la naissance, de la richesse ou du savoir. Quiconque manquait de ces avantages était inexorablement rangé dans cette *seconde espèce d'hommes* dont le grand Aristote disait : « Il y a peu de différence entre les services que l'homme tire de l'esclave et de l'animal. La nature même veut la servitude, puisqu'elle fait *les corps des hommes libres différents de ceux des esclaves*, donnant aux uns la force qui convient à leur destination, et *aux autres une stature droite et élevée* (1). » Là même où le peuple était libre, comme chez les Juifs, on ne croyait pas à sa capacité. *N'est-il pas le fils d'un charpentier, et*, de plus, *originaire de Nazareth?* disaient de Jésus ceux qui se moquaient de sa mission (2).

Or ce préjugé, qui s'opposait à toute restauration morale et sociale, parce qu'il nourrissait l'orgueil dans les classes supérieures, et l'esprit de bassesse, de servilisme dans les masses, voyez avec quel éclat Jésus-Christ le confond, l'anéantit à jamais par son exemple et celui des apôtres.

Né lui-même et élevé dans la plus obscure des conditions, c'est dans la moins estimée des bourgades de la plus méprisée des provinces d'un très-petit État qu'il choisit les fondateurs d'un empire devant lequel l'empire des Perses, l'empire d'Alexandre le Grand, l'empire des Romains, ne sont que des jeux d'enfant.

Ces âmes simples et honnêtes, mais d'une intelligence si attardée, qu'après trois années consacrées à leur instruction par le plus habile des maîtres, elles *ne comprenaient encore rien* aux enseignements les plus clairs, Jésus-Christ veut qu'elles soient *la lumière du monde, le sel de la terre*. Ces cœurs, d'une faiblesse qui se révèle à la première épreuve par l'apostasie et la désertion, il veut qu'ils dé-

(1) V. les livres *de la Politique*. Il suffit des mots que j'ai soulignés pour montrer à quel point l'esclavage grec avait dénaturé ses victimes.

(2) Saint Matthieu, XIII, 55. — Saint Jean, I, 46.

ploient une force, un courage, un héroïsme inouï. Il veut que leurs œuvres surpassent en grandeur ses propres œuvres (1).

Chose digne d'une éternelle admiration ! sur le même théâtre où il a permis que l'orgueil des pharisiens et la cupidité de son disciple prévalussent contre lui, et que Pierre le reniât, Jésus-Christ veut que ce même Pierre, devenu un modèle d'humilité et de détachement, se signale par des merveilles supérieures à celles du Maître. En effet, tandis qu'une laborieuse évangélisation de trois ans n'a pu réunir autour de Jésus-Christ qu'un petit troupeau qui se disperse au premier coup de l'orage, Pierre, en deux discours, fait huit mille croyants intrépides jusqu'au martyre. Une seule fois, nous voyons une malade guérie par le contact du vêtement de Jésus-Christ; *l'ombre* de Pierre guérit des multitudes d'infirmes exposés sur son passage (2).

On voit ici un dessein bien arrêté de changer la pensée des hommes sur la source réelle de la force morale et de la véritable grandeur; dessein que l'Apôtre des nations exprime avec tant d'énergie : *Dieu a choisi ce qu'il y a d'insensé dans le monde pour confondre les sages; il a choisi ce qu'il y a de plus faible pour confondre les forts ; il a choisi ce qu'il y a de plus bas, de plus méprisable, des néants, pour abattre ceux qui croient être quelque chose, afin que nulle chair ne se glorifie devant lui..., et que, ainsi qu'il est écrit, celui qui veut se glorifier ne se glorifie que dans le Seigneur* (3).

Dans l'exécution de ce dessein, ne voyez-vous pas un moyen éminemment propre à rétablir le niveau de la fraternité humaine sous le noble joug de la souveraineté de Dieu ?

D. Oui ; confier à des hommes de néant la mission de détrôner Jupiter, Apollon, Mars, Vénus, et d'obliger les dieux

(1) Saint Jean, XIV, 12.
(2) *Actes des apôtres*, V, 15.
(3) *Prem. Ép. aux Corinth.*, I, 27-31.

et demi-dieux de la terre à se prosterner au pied de la croix avec leurs esclaves, c'était bien la plus radicale, la plus étonnante des révolutions.

R. Ajoutez que cette incroyable révolution est depuis des siècles un fait accompli chez les premiers peuples de l'univers.

Ici, la foi n'est nullement nécessaire pour reconnaître ce miracle des miracles. Qu'on vénère, avec le monde catholique, les apôtres comme les *plénipotentiaires de la sagesse éternelle*, comme les *temples vivants de l'Esprit-Saint ;* qu'on les regarde, avec le rationaliste aux formes polies, comme les disciples enthousiastes d'un grand homme ; qu'on porte la déraison et la rage de l'impiété jusqu'à les appeler, avec Voltaire, *douze faquins :* leur œuvre colossale n'en est pas moins là, répandant sur le monde un torrent intarissable de lumière et de vie, et échappant, par sa durée et par l'immensité des résultats, à toute comparaison avec les chefs-d'œuvre de la sagesse et de la puissance humaine.

En présence du petit livre des quatre Évangiles, des *Actes des apôtres* et de leurs *Lettres*, en présence du catéchisme catholique, qui en est le résumé, que sont, dites-moi, les productions des plus beaux génies philosophiques depuis Pythagore jusqu'à Kant, Fichte et Schelling? C'est un labyrinthe de contradictions et d'obscurités, fréquenté par quelques esprits qui en sortent avec le mépris et l'*incertitude de toutes choses* (1). Parmi tant d'États qu'ils ont démoralisés, pervertis par leur scepticisme, montrez-moi un seul village que les philosophes aient fondé ou régi avec quelque succès. Mais voilà une moitié du monde qui marche depuis des siècles à la lumière de la parole apostolique.

Où sont les plus fameuses législations de la sagesse antique? — Dans la mémoire de quelques érudits, obligés de sourire quand ils comparent ces pauvretés aux fondements donnés par les bateliers de Nazareth aux institutions sociales des peuples chrétiens.

(1) V. plus haut, *Questions prélim.*, quest. 1re.

Comparez les empires grands et petits à l'empire de Pierre, remplissant le passé, le présent, et assistant à la naissance et à la mort de tous les empires.

Les noms et les exploits des plus grands hommes *ne sont plus qu'un thème de collége*, selon le mot de Napoléon. Mais les noms et les exploits des apôtres font toujours battre de respect et d'amour les cœurs de trois cents millions d'hommes, et l'encens de la prière monte incessamment vers ces immortels régénérateurs de l'humanité.

Grande est la joie de l'archéologue quand il lui arrive de découvrir un des vestiges, toujours plus rares, du passage sur la terre d'une des illustrations de l'antiquité. Mais les monuments de tout genre que la vénération universelle entretient et élève chaque jour à la mémoire des apôtres et de leurs enfants dans la foi, qui peut les compter?

Non; même au point de vue humain, nulle gloire n'a égalé, n'égalera jamais la gloire de ces pauvres pêcheurs qui se réjouissaient d'être le *rebut de tous, les balayures du monde.* Jamais les Crésus, les Césars, n'ont fait circuler autant de richesses, n'ont remué autant de pierres, n'ont exercé autant de ciseaux, de pinceaux et de plumes, que ces *pauvres d'esprit* qui disaient : *Nous n'avons ni or ni argent* (1). Tandis que les chèvres broutent les ronces qui croissent sur les palais d'or des Césars et des Lucullus, Rome voit tous les peuples qui sont sous le soleil porter aux tombeaux des apôtres le tribut de leur vénération. Ne trouvez-vous pas que Jésus-Christ a bien tenu la promesse, en apparence absurde, qu'il leur avait faite, de leur donner *dans le siècle présent le centuple* de ce qu'ils auraient abandonné pour procurer sa gloire et le salut de leurs frères (2)?

D. Oui, certes, et je trouve la réalité au-dessus de la promesse; des millions de temples, d'autels, de chaires, à la place de ces misérables barques et chaumières dont ils

(1) *Actes des apôtres*, III, 6.
(2) Saint Matthieu, XIX, 29.

firent le sacrifice; des milliards de chrétiens les saluant de siècle en siècle du nom de *pères de leurs âmes*, à la place de ces fils à qui ils eussent légué leurs filets, et de ces petits-fils qui les eussent oubliés : c'est là, ce me semble, un peu plus que le centuple.

R. Avouons néanmoins que tous nos témoignages d'admiration et de reconnaissance restent au-dessous du bienfait, et que les gloires du ciel peuvent seules acquitter la dette du genre humain envers ses libérateurs. Que sont, en effet, les exploits des dieux, demi-dieux et héros chantés par la poésie païenne? Que sont les travaux intellectuels, artistiques et militaires les plus vantés par l'histoire gréco-romaine, quand on les compare aux travaux des hercules chrétiens affranchissant les hommes de stupides préjugés, de mœurs abominables, ramenant à la vie morale et civile les dix-neuf vingtièmes de notre espèce, et changeant en hôtels-Dieu desservis par des vierges les cirques et les amphithéâtres où l'élite de la société allait savourer les jouissances de l'homicide mêlées aux infamies de la prostitution?

Ce que je tiens surtout à vous faire remarquer dans cette guerre gigantesque, c'est la qualité des assaillants. D'où sortaient ces légions de martyrs, à la parole si éclatante de vérité et de raison, au cœur si intrépide? Elles sortaient de tous les rangs de la société, mais principalement des masses, c'est-à-dire du chenil des esclaves. Beaucoup de maîtres y étaient enrôlés par leurs esclaves, devenus leurs maîtres dans la foi. A côté des Agathe, des Agnès, des Félicité, à qui les persécuteurs reprochaient de souiller leur noblesse et de déshonorer leur famille par la profession d'une *religion servile*, on voyait les esclaves Blandine, Potamiène, etc., confondre par la noblesse et la solidité de leurs réponses le savoir des magistrats romains, et les réduire à rebattre sans fin cette injonction brutale : *Adorez les dieux de l'empire et les images sacrées des empereurs, sinon on vous traitera comme votre Christ!* Que devait produire à la longue, je vous le demande, le spectacle incessant de

cette guerre intellectuelle où l'on voyait les esclaves de l'un et de l'autre sexe déployer une science et un courage au-dessus de l'humanité ?

D. C'était là, je pense, une belle protestation contre le proverbe immémorial qui faisait de l'esclave *une chose moins vile que nulle*, *un corps sans âme*, *peu différent de l'animal*.

R. Oui, si vous voulez lire la véritable *histoire de la civilisation européenne*, prenez en main l'histoire des cinq premiers siècles de l'Église. Vous y verrez en grand ce fait, que je vous donne en abrégé.

Les grands seigneurs de Rome, qui, par la dévastation du monde, avaient fait de leurs familles des *nations*, selon le mot de Tacite, ne furent pas plutôt chrétiens, qu'ils reconnurent pour enfants et pour frères les innombrables esclaves qu'ils avaient jusque-là considérés comme voués, corps et âme, au culte des intérêts et des vices du maître. Ils travaillèrent eux-mêmes à répandre les lumières et les vertus chrétiennes dans ceux qui avaient résisté jusque-là aux sommations évangéliques. Affranchis au moral, ces enfants de la servitude se préparèrent par la sainteté des mœurs à recevoir l'affranchissement civil. Que d'héritiers, que d'héritières des grands noms et des grandes fortunes de l'empire, après avoir distribué leurs biens à leur immense famille, allèrent à l'église, suivis de huit mille esclaves, comme Pinien, sa femme Mélanie et sa belle-mère Albine, dire à l'évêque : Au nom du Dieu fait esclave pour notre délivrance, recevez l'acte d'affranchissement de ces bons serviteurs, devenus nos maîtres par leurs vertus, et daignez nous accorder en échange la livrée des plus pauvres, des plus humbles serviteurs de Jésus-Christ !

Ainsi se cicatrisa au feu de la charité chrétienne la plus affreuse plaie de l'ancienne société.

Quand le monde barbare, se ruant sur l'empire romain, y eut reconstitué de nouveau la division de la famille humaine en *seigneurs très-hauts* et en *hommes de néant*, com-

ment les successeurs des apôtres minèrent-ils cette œuvre de l'orgueil et de la cupidité des vainqueurs ?

Renouvelant les prodiges des anciens jours, ils déterminèrent, non pas quelques seigneurs, mais des rois, de grands princes, à descendre par vingtaines des splendeurs du trône, pour se placer sous le gouvernement de leurs serfs, dans l'humilité et la pauvreté du cloître. Ce fut *par ces folies des grands, par ces menées de l'affreuse ambition des prêtres et des moines*, pour parler comme nos libres penseurs, que la civilisation chrétienne se dégagea triomphante du chaos du moyen âge.

Que si cette même civilisation court aujourd'hui d'immenses dangers par le débordement, dans toutes les couches sociales, des trois affluents de la barbarie, l'orgueil, la cupidité, le sensualisme, vous comprenez déjà, et vous comprendrez toujours plus, à mesure que nous avancerons dans ces études, que l'unique antidote contre la barbarie est dans la foi pratique à la loi de Jésus-Christ.

CHAPITRE V.

Dernière observation sur ce qui distingue la doctrine et la vie de Jésus-Christ de toute autre vie et doctrine.

D. En quoi consiste ce trait distinctif ?

R. Ce trait, c'est l'*universalité.*

Aucun homme avant Jésus-Christ n'avait rêvé l'enseignement de tous les peuples. Moïse excepté, on ne trouve même ni philosophe ni législateur qui ait jugé possible l'instruction générale d'une nation. Les anciens sages n'ouvraient leurs écoles qu'à un petit nombre de disciples. Les castes sacerdotales de l'Égypte, de la Perse, de l'Inde, faisaient de la science des choses divines et humaines un arcane impénétrable au vulgaire. Les législateurs religieux et politiques ont tous borné leurs vues à l'éducation, à

l'agrandissement d'une race. Dans cette race, ils ont consacré la domination plus ou moins absolue d'une classe privilégiée. L'homme national, l'homme civil et politique a surtout fixé leur attention, et la religion est entrée dans leur plan comme moyen et non comme but. Aussi ceux d'entre eux qui ont visé à la conquête, comme Numa et Mahomet, n'ont formé que des destructeurs qui ont dit aux autres peuples : Devenez Romains, Arabes, Turcs, ou cessez d'être !

« *Allez*, dit Jésus-Christ à ses apôtres, *enseignez toutes les nations qui sont sous le soleil;* ramenez-les à l'unité de pensée et de pratique en matière de religion; faites qu'elles ne soient qu'*un cœur* et qu'*une âme;* mais respectez dans leurs coutumes, dans leurs institutions civiles et politiques, tout ce qui n'est pas incompatible avec ma loi. »

En effet, cette loi jalouse, qui trône en souveraine dans la conscience, qui n'y souffre ni pensées ni désirs contraires à ses prescriptions, qui de là s'infiltre dans les moindres détails de la vie individuelle, domestique et civile, pour les régler, n'en laisse pas moins une grande liberté d'allures à l'homme civil et politique. Inflexible sur le point de l'unité religieuse, c'est-à-dire dans la soumission aux articles de croyance et de morale qu'elle juge nécessaires au perfectionnement moral de l'homme, cette loi évite la manie de réglementer, d'*uniformiser* l'homme extérieur, manie qui tend à effacer, soit dans les individus, soit dans les nations, ce qui constitue leur caractère propre, leur physionomie. Aussi l'Évangile est-il de toutes les lois religieuses la seule qui ait pu porter les peuples à s'unir, à s'entendre, sans s'asservir ni se confondre.

Ce caractère absolument à part de la loi évangélique ne serait-il point un signe de son origine surhumaine?

D. Il y a bien là, en effet, quelque raison de soupçonner que cette loi est l'œuvre, non d'un Juif, non d'un Grec, non d'un Romain, non d'un Européen, non d'un Asiatique, mais du Père commun des hommes et des peuples.

R. En y réfléchissant bien, vos soupçons se changeront en certitude. Je passe à une seconde considération.

L'*universalité* ne resplendit pas moins dans la vie personnelle de Jésus-Christ. Depuis l'étable de Bethléem jusqu'au Calvaire, cette vie résume en soi la vie humaine avec tous ses contrastes, toutes ses péripéties.

Vous voyez là une naissance qui offre le maximum de la misère et de la grandeur : un berceau, ou plutôt une crèche entourée d'hommages, d'adorations, de présents, partis de près, de bas, de très-haut, de très-loin; une crèche sur laquelle éclatent de longs, de terribles orages.

Plus tard que voyez-vous? L'enfant obscur d'un obscur ouvrier, que nous trouvons un jour au milieu des docteurs, les émerveillant par ses questions et ses réponses, et qui de là regagne le pauvre atelier, où il attend sa trentième année dans le travail et l'obéissance.

Sa vie publique représente la vie du pontife des pontifes et la vie du plus bas placé des ministres de la religion; la vie du prince, du grand, recherchés de tous, et la vie du mendiant qui n'a pas un lieu où reposer sa tête. Il nourrit des multitudes, et laisse ses disciples apaiser leur faim avec des épis à demi mûrs. Le voilà assis à la table des riches, leur donnant de sévères leçons; le voilà assis sur la margelle du puits de Jacob, demandant un verre d'eau à la Samaritaine et lui administrant la parole de vie.

Lui dont la morale si pure fait frissonner même ses disciples, il accueille avec une admirable tendresse les pécheurs et les rebuts de la société. Il prend leur défense contre ceux qui les accusent; il parle des *grandes réjouissances* que leur retour produit dans le ciel, et se contente de leur dire : *Allez, ne péchez plus.*

Enfin, dans les trois derniers jours de cette vie incomparable, vous trouvez la marche triomphale du héros allant recevoir la couronne au milieu des acclamations d'un peuple ivre d'enthousiasme, et l'affreuse agonie du con-

damné, subissant dans l'âme et le corps toutes les tortures imaginables, et marchant au dernier supplice au milieu des huées d'une multitude avide de son sang.

Il n'y a personne au monde qui, en étudiant cette vie, ne puisse se dire chaque jour : Voilà ce que Jésus-Christ a dit et fait en semblable circonstance.

Voulez-vous prendre une idée des leçons diverses que les grands esprits puisent dans la vie de l'Homme-Dieu, selon les divers auditeurs auxquels ils s'adressent? Écoutez quelques phrases de deux profonds penseurs, du commencement, l'un du cinquième siècle, l'autre du dix-neuvième.

Dans un catéchisme aux pauvres paysans de son diocèse, voici comment saint Augustin rendait raison de la vie de Jésus-Christ. Après un tableau historique de ce que Dieu a fait dès l'origine pour préparer la venue de son Fils et la conversion des hommes de la vie de la chair à une vie nouvelle, il continue ainsi : « En se faisant homme, le Seigneur Christ a dédaigné nos biens terrestres pour nous les faire mépriser, a embrassé tous nos maux pour nous porter à les souffrir, montrant ainsi que le bonheur n'est pas dans ceux-là, ni le malheur dans ceux-ci. En naissant d'une mère qui, quoique toujours vierge (vierge dans la conception, vierge dans l'enfantement, vierge jusqu'à sa mort), était cependant mariée à un artisan, il a étouffé le fol orgueil de la noblesse charnelle. En naissant dans la ville de Bethléem, la plus petite des villes de la Judée, et qui aujourd'hui encore est un village, il a voulu que personne ne se glorifiât du lieu de sa naissance. Il a voulu être pauvre, lui le maître et le créateur de toutes choses, afin que nul de ceux qui croient en lui n'osât s'enorgueillir de ses richesses. Quoique toutes les créatures reconnaissent son éternelle royauté, il n'a pas voulu être fait roi par les hommes, parce qu'il venait ouvrir le chemin de l'humilité aux misérables que l'orgueil avait révoltés contre lui. Il a souffert et la faim et la soif, celui qui nous nourrit, qui nous abreuve tous. On a vu harassé de fatigue sur les

routes, celui qui nous a ouvert la route du ciel; muet et sourd devant ses calomniateurs, celui dont la parole ouvre la bouche des muets, l'oreille des sourds; chargé de chaînes, celui qui a brisé nos chaînes; cruellement flagellé, celui qui a éloigné de nous tous les fléaux; crucifié, celui qui a mis fin à nos tourments; enfin, mort, celui qui ressuscite les morts. Mais il s'est ressuscité lui-même pour ne plus mourir, afin que chacun apprenne de lui à mépriser la mort par la foi à la véritable vie, etc., etc. (1). »

Après cette leçon de l'aigle d'Hippone parlant aux esprits les plus grossiers, lisez, dans la *Théorie du pouvoir civil et religieux,* les belles considérations que M. de Bonald adressait, il y a cinquante ans, aux penseurs de l'Europe, et dont je ne peux citer que le premier alinéa.

« Les autres législateurs donnèrent des préceptes, celui-ci (Jésus-Christ) donne des exemples. J'entends Numa, Solon, Lycurgue; je vois Jésus-Christ, je le vois dans tous les états, et dans toutes les situations où l'homme politique puisse se trouver sur la terre, le modèle de tous les états et de toutes les situations de la vie. Je le vois dans la société naturelle, dans la société politique, dans la société religieuse; homme privé, homme public; dans le repos et dans l'agitation, dans le commerce des hommes et dans les communications avec Dieu; dans les occupations extérieures et dans le recueillement et la prière. Dans la famille, il est fils, il est parent, il est ami; dans la société politique, il est sujet, et même il est pouvoir; dans la société religieuse, il est pouvoir, et même il est sujet. Il partage la table du riche, et éprouve la misère du pauvre; il a des disciples qui l'écoutent, et des calomniateurs qui le déchirent; il enseigne les docteurs, et il est interrogé par les juges; le peuple veut le faire roi, et ses ennemis le font mourir. Il ne représente pas un homme, car un homme ne peut pas être placé dans tous les états, ni se trouver

(1) *De catechisandis rudibus*, cap. 22.

dans toutes les situations; il représente l'humanité tout entière, et c'est un des caractères du Sauveur de tous les hommes. Il est fils respectueux envers ses parents, mais il préfère le devoir d'être utile aux hommes au devoir d'être utile à sa mère. Il paye le tribut à César, mais il concilie ce qui est dû à Dieu et ce qui est dû au prince, au pouvoir religieux et au pouvoir politique. Il est lui-même pouvoir par l'autorité de ses leçons et de ses miracles; mais il n'est pouvoir que pour répandre des bienfaits, *transiit benefaciendo.* »

L'aperçu que je vous ai donné, dans ces cinq chapitres, de l'*existence de Jésus-Christ*, si imparfait qu'il soit, ne m'autoriserait-il pas à vous poser avec quelque confiance cette question : *Est-il probable, possible même, que Jésus-Christ ne soit qu'un homme?* Cependant renvoyons-la après l'examen de l'œuvre par excellence de Jésus-Christ : l'Église catholique.

TROISIÈME FAIT.

L'EXISTENCE D'UNE ÉGLISE CATHOLIQUE.

CHAPITRE I.

Que le plan d'une Église catholique a dû exister dans la pensée de Dieu et de son Christ.

D. D'abord, qu'entendez-vous par une Église catholique ?

R. J'entends une société religieuse capable, par son organisation, d'embrasser l'universalité des hommes, et de les former à la connaissance et à la pratique de la loi de justice et de charité que Jésus-Christ a donnée au monde.— Dans

l'hypothèse (qui n'en est plus une) que Jésus-Christ soit l'envoyé de Dieu parmi les hommes, le régénérateur du genre humain, ne voyez-vous pas que l'établissement d'une telle société a dû être le but, ou du moins le résultat de sa mission ?

D. L'unité religieuse a sans doute de grands avantages ; mais Dieu l'aurait-il autant à cœur que le supposent les catholiques ? La bigarrure des cultes religieux, choquante pour nos idées étroites d'ordre, blesserait-elle au même degré l'œil du Père céleste, *riche envers tous ceux qui l'invoquent* (1), quelle que soit la forme de leur prière ?

R. Si vous ne voyez dans les divers cultes non chrétiens qui ont divisé l'ancien monde, qui divisent encore plus d'une moitié du monde actuel, que des variétés innocentes dans la manière d'honorer Dieu, je dois vous dire que vous n'avez pas la moindre connaissance de ces cultes, et qu'en les étudiant, vous acquerrez la conviction qu'ils sont tous éminemment propres à détruire la notion du vrai Dieu et toute moralité parmi les hommes. Pour ne rien dire des dieux et des déesses altérés de sang humain et d'impudicités, qu'adoraient l'Égypte, la Phénicie, la commerçante Carthage, les Celtes, les Gaulois, les Scandinaves, etc., qu'adoraient encore les Mexicains au seizième siècle, il me suffira de vous citer en exemple parmi les nations idolâtres les deux qui se distinguent le plus par la douceur et la politesse des mœurs, je veux dire les anciens Grecs, et les Hindous nos contemporains.

Je vous défie de me trouver, chez les premiers, un dieu, une déesse, que le jury le plus indulgent de nos cours d'assises ne se crût obligé d'envoyer au bourreau, ou au moins au bagne. J'en excepte à peine la *chaste* Diane, qu'on se bornerait à renfermer dans une maison de correction. Demandez à ceux qui ont étudié l'Inde en quoi consistent la religion du *Lingam*, le culte de la déesse

(1) *Épître aux Romains*, X, 12.

Sacy, etc., car je n'ai ni le temps ni le courage de vous le dire. Ils vous apprendront encore que ces Hindous, qui portent l'horreur du sang jusqu'à s'interdire comme un crime le meurtre d'un tigre, d'un serpent, d'un insecte, n'hésitent pas à brûler vives les veuves sur le bûcher de leurs maris, et à solliciter chaque année les bénédictions du ciel sur leurs champs par le massacre d'une multitude d'enfants engraissés à cette fin (1).

Enfin, ces bons musulmans, qui sont certainement les moins corrompus, les moins barbares et les plus *priants* des peuples infidèles, que demandent-ils à Dieu dans leurs incessantes prières? Le paradis de Mahomet, c'est-à-dire la faveur de continuer, dans le monde éternel, une vie ordurière fondée sur l'avilissement de la moitié de l'espèce humaine. Le créateur de la femme, qui a fait du cœur de cet être le grand réservoir des vertus nécessaires à la bonne éducation des hommes, croyez-vous bien qu'il puisse goûter ces bestiales supplications?

Que l'opulent déiste qui jouit en paix dans nos villes des bienfaits de la civilisation évangélique, juge que tout va au mieux dans la famille humaine, renfermée pour lui entre son habitation citadine et sa maison de campagne, à la bonne heure. Qu'il soit plus amusé qu'ému de ce qu'il apprend par-ci par-là des mœurs, des institutions des peuples barbares; qu'il y admire la sagesse de la nature, diversifiant l'espèce humaine comme l'espèce des singes; on le conçoit. Dieu et l'humanité auraient-ils bonne grâce à se plaindre, quand l'honnête philosophe a un bon lit pour se délasser des nobles fatigues de la table, de la promenade, du théâtre? Mais vous, qui avez déjà acquis une certaine connaissance de la tendresse de Dieu pour l'œuvre de ses mains, et des profondes misères de la plus noble des créatures, ne comprenez-vous pas qu'il y avait urgence

(2) Voy. l'*Histoire de la société domestique*, par M. l'abbé Gaume, et, plus bas, le ch. Ier du quatrième fait.

pour le genre humain que Jésus-Christ vint nous apporter, non une prière plus parfaite, mais l'unique prière qui puisse plaire à Dieu et sauver les hommes dans ce monde et au delà ?

D. De quelle prière voulez-vous parler?

R. Des sept demandes, si courtes, du *Notre Père qui êtes aux cieux*. Bien comprises, elles contiennent tout ce que Dieu veut de nous et tout ce qu'il faut aux hommes pour vivre en bonne harmonie. Ces demandes étaient et sont encore inconnues aux peuples infidèles. En étudiant leurs cultes, vous verrez qu'ils n'ont jamais demandé aux dieux leur réforme morale, l'extirpation des vices qui ferment aux âmes le séjour de l'éternelle sainteté, et qui font de la société un bourbier de fange et de sang.

Or si, pour enseigner le *Pater noster* aux hommes, il n'a fallu rien moins que l'avénement du Dieu-Homme, ne voyez-vous que, pour perpétuer cet enseignement, il fallait une société religieuse embrassant l'universalité des temps et des lieux?

D. Oui, une telle institution était la conséquence logique, le complément nécessaire de la mission de Jésus-Christ, et je ne conçois pas que le croyant à la divinité du christianisme puisse rester dans le doute sur ce sujet. Mais le simple philosophe aura grand'peine à se persuader que l'unité religieuse du monde soit dans l'ordre des choses possibles, et même dans les desseins de Dieu, tant elle trouve d'obstacles dans l'opposition des idées, des mœurs, tant la persistance de la moitié de l'univers dans l'idolâtrie semble montrer, du côté du ciel, peu d'empressement à réaliser les vœux du Christ et des siens !

R. J'ignore l'art de persuader le simple philosophe, c'est-à-dire l'esprit frivole qui, content de phraser sur tout, évite la source première de toute conviction, l'étude consciencieuse des faits. Quant aux hommes qui apportent, comme vous, à la recherche de la vérité des dispositions meilleures, voici deux faits que je les prie de méditer.

I. L'opposition que l'Évangile rencontre actuellement dans les idées et les mœurs des peuples idolâtres n'est certainement pas plus grande, est même beaucoup moins grande qu'au siècle de Caligula, de Claude, de Néron, alors que, repoussée comme un *scandale* par les Juifs, comme une *folie* par les Grecs, la nouvelle religion ne parut aux grands esprits de Rome qu'une *abominable superstition orientale*, digne de *l'exécration du genre humain*. Si elle triompha alors de la sagesse des philosophes et de la haine des maîtres du monde, comment ne triompherait-elle pas de l'ignorance et de la faiblesse des idolâtres de l'Asie, de l'Afrique, aujourd'hui qu'elle est depuis tant de siècles la religion des superbes dominateurs dont le compas a mesuré le globe à quelques mètres près, dont les flottes couvrent les mers, et font trembler sur leurs autels et leurs trônes les idoles mortes et vivantes de l'Asie et de l'Afrique?

Et puis cette opposition prétendue invincible que la loi du Christ rencontrerait dans la diversité des idées et des mœurs, l'Église catholique ne l'a-t-elle pas vaincue depuis longtemps? Ainsi que nous le verrons bientôt, elle a toujours compté, elle compte encore des croyants plus ou moins nombreux chez les nations de toute langue, de tout pays; d'où l'on peut conclure, ce semble, que nulle nation n'oppose à la lumière évangélique d'insurmontables obstacles.

II. Comment se fait-il donc, demandez-vous, que le plus vaste et le plus populeux de nos continents, l'Asie, soit toujours couvert d'idolâtres, et que l'Afrique, en partie chrétienne autrefois, soit retombée sous le joug de la barbarie? Cela n'accuserait-il pas une sorte de tiédeur du côté du ciel? — Non, certes! le catholicisme, toujours dominant dans la partie la plus influente du monde, tenant toujours haut son étendard chez cent peuples divers, malgré le feu incessant des persécutions, n'est-il pas une belle preuve de la persistance du ciel dans son plan d'évangélisation universelle? Mais Dieu a mis deux conditions à la conversion des infidèles : 1° qu'ils fussent attirés à la foi

par la parole et l'exemple des chrétiens; 2° qu'ils eussent la volonté de s'instruire de la foi, et le courage de la pratiquer et de la confesser.

La volonté, bien connue, de Jésus-Christ, d'employer les hommes à la conversion des hommes, exigeait que les conquérants spirituels de l'univers, tout en portant la bonne nouvelle à l'universalité des peuples, s'appliquassent plus spécialement à la conquête d'une région dont ils fissent pour ainsi dire leur camp retranché, leur centre d'opération, le foyer de la lumière apostolique. Celui qui était venu renverser les rôles, mettre les *derniers avant les premiers,* choisit la famille du cadet Japhet. De là, de longs, de prodigieux efforts pour christianiser à fond l'Europe, et faire de la capitale des anciens spoliateurs et massacreurs des corps le quartier général des divins ravisseurs et bienfaiteurs des âmes.

Cependant les enfants de Sem et de Cham ne furent pas négligés. Quand nous connaîtrons mieux l'histoire de l'Asie (surtout du nord et de l'est) depuis l'ère chrétienne, il sera probablement démontré que le prophète de la Mecque n'a pas été le seul, ni peut-être le plus grand destructeur du christianisme asiatique, et que l'état actuel de l'Orient pourrait bien être le châtiment d'une grande apostasie.

D. Quand le fait serait prouvé, s'ensuivrait-il que les générations actuelles des peuples idolâtres sont coupables de l'apostasie de leurs ancêtres ?

R. Non, mais il s'ensuivrait que la privation des lumières de l'Évangile, dans ces pauvres idolâtres, serait imputable, non à l'indifférence de Dieu, mais à la perversité de leurs ancêtres, et de plus à la nôtre.

Rien de moins raisonnable que notre manière de juger Dieu dans le gouvernement providentiel des peuples. En choisit-il un en particulier, tel que le peuple juif, pour concourir à l'œuvre de la rédemption universelle, et, afin de s'attacher ce peuple, fait-il de son histoire un tissu de

prodiges? Nous disons qu'il en fait trop, et que c'est là traiter les hommes en esclaves. Sans refuser aux autres peuples des lumières suffisantes, permet-il qu'ils abusent de leur liberté jusqu'à créer un ordre social digne de l'enfer? Nous accusons de partialité le Dieu du Sinaï, et nous disons : Jéhovah n'est pas le père commun des peuples.

Voici deux principes que je vous prie de méditer, comme éclairant un peu le formidable problème de la prédestination générale, problème que certains soleils théologiques n'ont fait qu'obscurcir.

1° En nous créant libres, Dieu s'est engagé à ne nous sauver qu'autant que nous le voudrions nous-mêmes, à moins qu'il ne lui plaise de nous ôter de ce monde avant l'âge de raison. — Cela, je pense, est compris de tous. Voici qui l'est moins :

2° En faisant de nous des êtres sociaux qui, au physique et au moral, sont procréés par d'autres hommes, Dieu s'est engagé à se servir principalement des chefs de la société domestique, civile, religieuse, pour faire arriver à chacun de nous les vérités qui éclairent notre esprit, les vertus qui purifient et exaltent nos cœurs.

Donc, quand chez un peuple déjà chrétien ou près de le devenir, les influences sociales combattent la lumière évangélique avec une certaine opiniâtreté, il en résulte naturellement et nécessairement, d'abord le déclin, puis l'extinction de cette lumière, à moins que Dieu ne veuille renouveler chez ce peuple les prodiges d'héroïsme par lesquels les chrétiens des trois premiers siècles triomphèrent de la férocité des maîtres du monde. Or je vous le demande, Dieu serait-il obligé de faire toujours ce qu'il était indispensable alors de faire pour implanter la loi de Jésus-Christ parmi les hommes?

D. Je ne le pense pas : la conduite des premiers chrétiens, leur ardeur pour le martyre, qui gagne même les enfants, la victoire de ces agneaux sur les loups qui les dévorent, etc., tout cela a l'air d'une éclatante dérogation

aux lois de notre nature morale; c'est donc là un fait exceptionnel dont la reproduction trop fréquente irait à supprimer les lois naturelles de l'ordre moral, qui sont pourtant l'œuvre de Dieu.

R. Oui; le miracle, c'est-à-dire l'intervention directe et extraordinaire de Dieu dans les affaires humaines, a pour but de subvenir à notre impuissance, non de favoriser notre paresse.

Quand tous les hommes, à peu d'exceptions près, étaient ensevelis dans l'erreur et la corruption, leur résurrection morale exigeait que l'éternelle vérité et sainteté se fît homme et créât des hommes qui fussent *la lumière du monde et le sel de la terre*. Ces hommes ayant par leurs travaux enfanté des nations chrétiennes, le christianisme, ainsi *naturalisé* dans le monde, dut dès lors s'y soutenir et s'y propager par le déploiement de ses forces à la fois divines et humaines. Il fut dit à l'Europe, comme au chef de ceux qui l'avaient conquise au Christ : *Une fois convertie, travaille à la conversion et à l'affermissement de tes frères* (1). L'Europe a-t-elle reçu des forces suffisantes pour remplir sa divine tâche et élever sa civilisation au plus haut degré en civilisant l'univers ? Oui, nous le verrons ailleurs. Assistons maintenant à la réalisation du plan divin d'une Église catholique.

CHAPITRE II.

Que depuis environ dix-huit cent vingt ans, il existe une Église chrétienne catholique.

D. Dix-huit cent vingt ans nous reportent à l'an 32 de l'ère vulgaire; or je ne vois pas comment vous pourriez prouver l'existence à cette époque d'une Église catholique.

(1) Saint Luc, XXII, 32.

R. L'Église chrétienne naquit catholique. Le jour même où elle apparut, elle parla toutes les langues, et nous voyons des croyants de tous pays entrer dans son sein, et nous la signaler comme l'épouse de Jésus-Christ, chargée d'enfanter toutes les nations à la vie nouvelle; vie que le Sauveur définit ainsi dans sa prière au Père : *La vie éternelle est en ceci, qu'ils* (les hommes) *te connaissent, seul vrai Dieu, et celui que tu as envoyé, Jésus-Christ* (1).

Écoutons l'historien oculaire de la naissance de l'Église. *Le jour de la Pentecôte*, le cinquantième après la résurrection de Jésus-Christ et le dixième après son ascension, *il y avait à Jérusalem des hommes religieux de toute nation qui est sous le soleil... : des Parthes, des Mèdes, des Élamites, des habitants de la Mésopotamie, de la Judée, de la Cappadoce, du Pont, de l'Asie, de la Phrygie, de la Pamphylie, de l'Égypte, de la Lybie, des Romains, des Crétois, des Arabes...* Pierre ayant pris la parole et prêché la foi au Fils de Dieu crucifié, *ceux qui reçurent sa parole furent baptisés, et ce jour-là environ trois mille âmes se joignirent aux disciples*. Et à une seconde prédication, qui suivit de près la première, *le nombre de ceux qui crurent fut de cinq mille hommes... Et dans cette multitude de croyants*, venus de toutes parts, l'union était si parfaite, qu'*il n'y avait qu'un cœur et qu'une âme, et que nul n'appelait sien ce qu'il possédait, mais que tout était commun entre eux* (2).

A quelques années de là, le prince des apôtres prend la plume et date sa première Lettre du sein de l'*Église qui est dans Babylone*, c'est-à-dire dans l'immense cloaque des erreurs et des vices, que le Pasteur des pasteurs doit purifier et donner pour capitale à l'empire de la vérité et de la sainteté chrétienne. Et à qui adresse-t-il cette Lettre? Aux chrétiens *du Pont, de la Galatie, de la Cappadoce, de l'Asie, de la Bithynie*, etc.

(1) Saint Jean, XVII, 3.
(2) *Actes des apôtres*, II-IV.

Nous voyons ensuite le *Docteur des nations* rendre hommage aux prodigieux travaux de Pierre, en écrivant de Corinthe, à ces chrétiens de Rome qu'il ne connaît encore que de réputation, que *leur foi est renommée dans tout l'univers* (1). Et si vous soupçonnez quelque emphase dans cet éloge des chrétiens de Rome, ouvrez le païen Tacite au XVe livre de ses *Annales,* et il vous apprendra que *la multitude des sectateurs du Christ était énorme,* quand il prit fantaisie à Néron de leur imputer l'incendie de Rome.

Lisez les *Actes des apôtres,* et, quoique depuis le IXe chapitre, les travaux de saint Paul en soient le principal, pour ne pas dire l'unique sujet, vous y verrez néanmoins une évangélisation à peu près universelle, et tellement fructueuse, qu'au XIXe chapitre, vous entendrez l'orfévre Démétrius, *qui faisait de petits temples d'argent de Diane*, dire à tous ses ouvriers et collègues : *Vous savez que toute notre vie est dans ce travail; or vous voyez et vous entendez dire comment, non-seulement à Éphèse, mais dans presque toute l'Asie, ce Paul-ci entraîne une grande foule, en leur disant que les œuvres de nos mains ne sont pas des dieux. Il n'y va pas seulement de notre fortune, mais le temple de la grande Diane va tomber dans le mépris; et la majesté de celle qui est adorée dans toute l'Asie, et même dans tout l'univers, sera bientôt anéantie* (2).

Pouvez-vous maintenant nier l'existence, dès avant le milieu du premier siècle de notre ère, d'une Église catholique, soit d'une Église prêchant Jésus-Christ à tous les peuples, et trouvant chez tous les peuples des croyants dévoués ?

D. A vrai dire, je serais très-porté à répondre que tout cela me paraît un rêve; mais vous me répondriez probablement que le rêve dure un peu trop.

R. Oui; et je crois vous avoir déjà dit, dans les *Questions préliminaires*, que les incrédules, en traitant le ca-

(1) *Ép. aux Rom.*, I, 8.
(2) XIX, 24-27.

tholicisme de *rêve de l'esprit humain*, nous donnent le droit de leur répondre : Mettons que le monde catholique rêve depuis le Christ, il faut donc désespérer du réveil de l'esprit humain; et quand vous vous flattez de le remettre dans les voies de la raison, vous nous donnez la preuve d'un orgueil prodigieusement sot.

Et puis, s'il vous plaît, dans quelle tête aurait pu surgir un tel rêve? Parmi les plus audacieux penseurs dont nous ayons mémoire, vous n'en trouverez pas un qui ait osé rêver une société universelle, et la plus difficile de toutes les sociétés, la société des âmes et des cœurs.

Vous citerez les Romains? — Eh bien, nommez celui des Romains qui rêva, dès le commencement, je ne dis pas l'empire vraiment universel, mais l'empire tel qu'il était à l'arrivée de l'empire apostolique. Serait-ce Romulus, lui qui, en armant tout son monde, comptait à peine trois mille hommes de pied et trois cents chevaux, au moment où il fut *enlevé par les dieux*? Il y a tout lieu de penser que les Romains ne se formèrent une idée juste de leur empire que quand il se trouva fait, et vous devez savoir le temps qu'on mit à le faire.

Pour les bateliers du lac de Galilée, le plan précède l'exécution; et ce plan, qui surpasse en grandeur tous les plans entrés jusque-là dans la pensée humaine, s'exécute avec une telle rapidité, et par des moyens si disproportionnés au résultat, que notre pauvre raison reste confondue. Après avoir vainement cherché à s'expliquer le succès d'une entreprise que les travailleurs eux-mêmes appelaient une *folie*, le penseur consciencieux est obligé d'adopter l'explication qu'en donne saint Paul dans ses *Épîtres*, notamment dans la première aux chrétiens de Corinthe. Connaissant leur faible pour la philosophie grecque qui avait fait leurs délices et leur gloire, il prend plaisir à leur montrer, dans tout ce qui se passe, l'accomplissement des paroles du Seigneur, qui avait dit par Isaïe : *Je détruirai la sagesse des sages, et je rejetterai la science des savants. Où sont maintenant les*

sages? Où sont les docteurs? Où sont les amateurs des lumières de ce siècle? Dieu n'a-t-il pas convaincu de folie la sagesse de ce monde? Et la raison de cette conduite, c'est que, ajoute-t-il, *le monde, avec toute sa science humaine, n'ayant point reconnu Dieu dans les œuvres de sa sagesse, il a plu à Dieu de sauver les croyants par la folie de la prédication. Les Juifs demandent des prodiges, et les Grecs de la sagesse: pour nous, nous prêchons le Christ crucifié, qui est un scandale pour les Juifs et une folie pour les Grecs; mais pour ceux qui sont appelés Juifs et Grecs, le Christ est la puissance ainsi que la sagesse de Dieu* (1).

Veuillez bien vous recueillir un peu pour méditer cette question : A une époque où l'incrédulité était générale dans le grand monde, et la division religieuse extrême parmi les croyants; à une époque où le peuple juif lui-même se partageait en plusieurs sectes, et où les dieux des gentils différaient non-seulement de nation à nation, mais de cité à cité, de village à village, de maison à maison; l'idée de ramener tous les hommes à l'unité de pensée et de sentiment en matière religieuse, et cela au nom d'un Juif crucifié, ne pouvait s'offrir à la pensée humaine sans être repoussée comme la plus grande des extravagances.

En y réfléchissant bien, vous verrez que le plan de faire de tous les hommes *un seul cœur, une seule âme*, n'a pu être sérieusement conçu et entrepris que par celui qui avait le droit de dire : *Pour les hommes, cela est impossible; mais rien n'est impossible à Dieu... Toute puissance m'a été donnée dans le ciel et sur la terre; allez donc* (2) ! Si la conception du plan est surhumaine, que penser de l'exécution?

D. Je sens la force de ces considérations; mais n'est-il pas vrai que le prodige de l'unité religieuse reçut de cruelles atteintes dès le premier jour; que Simon le *magicien* essaya

(1) *Prem. Ép.*, I, 19-24.
(2) Saint Matthieu, XIX, 26; XXVIII, 18, 19.

d'élever une église dans l'Église, sous les yeux mêmes de Simon-Pierre ?

R. Oui; mais vous savez que l'Église le mit à la porte en lui disant par la bouche de son chef : *Que ton argent périsse avec toi, puisque tu as pensé que le don de Dieu est chose vénale ! Tu n'as ni part ni héritage dans cette œuvre, car ton cœur est sans droiture devant Dieu* (1). Nous voyons par les écrits apostoliques que Simon eut une foule d'imitateurs, que les *antechrists* étaient nombreux, et qu'avant de descendre dans la tombe sur la fin du premier siècle, l'apôtre bien-aimé Jean vit l'hérésie saper toutes les bases de la foi, et dut prendre la plume pour défendre la divinité du Sauveur et son humanité.

En frappant de l'anathème ces *blasphémateurs ignorants et ces docteurs corrompus et corrupteurs*, en prescrivant aux fidèles de les fuir comme la peste et de ne pas même leur rendre *le salut* (2), les apôtres rappelaient à ceux-ci les paroles du divin Maître : *Je ne suis pas venu apporter la paix, mais la guerre.... Je vous envoie comme des brebis au milieu des loups.... Il est inévitable qu'il y ait des scandales, mais malheur à celui par qui viendra le scandale ! — Il faut qu'il y ait des hérésies*, dit saint Paul aux Corinthiens, *afin que par cette épreuve les bons, parmi vous, soient mis en lumière* (3).

En effet, si les hérésies et les schismes sont chose infiniment déplorable à cause du grand nombre de dupes honnêtes qu'ils tiennent éloignées du grand fleuve de vie, ils ne laissent pas que d'avoir l'avantage, 1° de purifier l'Église de ses mauvaises têtes, ainsi que des désordres et des abus qu'engendre une longue paix ; 2° de resserrer les liens de l'unité parmi les fidèles ; 3° de faire resplendir aux yeux de tous cette unité, par son contraste avec les éternelles divisions et subdivisions du schisme et de l'hérésie.

(1) *Actes des apôtres*, VIII, 20, 21.
(2) Saint Jean, *Deux. Ép.*, 10.
(3) *Prem. Ép.*, XI, 19.

Quel qu'ait été le nombre des sectes durant les premiers siècles (et il fut très-grand), jamais il ne put rendre douteuse l'existence d'une Église catholique, je ne dis pas pour les fidèles ni pour les sectaires, mais pour les païens eux-mêmes. Celse, dans ses livres contre les chrétiens, leur reproche leurs divisions; mais il sait fort bien quels sont les partis que *ne reçoit pas la grande Église* (1). Quand l'empereur Aurélien veut mettre fin aux troubles qu'excitait dans l'église de la capitale de l'Orient (Antioche) l'évêque hérétique Paul de Samosate, il n'hésite pas à adjuger la *maison de l'église à ceux qui, en communion avec les évêques d'Italie, reçoivent les lettres de l'évêque de Rome* (2). Ammien-Marcellin, tout païen qu'il était, blâme l'empereur Constance d'avoir voulu bouleverser la *religion chrétienne, si nette et précise* dans son dogme et sa constitution, par le désir *de faire condamner Athanase par l'autorité qu'avait l'évêque de Rome au-dessus des autres*. (V. liv. XV et XXI.)

Je finis par les paroles de deux beaux génies catholiques, écrivant, le premier vers l'an de Jésus-Christ 400, l'autre en 1816.

Dans un livre aux manichéens, ses anciens coréligionnaires, saint Augustin termine ainsi l'énumération des motifs qui l'attachent à la grande Église : « Ce qui m'y retient enfin, dit-il, c'est le nom même de *catholique*, tellement propre à cette Église, au milieu de tant de sectes qui le lui envient, que si un étranger demande où s'assemblent les catholiques, nul hérétique n'osera lui indiquer son temple ni sa maison (3). »

« Une grande et magnifique cité d'Europe, dit M. de Maistre, se prête à une expérience intéressante que je propose à tous les penseurs. Un espace assez resserré y réunit des églises de toutes les communions chrétiennes. On y voit

(1) V. Origène, *Contre Celse*, liv. V.
(2) V. Eusèbe, *Hist. ecclésiast.*, liv. VII, ch. 30. — Théodoret, *Fables des hérétiques*, liv. II, ch. 8.
(3) *Contra Epist. fundam.*, IV.

une église catholique, une église russe, une église arménienne, une église calviniste, une église luthérienne; un peu plus loin se trouve l'église anglicane; il n'y manque, je crois, qu'une église grecque. Dites donc au premier homme que vous rencontrerez sur votre route : *Montrez-moi l'église orthodoxe*. Chaque chrétien vous montrera la sienne, grande preuve déjà d'une *orthodoxie* commune. Mais si vous dites : *Montrez-moi l'église catholique*, tous répondront : *La voilà!* et tous montreront la même... C'est une chose bien remarquable que, tout chrétien étant obligé de confesser, dans le Symbole, qu'*il croit à l'Église catholique*, néanmoins aucune Église dissidente n'a jamais osé se parer de ce titre et se nommer *catholique*, quoiqu'il n'y eût rien de si aisé que de dire : *C'est nous qui sommes catholiques;* et que la vérité d'ailleurs tienne évidemment à cette qualité de catholique (1). »

D. Pour ne pas rester tout à fait muet devant *ce grand rêve* qui compte dix-huit siècles de réalité historique, je dirai avec nos chers frères des églises bibliques, que la réalité du rêve inquiète plus que moi, que l'unité catholique n'est qu'une fiction, que l'opposition n'est pas moins grande entre les molinistes et les jansénistes, les ultramontains et les gallicans, qu'entre les divers partis qui scindent le protestantisme.

R. Puisque vous voulez plaisanter, pourquoi ne pas aller jusqu'au bout, et dire : « On a beaucoup parlé de l'anarchie protestante, mais c'est de l'unité protestante qu'il fallait parler. *L'accord frappant qui règne entre les symboles des différentes églises protestantes*, cet accord né dans la liberté et dont elle constate la réalité, *cet accord est la véritable unité, dont le catholicisme n'a que le fantôme* (2). » En parlant ainsi, le badinage serait palpable, et je ne courrais pas

(1) *Du Pape*, liv. IV, ch. 5.

(2) M. Vinet, *Essai sur la manifestation des convictions religieuses*, p. 369.

le risque d'être ridicule en prenant au sérieux une plaisanterie.

Je n'ignore pas que depuis que l'anarchie protestante est arrivée au comble, même au sein de l'Église anglicane, les soi-disant *ministres du saint Évangile*, pour apaiser les angoisses de leurs ouailles encore croyantes à quelque chose, font de très-grands efforts pour accréditer parmi elles l'incomparable plaisanterie de l'*unité protestante* et des dissidences catholiques en matière de foi ; mais, grâces en soient rendues au Pasteur éternel, qui veut que toutes ses ouailles dociles, encore égarées, reviennent au grand troupeau, l'entreprise des champions de l'erreur est désormais au-dessus de leurs forces et de la crédulité de leurs dupes. Je n'aurais besoin que de M. Vinet lui-même, qui a, non inventé, mais répété la plaisanterie (1), pour montrer l'universelle et dernière dissolution de toutes les Églises fondées par les *glorieux réformateurs*.

Cette dissolution, le noble écrivain la voyait partout, dans les églises allemandes, dans les églises des Pays-Bas, dans les églises françaises, dans les églises de la Suisse, dans sa chère église de Lausanne. Il avait assisté à plusieurs de ces synodes où le seul mot de *symbole*, de *dogmes à professer*, excitait des tonnerres de réprobation. Cette dissolution, il la décrivait avec une admirable énergie : « Les poutres de la charpente se déjoignent... L'édifice craque de toutes parts... Ses forces accessoires et auxiliaires se retirent... Tous les vieux ressorts se détendent et ne sont pas remplacés... Un instinct de conservation pousse tout le monde à sortir, avant qu'elle s'écroule, de cette maison ébranlée... *Il y a des protestants, il n'y a plus de protestantisme* (2). » Et il déplorait la faiblesse de ses coreligionnaires, qui ne s'accordaient plus que dans la *nullité*, en présence de cette Église,

(1) M. Vinet cite l'auteur anonyme, mais que je pourrais nommer, de la brochure intitulée : *de l'Unité romaine, et de la diversité protestante*. *Essai*, p. 181.

(2) *Ibid.*, 495.

dont il disait, à l'encontre de ce qu'il avait écrit quelques pages plus haut : « La forme du catholicisme étant fort arrêtée, tel on l'accepte, tel on le garde, et l'on sait d'avance sur quel terrain et dans quelles conditions on le trouvera... *Il y a quelque chose qui semble environner le catholicisme d'un mur de diamant : c'est sa doctrine même* (1). »

M. Vinet écrivait ainsi en 1842. Si Dieu nous l'eût conservé, que penserait-il aujourd'hui que la tête du protestantisme, l'Église anglicane, *environnée* par la reine Élisabeth *d'un mur*, non de *diamant*, mais d'or, est tombée en poussière sous la main du chef du cabinet de Saint-James, qui lui a dit, avec l'assentiment de tous ses archevêques et évêques, moins un : « Que tu es ridicule de soutenir encore au dix-neuvième siècle le dogme suranné du péché originel et de la nécessité de la régénération baptismale ! Allons, sois sage, et reçois, en face de l'Europe, pour ton très-légitime ministre, le docteur déiste Gorham, sinon ! »

Chose singulière ! pendant que la question capitale de la foi à la régénération baptismale coule bas les restes du protestantisme officiel en Occident, la même question, à ce qu'on nous dit, trouble le sommeil des églises schismatiques de l'Orient et menacerait l'ombre d'unité qu'on leur suppose. Les patriarches de Constantinople et de Jérusalem auraient déclaré indispensable pour le salut le baptême par *immersion,* et rangé par conséquent parmi les exhérédés du royaume des cieux, non-seulement tous les chrétiens de l'Europe, de l'Amérique, etc., mais encore ceux de l'église *orthodoxe russe*, qui tiennent pour très-valide le baptême par *ablution*. Qui sait s'il ne plaira pas au Seigneur de nous donner une nouvelle et bien douce preuve de cette vérité : *Le baptême est la porte du salut, le sacrement qui nous fait enfants de Dieu et de son Église?*

En présence de cette décomposition générale des institutions fondées par les hommes, que sont les dissidences doc-

(1) *De l'Unité romaine et de la diversité protestante.* p. 423.

trinales reprochées aux catholiques? Ne parlons pas du jansénisme proprement dit, mort sous les foudres de l'Église, et dont les partisans, s'il en est encore, ne peuvent rester parmi nous qu'en nous trompant. Quant aux thomistes et molinistes, gallicans et ultramontains, supposé qu'ils fussent aujourd'hui autre chose que des fantômes et de pures réminiscences du passé, que seraient-ils? — Des enfants de la sainte Église catholique qui s'amuseraient à rompre des lances théologiques dans le vaste champ clos laissé à leurs libres évolutions. Mais allez toucher à une des nombreuses colonnes du temple catholique, à l'un des articles, je ne dis pas du Symbole des apôtres, ni du Symbole de Nicée et de saint Athanase, mais seulement à l'une des définitions doctrinales décrétées et publiées, soit par un concile œcuménique, soit par le souverain pontife parlant *ex cathedra urbi et orbi;* vous verrez tous ces ferrailleurs s'unir pour vous dire : Ne touchez pas à cela, c'est une des limites posées par Jésus-Christ, parlant par son Église !

Voilà, faut-il dire à nos frères errants, à quoi se réduisent nos *terribles* dissensions. Comparez-les aux vôtres, et voyez si vous ne vous reconnaîtriez pas à ce mot fameux qui contient l'histoire de tous ceux qui ont prétendu trouver la vérité hors de l'unité catholique : Ils ne s'accordent que dans la division, *le schisme est leur unité* (1) !

CHAPITRE III.

Que si l'Église catholique a toujours subsisté, subsiste toujours, il ne faut pas en accuser les hommes.

D. Que voulez-vous dire par là ?

R. Je tiens à justifier deux classes d'innocents : le sacerdoce catholique avec ses défenseurs, et les ennemis quel-

(1) Tertullien.

conques du catholicisme. On accuse les premiers, tantôt d'avoir créé, dans le délire de l'ambition, le plan d'une Église universelle, tantôt d'avoir faussé le plan divin en le resserrant ou en l'élargissant trop ; enfin, de s'être toujours obstinés à le soutenir tel que nous le trouvons. On accuse les autres d'avoir lâchement, maladroitement combattu l'Église, d'avoir manqué cent occasions d'en finir avec ce mauvais rêve des papes, des évêques et des moines. Je veux décharger les uns et les autres du poids d'accusations injustes, absurdes même, montrer qu'ils sont innocents du fait de la perpétuité de l'Église catholique, et que, si le fait est répréhensible, le blâme en doit aller à Jésus-Christ et à un très-haut complice que je signalerai en expliquant le huitième article du Symbole des apôtres.

D. Je comprends votre thèse, mais la démonstration m'en paraît devoir être longue et difficile. Et d'abord, s'il est aisé d'absoudre les papes et les évêques de la *création* de l'Église catholique, création qui appartient visiblement aux apôtres et à celui qui les envoya, comment prouver qu'ils n'ont pas soutenu cette œuvre, puisque sans la hiérarchie catholique on ne conçoit pas la possibilité d'une Église universelle ?

R. J'admets bien, pour l'existence de l'Église, la nécessité du concours perpétuel des membres du sacerdoce catholique ; mais je crois voir, avec une parfaite évidence, que ce perpétuel concours des papes, des évêques, des prêtres, des moines et de tous les fidèles dévoués, pour le maintien de l'unité catholique, n'a jamais pu être l'œuvre ni d'un ou de plusieurs papes, ni d'un ni de mille évêques, prêtres, rois, empereurs, etc. Vous allez le voir.

Vous m'accorderez, sans doute, que ce n'est pas par leur côté faible, par leurs petites et grandes misères morales, que tous ces agents ont soutenu l'édifice catholique.

D. Non, certes ; ce qui étonne même, quand on lit l'histoire de certains siècles, c'est que l'Église n'ait pas péri par les scandales et les désordres qui éclataient dans les plus hauts rangs. Elle ne fut sauvée que par la masse de lu-

mières et de vertus qui se trouvait même alors dans le sacerdoce, de l'aveu des historiens les moins favorables à celui-ci.

R. Eh bien, c'est dans cette masse de lumières et de vertus sacerdotales que je vois le plus terrible obstacle à l'unité catholique; obstacle tel, que, sans une lumière et une vertu supérieures aux lumières et aux vertus des membres du sacerdoce, l'union de ceux-ci constitue la plus grande impossibilité morale qu'il soit possible de concevoir.

Certes, ce n'est pas une petite affaire que de maintenir l'union et l'ordre parmi une trentaine d'esprits qui ne se distinguent que par l'ignorance, la paresse et la frivolité. Si, par hasard, vous ne le saviez pas, allez dans une école primaire. Mais établir et conserver l'unité de pensée, de sentiment et d'action dans une assemblée d'esprits à grandes vues, de cœurs passionnés pour les grandes choses, quelle tâche, l'assemblée ne fût-elle que de douze individus !

Je ne conçois qu'un moyen d'assurer l'unité des douze : la présence d'un président, résumant les débats, concluant par une décision telle quelle, et disant à une compagnie de licteurs : Enchaînez celui de ces messieurs qui ne goûtera pas ma décision, et, s'il résiste, coupez-lui la tête ! — Si vous voyez un autre moyen de garantir l'unité, veuillez bien me le dire.

D. Votre méthode est sans doute la plus courte, mais elle a l'inconvénient de réduire les douze penseurs à un seul, et de faire de celui-ci un ogre. Il me paraît qu'entre hommes de science et de vertu, la discussion pourrait produire l'accord, 1° sur les premiers principes ; 2° sur les déductions les moins contestables, et que, pour le reste, le bon sens dirait : Liberté !

R. Très-bien ! et, pour ce qui me regarde, je préférerais infiniment la liberté à la chaîne et à la hache, m'offrît-on la présidence des douze. Mais allons au résultat de la liberté.

Si les douze s'occupent de philosophie rationnelle, je pense qu'ils pourront s'accorder sur quelques définitions

géométriques, sur quelques faits de l'ordre physique parfaitement constatés par l'observation. Quant aux axiomes métaphysiques les plus clairs, s'ils obtiennent aujourd'hui l'adhésion commune, des scrupules viendront à quelques-uns durant la nuit; demain ils demanderont une révision du jugement, et le résultat de la nouvelle discussion sera de transformer leurs scrupules en doutes très-graves, très-fondés. Je parie tout ce que vous voudrez que, loin d'aborder le chapitre des *déductions les moins contestables*, nos douze resteront à discuter les principes jusqu'au jour où l'un d'entre eux dira : Que vous en semble, mes amis? N'aurions-nous pas surabondamment prouvé que, s'il existe des principes, ce n'est pas pour le pauvre esprit humain? — N'acceptez pas mon pari, car il est déjà gagné. Ne vous ai-je pas fait voir que, depuis vingt-cinq siècles que les philosophes rationnels sont à l'œuvre, il leur reste toujours à découvrir les principes de leur philosophie métaphysique et morale (1)? Mais laissons la philosophie rationnelle pour revenir à notre sujet.

De quoi est-il question? De l'établissement et du maintien, durant dix-huit siècles révolus, d'une école de philosophie religieuse, renfermant dans son sein une foule de nations et une infinité de familles appartenant à *toutes les nations qui sont sous le soleil*. Je suppose que les chefs de cette immense école se réduisent à douze, assemblés là autour d'une table, pour arrêter de concert le programme de cette philosophie. Où trouveront-ils les vrais principes de la philosophie du Christ?

D. Dans la Bible, vous répondra-t on.

R. Je le veux; mais trouve-t-on quelque part dans la Bible la formule complète, nettement conçue et exprimée de toute la doctrine du Christ?

D. Je ne le pense pas; mais nos douze sont des hommes de savoir et de vertu : qu'ils cherchent cette formule, et, Dieu aidant, ils la trouveront.

(1) V. les *Quest. prélim.*

R. Les voilà, en effet, je le suppose, à lire, méditer, confronter les trente et quelques mille versets de la Bible. Comme ils croient peu à l'infaillibilité des traducteurs, et qu'ils sont d'ailleurs de très-forts hébraïsants et hellénistes, ils lisent, discutent les textes originaux, ne négligent rien pour parvenir à l'intelligence du sens grammatical. Après ce travail d'analyse, qui, pour n'être pas dérisoire, exigera au moins un ou deux lustres d'études silencieuses, les voilà qui s'élèvent à la synthèse. Vous les voyez, chacun séparément, se hasarder à poser un principe, un point de départ, faire un pas en avant, un autre en arrière, à droite ou à gauche, écrire, corriger, effacer. Enfin les plus diligents, ou les plus légers, ont bâclé leur canevas de philosophie chrétienne, et demandent à lire leur composition. La lecture commence.

La lecture des douze compositions achevée, si vous n'avez pas douze systèmes de philosophie chrétienne, sinon totalement contradictoires, du moins n'ayant entre eux de commun que leur prétendue origine biblique, vous devrez crier au miracle; car, si vous jugiez cela naturel, vous me prouveriez que vous ne connaissez ni la Bible ni le caractère des hommes de savoir et de vertu.

D. Je m'attends bien à une grande divergence; mais, la lecture finie, la discussion commencera, et si nos vertueux docteurs en bannissent les entêtements de l'amour-propre, la lumière se fera.

R. Oui, et je vais vous montrer cette lumière. De deux choses l'une : ou nos vertueux docteurs tiendront à leurs convictions personnelles, fondées sur les lumières résultant de leurs études et de la discussion, ou ils entreront dans le système des concessions réciproques.

S'ils prennent le dernier parti et qu'ils disent : Il faut en finir avec ce galimatias biblique, en tirer tant bien que mal une forme de religion commune que nous puissions enseigner aux peuples *par ordre du Christ*. Prenez-moi ces deux ou trois dogmes, je vous abandonne les autres; que chacun en fasse autant, et nous allons écrire : *Il a paru à l'Esprit*

Saint et à nous !.... Dans cette hypothèse, vous comprenez que, si le savoir et *la vertu de nos docteurs* ne trouvent pas en ce monde leur récompense, Dieu y pourvoira et recommandera, d'une manière toute spéciale, ces honnêtes gens au premier auteur des religions de mauvais aloi.

Que si nos vertueux savants tiennent à ne pas faire croire aux autres ce qu'ils ne croient pas eux-mêmes, je suis sûr de ne pas m'éloigner de la vérité en disant que, sur les douze religions, la moitié, les deux tiers crouleront plus ou moins vite sous le feu de la discussion, et que les incendiés se réfugieront sous le drapeau des deux ou trois chefs qui les aideront à sauver quelques débris de leur travail. La lutte ne sera plus d'un contre tous, mais de parti à parti, et, au lieu d'arriver à l'unité de conviction, on marchera, de séance en séance, à la preuve de la nullité des plus fortes convictions.

Mettons qu'un beau jour, un de ces douze génies ait rallié toutes les voix par un exposé lumineux et irrésistible de son programme, et que tous, se sentant subjugués, s'écrient : C'est vraiment la parole du Christ ! Combien pensez-vous que durera cette conviction ?

D. Il serait bien possible qu'il en fût de nos philosophes bibliques comme des philosophes rationalistes, que la Pénélope de leur raison effilochât la nuit ce qu'elle aurait tissé durant le jour.

R. Cela est évident. Leur conviction ne pouvant reposer que sur la force de l'argumentation, je ne vois pas quelle argumentation théologique et philosophique serait assez heureuse, assez resplendissante d'évidence, pour subjuguer constamment ces douze esprits supérieurs. Plus ils seraient craignant Dieu, plus aussi ils répugneraient à imposer aux peuples une profession de foi qui leur laisserait des doutes, et pour la défense de laquelle ils ne seraient pas prêts à dire aux persécuteurs, comme nos millions de martyrs catholiques : Je crois au Christ, et, plutôt que de renier ou dissimuler ma foi, je mourrai !

Maintenant, je vous le demande, voyez-vous l'impuis-

sance où a toujours été le sacerdoce catholique (eût-il renfermé cent fois plus de lumières et de vertus) d'établir et de maintenir, *par ses propres forces*, l'unité de croyance et de pratique, je ne dis pas durant dix-huit cents ans, mais seulement durant un petit quart de siècle?

D. Je crois y voir du moins une très-grande, une extrême difficulté.

R. Deux mots vous feront voir que votre extrême difficulté est une impossibilité morale supérieure à toutes les impossibilités imaginables dans ce genre.

En effet, au lieu des douze membres du sacerdoce catholiques (que nous avons supposés réunis autour de la même table), l'histoire de l'Église catholique nous en montre plus de dix-huit millions, formant durant dix-huit siècles l'immense réseau qui retient, par la seule force de la conviction, dans la profession de la même foi, cinquante générations de catholiques disséminées sur tout le globe.

Pour vous montrer que je n'exagère pas, voici mes calculs par nombres ronds :

1° Environ 260 papes de saint Pierre à Pie IX..................................	260
2° En ne donnant à chaque pape que mille *frères dans l'épiscopat,* et en donnant à chacun vingt ans d'épiscopat (ce qui est certainement trop), nous avons 5,000 évêques par siècle, ce qui nous en donne pour 18 siècles.......	90,000
3° En donnant 200 prêtres à chaque évêque, nous en avons 200,000 à la fois (ce qui est évidemment au-dessous du nombre même actuel); en leur accordant, ce qui est encore trop, vingt ans de prêtrise, chaque siècle nous en donne un million, et, partant, le total des prêtres catholiques serait de..............	18,000,000
	18,090,260

Je vous prie d'observer que dans mon calcul ne figurent pas : 1° les ministres inférieurs : diacres, sous-diacres,

acolytes, lecteurs, exorcistes, etc., autrefois très-nombreux; 2° les légions monastiques de l'un et de l'autre sexe, légions telles qu'à certaine époque, le pouillé du seul ordre des Bénédictins ne comptait pas moins de quatorze mille maisons en Europe. Ces deux classes, surtout la dernière, ayant toujours pris une grande part au travail d'*édification religieuse*, nous devrions en tenir compte, ce qui porterait indubitablement le chiffre des membres actifs de la société religieuse catholique, depuis saint Pierre à son successeur actuel, à plus de 40,000,000.

Toutefois je vous abandonne l'appoint de 22,000,000, pour m'en tenir à mon premier chiffre, et voici la question que je vous prie d'examiner :

L'œuvre de l'unité religieuse, qui vous paraissait d'*une difficulté extrême*, alors qu'elle n'exigeait l'accord que de douze bonnes têtes réunies autour de la même table, vous paraît-elle plus facile maintenant qu'elle exige le concours de dix-huit millions de têtes appartenant à cinquante générations successives, à deux ou trois mille États et idiomes différents?

D. J'avoue que je n'aurais jamais cru que l'existence de l'Église catholique impliquât une impossibilité morale aussi évidente.

R. Cependant ce n'est encore qu'un aperçu bien superficiel du fait humainement inexplicable de l'unité religieuse. Je vous invite très-fort à creuser ce magnifique sujet, et, pour vous faciliter ce travail, je vais en peu de mots vous signaler un ou deux points de vue entre vingt.

Ces dix-huit millions d'esprits ne sont pas tous, bien entendu, de grands docteurs; mais il faut reconnaître que tous savent quelque chose, et que la grande majorité a une capacité et une instruction suffisantes pour comprendre ce qu'elle enseigne. Une preuve que les prêtres catholiques savent ce qu'ils disent, c'est que ces diseurs sont toujours écoutés, et que nul auditoire n'a jamais égalé le leur par le nombre et l'assiduité.

A moins de nier l'évidence, il faut encore reconnaître que nulle classe n'a donné autant de savants, et des savants qui n'ont laissé intacte aucune question imaginable. On leur reproche même, et non sans raison, d'avoir porté trop loin la passion des investigations curieuses et l'esprit de subtilité. Même dans les sciences naturelles et les grandes découvertes, nous voyons le clergé catholique ouvrir constamment la marche jusqu'à ces derniers temps, et y figurer encore avec honneur depuis que, par l'effet de circonstances déplorables, la masse a dû se renfermer dans la citadelle théologique. Cette exception, qui remonte à peine à un siècle, n'empêche pas le fait : le clergé a été le corps savant par excellence. Et cela devait être, puisque l'unique affaire de ce corps est d'enseigner la science des sciences, la science qui donne des règles et des principes à toutes les connaissances humaines, et contre laquelle toutes les connaissances humaines n'ont cessé de murmurer, et ont souvent protesté avec une extrême violence.

Voilà pourtant le corps dans lequel il faut établir l'unité de pensée et de parole, pour obtenir l'unité de foi dans l'immense société des fidèles catholiques. Mettons que, sur ces dix-huit millions de penseurs, deux à trois cent mille seulement aient été capables d'avoir une pensée propre sur les hautes questions de la théologie chrétienne : n'en résulte-t-il pas toujours l'impossibilité humaine de faire que ces deux à trois cent mille pensées restent une seule pensée?

D. Oui. Toutefois on dira que l'esprit de corps et de hiérarchie y est pour quelque chose, que les deux cent mille prêtres pensent, ou du moins parlent sous la houlette des mille évêques, et que ceux-ci sont sous l'influence de l'évêque des évêques.

R. Un écolier dira cela, mais je crois que vous seriez en mesure de lui dire : Mon ami, c'est précisément cet esprit de corps et de hiérarchie qu'il s'agit d'expliquer. Sur ces deux cent mille prêtres, il y en a au moins dix mille assez forts en savoir pour que leurs évêques les consultent et les

recommandent à ceux qui nomment les évêques. Il y en a peut-être trente à quarante mille assez forts en prétentions pour trouver mauvais qu'on ne les consulte pas, eux qui gouverneraient quatre diocèses; comment cette masse énorme, dans laquelle la liberté de penser, de parler, n'est pas petite, ne fait-elle qu'un dans l'enseignement du catéchisme ?

Il ne faut pas s'imaginer, en effet, que les évêques ne fassent que répéter les paroles venues de Rome, et que les prêtres ne se hasardent pas à dire autre chose que ce qu'ils entendent dire à leur évêque. Ouvrez l'histoire de l'Église : que de conflits en matière théologique entre les docteurs du premier et du second rang ! Citons deux exemples entre mille.

Voilà, au treizième siècle, deux hommes appartenant à deux corps monastiques, dont ils furent de leur vivant, et dont ils resteront toujours la gloire par l'éclat presque incomparable du génie, de la science et de la sainteté : saint Thomas d'Aquin et saint Bonaventure. Étudiez ces deux esprits sublimes ; vous les trouverez aussi unis par l'amitié et par leur soumission filiale à tous les points de doctrine définis par l'Église, que divisés sur tout le reste.

Voyez ensuite deux grands hommes du grand siècle : Bossuet et Fénelon, dont nul ne peut mettre en doute l'orthodoxie personnelle, et la vie et la fin dans l'union catholique. Quelle différence néanmoins, dans la politique civile, entre l'auteur de la *Politique tirée de l'Écriture sainte* et l'auteur du *Télémaque*, de l'*Examen de conscience sur les devoirs de la royauté*, etc. ! En matière de politique ecclésiastique, quel désaccord entre l'auteur (un peu malgré lui) de la *déclaration* de 1682 et de sa *défense*, et l'auteur de tant de pages où la *déclaration* est conspuée et les *libertés gallicanes* traitées de honteuses *servitudes!* Enfin, n'entendez-vous pas Bossuet accuser le libéral Fénelon de perdre la liberté humaine et jusqu'au sentiment de notre personnalité par ses *Maximes des saints*, et Fénelon accuser

Bossuet de perdre l'âme de la théologie qui a fait les saints, par son rationalisme théologique? La lutte entre ces deux géants reste incertaine jusqu'au jour où Innocent XII se voit obligé de dire au cygne de Cambrai : Chantez la palinodie! et à l'aigle de Meaux : Ne vous hérissez plus si fort!

Concevez-vous la possibilité, humainement parlant, de conserver l'unité de croyance parmi près de quinze milliards de catholiques, tous doués de la faculté de penser et de juger leurs chefs, et dirigés par dix-huit millions de penseurs et de professeurs, sur lesquels dix mille au moins ont été très-capables, par leur talent et leur position influente, d'anéantir dix mille fois l'unité de pensée en religion?

D. L'impossibilité est manifeste, et je ne pense pas qu'on l'amoindrisse en disant, comme les protestants, que c'est le génie fascinateur de la papauté, qui, en subjuguant les évêques, a subjugué les prêtres et les fidèles.

R. Non, certes; car la soumission de quatre-vingt-dix mille évêques à deux cent soixante papes n'est pas moins surhumaine que la soumission de dix-huit millions de prêtres à quatre-vingt-dix mille évêques, et la soumission de quatorze à quinze milliards de catholiques à dix-huit millions de prêtres.

A propos de la fascination papale, voici un autre point de vue que je vous indique. Parmi tant de grands esprits qui ont occupé le saint-siége, prenez celui qui fut peut-être le plus capable de fasciner le monde par le double éclat du génie et de la sainteté, saint Grégoire VII. Ouvrez son histoire, écrite de nos jours par une plume protestante des plus érudites et des plus consciencieuses (M. Voigt); voyez, dans ses luttes gigantesques pour les libertés de l'Église, le secours qu'il reçoit de ses *vénérables frères dans l'épiscopat* et de ses *chers fils* les prêtres; écoutez ses gémissements sur la trahison d'un grand nombre et la faiblesse générale des autres, et demandez-vous si c'est bien avec de telles troupes qu'on remporte de pareilles victoires.

Le génie des chefs et leur sainteté! Mais ne voilà-t-il pas

deux causes dont une eût suffi pour opérer une rupture, attendu que le génie et la sainteté ne se corrigeront jamais de l'habitude d'aller au but par des voies qui déplaisent aux immortelles souveraines du monde, les médiocrités?

Quant au protestant qui croirait expliquer l'unité catholique par l'ascendant naturel des papes, voici ce qu'on pourrait lui dire : Vos églises nationales ont été dès l'origine sous la garde de papes ou de papesses très-jaloux de leur suprématie religieuse et très-capables de la soutenir, puisque, réunissant dans leurs mains la houlette et le sceptre, ils exerçaient sur leurs sujets spirituels le droit de vie et de mort, droit dont il est notoire qu'ils ont fait un énergique usage contre les contempteurs des religions officielles. Cependant, loin de conserver l'unité religieuse dans leurs États, les plus zélés d'entre eux ont contribué à sa ruine en se laissant trop aller au désir de marquer leur règne par de nouvelles réformes. C'est ainsi que dans votre petite Rome, Genève, on voit quinze religions protestantes, dix-sept à Lausanne, six cents en Prusse, des milliers et des milliers en Angleterre et en Russie. Il y a là deux phénomènes que vous aurez de la peine à expliquer : 1° comment les papes de Rome ont pu, durant dix-huit siècles, retenir dans les liens d'une foi hostile à l'orgueil et aux passions des milliards d'hommes sur lesquels ils ne pouvaient user de contrainte, tandis que vos papes nationaux, armés de tant de moyens d'influence, ont fait de vains efforts pour empêcher leurs petits troupeaux de *tourner à tout vent de doctrine;* 2° comment nos deux cent soixante papes, au lieu de succomber comme les vôtres à la tentation de se signaler par des innovations et des créations, se sont tous conformés à la vieille maxime : *Nihil innovetur nisi quod traditum est : Qu'on se garde de rien changer à ce qui nous arrive du réservoir apostolique par le canal de la tradition universelle!*

D. Me voilà bien convaincu de l'injustice souveraine qu'il y a à rendre le sacerdoce catholique responsable du fait de la perpétuelle unité de l'Église catholique. Je vois

que, si les faiblesses de beaucoup de ses membres n'eussent pas suffi à compromettre l'existence de l'unité, ses lumières et ses vertus eussent été plus que suffisantes pour diviser et subdiviser l'innombrable troupeau, dix fois dans un siècle.

R. Passons maintenant à l'apologie d'une autre classe d'innocents.

CHAPITRE IV.

Que les ennemis actuels de l'Église catholique ne peuvent pas se plaindre de leurs devanciers.

D. Pensez-vous donc que les anciens ennemis de l'Église aient constamment fait preuve de sagesse et d'ardeur dans leur guerre au catholicisme ?

R. Oui, je le pense; et vous le penserez vous-même quand vous aurez lu l'histoire authentique de l'Église. Dans le récit de ces guerres, qui se ralentissent et semblent s'éteindre à certaines époques, mais qui, en réalité, ne s'assoupissent que pour éclater de nouveau, vous admirerez souvent la supériorité de l'attaque sur la défense, et vous direz avec l'unique fondateur et sauveur de l'Église : *Dans leurs entreprises, les enfants du siècle sont plus habiles que les enfants de lumière* (1). En attendant, voici un léger aperçu des exploits de la sagesse du siècle.

On peut classer les ennemis de l'Église en trois catégories : les antichrétiens, voulant abolir jusqu'au nom du Christ; les anticatholiques, qui, par le schisme ou l'hérésie, veulent faire une église ou une religion chrétienne à leur image; les mauvais catholiques, qui, sans sortir de l'Église, veulent y jouir de la liberté de vivre en schismatiques, en

(1) S. Luc, XVI, 8.

hérétiques, et même en païens. Ces trois sortes d'ennemis ont toujours coexisté en Europe ; car, quand l'antichristianisme païen s'y éteignit, l'antichristianisme y reparut bientôt sous les noms bizarres de ces sectes du moyen âge, aussi impies que brutales, dont la doctrine était : *Le crucifié du Calvaire est un démon*, *le mariage une invention de l'enfer* (1). Ces ennemis se sont toujours donné la main, alors même qu'ils ne croyaient pas le faire. Les antichrétiens ont constamment appuyé les attaques des anticatholiques, et avec raison, puisque les schismatiques et les hérétiques n'ont jamais été que les pionniers et l'avant-garde de l'antichristianisme. Les mauvais catholiques n'ont cessé de sourire à ces attaques, de répéter les coups de langue des ennemis du dehors, et de dire : Il est bon que le sacerdoce, qui ne nous ménage pas, trouve des gens qui lui disent de belles vérités au milieu de quelques exagérations.

Je soutiens que ces gens-là ont tous très-bien rempli leur rôle, et que, si la citadelle catholique tient toujours, ce n'est nullement leur faute.

D. Je vous accorderai que les antichrétiens des premiers siècles n'y sont pas allés de main morte ; mais cette violence toute matérielle qui se bornait à dire : Adorez les dieux ou mourez ! n'était pas très-propre à ramener des âmes éprises d'une doctrine infiniment supérieure aux absurdités de l'idolâtrie ; peut-être même ces brutalités contribuèrent-elles à resserrer les liens de la famille catholique.

R. Si vous pensiez sérieusement que les prisons, les chaînes, les grils ardents, les chevalets, les ongles de fer, les lions et les panthères de l'amphithéâtre, sont des moyens d'attacher à une religion telle que la nôtre des âmes unies à des corps comme les nôtres, je n'aurais rien à vous dire, sinon que j'ai perdu mon temps en vous donnant des leçons de philosophie chrétienne. Vous me donneriez la preuve que vous êtes encore étranger à toute connaissance de notre

(1) V. M. Hurter, *Histoire d'Innocent III.*

nature. Notre âme, à ce qu'il me paraît, est *naturellement* très-froide pour la doctrine de Jésus-Christ, aujourd'hui que celle-ci ne lui demande que le sacrifice de nos bourreaux, les vices; pouvait-elle se passionner pour cette doctrine, quand, derrière le prêtre exigeant le sacrifice des passions les plus chères, les plus invétérées, elle voyait les bourreaux du corps prêts à se ruer, au nom de la loi, sur le nouveau chrétien ? Le bon sens ne vous dit-il pas, comme à tout esprit non malade : *Ce ne sont pas les supplices qui ont soutenu l'unité catholique, mais c'est l'unité catholique qui s'est trouvée assez forte pour résister, on ne sait comment, à un déluge de supplices qui a duré, avec quelques intermittences, près de trois siècles.*

Au reste, ne vous imaginez pas que les premiers catholiques n'eussent à lutter que contre les supplices infligés par la loi ; les séductions et les violences morales étaient encore plus grandes. Les philosophes, les écrivains, entre lesquels le païen Celse et les apostats Porphyre et Julien, ne laissèrent rien à désirer pour mettre en lumière *l'impiété, la fausseté et le ridicule de la superstition galiléenne.* En lisant ce qui nous reste de leur travail, on voit que si dans la plaisanterie et le sarcasme ils sont inférieurs à Voltaire, ils le surpassent de beaucoup dans l'érudition biblique et l'art du sophisme. Aux attaques de la science se joignaient d'affreuses accusations tellement accréditées par la haine publique, que les plus éloquents apologistes désespéraient d'obtenir justice. Pour ne pas entrer dans des détails, bornons-nous à ces paroles de Bossuet : « Les calomnies se joignaient... à la cruauté. Des hommes qui pratiquaient des vertus au-dessus de l'homme étaient accusés de vices qui font horreur à la nature. On accusait d'inceste ceux dont la chasteté faisait les délices ; on accusait de manger leurs enfants ceux qui étaient bienfaisants envers leurs persécuteurs (1). »

(1) *Disc. sur l'Hist. univ.*

Vous voyez donc que la persécution morale accompagna toujours la persécution sanglante, et qu'elle continuait de torturer les âmes quand il arrivait aux bourreaux de laisser respirer les corps. De Néron à Constantin, l'opinion païenne ne cessa de traduire les chrétiens en scélérats stupides et abominables.

D. Allons, je retire ma phrase, qui d'ailleurs n'avait rien de bien sérieux, et je tiens les vieux antichrétiens pour irréprochables au tribunal de Satan.

R. Oui, pourvu que Satan soit juste, ce que je ne garantis pas. Comme j'espère que nous n'aurons jamais, ni vous ni moi, l'occasion de plaider à ce tribunal, contentons-nous de justifier les vieux antichrétiens devant ceux qui aujourd'hui continuent leur œuvre, et qui, pleins de confiance dans la profondeur de leurs manœuvres, se flattent d'en finir bientôt avec la vieille superstition que la sagesse et la puissance du peuple-roi ne surent pas étouffer au berceau. Pour ramener ces fanfarons à des sentiments d'équité et de modestie, tout en rendant justice à leur mérite, voici, selon moi, ce qu'on pourrait leur dire :

« Il est très-vrai que votre guerre au catholicisme est un chef-d'œuvre qui ferait le plus grand honneur à vos chefs dans un certain monde que je ne nomme pas, si le roi de ce monde-là n'en était pas l'inspirateur. Ils ont tiré un admirable parti d'une arme qui manquait aux premiers persécuteurs : la presse. A un signal donné, dix mille plumes barbouillent de la même boue et du même sang la figure du pape et des cent mille évêques, prêtres, religieux qui sont en Europe et en Amérique. Ces prêtres sont, d'abord, d'implacables ennemis, ici des monarchies absolues ou constitutionnelles, là des républiques, en un mot, de tout gouvernement qui ne se fait pas jésuite ou capucin pour servir l'insatiable ambition du sacerdoce. Ce sont, par leur théologie morale, et surtout par l'application qu'ils en font au tribunal de la pénitence, d'abominables corrupteurs des âmes, des dévoreurs du pauvre peuple par leurs

mille exactions et une soif inextinguible de l'or; enfin, des hommes de sang, des soudoyeurs d'assassins, quand ils ne jugent pas à propos d'exercer par eux-mêmes leur rage sur les bons patriotes, sur les grands amis du peuple. La chose est démontrée par la production de correspondances sacerdotales, de listes de proscription, etc., etc.; et, à force d'être ressassée, la calomnie prend si bien, que j'ai connu des lecteurs honnêtes devenus, les uns complétement fous, les autres tellement furieux, que, pour manger de la chair de prêtre, ils n'attendraient pas qu'elle fût cuite (ce sont leurs expressions).

« Cela est très-habile; les anciens persécuteurs, avec les mêmes moyens, n'auraient pas mieux fait. Ceux-ci avaient sur vous l'avantage de défendre un ordre social vénérable par son antiquité; ils avaient pour eux les lois, les mœurs, la force publique, et une foule de très-honnêtes citoyens. Vous n'avez rien de tout cela. Le moins coquin d'entre vos héros, s'il n'a pas mérité vingt fois la corde, comme tels et tels, a du moins plus d'un titre au bagne par ses infamies, ou à la prison pour banqueroutes et dettes : parmi nous et parmi vous, cela est hors de doute. Vous attaquez une société christianisée depuis quinze siècles, et défendue encore par des armées que vous n'avez pu corrompre. Eh bien, par leur presse et d'autres moyens de propagande, vos chefs ont su compenser ces désavantages. Ils ont blanchi comme neige vos plus noirs vauriens, transformé en soleils de vertu, passionnés pour le bonheur du peuple, les gredins les plus décriés; organisé l'extermination de l'élite de la société chrétienne au nom de l'évangile du Christ, et créé dans l'ombre des légions de sicaires, probablement supérieures par le nombre aux légions romaines. Le succès vous paraissait naguère si infaillible, que plusieurs d'entre vous, dans l'ivresse d'une joie prématurée, jetaient le manteau de l'hypocrisie.

« C'est là, je l'avoue, une espèce de miracle que personne n'attribuera à Dieu, mais qui paraît au-dessus du génie de

l'homme. Cependant soyez justes! si dans vos efforts contre l'œuvre du Christ vous avez atteint les dernières limites du possible, convenez que vos devanciers, de Néron à Maxence, méritent le même éloge, et qu'à leur place, vous n'auriez pas mieux fait. Par là vous mériterez que la postérité soit juste envers vous, et qu'elle dise un jour : Si le christianisme ne périt pas, au dix-neuvième siècle, avec les lumières et les vertus qu'il a données au monde; si l'Europe n'est pas un désert parcouru par quelques bandes de sauvages occupés à s'entre-dévorer, la faute n'en est pas aux enfants de Mazzini! »

D. C'est, à ce que je vois, justifier du même coup les antichrétiens de tous les temps, et établir entre eux la belle égalité de la scélératesse.

R. Vous ne m'avez pas compris : la conscience chrétienne n'admettra jamais l'égalité de scélératesse entre des païens défendant leurs vieilles superstitions religieuses et leurs institutions sociales contre une religion, nouvelle pour eux, qui tendait à transformer tout cela, et des renégats chrétiens qui, pour assouvir leurs abominables convoitises, veulent exterminer, par la calomnie, le fer et le feu, la religion qui a fait des nations de l'Europe les plus éclairées, les plus morales, les plus libres, les plus puissantes qu'ait jamais vues le monde. Si les premiers furent la plupart grandement coupables par la cruauté dont ils usèrent envers des hommes qui ne combattaient l'erreur et le vice que par les lumières de la vérité et de la vertu, l'état-major des autres ne peut être que l'élite des scélérats. Il faut bien se garder de confondre deux états de choses si différents, car il en résulte pour les chrétiens des obligations très-différentes. Autant les premiers chrétiens eussent été coupables devant Dieu et devant les hommes en repoussant la force par la force et en recourant aux armes contre l'ordre de choses qu'ils trouvaient établi, autant les chrétiens de nos jours seraient inexcusables, devant Dieu et devant les hommes de bon sens, s'ils hésitaient à défendre, par tous

les moyens en leur pouvoir, contre des hordes de sauvages, le noble héritage qu'ils doivent transmettre aux générations à venir.

Ce que j'ai voulu dire, en comparant les exploits des premiers persécuteurs du christianisme aux travaux des persécuteurs actuels, c'est uniquement ceci : Les anciens ennemis de la religion catholique sont innocents du fait de sa longue vie ; ils l'eussent étouffée dix fois pour une, si elle avait pu l'être.

Passons à l'autre catégorie des ennemis du catholicisme.

D. Oui ; et je crois déjà voir dans les entrepreneurs du schisme et de l'hérésie des ennemis plus redoutables de l'unité catholique que les champions du franc antichristianisme.

R. Cela est évident. Pour être court sur un sujet qui est infini, je me bornerai à vous indiquer trois points de vue, pour les études historiques que je vous conseille sur cette matière.

I. Le schisme et l'hérésie ont eu le mérite d'ouvrir le combat contre l'unité catholique et de n'avoir jamais posé les armes. Simon de Samarie, dit le Magicien, n'a pas plutôt donné le signal, que les faiseurs de christianismes supérieurs à celui que prêchaient Pierre et les Onze accourent par douzaines et se mettent à l'œuvre. Si les apôtres, par l'entente et l'énergie de leur prédication, ont pu subjuguer les esprits et faire des premiers croyants *un seul cœur, une seule âme,* voilà une réaction de la liberté de penser et d'agir qui va tout perdre. Quelle vaste carrière, en effet, ouverte à la liberté des esprits et des cœurs par Simon et les nicolaïtes ! Alors que le sang de la croix fume encore, et que la Vierge-Mère attend l'heure qui mettra fin à la plus douloureuse des séparations, les disciples de Simon adorent dans leur maître le Verbe divin, l'Esprit de vérité, et dans la prostituée Hélène, la première et la plus noble de ses créatures. Les nicolaïtes, abusant d'une parole du disciple Nicolas (un des sept premiers diacres), ensei-

gnent qu'il faut apaiser les démons par des sacrifices et purifier sa chair en la prostituant. Les gnostiques, sous cent noms divers, se lèvent pour mettre cette belle morale sous le couvert de leur *gnose,* c'est-à-dire de leur théologie transcendante. Et quand la *gnose*, à force de turpitudes, est en baisse, l'esclave persan Manès apparaît vers la fin du troisième siècle, et a la gloire de léguer au monde une race de libres penseurs occultes, qui empeste l'Orient et l'Occident, et qui désolera encore l'Europe au treizième siècle, supposé qu'elle ne la désole pas encore (1).

Après les hérésies relativement petites, et l'hydre incommensurable du manichéisme dévorant partout dans l'ombre, et jusqu'à la dernière racine, la foi et les mœurs chrétiennes, considérez les grandes hérésies, les grands schismes, faisant d'incroyables efforts pour déchirer l'unité catholique, depuis Arius jusqu'à Photius, de Photius à Luther, de celui-ci jusqu'à nous; et si vous trouvez une époque où l'Église catholique n'ait pas eu à lutter au dehors contre les assauts des hérésies et des schismes consommés, et au dedans contre les premiers essais de l'esprit d'innovation en matière de foi et de mœurs, je vous prierai de me l'indiquer.

II. Le schisme et l'hérésie ont eu, sur l'antichristianisme pur, l'avantage de naître au sein de la citadelle catholique, et presque toujours (hélas, on ne peut le nier!) parmi les généraux ou les officiers les plus capables. Ces deux esprits, qui n'en font qu'un, outre le sacré caractère par lequel se recommandaient la plupart des chefs ou fauteurs de schismes et d'hérésies, ont toujours su parler aux bonnes âmes le langage qui leur va : le langage de la piété et du zèle, pleurnichant d'abord sur l'énormité des abus,

(1) Voy. les *Mémoires du jacobinisme*, par M. l'abbé Barruel. Cet ancien travail, qu'un petit nombre de voyants osaient à peine tirer de l'oubli ou du mépris où le tenaient les génies de la politique aveugle, est maintenant à lire comme un livre absolument neuf, par quiconque tient à s'expliquer l'explosion récente de la barbarie socialiste.

tonnant ensuite, puis foudroyant. Avant d'en venir aux derniers éclats, la plupart ont réussi à se faire, tant bien que mal, une réputation, pas seulement de science, mais de sainteté; et quand ces faux anges ont levé franchement l'étendard de la révolte contre l'Église de Jésus-Christ, l'engouement était trop grand parmi leurs dupes, pour ne pas répéter le cri des chefs : A bas la vieille Église, qui ne fait plus que radoter; le Christ est avec nous!

III. L'esprit de schisme et d'hérésie n'a jamais manqué l'occasion de tourner contre l'Église catholique toutes les forces de destruction qu'il a pu trouver sous sa main. Les premiers hérétiques contribuèrent puissamment à entretenir les préjugés et la fureur des païens contre l'Église, d'abord par leurs calomnies, ensuite par leur immoralité; et vous remarquerez que, en paraissant confondre les innocents avec les coupables, les persécuteurs savaient fort bien épargner les coupables et frapper les innocents. « C'était elle (la grande Église), dit Bossuet, que les empereurs infidèles attaquaient de toute leur force. Origène nous apprend que peu d'hérétiques ont eu à souffrir pour la foi. Saint Justin, plus ancien que lui, a remarqué que la persécution épargnait les marcionites et les autres hérétiques. Les païens ne persécutaient que l'Église qu'ils voyaient s'étendre par toute la terre, et ne connaissaient qu'elle seule pour l'Église de Jésus-Christ (1). »

Ainsi, à cette époque extrêmement critique, l'hérésie jouit, sinon de la faveur, du moins de la tolérance des césars. Elle disait aux catholiques : Joignez-vous à nous, et, en sauvant votre âme sans vous assujettir à tant de pratiques superstitieuses et gênantes, vous sauverez votre liberté, vos biens, votre vie. C'était là, vous en conviendrez, une tentation terrible pour les enfants de l'unité.

D. Oui, certes; mais, dès que le pouvoir politique devint chrétien, l'Église, à ce qu'il paraît, eut sa revanche.

R. Je trouve, moi, que c'est précisément depuis l'entrée

(1) *Disc. sur l'Hist. univ.*

des pouvoirs politiques dans l'Église, que l'unité de celle-ci a couru les plus grands dangers, et, pour vous le montrer, je n'ai besoin que de quelques données générales.

A peine Constantin adore-t-il Jésus-Christ, avec les quatre cinquièmes de ses sujets et une multitude de peuples étrangers, que le prêtre Arius se lève pour apprendre à l'univers catholique que Jésus-Christ n'est qu'une créature. Il est solennellement condamné par le premier concile œcuménique tenu à Nicée, en 325. Le grand empereur, qui a vivement appuyé cette condamnation, se laisse bientôt tromper par le grand fourbe, et veut de force le faire recevoir dans la communion de l'Église. Il persévère dans la foi de Nicée, mais sa faiblesse a laissé grandir autour de lui et dans le corps épiscopal la faction arienne. Celle-ci s'empare de son fils et successeur. Le long règne de Constance n'est qu'une guerre acharnée contre la foi catholique. Au très-anticatholique empereur succède le très-antichrétien Julien dit l'*Apostat*. Le catholique Jovien est élu, et ne règne que quelques mois. Il est remplacé par Valentinien Ier, qui reste fidèle à l'ancienne foi qu'il a noblement confessée sous Julien; mais il a le malheur de prendre, en secondes noces, une ardente arienne (Justine), et de livrer l'Orient à son frère Valens, arien forcené qui ne cesse de persécuter les catholiques jusqu'à ce que ses coreligionnaires, les Goths, le battent et le brûlent vif à Andrinople (378). Les fils de Valentinien Ier, Gratien et Valentinien II, périssent tragiquement avant d'avoir réalisé les grandes espérances qu'ils donnaient; mais le premier rend un immense service à l'empire et à l'Église, en donnant la pourpre à Théodose, si digne du titre de Grand. Celui-ci règne seize ans en Orient, et ce n'est que quatre mois avant sa mort qu'il réunit l'Occident sous son sceptre. Les deux fils, très-médiocres, du grand homme se partagent l'empire (395). Honorius ouvre, en Occident, la liste des nullités impériales qui finissent par Augustule et le triomphe complet des barbares en 476. Arcadius, en Orient, ouvre la liste

beaucoup plus longue des chefs du Bas-Empire, qui, sauf quelques exceptions, préparent, par leur faiblesse, par leur corruption, par leur rage théologique, le triomphe du schisme photien, commencé au neuvième, consommé au onzième siècle. Le schisme, à force de dire : « Le Turc plutôt que le pape ! » est exaucé en 1453 par la prise de Constantinople.

Dans l'histoire de l'Occident, depuis l'abolition de l'Empire, vous verrez le bel appui que l'Église trouva dans les princes barbares, les uns païens (ils furent les moins hostiles), les autres ariens furieux et prodigues du sang catholique. Que de souffrances, que de persécutions, que de travaux, avant de voir se lever, au neuvième siècle, les Charlemagne, les Alfred le Grand, quelques autres ! Suivez cette étude jusqu'à l'époque où Luther fit goûter à un tiers des gouvernants de l'Europe cet oracle du nouvel Évangile : *Maudit soit celui qui songera à repousser le Turc avant d'avoir écrasé le papisme !* Puis, résumant vos études sur tout le moyen âge, poesz-vous ces questions :

Si l'Église, depuis le huitième siècle, a eu quelques princes qui lui aient tendu la main, comment est-elle arrivée jusqu'à eux, alors que toutes les mains étaient tournées contre elle ? Si elle a pu maintenir son unité, tant que les pouvoirs politiques lui ont été étrangers et hostiles, comment a-t-elle pu la défendre, cette unité, contre les prétentions divergentes de ces quatre-vingts à cent chefs de grands et petits États européens, tous entrés dans l'Église avec un amour excessivement jaloux de leurs droits personnels, des droits de leur couronne impériale ou royale, ducale ou comitale, des droits de la nation, la nation fût-elle d'un demi-million, ou, comme tel canton suisse, de moins de vingt mille ? Comment accorder tout ce monde-là, d'abord en religion, puis en politique, de manière à pouvoir les faire lever comme un seul homme, à la fin du onzième siècle, pour aller au secours de leurs frères de l'Orient (première croisade en 1095) ?

Si vous ne voyez pas là une victoire sur cent mille impossibilités morales, matérielles, politiques, et une victoire qui dure de la fin du onzième siècle jusqu'à la moitié du seizième, je douterai de votre vue, ou plutôt je déplorerai l'état de votre vue.

Depuis les grands déchirements du seizième siècle, je n'ai pas besoin de vous dire que, si le catholicisme a conservé de nombreux adhérents dans les États soumis à la politique protestante, celle-ci peut bien se rendre le témoignage de n'avoir rien oublié pour l'abolition du papisme. Quant aux secours que l'Église a reçus des gouvernements catholiques durant cette époque, il y aurait injustice à les méconnaître; mais il ne faut pas les exagérer, ni oublier ce fait, malheureusement notoire, et que l'historien protestant Ranke exprime ainsi : « Pendant le siècle et demi que nous venons d'embrasser par un coup d'œil rapide, la papauté a été continuellement combattue, assaillie, restreinte dans son pouvoir; elle a été amenée presque jusqu'à un assujettissement complet, jusqu'à consentir à sa vassalité (ceci est du protestant plutôt que de l'historien); aujourd'hui encore elle est menacée à chaque instant et environnée de dangers. Quels sont ceux qui l'attaquent? Ce sont les catholiques eux-mêmes, et tout seuls (1). »

Vos études historiques finies, voici un petit travail que j'ai rêvé bien des fois, mais qui restera probablement dans le pays de mes rêves. Dressez un tableau chronologique des dynasties et chefs d'État sous le gouvernement desquels le prodige de l'unité catholique s'est soutenu et propagé, depuis Néron jusqu'aux gouvernants actuels, païens, anticatholiques et mauvais catholiques, qui mettent leur intérêt et leur gloire à combattre la grande Église. En ne choisissant parmi les princes infidèles que ceux dont les États renferment un nombre un peu considérable de catholiques,

(1) *Hist. de la papauté*, etc., par M. Léopold Ranke, trad. par M. Haiber, t. IV, p. 522.

vous aurez certainement, en tout, plusieurs milliers de potentats païens, anticatholiques et catholiques. Rangez dans une colonne ceux qui ont gouverné dans un sens hostile à l'unité catholique ; ils formeront indubitablement plus des deux tiers. Défalquez du reste les têtes juste-milieu, indifférentes ; vous verrez à quoi se réduit le chiffre des défenseurs réels de l'unité catholique. Ces défenseurs apparaîtront par-ci par-là, même en pays infidèles, mais à de grandes distances les uns des autres, moins pour défendre l'Église catholique que pour lui procurer quelques moments de répit dans la guerre incessante que lui font l'esprit antichrétien, surtout l'esprit anticatholique.

Là même où, comme en France, la défense des intérêts catholiques forme un privilége traditionnel, acheté par de grands services et par une politique vraiment généreuse, vous trouverez de fréquentes lacunes, de terribles hostilités, et souvent des défenseurs (tels que Louis XIV et Napoléon Ier) qui démolissent d'une main ce qu'ils édifient de l'autre.

Ce travail vous démontrera, avec une parfaite évidence, deux choses. 1° L'esprit anticatholique a eu pour lui, depuis dix-huit siècles, l'immense majorité des forces politiques et matérielles, et pourtant il n'a fait que naître et mourir (comptez les hérésies éteintes). 2° Si l'Église catholique, avec ceux qui se sont attachés à sa défense, n'a pas succombé dix-huit cents fois, la raison n'en peut être que celle-ci : *Il n'y a ni sagesse, ni intelligence, ni conseil contre le Seigneur... La puissance de la terre est dans la main de Dieu, et il y suscite pour un temps le chef qu'il lui plaît de rendre utile à ses desseins* (1). Si ces *chefs utiles* à l'œuvre divine sont assez rares dans l'histoire, et que les plus utiles d'entre eux meurent aussi bien que les ennemis, et parfois plus vite, c'est que Jésus-Christ veut que tous les yeux non ennemis de la lumière voient dans l'Église catho-

(1) *Proverbes*, XXI, 30. — *Ecclésiast.*, X, 4.

lique *l'Église du Dieu vivant, la colonne et l'appui de la vérité* (1).

Passons aux ennemis intérieurs de l'unité catholique.

CHAPITRE V.

Que les ennemis extérieurs de l'Église catholique n'ont rien à reprocher aux ennemis du dedans.

D. Vous voulez dire, à ce qu'il paraît, que les mauvais catholiques ont toujours travaillé de leur mieux à la ruine de l'Église.

R. Oui, et, avec un peu d'attention, vous en acquerrez la preuve.

Quoique je n'aie dit qu'un mot des plus redoutables ennemis intérieurs de l'unité (les gouvernements catholiques de nom, protestants de fait), je n'y reviendrai pas. Ne parlons que des individus, et encore sans entrer dans le détail.

Vous trouvez dans tous les pays catholiques une masse plus ou moins considérable d'hommes qui, par leurs discours et leur conduite, professent l'oubli et même le mépris formel des lois de Dieu et de l'Église. Dans ce monde incrédule, qui est comme un poison permanent dans les entrailles de l'Église, tout ce qui se distingue par le talent de la parole et de la plume semble n'avoir qu'un but : ridiculiser, conspuer ce que la foi adore ou vénère, embellir, déifier ce qu'elle condamne. Quelle hostilité surtout contre le sacerdoce et ses précieux auxiliaires, les communautés religieuses ! On ne se contente pas de fouiller les annales de ce grands corps, auxquels l'Europe doit d'incalculables bie

(1) Saint Paul, *Prem. ép. à Tim.*, III, 15.

faits, pour en extraire des turpitudes et des crimes individuels qu'on étale, qu'on exagère, qu'on généralise avec une douleur hypocrite. Que parmi ces deux à trois cent mille prêtres et religieux qui soutiennent par leurs travaux ce qui nous reste de vertus civilisatrices, il se rencontre de temps à autre (ce qui est inévitable) un Judas, un infâme, un empoisonneur, un assassin, un régicide, il n'en faut pas davantage à deux ou trois mille plumes pour ressasser de cent manières, durant vingt ans, ce jugement équitable : Voilà bien les prêtres ! voilà bien les religieux ! Et les auteurs de ces criantes injustices jetteraient les hauts cris contre l'écrivain qui voudrait les rendre responsables des scélératesses qui conduisent annuellement à la prison, au bagne ou à l'échafaud le dixième de leurs frères et disciples en irréligion.

Il y avait quelque vérité dans ce que me disait un honorable protestant, en réponse à mes plaintes sur les préjugés de ses coreligionnaires. « En fait de préjugés anticatholiques, croyez-le, Monsieur, votre monde littéraire surpasse de beaucoup le nôtre. Depuis plus d'un demi-siècle il y a, parmi nos écrivains et littérateurs du premier rang, une sorte de conspiration pour choisir des sujets catholiques et venger votre sacerdoce, vos institutions religieuses des outrages que leur ont prodigués vos plumes en renom. Si la papauté du moyen âge, tant maltraitée par vos historiens, même ecclésiastiques, remonte de jour en jour vers la hauteur que lui assignent la justice historique et la reconnaissance des amis de la civilisation, à qui en est-elle redevable? Autant, et probablement plus, à nos historiens et publicistes qu'à vos Maistre, Bonald, Chateaubriand, etc. Ceux des nôtres qui vous jettent encore la calomnie et l'injure sont des machines de guerre que nous pouvons juger utiles à la défense de certains intérêts, mais que nous abandonnons, comme barbouilleurs, à l'admiration de la populace. Chez vous, au contraire, la classe soi-disant instruite ne se lasse pas de dénigrer vos grands écrivains catholiques et d'élever sur le pavois les plus ignobles barbouilleurs. »

D. Oui, cette hostilité plus que protestante d'un grand nombre de catholiques est un fait palpable, et ce fait donne lieu à une question que je me suis souvent faite et que j'ai entendue encore plus souvent : Comment se fait-il que les catholiques se montrent, en général, moins attachés à leur religion que les protestants à la leur ?

R. Je vous prierai, d'abord, d'observer que, si la question a jamais été fondée en fait, elle ne l'est plus aujourd'hui qu'il n'y a qu'un cri dans le protestantisme pour déplorer le vide qui se fait dans les temples. Un de ses ministres écrivains, dans le Nord, nous dit que, « sur cent soixante-dix mille habitants, on en compte à peine cinq ou six mille qui fréquentent le lieu saint. » Un autre nous dit plaisamment, que « les jours saints sont désormais réservés à toutes sortes d'orgies ; que le temple de Thalie l'a emporté sur celui de Jéhovah ; que bientôt on fêtera mademoiselle Sonntag plus que le *Sonntag* (1), etc., etc. »

Alors même que les ministres du protestantisme n'avaient pas la douleur de voir leurs prêches déserts et une partie de leur auditoire s'écouler, dans les pays mixtes, vers l'Église catholique, il y avait encore lieu de douter si les zélés protestants étaient plus attachés à leur religion que les catholiques les plus tièdes ne le sont à la leur. L'attachement se démontre surtout par les sacrifices. Or ce n'est pas d'hier qu'on a observé ce fait très-significatif : « Il n'y a point de princesse luthérienne ou calviniste, en Allemagne, qui ne soit prête d'abjurer en un tour de main son hérésie, et de passer au schisme grec pour épouser un grand-duc. Les soldats français qui tombaient aux mains des Arabes, durant la guerre, refusaient, fussent-ils nés dans la rue Mouffetard, d'embrasser l'islamisme pour sauver leur vie (2). »

(1) Voy. Hœninghaus, *la Réforme contre la Réforme*, tom. II, ch. 10. — Pour comprendre le calembour de Wohlfahrt, il faut savoir que, en décomposant le mot *Sonntag*, on y trouve *Sonne* (soleil), et *Tag* (jour) ; par conséquent *Sonntag* signifie : *jour du soleil* ou *dimanche*.

(2) M. L. Veuillot, *Libres Penseurs*, liv. VI.

Que si les protestants (et, en général, les chrétiens de toutes les communions séparées) ne montrent pas contre leurs églises la mauvaise humeur et les emportements des mauvais catholiques contre la leur, je vais vous en donner la véritable raison.

Les religions faites par des hommes bien portants plairont toujours infiniment plus à un bon nombre d'hommes bien portants, que la religion du Dieu crucifié. Les premières se montrent si bonnes, qu'on les pratique alors même qu'on doute de leur bonté; et même quand on les juge mauvaises, on se résigne difficilement à en dire du mal. L'autre est si exigeante, que ceux qui lui obéissent ne le font pas sans quelques murmures, que les désobéissants lui jettent volontiers l'outrage. C'est évidemment la religion à laquelle on croit le plus, que l'on pratique le moins et que l'on bafoue davantage avant l'heure des réflexions sérieuses.

Si, au lieu de vous en tenir aux apparences, vous avez l'esprit observateur, vous ne me contesterez pas ce fait : sur cent mauvais catholiques, cinquante avoueront bientôt que, s'ils ont affecté de mécroire, c'est qu'ils ne se sentaient pas, pour le moment, le courage de pratiquer; sur les cinquante incrédules plus ou moins réels, vingt-cinq au moins tiendront, comme l'athée Diderot, à ce que leurs enfants apprennent le catéchisme catholique, avec l'idée qu'ils pourront bien eux-mêmes y revenir dans leurs vieux jours (et, s'ils en ont le temps, ils reviendront); sur les vingt-cinq autres, plusieurs seront surpris par la mort ou pourront s'obstiner, mais pas un de ceux qui voudront faire la paix avec Dieu ne songera à demander un autre ministre que celui de la grande Église. Les protestants de bonne foi et un peu observateurs pourraient-ils bien affirmer la même chose de leurs incrédules?

D. Je pourrais incidenter sur vos chiffres, sans toutefois que cela m'empêchât de reconnaître que dans sa généralité le fait est notoire. Mais la présence de tant d'anticatholiques dans les flancs de la grande Église ne justifierait-elle pas

cette objection, assez commune, des protestants, quand nous leur opposons notre grand nombre? — Oui, nous disent-ils, votre Église vise plus au nombre qu'à la valeur. De peur de diminuer le troupeau, elle garde les boucs avec les brebis, ou ne les frappe que de condamnations générales dont elle néglige l'application aux individus. Avec cela, on nous dit fièrement : Réunissez-vous tous, prenez encore les schismatiques grecs avec vous, et nous verrons si nous ne sommes pas encore les plus forts! Nous pourrions d'abord dire, avec Christ, que la voie du salut n'est ni la plus large ni la plus fréquentée. Mais la tolérance nous fait un devoir de laisser à Dieu le jugement de votre Église, et nous n'opposerons qu'un mot à ses forfanteries : Fais le dénombrement exact de tes fidèles enfants, et tu trouveras peut-être autant de protestants au dedans qu'au dehors.

R. L'objection est, en effet, très-commune parmi les méthodistes et autres puritains du protestantisme. Et dans les mêmes brochures où l'on nous fait un crime de cet excès de tolérance envers ceux qui déshonorent parmi nous le nom chrétien, vous lirez de furibondes déclamations contre l'affreuse intolérance de ces pasteurs catholiques qui condamnent impitoyablement au feu éternel tout ce qui ne marche pas docilement sous leur houlette. Telle est la logique de l'hérésie.

Hélas! faut-il répondre à ces faiseurs d'Églises pures et immaculées, l'Église catholique n'a pas reçu de Jésus-Christ le beau privilége que vous a donné la *glorieuse réforme!* Elle ne peut pas dire, comme vous, à ceux qui résistent à ses lois : Puisque mes lois ne vous vont pas, allez fonder une autre église; car l'essentiel n'est pas d'être tous de la même église, mais d'en avoir une et de tenir à ses lois. Elle n'a jamais cessé de professer, elle, que Jésus-Christ n'a fondé qu'une Église, qu'il a condamné d'avance, et ceux qui en voudraient fonder d'autres, et ceux qui y entreraient au mépris de la sienne. Voilà ce qui l'oblige à user, comme le divin Pasteur, d'une extrême patience envers les brebis les

plus malades, les plus désespérées. Pure des égarements et des scandales qu'elle ne cesse de déplorer et de flétrir, elle ne se hâte pas d'en mettre les auteurs à la porte ; car, une fois dehors, le retour serait très-difficile. Son cœur maternel voit en eux des malades en délire plutôt que des ennemis. L'expérience lui prouve des milliers de fois chaque jour que ceux qui la désolent l'accablent de mépris dans l'ivresse des passions, la combleront de joie un jour, elle et les *habitants du ciel*, en lui disant : *Mère, j'ai péché contre le ciel et contre vous, mais j'en ai un sincère repentir !* Elle attend avec confiance les moments de la miséricorde de Dieu et les changements de l'homme, et souffre une infinité de choses qu'elle désapprouve.

La différence entre vos dix mille églises et la nôtre consiste en ceci, que vos églises sont des *filles des hommes* qui peuvent s'attifer *et se parer autour comme des temples*, selon le mot de la Bible (1), attendu qu'elles n'ont pas *charge d'âmes*. L'Église catholique est l'épouse du *Dieu anéanti* pour le salut de tous ; c'est la *mère des douleurs*, obligée de tout souffrir, de tout sacrifier à sa mission de peupler le ciel d'élus, arrivés là du nord et du midi, du levant et du couchant, et partis, les uns à la première, à la troisième, à la sixième heure, les autres à la dernière.

Voilà qui est très-suffisant, je pense, pour expliquer et justifier la tolérance dont use l'Église envers une foule de *protestants* qui paraissent ne lui appartenir que par le baptême, par la première communion et par l'espoir d'une fin catholique. Il n'en est pas moins certain que ces hommes sont un danger permanent pour l'unité religieuse. Toutefois, ce n'est pas le plus grand de nos dangers domestiques.

D. Et où en voyez-vous donc un plus grand ?

R. Dans cette infinité de catholiques d'entre-deux, bons relativement à ceux dont nous avons parlé, respectant la religion, l'aimant, la pratiquant même quelque peu, mais

(1) Psaume CXLIII.

lui faisant plus de mal que tous ses ennemis ensemble; car ils lui portent au cœur le poison de l'esprit du monde.

Le cœur de la société catholique, l'organe qui y élabore et fait circuler dans tous les membres la vie chrétienne, c'est le sacerdoce. La vie du sacerdoce est toute dans son unité; son unité est toute dans l'esprit du chef, Jésus-Christ; l'esprit de Jésus-Christ est l'opposé de l'esprit du monde, que l'Écriture définit : *convoitise de la chair*, *convoitise des yeux* (avarice) et *orgueil de la vie* (1).

Eh bien! la mission que se sont toujours donnée, que se donneront toujours nos catholiques d'entre-deux, c'est d'apprendre aux prêtres à sauver la religion, à la faire aimer, en conciliant l'esprit de Jésus-Christ avec l'esprit du monde, c'est-à-dire en sacrifiant le premier à l'autre. Si les prêtres résistent à ces sommations amicales, ils ne sont plus que des esprits étroits, entêtés, de pauvres théologiens qui parlent une langue inconnue. On déplore l'extrême faiblesse de l'éducation sacerdotale; on s'afflige de voir ceux qui doivent être la *lumière du monde*, le *sel de la terre*, rester stationnaires quand le monde est en marche, et se tenir à une si grande distance de ceux qu'ils ont mission d'éclairer et de rassainir. En somme, ces bons catholiques décrient les prêtres qu'ils n'ont pu égarer, et facilitent aux révolutionnaires antichrétiens ces réformes de l'éducation cléricale qui vont à donner des ministres de l'Évangile qui ne croient ni à l'Église, ni au Christ, ni même en Dieu.

Malheureusement les prêtres ne savent pas toujours résister à ces suggestions, si conformes au vœu de la nature. En garde contre les mondains avancés qui leur prêchent le mépris du devoir ou leur jettent l'injure, ils écoutent volontiers ces hommes, qu'ils regardent avec raison comme de bons et loyaux amis. Insensiblement ils s'affadissent, se relâchent, et à mesure qu'ils s'éloignent de l'esprit du divin Maître, ils se tournent vers la terre et se divisent entre eux.

(1) Saint Jean, *Prem. épître*, II, 16.

Les petites convoitises, intrigues, rivalités, se produisent, éclatent, et, supposé qu'on s'en tienne là, il n'en faut pas davantage pour que ceux qui ont mondanisé les prêtres s'écrient à tout propos : Mon Dieu, sont-ce là des prêtres ! etc., etc., etc. — Et ces critiques, qui seront fondées, préparent le succès des calomnies atroces qui présentent le sacerdoce comme le plus grand fléau d'un pays.

En même temps qu'ils désorganisent le clergé et le livrent à leur insu aux coups de l'ennemi, ces honnêtes gens se font encore, de la meilleure foi du monde, les colporteurs et propagateurs parmi l'élite des catholiques, et même dans le clergé, des doctrines ennemies les plus dangereuses. Un exemple. — *La religion doit rester étrangère à la politique !* Voilà ce qu'a dit le génie du mal, qui voyait fort bien que, la religion une fois étrangère à la politique, la politique rendrait les hommes étrangers à la religion. Et des millions d'honnêtes béats n'ont cessé, ne cessent pas encore de répéter au clergé : La religion doit rester étrangère à la politique ! Je ne dirai rien du mal que nous a fait le succès de cette absurdité ; car, si j'entrais dans ce sujet, je ne pourrais plus en sortir. Je me borne à une dernière observation sur la logique des conseillers du sacerdoce.

En même temps qu'on interdit au prêtre l'entrée de cet ordre politique dont il est l'irremplaçable lumière et vie, ainsi que vous le verrez plus tard, on fait d'incroyables efforts pour l'entraîner là où il ne doit pas aller, je veux dire l'arène où les partis se battent, non pour les principes éternels que le prêtre a mission de prêcher et de défendre au péril de ses jours, mais pour des formes politiques, muables de leur nature, et qu'il doit respecter toutes assez pour ne s'inféoder à aucune. Les monarchistes purs le tiennent pour suspect si, par la profession du monarchisme pur, il ne se rend pas suspect, odieux aux monarchistes tempérés, aux républicains honnêtes. Ceux-ci s'étonnent et parfois s'indignent qu'il ne voie pas leurs principes dans l'Évangile et la forme républicaine dans l'Église. Que de

plaintes les partisans de la monarchie constitutionnelle ont élevées contre l'indifférence ou plutôt la défiance du clergé envers le *plus parfait des gouvernements!* Comme ils ont déploré, comme ils déplorent encore, en certains pays, son aveugle et occulte opposition aux institutions libérales! Qui, autant qu'eux, a mis en crédit, sans le savoir ni le vouloir, ces axiomes de la jeune Europe de Mazzini : Le premier pas vers la liberté, c'est le mépris et la haine du sacerdoce ; le second, c'est son extermination!

Je n'ai fait qu'effleurer le sujet, et pourtant vous pouvez voir que les dangers de l'unité catholique au dedans ne le cèdent pas aux dangers qui la menacent au dehors.

Arrivons à la conclusion de nos études sur l'Église.

CHAPITRE VI.

Que l'Église catholique offre au penseur qui la contemple deux miracles permanents.

D. Quels sont ces miracles?

R. C'est son unité doctrinale, c'est son sacerdoce.

Son unité doctrinale, vous l'avez vu (ch. III), ne peut être l'œuvre de ses ministres, tant leur nombre et leur caractère eussent opposé d'insurmontables obstacles à l'adoption d'une doctrine commune, s'ils avaient dû l'inventer, ou seulement l'extraire de la Bible. L'impossibilité du concert ne résulte pas moins de la nature des doctrines catholiques, doctrines éminemment spirituelles, mystérieuses, surnaturelles, pas seulement dans les dogmes à croire, mais aussi dans les préceptes à observer, dans les obligations qu'elles nous imposent de soumettre la chair à la loi de l'esprit, de sacrifier le visible à l'invisible.

Dire qu'une telle religion a pu sortir d'une discussion, d'une délibération humaine, c'est déraison. Est-ce que nous ne connaissons pas l'esprit des hommes? Il est de feu pour

les choses sensibles, naturelles; de glace pour ce qui est invisible et ne dit rien aux sens. Il ne fera donc jamais une religion spirituelle, surnaturelle. Si l'un l'imaginait, l'autre la persiflerait. Quand les esprits s'élèvent au-dessus de la sphère des sens pour planer dans le monde intelligible, nous les voyons diverger tous à l'infini. Les plus forts sont ceux qui, fidèles à leur point de départ et suivant la ligne droite, arrivent plus tôt au dernier terme de l'erreur, la contradiction flagrante. Rien de plus évident : les petits esprits n'ont pu inventer le système doctrinal catholique ; les grands esprits l'auraient inventé (par impossible), qu'ils l'auraient dix mille fois démoli dans un quart de siècle. Et puis, ne connaissons-nous pas le cœur des hommes ? Il est le sanctuaire éternel du moi ; on y trouve une petite place pour Dieu, un coin pour la famille, et voilà tout. Est-ce bien de ce foyer de toutes les petitesses qu'a pu rayonner la charité catholique, si féconde en sublimes dévouements?

Impuissants à créer l'unité catholique, impuissants à la conserver entre eux, les membres du sacerdoce n'eussent pas été moins impuissants à la défendre contre tant d'ennemis que je vous ai signalés. Supposé qu'elle eût pu résister aux efforts de l'antichristianisme pur, depuis Néron jusqu'aux jours de Voltaire, de Robespierre et de Mazzini, comment aurait-elle résisté aux assauts intérieurs et extérieurs de l'anticatholicisme schismatique et hérétique (ch. IV)? Échappée aux coups de ceux-ci, n'avons-nous pas vu qu'il eût suffi des catholiques mauvais et bons pour la mettre dix mille fois à néant (ch. V)?

Si l'une de ces trois causes de destruction vous paraît suffisante, comment expliquez-vous la résistance de l'Église à l'action combinée et non interrompue, durant dix-huit siècles, de ces trois causes de mort? Le phénomène de l'unité de foi dans près de deux cents millions de catholiques, disséminés dans tout l'univers, ne vous apparaît-il pas comme la plus grande des impossibilités humaines? Et comme ce phénomène, qui implique la plus grande des im-

possibilités, est néanmoins la plus grande, la plus incontestable des réalités, je vous laisse à deviner ma dernière déduction.

D. Je la vois arriver, et, à vrai dire, elle me paraît inévitable, alors même que je vous querellerais sur le chiffre de deux cents millions de catholiques, chiffre qui s'accorde mal avec celui que donnent la plupart de nos géographes.

R. Je regrette de me trouver en désaccord avec la plupart de nos géographes, qui ne veulent pas accorder à l'Église catholique plus de cent trente-cinq à cent quarante millions d'enfants, et parmi lesquels le protestant danois Malte-Brun trouve que c'est bien assez de quatre-vingts millions. Ce qui tempère mes regrets, c'est que ces consciencieux écrivains, qui dressent dans le fond de leur cabinet des tableaux de statistique, ont entre eux, sur le chiffre de la population générale du globe, de petites différences de deux ou trois *milliards*, l'un (le ministre luthérien Canz, qui écrivait en 1744), réduisant cette population à *soixante millions*, tandis que ses contemporains anglicans, les auteurs de l'*Histoire universelle*, ne craignaient pas de l'élever à *quatre milliards* (1)! Vous comprenez que ces jolies variantes sur la population générale ont dû en produire d'autres dans la classification religieuse des habitants du monde, et par là ébranler un peu notre foi aux calculs des géographes. Il me paraît, à moi, que si quelqu'un au monde est en état de connaître approximativement le nombre des catholiques, c'est le chef de l'Église universelle, sans l'ordre duquel pas un évêque ne peut prendre le gouvernement du moindre troupeau, et auquel chaque évêque est obligé d'envoyer un rapport détaillé et consciencieux sur l'état de son église. Les géographes ecclésiastiques de Rome oscillant entre le chiffre de cent quatre-vingt-dix à deux cent et quelques millions de catholiques, je ne vois pas pourquoi vous me querelleriez sur ce sujet.

(1) V. le *Tableau comparatif* donné par M. Adrien Balbi, dans son *Abrégé de géographie*, *Principes génér.*, ch. 8.

Au reste, acceptons, si vous le désirez, le chiffre de cent trente-six millions, fixé par le géographe Adrien Balbi; la démonstration n'y perdra rien.

Voyez donc et comparez! — Chez la plus croyante, la moins raisonneuse des familles religieuses, le sectateur de Mahomet ne peut franchir les limites de sa patrie politique sans sortir de sa patrie religieuse; s'il trouve encore des mahométans, ce sont des hérétiques qui entendent et pratiquent autrement que lui la loi du prophète. S'il voyage dans l'histoire, il voit le soleil de sa foi apparaître seulement l'an de l'*hégire* (622), et la nuit de l'infidélité couvrir les cent cinquante générations humaines qui ont précédé le prophète. — L'*orthodoxe œcuménique schismatique grec* et l'*orthodoxe russe* (désolés l'un et l'autre, dans leur pays, par une infinité de sectes toutes plus *orthodoxes* et *œcuméniques* les unes que les autres) cherchent vainement à l'étranger l'*orthodoxie œcuménique grecque,* l'*orthodoxie russe*. Parqués dans les limites de la suprématie spirituelle, l'un du patriarche de Constantinople, l'autre du saint synode gouvernant au nom du czar, ils ne peuvent remonter au-dessus des douzième et onzième siècles sans reconnaître dans leurs aïeux de cette époque les sujets spirituels du pontife romain. — Les moins désunis des protestants, les sectateurs de l'*église établie par la loi*, les anglicans, ne trouvent pas hors des États de l'Angleterre un seul anglican qui ne soit pas, comme eux, un voyageur. En se comptant, ils verront qu'ils ne sont que le vingtième des cent soixante millions d'hommes que renferment leurs trois royaumes-unis, leurs colonies et leurs possessions dans l'Inde. S'ils étudient leur généalogie religieuse, ils trouvent qu'ils sont le fruit des œuvres de la *bonne vierge* Élisabeth, tout au plus de son père Henri VIII, et ils ont à résoudre cette question: *D'où est venu à la dynastie des Tudors et à leurs successeurs le droit de gouverner les âmes de leurs sujets et d'administrer la religion de Jésus-Christ?*

Maintenant parcourez de l'œil la mappemonde à tous

les degrés de latitude et de longitude, et indiquez-moi un pays où le voyageur catholique ne retrouve pas sa famille religieuse et les deux merveilles que lui fit connaître sa mère : le catéchisme et le prêtre de Rome. Interrogez sur l'histoire de sa religion nos enfants bien instruits de leur catéchisme; sans avoir lu le *Discours sur l'Histoire universelle*, ils vous diront comment ils professent la même foi que l'universalité des *hommes de bonne volonté* depuis Adam jusqu'à nous (1).

J'ai appelé *merveilles* le catéchisme et le prêtre de Rome. Je n'ai plus besoin de vous montrer les impossibilités humaines que présentent, dans sa création et sa conservation à travers les siècles, ce catéchisme catholique, universel, que nous voyons aux mains, et de Constantin le Grand, qui y étudie ses devoirs de chrétien et de prince, et des esclaves de son empire, qui y lisent leurs titres de noblesse; que nous voyons plus tard aux mains des barbares, qui, après l'avoir cent fois jeté au feu, y apprennent « à brûler ce qu'ils ont adoré, à adorer ce qu'ils ont brûlé; » que nous voyons aux mains des Charlemagne, des Alfred le Grand, des saint Louis, de leurs grands et petits vassaux, de la plèbe innombrable de leurs serfs; catéchisme que Louis XIV lit à Versailles, protége chez les catholiques de l'Orient, propage chez les infidèles policés de l'Asie et les tribus sauvages de l'Amérique, par l'appui qu'il donne aux mis-

(1) « Quelle consolation aux enfants de Dieu ! s'écrie Bossuet; mais quelle conviction de la vérité, quand ils voient que d'Innocent XI, qui remplit aujourd'hui si dignement le premier siége de l'Église, on remonte sans interruption jusqu'à saint Pierre, établi par Jésus-Christ prince des apôtres; d'où, en reprenant les pontifes qui ont servi sous la loi, on va jusqu'à Aaron et jusqu'à Moïse, de là jusqu'aux patriarches, et jusqu'à l'origine du monde. Quelle suite! quelle tradition! quel enchaînement merveilleux! Si notre esprit, naturellement incertain, et devenu par ses propres incertitudes le jouet de ses propres raisonnements, a besoin, dans les questions où il y va du salut, d'être fixé et déterminé par quelque autorité certaine, quelle plus grande autorité que celle de l'Église catholique, qui réunit en elle-même toute l'autorité des siècles passés, et les anciennes traditions du genre humain, jusqu'à sa première origine! » Conclusion du *Disc. sur l'Hist. univ.*

sionnaires; catéchisme que Napoléon, aux jours de sa gloire, donne pour fondement au système éducationnel de son université, et qu'aux jours de l'infortune, il médite à Sainte-Hélène, et prend pour base de sa paix avec Dieu et le monde.

Il me reste à vous dire un mot du prêtre catholique, qui est, pour moi, la plus grande des impossibilités; car il est le *catéchisme vivant*, le *catéchisme en chair et en os.*

Si cela vous paraît une exagération, apprenez-moi comment il est arrivé jusqu'à nous, enfants du dix-neuvième siècle, cet homme qui, depuis sa sortie du cénacle de Jérusalem (vers l'an 32), a tant de fois vérifié la parole prophétique du Maître qui l'envoyait : *Tu seras odieux à tous, à cause de mon nom* (1).

Dites-moi comment ce proscrit de toutes les puissances de la terre a vu, sur sa route, les plus superbes potentats humilier leur front sous sa main et lui dire : *Bénissez-moi, mon père, et faites ma paix avec Dieu!* — comment, après s'être dérobé des milliers de fois, par la fuite, à la fureur des multitudes, il est revenu des milliers de fois, porté en triomphe sur le bras des multitudes; — comment, alors même que sa tête est mise à prix, il voit la tanière qu'il partage avec les bêtes fauves, assiégée par des masses avides de sa parole.

Expliquez-moi comment de cette bouche, qui n'est pas souvent très-éloquente, il sort toujours des paroles qui font trembler les rois et leurs généraux les plus braves; des paroles qui changent le cœur des courtisans, qui rendent à la vertu les courtisanes; des paroles qui inspirent la patience et le pardon à l'innocent qui succombe, le repentir et la résignation au coupable qui monte à l'échafaud; — comment, sous le coup de la persécution, il y monte lui-même du même pas qu'il va à l'autel; — comment son caractère n'en souffre pas quand le criminel qu'il

(1) S. Matthieu, X, 22.

dispose à subir la peine de ses forfaits est un autre lui-même... un prêtre!

Expliquez-moi, enfin, comment dans l'âme de cet homme, humainement assez étroite, il y a toujours des prières, des bénédictions, des bienfaits, pour ceux qui l'ont le plus cruellement calomnié, maudit, persécuté; — comment, quand il rentre dans un pays fumant encore du sang sacerdotal, il accourt, sur un signe, au chevet des bourreaux, et, après quelques soins, leur dit avec l'accent de la foi : *Partez, âmes chrétiennes, et, comme le grand apôtre Paul, d'abord persécuteur de l'Église de Jésus-Christ, et teint du sang de ses ministres*(1), *allez avec confiance trôner au ciel, près des martyrs que vous y avez envoyés!*

Assez pour servir de texte à vos réflexions sur l'Église catholique. Que si, vos réflexions faites, vous restiez dans le doute sur la main qui a fondé et conservé la plus étonnante, la plus impossible (humainement parlant) des institutions sublunaires, ne serais-je pas en droit de vous adresser, avec un léger changement, le mot de Napoléon à son interlocuteur de Sainte-Hélène : « Si vous ne comprenez pas que l'Église catholique est divine, eh bien, j'ai eu tort de vous prendre pour un esprit capable de philosophie(2). »

(1) *Actes des apôtres*, VII, 57.
(2) Voy. Deuxième fait, ch. 1.

QUATRIÈME FAIT.

L'EXISTENCE DES HOMMES.

CHAPITRE I.

Que les hommes que Dieu a créés ne ressemblent en rien aux hommes inventés par l'esprit moderne.

D. Quels sont ces hommes inventés par l'esprit moderne?

R. La description en serait longue; bornons-nous aux traits les plus saillants.

Vous aurez lu sans doute dans quelques-uns des deux ou trois mille volumes où notre jeunesse universitaire apprend la religion, la philosophie et l'histoire, que le seizième siècle éclaira la plus heureuse des révolutions : l'émancipation de la pensée humaine. Ce prodige fut l'œuvre d'un moine saxon qui eut le courage de jeter aux orties et son froc et la guimpe de la religieuse qu'il se donna pour femme. Les hommes, jusque-là esclaves et ne pouvant penser que sous le bon plaisir du pape, reprirent l'usage de leur raison, là du moins où le catholicisme ne put pas étouffer la liberté nouvelle.

Si, depuis lors, les hommes sortent encore du néant (ce que l'esprit moderne n'examine pas, tant cette question est bigote!); s'ils naissent encore d'une femme et doivent vagir longtemps dans un berceau (ce qui est possible); rien du moins en eux n'annonce la faiblesse et la misère des enfants du moyen âge. Ils arrivent investis par la nature des droits les plus précieux : ils sont les égaux de leurs pères et mères, des chefs religieux et civils de l'État qu'ils daignent honorer de leur présence; ils sont, par le fait même de leur existence, pontifes et rois. Il se peut qu'ils éprouvent des besoins physiques; soignez donc leur corps, c'est leur

droit, c'est votre devoir. Quant à leur âme (supposé qu'ils en aient une, de quoi nos libres penseurs ne sont pas très-convaincus), elle porte en soi *la lumière des lumières, l'autorité des autorités, l'unique autorité :* la raison. S'il y a un Dieu (ce qui peut être comme n'être pas), et que, par hasard, il ait voulu donner une loi morale aux hommes, soyez sûr qu'il l'aura gravée, cette loi, dans la conscience de l'enfant. Gardez-vous donc d'obscurcir, de gâter la conscience de vos enfants par des doctrines prétendues révélées. Il leur faut de l'instruction, mais une instruction distribuée par les maîtres que la philosophie et l'État ont préparés à la sublime mission de former de grands penseurs et de grands citoyens.

Depuis la bienheureuse transformation opérée par l'esprit moderne, les hommes sont-ils encore sujets aux maladies, à la mort? Question encore trop niaise pour fixer l'attention de nos libres penseurs. S'ils ne l'abordent pas de front, ils ne laissent pas de la résoudre négativement, en nous imposant une tâche qui interdit la pensée même de la mort. En effet, ces messieurs veulent que chacun de nous se crée une religion, une philosophie, une politique domestique, nationale, humanitaire. Ce que nous trouvons de fait et de conclu en cette matière, à notre entrée dans le monde, est sujet à révision. La liberté d'examen veut qu'à l'exemple du grand Descartes, nous rejetions provisoirement tout cela comme pouvant être l'œuvre des préjugés, et que nous n'admettions rien que sous la garantie de l'évidence.

Or, je le demande à tout homme de bon sens, ne faut-il pas au moins quelques siècles pour expédier cette besogne?

Si, pour être chrétien, je dois créer mon christianisme à l'aide de la Bible, comme le veut le glorieux libérateur Luther, comme le veulent encore tant de ses dociles ouailles, quel labeur ! Il y a trente ans que j'étudie la Bible, et pourtant je me reconnais incapable d'y trouver un christianisme supérieur au christianisme catholique. Celui-ci, quoi qu'on

en dise, s'est trouvé assez bien fait pour durer dix-huit cents ans. Pour essayer de faire mieux, serais-je déraisonnable, messieurs de la Bible-religion, en vous priant de me garantir deux mille ans de bonne vie?

Laissez la Bible pour ce qu'elle est (une poésie de l'Orient), me diront les protestants avancés et la tourbe de nos libres penseurs; au lieu d'une religion (idée gothique), faites-vous une philosophie, n'écoutez que la raison. — Soit; mais voilà trente ans que j'interroge cet oracle des philosophes; et peu confiant à ma raison, qui néanmoins en vaut une autre, j'ai scruté les oracles des plus fameuses raisons philosophiques. Avec tout cela, je dois convenir, comme MM. Cousin, Jouffroy, P. Leroux, etc., que, pour donner une belle et bonne philosophie, nous n'avons plus besoin que d'en trouver le premier mot. Si vous désirez que je le trouve, à mes dix lustres, qui vont s'éclipser, ajoutez-en au moins trente, et encore je ne réponds de rien.

Enfin, le droit moderne veut que je sois, sinon souverain absolu (ce qui serait mieux), du moins partie intégrante de la souveraineté domestique, communale, provinciale, nationale, humanitaire. J'ai à défendre mes droits (et, par suite, à les étudier) contre les empiétements de mes père, mère, proches quelconques; j'ai à faire valoir mes droits sacrés, inaliénables, dans le gouvernement de ma commune, de ma province, de ma nation. Je suis esclave (selon le principe de Rousseau, et aussi de son maître Montesquieu) si je me tiens lié par des lois dans la confection desquelles je ne serais pas intervenu en personne ou par mes délégués. De plus, membre de l'humanité entière, ne dois-je pas étudier, au grand jour ou dans le sanctuaire des sociétés secrètes, les questions humanitaires, et prendre une part active à leur prompte solution?

A la vue de tant de grandes choses qui tombent à la charge de l'homme des temps modernes, comment pourrait-il avoir la bassesse de songer à la mort?

D. Vous oubliez une fonction humaine qui, pour être

moins élevée, a bien son importance : se procurer le vivre et le couvert. Est-ce que l'homme moderne doit être un herbivore, un va-nu-pieds, un couche-tout-nu à la belle étoile ?

R. C'est encore là une de ces questions banales que nos génies modernes ont exclues de leurs sublimes contemplations. Que voulez-vous ? la plupart d'entre eux mangeaient sans doute du très-bon pain et habitaient de splendides demeures, mais ils pouvaient ignorer d'où vient le pain du peuple et ce que coûtent de sueurs la construction et l'entretien d'une pauvre chaumière. Les uns, comme Montesquieu, étaient nés dans l'opulence et avec une présidence à mortier ; les autres, comme nos autocrates universitaires, ont obtenu de grasses listes civiles, avec de jolis bénéfices en librairie, pour la fonction d'enseigner une philosophie dont ils cherchent encore le premier mot. Et puis, des esprits doués de la faculté de créer des hommes nouveaux ne peuvent-ils pas créer de nouvelles ressources qui ne soient pas le fruit du travail ? Qu'est-ce qui les empêche de statuer que *l'État doit à tous les citoyens une subsistance assurée, la nourriture, un vêtement convenable, et un genre de vie qui ne soit pas contraire à la santé* (1) ?

Assez sur l'homme fabuleux imaginé et prêché par les charlatans religieux, philosophiques et politiques des temps modernes.

Quand on considère le succès qu'ont obtenu dans les classes soi-disant instruites ces billevesées, le culte qu'on a rendu, qu'on rend encore aux beaux diseurs qui les ont mises en crédit ; quand on voit ces sottises, descendues dans les masses, s'y traduire en doctrines ultra-sauvages, n'est-il pas naturel de demander à quoi servent les lumières des classes dites éclairées et le bon sens du peuple ?

D. La question est très-naturelle, et très-naturelle aussi m'en paraît la solution. Les lumières de la classe instruite servent à embellir les grandes folies et à les faire adorer ; le

(1) Montesquieu, *de l'Esprit des lois*, liv. XXIII, ch. 29.

bon sens populaire excelle à comprendre ces religions nouvelles et à les mettre en pratique.

R. Vous avez parfaitement raison. Voilà trois cents ans qu'une grande partie de la classe parlante dit aux classes travaillantes : « Le catéchisme catholique n'a fait que des ignorants et des esclaves; nous qui sommes les amis de la liberté du peuple, de ses progrès dans les lumières et le bien-être, nous ne désirons rien tant que de travailler à votre amélioration morale et matérielle, et nous y réussirions sans votre opiniâtreté à ne croire qu'aux prêtres. » — « Parlez, nous vous écouterons, nous vous appuierons ! » a répondu une partie des masses. On a si bien parlé, fait et appuyé, que, vers l'an 1850, une grande partie du peuple s'est trouvée assez éclairée pour dire, d'un bout à l'autre de l'Europe : « Nous connaissons enfin le vieux système social, qui est tout en ceci : Le gouvernement aux aristos, pour jouir; la religion au peuple, pour n'y rien voir et tout souffrir. Donc, monde neuf par l'abatis général des têtes de prêtres et des têtes d'aristos ! »

Profitons de la lumière de cette effroyable leçon pour une petite étude sur la nature réelle des hommes que Dieu et la nature nous envoient.

Arrivons-nous en ce monde avec les trésors de lumière, de sagesse, de vertu, que supposent les béats du libéralisme antichrétien, sur la foi de l'auteur d'*Émile?* Y arrivons-nous avec le fonds d'incorrigible perversité que nous attribuaient Luther, Calvin, Bèze, l'athée Hobbes, et que nous attribuent encore les partisans du despotisme, qui disent : « L'homme est une méchante bête que son maître doit tenir sous la chaîne et le bâton, à peine d'en être dévoré? » En un mot, sommes-nous par nature des anges ou des brutes?

D. Nous ne sommes, à ce qu'il me paraît, ni l'un ni l'autre, mais très-capables de devenir l'un ou l'autre, selon qu'il plaît à nos éducateurs. La nature nous fait indifférents au bien comme au mal : c'est l'éducation qui nous rend bons ou mauvais.

R. Je n'admets pas cette prétendue indifférence au bien et au mal, démentie qu'elle est par les données de la philosophie chrétienne et par l'expérience. Œuvre et image de l'Être souverainement bon, l'homme a dû recevoir dans son être, et a reçu en effet, l'empreinte de la bonté. Il y a, dans les âmes les plus dépravées, un fonds de rectitude naturelle qui leur fait juger les vertus qu'ils n'ont pas préférables aux vices qui les tyrannisent; il y a, dans les âmes les plus droites, un fonds de corruption et de faiblesse qui les détourne du bien qu'elles aiment, et qui les incline au mal qu'elles détestent. Chacun porte et sent vivre en soi les deux hommes que la sagesse païenne reconnut, que la sagesse chrétienne seule explique bien et concilie.

Le premier homme qui parait en nous, c'est l'homme animal. Que sa condition native est misérable, faible, dépendante, quand on la compare à celle des autres animaux! Les bêtes dont l'éducation exige le plus de temps jouissent de la plénitude de leur instinct et de leurs forces avant que l'enfant le plus alerte sache, je ne dis pas se procurer, mais discerner ses aliments. Quelle fragilité dans notre existence! La moitié des hommes n'arrivent pas à l'âge de puberté; les autres, jeunes et vieux, ne peuvent compter sur une heure de vie.

Si l'auteur de notre constitution physique nous a destinés à faire ici-bas les grandes choses dont nous parle la philosophie moderne, avouons qu'il a commis une impardonnable erreur en nous pétrissant d'une aussi mauvaise argile. Nous sommes en droit de lui dire: Seigneur Dieu, il valait bien la peine de dépenser tant de sagesse et de génie dans la structure de notre corps, pour nous voir tomber en poussière, les uns avant d'avoir rien commencé, les autres avant d'avoir rien fini, de tant de belles œuvres que vous attendiez de nous!

Du moins, l'homme intellectuel et moral vaut-il mieux que l'homme physique, et, depuis l'heureuse révolution du seizième siècle, l'enfance s'annonce-t-elle pétillante de génie,

parfumée de vertus? Demandez-le aux bonnes d'enfants, aux instituteurs. Il paraît que, même en pays protestants, il faut toujours dix à douze années d'étude au jeune homme le mieux doué pour faire ses classes. Et quand à ses classes on ajoute trente à quarante années d'études opiniâtres, on sent mieux la vérité du proverbe aristotélicien : *L'œil de notre âme est à la vérité ce que l'œil du hibou est au soleil*

Quant aux vertus, leur établissement dans le cœur offre encore plus de difficultés que celui des connaissances dans l'esprit; car elles y trouvent leurs contraires : les vices. Celles même que nous appelons *naturelles* ne peuvent résister aux tendances de l'égoïsme, quand elles n'ont d'appui que dans la raison et la conscience naturelle. Donnons-en un ou deux exemples.

Y a-t-il un sentiment que l'Auteur de la nature ait gravé plus profondément dans le cœur humain que le sentiment de la tendresse maternelle? — Non. — Eh bien, voilà une mère océanienne, à mœurs plutôt douces et très-soigneuse de ses enfants; demandez-lui combien elle en a eus; elle vous répondra, avec toute la candeur de l'innocence : J'en ai eu douze, sur lesquels j'en ai étouffé huit et élevé quatre!

Adressez la même question à une Chinoise, beaucoup plus civilisée; elle vous dira, avec la même candeur : J'en ai eu douze, sur lesquels mon mari en a jeté quatre aux porcs, en a vendu quatre, et voilà les autres!

Après le cœur d'une mère pour son enfant, y a-t-il rien de naturellement plus tendre que le cœur de l'enfant pour la mère? Eh bien, voilà des enfants naturellement bons, qui s'étouffent autour du missionnaire catholique pour écouter le catéchisme. Que celui-ci leur demande : Où est votre mère, mes enfants? Ils répondront, d'un air dégagé : Notre mère a été étranglée à la mort de notre père! Et ils seront très-surpris de voir le missionnaire se récrier contre cet usage (1).

(1) « Ce qui est navrant pour le cœur, c'est d'entendre ces petites créatures, quand nous demandons où est leur mère, nous répondre d'un air riant :

Transportons-nous au cœur de la civilisation hindoue et sous le drapeau de la Compagnie des Indes; nous trouverons, dans le district de Visagapatam, les *Condes*, population douée d'un très-beau caractère, mais qui a, comme les anciens maîtres du monde, l'habitude d'élever de nombreux troupeaux de jeunes gens pour les boucheries publiques et privées, à cette différence près, que les Romains massacraient les hommes pour s'amuser et *tuer le temps*, comme dit Sénèque, au lieu que les Condes ne se déterminent à ces abominables sacrifices que pour attirer la bénédiction des dieux sur leurs champs et leurs familles. Ils tiennent si bien à cette immémoriale et religieuse habitude, que, plutôt que d'y renoncer, ils paraissent résolus à se faire exterminer par l'armée anglaise (1).

Voilà un petit aperçu de ce que les hommes savent faire quand ils ne se conduisent que par les nobles inspirations de leur raison et de leur conscience naturelle.

D. Cela est affreux sans doute; mais on dira que vous allez prendre vos exemples bien loin.

R. Voulez-vous donc que je prenne mes exemples au cœur de la civilisation européenne; que j'ouvre les annales

« Ma mère! ah! elle a été étranglée. » Et si nous ajoutons : « Quel malheur! quel crime! » ils répliquent aussitôt : « Pourquoi mon père est-il mort? Puisqu'il était mort, il fallait bien étrangler ma mère. » *Annales de la propagation de la foi*, lettre du P. Rougeyron, numéro de septembre 1851, p. 377.

(1) « Tout prétexte est bon pour cette boucherie : un fléau public, une maladie grave, une fête de famille, une noce, etc. Huit jours avant le sacrifice le malheureux qui doit en faire les frais est garrotté; on lui donne à manger et à boire ce qu'il désire. Pendant cet intervalle, les villages voisins sont invités à venir prendre part à la fête. Lorsque tout le monde se trouve réuni, on conduit la victime au lieu du sacrifice. En général, on a soin de la mettre dans un état d'ivresse; après l'avoir attachée, la multitude danse à l'entour, et, au signal donné, chaque assistant court couper un morceau de chair qu'il emporte chez lui; la victime est dépecée toute vivante. Le lambeau que chacun en détache pour son propre compte doit être palpitant; ainsi chaud et saignant, il est porté en toute hâte sur le champ qu'on veut féconder. » Lettre de Monseigneur Neyret, vicaire apostolique de Visagapatam, *ibid.*, p. 403. — Les lecteurs habituels des *Annales* verront que je ne me suis pas donné la peine de compulser la grande collection, et qu'entre des milliers de faits semblables et encore plus atroces, j'ai pris les derniers tombés sous ma main.

de la république de 92, 93, 94 ; que je mette à contribution Prudhomme et ses plus modérés abréviateurs (*Histoire générale des crimes commis pendant la révolution*) ; que je vous cite les exploits des représentants du peuple dans les départements, écrits par eux-mêmes? Voulez-vous, en un mot, que je vous montre, chez la nation la plus généreuse et la plus compatissante de notre continent, des scènes de férocité que n'éclaira peut-être jamais le soleil de la Chine et de l'Océanie? Ou bien auriez-vous oublié certains récits qui nous faisaient frissonner il y a un an, et qui prouvent que les régénérateurs de 1852, s'ils en avaient eu le temps, eussent fait regretter les bourreaux de 93? Voudriez-vous m'obliger à soulever un coin du voile que la justice humaine a eu raison d'étendre sur certaines particularités?

Non; j'aime mieux vous dire comment une bonne éducation ne réussit pas seulement à empêcher les hommes de devenir pires que les tigres, mais en fait de dignes images de leur *Père qui est aux cieux.*

CHAPITRE II.

Que, pour rendre les hommes capables de quelque bien, il importe de ne pas leur donner le monde à refaire.

D. La méthode éducationnelle qui vise à peupler la société de génies créateurs est trop absurde, ce semble, pour mériter une réfutation sérieuse.

R. Si absurde qu'elle soit, cette méthode n'en est pas moins extrêmement séduisante, comme le prouve l'effrayant succès de la devise révolutionnaire : *La société actuelle est bonne à brûler, faisons monde neuf!* Ne soyons pas surpris des sympathies qu'elle trouve dans notre cœur. Nous naissons tous mécontents de notre condition présente et passionnés pour le changement. La raison en est dans l'amour aveugle, mais ardent, du bonheur; amour que Dieu lui-

même a mis dans le fond de notre âme, comme le signe de notre grandeur et l'aiguillon qui doit hâter notre marche vers le but élevé qu'il nous assigne.

Dites aux hommes que la marche de ce monde est détestable, que le désordre et la misère y ont une trop large part : vous serez cru du grand nombre, car vous ne direz rien que ne sente toute âme non ensevelie dans l'ivresse des plaisirs. Ajoutez, avec les réformateurs révolutionnaires, qu'il ne tient qu'à nous d'y créer un meilleur état de choses, et que notre bonne mère la nature est assez libérale pour assurer le bonheur de ses enfants, si ceux-ci veulent jouir pleinement de ses dons par une organisation sociale plus conforme à ses vœux : ce sera là une absurdité, nulle organisation sociale ne pouvant nous délivrer des fléaux de notre bonne mère, ni du joug pesant de l'ignorance, des maladies et de la mort. Cependant le succès de cette absurdité est assuré dans les masses que n'éclaire plus la foi chrétienne. Essayons ! diront les moins crédules, et l'essai paraîtra incomplet tant qu'on n'aura pas ramené l'âge d'or sur la terre par l'extermination des prétendus ennemis des vœux de la nature.

La fièvre des révolutions agitera donc notre espèce, et les théories sociales les plus chimériques, les plus monstrueuses, trouveront créance aussi longtemps que nos systèmes d'éducation fomenteront, au lieu de combattre, l'erreur la plus folle, la plus inhumaine, mais aussi la plus chère au cœur des mortels.

D. Quelle erreur ?

R. Celle-ci : *Les hommes sont au monde pour jouir.*

Cette erreur est la plus folle, démentie qu'elle est par l'expérience de tous et de chacun. En promenant nos regards sur ce globe, où les générations humaines se succèdent avec la rapidité de l'éclair, que voyons-nous ? — Cent millions d'enfants qui remplissent de leurs cris les palais comme les chaumières et payent chaque année une forte dîme à la mort. — Deux cents millions d'autres, qui

cessent de désoler leurs nourrices pour désoler les maîtres chargés de leur infliger le supplice de l'instruction. — Quatre à cinq cents millions d'hommes de vingt ans à soixante, condamnés à un travail de forçat, et dont les plus tourmentés sont ceux qui, à l'abri des persécutions du besoin, n'ont affaire qu'au démon de l'ennui. — Quelques cent mille vieillards, tremblant sous le coup de la catastrophe qui termine toutes les existences. — C'est bien sur le triste ossuaire où notre vie s'écoule pleine de douleurs et de déceptions, entre les vagissements du berceau et les horreurs du sépulcre, qu'il convient de nous dire : Jouissez !

Cette erreur est la plus inhumaine. — C'est elle qui créa la politique barbare de l'antiquité, immolant vingt hommes aux jouissances d'un seul. C'est elle qui a fondé et qui soutient le despotisme asiatique et la barbarie musulmane, qui font du pouvoir politique le droit de dévorer les peuples, de la femme une marchandise, de ses enfants un troupeau d'eunuques. Inhumaine envers les petits et les faibles, qu'elle livre à l'exploitation des forts, cette erreur n'est pas moins fatale aux oppresseurs qu'aux victimes. Le créateur de la société a voulu que le méchant fût le premier à souffrir du mal qu'il fait aux autres. Sénèque l'a très-bien dit : *La méchanceté est condamnée à boire la plus grande partie de ses poisons* (1). La passion des jouissances égoïstes et sensuelles est un enfer anticipé, une torture de l'âme et du corps, qui, rendant l'homme aussi insupportable à lui-même qu'à ses entours, le dispose à la manie du suicide ou du meurtre. La fureur des Romains pour les spectacles de sang ne fit que grandir avec leur sensualisme. En lisant l'histoire des plus abominables tyrans, depuis Tibère, Néron, jusqu'à Henri VIII, on voit que les excès de leur cruauté ne s'expliquent que par les excès de leurs souffrances morales, comme celles-ci ne

(1) *Malitia ipsa maximam partem veneni sui bibit.* (*Ép.*, LXXXI.)

s'expliquent que par l'excès de leur lubricité. Porter les hommes à l'amour des jouissances terrestres, c'est donc les pousser à la barbarie, et là où le christianisme a popularisé le principe de l'égalité des droits, c'est prêcher l'égorgement général.

Cependant l'erreur qui fait de ce monde un lieu de délices est la plus chère à notre cœur. La soif de jouir nous dévore dès le berceau, produit les vaines agitations de l'enfance, les coupables égarements de la jeunesse, les menées ambitieuses et subversives de l'âge mûr, les crimes que la justice punit et ceux que l'opinion couronne. Cette soif, tout conspire à l'exciter, à l'entretenir. Que montre-t-on à l'enfance, à l'adolescence, pour vaincre leur dégoût du travail? Les jouissances honnêtes de la famille, du collége, puis la perspective des grandes jouissances que réserve le monde à quiconque se recommande par la culture de l'esprit et des qualités brillantes. Quand, par une expérience fatale à sa vertu, à sa santé, à sa fortune, le jeune homme a savouré les joies amères du monde, et que le désenchantement commence, arrivent deux nouveaux enchanteurs : le roman littéraire, qui crée des passions héroïques et heureuses pour la consolation de ceux que les passions ont avilis et désolés ; le roman révolutionnaire, qui dit : La société n'est bonne qu'à faire des malheureux ; travailler à sa destruction, c'est ton intérêt, c'est le vœu de l'humanité.

Au milieu de ce concert de voix trompeuses qui peuplent le monde d'esprits extravagants, furieux, la religion de Jésus-Christ travaille seule à dissiper nos folles illusions sur la vie et à nous faire entrer dans le chemin du vrai bonheur. Pour utiliser le temps et les forces immenses que nous dépensons en projets funestes à notre repos et à celui de nos frères, elle nous dit : « *Que vous servirait d'avoir conquis ce monde* qui nous échappe, *si vous veniez à perdre votre âme? Qui d'entre vous peut ajouter une ligne à sa taille*, une minute à la durée de sa vie? Mais si vous êtes impuissants à changer votre constitution physique, à

détruire les germes de dissolution qu'elle recèle, il vous est donné de réformer, d'agrandir indéfiniment votre vie morale; de vaincre vos seuls ennemis réels, vos vices; d'accumuler les seuls trésors qui vous suivront au delà du pas de la mort, vos vertus et vos bonnes œuvres. Là est la tâche que Dieu vous impose en ce monde; là est l'unique but des enseignements et des sacrifices de Jésus-Christ; là est la source des joies pures de l'âme, du *festin de la bonne conscience;* là enfin est tout votre avenir; car, au tribunal qui vous attend à l'entrée des *demeures éternelles*, il n'y aura de couronnes que pour les victoires que vous aurez remportées sur vos passions pour accomplir la grande loi : Aimez Dieu par-dessus tout et les hommes comme vous-mêmes. »

Voilà ce qu'il faut inculquer de toute manière et sans relâche à l'enfance, à la jeunesse, à l'âge viril, à la vieillesse, si l'on veut former des hommes éclairés, vertueux, qui *traversent la vie en ne faisant que le bien.*

Mais, pour que ces principes irremplaçables de toute civilisation non fausse et barbare s'établissent solidement dans la généralité des âmes et passent dans les mœurs, l'action religieuse ne suffit pas; il lui faut le concours du pouvoir paternel et du pouvoir politique, la réunion de toutes les forces sociales pouvant seule produire les trois puissances nécessaires à la bonne éducation des hommes.

D. Quelles sont ces trois puissances ?

R. Un exemple constamment chrétien, une parole constamment chrétienne, une discipline constamment chrétienne.

D. Pourquoi mettez-vous l'exemple avant la parole ?

R. Afin de suivre la marche providentielle de la nature, qui veut que l'enfant voie longtemps avant d'écouter, qu'il sente avant de raisonner, et que ses impressions premières exercent une grande influence sur son avenir. Montrez-lui donc dès le commencement ce que vous voulez qu'il aime plus tard. Je suis sûr de n'être pas démenti par les mères intelligentes, quand je dis : L'éducation du cœur est déjà

bien avancée, quand l'esprit de l'enfant est accessible à la lumière de la parole.

Alors même que l'homme a quinze, vingt, trente, soixante ans, il reste toujours plus impressionnable par l'exemple que par la parole. On voit chaque jour des vieillards ramenés à la vertu par l'exemple de leurs petits-enfants; on ne voit pas, que je sache, des enfants corrigés par la parole de ceux qui les ont pervertis par leurs exemples. Il y a des parents qui vous montrent des enfants naturellement incorrigibles; ils se trompent : Dieu n'a jamais su en faire un; il laisse cette triste besogne aux parents coupables ou inintelligents.

Le bon exemple domestique est la base, le bon exemple des maîtres de l'école et du collége est la colonne, le bon exemple des classes influentes, et surtout des hommes publics, est le couronnement de l'édifice des lumières et des vertus qui font vivre et grandir les peuples. Otez le couronnement, la colonne et la base, battues par l'orage, chancelleront, et bientôt vous n'aurez que des décombres sur lesquels il pleuvra du sang. — Passons à la parole chrétienne.

D. Qu'entendez-vous par *une parole constamment chrétienne?* Faudrait-il donc borner nos connaissances à celle de la religion, proscrire les sciences profanes, la lecture des chefs-d'œuvre historiques et littéraires de l'antiquité païenne, comme semblent le vouloir tels réformateurs de nos systèmes d'éducation?

R. Je veux dire que toutes les parties de l'éducation doivent tendre, de près ou de loin, à consolider et à développer dans les âmes la connaissance et l'amour de la religion à laquelle nous sommes redevables de n'être plus sous le joug de cultes stupides et d'institutions barbares, inhumaines. Tout système d'éducation qui éloignerait de ce but, au lieu d'y conduire, serait un retour à la barbarie. S'ensuit-il qu'on doive supprimer les sciences profanes, l'étude de la société païenne, de son histoire, de sa littérature?

Non, certes ; et je ne vois pas que, parmi les plus chauds partisans des réformes dans nos études classiques, aucun ait proposé rien de semblable.

D'abord, si toute science peut être profanée par le vice de celui qui l'enseigne, nulle n'est de soi *profane*, c'est-à-dire étrangère au christianisme et propre à en détourner. Physique, chimie, botanique, zoologie, physiologie, anatomie, astronomie, etc., tout cela, pour les esprits qui ne s'aveuglent pas, est de la bonne théologie, menant droit au Dieu de l'Évangile. (V. 1[er] fait.) La terre et les cieux s'acquittent si bien de leur mission *de publier la gloire de leur auteur*, que leur étude mériterait encouragement, ne fût-elle pas aussi nécessaire à nos intérêts matériels.

Quant à la société païenne, il importe de la montrer dans son vrai jour à la jeunesse studieuse, car sans cela elle ne connaîtrait jamais ni ce que nous devons d'amour et de reconnaissance au christianisme et aux générations héroïques qui se dévouèrent pour son triomphe, ni ce que méritent de mépris les charlatans qui nous vantent les lumières de la raison et de la philosophie humaine en matière religieuse et sociale. L'histoire des nations idolâtres, notamment des Grecs et des Romains, est, autant que l'histoire du peuple juif, l'introduction naturelle à l'histoire du monde transformé par l'Évangile.

Le tableau vrai du paganisme a deux côtés : l'un immonde, qu'il faut soigneusement dérober au regard de la jeunesse ; l'autre barbare, inhumain, qu'il importe de mettre en lumière ; côté tellement incroyable pour l'adolescent élevé au sein d'une famille et d'une société chrétienne, qu'il est bon d'appeler en témoignage l'élite des écrivains de l'antiquité. L'élégance parfaite de la pensée et de la langue, la culture passionnée des lettres, de la philosophie, des beaux-arts, s'unissant à la férocité des mœurs, à l'atrocité des lois ; les plus nobles esprits de l'époque justifiant, défendant, célébrant des institutions dont la barbarie nous fait frémir ; voilà ce qu'il faut montrer aux jeunes gens, si, au

lieu d'esprits faux et de phraseurs ignares, on veut former des hommes qui joignent la solidité et l'élévation de la pensée à la beauté de l'expression. C'est ainsi qu'on fait goûter à la jeunesse les chefs-d'œuvre littéraires, artistiques, militaires des anciens, sans l'exposer à un engouement plus pernicieux encore que ridicule pour les vertus sociales et les formes politiques de ces barbares immortels; engouement trop favorisé par l'imperfection de nos études classiques, comme l'observait encore naguère un écrivain non suspect de préventions contre la littérature grecque et romaine (1).

L'étude de l'histoire et de la littérature de l'antiquité, et aussi des païens modernes, doit donc trouver place dans un bon système d'éducation chrétienne, surtout comme moyen d'attacher fortement l'esprit et le cœur à la loi de Jésus-Christ. Par là on dispose la jeunesse à goûter et accepter la chose qui heurte le plus dans cette loi, et qui néanmoins constitue sa puissance civilisatrice.

D. Quelle est cette chose ?

R. C'est le sacrifice de nos prétentions infinies, de nos penchants les plus doux, à l'austérité des devoirs. Devoirs généraux envers Dieu, envers nous-mêmes, envers tous les hommes; devoirs spéciaux de chaque état, de chaque âge, etc.: voilà ce que l'Évangile nous prêche à tous. Quant aux droits qui résulteront pour chacun de l'accomplissement de cette multitude de devoirs, l'Évangile en renvoie la mesure

(1) « Nos études classiques nous ont farci la tête de maximes superbes, tirées des auteurs anciens, sur les dieux, sur la justice, sur le devoir, sur la liberté; et nous trouvons quelquefois les écrivains catholiques bien sévères dans leurs jugements sur un temps où l'on disait de si belles choses. Nous oublions que toutes ces maximes concernaient seulement les hommes libres, mais que l'immense majorité du genre humain n'avait d'autre devoir que d'obéir au maître, et que, pour elle, il n'existait ni dieux, ni justice, ni liberté. » — « Qu'on mette cet esclave en croix! — Mais de quel crime est-il coupable?... De grâce, un instant de sursis; il s'agit de la mort d'un homme. — Imbécile! est-ce que l'esclave est un homme! Il n'a rien fait, soit!..... Qu'on le mette en croix, je le veux, je l'ordonne; j'ai pour raison ma volonté... » Voilà le droit du maître dans l'antiquité. » M. F. Lallier, dans un intéressant article sur l'abolition de l'esclavage, publié par le *Correspondant*.

et la rétribution au moment qui suivra notre dernier soupir. Jésus-Christ, juge suprême des vivants et des morts, *rendant à chacun selon ses œuvres;* Jésus-Christ, modèle des élus ici-bas, donnant l'exemple des plus douloureux sacrifices à tous les devoirs : tels sont les deux moyens de la parole chrétienne pour nous soumettre au joug de la loi chrétienne. Cela contriste la nature, et pourtant c'est l'unique moyen de civiliser les hommes; car ils ne deviennent barbares, ennemis et oppresseurs les uns des autres, que par la substitution qu'ils font de leurs prétendus droits à leurs devoirs réels, de l'esprit de jouissance à l'esprit de sacrifice.

Sortons des généralités, et montrons, par un exemple choisi dans les diverses conditions sociales, comment on fait une société civilisée.

Voilà un enfant royal que l'exemple de ses entours, je le suppose, a préparé à recevoir la parole chrétienne. De trois à vingt ans, il y a accord parmi ses éducateurs à lui faire entrer jusqu'au fond de l'âme, jusqu'à la moelle des os, cette pensée : « Monseigneur, l'éternel monarque devant qui les peuples et les rois ne sont que poussière s'est abaissé jusqu'à naître, vivre et mourir comme le plus pauvre des hommes, pour vous apprendre ce que valent les hommes, et comment on doit les gouverner. Vous avez, prince, de grands modèles dans votre race; mais le modèle des modèles est celui qui a jugé vos ancêtres sur sa loi et sur sa vie, et qui un jour vous jugera de même, vous et vos peuples, etc., etc. »

Vous comprenez bien que l'incessante reproduction de cette pensée, sous mille formes appropriées à la portée et au caractère du royal élève, ne nuirait en rien, aiderait même beaucoup à l'étude des mille choses qu'il faut apprendre aux princes.

Et pour que les courtisans des deux sexes ne renversent pas en quelques jours l'œuvre de vingt ans, il est essentiel que, dans l'affaire si importante du mariage, on consulte encore plus les convenances chrétiennes de l'homme que les

convenances politiques du prince, attendu qu'un mariage avant tout politique a souvent un résultat déplorable et souverainement impolitique, la corruption de l'État par son chef. L'ange le plus propre à soutenir le prince dans les voies de la sagesse et à perpétuer son sang et sa vertu une fois trouvé, il importe que l'un et l'autre s'abouchent de temps à autre avec le ministre de la parole chrétienne, chargé de redresser les âmes qui penchent, de relever celles qui tombent.

D. On vous passera le reste; mais la confession!

R. Vous devriez savoir que le reste est à peu près inutile sans la confession, sans l'heureuse nécessité pour le prince d'approfondir, au moins une fois l'an, cette question : Suis-je chrétien, et, la mort venant à me surprendre, puis-je espérer miséricorde au tribunal de Jésus-Christ?

Que voulez-vous? ici-bas, il est inévitable que tous soient confessés, et les princes encore plus que les autres. Quand on ne se confesse pas au prêtre, on est confessé par soi et par des conseillers et conseillères dont la direction nous perd devant Dieu, devant les hommes et devant notre propre conscience. — J'indique la méthode qui a élevé les Charlemagne, les Alfred le Grand, les Louis IX, et, jusqu'à preuve du contraire, je l'estime préférable à la méthode qui forma les Henri VIII et les Louis XV.

Même méthode pour notre élève bourgeois, avec cette différence qu'il faut surtout lui faire goûter en Jésus-Christ le bon emploi du savoir et de la richesse. Au lieu de lui dire : Regarde en haut, mon enfant, et, comme tel et tel, vise à devenir ministre de l'État, si tu ne peux pas en être le chef! Il faut, de trois à vingt ans, lui dire, et dans la famille, et dans le collége, et dans les universités : Regarde en bas, vois où en sont les dix-neuf vingtièmes de tes frères, et, comme le Fils du Très-Haut, ne cherche dans la science, dans l'opulence, dans les fonctions publiques, que le moyen d'aider les ignorants et les misérables à se délivrer de leur ignorance et de leur misère. Par là tu t'ennobliras toi et

ta maison, tu obtiendras de grandes consolations ici-bas, et une magnifique cour dans l'éternelle cité.

Même méthode pour l'ouvrier. En lui faisant aimer sa condition, qui fut celle du maître de la terre et des cieux, du juge suprême des vivants et des morts, nous lui apprendrons à la relever, à l'améliorer, à l'ennoblir infiniment par la pratique de toutes les vertus.

Avec des gouvernants, une bourgeoisie et des masses, constitués ainsi par la puissance des vertus et de la doctrine chrétienne, ne voyez-vous pas qu'on obtient une société civilisée et civilisatrice, dont la marche ascendante n'a pas de limites ici-bas, et au bout de laquelle il y a la société bienheureuse du ciel?

D. Oui, et voilà pourquoi on pourrait se passer, ce semble, de votre troisième puissance éducatrice, la *discipline*, mot fâcheux qui pourrait bien signifier *verge*.

R. Bien compris, le mot de verge n'a rien de si fâcheux. Je ne pense pas que la sagesse soit un don de la verge; mais je dis avec nos saints livres que la sagesse entre difficilement dans nos âmes, et n'y prend pas domicile sans la salutaire influence de la verge. C'est presque toujours le corps qui s'oppose à l'entrée des deux premières puissances, l'exemple et la parole; que la verge leur fraye donc le passage. C'est le corps qui tend à les expulser de l'âme ou à les y étouffer; tenez donc la verge à proximité du corps.

A tout âge, principalement dans le jeune âge, les hommes ne reconnaissent le *mal* qu'au *malheur*, c'est-à-dire à la *peine* qui le suit. Si vous voulez les former à la fuite du mal et les préserver du malheur, il vous faut donc un système pénal conçu dans un esprit chrétien et appliqué avec une vigueur chrétienne.

Que de mères auraient épargné à leurs enfants ou petits-enfants d'affreuses hontes, d'horribles, d'éternels malheurs, si elles avaient su infliger à ces petits coupables de petites privations, et, au besoin, de petites peines afflictives! Que de saints, que de héros de plus dans toutes les conditions, si

nous avions beaucoup de mères dont toute la conduite tînt à leurs enfants le langage de la reine Blanche à son fils : « J'aimerais mieux vous voir porter en terre que de vous voir orgueilleux, envieux, vindicatif, gourmand, paresseux, insoumis, etc.! » — On admire et l'on fait admirer à la jeunesse studieuse le mot de la femme de Sparte, disant à son fils partant pour la guerre : « Ne lâche pas ce bouclier, mais reviens dessous ou dessus ! » Quant à moi, je préfère le mot de la reine Blanche. Les Lacédémoniennes firent le plus belliqueux, mais le plus inhumain des peuples de la Grèce; Blanche fit, du même coup, le plus humain des hommes, le plus juste des rois, le plus intrépide des guerriers.

Oui, pour l'honneur et le bonheur des hommes, il est indispensable que la discipline veille constamment dans la famille, dans les écoles, dans les États; mais il faut qu'elle soit chrétienne, c'est-à-dire que la justice distributive des récompenses et des peines ne se propose que l'amendement, la bonne éducation des hommes.

Et comme les hommes n'auraient jamais su se donner un système d'éducation qui réunît au degré convenable ces trois conditions de succès : exemple, parole, discipline, nous allons voir que le créateur et régénérateur du genre humain a pourvu à cette nécessité.

CHAPITRE III.

Que par nature les hommes sont catholiques, et qu'ils ne peuvent cesser de l'être sans se dénaturer.

D. Quelque fondée que puisse être votre thèse, la forme n'en est-elle pas trop absolue?

R. La vérité est ce qu'il y a de plus absolu par le fond, qui est Dieu même. Pour que la forme réponde au fond, ne faut-il pas qu'elle vise à être absolue? Toute la philosophie est là : Trouver l'expression complète, c'est-à-dire

absolue de la vérité. Mais laissons la métaphysique, pour en venir aux faits.

N'est-il pas vrai qu'au nord et au midi, au levant et au couchant, à tous les degrés de longitude et de latitude; que dans toutes les conditions, sur les marches du trône, dans le château, dans la boutique, dans l'atelier, dans l'échoppe, les hommes naissent parfaitement ignorants des choses divines et humaines, parfaitement incapables de se donner une religion qui les éclaire sur leur destinée et qui les forme à la connaissance et à l'amour de leurs devoirs, parfaitement incapables de se créer une société domestique et civile qui leur offre d'abord un berceau et du lait, puis les mille choses qui font d'un enfant un adulte, d'un adulte un homme?

Dites-moi, cela est-il *absolument* vrai, ou cela n'est-il vrai que des enfants du moyen âge ou des enfants des catholiques?

D. La question est telle, qu'elle n'exige pas de réponse.

R. Erreur! Si simple que soit la question, vous devez savoir que, de 1520 à 1852, il s'est trouvé en Europe au moins sept à huit cents millions d'hommes qui l'ont résolue de travers, qui ont soutenu leur solution par la plume, par le fer et le feu, et qu'aujourd'hui des masses armées réclament pour tous et chacun le *droit naturel*, imprescriptible, *de discuter les bases de la société religieuse, domestique, civile.*

N'est-il pas vrai que, toujours et partout, les enfants sont condamnés par la nature à ne savoir, en matière religieuse et civile, que ce qu'on leur apprend; qu'ils sont également incapables d'inventer de nouvelles doctrines et de contrôler celles qu'on leur enseigne?

N'est-il pas vrai que, pour former l'esprit et le cœur des enfants, il faut leur proposer, non des doutes, mais des doctrines positives; leur dire qu'il y a un Dieu, quel est ce Dieu, ce qu'il nous commande, ce qu'il nous défend, ce

qu'il réserve et aux enfants dociles et aux enfants revêches, etc., etc., etc.?

N'est-il pas vrai que tous les parents qui ont à cœur l'éducation de leur famille en agissent ainsi, qu'ils soient catholiques, protestants, libres penseurs, et qu'ils se jugeraient grandement coupables ou imprudents s'ils suivaient une autre méthode?

Que d'incrédules et d'indifférents imitent l'athée Diderot, faisant dévotement répéter à sa fille le catéchisme du curé, et pensent, comme le sceptique d'Alembert, que les enfants *qui méprisent le dogme envoient la morale au diable!*

Avez-vous des doutes sur la nécessité, et par conséquent la légitimité de cette manière d'élever l'enfance?

D. Non; des incrédules de huit à dix ans seraient des idiots ou de petits monstres.

R. Il est donc vrai que, jusqu'à l'âge de huit à dix ans, nous sommes tous catholiques par le fait de la nature et le jugement de la conscience universelle. Tout dans cette première éducation suppose l'existence d'une société si bien organisée sous le rapport religieux et civil, que l'enfant n'aura qu'à en suivre les lois, loin de prétendre au droit de les refondre.

De l'âge de dix à vingt ans, soit que l'enfant passe de l'école au travail des champs ou de l'atelier, soit qu'il entre dans un collége, jugez-vous à propos de renier cette méthode? Voulez-vous qu'on avertisse notre grimaud que ce qu'il a appris dans sa famille pourrait bien n'être qu'un rêve; que tous les hommes sont faillibles; qu'il est temps pour lui de raisonner ses croyances, sa morale; qu'il est temps de s'armer du flambeau de la raison, de ne retenir en matière de dogme que ce qui lui paraîtra irrésistiblement démontré, et en matière de morale que ce qu'il jugera évidemment conforme aux principes de l'éternelle justice?

S'il est né dans une de ces communions protestantes qui nous prêchent la libre discussion de la Bible, trouvez-vous bon que ce théologien imberbe discute et confronte entre

eux les trente-quatre mille versets de la Bible, et qu'il décide en première et dernière instance les dix mille controverses qui divisent depuis des siècles les théologiens protestants sur la mission et la nature du Christ, sur sa doctrine et ses institutions? S'il est fils de libres penseurs estimant la Bible autant que l'Alcoran, voulez-vous qu'il mette en question s'il y a un Dieu ou s'il n'y en a pas; si toutes les religions sont bonnes, ou si toutes sont l'œuvre de la sottise et de la supercherie; s'il a une âme, et si cette âme doit servir le corps ou en être servie, etc., etc., etc.?

Je vous le demande : une telle besogne convient-elle aux forces intellectuelles et physiques de nos adolescents et adolescentes? Serait-elle dans l'intérêt de leur bonne instruction, de leur moralité, même de leur développement physique? Serait-elle dans les intérêts et les vœux de leurs parents, quels qu'ils soient?

D. Non, certes; les adolescents qui se jugeraient capables d'une semblable tâche seraient des prodiges d'orgueil, ennemis de toute subordination. Si cette coupable méthode n'a que trop pénétré dans l'éducation publique, il est juste de dire qu'il n'y a eu qu'une voix dans les parents, sans distinction de croyances, pour réclamer contre elle, et le résultat de la méthode a crié encore plus haut.

R. Il est donc entendu que la nature et la société nous veulent catholiques jusqu'à l'âge de vingt ans.

De vingt ans à quarante, les intérêts de l'individu et de la société exigent-ils un changement radical dans le système de notre vie morale? Les croyances et les pratiques, jusque-là nécessaires pour former des esprits éclairés et des cœurs droits, deviendraient-elles inutiles à la conservation des lumières et des vertus acquises? Voyons.

Quand le jeune homme bien élevé (c'est-à-dire catholiquement) entre en carrière; quand il va saisir les cornes de la charrue, le marteau du forgeron ou l'un des mille instruments de nos arts mécaniques; quand il reçoit, avec le bonnet de docteur, cette trousse du médecin, du chi-

rurgien, qui ne doit faire souffrir les corps humains que pour les sauver; quand il va prendre cette plume, cette main de justice, qui décideront du sort de tant de familles; quand il va ceindre l'épée, pour braver les fatigues, les privations, la mort, et veiller nuit et jour au salut d'un État qui lui promet un peu de gloire et lui mesure très-court le vivre et le couvert, etc., etc., etc.; croyez-vous qu'il soit sage et utile de dire à ce jeune homme : Maintenant, crois en Dieu ou n'y crois pas, pratique ta religion ou fais-en fi, il n'importe; l'essentiel est que tu fasses fortune?

Quand ce jeune homme se prépare à fonder une famille, est-il dans son intérêt, dans l'intérêt public, qu'il devienne libre penseur et qu'il en adopte la morale : « Prends une femme, vis avec une autre, et n'aime que toi? »

Quand cette jeune personne, pieusement élevée, va s'unir à un homme qu'elle croit parfait, est-il bon de l'inviter à reviser sa croyance religieuse, de semer le doute dans son âme, d'y éteindre par là même l'esprit de prière et de confiance filiale en Dieu, qui seul pourra la consoler de déceptions cruelles et lui donner la force d'élever des enfants meilleurs que leur père?

En somme, est-ce bien dans la force de l'âge, dans la saison de la vie où il développe la plus grande activité, exerce le plus d'influence, qu'il convient d'ôter à l'homme le flambeau qui l'éclaire dans ses voies, le frein qui le rend maître de ses passions?

D. Poser ainsi les questions, c'est les résoudre. Non, ce n'est pas au milieu des mille préoccupations et tentations de l'âge viril qu'il faut dire aux hommes : Refaites vos études religieuses, et, en attendant qu'elles soient achevées, n'écoutez que les inspirations de votre esprit et de votre cœur.

R. Enfin, l'âge mûr et la vieillesse, soit la période de quarante ans à soixante, soixante-dix, seraient-ils l'époque normale des doutes religieux? Est-ce seulement quand la

vie nous échappe, qu'il importe d'apprendre ce qu'elle est et pourquoi elle nous a été donnée? Est-ce quand le travail incessant de la mort démolit pièce à pièce, au dedans et autour de nous, les étais de notre existence, qu'il convient de voiler les consolantes perspectives de l'espérance chrétienne, et de nous dire : Le ver du sépulcre, voilà mon avenir indubitable ; le reste n'est que conjecture ?

Que conclure de cette étude ? J'en conclus que les hommes sont tous catholiques par nature ; que le premier besoin de leur âme, même de leur corps, est de trouver, à leur entrée dans le monde, une religion toute faite ; une religion qui leur épargne des recherches impossibles, qui les forme à la connaissance et à l'amour de leur destinée et de leurs devoirs ; une religion qui porte si bien l'empreinte divine, qu'ils ne puissent la contempler sans y croire. Or cette religion, où la trouvez-vous, sinon dans la grande Église dont l'existence offre, ainsi que vous l'avez reconnu (IIIe Fait), le plus éclatant, le plus long des prodiges ?

D. Ces déductions me paraissent irréfutables ; mais, avec l'obligation de croire à l'Église, obligation qui pèse incessamment sur le catholique, que deviennent la liberté de pensée, la liberté de conscience, la liberté d'examen ?

R. Ces libertés deviennent aussi grandes, aussi parfaites qu'elles peuvent l'être ici-bas. C'est ce que nous allons voir.

CHAPITRE IV.

Que la liberté de pensée, de conscience et d'examen est le fruit de la soumission à l'Église, et qu'il n'y a de liberté hors de là que pour l'ignorance, le mensonge et le despotisme le plus effréné.

D. Cette proposition a contre elle toutes les idées reçues.

R. J'espère vous démontrer qu'elle a pour elle l'évidence des principes et des faits.

La liberté de pensée en religion exige, avant tout, un

fonds de connaissances religieuses qui puissent occuper la pensée, comme la liberté de manger exige des aliments. La liberté de conscience ne se conçoit pas sans une conscience, c'est-à-dire, sans la perception et le sentiment de certaines vérités morales qui puissent servir de règle à nos jugements. La liberté d'examen exige également, et des matériaux sur lesquels elle s'exerce, et une lumière qui nous dirige dans leur examen. Otez de l'esprit les vérités élémentaires de religion et de morale, il n'y a plus possibilité, ni par conséquent liberté de penser, de juger, d'examiner en cette matière. L'esprit reste en proie aux obscurités du doute, aux ténèbres de l'ignorance.

La liberté de pensée, de conscience, d'examen, exige, en second lieu, que, dans l'enseignement des connaissances capitales qui doivent servir de matière aux travaux de la pensée, de la conscience, de l'examen, nous ne soyons pas exposés à être trompés par ceux qui nous les communiquent; car si ces premières données étaient fausses, nous n'aurions que la triste liberté de nous égarer dans nos pensées et nos jugements sur les questions les plus vitales. Plus nous serons convaincus de la vérité de nos principes, plus grande sera notre liberté de penser, de juger, d'examiner.

Cela étant, ne voyez-vous pas que le catholique jouit au plus haut degré de la liberté de pensée, de conscience et d'examen, puisqu'il possède dans l'enseignement de l'Église un ensemble de vérités qui éclairent le passé, le présent, l'avenir, et ouvrent un horizon sans bornes à l'activité de son esprit et aux élans de son cœur?

D. Oui, dira-t-on, le catholique est libre de penser, de juger, d'examiner, mais seulement dans les limites posées par les définitions de l'Église; tandis que le protestant et le philosophe ne donnent pour limites à leur liberté de penser que les décisions, l'un de sa raison éclairée par la Bible, l'autre de sa raison philosophique ne relevant que d'elle-même.

R. On s'exprime très-mal quand on dit que le catholique n'est libre de penser et de juger que dans les limites posées par les définitions de l'Église. Celle-ci a-t-elle jamais entrepris de fixer des limites à la pensée des fidèles et de leur dire : Voilà le point au delà duquel il vous est défendu d'étendre vos investigations ? Elle les exhorte, au contraire, à pénétrer toujours plus avant dans les lumières de la foi, à élever incessamment leur esprit et leur cœur vers la contemplation des vérités éternelles. Que sont ses définitions doctrinales ? Des éclaircissements qui, dissipant les nuages de l'erreur et de l'incertitude touchant un article de la doctrine de Jésus-Christ, mettent dans un plus grand jour cet article, affermissent notre pensée là où elle trébuchait, et nous empêchent ainsi de devenir, comme les dupes de l'hérésie, *des enfants qui tournent à tout vent de doctrine et ne sortent des fluctuations du doute que pour être emportés par les mille courants de l'erreur* (1). Les articles de croyance définis par l'Église comme exprimant la foi de tous les siècles et le vrai sens de la parole de Jésus-Christ et des apôtres, ne sont donc pas des bornes ; ce sont des jalons, des phares lumineux, qui dirigent et soutiennent notre marche dans l'étude du monde surnaturel révélé par l'Évangile. Ce sont des principes féconds qu'on ne soumet jamais au travail de la réflexion et de l'examen, sans qu'il en jaillisse des lumières propres à étendre le cercle des pensées religieuses et à nourrir les saintes affections.

C'est parce qu'ils manquent de ces vérités élémentaires et cardinales, sans lesquelles le travail de la pensée n'est qu'un vagabondage de l'imagination, que le protestant et le philosophe rationaliste sont condamnés, comme dit encore saint Paul, *à se consumer et à languir dans l'examen de questions insolubles, à chercher toujours, sans arriver jamais à la science de la vérité* (2). Le premier nous dit fièrement : La

(1) Saint Paul, *Ép. aux Éphés.*, IV, 14.
(2) *Prem. ép. à Timothée*, VI, 4 ; *Deux. ép.*, III, 7.

base de mes investigations religieuses est des plus solides, des plus larges : c'est la Bible, contenant la parole de Dieu. — Très-bien ! mais la Bible est-elle indubitablement la pure parole de Dieu, et de ses trente-quatre mille versets, quel est celui qui vous donnera la clef des autres et le premier article de la doctrine de Jésus-Christ? Telles sont les deux immenses questions que vous devez vider avant de savoir que penser et juger en religion. Jusque-là vous traînez le boulet de l'ignorance, du doute, et vous ne pouvez vanter votre liberté de penser en religion sans faire gémir le bon sens.

Le philosophe nous dit : Ma liberté de penser ne s'arrête qu'aux définitions de ma raison. — Eh bien, votre raison a-t-elle défini s'il y a un Dieu, si vous avez une âme immortelle, s'il y a une loi morale qui règle vos rapports avec Dieu et les autres êtres, et quelle est cette loi? Ces problèmes, que la philosophie humaine agite assez inutilement depuis près de trente siècles, il faut que vous les résolviez péremptoirement, si vous voulez que votre liberté de penser en religion soit autre chose que la faculté de vivre sans pensée religieuse et sans règle morale.

Comprenez-vous maintenant que la liberté de pensée, de conscience et d'examen en religion est inséparable des convictions religieuses, et que, par conséquent, elle ne peut se trouver en dehors de cette Église, visiblement divine, qui seule peut commander la foi et fonder des convictions inébranlables?

D. Je conçois que les libres penseurs, protestants ou philosophes, s'ils restaient fidèles à leur principe de n'accorder créance qu'aux définitions de leur raison, ne sortiraient jamais des perplexités du doute, attendu que la raison biblique ou philosophique, pour donner des définitions immuables en matière religieuse, attendra probablement la fin des siècles. Mais il paraît que, dans la pratique, ces messieurs s'accommodent assez bien des définitions chrétiennes ou antichrétiennes qu'ils trouvent faites, les uns

dans la secte religieuse à laquelle ils appartiennent, les autres dans l'école philosophique qu'ils fréquentent.

R. Oui : et ce fait est une confirmation de ce que j'ai établi dans le chapitre précédent : que nous naissons tous catholiques, disposés à croire que la vraie religion n'a pas attendu notre naissance pour se révéler au genre humain, et que Dieu ne nous a pas mis au monde pour déchiffrer les mystères de la Bible ou donner une philosophie exempte d'erreurs et de mystères.

Le principe du rationalisme hérétique et philosophique : *Ne tiens pour vrai que ce qui est démontré à ta raison,* est une absurdité que l'orgueil accepte pour se délivrer des vérités qui lui déplaisent, mais que la nature repousse. Vérités et erreurs, croyances orthodoxes et opinions hétérodoxes, antichrétiennes, tout est traditionnel ; les hommes n'inventent rien. Le schismatique, l'hérétique, le philosophe sans croyance, ne sont tels que par crédulité, c'est-à-dire, par une foi irréfléchie à l'autorité de ceux qui les endoctrinent.

Rien de plus évident. Si les églises schismatiques de l'Orient retiennent depuis huit siècles soixante millions de chrétiens sous le joug des plus misérables préjugés anti-catholiques ; — si notre Occident et l'Amérique du Nord comptent encore vingt-cinq ou trente millions de protestants plus ou moins attachés aux institutions de Luther, aux institutions de Calvin, aux institutions anglicanes de la reine Élisabeth, à quoi cela a-t-il tenu, à quoi cela tient-il encore ? A l'accord unanime des fidèles et des ministres, des pères de famille et des gouvernants, à employer la méthode catholique d'enseignement par voie d'autorité, et à déployer plus ou moins de rigueurs contre les ennemis de l'enseignement officiel.

Quant aux mille sectes, soi-disant indépendantes, qui ont abandonné l'orthodoxie gréco-russe, l'orthodoxie luthérienne, l'orthodoxie calvinienne, l'orthodoxie anglicane, pour se constituer à part, de quoi vivent-elles ? Elles vivent

de leur foi moutonnière à la parole de ceux qui les ont fondées.

Qu'ont été, que sont encore les petits groupes de libres penseurs assez unis pour former une sorte d'école, en Allemagne, en France, en Italie, ailleurs ? Ils ont été, ils sont encore les fidèles moutons de Kant, de Fichte, de Goethe, de Voltaire, de Rousseau, de tout beau discoureur qui leur a appris, non à discuter, mais à ignorer, à mépriser, à travestir la philosophie de l'Évangile.

Ainsi s'accomplit forcément la loi de l'auteur de notre nature, loi qui veut que les hommes soient enseignés par d'autres hommes et qui ne leur laisse que la liberté du choix entre l'enseignement de la vérité et celui de l'erreur. Ainsi s'accomplit forcément la loi du Dieu de justice, loi qui condamne les esprits rebelles aux salutaires enseignements de l'Église divine à boire les erreurs que leur imposent les plus odieux charlatans. Ne voyez-vous pas, en effet, que la liberté de penser, dans le sens anticatholique, livre l'immense majorité des esprits au despotisme intellectuel le plus effréné ?

D. Oui, avec le besoin de croire à ce qu'on nous enseigne, et l'impossibilité où nous sommes presque tous de contrôler l'enseignement que nous recevons, il est clair que la liberté absolue de penser et de prêcher sa pensée ne sera, pour les penseurs orgueilleux et les visionnaires, que la faculté de duper et d'asservir les masses.

R. Les faits sont encore là pour le démontrer.—Quel oppresseur des âmes que cet eunuque Photius, dont le satanique orgueil entraîne dans le schisme les trois quarts des chrétiens de l'Orient, et les imprègne si bien de ses calomnies et de ses fureurs contre la grande Église, que ses dupes répètent au dix-neuvième siècle leur devise du quatorzième et du quinzième : « Plutôt Turcs que catholiques ! »

Quels despotes encore que les auteurs et fauteurs des orgies religieuses du seizième siècle, qui, pour satisfaire leur

orgueil, leur luxure, leur rapacité, inventèrent des religions dignes de Mahomet, et par le fatalisme de leurs dogmes, et par la barbarie de leurs moyens d'évangélisation! Quel incroyable servilisme que celui de ces ouailles luthériennes, calviniennes, anglicanes, très-oublieuses des confessions de foi de leurs *glorieux* réformateurs, mais très-fidèles à jeter toujours au monde catholique l'accusation d'adorer la Vierge et les saints, de nier les mérites du Rédempteur, de vendre les indulgences et la rémission des péchés, de maudire la Bible, et vingt autres stupidités de ce genre, extraites mot à mot des écrits de Luther et de Calvin!

Concluons.—La liberté de pensée, de conscience, d'examen, ne sera parfaite, absolue, que dans le ciel, alors que, *voyant la lumière dans la lumière* (1), toutes les vérités dans leur centre éternel, Dieu, nous serons affranchis pour toujours des ténèbres de l'ignorance, des perplexités du doute, des séductions de l'erreur.

Dans ce bas monde, il n'y a, en religion, de vraie liberté de penser que celle que le Libérateur du genre humain définissait ainsi : *Si vous croyez à ma parole*, disait-il aux Juifs, *vous serez mes disciples, et vous connaîtrez la vérité, et la vérité vous délivrera... Vous ne serez vraiment libres, qu'autant que le Fils vous affranchira* (2). Or le Fils n'a affranchi le monde de l'esclavage de l'erreur que par la création et le maintien, depuis dix-huit siècles, du soleil catholique, dissipant les ténébreuses visions des corrupteurs de la parole de Jésus-Christ, confondant les orgueilleuses prétentions du pouvoir, du génie, de la naissance, de la richesse, soumettant les plus hautes intelligences au niveau de la même foi, des mêmes devoirs, ou plutôt élevant les masses à la hauteur des lumières et des vertus qui font les héros et les saints.

(1) Ps. XXXV, 10.
(2) S. Jean, VIII, 32, 36.

CHAPITRE V.

Sur quoi repose et à quoi aboutit le prétendu droit de libre discussion en matière religieuse et sociale.

D. Voilà encore un de ces droits chers au libéralisme moderne, que probablement vous voulez démolir.

R. Oui ; car ce droit démolit, d'un seul coup, les droits de Dieu et de l'humanité : il repose sur les ruines de la religion qui a civilisé le monde, et il livre les peuples, corps et âme, au bon plaisir d'une infinité de dieux et de déesses pires que ceux dont le christianisme a renversé les autels.

D. Il est possible que l'abus du droit de discussion porte atteinte aux croyances religieuses; mais je ne vois pas comment le droit lui-même de discuter la religion en implique la ruine.

R. Vous allez le voir.—La religion n'est *religion*, c'est-à-dire loi obligatoire pour la conscience, qu'autant qu'on la croit divine ; car, outre que Dieu seul peut lier la conscience, nous entendons tous par religion l'ensemble des devoirs que Dieu nous impose. Une religion humaine, c'est-à-dire inventée par des hommes qui nous donnent leurs volontés pour celles de Dieu, est une absurdité impie, un crime de lèse-souveraineté divine et de lèse-humanité. Or une religion que l'on croit divine est par là même indiscutable. On ne discute pas ses convictions; on ne discute pas contre Dieu. Croire et discuter s'excluent comme le oui et le non. On ne discute que parce qu'il y a doute, et là où le doute se produit, la croyance s'en va.

Une nation catholique qui mettrait au nombre des droits du citoyen la libre discussion publique des questions religieuses et sociales, la liberté pour chacun de publier ses opinions en cette matière, déclarerait donc trois choses : 1° qu'elle a cessé de croire à la divinité de l'enseignement catholique et à la bonté des préceptes moraux qu'il donne pour base à la société; 2° qu'elle attend du zèle et du sa-

voir de chaque citoyen capable de prêcher ou de tenir une plume, des lumières qui la décident à se retremper dans la foi catholique, ou à se tourner vers une religion plus convenable à l'état des esprits; 3° que, jusqu'à décision finale du grand procès, chacun restera libre de penser et de pratiquer ce qui lui plaira en matière de religion et de morale.

Ne serait-ce pas là, comme je le disais, démolir d'un seul coup les droits de Dieu et de l'humanité, les fondements de la civilisation chrétienne, et faire appel aux prêcheurs de la barbarie?

D. On dira que la vraie religion ne perd rien à être discutée ; que le droit de discussion implique le droit de défense aussi bien que le droit d'attaque; que, après tout, la liberté de la presse, comme la lance d'Achille, guérit les blessures qu'elle fait.

R. Voilà de belles phrases qui couvrent d'énormes erreurs.

Le christianisme, considéré en lui-même, n'a certainement rien à craindre de nos discussions. Quelle que soit l'idée que puissent s'en former les hommes, Jésus-Christ reste éternellement le maître absolu du ciel et de la terre, et sa loi, la loi immuable de l'humanité. Ameutons contre lui tous les christophobes qui, depuis Julien l'Apostat jusqu'à Proudhon, ont dit : *Conspuons, écrasons l'infâme Galiléen!* Faisons goûter et répéter à la jeunesse studieuse le mot favori du Voltaire allemand, Goethe : « Il y a quatre choses que je déteste également : le tabac et les cloches, les punaises et le christianisme (1). » Cela n'empêchera ni les croyants, ni les indifférents, ni les mécréants enragés, d'être traduits au tribunal suprême pour y entendre une de ces deux sentences : *Venez, les bénis de mon Père, prendre possession du royaume... Allez, maudits, au feu éter-*

(1) Sur la rage antichrétienne du fameux poëte et les doctrines du Proudhon germanique, Louis Feuerbach, voyez la *Liberté de penser*, numéro du 20 novembre 1850.

depuis vingt ans que j'y suis abonné, je lui trouve un mérite rare dans le journalisme : celui de rester fidèle à ses principes, et de ne pas mentir ! » L'expérience, faite dix fois, m'a donné dix fois le même résultat.

Non, rien ne saurait peindre la puissance de fascination et d'abêtissement qu'exerce sur ses lecteurs habituels un journal qui sait enjoliver l'erreur et flatter les passions. Il les égare, il les affole, il leur inocule ses préjugés, ses haines; il les fanatise, il les soulève, il les arme, il les pousse en furieux contre les hommes et les choses qui ont le malheur de lui déplaire. Je vous ai dit plus haut que la liberté de discussion en matière religieuse livrait les peuples, corps et âme, à une infinité de dieux et de déesses pires que ceux dont nous a délivrés le christianisme, et peut-être y avez-vous soupçonné quelque exagération.

D. Oui, et le soupçon subsiste encore.

R. Voyons donc! Les dieux d'Homère et de Virgile étaient sujets à de grands vices, et, dans l'occasion, ils ne se refusaient pas de grands crimes; mais ils avaient aussi de précieuses qualités, celle entre autres d'être muets. Contents de l'encens et des victimes qu'on leur offrait à certains jours, ils n'exigeaient rien de plus, et laissaient vivre les hommes selon les lois et coutumes reçues de leurs aïeux; lois et coutumes entachées, il est vrai, d'un égoïsme barbare, mais qui conservaient un ordre de choses préférable à l'anarchie.

Il n'en est pas ainsi des dieux de la plume, imposant chaque jour leurs idées et leurs passions à trente ou quarante mille serfs, dont chacun est un écho répétant la parole du maître dans le cercle de ses entours. Convictions religieuses et politiques, respect des lois divines et humaines, vertus chrétiennes et sociales, dévouement à la patrie, à la famille, etc. : rien ne peut résister à ce feu roulant de sophismes, de blasphèmes, de sarcasmes, d'érudition mensongère, d'insinuations perfides, de faits calomnieux, d'accusations atroces, d'anecdotes graveleuses, de feuilletons obscènes.

Pour que le journalisme pût guérir les blessures qu'il fait, ainsi que vous le disiez, il faudrait au moins que la masse des abonnés lût le pour et le contre. Et encore très-peu d'esprits étant capables de démêler le vrai du faux dans le chaos de doctrines contradictoires, il en résulterait le mépris de toute doctrine. Mais le journal est un dieu souverainement jaloux, intolérant, ennemi du partage. Son premier précepte est : *Tu n'écouteras et n'adoreras que moi !* Et il est obéi. Les âmes de ses abonnés sont vraiment ses créatures. Il les fait vivre de sa vie, les transporte dans un monde de sa création. Il refait dans leur pensée l'histoire universelle du genre humain, au point de vue religieux, politique, littéraire ; il couvre d'épaisses ténèbres des faits aussi éclatants que le soleil, les remplaçant par des particularités obscures, douteuses, inventées à plaisir. Il transforme les annales de leur patrie, en dénigre, en conspue les plus belles renommées, en réhabilite les scélérats, en dénature les institutions.

Après avoir saturé ses croyants de mépris et de haine pour les réalités du passé et du présent, le nouveau dieu les introduit dans son domaine de l'avenir. Là, rien ne gênant sa toute-puissance, il trace le plan d'une société modèle, il crée un lieu de délices où l'humanité essuie ses larmes, sous les saintes lois de la liberté, de l'égalité, de la fraternité. Et quand il a passionné ses dévots pour cet Éden, il leur dit : « Voulez-vous que cette félicité se réalise ? Unissez-vous, donnez la main à tous les ennemis d'un passé odieux, d'un présent intolérable ; armez-vous, préparez de dignes funérailles au vieux monde, à ses oppresseurs, à leurs séides, et souvenez-vous qu'on ne peut entrer dans la terre promise qu'à travers les flots de la mer Rouge ! »

Dites-moi maintenant, en face de cette Europe qui frémissait naguère, qui tremble encore, sous la menace d'un égorgement général par des armées de sauvages, ai-je exagéré quand j'ai dit que le droit de tout discuter crée

une idolâtrie plus abrutissante, plus sanguinaire, que celle dont nous a affranchis l'Évangile? Et au profit de qui, s'il vous plaît, crée-t-on cette idolâtrie, ce despotisme incomparable, dont le despotisme asiatique n'est qu'une ombre? Parmi les publicistes qui avaient le don de gouverner les masses révolutionnaires dans la France de 1848, on n'en trouvera pas un seul qui se fût recommandé par quelque mérite littéraire ou scientifique, et le nom des trois quarts n'avait figuré jusque-là que dans les registres de la police correctionnelle, des cours d'assises; et même du bagne. Le roi des journaux qui en ce moment révolutionnent et démoralisent le Piémont est l'œuvre d'un misérable exhalant, sous des formes d'une violence et d'une grossièreté inouïes, la rage anticatholique que lui transmit, dit-on, avec le sang un mauvais prêtre. Un autre, fort en crédit, est la création d'un réfugié qui a dû écrire des volumes en réponse à l'accusation publique d'avoir été chassé de son pays pour vol.

C'est à ces immondes goujats qu'on livre la vie religieuse, morale, politique d'un pays; et l'on appellera cela un *droit constitutionnel*, une *liberté nationale!*

D. Je me rends à l'évidence. Mais comment restreindre la liberté des opinions religieuses sans préjudicier à la liberté des cultes?

R. Permettez-moi, d'abord, de vous faire observer la différence totale qu'il y a entre la liberté pour chacun d'avoir ses opinions religieuses et la liberté de les publier. La première n'a pas besoin d'être octroyée ni garantie par la loi. Qui donc vous empêche d'avoir vos opinions religieuses, d'en repaître votre esprit, votre imagination, jusqu'à ce qu'il plaise à l'éternelle vérité d'en éclairer la justesse ou la sottise, en se dévoilant à votre âme? Mais publier vos opinions religieuses, ce n'est pas seulement un acte extérieur, public, sujet par là même à la surveillance des pouvoirs sociaux; c'est, comme vous venez de le voir, un acte gouvernemental au plus haut degré; c'est une dicta-

ture exercée sur la conscience même de vos lecteurs, conscience que vos opinions peuvent égarer, fausser, pervertir, porter à de graves désordres. Nul gouvernement sage et moral ne peut donc octroyer ni tolérer la liberté absolue pour chacun de publier, de prêcher ses opinions religieuses et sociales.

Il en est de même de la liberté des cultes. C'est un malheur sans doute que la diversité des cultes, et les premiers qui déchirèrent l'unité religieuse en Europe furent de grands coupables. Mais la sagesse politique, et aussi la moralité, exigent que ceux qui sont élevés dans des cultes déjà anciens et qu'ils tiennent pour vrais et légitimes, puissent les pratiquer sans obstacle. L'intérêt de l'unité religieuse ellemême veut qu'on ne la leur rende pas odieuse par l'intolérance civile. Là donc où la diversité des cultes existe, le législateur catholique peut dire, sans faire preuve d'indifférence religieuse : « Tous les cultes établis jouiront de la liberté de leur exercice. » Mais aucun législateur prudent ne doit dire : « Chacun est libre d'introduire et de pratiquer tel culte qu'il lui plaira. » A ceux qui réclameraient un tel droit, il répondra par le mot de Napoléon à l'émissaire du célèbre Pitt, qui l'exhortait à créer en France une religion *qui fût à lui*. — « Créer une religion ! répliqua-t-il en souriant. Pour créer une religion, il faut monter sur le Calvaire, et le Calvaire n'est pas dans mes desseins. Si une telle fin convient à Pitt, qu'il la cherche lui-même; mais, pour moi, je n'en ai pas le goût (1). »

Oui, pour être admis à changer chez des nations chrétiennes une religion scellée par le sang du Calvaire, par le sang de millions de martyrs ; religion qui a délivré l'Europe de deux barbaries, qui en a bâti presque toutes les villes, qui en a défriché les terres, il faudrait au moins avoir répandu une moitié de son sang et d'abondantes sueurs au profit de l'humanité, avoir construit un village et couvert

(1) *Hist. univ. de l'Église catholique*, par M. l'abbé Rohrbacher, l. xci, tom. XXVIII.

de moissons des landes arides. Comme les faiseurs de religions et de sociétés nouvelles ne pensent à rien de semblable, et que, au lieu de défricher les déserts, ils sont éminemment propres à transformer en solitudes les plus belles contrées, le bon sens politique veut qu'on leur dise : « Puisque vous êtes capables de créer des religions et des sociétés, voilà un pays désert, avec des outils et des matériaux pour vous y créer un abri et du pain ; allez, faites-y l'essai de vos théories, mais n'en sortez pas ; sinon... ! »

CONCLUSION

DU PREMIER LIVRE, ET CONNEXION DES QUATRE FAITS.

Recueillons-nous un moment pour assister au défilé des trois milliards environ d'hommes que chaque siècle voit naître, vivre et mourir.

Les variétés insignifiantes dans la taille et la couleur, qui portèrent des écrivains frivoles du dernier siècle à renouveler l'idée païenne de plusieurs espèces d'hommes, ne nous empêcheront pas de voir resplendir le sceau de l'unité dans la constitution physique et morale de ces voyageurs. *Même entrée dans la vie pour tous, même sortie* (1). Durant leur court trajet du sein de la mère où leur corps s'organise, au sein de la terre où il se décompose, que découvrons-nous en eux ? Les mêmes besoins, les mêmes désirs, des efforts également vains pour s'affranchir de ceux-là et pour satisfaire ceux-ci. En quête d'une félicité dont l'idée les obsède, dont la réalité les fuit, ceux à qui la parole de Jésus-Christ n'a pas donné la paix de l'âme restent en proie à une agitation fiévreuse. Les uns, livrés au plaisir, descendent d'excès en excès ; les autres, passion-

(1) *Sagesse*, VII, 6.

nés pour la richesse ou la gloire, entassent, ici, denrées sur denrées, marchandises sur marchandises, or sur or; là, études sur études, livres sur livres; plus loin, conquêtes sur conquêtes, royaumes sur royaumes. Ce qu'ils font n'est rien, comparé à ce qu'ils projettent :

Quatre Mathusalem bout à bout ne pourraient
Mettre à fin ce qu'un seul désire.

Le vide croissant dans leur âme en raison de leurs efforts pour le combler, et *la tristesse occupant le fond de leurs joies* (1), ils s'irritent, ils se jalousent, ils s'en prennent les uns aux autres de leurs déceptions, ils s'entr'accusent, s'entre-déchirent. Quand le fantôme du bonheur ne les met pas aux prises sur les champs de bataille, le spectre de la mort n'en vient pas moins frapper à chaque porte, promener son niveau sur toutes les têtes et les réduire à un *je ne sais quoi qui n'a de nom dans aucune langue.*

Méditez un peu ce spectacle, et vous reconnaîtrez, je pense, que l'espèce humaine est chose indéfinissable, si l'on n'admet pas la définition qu'en donne la philosophie catholique : *Les hommes sont une famille destinée à jouir d'une vie supérieure, dont elle doit faire l'apprentissage en ce monde; mais une famille dévoyée dès l'origine, et que Jésus-Christ est venu remettre dans le droit chemin.*

En observant de près les facultés et les tendances de ces voyageurs, vous verrez que tous proclament et réclament l'existence de ces trois faits : un Dieu universel, un Christ universel, une Église universelle, et que les protestations contraires de leur bouche sont démenties à chaque instant par le cri de leur conscience.

1° *Tous les hommes proclament et réclament l'existence du Dieu universel.* — Et d'abord, le corps humain, par son organisation, proclame le Dieu universel. De tous les corps vivants il est le seul qui soit en rapport avec l'universalité des êtres physiques, le seul qui puisse les dominer, les

(1) *Proverbes*, XIV, 13.

faire servir à ses usages. Cette propriété à part de notre organisme a fixé l'attention des anciens philosophes, notamment d'Aristote, qui définissait l'homme, un *petit univers* (*microcosmos*); de Cicéron, qui, dans le IIe livre de la *Nature des dieux*, nous a donné une magnifique description du corps humain; de Galien, à qui l'étude de ce chef-d'œuvre arrachait des cris d'admiration. Ces grands esprits semblent avoir deviné, supposé qu'ils ne l'aient pas lu, le 26e verset du Ier chapitre de la Genèse : *Dieu dit : Faisons l'homme à notre image et ressemblance, et qu'il domine*, etc.

L'esprit humain proclame et réclame le Dieu universel. Avant toute démonstration, la pensée de Dieu occupe le fond de notre âme ; c'est la *lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde;* lumière que le nuage des passions peut obscurcir, mais qu'il n'éteint jamais. Dès que nous voulons nous expliquer notre existence et quelque existence que ce soit, l'Être éternel se présente comme la seule explication possible. Nous ne pouvons le repousser sans braver le cri de notre conscience, le cri universel de la nature, des plantes, des animaux, de la grande *armée des cieux*. (V. Ier Fait.) Les hommes, il est vrai, se sont longtemps prosternés, beaucoup se prosternent encore devant des dieux particuliers, nationaux, qui n'ont rien de commun avec le Dieu universel; mais c'est là l'œuvre des passions en délire, contre laquelle ne cesse de protester l'*âme naturellement chrétienne* des idolâtres, comme le faisait observer Tertullien (1).

(1) « Voulez-vous que nous prouvions l'existence de Dieu..... par le témoignage même de l'âme, qui, malgré la prison du corps, malgré les préjugés et la mauvaise éducation, malgré la tyrannie des passions, l'esclavage des faux dieux, lorsqu'elle se réveille comme de l'ivresse ou d'un profond sommeil, lorsqu'elle recouvre, pour ainsi dire, la santé, invoque Dieu sous le seul nom qui lui convienne : *Grand Dieu! Bon Dieu! Ce qui plaira à Dieu?* Ce langage est dans la bouche de tout le monde. Elle le reconnaît aussi pour juge par ces paroles : *Dieu le voit; Je mets ma confiance en Dieu; Dieu me le rendra.* O témoignage de l'âme naturellement chrétienne! Et en disant cela, elle ne regarde pas le Capitole, mais le ciel; elle sait que c'est là que

Le cœur humain, surtout, proclame et réclame le Dieu universel. Que demande-t-il, ce cœur que nulle richesse, nulle volupté, nulle gloire ne peut remplir? Il demande l'infini. Il veut que Dieu remplisse sa promesse au père des croyants : *Je serai moi-même ta grande récompense* (1); il lui dit, comme David : *Je ne serai rassasié que quand tu m'apparaîtras dans ta gloire* (2).

2° *Tous les hommes proclament et réclament le Christ universel.* — L'ancien monde fut unanime dans l'attente d'un envoyé céleste qui rétablirait parmi les hommes le règne de la vérité et de la justice. Cette foi, que Socrate prêchait à ses disciples, a été chantée par Virgile (3). Depuis la fin du premier siècle de l'ère chrétienne, la moitié du monde n'a cessé d'adorer dans Jésus-Christ le vrai médiateur entre Dieu et les hommes. Les peuples non chrétiens célèbrent aussi leurs divins docteurs : les musulmans ont leur prophète; les Chinois, leur Confucius; les Indous, leur Krischna; le nord de l'Asie adore dans le Grand Lama le Dieu incarné; enfin les incrédules saluent leurs principaux chefs, les Voltaire, les Rousseau, les Kant, les Goethe, etc., comme autant de lumières du monde, de Christs de l'éternelle raison. Il n'y a donc qu'une voix dans l'univers pour reconnaître la nécessité d'un représentant de Dieu, de la raison ou de la nature, qui, dissipant les erreurs qui divisent la famille humaine, rallie celle-ci sous l'étendard de l'une et indivisible vérité, de sorte qu'il ne s'agit plus que de discerner, parmi tant de Christs, quel est le vrai Christ universel. Or, la question ainsi posée n'en est plus une. Les prétendus révélateurs de Dieu, de la raison ou de la nature s'évanouissent comme des fantômes devant l'auteur de la révélation évangélique. Ou reconnaître dans

Dieu a son palais; que c'est de là qu'elle-même tire son origine, puisqu'elle la tire de Dieu. » *Apologétique*, ch. 17.

(1) *Genèse*, XV, 1.

(2) Ps. XVI, 15.

(3) Voy., dans Platon, le *Second dialogue d'Alcibiade*, et dans Virgile, la quatrième églogue : *Jam redit et Virgo, redeunt Saturnia regna...*

Jésus-Christ le rédempteur de l'humanité, ou nier Dieu, nier l'humanité, et créer pour Jésus-Christ une catégorie à part dans l'histoire des grands imposteurs, ce que l'incrédule lui-même n'osera faire, à moins qu'il ne soit aveuglé par l'ignorance ou la rage.

3° *La conscience humaine proclame et réclame l'Église universelle.* — Avant même qu'on ait lu dans l'Évangile l'établissement par Jésus-Christ d'un corps de ministres de sa parole, chargés de réunir tous les hommes en un *seul troupeau conduit par un seul pasteur,* la conscience dit à tous que le Fils de Dieu, incarné et crucifié pour la rédemption du genre humain, n'a pu laisser son œuvre imparfaite, qu'il a dû prendre le moyen de faire parvenir à tous la vertu rédemptrice de sa parole et de son sang. La conscience dit à tous qu'il n'a pu confier à un livre quelconque, et surtout à un livre tel que la Bible, la mission de convertir le monde; et ceux qui lui attribuent cette idée extravagante la démentent eux-mêmes en créant chaque jour des églises, des sociétés, pour propager la Bible-religion et les *traités* qui l'expliquent.

Enfin, l'Église universelle n'est pas une idée; c'est le fait le plus colossal que puisse contempler l'œil de l'homme. Elle est là avec son caractère trois fois divin de l'unité; unité toujours impossible et toujours subsistante, miracle permanent qui implique et résume des millions de miracles, miracle qui attire tous les regards qui ne redoutent pas la lumière, défie toutes les explications, pulvérise tous les sophismes du schismatique, de l'hérétique, de l'incrédule, et les condamne à se taire ou à déraisonner. (Voy. le III[e] Fait.)

Voilà comment les trois premiers faits de l'existence de Dieu, de Jésus-Christ et de l'Église catholique, reliés entre eux et avec le quatrième fait, de l'existence des hommes, par une logique sérieusement inattaquable, donnent à la philosophie du catéchisme catholique une base qui n'est pas sans doute à l'abri des insultes et des dédains de l'in-

crédulité ignorante, mais qui peut défier tous les efforts de la science humaine.

Nous allons contempler, dans les deux livres suivants, ce qui s'élève sur cette base immuable : je veux dire le *Symbole des Apôtres* et les *commandements de Dieu et de l'Église.* Le premier est l'étoile polaire, les autres sont la carte routière, données par le ciel aux hommes *de bonne volonté* qui voguent sur l'océan ténébreux de la vie avec la boussole infidèle de la raison humaine et le gouvernail trompeur d'une volonté affolée par les passions.

LIVRE II.

Le Symbole des Apôtres.

D. Qu'est-ce que le Symbole des Apôtres?

R. C'est la formule abrégée des vérités capitales que doit croire le chrétien, formule que les apôtres eux-mêmes concertèrent entre eux, pour servir aux pasteurs et aux fidèles de règle ou de signe de ralliement, soit dans la prédication, soit dans la profession de la foi évangélique. De là le nom de *Symbole*, qui, en vertu de son étymologie et de son acception ordinaire, signifie en même temps *conférence* et *signe*.

Dans le système religieux, le Symbole est le fondement, le préambule de la loi divine. Il contient les titres de Dieu à notre soumission, les puissants motifs qui doivent nous déterminer à observer les préceptes du Décalogue et à marcher, par la route du devoir, à la conquête des droits magnifiques que le Père céleste promet aux observateurs de sa loi. « Il contient, dit un de nos meilleurs catéchistes, l'histoire du monde, ou plutôt de la religion, depuis la naissance de l'univers jusqu'à la consommation des siècles : deux points distants, mais enchaînés par une suite de mystères que l'âme fidèle, comme un aigle élevé, et portée sur les ailes de l'espérance et de l'amour, doit parcourir d'un œil fixe, sans s'éblouir des abîmes de difficultés que la faible paupière de la raison humaine découvre au-dessous d'elle (1). »

(1) V. *Cours complet de doctrine chrétienne, contenant le Catéchisme de Bourges, et l'explication du Catéchisme de l'empire ;* nouv. édit., Lyon, 1844, t. I, p. 26.

D. Comment divise-t-on le Symbole des Apôtres?

R. On y distingue d'abord quatre parties, que le catéchiste précité expose ainsi : « La première partie contient ce que nous devons croire de la personne du Père, et de l'ouvrage de la création ; la seconde, ce que nous devons croire de la personne du Fils, et de l'ouvrage de la rédemption ; la troisième, ce que nous devons croire de la personne du Saint-Esprit, et de l'ouvrage de la sanctification ; la quatrième, ce que nous devons croire de l'Église, et de l'ouvrage de la glorification (1). » Ces quatre parties sont contenues elles-mêmes en douze articles, qui formeront la division générale de ce livre, et nous subdiviserons chaque article en autant de paragraphes que la matière l'exigera.

ARTICLE Ier.

Je crois en Dieu le Père tout-puissant, créateur du ciel et de la terre.

§ 1er.

Je crois.

D. Qu'est-ce que croire ?

R. Croire, c'est adhérer aux vérités que Jésus-Christ nous enseigne par son Église, avec une telle énergie de conviction, qu'on regarde les opinions contraires comme indubitablement fausses, et qu'on soit prêt, avec l'aide de Dieu, à mourir plutôt que de renier sa croyance, ou de la dissimuler alors que la gloire de Dieu et le salut des hommes exigent impérieusement qu'on en fasse la profession publique.

(1) *Cours complet*, etc.

D. Une telle conviction n'est-elle point sujette à dégénérer en fanatisme ?

R. Une telle conviction serait pur fanatisme dans l'hérétique formel et dans le philosophe rationaliste ; dans le catholique suffisamment instruit, elle n'est que l'œuvre indivise de la grâce de Dieu et du bon sens de l'homme. Comme la raison de cette différence résulte de tout ce que nous avons établi dans le livre précédent et dans les questions préliminaires, il me suffira de vous la signaler en deux mots.

L'hérétique formel est celui qui, connaissant l'Église fondée par Jésus-Christ, refuse de l'écouter, et dit : C'est à moi de voir ce que Jésus-Christ a enseigné. Si après avoir lu la Bible cet homme disait : « Il m'importe assez peu de savoir ce que croient trois cents millions de chrétiens mes contemporains, ce qu'ont cru les quatorze ou quinze milliards de chrétiens qui m'ont précédé ; je suis sûr d'avoir trouvé le vrai christianisme dans la Bible, et je mourrais plutôt que de reconnaître que j'ai pu me tromper ! » N'est-il pas clair que l'orgueil de ce pauvre homme toucherait au faîte du fanatisme ?

Il en serait de même du philosophe rationaliste qui croirait avoir péremptoirement résolu les problèmes vainement agités depuis près de trois mille ans par la philosophie, et qui dirait : « La lumière du monde est enfin trouvée : c'est moi ! »

Plus d'une fois, sans doute, les hérésiarques et les chefs de file de la philosophie antichrétienne ont donné dans ces excès ridicules de foi en eux-mêmes ; toutefois, les uns et les autres se sont plus distingués par la versatilité de leurs opinions que par l'opiniâtreté de leur dogmatisme ; ils ont été moins fanatiques que *lunatiques*, selon le mot de l'Écriture : *L'insensé change comme la lune* (1).

Quant au catholique bien instruit de son catéchisme,

(1) *Ecclésiast.*, XXVII, 12.

comment voulez-vous que sa foi branle, appuyée qu'elle est, d'abord sur la lumière d'en haut, et ensuite sur cette base de l'édifice catholique, dont vous avez reconnu, dans le livre précédent, l'inébranlable solidité?

D. Vous dites que la foi s'appuie d'abord sur la lumière d'en haut, qu'elle est un don de Dieu; cela ne peut-il pas servir d'excuse aux incrédules?

R. Oui, la foi est un don surnaturel. En effet, quoi de moins conforme à notre nature lâche et sensuelle, que cette disposition de l'âme à embrasser des croyances qui, loin de flatter les sens, répugnent à nos inclinations terrestres, et à les retenir avec assez de constance pour leur faire au besoin le sacrifice de la vie? Pour cela, ne faut-il pas dans l'intelligence une lumière supérieure à la lumière qui produit la conviction naturelle, et dans le cœur un attrait supérieur à notre attrait naturel pour la vérité? La *surnaturalité* de la foi est donc moins un dogme mystérieux qu'un fait sensible pour l'âme du croyant et pour l'âme de l'incrédule. Celui-ci le constate, ce fait, en disant qu'il ne peut croire ni s'expliquer comment les autres croient.

Mais cela excuse-t-il les incrédules? Non. Laissons aux théologiens calvinistes et jansénistes le soin de créer, sur la prédestination et la dispensation des grâces, des dogmes et des mystères que l'Église de Jésus-Christ ne connut jamais que pour les repousser. Appuyés sur les principes éternels de la foi, de l'espérance et de la charité catholique, voici ce que nous devons dire aux incrédules, quels qu'ils soient: *Le Sauveur notre Dieu, qui veut que tous les hommes se sauvent et arrivent à la connaissance de la vérité* (1), a voulu par là même que le don de la foi fût, de près ou de loin, accessible à tous. S'il est des âmes privilégiées à qui il l'impose, pour ainsi dire, d'office et à coups de foudre, comme saint Paul, ce ne sont là que des exceptions. La loi commune est que les infidèles travaillent à se rendre moins

(1) Saint Paul, *Prem. ép. à Timothée*, II, 3, 4.

indignes et moins incapables du don céleste, sous l'inspiration de la grâce, qui ne fait défaut à personne. Qu'ils usent bien des lumières et des bons instincts qui sont en eux, pour faire le bien et éviter le mal que leur signale la conscience; le don de la foi leur arrivera infailliblement, dût-il leur être porté par un ange. Quant à vous, incrédules, nés et vivant au sein de la lumière chrétienne, au jour de votre baptême vous avez reçu ce don, et Dieu ne l'a pas retiré. Il reste enseveli sous les ruines de votre instruction religieuse et de votre innocence. Reprenez votre catéchisme, adressez du fond de votre cœur une parole de repentir et de confiance au miséricordieux Sauveur des âmes, et le don revivra avec ce surcroît de puissance qu'il déploie dans le retour des enfants prodigues.

§ II.

Je crois en Dieu.

D. Au lieu de : *Je crois en Dieu*, pourquoi ne pas dire : *Je crois Dieu*, ou *Je crois à Dieu?*

R. *Croire Dieu*, *croire un Dieu*, c'est croire que Dieu est, et faire un acte de raison. *Croire à Dieu*, c'est croire à ce qu'il nous dit, et lui soumettre notre intelligence. *Croire en Dieu*, c'est sans doute croire que Dieu est, c'est aussi croire à la parole de Dieu et lui faire le sacrifice de notre esprit; mais c'est de plus lui faire l'abandon de notre cœur, mettre tout notre être à sa disposition et lui dire : *Seigneur, qu'y a-t-il au ciel et sur la terre que j'aime autant que vous? Vous êtes mon partage éternel; commandez donc, et vous serez obéi* (1)!

Telle est la foi que Jésus-Christ demande à ses disciples; foi vivifiée, exaltée par l'espérance et la charité; foi qui, ne refusant rien à Dieu et attendant tout de lui, en obtient

(1) Psaume LXII, 25, 26.

les merveilles les plus inespérées; car Dieu entre dans l'homme selon la place que l'homme lui fait en se reniant lui-même. C'est là *foi qui transporte les montagnes*, et fait plus encore en transportant les hommes de l'amour du mal à l'amour du bien. C'est la toute-puissance divine s'incarnant dans les pêcheurs de Nazareth et leur faisant dire : *Ce qui nous fait triompher du monde, c'est notre foi* (1).

Eh bien! cette foi victorieuse de l'esprit du monde, qui est constamment *tourné du mal* (2), a toujours été nécessaire, et nous est plus nécessaire que jamais. Ne comprenez-vous pas que tout ce qui nous reste de vertus civilisatrices est un fruit de la foi, et que les passions effrénées qui nous poussent à la barbarie ont été déchaînées et enflammées par le rationalisme hérétique et philosophique?

D. Oui, les grands dévouements ne peuvent être inspirés et soutenus que par la foi, qui dit : Je n'attends que de Dieu ma récompense.

R. Eh bien! croyez que la foi n'est pas moins nécessaire aux millions de petits dévouements quotidiens qu'exige la civilisation d'un peuple, et que les vertus les plus communes succombent, dès qu'elles n'ont d'autre appui que le raisonnement philosophique.

Quand l'homme raisonne pour s'autoriser à faire le mal, il est rare qu'il se défie de ses raisonnements, si misérables qu'ils soient. La raison en est que la passion qui les a inspirés les juge parfaits. Mais quand il s'agit de se porter au bien, de remplir un devoir un peu pénible, les plus forts raisonnements sont faibles; le doute, vingt fois renversé, se relève toujours, et tant qu'il est debout, on laisse le bien, on fait le mal; et quand cela a un peu duré, on fait du mal un bien, un droit, et du bien, du devoir, un mal, une exigence tyrannique. Allez ensuite combattre ces belles théories; si l'on ne vous jette pas à l'eau, on vous accueillera à coups de sifflet. Un exemple ou deux.

(1) Saint Jean, *Prem. ép.*, V, 4.
(2) *Ibid.*, 19.

Voilà une pauvre mère désolée par un nourrisson, qui est le huitième. Elle a assez bien élevé les autres, soutenue qu'elle était par la pensée du *Père qui est aux cieux* et de la *Mère des douleurs*, attachée au pied de la croix. Les raisonnements de l'hérésie et de la philosophie, arrivés jusqu'à elle, en ont fait une âme exempte des préjugés catholiques. Elle use de sa raison, et se demande pourquoi elle épuiserait un misérable reste de vie pour élever un huitième malheureux. Le nourrisson, je le veux, n'est pas étouffé, car la justice y trouverait à redire; mais il meurt. — La foi vous avait donné une héroïne, le raisonnement en a fait une païenne, un monstre capable de tout.

Voilà un ouvrier, père de famille, jusqu'ici modèle de probité, d'activité, de tempérance, d'économie, parce qu'il *croit en Dieu* et ne doute pas des promesses de l'*ouvrier de Nazareth*. Les libres penseurs lui font déserter la maison de la foi pour les maisons du raisonnement : le club, le cabaret. Il ne chante plus le *Credo*, mais telle chanson de boue et de sang qui partout retentissait naguère; cette chanson, il l'apprendra à ses enfants, car c'est la *raison pure*. Au jour du triomphe de la raison, ce fer, que le *croyant* employait à façonner la terre, la pierre, le bois, etc., le *raisonneur* s'en servira pour expurger le sol de tous ceux qui font obstacle au bienheureux règne de la *raison pure*.

Qu'est-ce que la barbarie? C'est la substitution du raisonnement à la foi.

§ III.

Je crois en Dieu le Père tout-puissant, Créateur du ciel et de la terre.

D. Voilà, si je ne me trompe, deux mystères bout à bout: le mystère d'un seul Dieu en trois personnes, et le mystère d'un Dieu qui fait tout de rien.

R. Oui, et je vous conseille de ne pas vous effaroucher,

attendu que, les mystères étant inévitables, le bon sens philosophique consiste à faire un bon choix, à ne croire que ceux qui sont croyables.

Il y a trois sortes de mystères : ceux de la science, ceux de la foi, ceux de l'incrédulité. Les mystères de la science sont incontestablement les plus nombreux. Les mathématiques pures elles-mêmes, qui s'appellent la science par excellence, la science exacte, mais qui en réalité ne sont qu'un instrument scientifique, contiennent des mystères. Elles démontrent avec une irrésistible évidence des thèses dont le simple énoncé révolte le bon sens. Quant aux autres sciences naturelles, qui traitent de l'existence des êtres et de leurs propriétés considérées *in concreto*, que sont-elles? Un enchaînement de faits mystérieux, constatés par l'observation, s'éclairant plus ou moins par leur rapprochement, mais dont la raison première et dernière reste impénétrable.

Vous aurez lu, comme moi, dans une infinité de livres, cet axiome du rationalisme : « Il n'y a de mystères et de miracles que pour les sots. » Rien de plus vrai, de plus démontrable que la proposition contraire : « Il n'y a que les sots qui ne voient ni mystères ni miracles. »

En effet, demandez au sot illettré, dont le catéchisme n'a pas corrigé la sottise, pourquoi et comment les plantes, les animaux et les hommes vivent et se reproduisent. — Mais c'est tout naturel, répondra-t-il en souriant de votre bonhomie : la terre produit les plantes, les animaux produisent les animaux, et les hommes leurs semblables ; cela s'est toujours vu et se verra probablement toujours.

Adressez la même question au pire des sots, au sot météorisé par le demi-savoir; il ne rira pas de votre simplicité, car il sait combien le génie et la science sont rares autour de lui. Il insistera même sur la profondeur de la question, se moquera des ridicules solutions en crédit au moyen âge, alors que *les prêtres avaient l'habitude de faire brûler les savants;* puis, après un coup d'encensoir à Bacon,

à Galilée, etc., il vous exposera, tant bien que mal, quelques-unes des théories modernes et des faits sur lesquels elles se fondent. Que si dans ce verbiage scientifique vous ne trouvez rien qui vous contente, vous verrez du moins que le libre penseur est très-satisfait de ses phrases.

Vous devinez déjà la réponse du vrai savant. Juste appréciateur des découvertes modernes, il vous dira : L'observation nous a révélé une multitude de faits, très-suffisants pour renverser les anciennes théories, très-insuffisants pour en établir solidement une nouvelle. La science est toujours à faire; elle n'est actuellement, et il est très-probable qu'elle ne sera longtemps, qu'*un catalogue plus ou moins riche, mais toujours très-incomplet, de faits connus dans leur existence et quelques-uns de leurs rapports, mais inconnus dans leur essence*. Comme Socrate, comme Montaigne, comme Pascal, comme tous les esprits doués d'une vue un peu longue, nous sommes obligés de dire : Ce que nous voyons bien, c'est que nous ne voyons le fond de rien.

Qu'est-ce que cela veut dire? — Que, depuis l'homme jusqu'au vermisseau, jusqu'au brin de mousse et au grain de sable, il n'y a rien, pour le vrai philosophe, qui ne soit un mystère et un miracle, c'est-à-dire l'œuvre d'une intelligence et d'une puissance supérieures à l'homme.

Or, si tout est mystère dans cette nature matérielle dont nous faisons partie, que nous voyons de nos yeux, que nous palpons de nos mains, que nous soumettons à l'action du chalumeau, à la coupelle du chimiste, etc., n'y a-t-il pas de la démence à vouloir que l'Être invisible, infini, source de tous les êtres, se dévoile à notre infirme raison tel qu'il est, sans l'ombre du mystère?

D. Oui, cette prétention est absurde, comme l'observait déjà, il y a bien des siècles, le sage de la Bible : *Nous comprenons difficilement les choses de la terre, et ce n'est pas sans peine que nous découvrons ce qui tombe sous nos regards; comment donc approfondir les choses du ciel* (1)?

(1) *Sagesse*, IX, 16.

Tout ce que l'on peut exiger des mystères de la foi, c'est que leur existence soit bien établie et qu'ils ne soient pas en opposition évidente avec les principes de la science humaine.

R. Or tous les mystères du symbole catholique remplissent ces deux conditions, notamment les deux mystères de la Trinité et de la Création. Ce n'est pas seulement à quelques textes bibliques, c'est au système entier de la révélation chrétienne que tiennent indissolublement ces deux dogmes. Otez la création, que reste-t-il de l'Ancien et du Nouveau Testament? Rien. Otez l'unité de Dieu de l'essence divine, que vous reste-t-il de l'Ancien Testament et aussi du Nouveau? Rien, absolument rien. Otez les trois personnes unies par l'essence, réellement distinctes entre elles par la personnalité; ôtez le Père, personnellement distinct du Fils et du Saint-Esprit; — le Fils, personnellement distinct du Père et du Saint-Esprit; — le Saint-Esprit, personnellement distinct du Père et du Fils; que comprenez-vous au Nouveau Testament? Rien, absolument rien. Ce Père éternel *qui aime le monde jusqu'à lui sacrifier son Fils unique;* ce *Fils égal au Père,* qui s'abaisse jusqu'au néant de notre vie, depuis le sein de la Vierge jusqu'au sépulcre, pour remplir la volonté du Père et nous réconcilier avec lui; ce Saint-Esprit, promis par le Fils à ses apôtres, et envoyé du sein du Père pour consommer l'œuvre de la sanctification des âmes jusqu'à la fin des temps : qu'est-ce que tout cela sans le Dieu trinaire? C'est un logogriphe inintelligible, c'est pure contradiction.

Laissons donc les sociniens, les antitrinitaires s'armer de grec et d'autres choses pour disputer à la théologie catholique quelques-unes de ses preuves scripturales du dogme de la Trinité. Ce sont des aveugles encore plus aveugles que l'enfant du désert qui se flatterait de renverser les Pyramides de l'Égypte en en détachant un grain de sable. Pour le philosophe sérieux qui connaît un peu le christianisme, il n'y a pas de milieu : ou admettre la création et la Trinité, ou renverser le christianisme comme une impos-

ture; or vous devez savoir que cette dernière opération n'est pas facile.

D. Non ; celui qui croirait avoir renversé ce colosse n'aurait probablement fait que se renverser la cervelle. L'existence de ces mystères est donc indubitable pour le chrétien. Quant aux argumentations par lesquelles les incrédules se flattent de prouver l'absurdité de ces dogmes, je ne sais si elles valent la peine de les reproduire.

R. Non; elles sont toutes fondées sur l'ignorance de la lettre elle-même du catéchisme catholique; laissons donc ces vieilles niaiseries aux sophistes butors à qui nos enfants eux-mêmes savent dire : Allez au catéchisme, et vous y apprendrez deux choses : quelle est notre foi et quelle est votre ignorance. Plus qu'un mot sur ce sujet.

Comprenons-nous mieux le mystère de la famille humaine : père, mère, enfant, que le mystère de la famille divine : Père, Fils, Saint-Esprit? Je ne le pense pas. Si nous admettons le premier sur le témoignage des hommes et de nos sens, pourquoi n'admettrions-nous pas l'autre sur le témoignage de Dieu, seul témoin compétent de ce qui constitue son essence? Sans l'engagement que j'ai pris d'éviter les longueurs, surtout les longueurs métaphysiques, peut-être réussirais-je à vous prouver que le Dieu un en trois personnes est, même philosophiquement, beaucoup plus admissible que le Dieu un de tout point.

Quant à la création, sa possibilité et sa nécessité ne résultent-elles pas de nos études sur le premier fait? Dieu nous étant absolument nécessaire pour former une plante, un animal, avec les pulviscules et les atomes gazeux que donne l'analyse de la plante, de l'animal, le bon sens veut que ces pulviscules, ces atomes soient la propriété, et, par conséquent, l'œuvre de Dieu. Parce que nous ne comprenons pas comment la toute-puissance a fait exister ces éléments qui n'étaient pas, faudra-t-il dire qu'ils sont éternels et que Dieu s'est mis à les organiser afin de se dépêtrer de cette poussière, associée on ne sait comment à son être infini?

La création ! mais n'est-ce pas là un fait personnel, certifié par notre propre conscience? Où étions-nous il y a un siècle? — Créer ! mais n'est-ce pas là l'acte, le pouvoir dont l'idée et le désir nous sont le plus familiers ? De quoi parlons-nous, sinon de nos créations dans le passé, de nos créations dans le présent, de nos créations dans l'avenir? Il est vrai que nos créations ne sont que des changements de forme; mais si nous avons la faculté de créer des formes, nous transfuges du néant, ne pourrions-nous pas, sans offenser la raison, reconnaître dans le Seigneur Très-Haut la faculté de créer des substances?

Enfin, ou croire les mystères de la foi, ou croire les mystères de l'incrédulité déiste, panthéiste, athée. Ou le symbole des apôtres, ou le symbole des libres penseurs, ainsi conçu : Je m'engage à ne jamais penser en religion, ou, s'il m'arrive de le faire, à ne me repaître que des chimères, des contradictions et des absurdités qui peuvent entrer dans la pensée humaine.

Avant de passer au deuxième article, considérez un instant ce que le premier porte de lumière et de force dans l'âme chrétienne.

Je crois en Dieu le Père tout-puissant ! Qu'ai-je donc à craindre, si je reste soumis à sa volonté (dira le chrétien, placé au feu des plus cruelles épreuves)? Si désespérée, si cruelle, si insupportable que soit, aux yeux des hommes, ma position, elle ne l'est pas aux yeux de mon Père tout-puissant, qui la voit. S'il la veut, ou du moins s'il la souffre, c'est qu'elle est pour moi la meilleure.

Créateur du ciel et de la terre ! Œuvre par excellence de mon Père, les cieux sont la demeure éternelle qu'il m'a préparée. Si la terre m'est si dure, c'est qu'il ne veut pas que je m'y attache, comme tant d'autres qui sacrifient à une ombre fugitive les éternelles réalités. Mais, avec les cieux *visibles*, il a créé les cieux *invisibles*, des milliards et des milliards d'anges et d'archanges; et en même temps qu'il a dit au soleil, à la lune, aux étoiles d'éclairer les yeux de

notre corps, il a dit aux archanges et aux anges : Allez au secours de vos frères terrestres, et *accompagnez-les dans toutes leurs voies* (1). N'y a-t-il pas là de quoi me consoler de l'abandon des hommes ?

Vous le voyez, le premier article du symbole met à l'abri du désespoir l'âme la plus maltraitée par les orages du monde.

Je crois en Dieu le Père tout-puissant... ! Quelle consolation pour le père, pour la mère de famille, nés près de l'indigence ou tombés là par suite de nos commotions ! Quel puissant moyen d'expliquer à leurs enfants la dureté de leur condition, de la leur faire accepter sans murmure, en présence de conditions meilleures ! Surtout, quelle irremplaçable consolation pour les uns et les autres, alors qu'une mort précoce vient ravir à une nombreuse famille son appui terrestre ! Le mourant ou la mourante dit à ceux qui restent : Le Père tout-puissant m'appelle ; ayez confiance, mes enfants ; il n'oubliera pas le titre qu'il s'est donné de *Père des orphelins* (2) !

La foi au premier article du symbole est donc le meilleur préservatif des familles pauvres contre le découragement, les suggestions de l'envie et des autres vices qui font le socialisme. Vous pouvez voir aussi que ce serait le meilleur remède à une autre cause du socialisme : l'insensibilité du riche.

Je crois en Dieu le Père tout-puissant... ! Quel frein pour quiconque exerce à quelque degré un de ces pouvoirs que Dieu n'a établis que pour le bien de ses enfants !

(1) Ps. XC, 11.
(2) Ps. LXVII, 6.

ARTICLE II.

ET EN JÉSUS-CHRIST, SON FILS UNIQUE, NOTRE-SEIGNEUR.

§ Ier.

Et en Jésus-Christ.

D. Que signifient ces mots *Jésus-Christ ?*

R. *Jésus* signifie *Sauveur; Christ*, *oint* ou *sacré*. Par ces deux titres réunis, le catholique professe que Jésus-Christ est *le Sauveur de tous les hommes*, *leur pontife et roi éternel*. Il y a là tout le plan de Dieu dans la création de l'homme et dans sa régénération. Donnons-en un aperçu.

Dieu, voulant faire l'homme *à son image et ressemblance*, dut le marquer d'abord au coin de l'unité. De là la formation d'un seul individu humain (Adam), à qui il donne l'investiture de la terre et la loi sous laquelle il la possédera. Ce n'est qu'après l'avoir ainsi formé, instruit et sacré, qu'il lui unit la compagne qui doit l'aider à couvrir la terre de ses générations ; et cette compagne est *l'os des os*, *la chair de la chair* d'Adam (1).

Dans le dessein de Dieu, le premier homme n'était donc pas simplement un homme ; c'était l'homme par excellence, le représentant de l'humanité entière, le pontife divinement chargé de communiquer à toute sa race l'*héritage de la loi de vie* (2), le roi investi de toute la puissance nécessaire au bon gouvernement de son innombrable famille. En restant fidèle à sa mission, Adam eût conservé à jamais sa double dignité ; car le ciel n'est pas la déchéance, mais l'éternelle exaltation et glorification des pontifes et des rois *selon le cœur de Dieu*.

Adam prévarique et entraîne dans sa chute la nature

(1) *Genèse*, II, 23.
(2) *Ecclésiast.*, XVII, 9.

humaine qu'il représente, et qui est même physiquement renfermée dans sa personne. Dans le plan de restauration, Dieu maintient le principe de l'unité de la famille humaine et du gouvernement des hommes par l'homme. Mais il ne s'agit plus seulement de diriger les hommes dans les voies de la justice; ils sont fourvoyés, dégradés, corrompus: avant tout, il faut les régénérer. Or ce n'est pas là l'œuvre d'un pur homme. Le Fils unique de Dieu deviendra donc le *Fils de l'homme*, l'*Adam nouveau*, l'homme par excellence, le *prêtre éternel selon l'ordre de Melchisédech*, le *roi à qui toutes les nations avec leurs rois seront données en héritage*. Mais il y a une condition préliminaire à remplir : c'est qu'il soit le *Sauveur des hommes*. La croix, tel est l'emblème de son sacerdoce, de sa royauté, et, comme il le dit lui-même, ce ne sera que *lorsqu'il y aura été élevé, qu'il attirera tout à lui*, et sera reconnu comme *le pontife éternel de nos âmes, le roi des rois*, et *le dominateur de ceux qui dominent* (1).

Vous voyez donc que ce nom adorable de *Jésus-Christ* contient en abrégé l'histoire de la création de l'homme, de sa chute, et le plan de la sagesse divine dans l'œuvre, soit de notre création, soit de notre rédemption.

D. Oui, et voilà encore un de ces mystères que notre pauvre raison a grand'peine à digérer : le péché originel. Pécher avant d'être, quelle absurdité! Périr tous par la faute d'un seul, quelle iniquité! s'écrient tous les libres penseurs.

R. Je vous remercie d'avoir si bien quintessencié les objections des libres penseurs contre le péché originel. La première n'est qu'un fruit de leur ignorance. Le catéchisme catholique a toujours soigneusement distingué le péché *originel* du péché *actuel*. Le péché actuel est le péché propre de notre personne, quand nous violons la loi de Dieu avec connaissance de cause. Le péché originel n'est pas notre

(1) Saint Jean, XII, 32; *Apocal.*, XIX, 16.

péché personnel, mais le *péché de la nature humaine*, dégradée, viciée, corrompue dans son chef Adam. Transmise par le canal mystérieux de la génération, cette nature nous apporte la souillure qu'elle a contractée dans notre premier père. Qu'y a-t-il là qui révolte la raison et qui implique cette absurdité : Pécher avant d'être ?

Sans doute, nous ne comprenons pas comment notre âme, créée hier par Dieu, est souillée par le contact du corps qui nous vient d'Adam. Cela tient à notre parfaite ignorance des mystérieux rapports que Dieu a établis entre notre âme et notre corps, et entre le premier homme et toute sa descendance. Mais, si cachés qu'ils soient, ces rapports existent et ne peuvent être niés. Notre âme est tyrannisée par le corps, et la vie nous arrive par cette longue chaîne de générations, qui remontent visiblement de nous au premier couple humain. Cela étant, est-il donc si incroyable que, enfants de l'*homme terrestre* (*terrassé*, collé à la terre par le péché), comme dit saint Paul, nous naissions tous *à l'image* de notre père (1) ?

Et puis, dites-moi, le fait n'est-il pas là à l'appui du dogme ? Le mystère du péché originel ne se déroule-t-il pas toujours sous nos yeux ? Les raisonnettes des libres penseurs l'auraient-ils par hasard aboli ?

D. Loin de là ; il se pourrait, comme vous l'avez dit quelque part, qu'un des meilleurs arguments du péché originel, ce fût la conduite de ceux qui le nient.

R. En cela, je n'ai dit que ce que chacun doit voir. Si quelque chose pouvait faire douter du fait de notre corruption native, originelle, ce serait le spectacle des bons, des parfaits chrétiens, qui, formés dès le berceau à l'amour de Dieu et des hommes, font de leur vie un tissu de bonnes œuvres. Cependant, interrogez ces anges, vous verrez qu'ils ne conservent pas le moindre doute sur le péché originel et ses tristes suites. Personne mieux qu'eux ne comprend, ne

(1) *Prem. ép. aux Corinth.*, XV, 49.

sent les deux hommes qui sont en nous, l'homme que Dieu a créé, l'homme que le péché a engendré, et la terrible influence que celui-ci exerce sur celui-là. Ils confessent d'esprit et de cœur cette *malice originelle* qu'ils ont abolie dans leurs œuvres, tandis que les incrédules démontrent à tous par leurs œuvres ce qu'ils nient dans leurs paroles. Admettons des exceptions tant que vous voudrez, mais ne reconnaissez-vous pas la masse à ce portrait tracé par un grand maître : *Ils sont corrompus, abominables dans leurs convoitises... Leur gosier est un sépulcre ouvert, leur langue un instrument de mensonge, leurs lèvres distillent le venin de l'aspic ; la malédiction et la haine s'exhalent de leur bouche ; leurs pieds sont des ailes quand il s'agit d'aller répandre le sang...;* et ils ne flattent *le peuple que pour le dévorer comme une bouchée de pain* (1) !

Quant à l'autre objection : « Périr tous par la faute d'un seul, quelle iniquité ! » sa solution exige des développements que j'ai donnés ailleurs et que je ne peux reproduire ici (2). Une seule réflexion.

La solidarité humaine, dont les libres penseurs nous parlent beaucoup sans savoir ce que c'est, n'est pas un vain mot : c'est la loi constitutive de l'*humanité* (unité des humains). S'il existe une telle solidarité entre une nation et son chef politique, que celui-ci puisse, en telles circonstances, la sauver ou la perdre, le Créateur n'aurait-il pas pu, sans blesser la justice, établir une solidarité bien plus étroite entre Adam et cette famille humaine dont il était le chef naturel, le chef religieux et politique ? Et cette solidarité une fois admise, le chef pouvait-il tomber sans que la chute de la famille ne s'ensuivît ? — Pour le philosophe sérieux, la question est toute en ceci : Dieu avait-il le droit de faire de tous les individus humains une seule famille, au risque de les voir se corrompre, s'égarer les uns les autres

(1) Psaume XIII, 1-4.
(2) V. *Science de la vie*, t. I, leçons XXIII-XXVI.

ou, pour éviter cet inconvénient, devait-il s'abstenir de les créer, ou ne créer qu'une infinité d'individus absolument isolés les uns des autres et sans aucun rapport entre eux ?

En voilà assez, je crois, pour montrer que, si le mystère du péché originel est *difficile à digérer*, ce ne peut être que pour la raison du libre penseur, vivant de préjugés, d'ignorance et d'irréflexion.

§ II.

Son Fils unique, Notre-Seigneur.

D. Pourquoi *Fils unique*, puisque le Père a aussi produit le Saint-Esprit ?

R. Vous devez comprendre que, pour ce qui regarde la manière dont les personnes divines procèdent les unes des autres, notre raison est condamnée à ne savoir que ce qu'il a plu à Dieu de nous en apprendre. C'est là un mystère caché dans les profondeurs insondables de l'essence infinie. Or la révélation divine, consignée et dans la lettre des saintes Écritures et dans la parole vivante de l'Église, nous dit : 1° qu'il n'y a en Dieu qu'un *Fils engendré de toute éternité par le Père ;* 2° qu'il n'y a qu'un *Saint-Esprit non engendré*, mais qui *de toute éternité procède et du Père et du Fils*. Il faut donc nous en tenir là.

Il est vrai que les théologiens catholiques, en réunissant sur cette matière les données de l'Écriture et les considérations des plus éminents docteurs de l'Église, réussissent à faire pénétrer une certaine lumière dans ce mystérieux abîme. Mais ces questions de théologie transcendante ne peuvent trouver place dans un ouvrage aussi élémentaire que celui-ci.

D. Je n'ai rien à objecter contre le titre de *Notre-Seigneur,* qu'on ne peut contester à Jésus-Christ, dès qu'on le reconnaît pour le Fils unique de Dieu et le Sauveur des hommes.

R. Oui, il est Notre-Seigneur absolu, comme *Fils consubstantiel* du Seigneur Très-Haut, comme *Verbe éternel par qui tout a été fait et sans qui rien n'a été fait de ce qui existe*, comme le dit saint Jean (1); Notre-Seigneur absolu encore, en sa qualité d'Homme-Dieu, livrant sa vie pour le rachat de ceux qu'il a daigné appeler ses *frères* et convier à la jouissance de son éternel royaume. Rien donc de mieux fondé que ce titre; mais il importait de nous le mettre sans cesse sous les yeux, afin que nous ne reculions pas devant ces conséquences qu'en déduisait l'Apôtre des nations: *Vous n'êtes pas à vous, mais au Christ... Rachetés à si grands frais, glorifiez et portez Dieu dans votre corps, et gardez-vous de retomber sous la servitude du démon, de la chair et des hommes* (2).

ARTICLE III.

QUI A ÉTÉ CONÇU DU SAINT-ESPRIT, EST NÉ DE LA VIERGE MARIE.

§ Ier.

Qui a été conçu du Saint-Esprit.

D. Quelle raison peut-on donner de cette dérogation aux lois de la nature?

R. La meilleure, à mon avis, est celle que donne l'archange Gabriel dans sa réponse à cette question de la Vierge: *Comment cela se fera-t-il, puisque je ne connais point d'homme? — Le Saint-Esprit surviendra en vous*, répond-il, *et la vertu du Très-Haut se répandra sur vous; c'est pourquoi le Saint qui naîtra de vous sera appelé le Fils de Dieu* (3). N'était-il pas convenable à la dignité du Fils

(1) Évangile, I, 3.
(2) *Prem. ép. aux Corinth.*, III, 25; VI, 19, 20; VII, 23.
(3) Saint Luc, I, 34, 35.

de Dieu et du Sauveur des hommes qu'il entrât en maître dans cette nature humaine qu'il venait relever? N'était-il pas convenable que l'*Homme nouveau*, infiniment supérieur au premier homme, fût au moins, comme celui-ci, l'œuvre immédiate de Dieu dans sa chair aussi bien que dans son âme?

Quant aux esprits faibles qui se scandaliseraient de cette conception surnaturelle, il faut leur dire : Si vous aviez un peu réfléchi sur le miracle de la génération humaine, vous trouveriez que, en cette matière, c'est l'intervention de l'homme et non celle de Dieu qui étonne. Que le Créateur organise un corps humain et lui unisse une âme, rien de plus naturel, car c'est là une œuvre dont le Tout-Puissant est seul capable; mais que les hommes aient été associés à cette création admirable, eux qui n'y comprennent absolument rien, voilà ce qui émerveille le philosophe judicieux.

D. C'est vrai; mais pourquoi Jésus-Christ, dans l'Évangile, prend-il si souvent le titre de *Fils de l'homme?*

R. Notez bien qu'il s'appelle *Fils de l'homme*, et non *Fils des hommes, d'un homme*, tel que nous sommes tous. Par ce titre mystérieux il rappelle la mystérieuse promesse faite à l'homme déchu; il se présente comme le Fils promis à Adam, mais promis comme *semence de la femme*, et destiné à détruire l'œuvre de l'homme, séduit par la femme, séduite elle-même par Satan (1). Et ce nom de *Fils de l'homme*, Jésus-Christ le conserve jusqu'au jour de son *baptême*, alors que Pilate, le présentant au ciel, à la terre, à l'enfer, dit sans savoir ce qu'il disait : *Voilà l'Homme!* Il entrait, en effet, dans les miséricordieuses exigences de la justice divine que *l'Homme payât la dette de l'homme*, ainsi que j'ai tâché de l'expliquer ailleurs (2).

D. Pourquoi la conception de Jésus-Christ est-elle attribuée au Saint-Esprit?

(1) *Genèse*, III, 15.
(2) *La Science de la vie*, t. I, leçon XXVIII; t. II, leçon XXIX.

R. Quoiqu'il soit bien entendu, parmi tous les catholiques instruits, que les attributs divins absolus et les œuvres qui en émanent sont communs aux trois personnes divines, cependant un usage consacré par les saintes Écritures veut que l'on rapporte spécialement à chaque personne l'attribut et les œuvres analogues au trait qui caractérise cette personne dans la famille divine. Ainsi, le Père étant le *principe sans principe*, le principe générateur du Fils, le principe, avec le Fils, dont procède la troisième personne, on lui attribue spécialement la puissance productrice. Le Fils étant engendré *par voie d'entendement*, étant le *Verbe*, la *parole*, l'*image consubstantielle* par laquelle le Père s'objective parfaitement à lui-même, on lui attribue spécialement la sagesse. Le Saint-Esprit procédant de l'amour du Père et du Fils, on lui attribue spécialement les œuvres de l'amour divin.

Dans la création de l'univers physique, de l'ange et de l'homme, le Père apparaît comme cause créatrice; le Fils ou le Verbe, comme cause ordonnatrice; le Saint-Esprit, comme cause inspiratrice, conservatrice et consommatrice. Ces êtres, que la puissance divine a fait passer d'une existence purement possible à une existence réelle; ces êtres, que la sagesse divine a parfaitement coordonnés, l'amour divin les embrasse, pour ainsi dire, *avec effusion*, les conserve et les presse de marcher vers le but élevé que leur assigne le Dieu infini en puissance, en sagesse, en amour.

De cette appropriation à l'Esprit-Saint des œuvres de la charité divine, il s'ensuit qu'on devait lui attribuer la conception de Jésus-Christ, laquelle est le plus grand effort de l'amour de Dieu pour les hommes, bien que cet acte de la puissance divine soit commun aux trois personnes.

Avant de finir sur ce sujet, il est bon de faire observer qu'il ne faut pas confondre la conception de Jésus-Christ avec l'incarnation du Verbe. Quoique accomplis simultanément, et tendant au même but, ces deux actes divins diffèrent essentiellement. La conception renferme trois

choses : formation du corps de Jésus-Christ de la substance corporelle de la Vierge, création de son âme, et union de son âme à son corps; trois choses opérées par un acte transitoire de la puissance du Père, du Fils et du Saint-Esprit, Mais l'*incarnation* est l'acte par lequel le Fils de Dieu, le Verbe éternel, s'est uni personnellement l'âme et le corps à l'instant même de leur création et union dans le sein de la Vierge; acte permanent, qui a commencé, mais qui ne finira pas, le Verbe ne devant jamais cesser d'être le Dieu-Homme; acte personnel, *hypostatique*, et qui lui est par conséquent exclusivement propre. Comme Fils, comme Verbe, il n'est ni le Père, ni le Saint-Esprit; or il s'est uni la nature humaine en sa qualité de Fils, de Verbe : il est donc, des trois personnes divines, la seule qui se soit faite homme.

§ II.

Est né de la Vierge Marie.

D. Vos considérations précédentes ont fait justice des objections ordinaires contre cette partie du troisième article.

R. Laissons donc les objections, pour admirer le divin à propos avec lequel la Vierge Marie occupe, dans le Symbole, la première place après le Père, le Fils et le Saint-Esprit.

Le Symbole des apôtres devant être le drapeau de la résurrection morale du genre humain, il importait d'y faire resplendir la femme, partout méconnue, avilie, annulée.

Vous savez ce qu'était devenue cette compagne, donnée par le créateur à l'homme pour *aide* dans sa tâche divine de procréer et d'élever les hommes. Elle était dans l'ancien monde ce qu'elle est encore chez les nations infidèles de l'Asie, de l'Afrique, de l'Océanie : une proie jetée par les dieux ou le destin aux appétits brutaux de l'homme. L'idolâtrie, il est vrai, l'avait fait monter sur les autels, mais

seulement à la suite de l'homme, et pour que celui-ci continuât dans les cieux la vie bestiale qu'il menait sur la terre. Les déesses n'étaient que l'apothéose de la prostitution.

Pour rétablir le caractère primitif de la femme, il ne fallait rien moins que le culte de la Vierge, qui, selon la parole des prophètes, aurait conçu, mis au jour, porté dans ses bras, nourri de son lait l'*Emmanuel*, le *Dieu-avec-nous*.

En effet, qu'est-ce qui avait dégradé le sexe dans l'ancien monde? qu'est-ce qui le dégrade encore là où il n'est pas ce qu'il doit être? C'est l'idée exagérée de sa faiblesse, du besoin qu'il a de s'attacher au *sexe fort;* ce qui accrédite l'idée païenne que la femme n'existe que pour le service de l'homme. Pour s'attacher l'homme, la femme flatte ses vices, et l'homme vicieux rend à sa corruptrice son juste salaire, le mépris. Je vous ai signalé ailleurs le résultat de la corruption du sexe chez les Grecs, les Romains, les barbares actuels de l'Asie, et la remarque de Montesquieu sur ce sujet (1).

Comment la femme se relève-t-elle? En disant, dès le premier âge : « C'est Dieu qui m'a faite, et il ne m'a faite que pour lui : *je ne connais point d'homme,* et je n'ai nul besoin d'en connaître; Dieu me suffit! »

Quand toute la conduite d'une jeune personne dit cela, l'homme s'incline devant cet être supérieur; son amour s'épure, s'élève : il aspire autant à l'union de l'âme qu'à celle du corps. Alors la vierge peut aller au pied de l'autel recevoir le caractère sacré d'épouse. Sans sortir de sa modeste condition, elle aura l'ascendant nécessaire pour remplir sa fonction céleste : soutenir la vertu de son époux ou la faire naître, et donner à un père vertueux des enfants encore plus vertueux.

- Mais quel est le principe générateur de la vierge, génératrice elle-même de l'épouse et de la mère chrétienne?

(1) Voy. Deuxième fait, ch. 3.

C'est d'abord l'adoration du Père, et du Fils et du Saint-Esprit; c'est ensuite une vénération profonde pour la Vierge des vierges, *pleine de grâce*, *bénie entre toutes les femmes* par le Père tout-puissant; choisie dès le commencement par le Fils unique du Très-Haut pour être sa mère; fécondée par l'opération du Saint-Esprit, et donnant au genre humain son sauveur, son pontife et roi éternel.

En faudrait-il davantage pour justifier, aux yeux du philosophe chrétien, le culte que les enfants de l'Église catholique n'ont cessé de rendre en tout temps, en tout lieu, à la bienheureuse Vierge Marie?

D. Le culte de la Mère de Dieu, renfermé dans de justes bornes, m'a toujours paru un devoir très-naturel pour le croyant au Fils de Dieu fait homme, et je ne vois pas pourquoi les protestants, au lieu de se borner à relever certains abus de cette dévotion, attaquent si aigrement la dévotion elle-même.

R. Si vous ne le voyez pas, c'est un peu votre faute. Les protestants, même les moins imprégnés du principe qui produisit le protestantisme, se ressentent plus ou moins du vice originel de leurs églises. En Allemagne, en Suisse, dans les Pays-Bas, en Angleterre, quels furent les porte-enseignes des révolutions religieuses du seizième siècle? Ce furent les dignes enfants et imitateurs du prophète Luther, qui, déclarant antichrétien, satanique, abominable le vœu de virginité, se purifia de cette souillure papistique en débauchant une religieuse. Comment voulez-vous que cette meute de prédicants, échappés la plupart du cloître, du presbytère, et assiégeant les couvents de filles pour y trouver des femmes, n'aboyât pas contre le culte de la Reine des vierges, et n'en fît pas le sujet de ses stupides accusations contre l'Église de Jésus-Christ? Or, l'accusation absurde d'adorer la Vierge et les saints une fois jetée aux catholiques par les pères de la *glorieuse réforme,* n'était-il pas naturel qu'elle restât pour les enfants du *libre examen* un article de foi ou, au moins, une arme de guerre?

Vous voulez que ce culte soit contenu dans de justes bornes? C'est aussi ce qu'a toujours entendu l'Église catholique. Mais savez-vous quelles sont ces justes bornes? Les voici : Pourvu qu'on n'attribue pas à Marie la nature divine, il est juste de lui rendre tous les honneurs qu'il est possible de rendre, de lui exprimer tous les sentiments de reconnaissance, d'amour et de confiance qu'il est possible d'exprimer à une créature. En l'élevant au-dessus, non-seulement de la famille humaine, mais de la famille angélique; en lui donnant la première place au-dessous du trône du Père, du Fils et du Saint-Esprit, on ne fait que reconnaître le fait accompli par l'auguste Trinité; on ne fait que traduire dans le culte chrétien le troisième article fondamental de la foi chrétienne : *Il est né de la Vierge Marie!*

Oui, le culte de la Mère de Dieu tient aux entrailles mêmes du christianisme, ainsi que je l'ai dit dans un autre ouvrage, où, par un parallèle des deux Èves, j'ai fait voir quelle étonnante révolution le christianisme a opérée dans le rôle assigné à la femme par le plan primitif du Créateur (1). Ici, je m'en tiens au résultat de ce culte, qui est la *bonne éducation* des hommes, c'est-à-dire la *civilisation*. Mon raisonnement n'est que l'expression de ces trois faits :

Ce sont les femmes qui élèvent les hommes; — c'est le culte de Marie qui élève les femmes; — la civilisation est en hausse ou en baisse, selon que la dévotion à Marie produit plus ou moins son véritable fruit.

D. Quel est ce fruit ?

R. Le fruit de la dévotion, c'est l'*imitation*. Les statues, les tableaux, les autels, les dorures, les chants, les illuminations, les pèlerinages, les confréries, etc., sont les fleurs sans lesquelles il n'y a pas de fruit; mais le fruit, c'est la multiplication des imitatrices de la Vierge-Mère. Je veux dire la multiplication des vierges qui, sans cesser d'être vierges, deviennent mères des orphelins, des orphelines;

(1) V. *Solution de grands problèmes*, t. II, ch. 55-57.

mères de l'enfance et de l'adolescence abandonnées à l'ignorance et au vice; mères consolatrices et nourricières des malheureux et des pauvres de tout âge; mères attachées au chevet des malades inconnus; mères des jeunes filles de toute condition, qu'elles forment aux connaissances et aux vertus des bonnes épouses et mères de famille.

La nation assez féconde en fruits de cette espèce pour en enrichir les autres sera nécessairement la plus civilisée, la plus civilisatrice, la plus influente des nations. Le mal pourra y être effrayant; mais, au moment critique, il s'y trouvera une masse suffisante de vertus pour obtenir le secours du ciel et déployer l'énergie nécessaire au triomphe du bien.

Là, au contraire, où l'opinion d'une bourgeoisie demi-païenne et aux trois quarts protestante interdit aux vierges-mères l'éducation des femmes du monde, et pose comme préliminaire de la résurrection politique la proscription des couvents, que voyez-vous? Des peuples demi-enfants qui n'essayent de briser la verge étrangère que pour recevoir la bastonnade et retomber sous la verge. Le sexe y sera, si vous voulez, très-dévot à la Madone; mais on refuse à la Madone le moyen d'apprendre au sexe l'art de former un peuple viril, l'art de façonner au degré convenable les trois représentants de la force morale et matérielle d'un peuple : le prêtre, le soldat, le laboureur.

Quant au monde protestant, qui se moque depuis trois siècles du culte et de l'imitation de la Vierge-Mère, on est en droit de lui dire, surtout en parlant à l'Angleterre : Si vos belles réformes n'ont pas ravalé la femme au degré d'abjection où la trouva le christianisme catholique, à quoi le devez-vous? A deux causes : à votre première éducation chrétienne au sein de l'Église romaine, à la prépondérance en Europe de la foi et des mœurs catholiques. Mais soyez de bonne foi, et convenez de ces faits, qui ne sont douteux que pour ceux qui ne vous ont pas étudiés : 1° la femme est dans vos maisons une idole parée, mais à peu près

étrangère à ses plus nobles fonctions (1) ; 2° vous n'avez pu encore abolir dans le bas peuple *la vente des femmes en plein marché* (Horn-Market) (2) ; 3° les faits d'uxoricide, cités par vos journaux, sont d'une fréquence effrayante ; et plus effrayante encore est la quasi-impossibilité de leur appliquer la peine portée par vos lois. On cite vos sentences de mort contre les voleurs d'une vache ; mais le meurtrier de sa compagne, si convaincu qu'il soit, a presque toujours devant votre jury l'excuse du cas de folie, d'ivresse ou de légitime défense (3).

Assez pour vous faire sentir l'importance de croire, de chanter, et surtout de pratiquer le troisième article de notre foi : *Qui est conçu du Saint-Esprit et né de la Vierge Marie !*

ARTICLE IV.

QUI A SOUFFERT SOUS PONCE PILATE, A ÉTÉ CRUCIFIÉ, EST MORT, A ÉTÉ ENSEVELI.

§ *unique.*

D. Je voudrais d'abord savoir pourquoi, dans ce Symbole, qui renferme tant de choses en si peu de mots, on a détaillé ainsi le fait de la mort du Sauveur.

R. On est entré dans ces détails pour prévenir et réfuter deux sortes d'hérésies : l'hérésie dogmatique et l'hérésie morale.

L'hérésie dogmatique était celle des *docètes* ou *fantasiastes*, sectaires des premiers siècles, nés sous les yeux mêmes des apôtres, et appelés *fantasiastes*, parce qu'ils

(1) Voy. *Histoire de la société domestique*, par M. l'abbé J. Gaume, quatrième partie, ch. 4.

(2) *L'Angleterre vue à Londres et dans ses provinces*, par M. Pillet, ch. 35.

(3) *Ibid.*, ch. 21.

niaient, en tout ou en partie, la réalité des souffrances, du crucifiement, de la mort et de la sépulture de Jésus-Christ, prétendant que ces choses n'avaient eu lieu qu'en apparence. Cette hérésie étant morte, passons à l'hérésie morale, éternellement vivante parmi les hommes.

Cette hérésie consiste à nier formellement ou implicitement la nécessité pour nous de souffrir, de porter notre croix, de mourir et de descendre dans le tombeau.

Nier formellement l'obligation pour les chrétiens de souffrir, *de crucifier leur chair avec ses convoitises, de se dépouiller du vieil homme et de ses désirs corrompus, pour se revêtir du nouvel homme, créé dans la sainteté et la justice* (1), c'est être formellement hérétique; c'est fouler aux pieds toutes les pages de l'Évangile, toutes les pratiques des siècles chrétiens; c'est renouveler les dogmes *édifiants* de Luther, de Calvin, de Bèze, de Zuingle, etc., abolissant, comme d'exécrables superstitions, l'abstinence, le jeûne, toutes les pratiques affligeantes pour la chair, en vertu de ces principes du *pur Évangile : Le Christ ayant souffert et étant mort pour l'expiation de nos péchés, prêcher aux chrétiens l'obligation des souffrances, de la pénitence, comme font les papistes, c'est nier les mérites du Rédempteur; c'est mépriser la liberté chrétienne, qui consiste à se sauver uniquement par la foi aux mérites de Christ, sans se charger de ce bagage des bonnes œuvres, qui ne sert qu'à entraîner les âmes en enfer.*

Il est juste de le dire, cette hérésie est généralement morte dans les églises protestantes, et même elle n'y a jamais produit tous ses fruits de mort, grâce au vieux fonds de foi et de mœurs catholiques que la réforme n'a pas détruit dans ses victimes. Que s'il se trouve encore, par-ci par-là, des prédicants méthodistes qui prêchent assez crûment la *liberté de l'âme et du corps*, et qui, renouvelant le commentaire de Luther sur le texte de saint Paul : *Où le*

(1) *Épître aux Éphés.*, IV, 22-24.

péché a abondé, la grâce surabonde, disent que le vrai moyen de faire éclater en nous la grâce, c'est d'y faire abonder le péché; vous comprenez qu'on ne doit pas s'amuser à réfuter ces gens-là.

D. Non; on se contente de les signaler à la police.

R. C'est en effet le devoir de tout bon citoyen, catholique ou protestant.

Mais si l'hérésie formelle sur ce point est rare dans le camp de l'hérésie, l'hérésie implicite est extrêmement commune, même au sein des croyants.

Que de frais d'imagination, que de sophismes pour se dispenser de l'obligation de souffrir, de se mortifier, pour éloigner la pensée si salutaire de la mort, le spectacle si édifiant du tombeau!

Cependant, quel bien réel peut-on se faire à soi-même, peut-on faire à sa famille, à son prochain; quels services peut-on rendre au public, à l'État, sans qu'il en coûte des privations, des sacrifices plus ou moins douloureux? Indiquez-moi, depuis le trône jusqu'à l'échoppe et la chaumière, la condition sociale où le crucifiement quotidien ne soit pas obligatoire. Que de tentations funestes ne cèdent qu'à la pensée de la mort! Que d'idoles peuvent fondre d'un seul regard la vertu la plus solide, si l'on ne se réfugie dans le tombeau pour se demander ce qu'elles seront demain, ce que nous serons nous-mêmes!

Or comment familiariser les hommes, sinon avec l'amour, du moins avec l'acceptation volontaire et résignée des privations, des gênes, des sacrifices inséparables de l'accomplissement des devoirs généraux du chrétien et des devoirs spéciaux de chacun? Comment faire accepter à tous la tâche universelle du travail? Comment réprimer la passion des jouissances énervantes du luxe dans les hautes classes, et des jouissances grossières et abrutissantes dans le petit peuple?

Là est le problème de la civilisation. Qu'on l'agite tant qu'on voudra, il n'a qu'une solution possible : la foi vi-

vante, ardente en ce Fils unique du Très-Haut qui, depuis l'étable de Bethléem jusqu'au gibet du Calvaire, a voulu embrasser, dans ce qu'ils ont de plus affreux, le travail, la pauvreté, la douleur; et pourquoi? Pour notre salut dans le temps et dans l'éternité; pour donner un sens à ces paroles que, sans son exemple, nous n'aurions jamais comprises : *Heureux les pauvres, heureux ceux qui vivent dans les souffrances et les larmes! Malheur à ceux qui cherchent leur consolation ici-bas!*

Partisans sincères et judicieux du progrès social, laissez les théories des économistes, et ne négligez rien pour réveiller, aviver, propager la foi en cet article :

« Qui a souffert sous Ponce Pilate, a été crucifié, est mort, a été enseveli. »

ARTICLE V.

EST DESCENDU AUX ENFERS, ET LE TROISIÈME JOUR EST RESSUSCITÉ D'ENTRE LES MORTS.

§ Ier.

Est descendu aux enfers.

D. Que doit-on entendre ici par le mot *enfers?* Serait-ce le séjour des réprouvés, ou simplement le tombeau?

R. Ce n'est pas le tombeau, puisque le Symbole distingue expressément la *descente aux enfers* de la *sépulture*, mentionnée dans l'article précédent. Ce n'est pas non plus le séjour des réprouvés; car si le Rédempteur y fit sentir son pouvoir, il est très-douteux qu'il y ait manifesté sa présence, et il est certain qu'il n'y fixa pas sa demeure.

Par le mot *enfers* (*lieux inférieurs*), pris dans le sens le plus large, on entend le séjour des âmes exclues de la félicité suprême, qui consiste dans la possession de Dieu vu

face à face. Or cette privation de la vue du Père céleste était la condition commune de toutes les âmes humaines, avant que le Rédempteur vînt payer leur rançon et leur ouvrir le séjour des joies éternelles. Les âmes justes, il est vrai, n'étaient point confondues avec les âmes perverses qui, par une vie criminelle et leur fin impénitente, avaient lassé la miséricorde divine et encouru la sentence d'éternelle réprobation. Les premières, exemptes des peines sensibles, jouissaient de tout le bonheur qu'on peut goûter hors de l'intime et parfaite société avec Dieu. Entre leur demeure, que l'Évangile appelle le *sein d'Abraham* (1), et le séjour des réprouvés, il y avait le *grand chaos,* l'abîme *infranchissable*, dont parle Jésus-Christ dans la parabole du mauvais riche (2). C'est de ce *paradis provisoire* (que les théologiens sont convenus d'appeler *limbes*) que le Sauveur parle quand, sur la croix, il dit au larron pénitent : *En vérité, je vous le dis : aujourd'hui même vous serez avec moi dans le paradis* (3).

Entre cette demeure des âmes saintes exemptes de toute souillure et le lieu des supplices éternels, l'Église catholique (appuyée sur la parole de l'Écriture, sur les traditions apostoliques, et aussi sur le bon sens chrétien) a toujours admis un lieu d'expiation temporaire pour les âmes qui sortent de l'épreuve de la vie avant d'avoir complétement satisfait à la justice divine, soit pour les péchés graves dont elles ont obtenu la rémission seulement quant à la peine éternelle, soit pour les autres fautes qui, sans les perdre devant Dieu, blessent le regard de la sainteté infinie.

Ces distinctions une fois établies, voici le sens que les catholiques ont constamment attaché à ces paroles : *Est descendu aux enfers.*

Le sacrifice du rachat universel étant accompli par la mort de l'auguste victime, l'âme du Rédempteur alla porter

(1) S. Luc, XVI, 22.
(2) *Ibid.*, 26.
(3) *Ibid.*, XXIII, 43.

la bonne nouvelle à ceux qui l'attendaient depuis tant de siècles et qui devaient, les premiers, en goûter les fruits éternels. En entrant dans le *paradis* promis au larron, le Sauveur dit à ses heureux habitants : Encore quelques jours, mes amis, et je vous introduirai *dans le royaume que le Père vous a préparé dès l'origine du monde,* et dont je viens de vous ouvrir les portes ! Et en attendant le jour de l'Ascension, ces âmes bienheureuses goûtaient le bonheur du ciel ; en voyant le Verbe divin indissolublement uni à l'âme du Rédempteur, elles passaient du *sein d'Abraham* dans le sein de leur Dieu.

Voilà qui est certain ; voici qui est infiniment probable. Le Sauveur visita aussi les âmes justes encore débitrices de la justice divine, mit fin à leurs souffrances, et leur annonça qu'elles feraient partie du cortége infini de *Captifs* qui ornerait son *entrée triomphante dans le ciel,* cortége salué de loin par les prophètes (1).

Quant à l'enfer éternel dans lequel *il n'y a point de rédemption,* le Rédempteur y parut-il ? — Parmi les Pères et docteurs catholiques, il y a, pour l'affirmative, quelques noms imposants, pas assez toutefois pour en faire, je ne dis pas un point de croyance, mais une opinion théologique bien plausible (2). Voici, selon moi, comment on pourrait, en conciliant l'opinion affirmative avec l'opinion négative, fonder une opinion théologiquement très-innocente et très-acceptable :

Si, dans son infinie sagesse, Jésus-Christ crut devoir apparaître dans le séjour des éternelles douleurs, ce fut comme juge suprême des vivants et des morts, comme roi de toutes les créatures, prenant possession des prisons de son éternel royaume, et contraignant ses ennemis obstinés, les superbes contempteurs de sa miséricorde, à fléchir le genou sous le sceptre de sa justice, selon cette parole de

(1) V. entre autres, Osée, XIII, 14. — Psaume LXVII, 19.
(2) V. Petau, *Dogmat. theolog.*, t. V, *de Incarnat.*, l. XIII, cap. 15-18.

l'Apôtre : *Il s'est humilié lui-même en se faisant obéissant jusqu'à la mort, et la mort de la croix; c'est pourquoi Dieu l'a élevé et lui a donné un nom qui est au-dessus de tous les noms, afin que, au nom de Jésus, tout genou fléchisse dans le ciel, sur la terre et dans les enfers* (1).

D. Serait-il contraire à la foi de dire que le Christ s'étant chargé d'acquitter la dette des hommes dans toute son étendue, il pouvait entrer dans le plan de réparation que le gérant de l'humanité souffrît momentanément la peine de l'enfer ?

R. Oui, certes; et sur quoi fonderiez-vous cette opinion qui soulève d'horreur la conscience chrétienne? Dans un hymne, que l'Église invite le prêtre à réciter chaque jour après le saint sacrifice, il est dit qu'*une petite goutte du sang* de Jésus-Christ *eût suffi à purifier tout le monde de ses iniquités* (2). La raison elle-même, bien consultée, ne juge-t-elle pas qu'une humiliation, qu'une souffrance quelconque du Dieu-Homme était d'une valeur infinie? Que si le divin Sauveur, au lieu d'une goutte, a voulu répandre tout son sang et épuiser le calice des plus affreuses humiliations et souffrances, ce n'a pas été précisément parce que la justice divine exigeait tout cela, mais parce qu'il ne fallait rien moins que tout cela pour triompher de notre sensualisme, de notre profonde antipathie pour les œuvres d'expiation et de pénitence. Après ce mot de la victime expirante : *Tout est consommé!* à quoi aurait servi cette *réprobation* momentanée du Fils de Dieu, cette dégustation des peines éternelles, et, par conséquent, du *désespoir* des damnés, lequel est la plus terrible de leurs peines? Laissez donc cette abominable idée au plus noir théologien du protestantisme, à Calvin, qui l'a soutenue, en effet, dans son *Institution chrétienne* (lib. II, c. 16).

(1) *Ép. aux Philipp.*, II, 8-10.

(2) Cujus una stilla salvum facere
Totum mundum quit ab omni scelere.
(Rhythmus S. Thomæ Aquin., in *Missali Rom.*)

§ II.

Et le troisième jour est ressuscité d'entre les morts.

D. Voilà encore un grand mystère, mais qu'il n'est pas facile de contester une fois que l'on a admis les autres.

R. Oui, vous devez comprendre que les mystères de la foi chrétienne forment un tout indivisible, et que, pour en repousser un, il faut les repousser tous, même le premier, qui n'est pas le moins profond : le mystère d'un Dieu éternel, infini. Il faut se renfermer dans le scepticisme absolu. Alors on est vraiment libre penseur, c'est-à-dire un poltron qui, par crainte de la vérité, ne pense pas en religion et se barricade dans son ignorance.

Le mystère de la résurrection de Jésus-Christ est la conséquence nécessaire du mystère de l'incarnation et de la rédemption. Le Fils de Dieu ne s'est fait homme et ne s'est livré à la mort de la croix que pour expier dans sa chair et abolir les iniquités qui plaçaient les hommes sous l'arrêt de la double mort de l'âme et de la chair pour le temps et pour l'éternité. L'œuvre de l'expiation achevée, ne fallait-il pas que cette chair lacérée sur la croix et descendue sans vie dans le tombeau, pour le salut de tous, en sortît pleine d'une vie nouvelle, d'une vie divine, glorieuse, impérissable, pour dire à tous : Courage ! *Le Christ est ressuscité d'entre les morts, comme prémices de ceux qui dorment encore dans la poussière ; car, puisque la mort est par un seul homme, la résurrection des morts est par un seul homme, et de même que tous meurent en Adam, tous seront vivifiés en Jésus-Christ ; mais chacun en son rang, d'abord le Christ comme prémices, ensuite ceux qui sont du Christ* (1).

La résurrection de Jésus-Christ, comme preuve de sa divinité et gage de notre résurrection, est la clef de voûte du système chrétien. *Si le Christ n'est point ressuscité,*

(1) Saint Paul, *Prem. ép. aux Corinth.*, XV, 20-23.

disait saint Paul, *vaine est notre prédication, et vaine aussi est votre foi* (1).

Le doute sur ce point ébranle tout l'édifice de la foi, et tue la vertu, cette divine énergie de l'âme qui la rend supérieure à la tyrannie des sens et lui fait dire au corps : Marche, pauvre aveugle, dans la voie des commandements, la seule qui puisse te préserver des souffrances éternelles et te conduire à la vie et aux jouissances qui ne finissent pas !

La résurrection morale des hommes n'est possible que par une foi vive à la résurrection de la chair, comme nous le verrons à l'article onzième.

ARTICLE VI.

QUI EST MONTÉ AUX CIEUX, EST ASSIS A LA DROITE DE DIEU LE PÈRE TOUT-PUISSANT.

§ *unique.*

D. Faut-il prendre à la lettre ces mots : *Assis à la droite du Père?*

R. Non; tous les catéchistes expliquent aux enfants le sens de ces expressions métaphoriques, en leur disant : On représente Notre-Seigneur assis, parce que, selon notre manière de voir, c'est l'attitude qui exprime le glorieux et éternel repos du Sauveur après sa laborieuse mission; l'attitude convenable au juge, au souverain, surtout au souverain tout-puissant, qui n'a pas besoin de se lever, d'aller, de venir, pour voir ce qui se passe et veiller à l'exécution de ses ordres. Le Père, comme pur esprit, n'a ni droite ni gauche; mais la droite, selon nos usages, étant la place d'honneur, par ces mots : *Assis à la droite du Père*, le Symbole nous dit que Jésus-Christ est l'égal du Père et du

(1) Saint Paul, *Prem. ép. aux Corinth.*, XV, 14.

Saint-Esprit, et que, par l'indissoluble union de son humanité à la divinité dans la personne du Verbe, le Dieu-Homme règne avec une puissance absolue, illimitée, dans le ciel, sur la terre et dans les enfers.

Bornons-nous à remarquer la force morale que l'âme du croyant puise dans la méditation de cet article.

Nous l'avons observé, et chacun le sent en soi, les hommes sont plus faibles que méchants. L'âme gémit sous le poids du corps, et accepte trop souvent le joug ignoble de ce serviteur qu'elle doit gouverner. Le corps est sous la fascination des corps. Tout l'homme est sous la pression intérieure de ses mauvais penchants et sous la pression extérieure des autres hommes ; et de toutes les pressions, la plus terrible, celle qui fait le plus de victimes, c'est l'oppression du respect humain.

Quel est le remède? Il y en a plus d'un; mais le remède irremplaçable, celui qui seul rend efficaces les autres, c'est la pensée habituelle du vainqueur de la chair, du monde et de l'enfer, assis à la droite du Père tout-puissant.

Il me voit! Nulle obscurité ne peut lui dérober mes pensées les plus intimes, mes désirs les plus secrets! — Voilà le mal étouffé dans son berceau : la pensée, le désir.

Il m'aime, il m'a assez aimé pour sacrifier sa gloire et sa vie pour moi! Ne dois-je pas lui faire le sacrifice qu'il aime le plus, le sacrifice de ces petites et si vaines satisfactions de l'orgueil, de l'envie, de l'avarice, de la sensualité, etc.?

Il est tout-puissant! Qu'ai-je donc à redouter, alors même que l'univers entier se soulèverait contre moi? *Je peux tout dans celui qui me fortifie* (1).

Il règne, il régnera éternellement, le Dieu-Homme tombé au Calvaire au-dessous du dernier des hommes! Si je veux *être glorifié et régner avec lui*, il n'y a qu'un moyen : *m'humilier et souffrir avec lui* (2).

(1) *Ép. aux Philipp.*, IV, 13.
(2) *Deux. ép. à Tim.*, II, 12.

C'est par la méditation habituelle du sixième article que l'âme chrétienne triomphe de ses faiblesses et devient toute-puissante contre les séductions de la chair et du monde.

ARTICLE VII.

D'OU IL VIENDRA JUGER LES VIVANTS ET LES MORTS.

§ *unique*.

D. De quel jugement est-il ici question?

R. Selon la foi chrétienne, deux jugements nous attendent : le jugement *particulier*, qui fixe le sort de chacun au sortir de cette vie ; le jugement *universel*, qui aura lieu à la fin des siècles, selon ces paroles de Jésus-Christ : *Quand le Fils de l'homme viendra dans l'éclat de sa gloire et environné de tous ses anges, il s'assiéra sur le trône de sa majesté ; et toutes les nations seront assemblées devant lui, et il séparera les uns d'avec les autres, comme le berger sépare les brebis d'avec les boucs ; et il mettra les brebis à sa droite et les boucs à sa gauche. Alors le roi dira à ceux qui seront à sa droite : Venez, les bénis de mon Père, etc.* (1).

Le jugement particulier étant admis par tous les hommes, fidèles ou infidèles, qui reconnaissent l'existence d'un ou de plusieurs dieux, et, ne pouvant être rejeté que par les athées ou les panthéistes, il n'était pas nécessaire de l'insérer dans le Symbole; mais il importait d'y exprimer la foi au jugement universel, dogme qui appartient en propre au christianisme. C'est ce que l'on a fait par le septième article.

D. Après un jugement particulier dans lequel la justice divine aura rendu à chacun selon ses œuvres, on ne voit pas la raison d'un jugement universel.

(1) Saint Matthieu, XXV, 31-46.

R. Nous ne verrions pas cette raison, que nous n'en devrions pas moins croire au jugement universel, fondé sur la parole de Jésus-Christ, qui doit être pour le chrétien la raison des raisons. Dans l'ignorance parfaite où nous sommes du plan de la Sagesse éternelle dans la création du monde, il y aurait impiété et sottise à vouloir contrôler les actes de son gouvernement, tels qu'il lui a plu de nous les révéler.

Mais est-il bien vrai qu'il n'y ait rien dans notre conscience qui réclame les grandes assises de l'humanité entière présidée par son divin chef? En vous interrogeant vous-même, en interrogeant les autres, vous entendrez en maintes circonstances sortir de votre cœur, sortir du cœur de tous les opprimés, un appel au jugement qui redressera tous les jugements. Cet appel, l'Écriture nous dit qu'il est répété dans le ciel par *les âmes de ceux qui ont été immolés pour rendre témoignage à la parole de Dieu : « Jusques à quand, Seigneur saint et vrai, différerez-vous de nous juger et de demander compte de notre sang aux habitants de la terre* (1)? » L'âme injustement flétrie par le jugement des hommes veut être réhabilitée devant les hommes. Ce désir a été gravé dans notre cœur par celui qui a dit : *Aie soin de ta réputation, car elle est le plus précieux des trésors* (2). Ce désir doit donc être satisfait.

Invoqué par la conscience humaine, le jugement universel est encore un corollaire du système divin dans la création et le gouvernement des hommes, tel que nous le présente la philosophie chrétienne. Pour comprendre cela, il vous suffira de méditer ce principe, que Dieu n'a pas entendu créer seulement des âmes et des individus humains, mais une famille dont tous les membres fussent étroitement unis et solidaires entre eux.

D. Je ne vois pas quel rapport il y aurait entre ce principe et le jugement universel.

(1) *Apocalypse*, VI, 9, 10.
(2) *Ecclésiast.*, XLI, 15.

R. Ce rapport, le voici : 1° Dieu n'a pas seulement créé des âmes, mais des âmes unies à des corps et formant ainsi des hommes. Au jugement particulier, l'âme intervient seule, séparée de son complice dans le bien et dans le mal. Il est donc convenable qu'il y ait un jugement où tout *l'homme paraisse, afin de recevoir dans son corps le résultat de ses œuvres, soit dans le bien, soit dans le mal* (1).

2° Dieu n'a pas créé des individus isolés, indépendants, mais il a voulu procréer, élever, gouverner les hommes par les hommes, afin que tous, depuis Adam jusqu'au dernier en date des humains, ne fissent qu'une seule famille unie par les liens de l'esprit et du sang. Les membres de cette famille ne doivent-ils pas se rencontrer un jour pour se voir, se reconnaître? Cette rencontre est impossible dans le monde actuel, où, apparus entre cent générations éteintes et cent générations à venir, nous vivons et mourons inconnus à l'immense majorité de nos contemporains. Cette rencontre est encore impossible dans les demeures éternelles, divisées en deux séjours entre lesquels la justice divine a creusé un infranchissable abîme. Rien donc de plus convenable que la réunion de la famille humaine au grand jour qui clora le temps et ouvrira l'éternité.

Cette réunion n'est pas seulement une satisfaction due au sentiment qui relie entre eux tous les membres de l'humanité; elle est encore une exigence impérieuse de la justice divine et humaine.

Nous profitons tous des travaux et des bienfaits des générations qui ne sont plus, comme aussi nous souffrons des maux qu'elles nous ont légués. Cet héritage des biens et des maux, nous le transmettons, grossi de nos vertus et de nos désordres, aux générations qui nous suivent. N'est-il pas juste que, au jour des *rétributions*, chacun de nous rende hommage à tant de bienfaiteurs inconnus ou calomniés, et élève la voix contre les auteurs d'une infinité de méfaits

(1) Saint Paul, *Deux. ép. aux Corinth.*, V, 10.

ignorés ou travestis en actions vertueuses? N'est-il pas juste que chacun de nous voie dans ses arrière-fils ou neveux la longue moisson des vertus et des vices qu'il aura semée, et en reçoive sa légitime part d'éloge et de blâme?

Mais le bienfaiteur le plus méconnu, le plus calomnié, quel est-il? C'est le Dieu créateur, conservateur et rédempteur de la famille humaine. Quel torrent de blasphèmes, depuis ceux que Satan fit goûter à Ève jusqu'à ceux que l'Antechrist fera goûter à ses dupes! Au sein même des enfants de Dieu, que de plaintes, que de murmures, que de jugements injurieux à la sagesse, à la bonté infinie! Une grande réparation est indispensable. A la lumière qui dévoilera à chacun tous les mystères de la politique divine, il faudra que les anges et les saints qui seront à la droite, que les démons et les réprouvés qui seront à la gauche, s'écrient d'une commune voix : Seigneur, vos jugements sont infiniment justes; vous êtes la lumière pure de toutes ténèbres, la sainteté et la bonté exemptes de tout mal; tous les biens nous sont venus de vous : les maux sont exclusivement notre œuvre; et que n'avez-vous pas fait pour en tarir la source!

Enfin, le chef éternel de l'humanité veut être justifié et *glorifié dans ses saints*. Comme il associe à l'œuvre de la rédemption universelle, non-seulement le pontife et le prêtre, mais les pères et mères selon l'esprit et la chair, et les dépositaires quelconques du pouvoir, il veut que tous concourent au jugement, selon la part que chacun aura prise à l'œuvre divine par excellence de l'éducation des hommes. Autour des douze trônes promis à ses apôtres, il y aura donc d'autres siéges pour ceux qui auront secondé, continué l'œuvre apostolique, et l'Écriture nous dit que *cette gloire est réservée à tous ses saints* (1).

Au premier jugement, les justes et les coupables sont également jugés. Au dernier jugement, les justes seront admis à juger selon la justice ceux qui les jugent ici-bas selon

(1) Ps. CXLIX, 9.

l'iniquité. Ils formeront le jury du grand juge, et jouiront ainsi des prémices de l'éternelle royauté qu'il a promis de partager avec eux (1).

En voilà assez, je pense, pour vous faire voir comment l'article du jugement universel se rattache aux autres articles de la foi catholique.

D. Plus qu'un mot. Que doit-on entendre par *les vivants et les morts?*

R. Par *vivants*, on entend les justes qui passent de ce monde à l'autre dans l'état de grâce, c'est-à-dire animés du principe divin de la charité, qui nous fait aimer Dieu par-dessus tout, et le prochain comme nous-mêmes. Par *morts*, on entend ceux qui paraissent devant Dieu sans cet amour ; car il est écrit : *Celui qui n'aime pas, demeure dans la mort* (2). C'est aussi ce que Jésus-Christ nous donne à comprendre, quand, dans le récit anticipé du jugement universel, il ne fait porter la discussion que sur les œuvres de la charité : *J'ai eu faim, j'ai eu soif*, etc., *et vous m'avez donné à manger, à boire*, etc. ; *venez donc, les bénis de mon Père*, etc. — *J'ai eu faim, j'ai eu soif*, etc., et vous êtes restés insensibles ; *allez donc, maudits*, etc.

Je finis par une réflexion sur l'effet moral du septième article.

Que de pensées coupables, que d'intrigues criminelles, que d'injustices, que de haines, que de vengeances seraient prévenues par une foi vive au grand jour des manifestations et des réparations ! Que de misères morales et matérielles seraient, les unes détruites, les autres soulagées, par la méditation des deux sentences qui sépareront à jamais les bons des méchants ! Il n'en faudrait pas davantage pour mettre fin à nos révolutions, qui toutes naissent de nos iniquités, de l'impatience de nos misères, et ne font qu'en redoubler le poids sur nos têtes.

(1) Saint Matthieu, XIX, 28.
(2) Saint Jean, *Prem. ép.*, III, 14

ARTICLE VIII.

JE CROIS AU SAINT-ESPRIT.

§ *unique*.

D. Que professons-nous par cet article?

R. Nous professons d'abord notre foi à l'existence du Saint-Esprit. Nous reconnaissons qu'il y a en Dieu une troisième personne qui procède éternellement et du Père et du Fils, qui n'est ni le Père ni le Fils, mais qui, égale en tout à ces deux personnes, complète l'Être divin, et constitue, avec le Père et le Fils, le Dieu infini en puissance, en intelligence, en amour. Nous appelons cette personne l'*Esprit-Saint*, 1° parce qu'elle est ainsi désignée dans l'Évangile; 2° parce que ces mots expriment la manière dont elle procède. Amour substantiel du Père et du Fils, la troisième personne est comme le *soupir*, l'*aspiration* de l'un vers l'autre ; de là le mot *Esprit*. En unissant le Père au Fils par l'amour, l'Esprit complète la sainteté, c'est-à-dire la perfection de l'être divin, laquelle consiste dans l'unité de l'Être tout-puissant, tout-intelligent, tout-aimant ; de là le nom de *Saint*.

Nous professons encore, par l'article huitième, notre foi à tout ce que Jésus-Christ et ses apôtres nous ont dit de la mission et des œuvres du Saint-Esprit parmi les hommes.

D. En quoi consistent cette mission et ces œuvres?

R. Pour vous donner une juste idée de cette mission et de ces œuvres, sans entrer dans des détails qui se trouvent dans les catéchismes un peu développés, voici ce que je dirai :

Consommateur de la sainteté divine, dans le sens que nous venons de voir, l'Esprit-Saint est considéré comme l'initiateur et le consommateur de toute sainteté parmi les hommes ; de là les titres d'Esprit *sanctificateur*, *vivifiant*, que lui donne l'Église.

La sanctification des hommes exige deux choses : 1° une lumière qui dissipe les ténèbres de notre ignorance et nous montre la vérité pure de toute erreur ; 2° un changement de volonté qui purifie notre cœur de ses affections coupables, et le porte à *pratiquer avec amour la vérité connue* (1).

La vertu divine qui éclaire notre esprit et réforme notre volonté, c'est la grâce, don surnaturel communiqué à notre âme et y agissant par des voies cachées, mais dont le résultat sensible est la *conversion*, ou le passage de l'âme d'une vie sensuelle et tout humaine à une vie nouvelle animée par la foi, l'espérance et la charité. Mais pour agir sur notre âme emprisonnée dans le corps, le don spirituel de la grâce doit prendre un corps. La parole intérieure qui illumine notre intelligence exige une parole extérieure qui frappe nos organes et qui soit le signe, l'expression visible de la vérité invisible. *La foi nous vient par l'ouïe*, dit saint Paul, et ce qui la porte *à l'ouïe*, c'est la *parole de Jésus-Christ* (2). De même, la force secrète qui remue et change notre cœur doit prendre une forme sensible ; c'est le *sacrement*, qui est le signe visible de la grâce invisible. L'administration de la parole de Dieu et des sacrements, tels sont donc les moyens divinement établis pour la sanctification des hommes.

D. Est-ce que Dieu ne pourrait pas éclairer et convertir les âmes sans employer ces moyens extérieurs ?

R. Il le pourrait sans doute, mais il ne l'a pas voulu. Nous voyons que les âmes qu'il a converties par des voies extraordinaires ont été assujetties à la règle commune ; témoin saint Paul, terrassé sur le chemin de Damas et envoyé au disciple Ananie pour en apprendre *ce qu'il aurait à faire* (3). La raison de cela est dans cette loi divine, infiniment honorable pour l'humanité : *Dieu veut se servir des hommes pour élever les hommes à la vie surnaturelle, comme*

(1) Saint Paul, *Ép. aux Éphés.*, IV, 15.
(2) *Ép. aux Rom.*, X, 17.
(3) *Actes des apôtres*, IX, 7.

il se sert des hommes pour communiquer aux hommes la vie naturelle.

Habiliter les hommes au ministère du salut, leur communiquer l'art divin de se sanctifier les uns les autres, telle est la mission spéciale de l'Esprit sanctificateur. *Esprit de vérité*, c'est lui qui a inspiré, qui inspire encore toutes les paroles de vérité qui dirigent les âmes dans les voies de la sainteté et de la justice; c'est lui *qui a parlé par les prophètes* de l'ancienne loi, comme dit le Symbole de Nicée; c'est lui qui chaque jour nous parle par les ministres de la nouvelle loi, qui disent comme les apôtres : *Il a paru à l'Esprit-Saint et à nous* (1). *Esprit vivifiant*, c'est lui qui a communiqué aux sacrements, soit de l'ancienne, soit de la nouvelle loi, leur puissance vivificatrice.

Il y a toutefois une grande différence entre l'action du Saint-Esprit sur le vieux monde et son action sur le monde régénéré.

D. Quelle est cette différence?

R. La différence est en ceci, que, avant l'incarnation du Fils de Dieu, l'action de l'Esprit-Saint sur les âmes était voilée, restreinte, intermittente, irrégulière. — *Voilée :* le mystère de la sainte Trinité n'étant pas généralement connu chez le peuple juif, l'Esprit-Saint n'était généralement ni connu ni invoqué comme le sanctificateur et le gouverneur des âmes. — Son action était *restreinte*, chez les Juifs, à l'enseignement d'une loi imparfaite et à l'administration de sacrements peu abondants en grâces. Son action était *intermittente*, les *prophètes*, ses principaux ministres, ne paraissant qu'à de grandes distances les uns des autres. Elle était *irrégulière*, en ce sens que, sanctifiant les Juifs par la foi au Rédempteur et la pratique de la loi de Moïse, il n'éclairait et ne sanctifiait les gentils de *bonne volonté* que par des voies particulières. En somme, avant Jésus-Christ, l'Esprit-Saint agissait sur les âmes, mais il n'agissait pas avec la

(1) *Actes des apôtres*, XV, 28.

permanence, la régularité, l'éclat et la plénitude de lumière et de vie qu'il devait déployer dans le gouvernement de la nouvelle Église. Cette prodigieuse *effusion de l'esprit de Dieu sur toute chair,* prédite par les prophètes (1), devait être le résultat de la mission du Saint-Esprit, que le Fils obtiendrait du Père, et qu'il promettait à ses apôtres la veille de son sacrifice.

Je suis sorti de mon Père, leur dit-il dans le *discours de la Cène, et je suis venu dans le monde; maintenant je laisse le monde, et je retourne à mon Père... Et je prierai le Père, et il vous donnera un autre consolateur, afin qu'il demeure éternellement avec vous : l'Esprit de vérité, que le monde ne peut recevoir, parce qu'il ne le voit pas et qu'il ne le connaît point. Mais vous, vous le connaîtrez, parce qu'il demeurera avec vous et qu'il sera en vous... Mais l'Esprit-Saint consolateur, que le Père vous enverra en mon nom, vous enseignera toutes choses et vous suggèrera (rappellera) tout ce que je vous aurai dit... Il vous est avantageux que je m'en aille; car si je ne m'en vais, le consolateur ne viendra point à vous ; mais si je m'en vais, je vous l'enverrai... Il me reste beaucoup de choses à vous dire, mais elles sont encore au-dessus de votre portée : mais quand l'Esprit de vérité sera venu, il vous enseignera toute la vérité... Celui-là me glorifiera,* de même que, moi, *j'ai glorifié mon Père* (2).

Indiquons ici, en passant, un sujet de méditation pour le philosophe catholique qui veut s'élever, sur les ailes de la foi, à la contemplation du système général, reliant le créé à l'incréé.

Dieu, ayant créé l'univers et l'homme par l'inspiration de l'amour, a dû les créer à son image et ressemblance; car le propre de l'amour est de tendre à s'imager, à se reproduire. Nous devons donc trouver dans la création première de l'univers et dans sa régénération l'image des générations divines.

(1) *Actes des apôtres*, II, 16-21.
(2) Saint Jean, XIV, 16, 17, 26; XVI, 7, 12-14, 28; XVII, 4.

Que voyons-nous dans l'Être incréé, éternel? D'abord, le Père, principe sans principe, premier foyer de la vie divine, mais foyer d'une vie encore indéterminée; éclairé, objectivé à lui-même par le Verbe émané de son sein, le Père produit avec le Verbe l'éternel amour, qui complète la vie divine, laquelle est toute dans l'indissoluble union de la puissance infinie, de l'intelligence infinie, de l'amour infini.

Que voyons-nous dans la création matérielle? D'abord, la puissance créatrice, qui produit le chaos ténébreux où gisent confus tous les éléments; ensuite la puissance ordonnatrice, le Verbe, qui appelle la lumière, débrouille le chaos et range tout à sa place; enfin, l'*Esprit de Dieu*, qui, dès le commencement, *planait sur le chaos*, comme pour le féconder (1), embrasse et consomme l'œuvre du Père et du Verbe, en y répandant et en y maintenant la vie. De là cette parole mystérieuse du Psalmiste : *Les cieux ont été faits par le Verbe du Seigneur, et toute leur force* (leur vie) *est dans l'Esprit de sa bouche* (2).

Que voyons-nous dans le plan de la régénération spirituelle? D'abord, le culte du Dieu un, créateur, conservateur, rémunérateur et vengeur; plus, la foi en un libérateur dont la nature reste inconnue. Les hommes s'éloignent bientôt de ce Dieu unique, qui ne se montre à eux qu'à travers les ténèbres du mystère; ils veulent des dieux qui leur ressemblent, ils se font des *familles de dieux*. Alors le Père envoie le Verbe, son Fils unique, qui se fait homme, pour apprendre aux hommes qu'il y a une *famille divine*, et que, pour arracher à la mort la famille humaine créée à leur image et ressemblance, le Père, le Fils et le Saint-Esprit vont faire un immense effort.

Le Verbe fait chair remplit sa mission, qu'il exprime ainsi dans sa réponse au disciple Thomas : *Je suis la voie, et la vérité, et la vie. Personne ne vient au Père, si ce n'est*

(1) *Genèse*, 1, 2.
(2) Ps. XXXII, 6.

par moi (1). Il est la *voie* par ses exemples, la *vérité* par sa doctrine, la *vie* par sa mort, qui abolit notre sentence de mort, et par les sacrements qu'il institue pour nous appliquer les fruits de son sacrifice sur la croix.

Les bases de la régénération existent, le plan en est bien connu, les ouvriers qui doivent y être les premiers employés sont là. Le Verbe a tout disposé pour l'exécution; mais qui présidera à l'exécution? Qui fera entrer les hommes dans cette *voie* douloureuse que Jésus-Christ a ouverte de la crèche au Calvaire? — Ce sera l'Esprit consolateur, qui, en régénérant d'abord les apôtres qui ont abandonné leur maître à la première épreuve, leur fera éprouver une grande joie à *souffrir pour la gloire de Jésus-Christ* et le *salut de leurs frères* (2).

Qui fera comprendre et goûter aux hommes ces doctrines célestes, que les disciples eux-mêmes du Christ comprenaient très-peu et goûtaient encore moins, après trois ans d'instructions données par le Verbe lui-même? — Ce sera l'*Esprit de vérité*, promis par le Verbe, comme devant rappeler et expliquer toutes ses paroles.

Qui enfin achèvera la conversion et sanctification des âmes, en y portant le principe d'une *vie* nouvelle, le *feu* divin que Jésus-Christ est *venu allumer sur la terre* pour purifier les cœurs et les unir à Dieu (3)? — Ce sera l'Esprit d'amour, qui *répandra dans nos cœurs la charité de Dieu*, et fera ainsi *que nous demeurerons en Dieu et que Dieu demeurera en nous* (4).

Vous pouvez maintenant, je pense, vous faire une idée de la mission du Saint-Esprit dans le monde spirituel, et concevoir, jusqu'à un certain point, les rapports de cette mission : 1° avec la mission du Fils, dont elle est la suite et le complément; 2° avec le rôle du Saint-Esprit dans la

(1) Saint Jean, XIV, 6.
(2) *Actes des apôtres*, V, 41.
(3) Saint Luc, XII, 49.
(4) Saint Paul, *Ép. aux Rom.*, V, 5. — Saint Jean, *Prem. ép.*, IV, 16.

création et le gouvernement de l'univers; 3° avec le rôle de la troisième personne dans l'essence divine.

D. J'entrevois bien quelque chose, mais que tout cela est mystérieux !

R. Oui, certes, et cela doit être, puisque la mission du Saint-Esprit a son principe dans l'abîme des *générations divines*, et son terme dans la régénération de nos âmes, autre abîme mystérieux. Mais si la nature de cette mission nous reste inconnue, le fait de son existence est visible à tous les regards, et par l'éclat des prodiges qui l'accompagnent, et par l'immensité du résultat. Voyez donc !

Au moment où le Sauveur va remonter vers le Père, ses disciples, qu'il destine à être la *lumière du monde*, sont encore si ignorants de ce qu'ils auront à faire, qu'ils lui demandent *s'il ne va pas rétablir le royaume d'Israël.* — *Jean a baptisé par l'eau*, leur dit-il, *mais vous serez baptisés, vous, par le Saint-Esprit sous peu de jours... Vous recevrez la vertu du Saint-Esprit qui descendra sur vous, et vous me rendrez témoignage dans Jérusalem, dans toute la Judée et dans Samarie, et jusqu'aux extrémités de la terre... Et les jours de la Pentecôte étant venus, comme ils étaient tous réunis dans le même lieu, il se fit tout à coup un bruit dans le ciel, comme d'un vent qui souffle avec violence, et il remplit toute la maison où ils étaient assis ; et il leur apparut comme des langues de feu qui se divisèrent et se posèrent sur chacun d'eux. Et ils furent tous remplis du Saint-Esprit, et ils commencèrent à parler des langues diverses, selon que l'Esprit-Saint les faisait parler. Or, il y avait à Jérusalem des Juifs, hommes religieux, de toutes les nations qui sont sous le soleil. Étant accourus en foule, au bruit de l'événement, ils ne savaient que penser quand chacun d'eux les entendit parler en sa propre langue. Dans leur surprise et admiration, ils se disaient l'un à l'autre : Ces hommes qui parlent ne sont-ils pas tous des Galiléens? Comment donc chacun de nous les entend-il parler la langue propre du pays où il est né*, etc., etc., etc. (1)?

(1) *Actes des apôtres*, I, 5-8 ; II, 1-8.

A la vue de ce prodige et du merveilleux coup de filet par lequel Pierre pêche dans cette multitude trois mille hommes de tout pays, en fait *une seule âme, un seul cœur,* et un seul corps par la communauté des biens (1), ne touchez-vous pas, pour ainsi dire, au doigt la présence d'un esprit absolument nouveau dans les apôtres et dans leurs premiers disciples ?

D. Oui, pour ceux qui furent témoins du fait, l'accomplissement de la promesse de Jésus-Christ était visible. Malheureusement nous, hommes du dix-neuvième siècle, nous sommes un peu loin du prodige et de ceux qui en furent les témoins oculaires.

R. Si vous êtes loin du prodige, c'est votre faute, car le prodige subsiste toujours, et l'on peut dire, sans exagération, qu'il est aujourd'hui dix-huit cents fois plus éclatant que quand il apparut pour la première fois à Jérusalem. En effet, si vous n'entendez pas le chef des envoyés du Christ, Simon-Pierre, parler en même temps trois à quatre cents langues différentes, ne voyez-vous pas, ne pouvez-vous pas voir trois à quatre cent mille prêtres, envoyés par mille à douze cents évêques, successeurs des apôtres, envoyés eux-mêmes par le successeur de Simon-Pierre, parler sur tous les points du globe près de trois mille idiomes différents, y exprimer éternellement les mêmes choses, et y obtenir la foi aux mêmes dogmes et préceptes, de la part, non de trois mille hommes, mais de près de deux cents millions d'hommes ? Réfléchissez un peu : 1° à ce que sont par nature ces trois à quatre cent mille envoyés qui ne font qu'un dans leur enseignement ; 2° à ce que sont par nature ces deux cents millions d'auditeurs qui ne font qu'un par leur foi ; 3° à ce que sont pour la nature et des prédicateurs et des auditeurs les doctrines dogmatiques et morales du catholicisme ; et vous comprendrez, je pense, qu'un tel spectacle, ne durât-il qu'une seule année, est pour le moins

(1) *Actes des apôtres*, IV, 32-35.

aussi merveilleux et naturellement inexplicable que le discours de Simon-Pierre aux jours de la Pentecôte. Or, il dure, ce spectacle, depuis dix-huit cents ans ; n'ai-je donc pas raison de dire qu'il est dix-huit cents fois plus éclatant qu'à son début ?

Hommes d'intelligence et de cœur, qui désirez mettre fin à vos doutes en matière religieuse, sortez quelques heures de vos habitudes d'irréflexion, pour méditer le fait de l'unité catholique (v. IIIe Fait, ch. II et III) ; et vous n'y trouverez d'autre explication que celle qu'en donne le catéchisme : *Le Saint-Esprit est l'âme de l'Église enseignante, l'âme encore de toute âme qui croit à l'enseignement de l'Église.*

Enfin, hommes du dix-neuvième siècle, vous n'avez que trop écouté et glorifié les maîtres aveugles qui ont voulu opposer les enseignements *de l'esprit et du cœur* des hommes aux enseignements de *l'esprit de vérité et de charité.* Quel en a été le résultat? La foi, dans une partie des masses, à des erreurs infernales, mais très-logiques, et le besoin, également logique, de faire triompher ces erreurs par le fer et le feu. N'est-il pas temps que nous retournions tous au pied des autels unir notre voix à celle de l'Église : *Venez, Esprit créateur, remplir nos esprits de vos divines lumières, et embraser nos cœurs du feu de votre amour !*

ARTICLE IX.

JE CROIS LA SAINTE ÉGLISE CATHOLIQUE, LA COMMUNION DES SAINTS.

§ Ier.

Je crois la sainte Église catholique.

D. Après ce que vous avez dit de l'Église catholique, dans l'étude du troisième Fait, il ne me reste qu'à vous de-

mander pourquoi on a fait un article de foi de l'existence de l'Église catholique, puisqu'elle est un fait visible.

R. Ce n'est pas précisément le fait matériel de l'existence de l'Église catholique qui est l'objet de notre foi, c'est la nature divine du fait. Par ces mots : « Je crois la sainte Église catholique, » nous professons que le divin Sauveur a mis le sceau à son œuvre et a pourvu au salut du genre humain par l'institution et la conservation, jusqu'à la fin des siècles, d'une Église ou société religieuse capable de *sanctifier* tous les hommes, c'est-à-dire, d'offrir à tous la loi pure de Jésus-Christ et tous les moyens qui peuvent en faciliter l'accomplissement. Il y a là, comme vous le voyez, un acte de foi non-seulement à l'institution divine et au gouvernement surnaturel de l'Église, mais encore un acte, au moins implicite, de foi et de soumission à l'enseignement et aux prescriptions de l'Église.

Or, cet article de foi était d'une absolue nécessité, car il est fondamental. Otez la foi à l'esprit de Jésus-Christ, toujours présent dans son Église, enseignant, guérissant et gouvernant toujours les âmes par l'organe de ceux à qui il a dit: *Allez, enseignez, baptisez... Qui vous écoute, m'écoute*, etc., qu'arrive-t-il? La foi à tous les articles qui précèdent et qui suivent celui-là s'évanouit comme un songe. La foi elle-même au Dieu tout-puissant devient une fable, et la morale du Décalogue n'est plus qu'une superstitieuse et barbare oppression de la liberté humaine. Pour les esprits capables de lier trois idées, il n'y a jamais eu, il n'y aura jamais de milieu acceptable entre ces deux partis : ou croire Jésus-Christ parlant par l'Église, ou ne croire qu'à soi, c'est-à-dire ne croire sérieusement à rien.

D. Le protestant vous dira : Je crois à Jésus-Christ par la Bible !

R. Si le protestant qui tiendrait ce langage était un sincère croyant de la Société biblique, je le prierais de m'apporter sa Bible; et quand le livre serait là, je lui dirais : Comment savez-vous, mon ami, que ce livre, traduit hier

par un de vos ministres et sorti des presses allemandes, suisses ou hollandaises, est l'*envoyé* du Christ auprès de vous? Votre Bible (dont la partie du Nouveau Testament n'existait pas encore) était-elle parmi les disciples qui reçurent les adieux du Sauveur? Supposé qu'elle fût là, et que ce soit à elle que le Christ ait dit : *Allez, enseignez toutes les nations, apprenez-leur à observer toute ma loi!* êtes-vous sûr qu'elle se soit conservée pure de toute altération en traversant les quinze siècles durant lesquels le papisme a, selon vous, tout corrompu, tout souillé? Enfin, combien votre Bible a-t-elle ressuscité de morts pour vous faire admettre ce fondement de la foi protestante : *La Bible contient toute la religion de Jésus-Christ, et, pour l'y trouver, il suffit de la lire?* Il me paraît à moi que, pour accepter un tel dogme, il faudrait au moins avoir vu un cimetière rendre à la vie les générations dont il contient les cendres. — Mettons que vous autres, enfants du libre examen, vous soyez de meilleure composition que les croyants du papisme, et que vous admettiez sans raison et contre toute raison la divine mission de votre Bible, voici une autre difficulté.

Votre Bible contient plus de trente-quatre mille versets. Veuillez bien m'indiquer du doigt les textes qui établissent évidemment la vérité des articles du Symbole des apôtres, symbole que presque tous vos catéchismes ont conservé. Ces textes, voilà plus de trois siècles que vos théologiens les cherchent, et, comme ils ne les trouvent pas, la plupart d'entre eux ont jeté au ruisseau et le Symbole et la Bible. Au lieu de vous morfondre à découvrir ces textes, il vaudrait infiniment mieux, mon cher frère, méditer le sens de cet article de la foi de tous les siècles chrétiens : « Je crois la sainte Église catholique. » En effet, au tribunal de Jésus-Christ, où d'un jour à l'autre vous pouvez paraître, de deux choses l'une : ou le juge suprême acceptera la Bible pour base de votre jugement, ou non; dans le dernier cas, à quoi vous serviront vos études bibliques? Dans le premier

cas, que répondrez-vous, alors que le Christ, vous signalant cent passages où il commande l'obéissance à l'Église qu'il a fondée par son sang, et déclare déjà *condamnés* ceux qui lui résisteront, il vous dira : Montrez-moi la page où les auteurs du Nouveau Testament m'aient fait dire : Malheur à qui ne lira pas la Bible !

Voilà ce que l'on peut dire aux pauvres dupes de la Société biblique, société qui serait le comble de l'extravagance religieuse, si elle se proposait un autre but que la destruction de la foi catholique.

Quant au protestant judicieux et de bonne foi, je lui dirais : Laissons là, Monsieur, la discussion de votre principe pour en contempler les fruits au grand soleil de l'histoire contemporaine. Vos pères du dix-septième siècle nous accusaient d'exagération et d'injustice quand nous leur disions : « Votre principe du *salut par la foi à la Bible entendue dans le sens de chacun*, est la divinisation de toutes les idées folles, de tous les désirs criminels qui peuvent surgir dans l'esprit et le cœur des hommes. Quand votre principe aura fait son chemin et aboli chez vous, affaibli chez nous, le fonds de foi catholique qui reste dans les masses, on verra reparaître, sur la plus grande échelle, *la guerre de vos paysans* (de 1524 à 1535), massacrant les seigneurs, au nom de la Bible-religion, incendiant leurs châteaux et se partageant leurs femmes et leurs biens. » — Avions-nous tort de parler ainsi ?

Vous osez encore vous plaindre et nous accuser de manquer de tolérance en matière de pensée religieuse, quand, réfutant les fausses idées que vous en donnent vos ministres, nous vous expliquons dans son vrai sens l'éternelle maxime : *Hors de l'Église point de salut !* Eh bien, soyez conséquents à vos principes, et accusez franchement d'intolérance les trois millions de baïonnettes qui s'obstinent à défendre nos vies, nos propriétés, l'honneur de nos femmes, de nos sœurs, de nos filles, contre la *liberté de penser et d'agir* de l'église socialiste. — Qu'attendez-vous donc, protestants ju-

dicieux et honnêtes, pour reconnaître l'évidence de ces trois axiomes ?

Le droit divin et humain de tout penser en religion implique nécessairement le droit divin et humain de faire tout ce qu'on pense devoir, ou du moins pouvoir faire. — Il y a une révoltante intolérance à vouloir interdire et punir le mal, là où il n'existe aucune autorité morale divinement chargée de définir le bien et le mal, d'enseigner l'un et de condamner l'autre. — Donc, hors de l'Église établie par Jésus-Christ pour faire connaître aux hommes le vrai bien, le vrai mal, inspirer l'amour de l'un et l'horreur de l'autre, il n'y a, il ne peut y avoir de salut ni pour les saines doctrines ni pour les bonnes mœurs et les vertus qui sauvent les âmes et les corps dans ce monde et dans l'autre.

Quoique les événements aient singulièrement abrégé nos controverses avec l'hérésie touchant l'Église, il serait toutefois à propos de dire un petit mot des caractères de la véritable Église.

D. Quels sont ces caractères ?

R. Dans les *explications* que le *Symbole de Nicée* a dû ajouter au Symbole des apôtres pour prémunir les fidèles contre les séductions de l'hérésie, nous déclarons croire l'Église *une, sainte, catholique, apostolique.*

Une. — Je n'ai ni le temps ni la volonté de citer ici les mille passages des livres saints qui célèbrent l'*unité* de l'Église fondée par Jésus-Christ. Deux questions seulement, que vous voudrez bien méditer.

1° Quel est le but manifeste de l'incarnation du Fils de Dieu, de tous ses enseignements, de tous ses vœux, de toutes ses souffrances, de toutes ses institutions ? N'est-ce pas de réunir en *un seul troupeau*, sous *un seul pasteur* ces *brebis* si horriblement divisées, fourvoyées et exploitées par les cent mille faux pasteurs que leur a donnés Satan, celui *qui est homicide dès le commencement ?* Cette union de tous les hommes dans les liens de la foi à sa parole et de son amour, ne veut-il pas qu'elle s'élève jusqu'à la per-

fection de l'unité divine? *Père saint, conservez en votre nom ceux que vous m'avez donnés, afin qu'ils soient un comme nous!... Je ne prie pas seulement pour eux* (les apôtres), *mais encore pour ceux qui croiront en moi par leur parole, afin que tous ne soient qu'un. Comme vous, Père, êtes en moi et moi en vous, qu'ils soient de même un en nous, afin que le monde croie que vous m'avez envoyé* (1).

2° Quel est le plus grand besoin spirituel et matériel des hommes? N'est-ce pas leur union dans la manière de voir et de sentir? Comment unir les cœurs quand les esprits sont divisés, opposés? Et quand les cœurs sont opposés, comment empêcher les mains de s'armer les unes contre les autres? Point d'ordre moral possible là où il n'y a pas accord sur les données fondamentales et complètes de la religion. Point de liberté morale et religieuse, là où, faute d'une croyance commune, les masses sont livrées sans défense à l'exploitation de tous les fripons et visionnaires.

Réfléchissez un peu à tout cela, et vous verrez qu'il en résultera la souveraine évidence de ces deux conclusions : 1° l'existence d'une Église une dans sa foi et ses préceptes est la condition *sine qua non* de l'ordre et de la liberté; 2° ils sont d'une incomparable ignorance ou mauvaise foi, ceux qui, nous accusant d'ignorer la *pure parole de Christ* (pour parler leur jargon), viennent nous dire : *La volonté de Christ est que chacun ne croie qu'à sa Bible.*

Sainte! — L'Église de Jésus-Christ, une comme son fondateur, une comme l'origine et la destinée de ces hommes qu'elle doit conduire à l'éternelle société du Dieu-un, doit être, de plus, *sainte* et *sanctifiante*. On ne voit pas, en effet, que, en instituant son Église, le Sauveur se soit proposé un autre but que celui de l'appliquer *à la perfection des saints, à l'œuvre du divin ministère, à l'édification du corps* mystique *du Christ*, laquelle consiste à nous faire *rencontrer tous dans l'unité de la foi et de la connaissance du Fils de Dieu, dans*

(1) Saint Jean, XVII, 11, 20, 21.

l'état de l'homme parfait, selon la mesure pleine que nous en offre la vie *du Christ ; afin que nous ne soyons pas, comme des enfants, flottants et emportés à tout vent de doctrine, le jouet de l'iniquité des hommes et des séductions de l'erreur* (1). Il faut donc que cette Église offre, avant tout, aux hommes l'immuable unité de ses moyens de sanctification : foi, sacrements, ministres de l'une et des autres ; afin que, dispensés de toute recherche biblique ou autre sur ce sujet, nous puissions sur-le-champ *pratiquer la vérité dans la charité, et grandir de toute manière dans celui qui est notre chef, le Christ* (2).

Vous comprenez encore que, pour être *sainte*, et surtout *sanctifiante*, il ne faut pas que l'Église soit plus puritaine que Jésus-Christ, et qu'elle dise aux pécheurs : Retirez-vous, maudits, de mon sein ! car, en se séquestrant des pécheurs quelconques, il est probable qu'il ne lui resterait plus ni brebis ni pasteurs. L'essentiel est qu'elle ne cesse d'exhorter ses enfants à la pénitence, et que, pour réfuter leurs vains prétextes, elle leur montre un certain nombre de leurs frères arrivés à la plus haute sainteté. Son rôle est d'être en même temps la mère miséricordieuse des pécheurs et l'éducatrice des saints.

Catholique. — Pour répondre aux vœux et aux ordres de celui qui est mort pour le salut de tous, la véritable Église doit être constituée de telle sorte qu'elle puisse embrasser l'universalité des temps et des lieux. Elle doit embrasser, de fait, l'universalité des temps, depuis l'ascension du Christ jusqu'à son retour glorieux à la fin des siècles, sans interruption aucune. Elle doit encore embrasser, de fait, l'universalité des lieux, tenir élevé au sein de toutes les nations l'étendard du salut, autant du moins que la mauvaise volonté des nations et de leurs chefs n'y met pas de trop grands obstacles. L'Église du Verbe n'a jamais connu ces

(1) Saint Paul, *aux Éphés.*, IV, 12-14.
(2) *Ibid.*, 15.

dénominations *patronymiques*, nationales, particulières, qui s'attachent comme une flétrissure indélébile au front des églises de l'hérésie et du schisme. Depuis le jour de son baptême par les apôtres, elle n'a cessé d'être saluée par tous, amis et ennemis, du nom incommunicable de *catholique* ou *universelle*. Il est vrai que certains sectaires des îles Britanniques et du Levant affectent depuis peu de donner à leurs églises, qui contiennent à peine le dixième de la population d'un seul État, le titre de *catholiques;* mais, quand ils se permettront devant vous ces plaisanteries, regardez-les fixement, et, s'ils ont du bon sens, vous les verrez baisser la tête et sourire.

Apostolique. — En vertu de cette *union parfaite* que Jésus-Christ demandait au Père pour *tous ceux qui croiraient en lui,* et surtout pour les ministres de sa parole et de son sang, il est à remarquer que, dans ses discours aux apôtres, il suppose constamment qu'ils seront immortels, et qu'ils ne cesseront pas d'évangéliser le monde jusqu'à la fin des temps. C'est encore ce que porte la dernière parole qu'il leur adresse : *Voilà que je suis avec vous tous les jours jusqu'à la consommation des siècles !*

En effet, les douze ne sont point morts : *lumière du monde*, leur parole n'a pas cessé de retentir de l'un à l'autre pôle ; *sel de la terre*, leur ministère y conserve toujours le divin parfum des vertus chrétiennes. Il n'y a pas un prêtre catholique, autorisé par son évêque, qui ne puisse dire, au grand soleil de l'histoire : Je suis l'envoyé de l'un des apôtres, envoyé lui-même par Jésus-Christ et son lieutenant Pierre.

Quand un homme qui ne peut pas montrer cette longue succession par laquelle le pouvoir divin de l'apostolat lui est arrivé, ose s'ériger en ministre de l'Évangile, chacun doit lui dire : Retire-toi, séducteur, *je ne crois qu'à l'Église une, sainte, catholique, apostolique !*

§ II.

La communion des saints.

D. Qu'est-ce que la communion des saints, et pourquoi fait-elle partie du neuvième article?

R. Elle fait partie du neuvième article, parce qu'elle est le premier et le plus beau fruit de l'Église une, sainte, catholique, apostolique.

En effet, les membres de l'Église ne formant tous qu'un même corps mystique, dont Jésus-Christ est le chef et l'Esprit-Saint l'âme, il en résulte une véritable communauté de vie spirituelle, qui fait que chacun travaille au profit de tous, et profite du travail de chacun.

Cette communauté ne consiste pas seulement dans la jouissance en commun des moyens de sanctification : instructions, sacrifice, sacrements, offices publics, etc., mais aussi dans la participation de chacun au mérite de toutes les œuvres de justice et de sainteté qui s'accomplissent, soit par le concours de tous ou du grand nombre, soit par un membre en particulier; car ces œuvres étant le fruit des mérites du chef et l'inspiration du Saint-Esprit, quiconque est uni au chef et animé de l'esprit de foi, d'espérance et de charité, a un droit réel au mérite de ces œuvres, droit proportionné à son degré d'union, de soumission à Jésus-Christ et à l'Esprit-Saint.

L'existence de ce corps mystique de l'Église et de l'intime union, de l'étroite solidarité, qui relient tous ses membres, n'est pas une imagination pieuse; c'est l'œuvre par excellence du Sauveur, le but de tous ses travaux. Que s'est proposé le Verbe éternel du Père en daignant se faire homme? Il a voulu devenir le Verbe, le représentant, le chef de l'humanité, réunir en lui tous les hommes dociles à sa loi, les *consommer dans l'unité,* selon son expression, en leur communiquant son esprit, sa chair, son sang; et pourquoi? Écoutons-le encore parlant au Père : Vous savez,

mon Père, que, *vous en moi, moi en vous, nous ne sommes qu'un;* eh bien, *ces hommes, que vous m'avez donnés, sont en moi, je suis en eux*, ils ne forment avec moi qu'un (l'Homme-Dieu); je veux donc *que là où je suis, moi, ils y soient, eux, avec moi* (1). C'est ce que saint Paul exprimait par ces paroles : *Vous n'êtes pas à vous, mais au Christ, et le Christ est à Dieu :* par votre *soumission au Christ, qui est soumis à Dieu*, vous serez tout en Dieu, et *Dieu sera tout en vous* (2). Dans toutes ses épîtres, spécialement dans celles aux chrétiens de Corinthe et d'Éphèse, l'Apôtre revient incessamment au fait de notre *incorporation au Christ*, par la foi et les sacrements, surtout par le baptême et l'eucharistie, et enfin par le fruit divin de la foi et des sacrements : *la charité qui est répandue dans nos cœurs par le Saint-Esprit*, dont nous sommes les *temples vivants*. Il ne se lasse pas de décrire ce corps à la fois divin et humain que forment tous les enfants de la foi, sous leur *tête, le Christ; corps étroitement uni par l'agencement et subordination de tous ses organes, et qui grandit dans la charité selon la mesure de vigueur qui est dans chaque membre* (3).

Vous voyez donc qu'on ne peut contester la foi à la *communion des saints* sans rejeter la foi à l'Église et montrer une complète ignorance de l'esprit de l'Évangile.

D. Pourquoi l'appelle-t-on la *communion des saints?* Est-ce que les pécheurs en sont exclus?

R. Non, certes, les pécheurs n'en sont pas tous exclus; car, *le juste lui-même péchant sept fois le jour,* la sainteté parfaite ne peut être ici-bas que le but constant de nos efforts. Pour être de la *communion des saints* et jouir de ses avantages, il suffit du premier degré de sainteté, qui consiste dans l'exemption du péché mortel, c'est-à-dire de désobéissance formelle à un ou à plusieurs points graves de la loi de Jésus-Christ et de son Église, désobéissance qui

(1) Saint Jean, XVII, 21-24.
(2) *Prem. ép. aux Corinth.*, VI, 19; XV, 28.
(3) *Ép. aux Éphés.*, IV, 16.

constitue l'âme dans un état de révolte contre Dieu, et, par conséquent, de mort spirituelle. Cependant, le pécheur en matière grave qui par ses excès ne se fait pas retrancher du corps de l'Église par le glaive de l'excommunication, reste attaché à ce corps comme un membre perclus et ne laisse pas que d'en recevoir de fréquentes excitations à sortir de son état, soit par les instructions, les bons exemples, soit par les prières et les secrètes influences qu'un corps vivant exerce sur ses membres quelconques. Si, après avoir perdu la charité (incompatible avec l'affection au péché mortel), le pécheur n'achève pas sa rupture avec l'Église par l'abandon de la foi et de l'espérance, il lui reste un principe de vie qui, d'un instant à l'autre, s'il le veut, peut en faire de nouveau un saint, et même un très-grand saint.

D. Est-ce que, pour avoir part à la *communion des saints,* il est indispensable d'être membre de l'Église catholique?

R. Oui, il est indispensable d'appartenir à l'Église de l'une de ces deux manières : ou par le fait de son agrégation réelle à l'âme et au corps de l'Église, ou par un désir et une volonté sincères de s'y agréger dès qu'on pourra la bien connaître.

Pour comprendre cela, il faut savoir que la théologie catholique a constamment distingué, dans le corps mystique de Jésus-Christ, l'âme et le corps. L'âme de l'Église est l'union, à divers degrés, de tous ceux qui vivent de l'esprit de Jésus-Christ, qui est un esprit de foi, d'espérance et de charité. Le corps de l'Église est la réunion de tous ceux qui professent extérieurement la même foi, participent aux mêmes sacrements, se soumettent au même régime pastoral. De là nos théologiens ont conclu qu'on peut appartenir à l'âme de l'Église sans être membre actuel de son corps, de même que beaucoup appartiennent à son corps sans appartenir actuellement à son âme.

L'esprit de schisme et d'hérésie, qui ne vit que de mensonges, aime à nous accuser de damner irrévocablement tout ce qui vit en dehors de la communion extérieure de

notre Église. Quand, pour réfuter cette impérissable calomnie, nous distinguons l'âme du corps, et que nous disons à nos frères errants : On vous trompe et on nous calomnie indignement ; nous n'avons jamais cessé de voir parmi vous un nombre plus ou moins grand de frères en Jésus-Christ, que nous avons la ferme confiance de retrouver au ciel, si, par des obstacles indépendants de leur volonté et de la nôtre, nous ne pouvons nous rencontrer ici-bas au pied des mêmes autels ! quand, dis-je, nous parlons ainsi et que nous désignons nettement ces catholiques selon l'âme, vivant de la vie divine dans le corps de l'hérésie, on se moque de notre distinction de l'âme et du corps de l'Église, distinction bien tardive, dit-on avec un dédaigneux sourire. Et quand on leur montre cette distinction dans les plus anciens docteurs de l'Église, ils nous répondent que *le papisme est très-vieux* (1).

La distinction de l'âme et du corps de l'Église n'est pas seulement fondée sur la tradition catholique, elle repose sur les données générales du christianisme, sur les paroles de Jésus-Christ, celles-ci entre autres : *J'ai d'autres brebis qui ne sont pas de ce bercail ; et il faut que je les amène, et elles entendront ma voix, et il en résultera un seul bercail et un seul pasteur* (2). Il y a donc, hors du grand bercail, des brebis qui écoutent la voix du pasteur éternel, qu'il tient pour siennes, *qu'il veut amener*, et qui sont en marche vers la bergerie catholique ; mais beaucoup ne peuvent y entrer, empêchées qu'elles sont la plupart par une mort prématurée, d'autres par des obstacles qui ne pourraient être levés sans une sorte de violence aux lois de l'ordre général. Qu'arrive-t-il donc ? — En vertu de la *communion spirituelle*, ces brebis entrent dans l'*Église triomphante* sans

(1) Oui, le papisme est très-vieux ; car le premier papiste, c'est incontestablement le créateur du premier pape, Pierre, comme le premier prédicant de l'hérésie est celui que Jésus-Christ appelle le premier *déserteur de la vérité, le père du mensonge.* (S. Jean, VIII, 44.)

(2) Saint Jean, X, 16.

passer par la communion extérieure de l'*Église militante.*

D. Cela me paraît très-plausible, très-digne du Dieu-charité et très-consolant. Pourrait-on connaître, jusqu'à un certain point, quels sont ces élus sortis des mille troupeaux de l'hérésie ?

R. La doctrine catholique met en première ligne tous les enfants validement baptisés (fût-ce même par un païen) qui meurent avant d'avoir souillé gravement la robe baptismale, et d'avoir (non pas matériellement et par ignorance, mais formellement et avec conscience de ce qu'ils font) professé l'hérésie, soit la résistance opiniâtre à l'autorité de la véritable Église, suffisamment connue. En consultant les tables de la mortalité, vous verrez que c'est le sort de la moitié de ceux qui naissent dans le sein des églises séparées qui ont conservé intacte la foi au baptême, ou du moins la manière de l'administrer. Outre ces prédestinés, sur le salut desquels nous ne conservons pas le moindre doute, nous aimons à espérer qu'il existe, dans les sectes schismatiques et hérétiques, plus ou moins d'adultes qui, par leur entière bonne foi, par le saint usage des lumières chrétiennes qui restent dans leur Église et qui leur viennent de l'Esprit-Saint, conservent l'innocence baptismale ou la recouvrent par les œuvres de pénitence et de charité, et trouvent ainsi grâce au tribunal de Jésus-Christ. Nous ne pensons pas que ces âmes puissent être condamnées pour avoir vécu en dehors d'une Église qu'elles n'auraient pu connaître que par des moyens extraordinaires ; moyens que Jésus-Christ n'a pas cru devoir employer, attendu que le Sauveur des âmes est aussi le conservateur des lois de l'ordre naturel.

Soit ces enfants enlevés dans l'âge d'innocence, soit ces adultes, dont Dieu seul connaît le nombre, sont pour nous des enfants animés du principe de l'éternelle vie, que l'épouse légitime de Jésus-Christ lui enfante par le *ministère des concubines et des servantes,* selon l'expression des Pères, notamment de saint Augustin.

Enfin, la foi, l'espérance et la charité catholiques vont

plus loin. Fondés sur cette parole divine, chantée par les chœurs angéliques sur le berceau du Sauveur : *Paix sur la terre aux hommes de bonne volonté ;* fondés encore sur d'autres paroles et sur des faits consignés dans les saints livres, nous croyons qu'il y a eu, et qu'il peut toujours y avoir, au sein des plus épaisses ténèbres de l'idolâtrie, des *hommes de bonne volonté*, qui, par le bon usage des lumières ordinaires de la conscience et des lumières extraordinaires de l'Esprit divin, ont pu, peuvent encore, comme le centurion Corneille, s'élever à la connaissance, à l'amour du vrai Dieu et à la pratique des œuvres de charité (1). Nous disons bien avec le Docteur angélique, saint Thomas d'Aquin, que, pour ne pas laisser incomplète l'œuvre de leur sanctification, Dieu leur enverrait au besoin un ange ; mais, sans nous éloigner de la pensée du grand docteur, nous pensons que si, pour des raisons à lui connues, Dieu ne jugeait pas à propos d'employer ce moyen, *ces hommes de bonne volonté* seraient purifiés, et de la souillure originelle et de toute souillure actuelle, par un acte de cette charité parfaite, qui, étant *la plénitude de la loi* de Jésus-Christ, *couvre la multitude des péchés* (2), et contient d'ailleurs le désir implicite du baptême et de tous les moyens réguliers de sanctification.

Vous voyez donc que la *communion des saints*, telle que nous l'entendons, est vraiment *catholique*, qu'elle comprend tous les serviteurs du vrai Dieu, quelles que soient les circonstances de temps, de lieu, de condition religieuse et sociale, dans lesquelles ils aient vécu ou vivent encore. Mais elle ne s'arrête pas encore là.

D. Et où va-t-elle donc ?

R. Elle suit ses membres partout où ils vont, à moins que, par le péché mortel et l'impénitence finale, ils ne se séparent eux-mêmes de la société des saints, et ne descen-

(1) Actes des apôtres, ch. X.
(2) Saint Pierre, Ép. I, ch. IV, 8.

dent dans les abîmes où il n'y a plus de retour possible à l'espérance et à la charité.

La communion des saints n'est pas autre chose que l'éternelle société des amis de Dieu, commençant ici-bas sur le théâtre de l'épreuve et du combat, se continuant dans le lieu d'expiation temporelle, appelé *Purgatoire*, pour les âmes qui sortent de la lutte avec des obligations envers la justice divine auxquelles elles doivent satisfaire avant d'entrer en jouissance du royaume de la parfaite justice ; enfin, se consommant dans le sein de l'éternelle cité des cieux. De là ces trois parties du corps mystique de Jésus-Christ, connues sous le nom d'*Église triomphante*, d'*Église souffrante*, d'*Église militante*. Mais vous devez comprendre que ces trois Églises n'en font en réalité qu'une. La raison en est que, et les saints dans la gloire, et les saints dans le purgatoire, et les saints sur la terre, restent étroitement unis sous leur chef unique, Jésus-Christ, vivent de la même vie qu'ils reçoivent de ce chef et de l'Esprit sanctificateur, vie toute de charité : charité parfaite dans les saints du ciel, charité encore imparfaite dans les saints du purgatoire, encore plus imparfaite dans les saints de la terre, mais qui est toujours cette même charité divine que Jésus-Christ est venu allumer sur la terre, et *qui est répandue dans nos cœurs par le Saint-Esprit.*

En méditant ces principes, qui sont l'âme même du christianisme, vous en verrez jaillir, avec une grande évidence, la justification, et du culte que nous rendons à nos frères triomphant dans le ciel, et des efforts que nous faisons pour soulager nos frères souffrant encore dans le purgatoire.

Nous profitons de mille manières des travaux des saints qui sont dans la gloire ; nous avons la certitude que leur charité, déjà si grande alors qu'ils étaient parmi nous, n'a pu que prendre des développements infinis au sein du Dieu-charité, et que rien n'égale leur tendresse pour leurs frères encore ballottés entre la vie qui demeure éternellement et la

plus loin. Fondés sur cette parole divine, chantée par les chœurs angéliques sur le berceau du Sauveur : *Paix sur la terre aux hommes de bonne volonté !* fondés encore sur d'autres paroles et sur des faits consignés dans les saints livres, nous croyons qu'il y a eu, et qu'il peut toujours y avoir, au sein des plus épaisses ténèbres de l'idolâtrie, des *hommes de bonne volonté,* qui, par le bon usage des lumières ordinaires de la conscience et des lumières extraordinaires de l'Esprit divin, ont pu, peuvent encore, comme le centurion Corneille, s'élever à la connaissance, à l'amour du vrai Dieu et à la pratique des œuvres de charité (1). Nous disons bien avec le Docteur angélique, saint Thomas d'Aquin, que, pour ne pas laisser incomplète l'œuvre de leur sanctification, Dieu leur enverrait au besoin un ange; mais, sans nous éloigner de la pensée du grand docteur, nous pensons que si, pour des raisons à lui connues, Dieu ne jugeait pas à propos d'employer ce moyen, *ces hommes de bonne volonté* seraient purifiés, et de la souillure originelle et de toute souillure actuelle, par un acte de cette charité parfaite, qui, étant *la plénitude de la loi* de Jésus-Christ, *couvre la multitude des péchés* (2), et contient d'ailleurs le désir implicite du baptême et de tous les moyens réguliers de sanctification.

Vous voyez donc que la *communion des saints*, telle que nous l'entendons, est vraiment *catholique*, qu'elle comprend tous les serviteurs du vrai Dieu, quelles que soient les circonstances de temps, de lieu, de condition religieuse et sociale, dans lesquelles ils aient vécu ou vivent encore. Mais elle ne s'arrête pas encore là.

D. Et où va-t-elle donc ?

R. Elle suit ses membres partout où ils vont, à moins que, par le péché mortel et l'impénitence finale, ils ne se séparent eux-mêmes de la société des saints, et ne descen-

(1) *Actes des apôtres*, ch. X.
(2) Saint Pierre, *Prem. ép.*, IV, 8.

dent dans les abîmes où il n'y a plus de retour possible à l'espérance et à la charité.

La communion des saints n'est pas autre chose que l'éternelle société des amis de Dieu, commençant ici-bas sur le théâtre de l'épreuve et du combat, se continuant dans le lieu d'expiation temporelle, appelé *Purgatoire*, pour les âmes qui sortent de la lutte avec des obligations envers la justice divine auxquelles elles doivent satisfaire avant d'entrer en jouissance du royaume de la parfaite justice ; enfin, se consommant dans le sein de l'éternelle cité des cieux. De là ces trois parties du corps mystique de Jésus-Christ, connues sous le nom d'*Église triomphante*, d'*Église souffrante*, d'*Église militante*. Mais vous devez comprendre que ces trois Églises n'en font en réalité qu'une. La raison en est que, et les saints dans la gloire, et les saints dans le purgatoire, et les saints sur la terre, restent étroitement unis sous leur chef unique, Jésus-Christ, vivent de la même vie qu'ils reçoivent de ce chef et de l'Esprit sanctificateur, vie toute de charité : charité parfaite dans les saints du ciel, charité encore imparfaite dans les saints du purgatoire, encore plus imparfaite dans les saints de la terre, mais qui est toujours cette même charité divine que Jésus-Christ est venu allumer sur la terre, et *qui est répandue dans nos cœurs par le Saint-Esprit.*

En méditant ces principes, qui sont l'âme même du christianisme, vous en verrez jaillir, avec une grande évidence, la justification, et du culte que nous rendons à nos frères triomphant dans le ciel, et des efforts que nous faisons pour soulager nos frères souffrant encore dans le purgatoire.

Nous profitons de mille manières des travaux des saints qui sont dans la gloire ; nous avons la certitude que leur charité, déjà si grande alors qu'ils étaient parmi nous, n'a pu que prendre des développements infinis au sein du Dieu-charité, et que rien n'égale leur tendresse pour leurs frères encore ballottés entre la vie qui demeure éternellement et la

mort qui ne finit pas. Comment donc ne pas leur exprimer publiquement notre reconnaissance pour tant de bienfaits, et ne pas invoquer avec confiance leur intercession auprès de notre divin chef et père ?

Dans le nombre de ces saints, il en est dont la sainteté hors de ligne, manifestée par des signes extraordinaires, miraculeux, venus du ciel, et par la voix des peuples, a obtenu la sanction solennelle de l'Église : quoi de plus digne d'un chrétien que d'honorer, que d'invoquer ceux que Dieu honore ainsi, lui qui nous dit qu'il veut être glorifié dans ses saints (1) ! Il en est une infinité d'autres que nous ne connaissons pas personnellement. Pour nous, peuples anciens dans la foi, il n'y a pas une famille qui n'ait le droit d'espérer qu'elle a dans les cieux l'immense majorité de ses ancêtres et de ses proches. De là la popularité, si grande et si juste, de la fête de *Tous les Saints*.

Enfin, pourrions-nous oublier, sans faire violence à la charité chrétienne et au sentiment naturel, tant de défunts à qui, sans les avoir connus, nous n'ignorons pas que nous devons beaucoup ; Tant d'autres, dont nous avons connu, occasionné souvent les imperfections, les faiblesses ; tant de chers parents et amis qui, à l'heure suprême, nous ont dit, à travers leurs larmes et les nôtres : Ne nous oubliez pas devant le Dieu qui va nous juger ; nous espérons en sa miséricorde, mais que de dettes envers sa justice !

Quand le livre des *Révélations* ne nous dirait pas qu'*il est saint et salutaire de prier pour les défunts* (2) ; quand la philosophie catholique ne nous montrerait pas que les âmes du purgatoire, par là même qu'elles sont unies par la charité aux âmes glorieuses et aux âmes militantes, doivent profiter et des prières de leurs frères qui sont au ciel, et des prières et bonnes œuvres de leurs frères qui sont sur la terre, la nature seule nous porterait à la *religion* si populaire *des défunts*.

(1) Ps. LXVII, 36.
(2) II Machab., XII, 46.

D'ailleurs, qui ne voit que cette *commémoration* incessante et des saints qui jouissent des fruits de la sainteté, et des saints qui expient durement leurs faiblesses les plus légères, est une admirable école de vertus ?

Vous verrez par là même ce qu'il faut penser des sauvages réformateurs du seizième siècle, qui, en déchirant l'Église sur la terre, ont, par l'abolition du culte des saints et des suffrages pour les morts, consommé leur rupture avec le corps mystique de Jésus-Christ, dont les membres les plus parfaits et incontestablement les plus nombreux sont dans la gloire, et les moins imparfaits dans le lieu des souffrances qui doivent finir.

Quand vous rencontrerez quelque dupe honnête des tristes préjugés semés par ces grands coupables, dites-lui : Mon frère, vous me paraissez croire au jugement de votre âme par Jésus-Christ ; eh bien, comment pensez-vous pouvoir justifier devant le juge souverain cette contradiction de vos églises : *Élever jusqu'au ciel et glorifier de toute manière les Luther, les Calvin, les Bèze, les Zwingle, les Élisabeth, etc., et laisser dans un profond oubli la mère de Jésus-Christ, les apôtres, les martyrs, etc. ?*

ARTICLE X.

LA RÉMISSION DES PÉCHÉS.

D. Qu'entend-on par ces paroles ?

R. Nous déclarons croire que la *sainte Église catholique*, chargée d'établir et de propager dans tout l'univers, jusqu'à la fin des temps, la *communion des saints*, a reçu de son divin fondateur le pouvoir de faire que les hommes, tous pécheurs par le vice originel de leur nature et aussi par l'abus de leur liberté, deviennent saints par la rémission de tous leurs péchés.

Notre régénération spirituelle, notre *sanctification*, *telle est la volonté de Dieu* (1), le but de toutes ses œuvres dans l'ordre moral et même physique, et surtout de son œuvre par excellence : la mission du *Fils unique* et celle du Saint-Esprit. Or, la condition première de notre retour à la vie spirituelle et à la sainteté nécessaire aux véritables enfants du Dieu trois fois saint, c'est l'abolition du péché qui nous constitue dans un état de mort devant Dieu et fait de nous des *enfants de colère* (2). Aussi, les anciens prophètes saluaient-ils l'avénement du Messie, du *Saint des saints*, comme la bienheureuse époque où *la prévarication et le péché prendraient fin*, où *l'iniquité serait abolie* et *l'éternelle justice introduite* parmi les hommes (3).

L'esprit d'erreur, qui, au milieu de ses éternelles métamorphoses, reste toujours le même, dit encore à la sainte Église ce qu'il disait à Jésus-Christ : Vous prétendez remettre les péchés, *quel blasphème ! Qui peut remettre les péchés, sinon Dieu seul* (4)? — Oui, lui répondons-nous, Dieu seul peut remettre les péchés, et voilà pourquoi, en communiquant à ses apôtres et à leurs successeurs ce pouvoir divin, Jésus-Christ leur a donné sa parole de Dieu qu'*il* serait toujours avec eux et par lui-même et par le Saint-Esprit qu'il leur enverrait. *Scribes* de la nouvelle loi, qui ne cessez de nous vanter votre science des Écritures, n'avez-vous jamais lu dans la Bible ces mots, choisis entre vingt autres aussi formels : *Toute puissance m'a été donnée dans le ciel et sur la terre ; allez donc, régénérez tous les hommes, en les baptisant au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit... Et voilà que je suis avec vous tous les jours jusqu'à la consommation des siècles... Comme le Père m'a envoyé, ainsi je vous envoie; et après avoir dit cela, il répandit son souffle sur eux, et leur dit : Recevez le Saint-Esprit;*

(1) *Prem. ép. aux Thessalon.*, IV, 3.
(2) *Ép. aux Éphés.*, II, 3.
(3) Daniel, IX, 24.
(4) Saint Marc, II, 7.

ceux à qui vous remettrez leurs péchés, ils leur seront remis; ceux à qui vous les retiendrez, ils leur seront retenus (1)?

Si les champions de l'hérésie n'étaient pas possédés de l'esprit d'ignorance et de mauvaise foi que le père du mensonge souffle à tous ses ministres, ils verraient deux choses: 1° que c'est un très-grand blasphème contre Jésus-Christ et l'Esprit-Saint, que de nier l'existence dans l'Église du *pouvoir de remettre les péchés*, car l'Église, *sainte* et *sanctifiante*, n'existe, ne peut exister que par et pour l'exercice de ce pouvoir; 2° que ce pouvoir s'exerce de plusieurs manières : d'abord, par la régénération baptismale, qui purifie le baptisé, soit de la tache originelle, soit des autres souillures qu'il aurait librement contractées; ensuite, par le sacrement de pénitence, *seconde planche de salut* pour le fidèle naufragé, et *baptême laborieux*, comme l'ont appelé les Pères; enfin, par l'*onction dernière*, dont l'apôtre saint Jacques dit : *Et s'il est* (le malade) *dans les péchés, ils lui seront remis* (2).

Laissons la démonstration de ces choses aux théologiens, et finissons par une réflexion éminemment philosophique: *Sans la foi à la rémission des péchés, on ne peut faire avancer les hommes dans les voies de la vertu.*

D. Je ne vois pas assez la raison de cela.

R. Vous allez la voir. — Quand je parle de *vertu*, j'entends la vertu chrétienne, qui consiste dans l'intelligence et la pratique de toute la loi de Jésus-Christ. Il ne peut donc être question des *honnêtes gens* qui, après une vie tout humaine, toute sensuelle, disent : Je n'ai ni volé, ni violé, ni incendié, ni tué; je peux donc paraître avec confiance au tribunal du souverain juge ! Je parle des âmes assez éclairées pour comprendre que l'exemption de ces énormités ne suffit pas pour vivre de la vie que le Sauveur exige de quiconque aspire à entrer dans la vie éternelle.

(1) Saint Matthieu, XXVIII, 18-20. — Saint Jean, XX, 21-23.
(2) *Épître catholique*, V, 15.

Or, je dis que ces âmes d'élite ne peuvent entrer ni marcher d'un pied ferme dans les voies de la vie chrétienne, si on ne les fait pas sortir de ce doute terrible : « J'ai tout lieu de craindre, j'ai même la certitude de m'être égaré, d'avoir offensé Dieu ; puis-je espérer avec fondement que je suis maintenant dans le bon chemin et que je n'ai qu'à continuer pour m'affermir et grandir dans l'amitié de Dieu ? » Aussi longtemps que ce doute, d'autant plus crucifiant que l'âme est plus vertueuse, ne sera pas levé, il n'y a pas de véritable vie dans cette âme ; il y a trouble, fièvre, agitation, angoisse ; et pour peu que cet état dure, l'agitation, selon l'âge ou le tempérament du sujet, monte au délire ou dégénère en atonie morale, en marasme.

Dans les églises séparées qui ont aboli le tribunal de la réconciliation, les âmes ardentes, unies à des corps encore ardents, se mettent en quête de moyens extraordinaires de se convertir, ou plutôt d'acquérir la douce certitude qu'elles possèdent l'*esprit de Dieu*. Des prédications furibondes, accompagnées et suivies de danses, de *galopades*, de sauts, de cris, jusqu'à ce que, hommes et femmes, ne forment plus qu'une masse de corps haletants et gisants pêle-mêle sur le terrain, telle est une des recettes dont on use fréquemment aux États-Unis, et aussi ailleurs, pour faire descendre en soi l'*esprit de Christ*. Ceux qui ont étudié sur place ces fameux exercices spirituels, connus sous le nom de *Revivals*, y trouvent beaucoup à redire sous le rapport de la moralité ; mais enfin les personnes qui ont assez gambadé et hurlé pour perdre leur esprit et acquérir une fois l'*esprit de Christ*, peuvent dès lors se tenir pour sauvées, quoi qu'il advienne, attendu le dogme calviniste de l'*inamissibilité de la grâce ;* dogme qui rassurait le protecteur Cromwell sur son lit de mort (1).

(1) « Il (Cromwell) avait adopté une doctrine admirablement calculée pour calmer et tranquilliser les doutes de sa conscience : « Dites-moi, s'adressant à « Sterry, un de ses chapelains, est-il possible de déchoir de l'état de grâce ? — « Cela n'est pas possible, répondit le ministre. — Alors, s'écria le mourant, je

Quant aux âmes que l'âge et des habitudes de réflexion et de vertu préservent du fanatisme, elles éprouveront ce que le ministre protestant Stapfer nous raconte de son si savant et si vertueux coreligionnaire Albert de Haller : « Haller, sur la fin de sa vie, dans l'attente de sa comparution prochaine devant un tribunal sans appel, éprouva de vives terreurs. Les ministres de l'Évangile, dont il recherchait l'entretien, ne pouvaient dissiper ces pensées sombres qu'il a exprimées, jour par jour, dans un journal publié après sa mort. Il paraît qu'il n'eut pas, comme Pascal, le sentiment de la paix que procurent au chrétien la certitude du pardon et la joie d'une âme ouverte aux impressions de l'amour divin : ses doutes, non sur l'objet des croyances chrétiennes, mais sur son propre état spirituel, ne semblent pas l'avoir pleinement abandonné (1). »

Que de nobles âmes, parmi nos frères errants, gémissent sous l'oppression des doutes qui empoisonnèrent la vieillesse du vertueux Haller ! Il faut leur dire : Mettez fin à vos perplexités, à vos angoisses, en méditant les neuvième et dixième articles du Symbole, que vous récitez comme nous, et venez écouter cette Église qui, depuis le siècle des apôtres, n'a cessé de faire chanter à ses enfants cette consolante parole : *Je crois la rémission des péchés !* Vous sentez vivement le besoin d'un *envoyé* de Jésus-Christ qui vous dise : Allez en paix, mon frère, vos péchés vous sont remis ; ne songez plus qu'*à rendre votre vocation et élection de plus en plus certaine par l'abondance des bonnes œuvres* (2) ! Puisque c'est là une des nécessités de votre âme, ne pressentez-vous pas que ce doit être une des institutions léguées à son Église par le *bon pasteur qui a livré sa vie pour le salut de votre âme ?*

« suis en sûreté ; car je sais que j'ai été une fois en état de grâce. » Dans cette conviction, il pria, non pas pour lui-même, mais pour le peuple de Dieu. » Lingard, *Histoire d'Angleterre*.

(1) V. *Mélanges philosophiques, littéraires*, etc., par M. P. A. Stapfer, t. I, p. 454.

(2) *Deux. ép.* de saint Pierre, I, 10.

En refusant les moyens de vous instruire sur cette importante matière, vous seriez accusés, au tribunal du divin Maître, par le cri de votre conscience et, comme dit saint Paul, *condamnés par votre propre jugement* (1).

ARTICLE XI.

LA RÉSURRECTION DE LA CHAIR.

D. Vous connaissez sans doute les montagnes d'objections élevées contre cet article par l'incrédulité moderne, qui a cru y voir des impossibilités physiques de plus d'une espèce.

R. Oui, je connais toutes ces impossibilités, depuis l'impossibilité physique où l'anthropophagie mettra Dieu de rendre aux corps des dévorés leurs éléments constitutifs sans laisser incomplets les corps des dévoreurs, jusqu'à l'impossibilité géographique d'assigner une place à tous les corps ressuscités, je ne dis pas dans la *vallée de Josaphat*, grande comme la paume de la main, mais sur la surface entière du globe. La démonstration de ces impossibilités, par de beaux esprits, fit une telle impression sur nos pères et grands-pères (très-forts en physique et en métaphysique, comme chacun sait), que les savants chrétiens, entre autres Charles Bonnet, crurent devoir en entreprendre une réfutation sérieuse. Il est bon d'observer que les neuf dixièmes de ces objections n'avaient de neuf que le jargon scientifique sous lequel on les produisait, et qu'on les trouve expressément réfutées dans les docteurs catholiques des premiers siècles, notamment saint Augustin (2). Aujourd'hui que ces objections et les argumentations scientifiques sur lesquelles elles reposent ne peuvent être sérieusement dis-

(1) *Ép. à Tite*, III, 11.
(2) Entre autres ouvrages, voy. son *Enchiridion* ou *Manuel*, ch. 26.

cutées que par les sots, vous me permettrez de m'en tenir à une courte réflexion suggérée par le gros bon sens.

Dieu n'ayant pas pris conseil des physiciens et géomètres du siècle de Voltaire pour la meilleure manière de faire jaillir du corps d'Adam tous les corps humains, il est probable qu'il ne s'adressera pas à eux pour tirer ces mêmes corps du sein de la poussière terrestre. Nous serons tous ressuscités dans notre chair, comme nous avons tous été créés dans notre chair, par un acte très-simple de l'intelligence et de la puissance infinies. Pour contester sans trop de déraison la possibilité de notre résurrection charnelle, il faudrait préalablement démontrer l'impossibilité de notre création charnelle, c'est-à-dire aller au fond de l'absurde.

D. Je comprends cela ; il ne me reste plus qu'à vous demander quel est le lien philosophique qui rattache le dogme de *la résurrection de* la *chair* aux autres articles de la foi.

R. Ce lien, le voici. Le corps humain n'est pas une prison où l'âme ait été jetée en punition d'un crime antérieur, comme se l'imaginaient certains philosophes spiritualistes de l'antiquité. C'est une partie intégrante de la nature humaine, nature qui consiste dans une âme immatérielle, intelligente et libre, unie à une matière organisée. Le corps est à la fois le signe, le gage et le moyen de la destinée éternelle de l'homme, de la sublime fonction de chef de l'univers matériel, reliant le monde des corps au monde des esprits, ainsi que je l'ai fait voir ailleurs (1). L'âme séparée du corps reste un être imparfait : son union la plus intime au Père céleste, son immersion *dans le torrent des voluptés divines* (2), ne peuvent éteindre en elle le désir de reprendre le compagnon de ses travaux et de jouir avec lui de la récompense commune. De là cette espèce d'impatience avec laquelle les martyrs, selon l'auteur de l'Apocalypse, ap-

(1) Voy. la *Science de la vie*, t. I, leçon XXII. — *La Science sociale*, l. I, ch. 9.

(2) Psaume XXXV, 9.

pellent le jour du jugement final et la restitution du *sang* qu'ils ont versé pour le *témoignage* (1).

Si, dans son état présent de faiblesse et de corruption, le corps est un poids terrible pour l'âme qui veut vivre d'une vie spirituelle, s'il lui fait désirer et appeler le moment où elle se séparera de *ce cadavre pour être avec le Christ* (2), la raison en est dans le déplorable bouleversement que le péché a produit dans la constitution primitive de l'homme.

Admirez ici comment la sagesse divine se conforme dans notre régénération à la loi qui a présidé à notre dégénération.

L'âme de nos premiers parents s'étant révoltée contre Dieu et par là même séparée de l'auteur de la vie par le péché, leur corps, par une conséquence naturelle, se révolte contre l'âme et tend à s'en séparer. D'impassibles et immortels, ils deviennent sujets aux souffrances et à la mort. Mais, par l'effet de la miséricorde divine qui les admet au bienfait de la réconciliation, ils ne subissent le supplice de la mort que plusieurs siècles après.

De même, la régénération commence par nos âmes; celles-ci, réconciliées avec Dieu par la *rémission des péchés*, vivent d'une véritable vie, de la vie immortelle qu'elles puisent en Jésus-Christ leur chef, auquel elles sont *incorporées*, pour ainsi dire, par le don du Saint-Esprit, reçu dans le baptême et affermi par les autres sacrements et la pratique des vertus. Dans cet état de vie chrétienne nos âmes peuvent gouverner convenablement le corps, mortifier ses inclinations vicieuses et le faire servir aux œuvres de sainteté et de justice; mais elles ne peuvent plus, comme dans l'état d'innocence primitive, le faire participer, pour le moment, à la vie immortelle. Il faut qu'il meure, et ce ne sera qu'après un nombre plus ou moins grand de siècles qu'il sera associé à l'éternelle et bienheureuse vie de l'âme.

(1) VI, 9, 10.
(2) *Ép. aux Philipp.*, I, 23.

En somme, vous voyez que la *vie nouvelle* commence par l'âme et n'accomplit que longtemps après son œuvre de restauration dans le corps, de même que la *vieille mort* a commencé par l'âme et n'a consommé que longtemps après son œuvre de destruction dans le corps. Vous voyez aussi pourquoi la résurrection de la chair suit immédiatement, dans le Symbole, la *rémission des péchés*, dont elle est la conséquence.

D. Est-ce que les réprouvés ne ressusciteront pas ?

R. Oui, ils ressusciteront dans leur chair, mais ils ne reviendront, ni dans leur âme ni dans leur chair, à cette *vie cachée en Dieu avec le Christ* (1), qu'ils ne possédaient pas au moment où ils sont sortis du lieu de l'épreuve. *Tous, il est vrai, nous ressusciterons,* dit saint Paul, *mais nous ne serons pas tous transformés... Ne vous y trompez pas ! Dieu ne veut pas qu'on se moque de lui. Ce que l'homme aura semé, il le moissonnera. S'il a semé dans sa chair, il moissonnera dans sa chair la corruption ; s'il a semé dans l'esprit, il moissonnera dans l'esprit la vie éternelle* (2).

Dans le Symbole des apôtres, qui a été donné aux fidèles pour être chanté le long du chemin douloureux de l'épreuve, comme l'hymne de la foi, de l'espérance et de la charité, il ne convenait pas de mentionner la fatale résurrection qui fera recueillir aux réprouvés, dans leur chair, la moisson de leurs crimes. C'est là, sans doute, le triste sort que ne cessent de craindre les enfants de la foi ; mais cette crainte, qui les éloigne du péché, est par elle-même impuissante à *les faire courir avec un cœur dilaté par la joie dans la voie des commandements.* Il leur faut la ravissante pensée de la glorieuse transformation qui fera de leur chair, immolée ici-bas aux lois de la mortification chrétienne, un corps tout *spirituel*, comme dit l'Apôtre, parfaitement assujetti à l'âme, parcourant les espaces avec la rapidité de la pensée,

(1) *Ép. aux Coloss.*, III, 3.
(2) *Prem. ép. aux Corinth.*, XV, 51. — *Aux Galates*, VI, 7, 8.

régnant sur l'universalité de la matière, et surpassant en éclat et en puissance tous les soleils des cieux.

Que l'incrédule sourie de cette attente, à la bonne heure : l'*homme animal n'entend rien aux desseins de Dieu* (1). Mais cette attente est nécessaire aux âmes les plus pures, qui, cent fois le jour, peuvent éprouver dans leur chair les *atteintes de l'ange de Satan*, et sentent le besoin de tenir à leur corps ce langage de saint François d'Assise : « Patience et courage, mon petit frère ! Encore quelques jours de privations, et tu entreras dans les joies éternelles. »

ARTICLE XIIe ET DERNIER.

« LA VIE ÉTERNELLE. »

D. Par la *vie éternelle* entend-on seulement l'éternité bienheureuse, ou doit-on encore y comprendre l'éternelle existence des réprouvés?

R. Cet article est le couronnement de tous les autres, surtout du onzième, et doit s'entendre dans le même sens que celui-ci. Ce que nous professons attendre avec foi, espérance et amour, par ces deux derniers articles, c'est la résurrection glorieuse de notre chair et la perfection suprême de la vie de notre âme par son intime et indissoluble union à son objet, Dieu, et à son sujet, le corps. Par là sera comblé l'abîme de nos désirs. Toute en Dieu par son chef, Jésus-Christ, notre âme y acquerra une telle plénitude de vie, qu'elle n'en inondera pas seulement son corps, mais tous les corps qui lui seront subordonnés (2).

Au contraire, séparés à jamais de la source première de l'ordre et de la vie, les réprouvés seront en proie au feu inextinguible de la division : division dans les facultés de

(1) *Prem. ép. aux Corinth.*, II, 14.
(2) V. la *Science de la vie*, t. II, leçon XLIX.

l'âme, toujours opposées entre elles; division dans les facultés du corps, s'entre-heurtant sans fin; division de l'âme et du corps, entre lesquels nulle paix possible; division dans la société infernale, où l'on ne voit, dit l'Écriture, *nul ordre, mais une éternelle horreur* (1); enfin division entre les réprouvés et l'*universalité des créatures armées* par le législateur éternel *contre les insensés* qui n'ont pas craint de se constituer ses ennemis (2). Qu'est-ce qu'une telle existence, sinon une mort qui ne meurt pas, une *éternelle mort?* Car la *mort*, comme l'ont si bien compris les Grecs, n'est pas autre chose que la *division*.

D. Je suis bien aise de voir que les auteurs du Symbole n'ont pas fait mention du dogme épouvantable de l'enfer, et vraiment je les en loue.

R. Vous ferez bien de réserver vos éloges pour une meilleure occasion; car les habitants de l'enfer sont mentionnés dans l'article où nous professons notre foi en celui qui *viendra juger les vivants et les morts*. Si dans l'explication de l'article VIIe je n'ai pas insisté sur ce point, je suis prêt à réparer cette omission. Ce n'est pas là, il est vrai, une profession expresse de l'éternité des peines, et vous comprenez qu'un article spécial sur ce sujet serait déplacé dans la deuxième partie du Symbole, où l'on ne parle que de l'œuvre de la Rédemption, comme je l'ai observé au commencement de ce livre. La place logique du dogme de l'enfer serait dans la quatrième partie, où la *mort éternelle* aurait pu être jointe au douzième article ou en former un treizième. Que si les auteurs du Symbole ne l'ont pas fait, j'en ai déjà donné une raison, et en voici encore une autre, fondée, comme la première, sur la nature même du Symbole.

Qu'est-ce que le Symbole? Je l'ai dit en commençant son explication : c'est le *signe* distinctif des chrétiens. Il n'est pas l'expression complète et détaillée de toutes nos croyan-

(1) Job, X, 22.
(2) *Sagesse*, V, 18-21.

ces ; mais il est le sommaire des croyances qui n'appartiennent qu'aux chrétiens. Il fallait donc y exprimer la foi au Père tout-puissant, créateur ; au Fils fait homme, rédempteur et juge suprême ; au Saint-Esprit, sanctificateur ; à la sainte Église catholique, chargée de procurer la communion des saints, *la rémission des péchés*, et, par là même, de conduire à *la résurrection de la chair* et à *la vie éternelle*. Voilà ce qui distingue la religion prêchée par les apôtres, de toutes les fausses religions, et même de la seule vraie religion qui fût alors dans le monde : l'ancien christianisme, dont tout le Symbole était dans la foi au Dieu tout-puissant et au libérateur à venir. Quant au dogme de l'éternité des supplices réservés aux méchants, il n'y avait aucune raison de l'insérer dans le Symbole, attendu qu'il était l'objet de la croyance immémoriale et universelle de toutes les nations.

D. Le fait est-il bien certain?

R. Le fait n'est pas seulement certain, mais la démonstration en existe dans tant de livres, qu'il est devenu notoire. Les écoliers eux-mêmes vous montreront, dans le sixième livre de l'*Énéide*, la foi de Virgile et de ses contemporains à l'*éternité des peines*. Les lecteurs de Platon vous citeront les passages du *Gorgias* et du livre *des Lois*, où le grand philosophe exprime sa foi et celle de son maître Socrate aux *épouvantables supplices que souffriront éternellement les âmes incurables*. Enfin le bon Plutarque, dans son livre *de la Tardive Vengeance des dieux*, est pour le moins aussi effrayant que l'Évangile dans la peinture qu'il nous fait des supplices sans fin infligés aux grands coupables, et des supplices temporaires destinés à purifier les âmes guérissables.

Qu'il me suffise de vous citer sur ce sujet les paroles d'un des plus habiles et des plus anciens ennemis du christianisme : « Les chrétiens, dit Celse, ont raison de penser que ceux qui vivent saintement seront récompensés après la mort, et que les méchants subiront des *supplices éternels*. Du reste, ce

sentiment leur est commun *avec tout le monde* (1). »

Cette foi de *tout le monde* ne pourrait-elle pas vous réconcilier, jusqu'à un certain point, avec *le dogme épouvantable?*

D. J'avouerai que cette foi universelle a quelque chose de très-imposant. Mais je me l'explique par le système de terreur auquel l'antiquité dut recourir, en religion comme en politique, pour gouverner les hommes avant leur réforme morale par le christianisme. Ce que je ne peux m'expliquer, c'est la conciliation de la foi aux supplices éternels avec la foi à ce Père céleste que l'Évangile appelle le *Dieu-Charité.*

R. Il est très-vrai que les objections contre l'enfer éternel, objections de nulle valeur pour les théologiens et les philosophes non athées de l'ancien monde, ont acquis une grande influence sur les esprits peu habitués à la réflexion, depuis que la foi évangélique a révélé aux hommes les trésors infinis de la charité divine. C'est l'observation d'un apologiste contemporain dont je ne saurais trop vous exhorter à lire et à méditer l'excellent travail, comme réunissant à l'exactitude théologique un admirable fonds de haute, de profonde et de vaste philosophie religieuse (2). Mais, sans entrer dans les développements nécessaires pour une démonstration de tout point inattaquable, j'espère vous montrer que ces objections ne se fondent que sur une conception très-étroite et très-fausse de la charité divine, et que *le dogme épouvantable,* quand il est rangé à sa place dans le système divin, apparaît aux esprits judicieux comme une pièce indispensable à laquelle on ne peut toucher sans ruiner le système.

Dites-moi, d'abord, si vous croyez que Dieu ait pu, sans compromettre sa sagesse et sa bonté, créer *les hommes à son image et à sa ressemblance*, et vouloir que, s'ils n'ont

(1) V. l'ouvrage d'Origène, *Contre Celse,* l. VIII.

(2) V. *Études philosoph. sur le christian.,* par M. Auguste Nicolas, ancien avocat, t. II, 2e part., ch. 8.

pas toujours été, ils soient du moins doués d'une existence impérissable et qu'ils existent tant que leur Père céleste existera ?

D. Oui, je le crois. Je ne suis pas un dévot du néant. L'horreur du non-être et le désir de l'immortalité sont si bien enracinés dans le cœur humain, qu'on ne peut citer aucun peuple qui ait cru au *sommeil éternel dans les bras du néant ;* ce n'est là que l'opinion d'un nombre plus ou moins limité d'individus ayant des raisons personnelles de penser ainsi.

R. C'est en effet le triste désir de certaines âmes; mais il est écrit que le *désir des pécheurs périra, qu'ils invoqueront la mort, et que la mort les fuira* (1).

L'éternelle existence des hommes une fois admise, non-seulement comme possible, mais comme infiniment probable, au seul point de vue philosophique, attendu que la raison ne voit en Dieu aucun motif de nous retirer le don de l'existence, voici une autre question.

Jugez-vous indigne de la sagesse et de la bonté divine, comme aussi de la grandeur humaine, le décret par lequel Dieu aurait statué que les hommes s'élèveraient de leur misérable existence présente à la vie parfaite des cieux, non machinalement et en esclaves, mais noblement, grandement, en vrais enfants de Dieu, par le chemin de la liberté et de l'épreuve; de sorte qu'au lieu de les transporter dans la cité céleste comme des automates, le juste rémunérateur puisse leur dire, au seuil du fortuné séjour : Entrez, bons serviteurs, je vous reconnais pour miens !

D. Ce décret me paraît très-digne de Dieu et très-honorable pour l'homme ; mais à quoi ne s'expose-t-on pas en demandant à l'homme qu'il soit grand?

R. Cependant y a-t-il rien que nous convoitions autant que notre grandeur? Et pouvons-nous bien nous plaindre,

(1) Ps. CXI, 10. — *Apocal.*, IX, 6.

quand le Dieu qui nous exhorte à nous rendre grands nous tend la main et dit : Courage, mes enfants, je serai avec vous et j'aplanirai les obstacles? Et puis, si vous entendez que les hommes arrivent au royaume éternel sans efforts, quelle idée vous faites-vous de ce royaume, de Dieu, de sa gloire, de sa société? Passons à une troisième question.

Jugez-vous indigne de Dieu et des hommes le décret par lequel l'éternel législateur aurait statué que le temps de l'épreuve serait l mité à la vie présente, et qu'au sortir de cette vie, *chacun posséderait éternellement ce qu'il aurait semé et choisi dans ce monde : le bien infini* pour celui qui aurait préféré le bien et l'aurait aimé, au moins à la dernière heure; *le mal sans fin,* pour celui qui aurait quitté la vie avec une volonté dévouée au mal?

D. Je vois à quoi je m'expose en répondant : non! J'espère tout concilier en distinguant : — Oui, il est très-digne de Dieu de donner *le bien infini* aux amis du bien; mais il serait très-digne, à ce qu'il me paraît, de sa bonté, de dire aux amis du mal : Vous avez abusé de l'existence et invoqué le néant, je vous retire l'existence et vous donne le néant!

R. Au point de vue purement rationnel, je vous accorde que votre solution n'a rien d'absurde; mais je maintiens que la solution donnée non-seulement par les chrétiens, mais par la foi constante *de tout le monde,* selon le mot de Celse, est, philosophiquement, beaucoup plus acceptable. Entre bien des raisons, je me borne à deux :

1° Pourquoi Dieu abrogerait-il les décrets, si dignes de lui et de nous, par lesquels il aurait voulu que les hommes existassent toujours, et que la plupart (ceux qui ne sortent pas de la vie avant l'heure du combat) concourussent librement à leur sort éternel? Et en faveur de qui, s'il vous plaît, Dieu se dédirait-il ainsi?—En faveur de misérables qui n'ont usé des bienfaits de la vie que pour se moquer de ses promesses et de ses menaces.—Mettez de côté *la sensibilité* folle, et vous verrez que la pensée philosophique concevrait

difficilement une telle complaisance, pour ne pas dire faiblesse, dans le législateur qui seul peut dire : *L'homme change, mais je ne change pas, moi!*

2° Admettez le doute sur ce point capital; vous aurez beau enlaidir votre enfer temporaire ou faire le gouffre du néant plus affreux qu'il n'est; le frein moral par excellence est brisé, et les hommes échappent à toute éducation morale un peu sérieuse. Je défie tout moraliste chrétien, digne de ce nom, de me contester ce fait. Entre cent témoignages, je ne vous citerai que celui d'un philosophe du dix-huitième siècle, qui ne fut guère chrétien que dans sa dernière maladie. « Une fatale expérience, dit l'académicien Thomas, prouve que l'éternité des peines, quelque terrible qu'elle soit, n'est pas trop forte pour nous détourner du crime. Cette punition est donc proportionnée au but que s'est proposé le législateur suprême, de prévenir, autant qu'il se peut, l'infraction de ses lois. Si elle est proportionnée à ce but, elle n'est donc point injuste. L'expérience, en prouvant sa nécessité, en démontre la justice (1). »

D. Je sens la force de ces considérations; mais quelle proportion peut-il y avoir entre des égarements passagers et des châtiments éternels?

R. Je n'ai pas le temps de vous montrer ici une chose indubitable pour le philosophe moraliste : qu'il n'y a rien de *passager* dans l'acte intérieur par lequel l'âme se détermine à violer librement, sciemment, un point grave quelconque de la loi divine; que c'est là dire à Dieu : *Je ne veux pas de votre loi!* et que si le coupable est saisi par la mort en cet état de révolte formelle, le souverain juge a tous les droits imaginables de lui dire : *Ta volonté soit faite : tu n'as pas voulu de moi; à mon tour, je ne veux pas de toi!*

Je n'ai encore ni le temps ni la volonté d'établir ici ce

(1) Voy. ses *Réflexions philosophiques et littéraires sur le poëme* de la Religion naturelle.

que j'ai établi ailleurs par des preuves que de bons juges ont trouvées très-suffisantes : « Que ce n'est pas Dieu qui tourmente éternellement ses ennemis, mais que ce sont ses ennemis eux-mêmes qui font, *de leurs propres mains*, les apprêts de leurs tourments sans fin, en voulant exister hors de Dieu et contre Dieu, et que, leurs misères dans l'éternité étant rigoureusement proportionnées à l'éloignement où ils auront voulu vivre de la source de tous les biens, la plainte contre la justice divine leur sera interdite, et qu'ils n'auront à maudire que leur propre folie et les auteurs et complices de leur folie (1). »

Je me borne à vous dire ceci : Méditez bien les trois questions que je vous ai soumises, réfléchissez un peu à notre caractère moral, à notre pente excessive vers tout ce qui flatte nos trois grandes convoitises : orgueil, avarice, sensualité; et vous comprendrez que, sans le dogme de l'enfer nettement et cent fois formulé dans l'Évangile, on eût inutilement prêché à l'Europe la loi morale qui en a fait le centre des lumières et de la civilisation.

Cependant nous n'avons raisonné jusqu'ici qu'en philosophes, et nous avons négligé le point de vue le plus propre à dissiper les doutes sur les deux éternités qui nous attendent?

D. Quel est ce point de vue?

R. C'est le Calvaire. Considérez le Fils de Dieu sur la croix entre deux criminels. Son corps n'est qu'une plaie : sondez la plaie encore plus cruelle de l'âme, en méditant les paroles qui s'en exhalent : *Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné* (2)?

Vous fondez vos objections contre l'enfer éternel sur la charité de Dieu. Eh bien, cette charité, la voilà exposée au soleil de l'évidence humaine autant qu'elle peut l'être. Que voyons-nous?

(1) V. *la Solution de grands problèmes*, t. I, ch. 24-26. — *La Science de la vie*, t. II, leçon 50e.

(2) Saint Matthieu, XXVII, 46.

Nous voyons d'abord que la charité de Dieu envers les hommes est d'une telle ardeur, que, pour dévorer les souillures qui nous rendent indignes de l'éternelle société de notre Père céleste, elle n'a pas hésité à livrer au feu des plus effroyables humiliations et tortures l'âme et le corps du Fils unique. Nous voyons ensuite que cette charité divine, qui a une si grande horreur de nos iniquités, repoussera impitoyablement de son sein ceux qui, par leur obstination dans le mal, auront *foulé aux pieds le Fils de Dieu, souillé le sang de la nouvelle alliance*, et que, pour les *adversaires*, que la flamme de l'amour divin n'aura pu purifier, il n'y aura plus, comme dit saint Paul, que *le feu* vengeur de la justice *dévorant* éternellement leur être (1).

Assez sur le dogme terrible qui, seul, ne fait pas les grands saints, mais qui est indispensable pour aider les pécheurs à devenir de petits saints, les petits saints à grandir, et les grands et petits saints à ne pas redevenir de grands pécheurs.

CONCLUSION

DU DEUXIÈME LIVRE.

Par leurs douze articles, les auteurs du Symbole des Apôtres ont fait ce que les plus fameux penseurs et législateurs de l'univers n'ont pu faire par des montagnes de livres et de lois qui suffiraient à couvrir l'univers de cendres : *Ils ont orienté les hommes.*

En plaçant le phare lumineux du Symbole, non sur le sol mouvant de la raison, mais sur la foi à Dieu par Jésus-Christ, à Jésus-Christ par l'Église une, sainte, catholique, apostolique, ils l'ont rendu inébranlable, indéfectible, capable d'*éclairer tout homme qui vient en ce monde.*

(1) *Ép. aux Hébreux*, X, 26-29.

Par là, ils ont mis un terme au supplice du sisyphe de l'esprit humain, de cette danaïde qu'on appelle la philosophie rationnelle ; — supplice qui fait que, *quand l'homme a fini*, il faut *qu'il commence*, et que, *quand il veut se reposer*, *il se trouve sans appui* (1) ; — supplice qui fait que si la philosophie physique reste toujours à parfaire, la philosophie morale (la seule indispensable) reste toujours à commencer.

Par là, ils ont satisfait le premier besoin de l'homme moral, rempli la condition absolument nécessaire pour le faire entrer dans cette voie des *Commandements divins* que nous allons étudier.

(1) *Ecclésiast.*, XVIII, 6.

LIVRE III.

Les Commandements de Dieu et de l'Église.

D. Quelle place occupent les Commandements de Dieu et de l'Église dans le système religieux?

R. L'étude de ces commandements vous prouvera qu'ils renferment tout le système religieux. La religion n'a qu'un but : nous faire marcher dans le chemin de la vie. Or, nous dit le Sauveur, *si vous voulez entrer dans la vie, observez les commandements* (1).

Avant de descendre aux détails, jetons un coup d'œil sur l'ensemble, et signalons l'admirable unité qui fait des dix Commandements de Dieu un seul commandement.

Le *Décalogue* a été divisé par Dieu même en deux *tables* (2). Les préceptes de la première, exprimant nos devoirs envers Dieu, sont au nombre de trois, et portent la mystérieuse empreinte de l'auguste Trinité.

En effet, par le premier, le Père tout-puissant réclame l'adoration et l'amour suprême exclusivement dus à la source unique de l'être et de la vie.

Par le deuxième, le Verbe, qui est la *Splendeur et l'expression complète des perfections de l'Essence divine* (3), nous défend toute parole, tout acte contraires au profond respect qu'exige la Majesté infinie.

Par le troisième, l'Esprit sanctificateur commande l'étude et l'imitation de la sainteté de Dieu, considérée en lui-même et dans ses œuvres.

(1) S. Matthieu, XIX, 17.
(2) *Exode*, XXXII, 15.
(3) S. Paul, *Ép. aux Hébr.*, I, 3.

La seconde table contient sept préceptes, autre nombre mystérieux, fréquemment employé dans les saints Livres pour exprimer l'universalité. Ces préceptes, qui renferment en effet l'universalité de nos devoirs envers nous-mêmes, envers le prochain et toutes les créatures, peuvent se réduire à trois, qui offrent une belle analogie avec les préceptes de la première table et avec les trois personnes divines.

En effet, par le premier (*Tes père et mère*, etc.), il nous est ordonné d'honorer la paternité humaine, procréatrice de la famille domestique et civile, image de la paternité créatrice, et, comme elle, principe de tout ordre, de toute vie ici-bas.

Par le deuxième (*Homicide point ne seras*, etc.), auquel se rapporte le cinquième (*Faux témoignage*, etc.), le Verbe de vérité, *par lequel, selon lequel tout a été fait*, et qui a daigné se faire homme, nous ordonne de respecter et d'aimer, en nous, et dans le prochain, l'image de la Divinité empreinte dans la nature humaine. Il nous défend toute parole, tout acte, qui pourraient préjudicier à cet homme en qui il lui a plû de réunir l'image de Dieu et l'image de l'univers, afin qu'il fût le *Verbe du Verbe :* le Verbe de Dieu auprès des créatures, et le Verbe des créatures auprès de Dieu.

Par le troisième (*Luxurieux*, etc.), auquel se rattachent le quatrième, le sixième et le septième (*Bien d'autrui ne prendras... ni convoiteras... L'œuvre de chair...*), l'Esprit de sainteté et d'amour règle les rapports de notre âme avec la matière vivante et inanimée. Il veut que cette noble souveraine ne se dégrade pas jusqu'à se faire l'esclave de son corps, et des corps étrangers quels qu'ils soient. Il défend donc toute pensée, tout désir, tout acte, qui troubleraient la divine harmonie qui doit régner entre notre âme et notre corps, entre nous et nos frères; harmonie incompatible avec la luxure et le vol, qui sont la violation de la propriété de Dieu sur l'âme, de la propriété de l'âme sur le

corps, et de la propriété de l'âme et du corps sur les biens extérieurs.

Ces dix préceptes du Décalogue, réduits à six, se résument en deux. *Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur... C'est le premier et le plus grand des commandements. Le second est semblable au premier. Vous aimerez votre prochain comme vous-même. Et ces deux préceptes, qui contiennent toute la loi et les prophètes* (1), s'identifient dans la charité. Celle-ci, en faisant que *nous demeurons en Dieu, et que Dieu demeure en nous* (2), exclut toute opposition (en matière grave) entre la volonté divine et la nôtre; elle fait que nous aimons tout ce que Dieu aime, que nous pratiquons tout ce qu'il ordonne : elle est, par là même, selon le mot de saint Paul, *la plénitude de la loi* (3).

L'explication succincte des Commandements de Dieu, dans laquelle nous allons entrer, justifiera suffisamment cet aperçu synthétique du livre de la loi divine.

PREMIER COMMANDEMENT.

« UN SEUL DIEU TU ADORERAS ET AIMERAS PARFAITEMENT. »

§ Ier.

Si le catéchisme catholique a bien traduit le premier commandement.

D. Je demanderai, d'abord, si cette formule du catéchisme exprime la substance du premier commandement tel qu'il existe dans la Bible, et s'il n'y a point quelque justice dans le reproche que nous font les protestants de l'avoir mutilé par la suppression de ces paroles : *Tu ne te*

(1) S. Matthieu, XXII, 37-40.
(2) S. Jean, *Prem. ép.*, IV, 16.
(3) *Ép. aux Rom.*, XIII, 10.

feras point d'image taillée, ni aucune ressemblance des choses qui sont là-haut dans les cieux, ici-bas sur la terre, et dans les eaux sous la terre (1).

R. Si la suppression de ces paroles est une altération sacrilége du premier article de la loi, comme le prétendent les enfants de Zwingle et de Calvin, le premier coupable, c'est Jésus-Christ. Interrogé par les pharisiens : *Maître, quel est le grand commandement de la loi?* Il répond : *Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de toute votre âme, de tout votre esprit. C'est là le plus grand commandement et le premier.* Cette traduction de la première parole du Sinaï parut si juste aux pharisiens, qu'ils restèrent muets.

L'Église catholique a donc eu quelque raison de ne voir, dans les paroles que vous citez, qu'une défense locale, temporaire, intimée à un peuple demi-idolâtre, entouré de peuples qui adoraient tout, excepté le vrai Dieu. Appuyée sur l'interprétation du divin Maître, elle a cru qu'au grand soleil de la révélation évangélique, le monde pourrait adorer Dieu en esprit et en vérité, sans que l'on fût obligé de lui interdire, en matière religieuse, l'usage légitime de l'imagination : la peinture, la sculpture, etc. Les prophètes du seizième siècle, Carlstadt, Zwingle et Calvin, condamnés en cela par l'archiprophète Luther, en ont jugé autrement. Armés de la parole : *Tu ne te feras point d'images*, etc., ils ont brisé, brûlé une infinité de chefs-d'œuvre de l'art chrétien, converti les églises en temples nus comme un hangar, froids comme une glacière. Il n'a pas tenu à ces sauvages bigots que, vers l'an 5530 du monde, l'Europe ne rétrogradât à l'an 1500 avant Jésus-Christ.

Quel a été le résultat, pour la piété chrétienne et la moralité publique, de ce puritanisme plus que pharisaïque? Ce résultat a été des plus déplorables. Les beaux-arts, ex-

(1) *Exode*, XX, 4.

clus des temples où ils s'ennoblissaient par leur concours à l'adoration du Dieu vivant, se sont dégradés et ont travaillé à la dégradation générale du goût, des mœurs et de la pensée, en relevant les temples des dieux morts. Eux qui, sous l'inspiration catholique, ne voyaient dans la chair que l'organe et la forme sensible de l'esprit, et dans le monde matériel que le symbole du monde invisible, en sont revenus à l'inspiration païenne, qui emploie toutes les forces de l'esprit à faire resplendir les beautés de la chair et à changer l'univers en un temple d'idoles.

Le culte païen du visible et du nu, réhabilité d'abord par les hellénistes, a été redevable de ses désastreux progrès à la dénudation des temples par le protestantisme dans la terre classique de l'esthétique chrétienne : l'Allemagne. Gœthe et son école, maudissant la révolution morale qui a substitué *la Vierge pâle et maladive à la Vénus antique, et à la perfection idéale du corps humain représenté par les dieux de la Grèce, la maigre image d'un crucifié tiraillé par quatre clous;*— Gœthe, *plaçant devant son lit la tête colossale de Jupiter, afin qu'il puisse à son réveil lui adresser sa prière du matin !* — Hégel, déplorant la mort de toute poésie par le triomphe des *chimères religieuses du Galiléen* sur la belle religion des Hellènes ! — Louis Feuerbach, le chef de la jeune école allemande, exprimant de mille manières son horreur pour *le supernaturalisme de la superstition évangélique,* et invitant ses lecteurs à *adorer le néant et la mort,* plutôt que le Christ ; Feuerbach, dont on a dit qu'*il serait l'Antechrist, si le dix-neuvième siècle devait voir la fin du monde* (1)! voilà un des fruits, en Allemagne, de la haine aveugle des premiers réformateurs contre l'esthétique chrétienne.

L'imagination exerçant une irrésistible influence sur les âmes, la religion qui ne s'empare pas de cette faculté, n'est

(1) Voy., sur les doctrines de l'antichristianisme allemand, un article de *la Liberté de penser,* numéro du 20 novembre 1850.

plus qu'une abstraction, et si, avec cela, elle veut imposer des devoirs, elle devient ridicule et odieuse. C'est assez dire le cas que vous devez faire des déblatérations du calvinisme contre les corruptions idolâtriques des papistes, et des stupides louanges qu'il chante toujours à la gloire des auteurs de la plus stupide des réformes. Revenons à l'examen du grand précepte.

Résumé dans la charité, qui elle-même résume toute la loi, ce précepte contient en germe l'universalité des vérités à croire et des vertus à pratiquer. Son but est de détruire l'erreur qui enfante et nourrit toutes nos erreurs, le vice qui produit et fomente tous nos vices. Ne regrettez donc pas le temps que vous mettrez à l'étude de ce commandement, étude dont je ne peux vous offrir que l'ébauche dans les paragraphes suivants.

§ II.

Comment le premier commandement détruit l'erreur des erreurs et le vice des vices.

D. Quelle est cette erreur des erreurs?

R. C'est l'idée qu'il y a plus d'un Seigneur Dieu, ou que, s'il n'y en a qu'un, il pourrait bien se trouver dans notre *adorable* personne.

Si absurde que soit cette idée dans un être raisonnable qui ne peut se dissimuler qu'hier il n'était pas et qu'aujourd'hui il n'est qu'un atome pensant dans l'océan des êtres, il n'en est pas moins vrai qu'elle obsède toute âme venant en ce monde. On ne s'en défend pas sans de grands, de continuels efforts. Alors même que l'esprit est bien convaincu que notre divinité est la folie des folies, le cœur ne laisse pas d'en être flatté, et vingt fois le jour il se surprend dans l'adoration de lui-même. Les saints les plus avancés dans l'amour divin et le mépris d'eux-mêmes étaient inconsolables de ces tendances impies et sacriléges de leur âme à usurper la place du Très-Haut; ils s'en plai-

gnaient à Dieu et lui demandaient la faveur d'en être délivrés, au moins quelques minutes avant de sortir de ce monde.

Oui, c'est bien là l'erreur des erreurs, le foyer de tous nos égarements : qui n'a pas senti ce foyer dans son âme, a toujours vécu hors de soi, préoccupé du culte de sa chair.

C'est l'erreur qui perdit celle des intelligences angéliques qui, la première, *se détourna de la vérité* et devint *le père du mensonge*, en disant : *Je serai semblable au Très-Haut* (1). C'est l'erreur qui perdit nos premiers parents, séduits par cette parole : *Vous serez des dieux*. C'est l'erreur qui, après avoir couvert le monde d'idoles et de dieux ridicules, ne sort des absurdités de l'idolâtrie que pour se jeter dans celles du panthéisme, de l'athéisme, et dire : « Les religions ne sont toutes que l'œuvre de la sottise humaine ; pas d'autre dieu que le monde, pas d'autre monde que celui que nous voyons de nos yeux, que nous palpons de nos mains ! »

Enfin, c'est l'erreur qui fomente et exalte le père de tous les vices.

D. Vous voulez sans doute parler de l'orgueil?

R. Oui, de cet orgueil dont il est écrit, qu'*il est le principe de tout péché,* qu'*il remplit d'abominations celui qui s'y abandonne, et le pousse à la dernière des ruines* (2).

L'éternelle manie de l'orgueilleux est de se poser, d'abord, l'égal du Très-Haut; puis, de supprimer celui-ci. Une fois en possession de la divinité, il lui faut une religion. Or la religion de l'orgueilleux consiste en trois choses :

1° L'orgueilleux adore son esprit. Il ne voit de sagesse qu'en lui-même. Sa raison est *la lumière des lumières*, *l'autorité des autorités*, *l'unique autorité*, à laquelle *il s'en réfère sur toutes choses*. S'il est assez franc et logique pour suivre jusqu'au bout l'inspiration de l'orgueil et l'exprimer

(1) Isaïe, XIV, 14. — S. Jean, VIII, 44.
(2) *Ecclésiast.*, X, 7-15.

nettement, il arrivera bientôt au paroxysme de la folie et de la rage, et dira à Dieu, avec l'auteur du *Système des contradictions* : « Retire-toi, esprit menteur, Dieu imbécile : ton règne est fini ! Cherche parmi les bêtes d'autres victimes (1). » Dieu ainsi détrôné, le vainqueur n'a plus qu'à occuper la place et à humer l'encens de l'univers. En effet, le genre humain à qui il vient d'apprendre que « Dieu, c'est sottise et lâcheté ; Dieu, c'est hypocrisie et mensonge ; Dieu, c'est tyrannie et misère ; Dieu, c'est le mal (2) ; » le genre humain, dis-je, reconnaissant d'un tel bienfait, doit nécessairement dire : L'être qui nous a appris à n'être plus ce qu'ont été jusqu'ici tous les hommes, des *bêtes sottes et lâches*, *tyrannisées par le mensonge et l'hypocrisie*, mérite nos hommages ; et le vrai Dieu, c'est l'athée Proudhon. Si l'orgueilleux s'arrête au déisme, il ne niera la religion révélée que pour se donner le droit de révéler une religion naturelle. S'il admet la révélation chrétienne, comme font le schismatique et l'hérétique, il déniera à l'Église le droit de l'interpréter, pour se l'arroger à lui-même.

En somme, l'athée ne nie Dieu que pour se faire dieu ; le déiste ne nie le Dieu révélateur que pour être lui-même révélateur ; le schismatique et l'hérétique ne se révoltent contre l'Église fondée par Jésus-Christ, que pour la gloire de fonder des églises. Athéisme, déisme, hérésie, schisme, telles sont les principales formes sous lesquelles les esprits orgueilleux s'adorent et se font adorer.

2° L'orgueilleux adore la matière. Comme l'athée ne veut rien voir au delà de la vie présente ; comme le déiste ne sort jamais du doute au sujet de la vie future ; comme le schismatique et l'hérétique, une fois hors de la véritable Église, *errent à tout vent de doctrine* ; il est inévitable que leurs affections et leurs convoitises se tournent exclusivement vers les choses de ce monde, et qu'ils préfèrent les biens

(1) Proudhon, *Système des contrad.*, ch. 8.
(2) *Ibid.*

qu'il leur offre à des biens invisibles et futurs, sur l'existence et l'acquisition desquels ils comptent très-peu. Alors même que l'orgueil ne va pas jusqu'à jeter des doutes sur les promesses de la vie à venir, il n'en est pas moins le père de la cupidité. En effet, l'orgueilleux tient à s'élever, à se grandir le plus qu'il peut parmi les hommes, et, comme dans un monde où *tout obéit à l'argent* (1), la richesse est la mesure de la considération et des honneurs, il devient cupide par calcul quand il ne l'est pas par inclination. Or l'avarice est-elle autre chose que ce que l'appelle l'Évangile : une idolâtrie réelle, le transport à l'argent et à la matière du *service* religieux et du culte qui ne sont dus qu'à Dieu (2)?

3° L'orgueilleux adore sa chair. Idolâtre de sa personne, et s'occupant très-peu de son âme, supposé qu'il croie en avoir une, il donne toute son attention au bien-être du corps. Celui-ci est le Dieu qu'il faut avant tout servir, parer comme une idole, loger dans de somptueuses demeures, gorger des plus exquises productions de la terre, saturer de jouissances. Que les frais de ce culte d'un seul exigent beaucoup de victimes et réduisent un grand nombre d'hommes à manquer du nécessaire, qu'importe à l'orgueilleux? Comme il se flatte d'avoir un esprit supérieur à tous les esprits, il croit aussi avoir une chair à laquelle toute chair doit être sacrifiée.

Infidélité ou mépris de la foi par l'adoration de sa propre pensée, *cupidité* ou adoration de la richesse, *sensualité* ou adoration de son propre corps, voilà toute la religion de l'orgueil; et, avec un peu de réflexion, vous découvrirez aisément, je pense, dans cette religion, le culte des sept vices capitaux mentionnés dans le catéchisme catholique.

D. Oui, il est clair que l'orgueil, l'avarice, la luxure, l'envie, la gourmandise, la colère et la paresse, sont compris dans l'infidélité, la cupidité, la sensualité, qui toutes

(1) *Ecclésiast.*, X, 19.

(2) S. Luc, XII, 34; XVI, 13. — S. Paul, *Épître aux Éphés.*, V, 5: *aux Coloss.*, III, 5.

trois, à leur tour, se résument dans le père de tous les vices, l'orgueil.

R. Vous devez voir par là même que le premier commandement, en nous ordonnant d'adorer Dieu seul et de l'aimer par-dessus tout, pose la vérité des vérités, détruit l'erreur des erreurs, le vice des vices, et nous allons voir qu'il produit la vertu des vertus.

§ III.

Comment le premier précepte produit la vertu des vertus.

D. Quelle est cette vertu des vertus?

R. C'est l'humilité chrétienne, que saint Bernard définit : *Une vertu qui fait que l'homme, se connaissant bien lui-même, devient vil à ses propres yeux* (1).

L'humilité est la conviction dans l'esprit, le sentiment habituel dans le cœur, de cette vérité des vérités : Il n'y a qu'un seul Dieu, auteur et Seigneur de tous les êtres; *nous sommes son œuvre*, sa propriété, *non la nôtre* (2); à lui donc la gloire du bien qui est en nous, à nous le mépris dû au mal qui est notre ouvrage ! C'est le contre-pied de l'orgueil, qui, construisant l'édifice de notre vaine grandeur sur l'ignorance de Dieu et de nous-mêmes, fait que nous tirons gloire de nos qualités, de nos bonnes œuvres, et que nous dissimulons nos défauts et nos vices, quand nous n'allons pas jusqu'à les transformer en vertus.

Loin de dégrader notre âme, l'humilité la relève en l'initiant au secret de la véritable grandeur. Elle nous place d'abord dans le vrai, et nous oblige à reconnaître ce que nous sommes en réalité, des transfuges du néant, qui n'existent que par le fait de la bonté divine. Une fois dans la vérité, Dieu y est avec nous. *Il est haut*, nous dit saint Augustin; *vous humiliez-vous, il descend pour vous re-*

(1) *De grad. humilit.*
(2) Ps. XCIX, 3.

lever; voulez-vous vous élever, il fuit loin de vous (1). Désireux de nous remplir de ses dons, mais jaloux de les voir appréciés, *il résiste aux superbes et prodigue sa grâce aux humbles* (2). Il ne se départira jamais de ce principe de gouvernement qu'il nous a fait connaître par son Fils unique, qui *s'est humilié jusqu'à la mort de la croix : Quiconque s'exalte sera humilié, et quiconque s'humilie sera exalté* (3).

D. Que l'humilité bien réglée soit une vertu, un devoir par lequel nous reconnaissons notre faiblesse, notre misère et la grandeur infinie de Dieu, rien de plus juste. Mais n'est-il point à craindre qu'en prêchant trop aux hommes le mépris d'eux-mêmes, on ne les jette dans la pusillanimité, et que, par une défiance excessive de leurs forces, on n'éteigne en eux le principe de toute activité et grandeur personnelles, l'estime de soi?

R. L'estime de soi, pour n'être pas la source de mille déplorables illusions, doit se fonder sur la connaissance exacte de soi-même. Or l'humilité nous procure cette précieuse connaissance, sans laquelle il n'y a qu'erreur et folie en nous. Elle nous fait d'abord réfléchir sur notre origine, descendre dans ce néant où nous étions naguère, et chercher par quel moyen, d'êtres purement possibles, nous sommes devenus des êtres doués d'une existence réelle. Quand elle nous a bien fait savourer notre extraction du néant, elle nous dit : Maintenant que vous vous croyez quelque chose et que vous avez acquis un certain savoir, voyons, qui êtes-vous? Depuis vingt ans que vous parlez de votre esprit, de votre intelligence, de votre cœur, de vos idées, de vos pensées, de vos sentiments, de vos facultés supérieures, inférieures, et de leurs diverses fonctions, il est temps d'expliquer comment tout cela existe en vous,

(1) *Serm. de Ascens.*
(2) S. Jacques, *Ép. cath.*, IV, 6.
(3) S. Luc, XVIII, 14.

comment ces milliers d'opérations mystérieuses et contrastantes produisent en vous le double phénomène de la vie de l'esprit et de la vie du corps, sans déranger en rien l'unité de votre personne. Vous avez fait vos classes, vous avez longtemps écouté cette philosophie qui s'appelle la *science des sciences, la connaissance des causes premières et dernières de tout ce qui est!* Eh bien, on ne vous demande pas la définition exacte de tout ce qui est, mais seulement de vous-même.

Une fois que cette étude nous a bien convaincus du néant de notre science, l'humilité nous transporte sur un autre terrain. Elle nous dit : « Si vous ignorez ce que vous êtes, vous pouvez du moins savoir ce que vous avez fait depuis le jour où vous avez acquis l'usage de la raison et la conscience de votre liberté. Examinez, année par année, jour par jour, heure par heure, l'emploi de vos facultés spirituelles et physiques, et voyez devant Dieu ce que vous devez en penser. » Si l'examen est profond, consciencieux, nous aurons beau être exempts des désordres graves qui humilient devant les hommes, nous n'y trouverons pas moins d'excellentes raisons de dire à Dieu : Comment avez-vous pu supporter un si méchant serviteur?

Quand l'humilité nous a appris à faire ainsi la juste part de Dieu et la nôtre dans l'inventaire de notre vie, il est impossible que nous ne disions pas avec le Psalmiste : Seigneur, *nous n'avons en propre que le néant* (et, ce qui est pire que le néant, le mal) : *en qui espérer, sinon en vous, source unique des biens que nous possédons et de ceux qui nous manquent* (1)? Alors commencent la véritable estime et le bon emploi des dons qui sont en nous. Autant est vide et stérile la vie des orgueilleux qui disent : *Tirons gloire de nos talents; ils sont à nous : qui peut nous en demander compte* (2)? autant est pleine et abondante en bonnes œu-

(1) Ps. XXXVIII, 6, 8.
(2) Ps. XI, 5.

vres la vie des âmes humbles qui connaissent la valeur infinie du temps et croient au compte terrible où nul mal ne sera oublié, pas même la parole inutile, où tout bien sera récompensé, même le verre d'eau fraîche donné à celui qui a soif.

En réalité, n'est-ce pas aux inspirations de l'humilité chrétienne que l'univers doit les plus héroïques travaux qui se soient accomplis sous le soleil, et les institutions qui consolent et honorent le plus l'humanité? A la place de ces apôtres, qui se considéraient *comme les balayures du monde* et se *réjouissaient d'avoir été ignominieusement fouettés pour le nom de Jésus-Christ* (1), mettez des hommes moins remplis du mépris d'eux-mêmes et d'indifférence pour l'estime de leurs semblables : vous rendez impossible l'immense révolution morale opérée par la prédication apostolique. A la place des chrétiens des trois premiers siècles, portant avec un si grand courage le poids de l'exécration universelle, mettez des hommes moins supérieurs au respect humain et prêts à transiger plutôt que d'encourir l'animadversion des Césars, des grands, de la multitude et de leur famille : ne voyez-vous pas qu'il en résulte pour le christianisme l'impossibilité de survivre aux Apôtres? Aux héros évangéliques, la plupart inconnus, qui, par d'incalculables souffrances et travaux, débrouillèrent le chaos du moyen âge et firent succéder à une effroyable barbarie le spectacle d'une civilisation sans exemple dans l'histoire du genre humain, substituons des philosophes qui, occupés avant tout de leur gloire, eussent encensé les vices des grands, donné l'exemple de tous les désordres éloquemment flétris dans leurs livres, etc. : quel en eût été le résultat? L'Europe, restée en proie à la barbarie du dedans et du dehors, eût été divisée en quelques pachaliks où, au lieu de nos écoles, de nos universités, de nos hôpitaux, hospices et couvents, nous verrions des milliers de sérails et de harems

(1) *Actes des apôtres*, V, 41.

entretenus par les sueurs de millions et de millions de laboureurs esclaves.

Quant aux temps modernes, croyez-vous que l'humilité chrétienne ait perdu sa divine énergie, sa merveilleuse fécondité, et que ses œuvres redoutent la comparaison avec les œuvres des vertus philosophiques? Mettez en présence deux vies très-connues, passées, l'une dans le mépris, l'autre dans l'adoration de soi.

D. Lesquelles?

R. La vie du saint prêtre Vincent de Paul et celle du philosophe Jean-Jacques. — Je n'ai pas besoin de détailler les œuvres du premier. On ne peut expliquer les prodiges de sa bienfaisance, embrassant l'universalité des misères présentes et futures, que par la belle maxime du thaumaturge : *Dieu entre en nous dans la juste mesure que lui fait l'humilité.* Son humilité fut, comme sa charité, sans bornes. Arrivé à la fin d'une carrière qui suffirait à la glorification devant Dieu et devant les hommes de cent prêtres, le saint vieillard ne savait comment exprimer l'horreur qu'il avait de lui-même et le mal que lui faisaient les éloges (1).

Écoutons maintenant le philosophe portant à Dieu et aux hommes cet inconcevable défi, à la première page du livre de ses *Confessions* : « J'ai dévoilé mon intérieur tel que tu l'as vu toi-même, Être éternel! Rassemble autour de moi l'innombrable foule de mes semblables; qu'ils écoutent mes confessions..., et puis qu'un seul dise, s'il l'ose : *Je fus meilleur que cet homme-là!* » Et que fut-elle, cette vie qu'il osait dire à l'épreuve du regard de Dieu et des hommes? Elle fut, de son propre aveu, un tissu de puérilités, de contradictions, de bassesses, de turpitudes, une perpétuelle

(1) « Un très-digne prélat, voyant M. Vincent s'humilier en toutes choses, ne put s'empêcher de lui dire qu'il était un parfait chrétien; sur quoi cet humble serviteur de Dieu s'écria : « O Monseigneur, que dites-vous? moi un parfait chrétien? On me doit plutôt tenir pour un damné, et pour le plus grand pécheur de l'univers. » *Vie de saint Vincent de Paul*, par Abelly, ch. 13, sect. I.

adoration de lui-même. Nous y voyons le mépris des liens du mariage et de la famille. Les hospices que Vincent avait ouverts aux enfants abandonnés, le philosophe les peuple des jeunes victimes de son concubinage et de son humeur ennemie de toute gêne. Les bagnes, où la charité de Vincent faisait revivre le repentir et la vertu, qui pourrait dire le nombre d'habitants que leur a procurés l'apologiste du vice et le fanatique blasphémateur qui déclara la religion chrétienne plus antisociale que celle des Lamas et des Japonais! Que devons-nous encore à ce discoureur sensible, qui n'a pas une ligne d'éloge pour les vierges admirables que Vincent consacra au soulagement et au service de tous les genres d'infortunes, mais qui a des milliers de pages propres à créer des Héloïse, des Sophie, qui ne sortent des temples du vice que pour être jetées par la justice dans les couvents du crime? Nous lui devons les doctrines sauvages du *Discours sur l'inégalité* et du *Contrat social*, deux livres dont on a dit avec raison qu'ils ont fait tomber plus de têtes qu'ils ne contiennent de lettres. Nous lui devons enfin l'*Émile*, c'est-à-dire un plan d'éducation qui substitue aux enfants de Dieu et de l'Église *des enfants de la nature*, n'ayant foi qu'à eux-mêmes, n'aspirant qu'aux jouissances, ne redoutant d'autre enfer que celui du travail et des privations.

L'Europe actuelle, menacée par le poignard de millions d'Émiles enrégimentés par le socialisme, croyez-vous qu'elle puisse se sauver autrement que par l'esprit de sacrifice et de dévouement qu'inspire l'humilité chrétienne? Et si elle périt, ne sera-ce pas par le débordement des filles de l'orgueil : l'avarice, l'envie, la luxure, la gourmandise, la paresse, et une colère montée jusqu'à la rage contre tout ce qui leur fait obstacle?

D. Ces considérations me paraissent très-propres à corriger la fausse idée que l'on se fait dans le monde au sujet de l'humilité. Mais, pour exalter cette vertu, ne lui attri-

buez-vous point trop les œuvres des autres vertus, notamment de la charité?

R. Il faut savoir que l'humilité est moins une vertu spéciale que la source, la racine, le fondement commun de toutes les vertus chrétiennes, et que celles-ci ne s'élèvent, ne se soutiennent, ne se déploient que dans la juste mesure de profondeur et de puissance que leur donne l'humilité. Pour que les dons de Dieu s'affermissent et se développent dans une âme, il faut que cette âme se déprenne, se vide d'elle-même, et c'est là l'œuvre de l'humilité. Contre-pied de l'orgueil source de tout mal, l'humilité est la génératrice de tous les biens spirituels. Je vous ai montré comment l'orgueil produit l'infidélité, la cupidité, la sensualité, dans lesquelles se résument tous les vices. Vous allez voir comment l'humilité oppose : 1° à l'infidélité, qui est l'adoration de la pensée humaine, la Foi, qui est l'humble soumission de notre pensée à celle de Dieu ; 2° à la cupidité, qui est l'adoration de la matière, l'Espérance, qui nous fait soupirer après la possession de Dieu et des biens invisibles ; 3° à la sensualité, qui est le culte égoïste et brutal de notre personne, de notre chair, la divine Charité, qui nous fait aimer Dieu par-dessus tout, et nos frères autant et encore plus que nous-mêmes.

Foi, Espérance, Charité, tels sont les trois fruits de l'humilité, qui, en exprimant toute la substance du premier commandement de Dieu, contiennent en réalité l'essence de la religion, l'universalité des vertus et des devoirs du chrétien.

§ IV.

De la Foi, et de nos devoirs sur ce sujet.

D. Qu'est-ce que la Foi ?

R. C'est un don surnaturel qui nous dispose à croire inébranlablement tout ce qu'il a plu à Dieu de nous révéler par son Église.

Que notre âme ait besoin d'une force surhumaine pour adhérer fortement à des vérités supérieures et antipathiques à notre nature sensuelle, c'est une vérité de foi et aussi de sentiment, ainsi que je vous l'ai fait observer dans le premier paragraphe du premier article du Symbole. Mais il n'en est pas moins vrai qu'il y a dans tous les hommes une inclination naturelle à n'attendre que de Dieu les lumières religieuses et morales. De là, l'universalité de la croyance aux religions révélées ou supposées telles. Le rationalisme, c'est-à-dire la prétention de connaître par nos propres forces Dieu et ses desseins sur nous, n'a jamais été, ne sera jamais que le fait de quelques déistes, sceptiques ou athées, qui ne veulent de religion que le mot. Et cette prétention de créer ou de découvrir par la puissance de notre raison la science de Dieu et des hommes, prétention que les païens eux-mêmes repoussaient, repoussent encore comme une absurdité, comment serait-elle tolérable depuis que la lumière évangélique a mis à la portée des enfants la science divine que cherchèrent vainement les Socrate, les Platon, les Aristote?

A la vue de l'immense révolution opérée par le christianisme, à la vue de cette Église catholique qui est le plus étonnant et le moins contestable des miracles (1), pour douter encore du fait de la révélation divine, il faut s'enfoncer dans l'ignorance, se bourrer de sophismes, lutter contre l'évidence historique, s'ensevelir dans le tombeau du scepticisme, ou dévorer les contradictions de ces systèmes philosophiques dont l'infortuné Jouffroy disait, peu de jours avant sa mort : *Hélas! monsieur le curé, tous ces systèmes ne mènent à rien. Vaut mieux mille et mille fois un bon acte de foi chrétienne* (2).

La foi répondant à une aspiration naturelle de notre âme, et la foi chrétienne portant avec elle des caractères

(1) V. plus haut, l'étude du troisième fait.

(2) Voy. la lettre de M. Martin de Noirlieu, curé de Saint-Jacques, dans les *Études philosoph.*, etc., de M. Nicolas, t. II, p. 259 (2e édit.).

de vérité propres à convaincre tout esprit droit, il ne faut pas s'étonner que Jésus-Christ l'ait exigée impérieusement, en ait fait une condition *sine qua non* de salut pour tous ceux à qui sa parole serait annoncée. *Allez dans l'univers, prêchez l'Évangile à toute créature. Celui qui aura cru et reçu le baptême sera sauvé; mais celui qui n'aura pas cru sera condamné* (1).

Sans la foi, nous dit l'Apôtre, *il est impossible de plaire à Dieu* (2). La raison en est évidente. Quand Celui qui sait tout daigne parler à des créatures qui ne savent rien, le devoir de celles-ci n'est-il pas de soumettre leur raison d'un jour à l'éternelle raison? Si elles refusent de le faire, si elles prétendent en savoir autant et plus que Dieu, n'y a-t-il pas là la plus absurde des révoltes, la plus révoltante des folies, la folie de l'orgueil?

Et puis, comment plaire à Dieu si l'on n'observe pas ses commandements, et surtout le premier : *Un seul Dieu tu adoreras et aimeras parfaitement?* Or comment adorer et aimer Dieu comme il l'entend, si, faute de croire à sa parole, on reste dans l'ignorance de ce qu'il est et de ce qu'il veut? Otez la foi aux enseignements de Jésus-Christ par l'Église une, sainte, catholique, apostolique; vous avez autant de dieux et de religions qu'il y a de têtes. En réunissant ce que j'ai dit dans le cours de cet ouvrage, je pense n'avoir plus besoin de vous démontrer les deux axiomes suivants : — Il n'appartient qu'à Dieu de nous apprendre ce qu'il est, ce que nous sommes et ce qu'il exige de nous; et il n'appartient qu'à l'Église de Dieu de répéter fidèlement à l'universalité des hommes les enseignements divins. — Pas de milieu : ou le catholicisme réunissant les hommes dans l'unité de foi ou de culte, ou le fétichisme permettant à chacun de croire et d'adorer ce qui lui plaît.

D. Oui, je crois comprendre cela. Il me reste à connaître quels sont nos devoirs touchant la foi.

(1) S. Marc, XVI, 15, 16.
(2) *Ép. aux Hébr.*, XI, 6.

R. On peut réduire ces devoirs à trois : 1° s'instruire dans la foi ; 2° professer sa foi ; 3° préserver sa foi.

Et d'abord *s'instruire dans la foi*. Vous avez déjà pu voir que l'incrédulité ne vit que d'ignorance. Ses meilleurs arguments contre l'existence de la révélation ne résistent pas au moindre examen des fondements historiques du christianisme. Ses objections les plus spécieuses contre les mystères reposent sur une fausse idée de la doctrine catholique ou ne prouvent qu'une chose : que nous n'avons pas la compréhension parfaite de l'Être infini et de ses œuvres, ce qui ne peut étonner que les sots. Un homme bien instruit de la foi catholique au point de vue doctrinal et historique, qui la jugerait inacceptable, serait un prodige, et j'ai la conviction que ce prodige n'a jamais existé.

Mais ce n'est pas seulement pour se délivrer du mal de l'incrédulité et le combattre dans les autres, qu'il convient de s'instruire dans la foi ; c'est aussi le premier devoir, l'affaire la plus importante de tout homme qui veut se donner la peine de réfléchir un peu sur le phénomène de son existence. Pourquoi, en effet, passons-nous quelques jours en ce monde ? *Pour connaître, servir, aimer le Dieu qui nous y a placés*, et, *par ce moyen, obtenir la vie éternelle*, nous dit le catéchisme ; et *la vie éternelle*, nous dit le divin Maître, *est toute en ceci, qu'ils vous connaissent, vous seul vrai Dieu, et le Christ Sauveur que vous leur avez envoyé* (1).

On peut défier tous les rationalistes nés et à naître d'assigner un autre but, tant soit peu raisonnable, à l'existence des deux cent milliards d'hommes qui nous ont précédés dans le douloureux pèlerinage de la vie. Leur voyage terrestre et le nôtre serait le plus révoltant des mystères, s'il n'aboutissait pas (comme l'a toujours cru le genre humain, en dépit des grognements de l'athéisme) à un *monde habité par la justice*, et où *chacun moissonne ce qu'il aura semé ici-bas*, le bien ou le mal.

(1) S. Jean, XVII, 3.

Or, si la vie éternelle est toute dans la connaissance et l'amour parfaits de Dieu et de Jésus-Christ, le bon usage de la vie du temps ne doit-il pas être de *croître en grâce et dans la connaissance de Notre-Seigneur et Sauveur Jésus-Christ* (1)? La juste peine de *celui qui ignore* (par sa faute) étant d'*être éternellement ignoré* (2), et Jésus-Christ nous ayant prévenu qu'il rejettera les vierges folles, coupables seulement d'avoir laissé s'éteindre dans leur âme la lampe de la foi, et qu'il répondra à toutes leurs instances : *En vérité, je ne vous connais pas* (3); n'en voyez-vous pas résulter, pour tout catholique non privé d'intelligence, l'obligation rigoureuse, indispensable, de connaître suffisamment les choses nécessaires à croire et à pratiquer?

D. Quelles sont ces choses?

R. Ce sont les principaux mystères et le Symbole des Apôtres qui en est l'abrégé, les Commandements de Dieu et de l'Église, les obligations les plus graves de chacun dans sa profession, les Sacrements dont la réception est obligatoire; enfin, quelques formules de prière, surtout le *Pater* et l'*Ave*. L'ignorance en cette matière serait d'autant plus impardonnable dans les esprits cultivés, qu'il est rare que nos villageois les moins lettrés s'arrêtent à ce premier degré de l'instruction religieuse.

D. Et quels sont les moyens de s'instruire dans la foi?

R. Le premier, le plus efficace, est celui que Jésus-Christ a établi pour tous, en disant : *Allez, enseignez.. Qui vous écoute m'écoute; et qui vous méprise me méprise. Et celui qui me méprise méprise celui qui m'a envoyé* (4).

La foi nous vient par l'ouïe, dit saint Paul; le moyen, c'est *la parole du Christ*, et la parole du Christ *prêchée par l'envoyé* du Christ (5). Peut-on méditer le prodige de dix-

(1) S. Pierre, *Deux. ép.*, III, 18.
(2) Saint Paul, *Prem. ép. aux Cor.*, XIV, 38.
(3) Saint Matthieu, XXV, 12.
(4) S. Luc, X, 16.
(5) *Ép. aux Rom.*, X, 14, 17.

huit millions de bouches sacerdotales redisant, durant dix-huit siècles, dans toutes les langues et à tous les degrés de latitude et de longitude, la même doctrine du Christ, et demander s'il y a obligation, pour les disciples du Christ, de ne pas laisser ses envoyés prêcher dans le vide (1)?

A la parole publique et officielle, qui sort vivante de la bouche du pasteur, est attachée une force secrète qui manque à la parole inánimée qu'on trouve dans les livres. Je suis loin, certes, de déconseiller la lecture des bons livres de religion, qui sont le second moyen de s'instruire et de se fortifier dans la foi; mais je dis que celui qui peut joindre l'instruction orale publique ou privée du pasteur aux lectures particulières, profitera beaucoup plus de celles-ci, et ne courra pas le risque de prendre dans les meilleurs livres des erreurs qui n'y sont pas. Enfin l'assiduité aux instructions publiques est une excellente manière de professer sa foi et de la prêcher aux autres; et on peut dire qu'aujourd'hui c'est une nécessité sociale, le devoir d'un bon citoyen. Qui peut ignorer maintenant où vont les masses, les prêches qu'elles écoutent et les fêtes sauvages qu'elles préparent, quand les classes supérieures leur donnent l'exemple de la désertion des églises?

Mais l'instruction, soit écoutée, soit lue, pour nourrir l'âme et s'approprier à ses besoins, doit être digérée par la méditation. La parole religieuse rencontre si peu de sympathie naturelle dans nos pensées et nos affections terrestres; elle est tellement combattue par tout ce que nous entendons et voyons chaque jour, que, descendît-elle régulièrement dans notre âme tous les *jours du Seigneur*, elle y resterait sans fruit, si le labour de la méditation et la rosée de la prière ne secondaient sa divine fécondité. C'est dans la méditation, c'est-à-dire la réflexion fécondée par la prière, que ces vérités, d'abord vagues, obscures et froides, prennent un corps, s'irradient, s'embrasent, dévorent toutes

(1) V. liv. I, troisième fait, ch. 3.

les illusions de l'esprit, font éclater le cœur en transports d'amour, de reconnaissance, de repentir. Lisez les théologiens plus fameux par le talent et l'érudition que par l'esprit de prière, vous y trouverez moins de véritable science de Dieu, de l'homme et du monde, que dans le paysan et l'ouvrier qui ont l'habitude de s'entretenir avec Dieu de la parole de leur catéchisme et de celle de leur pasteur. Que de fois le prêtre, partagé entre l'étude et l'exercice du saint ministère, a pu faire cette observation et répéter la parole du Maître : *Je vous bénis, ô Père, Seigneur du ciel et de la terre, de ce que vous avez révélé aux petits ces choses cachées aux sages et aux savants* (1) !

A ces trois moyens d'instruction : écouter, lire, méditer, j'en ajouterai un quatrième pour les hommes d'étude : *Rapporter toutes ses connaissances à leur unique but : la connaissance et l'amour de Dieu.* Cela importe beaucoup plus qu'on ne pense au progrès scientifique, rien n'étant plus *vain, plus léger que les esprits dans lesquels la science de Dieu n'occupe pas sa légitime place*, c'est-à-dire la première (2). Cela importe surtout au salut de notre âme, que *la science enfle*, ballonne, expose à périr par le météorisme de l'orgueil, quand *la charité ne l'édifie pas*. Cela est facile, naturel à tout esprit sérieux qui n'étudie pas en perroquet. Quelle idée peut-on se faire, soit de la nature en général, soit de chacune de ses parties : l'homme, les animaux, les végétaux, les minéraux, les astres, si l'on n'y voit pas avant tout l'œuvre du *Dieu des dieux*, qui, après avoir parlé, presque sans succès, aux hommes, par ses œuvres et *ses prophètes, nous a enfin parlé par son Fils* (3), et donné la clef de la science universelle ? En repoussant les données de la foi, les sciences naturelles ont perdu leur âme : ce sont des cadavres dont la dissection et l'analyse peuvent amuser l'esprit, mais n'ont rien qui élève la pensée. Les dix mille volumes que

(1) S. Matthieu, XI, 25.
(2) *Sagesse*, XIII, 1.
(3) S. Paul, *aux Hébreux*, I, 1, 2.

nous ont donnés dans ces derniers temps l'anthropologie, la zoologie, la botanique, la minéralogie, l'astronomie, etc., ne valent pas la page que Linné a mise à la tête de son *Système de la nature* (1). On ne saurait trop répéter les avis suivants aux personnes qui veulent avancer dans la connaissance et l'amour de Dieu, et y faire avancer les autres.

Après la théologie surnaturelle, votre principale étude doit être celle de la théologie naturelle (dont on a donné un léger spécimen dans l'étude du premier fait). — Si vous ne rattachez pas, par d'heureux rapprochements, aux faits de l'ordre visible les vérités de l'ordre invisible, celles-ci auront peine à fixer la légèreté de votre esprit et ne diront rien à votre imagination, qui est une des grandes puissances de l'âme. — S'élever sans cesse, par la comparaison, du spectacle des choses sensibles à la considération des choses supérieures aux sens, c'est la méthode de l'Évangile, la méthode des saints, la méthode la plus convenable à notre nature sensuelle.—Il est dans la destinée des créatures de nous mener au Créateur ou de nous en détourner (2), et l'expérience prouve que les mouvements du

(1) *Deum sempiternum, omniscium, omnipotentem a tergo transeuntem vidi et obstupui! Legi aliqua ejus vestigia*..... « J'ai vu passer l'Être éternel, qui sait tout, qui peut tout, et j'ai été dans l'extase de l'admiration! J'ai osé suivre de loin ses traces en contemplant ses œuvres : même dans les plus petites, les plus imperceptibles, quelle énergie! quelle sagesse! quelle indicible perfection! J'ai vu les animaux reposer sur les végétaux, les végétaux sur les minéraux, les minéraux sur la terre; la terre entraînée autour du soleil, où elle puise la vie; le soleil roulant sur son axe, entraîner toutes les planètes dans sa sphère. J'ai vu le système du monde, le nombre incalculable des soleils suspendus dans le vide, recevant le mouvement et la vie du premier des moteurs, de l'Être des êtres, de la cause première de tous les effets, de celui qui régit, anime et conserve le grand œuvre, du maître et du sublime architecte des mondes..... Si vous le nommez Providence, vous parlerez avec justesse; c'est par ses conseils que le monde est régi..... C'est celui sans lequel rien n'existe, qui a tout coordonné; qui, en se couvrant d'un voile impénétrable, nous éblouit cependant par les actes de sa toute-puissance. On ne peut l'entrevoir que par la pensée; les sens n'ont aucune prise sur son essence; l'esprit seul peut connaître ses attributs en contemplant ses œuvres, etc., etc. » *Systema naturæ, sub init.*

(2) *Sagesse*, XIV, 11.

monde nous empêchent de voir Dieu dès que nous cessons de voir Dieu dans le gouvernement du monde.

Passons au second devoir touchant la foi.

D. Qu'est-ce que professer sa foi?

R. C'est se conduire en tout et partout en véritable disciple de Jésus-Christ, en enfant respectueux de Dieu et de son Église. C'est, par conséquent, ne jamais rougir devant les hommes des vérités et des pratiques de la foi.

S'il est des circonstances où rien n'oblige le catholique à produire sa foi au dehors; s'il en est où il doit même éviter de l'exposer aux outrages de ses ennemis en l'affichant sans raison; il n'en est aucune où il puisse, sans crime, la renier directement ou indirectement en parole ou en action, ou la dissimuler quand la gloire de Dieu et l'accomplissement de sa loi exigent qu'il en fasse la profession extérieure.

Je n'ai pas besoin de vous dire qu'il se perd devant Dieu, le catholique assez lâche pour renier extérieurement sa foi sous la pression des menaces ou des promesses de l'antichristianisme, de l'hérésie ou du schisme. Mais il est une autre espèce d'apostasie, beaucoup plus commune et encore moins excusable, qu'il faut vous signaler : l'abandon de la foi dans ses discours et ses œuvres, *par respect humain*, par la crainte du *qu'en dira-t-on*. On conçoit le trouble et la défaillance d'une âme qui ne peut professer sa religion sans s'exposer à l'exil, à l'échafaud, à la perte de ses biens, de sa liberté; mais conçoit-on toute la bassesse de l'homme qui n'ose suivre ses convictions religieuses de peur d'encourir les sarcasmes et le mépris de ce qu'il y a de plus méprisable sous le soleil : les contempteurs de la religion?

A cette incroyable faiblesse, qui produit chaque jour plus de défections religieuses que les édits d'une persécution violente, il n'y a qu'un remède : la méditation de ces paroles du Juge souverain des vivants et des morts : *Celui qui aura rougi de moi et de ma doctrine, le Fils de l'Homme rougira de lui, quand il viendra dans l'éclat de sa majesté* et de celle

du Père et des saints anges... Quiconque m'aura confessé devant les hommes, le Fils de l'homme le confessera devant les anges de Dieu; mais celui qui m'aura renié devant les hommes, sera renié devant les anges de Dieu (1).

En effet, peut-on considérer les effroyables abaissements du Fils de Dieu dans son incarnation, dans sa vie et passion, le déluge de blasphèmes et d'outrages qui le poursuivra, lui et les siens, jusqu'à la fin des siècles; peut-on, dis-je, considérer ce que le Fils de Dieu a daigné souffrir, ce qu'il souffre encore pour nous procurer le don de la foi, sans éprouver le besoin d'imiter ces chrétiens qui, interrogés par les magistrats persécuteurs sur leurs noms et qualités, répondaient : *Chrétiens*, c'est pour nous le plus beau des noms, la noblesse suprême; peu nous importent les titres que nous tenons de la naissance et des lois! Et ces légions innombrables de martyrs et de confesseurs qui peuplent le ciel, comment pourrions-nous espérer de partager un jour leur gloire, si la même foi qu'ils ont défendue au prix de leur vie contre la fureur des Césars, nous l'abandonnions, nous, par crainte des railleries de quelques misérables?

C'est ainsi qu'on surmonte les faiblesses du respect humain et qu'on acquiert la plus noble des libertés : la liberté chrétienne. Quelle liberté, en effet, quelle indépendance que celle du franc catholique qui dit : Je m'inquiète fort peu de ce que penseront, de ce que diront de moi des hommes qui parlent sans penser, ou disent le contraire de ce qu'ils pensent! Tant que je prendrai pour règle de ma pensée et de mes actions les maximes de Jésus-Christ et de son Église, je suis assuré d'avoir pour moi le Tout-Puissant, ses anges, ses saints, l'élite de l'humanité. Les railleries et les censures que je m'attirerai par la fidélité à mes devoirs feront ma joie et ma gloire au jour qui n'aura pas de fin, alors que la tourbe des gens sans religion devra entonner

(1) S. Luc, IX, 26; XII, 8, 9.

l'éternel cantique que l'Esprit-Saint met dans leur bouche : *Nous n'avons été que des insensés, nous qui avons accusé de folie les serviteurs de Dieu*, etc. (1).

D. Comment préserver sa foi ?

R. D'abord, en la pratiquant, en la fortifiant par les moyens indiqués : instruction, méditation. On ne s'attache aux vérités religieuses qu'autant qu'on les aime. On ne les aime qu'autant qu'on les pratique. *La véritable sagesse*, dont la foi est le principe, *n'habite pas dans une âme affectionnée au désordre, ni dans un corps soumis au péché* (2). Si l'orgueil est le grand ennemi de la foi, ses filles le sont aussi, surtout l'avarice et la luxure. Le propre de ces deux passions est de ravaler, d'aveugler, d'animaliser l'homme. Or *l'homme animal ne comprend rien aux choses de l'esprit de Dieu* (3). Que d'incrédules à qui on pourrait dire avec Pascal : « Quittez vos passions, et vous croirez ! »

Il faut ensuite éviter comme la peste les entretiens et les lectures contraires à la foi. Il n'y a qu'une raison de prêter l'oreille aux discours des gens sans religion : la charité, quand, étant soi-même bien instruit, on espère qu'en les écoutant, on pourra s'en faire écouter et dissiper leur ignorance. Quant aux livres contraires à la foi, frappés expressément ou implicitement de la réprobation de l'Église, le catholique ne peut ni les lire, ni même les retenir sans permission ; et quand on a cette permission, la prudence chrétienne veut qu'on en use, non pour satisfaire sa curiosité, mais pour se mettre en état de mieux défendre la religion contre ses ennemis. Celui qui, au mépris de ces règles, veut écouter et lire le pour et le contre, et croit son âme à l'abri des poisons de l'erreur, est un sot orgueilleux qui a déjà perdu le don de la foi, puisqu'il ose s'établir juge entre les enseignements de l'Église de Jé-

(1) *Sagesse*, V, 4-14.
(2) *Ibid.*, I, 4.
(3) S. Paul, *Prem. ép. aux Cor.*, II, 14.

sus-Christ et les enseignements contraires. Il portera bientôt la peine de sa présomption en allant grossir le troupeau des libres penseurs, condamnés à tout croire, à tout adorer, hors ce qu'il est juste de croire et d'adorer.

Il faut, en troisième lieu, éviter les investigations de pure curiosité en matière de foi, sachant que Jésus-Christ, en nous enseignant toujours par son Église, s'est proposé de faire, non des philosophes capables de tout discuter, mais des disciples dociles qui, par la simplicité de leur foi et l'abondance de leurs bonnes œuvres, se rendent moins indignes de voir un jour *la lumière dans la lumière* (1), et d'arriver à la science universelle en possédant Celui qui en est le premier et le dernier mot.

Chercher dans les vérités de la religion une évidence que nous ne trouvons pas dans les sciences naturelles, qui ne sont, ainsi que je l'ai observé ailleurs, qu'un assemblage de mystères, c'est une grande déraison. Elle ne se trouve guère que dans les esprits affolés par l'orgueil du demi-savoir, dont le propre est d'ignorer les profondeurs de l'ignorance humaine. Cette disposition mène droit à l'hérésie, et l'hérésie, en ne voulant croire que ce qu'elle conçoit, est logiquement poussée aux absurdités de l'athéisme; car comment concevoir clairement un être éternel, infini, etc.? Autant la raison et le bon sens nous démontrent que cet être existe, autant ils nous disent qu'il ne peut être bien connu que de ceux à qui il lui plaira de se faire connaître. En somme, si l'existence de Dieu est un fait éminemment démontrable par les lumières de la raison, la vraie notion de Dieu ne peut être que le fruit des lumières de la foi.

(1) Ps. XXXV, 10.

§ V.

De l'espérance et de la crainte de Dieu.

D. Qu'est-ce que l'espérance?

R. C'est une vertu surnaturelle, par laquelle nous attendons de Dieu la vie éternelle et les moyens d'y arriver.

L'espérance est la seconde fille de l'humilité, opposée à la seconde fille de l'orgueil : la cupidité.

L'âme orgueilleuse, repoussant ou mettant en oubli les promesses de la foi, ne croit qu'à ses lumières, n'estime et n'aime que ce qu'elle voit de ses yeux et palpe de ses propres mains; rien donc de plus naturel que de la voir aux pieds des idoles vivantes ou inanimées que lui offre la terre. L'âme humble, au contraire, s'attachant à la parole de Dieu comme à la source infaillible du vrai, découvre, à l'aide du télescope de la foi, un monde infiniment supérieur à notre pauvre planète. Ce monde éternel, infini, c'est Dieu même, Dieu le Père, Dieu le Fils, Dieu le Saint-Esprit; c'est l'adorable Trinité qui était tout, avant que, par un jeu de son amour, elle eût créé l'universalité des mondes, qui est encore tout et qui sera à jamais le Grand-Tout, puisque les mondes, avec tout ce qu'ils renferment, n'ont été, ne sont et ne seront que parce qu'elle a dit : Qu'ils soient!

Ce Dieu nous dit qu'*il aime* grandement *les âmes* créées à son image, et qu'il veut être leur *éternelle récompense* (1). Et comment en douter, quand nous voyons le Fils envoyé par le Père *s'humilier jusqu'à la mort de la croix,* pour nous délivrer de l'éternelle mort, et le Saint-Esprit, envoyé par le Père et le Fils, soutenir depuis dix-huit cents ans cette Église dont l'unique but est de nous conduire à la possession du royaume éternel que Jésus-Christ nous a mérité par son sang? La foi aux promesses divines ne doit-elle pas nous faire soupirer après notre demeure éternelle,

(1) *Genèse*, XV, 1. — *Sagesse*, XI, 27.

considérer ce monde comme un lieu d'exil et de passage, et ses richesses comme un mal, si nous ne les faisons pas servir à l'acquisition du bien suprême?

C'est ainsi que la foi, fondée sur l'humilité, engendre l'espérance, avant-goût du ciel, qui consolait Job sur son fumier, enivrait de joie les martyrs au milieu des tortures, sanctifiait les Charlemagne, les Louis IX, et tant d'autres, au sein des splendeurs du trône.

D. Oui, certes, l'espérance est une belle vertu, très-nécessaire au petit nombre des heureux du siècle pour tempérer leurs joies, et à l'immense famille des malheureux pour essuyer leurs larmes et élever leur cœur vers un meilleur avenir; mais n'est-il point à craindre qu'à force d'exalter ce sentiment, on ne jette un peu les âmes dans l'indifférence pour les intérêts matériels, qui ont pourtant leur prix? N'est-ce pas le reproche que l'on peut faire avec quelque fondement aux nations catholiques qui ont été plus fécondes en prodiges de sainteté qu'en prodiges de travail et d'industrie?

R. Comme ce reproche sera la matière de la dernière partie de nos entretiens, souffrez que je ne le discute pas ici. En attendant, veuillez bien ouvrir les yeux sur ce qui se passe dans les pays catholiques ou non, et me dire si c'est pour vaincre l'indifférence générale en matière d'intérêts matériels, que l'Europe tient sur pied près de deux millions de soldats, l'arme au bras, le sac sur le dos.

Il me semble, à moi, qu'une sainte indifférence pour les biens de ce monde est la condition indispensable pour en faire un bon usage, et je trouve que saint Paul pensait de même, lui qui, écrivant aux Corinthiens, disait de lui et de ses collègues : *Nous sommes pauvres, et nous en enrichissons beaucoup; nous ne possédons rien, et nous disposons des possessions des autres* (1). Et, de fait, qui a imprimé un mouvement plus utile aux richesses de ce monde et les a fait arriver aux mains d'un plus grand nombre, que ces douze pauvres?

(1) *Deux. ép.*, VI, 10.

Le meilleur emploi des richesses, même au point de vue économique et social, est de les communiquer à ceux qui n'en ont pas. C'est ce que ne fait pas celui qui les aime; il ne voit dans la richesse qu'un moyen de s'enrichir encore, et dans l'abondance des richesses qu'un moyen de jouir : sa cupidité ne produit que des pauvres, sa sensualité que des victimes. Le saint, au contraire, qui méprise l'or et l'argent, les emploie à soulager les pauvres et à les gagner à la vertu. Deux ou trois exemples, que je prends au hasard dans les Annales des saints.

Au quatrième siècle, vivait en Lycie un jeune homme du nom de Nicolas, devenu depuis le grand et saint évêque de Myre. Maître d'une belle fortune par la mort de ses parents, il s'amusait à la semer dans le sein des pauvres. Instruit qu'un de ses concitoyens n'avait pour toute richesse que trois filles, dont la beauté et la misère fixaient déjà les regards du vice, il s'avisa d'escalader nuitamment les fenêtres du pauvre homme pour y jeter la dot des trois filles, qui furent aussitôt mariées. Un élève du siècle en eût agi autrement, mais vous m'accorderez que Nicolas servait très-bien ses intérêts réels, ceux de cette pauvre famille, et aussi les intérêts de la moralité publique.

Vers le milieu du quinzième siècle, mon pays était gouverné par un prince qui désolait les courtisans par sa parcimonie envers lui-même et ses prodigalités envers les pauvres. Avec de belles forêts abondantes en gibier, il n'avait pas un chien pour la chasse, et le trésor, à force d'y puiser des aumônes, devenait léger. Aux plaintes qu'on lui en faisait, le *bienheureux* Amédée IX répondait plaisamment : « Que voulez-vous? Au lieu de courre le cerf, je veux courre le ciel, et les meilleurs limiers et piqueurs pour cela, ce sont les pauvres. Quant au trésor, plutôt que de le remplir par de nouveaux impôts, j'y porterai tout, jusqu'au collier de mon ordre. » Il me semble que les meutes d'indigents dont s'entourait Amédée IX étaient préférables aux meutes canines, surtout aux meutes constitutionnelles

qui dévorent en quelques mois les finances les plus prospères, écrasent l'État d'impôts et le mènent à la banqueroute morale, financière, politique, au milieu des sifflets de l'Europe.

Un siècle plus tard, le vaste diocèse de Milan était aussi gouverné par un grand dissipateur : saint Charles Borromée. Un matin on lui apporte le prix d'une principauté vendue : quarante mille écus d'or ! le soir même, les sacs étaient vides. Quelle folie ! disaient les sages ; que de belles choses on aurait faites avec cet or ! — Oui, mais quel est l'évêque ménager qui, durant son épiscopat, a enrichi son diocèse d'autant de magnifiques établissements d'éducation, de bienfaisance, etc., que le saint dissipateur ?

Ah ! qu'il serait à désirer que nos États, livrés au paupérisme par l'idéologie des économistes et les spéculations des adorateurs de l'industrie, vissent se multiplier dans les sommités sociales ces enfants prodigues, nés de l'exaltation de l'espérance chrétienne ! En propageant l'horreur des jouissances du luxe, la passion de la bienfaisance, l'utile emploi des capitaux et leur sage dissémination, on opposerait au socialisme athée et sauvage son unique antidote : le divin socialisme de la charité.

D. Pourquoi joignez-vous à la vertu de l'espérance la crainte de Dieu ?

R. Parce que l'espérance, sans la crainte, dégénère en présomption : — parce que, si Dieu est fidèle dans ses promesses, il ne l'est pas moins dans ses menaces ; — parce que notre Dieu est infini en tout, dans sa justice aussi bien que dans sa bonté et sa miséricorde, et que, si nous avons l'esprit assez faible pour regarder comme incompatibles sa justice et sa miséricorde, le Très-Haut est assez fort pour les concilier.

La foi, en nous dévoilant le monde éternel, nous y montre deux cités, séparées par un infranchissable abîme : l'une où les joies et les grandeurs dureront autant que Dieu, l'autre où le désespoir, les pleurs, les grincements de

dents, les plus affreux supplices ne connaissent ni adoucissement ni fin. La foi nous dit : Autant vous devez espérer d'entrer dans la première, en vous fondant sur la bonté de Dieu, sur les mérites de son Fils et votre fidélité à sa loi, autant vous devez craindre de tomber dans l'autre, en pensant à votre faiblesse et à vos transgressions.

Que le Dieu de Luther n'envoie au feu éternel que les ennemis du prophète wittembergeois, les abominables papistes qui croient à la nécessité des bonnes œuvres; qu'il ouvre le sein de sa gloire à ceux qui n'hésitent pas à *se mettre du nombre des saints*, *eussent-ils commis, en un seul jour*, *cent mille meurtres, cent mille adultères* (1) ; à la bonne heure ! — Que le dieu *des honnêtes gens,* que Voltaire enfant apprit sur les genoux de Ninon de Lenclos et de son parrain Châteauneuf ; — que le dieu d'*Émile*, que Rousseau trouva dans ses liaisons avec madame de Warens et les femmes sans mœurs qu'il rencontra sur sa route ; — que le dieu des *bonnes gens*, créé par nos Pindares des mauvais lieux ; — en un mot, que les cent mille dieux inventés par le paganisme ancien et le paganisme moderne, n'aient rien qui intimide leurs adorateurs et gêne la liberté de conscience; on le comprend.

Quand on fait des dieux, pourquoi ne pas les faire à son image ? Pourquoi ne pas leur dire : Faites peur aux coupe-jarrets qui menacent notre bourse, notre vie ; mais gardez-vous d'inquiéter l'*honnête homme* qui, n'osant prendre un centime à ses voisins, débauche sans scrupule leurs femmes, leurs filles, concourt à voler des centaines de millions dans la poche des contribuables, et ne néglige rien pour faire d'un État une étable à pourceaux !

Il n'en est pas ainsi du Dieu qui a créé, coordonné et qui conserve les cieux, la terre et tous leurs habitants. Ce Dieu qui pèse et mesure les mouvements de notre esprit, de notre cœur, avec autant de soin qu'il a compté les che-

(1) V. pour la preuve, *la Solution de grands problèmes,* t. II, ch. 37-43.

veux de notre tête et les grains de poussière colorante qui embellissent l'aile du papillon, nous permet bien de nous faire ici-bas des dieux aussi bonasses que possible et de rester jusqu'à la fin fidèles à leur culte; mais il nous avertit qu'il viendra une heure où ces dieux et leurs innombrables adorateurs ne l'empêcheront pas, lui, *Dieu des dieux*, de nous envoyer au *feu qui ne s'éteint pas*, et de répondre à nos hurlements par le *sourire* d'un éternel mépris (1).

Ce Dieu, pour confirmer ces menaces et nous donner en même temps le moyen de les éviter, nous a envoyé *le Fils unique*, qui n'a cessé de nous dire : *Ne craignez pas ceux qui ôtent la vie du corps, sans pouvoir ôter celle de l'âme; mais plutôt craignez celui qui peut perdre et l'âme et le corps dans l'enfer* (2). Je crois vous l'avoir dit, en expliquant le dernier article du Symbole : Ce qui tue tous les doutes sur l'existence des supplices éternels, ce qui pulvérise tous les sophismes par lesquels l'exégèse hérétique cherche à dénaturer la terrible peinture que Jésus-Christ nous en fait, c'est la croix, c'est le spectacle des épouvantables sévices de la justice divine contre le Saint des saints. Voilà ce qui a fait, ce qui fait encore frémir et trembler les âmes les plus pures, les plus saintes. Or, croyez-le bien, quand il s'agit de connaître Dieu, le témoignage d'un saint est préférable aux belles phrases d'un million de discoureurs dont la vie n'a été qu'un long mépris de la morale et des exemples du Fils de la Vierge.

D. Je ne veux pas renouveler mes anciennes objections contre la sévérité des jugements de Dieu; mais je pense que, dans un siècle comme le nôtre, en insistant trop sur cet article, on ne ferait que rendre la religion odieuse.

R. Sans doute, il ne faut pas se borner à montrer le côté effrayant de la religion ; mais qu'on se garde de le tenir dans l'ombre ! Plus qu'aucun autre, notre siècle a be-

(1) *Deutéron.*, XXXII, 37, 38. — *Prov.*, I, 26.
(2) S. Matthieu, X, 28.

soin d'y croire, et par conséquent d'en entendre parler. Pourquoi l'enfer fait-il irruption sous nos yeux par l'abomination de ses doctrines, de ses projets, et aussi de ses exploits, quand les baïonnettes ne sont pas là en nombre suffisant pour contenir les démons des sociétés secrètes? Pourquoi cet enfer dans le temps, sinon parce que la foi à l'enfer de l'éternité a subi une baisse?

Quant aux âmes sensibles qu'agiterait trop la crainte de la justice divine, il faut leur dire : *Voulez-vous ne pas trop craindre Dieu? Jetez-vous dans ses bras.* A l'exemple du saint docteur à qui nous devons cette belle pensée (saint Augustin), déplorez vos égarements, faites-en pénitence; ne négligez rien pour entretenir dans votre cœur cette divine *charité qui en bannit la crainte*, non la crainte filiale qui redoute dans le péché l'offense du meilleur des pères, mais la crainte servile qui ne déteste que le châtiment et redoute peu le supplice des supplices de l'enfer : *l'impossibilité de jamais aimer l'Être infiniment bon, et d'en être aimé.*

§ VI.

De la charité.

D. Qu'est-ce que la charité?

Q. C'est une vertu surnaturelle, qui fait que nous aimons Dieu par-dessus tout, et notre prochain comme nous-mêmes, pour l'amour de Dieu. C'est la troisième fille de l'humilité, qui tend à détruire radicalement en nous toutes les filles de l'orgueil, surtout la troisième : la sensualité, qui ravale nos affections au culte ignoble et égoïste de notre personne et de notre chair.

Foi, espérance, charité, voilà les trois dons par excellence, nous dit l'Apôtre; *mais le plus excellent, c'est la charité* (1). En effet, le Dieu Très-Haut que la foi nous mon-

(1) *Prem. ép. aux Cor.*, XII, 31; XIII, 13.

tre créant et gouvernant les mondes du sein de la *lumière inaccessible* au regard des mortels; le Dieu dont l'espérance nous promet la possession dans l'avenir; la divine charité monte jusqu'à lui ou l'oblige à descendre jusqu'à nous, et fait que, par une possession anticipée, l'*homme demeure en Dieu et Dieu demeure en lui* (1). La foi s'évanouira avec ses ombres, l'espérance avec ses langueurs et ses craintes, quand Dieu daignera nous apparaître sans voile, nous unir à lui pour toujours. Mais la charité alors, loin de défaillir, acquerra sa perfection souveraine; dévorant en un clin d'œil les imperfections et les faiblesses de notre être, elle nous rendra éternellement *semblables à notre Père, parce que nous le verrons tel qu'il est* (2).

En attendant qu'elle nous plonge dans les ravissements éternels, *la charité nous presse, nous pousse* à élargir la sphère étroite de notre vie. Elle s'indigne de voir que, *Jésus-Christ étant mort pour tous, ceux qui lui doivent la vie veuillent vivre pour eux-mêmes, et non pour la gloire de celui qui est mort et ressuscité pour eux* (3). Par ses divins enchantements, elle aplanit la voie des commandements de Dieu et de l'Église, les couvre de fleurs, de parfums, y fait, non marcher, mais courir une infinité d'âmes chrétiennes engagées dans les obligations de la famille et des affaires du siècle (4). A ceux qui observent tous les préceptes, elle montre la carrière des conseils évangéliques, et leur dit, comme le divin Maître au jeune homme: *Voulez-vous être parfaits? allez, vendez tous vos biens, donnez-les aux pauvres, et suivez-moi.*

Là c'est une jeune personne née sur les marches d'un trône impérial, dont elle est un des brillants joyaux. La charité lui dit: Renonce à tout cela, dusses-tu encourir les anathèmes de ton auguste parenté; prends cet habit, et

(1) S. Jean, *Prem. ép.*, IV, 16.
(2) *Ibid.*, III, 2.
(3) *Deux. ép. aux Cor.*, V, 14, 15.
(4) Ps. CXVIII, 14, 32.

va consacrer ta vie à l'instruction de petites filles dévorées par la vermine ou au soin des malades les plus dégoûtants. La princesse obéit, et trouve sous le pauvre habit des filles de Vincent de Paul une joie, un contentement inconnu aux familles princières les mieux partagées (1).

Ici ce sont de pauvres filles qui ont peine à se procurer le pain quotidien par leur travail. La charité leur dit : Voilà une multitude de vieillards délaissés ; c'est à vous de les loger, de les vêtir, de les nourrir, de les chauffer, de consoler leurs vieux jours et de les préparer à une mort chrétienne. Ces pauvres filles s'assemblent, et, par leur foi au Père qui a tout fait de rien, elles fondent en une année plus d'hospices que le prince le plus pécunieux et le plus bienfaisant durant un long règne.

Plus loin, c'est un jeune homme, l'espoir, l'idole de sa famille. La charité lui dit : Entre dans cette congrégation religieuse, en butte aux sarcasmes, aux calomnies, aux vociférations de la haine. Une fois entré, elle lui dit : Vingt de tes confrères viennent de périr en prêchant l'Évangile aux barbares. Les uns ont été tués par la misère, la fatigue et la faim ; les autres, déchirés par les bourreaux, jetés au four et dévorés par les sauvages ; sollicite la faveur de les remplacer. Il le fait, et le voilà qui court plein de joie au martyre.

Amour qui surpasse tout amour autant que Dieu surpasse toute créature, la charité a ses transports, ses ivresses, ses saintes extravagances, que le monde accuse de fanatisme, mais qui guérissent et préservent les peuples du fanatisme de la sagesse mondaine.

Vous connaissez suffisamment les productions littéraires, historiques, philosophiques de nos libres penseurs, c'est-à-dire du *servum pecus* de Voltaire, de Montesquieu, de Rousseau, pour vous rappeler leurs jugements sur la con-

(1) Entre cent exemples de ce genre, citons la princesse Naraki, petite-nièce de l'empereur Nicolas, actuellement sœur de la charité à Valenciennes.

duite de nos saints anachorètes, de nos stylites, de nos fondateurs d'ordres contemplatifs, mendiants, sur les excès de leurs abstinences, de leurs macérations, sur leur culte pour la misère, la pauvreté, la souffrance, etc., etc.

D. Je me souviens, en effet, d'avoir lu de belles invectives contre les anachorètes et les héros du monachisme, dans des centaines de volumes destinés à l'édification de la jeunesse studieuse, et signés par des professeurs, des inspecteurs généraux et des grands maîtres. Ceux d'entre ces messieurs qui n'accusaient pas ouvertement les moines d'avoir, par la stupidité de leurs pratiques, abêti à fond et livré aux barbares l'empire romain, et retardé de plusieurs siècles le lever de la civilisation moderne, ne manquaient du moins aucune occasion de les présenter comme de grands fous, et les *vrais faquirs du christianisme*.

R. Oui; l'école voltairienne ne pardonnera jamais au monachisme d'avoir puissamment aidé l'Église catholique à couler bas le culte de Vénus sous ses dix mille formes, pour lui substituer l'adoration et l'amour du Père éternel, du Fils crucifié, du Saint-Esprit descendu dans nos cœurs, le culte de la Vierge, et la sanctification de nos âmes.

Nous qui n'avons ni les mêmes goûts ni les mêmes antipathies, plaçons-nous un instant entre les *faquirs du christianisme* et les adorateurs de la déesse *Callipyge*, et prononçons.

Voilà, au cinquième siècle, saint Siméon Stylite qui, entré dans un monastère à l'âge de treize ans, en sort pour passer le reste de sa vie sur une colonne au sommet d'une montagne, où il n'interrompt sa prière que pour prêcher aux païens et aux pécheurs qui l'entourent la foi en Jésus-Christ et la pénitence. Même au point de vue de la moralité et de la tranquillité publique, cela ne valait-il pas mieux que l'enseignement des libres penseurs de l'époque, disant au peuple de toute manière : La vie, c'est le plaisir; la mort, c'est le néant?

On raconte à peu près les mêmes choses de saint Patrice,

qui, vers le même temps, conquérait l'Irlande au christianisme, et en faisait l'*Ile des saints*. Les libres penseurs des trois derniers siècles, secondés par des armées de bourreaux, ont entrepris de réformer l'*œuvre du faquir*, et ils ont admirablement réussi à faire de l'*Ile des saints* l'*Ile des faméliques*.

Aux douzième et treizième siècles, l'Europe, délivrée à grand'peine de la barbarie sauvage, s'enfonçait dans le culte poli, mais encore plus barbare, des jouissances matérielles. L'islamisme, qu'on était allé combattre au dehors, s'infiltrait de mille manières dans les mœurs, et même dans la doctrine, de l'aveu des historiens les moins suspects aux libres penseurs. Saint Dominique et saint François arborent l'étendard de la pauvreté et de la mortification évangélique, et poussent le cri : *Tout est vanité et folie, hors aimer Dieu et ne servir que lui seul!* Une grande révolution s'opère, et le travail de la civilisation commence par où il doit commencer, par le triomphe de la morale de Jésus-Christ, de l'amour de Dieu et de nos âmes sur l'amour ignoble et le culte égoïste de la partie bestiale de notre nature.

Quant aux barbouilleurs qui n'ont pas craint de prodiguer l'outrage et l'ordure aux hommes divins que l'univers catholique a élevés et vénère sur nos autels, il ne faut manquer aucune occasion de leur dire : Que vous ne compreniez rien au culte de nos grands hommes pour la pauvreté et la souffrance; que vous teniez pour insensés les princes et princesses qui, à leur exemple, non contents de servir les membres souffrants de Jésus-Christ dans les indigents et les malades, portaient la vénération jusqu'à baiser leurs plaies les plus dégoûtantes; que vous vous moquiez de leurs extases, de leurs stigmates, de leurs miracles, on le conçoit. Vos maîtres de philosophie vous ont appris que Dieu, c'est la nature; l'homme, une masse de chair organisée pour le plaisir. En mettant tout l'esprit du monde à embellir, à diviniser cette philosophie et à traîner dans la boue ceux qui la combattent, vous êtes conséquents. Mais nous qui avons

goûté une autre philosophie que celle des mauvais lieux, nous tenons pour de grands et excellents esprits ceux qui servent et vénèrent dans leurs frères cloués sur un lit de douleur le Dieu cloué sur la croix, et pour de grands sots ceux qui prodiguent l'encens de leur adoration et des serments éternels à une idole de chair, que le fossoyeur devra emporter demain, de peur qu'elle n'empuante le quartier.

Extases pour extases, nous préférons les extases de l'amour divin aux extases ordurières de vos héros de romans. Stigmates pour stigmates, mieux valent les stigmates de saint François que les stigmates que vos coreligionnaires étalent dans telle salle de nos hôpitaux que la décence empêche de nommer. Enfin, si les miracles de nos thaumaturges n'ont pas toujours conquis leurs contemporains à la vertu, du moins ils n'en ont jamais fait des monstres de luxure et de férocité. Ce miracle vous était réservé, à vous insulteurs effrontés des plus hautes vertus chrétiennes, et restaurateurs du culte infâme de la chair. D'où sortaient ces légions de cannibales qui demandaient naguère à se plonger dans le carnage et le viol? A quelle école appartenaient ces chefs qui délivraient froidement des *bons sur les femmes et filles d'aristocrates*? Ah! si vous ne reconnaissez pas dans ces sauvages les enfants de votre cynisme philosophique et littéraire, et dans les braves qui vous ont sauvés comme nous du couteau de ces furieux, les enfants de la morale chrétienne, vous méritez qu'on vous grave au front le reproche de *fanatisme imbécile* et de *stupidité*, que vous avez osé jeter aux génies civilisateurs de l'Europe!

D. La leçon est rude, mais je la crois bien méritée.

R. Oui, certes; c'est le langage de la vérité pure, et aussi celui de la charité fraternelle bien entendue. C'est charité d'abord envers tant d'âmes que ces misérables salissent et corrompent, par la réputation de savoir et de littérature qu'ils se sont bâtie les uns aux autres sur le large fondement de l'ignorance des lecteurs. C'est charité aussi envers les coupables, qu'on ne guérira pas de leur indicible

orgueil par des phrases doucereuses, mais en les plongeant et replongeant dans la boue immonde qu'ils ne cessent de vomir contre le ciel et ce qu'il y a de plus respectable sur la terre.

Revenons à la charité, et, quoique nous n'ayons presque rien dit sur un sujet intarissable, je finis par une réflexion qui, bien méditée, vous en apprendra plus sur la puissance religieuse et sociale de la charité, que bien des volumes.

L'incrédule Hobbes a eu raison de dire que *les hommes sont naturellement ennemis des hommes*. Saint Augustin a dit avec raison : *Nul être n'est autant que l'homme insociable par ses vices, sociable par sa nature* (1). Laissez-le tourner vers les biens de ce monde ses immenses convoitises, le voilà en guerre avec tous ses voisins qu'il s'étudiera à diviser, à appauvrir, à déshonorer, à asservir, à moins qu'ils ne se liguent pour l'enchaîner. Comment unir les hommes, obtenir du moins qu'ils se supportent et vivent en paix? Il n'y a qu'un moyen, nous dit le même grand docteur : c'est de leur faire aimer celui qui est la Vérité, la Beauté, le Bien suprême. *Là*, dit-il, *nous avons de quoi jouir tous également et en commun : rien d'étroit, rien de défectueux dans l'objet de cet amour. Il ne repousse aucun de ceux qui l'aiment, se communique à tous, et se donne tout entier à chacun. Nul ne peut dire à un autre : Ote-toi de là, que je m'y mette ; et ne prétend pas jouir seul de ses embrassements. Tous peuvent s'attacher à lui, l'étreindre dans leur cœur. C'est une nourriture que tous dévorent sans la diviser, une coupe où chacun s'enivre sans préjudicier aux autres* (2).

Oui, ne négligeons rien pour aimer et faire aimer Dieu par-dessus tout. C'est l'unique moyen de combler l'abîme que l'égoïsme creuse entre les individus, les familles, les

(1) *De la Cité de Dieu*, l. XII, c. 27.
(2) S. Augustin, *du Libre arbitre*, l. XI, c. 14.

conditions sociales, les nations, et de substituer aux fureurs infernales de la haine, de l'envie, de la vengeance, les divines inspirations de la charité. Entre une infinité d'exemples, citons-en un.

Une dame bolonaise, d'une grande charité, a l'affreux malheur d'apprendre que son fils unique vient d'être tué dans une rixe. A l'entrée de la nuit, le meurtrier, traqué par la police, va frapper à son insu à la porte de la maison qu'il a remplie de deuil, et demande asile par amour pour Jésus-Christ. A ce nom, la dame lui fait ouvrir, et après avoir pourvu à sa sûreté, elle va cacher ses larmes. La nuit se passe en colloques avec Jésus-Christ, priant pour ses bourreaux et leur ouvrant le ciel, avec la Mère des douleurs, acceptant pour fils au pied de la croix ceux qui y avaient attaché le divin fruit de ses entrailles. Le matin, la charité a si bien triomphé de la nature, que l'infortunée mère dit au coupable : « Mon ami, comme l'œil de la justice pourrait vous découvrir ici, prenez cette bourse et profitez des moyens d'évasion que je vous ai préparés. Je m'engage à obtenir votre grâce, mais à une condition : que vous réparerez le mal en devenant mon fils et mon héritier ; car il faut bien que je vous dise que je suis la mère du pauvre jeune homme à qui vous avez donné la mort (1). »

§ VII.

De la Religion et des vices opposés.

D. Qu'est-ce que la religion ?

R. C'est une vertu surnaturelle qui nous porte à bien remplir intérieurement et extérieurement tous nos devoirs envers Dieu.

En réalité, la vertu de religion ne diffère pas des trois vertus précédentes, qui renferment, ainsi que je l'ai déjà

(1) Tiré des œuvres du P. Seigneri.

observé, l'universalité de nos devoirs envers Dieu. Par la foi, nous adorons Dieu comme vérité suprême et nous prenons sa parole pour règle de nos pensées. Par l'espérance, nous l'adorons comme bien infini et source de tous les biens. Par la charité, nous nous attachons à lui comme à notre fin dernière, et nous n'aimons rien que par rapport à lui. N'est-ce pas là remplir dans toute son étendue le premier commandement, ainsi défini par le Sauveur : *Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de toute votre âme, de tout votre esprit* (1).

D. Le culte y est-il aussi renfermé?

R. Sans doute : le culte n'est en effet que l'expression publique de notre foi, de notre espérance, de notre charité ; expression propre à exciter, à entretenir, à développer en nous les trois vertus dites *théologales,* parce que leur but est de nous unir à Dieu, leur objet immédiat. Le centre du culte catholique, c'est le très-saint sacrifice de nos autels, dans lequel nous rendons à Dieu, par notre divin chef, qui est à la fois notre pontife et notre victime, le devoir de l'adoration parfaite, plus de gloire et d'honneur que nos offenses et nos révoltes ne lui en ont jamais enlevé ; comme sacrifice et comme sacrement, la divine Eucharistie exerce au plus haut degré notre foi, est la source de nos espérances, *le gage*, comme dit l'Église, *de la vie éternelle*, le foyer où s'enflamme et s'entretient dans nos cœurs le feu divin de la charité, par notre union à celui qui en est la source.

Que sont les autres sacrements, et en général toutes les pratiques du culte? des moyens de produire, d'entretenir et d'augmenter en nous cette vie de sainteté et de justice que Jésus-Christ est venu apporter aux hommes, que l'Esprit-Saint répand dans les âmes dociles aux inspirations de la grâce, et qui se résume toute dans l'esprit et les œuvres de la foi, de l'espérance, de la charité.

D. Quels sont les vices opposés à la religion?

(1) S. Matthieu, XXII, 36.

R. Vous avez déjà pu voir qu'il n'y a point de vice qui, directement ou indirectement, ne soit pas opposé à l'esprit et aux œuvres des trois vertus qui font de nous de vrais chrétiens.

Sont spécialement opposés à la foi : 1° l'infidélité, soit qu'elle porte à rejeter en masse les vérités révélées (incrédulité), soit qu'elle se borne à faire un choix, à retenir les unes, rejeter les autres (hérésie) ; 2° les doutes volontaires en matière de foi ; 3° l'ignorance des choses essentielles en matière de croyance et de pratique ; 4° ce qui conduit à l'ignorance, aux doutes, à l'hérésie, à l'incrédulité, à savoir : la paresse à s'instruire, les mauvaises conversations et lectures, etc.

Sont spécialement opposés à l'espérance : 1° La cupidité qui, toute préoccupée des biens et des maux de la vie présente, s'inquiète aussi peu des biens et des maux éternels, que s'ils n'existaient pas ; 2° la présomption, qui, mettant en oubli la justice divine, se flatte d'arriver à la vie éternelle par un autre chemin que celui de la pénitence et de la soumission aux commandements de Dieu et de l'Église ; 3° le désespoir, qui, méconnaissant la miséricorde infinie de Dieu et la toute-puissance de sa grâce dans le pécheur qui l'implore et s'humilie, dit comme Caïn et Judas : *Mon iniquité est trop grande pour qu'elle me soit pardonnée ;* mes habitudes coupables sont trop invétérées pour que je puisse les vaincre.

Sont opposés à la charité : 1° toutes les affections désordonnées qui nous font aimer une créature quelconque plus que Dieu, ou (ce qui revient au même) nous font violer sciemment, dans un point essentiel, un des commandements de Dieu et de l'Église ; 2° l'égoïsme, qui fait que, mettant au-dessus de tout l'intérêt de notre orgueil, de notre vanité, de nos affaires, de nos plaisirs, la vie se passe dans le culte de nous-mêmes et l'oubli habituel de Dieu et du prochain.

Parmi les vices et péchés contraires à la vertu de reli-

gion, il suffira de mentionner : 1° l'idolâtrie formelle, qui consiste à rendre à une créature quelconque le culte suprême qui n'est dû qu'à Dieu ; 2° la participation aux cultes illégitimes établis par l'impiété, l'hérésie, le schisme; 3° l'irréligion, qui comprend toutes les œuvres opposées au respect que l'on doit à Dieu, notamment le *sacrilége*, qui est l'outrage fait à Dieu, dans les personnes, dans les lieux, dans les choses consacrés à son culte; la *simonie*, ainsi nommée de Simon le Magicien, qui le premier voulut acheter les dons spirituels et en faire un objet de commerce ; 4° la superstition, qui a des variétés innombrables, mais dont la plus criminelle est celle qui recourt au démon pour en obtenir des effets merveilleux (magie), la science des choses futures ou cachées (divination), le mal du prochain (maléfice), etc. Vous trouverez facilement dans les livres spéciaux les détails sur cette matière, dans lesquels je ne peux entrer.

D. Oui, et ces détails sont moins nécessaires dans un siècle comme le nôtre, où Satan réussit mieux à perdre les hommes par l'indifférence que par la superstition et la foi aux sorcelleries.

R. Vous pourriez vous tromper : jamais les hommes ne sont plus près de la superstition et de la foi aux sorciers, que quand ils s'éloignent de la foi catholique et de la soumission à l'Église. C'est l'avis d'un auteur contemporain, très-versé dans ces matières, et qui, avant de consoler l'Église par son retour et ses excellents écrits, avait eu le malheur de vivre et d'écrire en incrédule. « Ce qui peut-être n'a pas été remarqué suffisamment au milieu des clameurs intéressées des philosophes, dit M. Collin de Plancy, c'est que les seuls hommes qui vivent exempts de superstitions sont les fidèles enfants de l'Église, parce qu'eux seuls possèdent la vraie lumière. Les douteurs au contraire semblent tous justifier cette grande parole, que ceux qui se séparent de Dieu ont l'esprit fourvoyé ; car, parmi eux, les plus incrédules sont aussi les plus superstitieux. Ils re-

poussent les dogmes révélés; et, comme Johnson, ils croient aux revenants; comme Rousseau, ils ont peur du nombre treize; comme Bayle, ils ont un préjugé contre le vendredi; comme Volney, ils recherchent l'explication des songes; comme Helvétius, ils consultent les tireuses de cartes; comme Hobbes, ils étudient l'avenir dans des combinaisons de chiffres; comme Voltaire, ils redoutent les présages. On a cité un savant de nos jours qui poursuit l'élixir de vie; un mathématicien célèbre qui croit les éléments peuplés par les essences cabalistiques; un philosophe qui ne sait pas s'il croit à Dieu, et qui exécute les cérémonies du grimoire pour faire venir le diable (1). »

L'aveuglement des hommes n'ira jamais jusqu'à se persuader qu'ils sont les plus grands des êtres. Si la vraie religion ne les met pas en rapport avec le Père tout-puissant, ils s'efforceront d'entrer en commerce avec les esprits, les génies, les puissances occultes, et leur sacrifieront au besoin des victimes humaines. Toute la philosophie de Julien l'Apostat ne le préserva pas de ces abominables excès. Dans les embarras que lui créaient la guerre contre les Perses et sa rage contre la religion du Galiléen, il n'hésitait pas à faire égorger des enfants et des femmes pour découvrir dans leurs entrailles le *secret des dieux* (2). Quant

(1) Préface du *Dictionnaire infernal*, 3e édit. (Paris, 1844). — J'ai connu un vieillard plus que nonagénaire, qui depuis cinquante ans ne voulait pas entendre parler de Dieu, mais qui ne se mettait jamais au lit sans avoir adressé au diable une litanie passablement longue et des plus baroques. V. ce que j'ai dit des superstitions contemporaines, *de l'Éducation de l'homme*, ch. 9.

(2) Voy. *Dictionnaire infernal*, art. *Julien*. C'est pourtant de ce monstrueux bigot que le grave Montesquieu a écrit : *Non, il n'y a point eu après lui de prince plus digne de gouverner les hommes*. (*De l'Esprit des lois*, l. XXIV, ch. 10.) Les écrivains catholiques qui ont extrait de Montesquieu de beaux passages en faveur de la religion, auraient mieux fait, ce semble, de relever la phrase que je viens de citer et quelques milliers d'autres. Le christianisme n'a nul besoin des éloges du fameux président, mais il était à propos que les lecteurs chrétiens connussent Montesquieu tel qu'il est dans ses écrits : *un très-honnête homme*, qui se plait à poignarder la religion tout en lui prodiguant des génuflexions et des coups de chapeau.

au petit peuple, une fois qu'on l'a assez abruti pour qu'il ne croie plus ni au Dieu du ciel ni aux démons de l'enfer, il tombe au pouvoir des pires démons, des démons en chair et en os. Sabbat pour sabbat, je préfère le sabbat des sorciers du vieux temps (orgie nocturne de quelques pendards) (1) au sabbat des sociétés secrètes, où l'on prépare l'orgie universelle à la face du soleil, au milieu d'un fleuve de sang.

Encore un coup, l'unique spécifique contre la foi aux démons quelconques, contre les espérances abominables et les œuvres homicides de l'égoïsme, c'est la religion, qui, par la foi et l'espérance chrétienne, nous apprend à aimer Dieu par-dessus tout, et notre prochain comme nous-mêmes.

DEUXIÈME COMMANDEMENT.

« DIEU EN VAIN TU NE JURERAS NI AUTRE CHOSE PAREILLEMENT. »

D. Que nous est-il ordonné et défendu par ce commandement?

R. Il nous est ordonné de rendre au saint nom de Dieu le profond respect qui lui est dû, et par conséquent d'éviter, dans nos paroles et nos actions, tout ce qui est contraire à ce respect, surtout le blasphème, les serments faux, injustes, inutiles, comme aussi l'inobservation des promesses faites à Dieu.

Le blasphème est une parole injurieuse à Dieu, considéré, soit en lui-même, soit dans ses œuvres, surtout dans ses saints.

Le serment ou jurement est un acte par lequel on prend Dieu à témoin qu'une chose est ou qu'on fera une chose.

(1) *Dictionnaire infernal*, art. *Sabbat*.

Pour que cet acte soit religieux et irrépréhensible, il faut que l'on ne jure, comme dit un de nos prophètes, qu'*avec vérité, justice et jugement* (1). Faute de vérité, le jurement est faux; c'est le crime du parjure, qui veut rendre Dieu complice du mensonge. Faute de justice, le jurement est injuste; c'est le crime de celui qui prend Dieu à témoin qu'il veut violer sa loi. Faute de jugement, le jurement est léger, indiscret, et, quoique moins coupable, il n'en est pas moins une irrévérence envers le Saint des saints.

Les promesses à Dieu, dont ce précepte exige l'accomplissement, ce sont principalement les vœux. Le vœu est défini par les théologiens : *Une promesse faite délibérément à Dieu d'une chose possible, bonne, et à laquelle on n'est pas obligé d'ailleurs.*

Laissant aux catéchistes le soin de vous instruire de l'étendue des prescriptions et des défenses contenues dans ce précepte, je m'attacherai, pour ce précepte comme pour les autres, à vous en faire comprendre l'extrême importance sous un point de vue jusqu'ici trop négligé.

Que l'Être infiniment bon, des bienfaits duquel nous tenons l'existence présente et l'espoir d'une vie incomparablement meilleure, ait tous les droits imaginables d'exiger que nous ne déshonorions pas son nom auguste en en faisant un instrument d'iniquité ou un jouet, cela est évident. Mais peut-être ne comprenez-vous pas assez le grand intérêt que nous avons tous à ne voir sortir ce nom de la bouche ou de la plume des hommes, que pour recevoir le tribut du respect universel.

D. Vu nos rapports inévitables avec Dieu, il me semble qu'il faudrait avoir perdu l'esprit pour ne pas voir que nous sommes intéressés à ne pas mécontenter un tel maître, et qu'en voulant exercer notre langue ou notre plume aux dépens du respect qui lui est dû, nous ne ferions que gagner les verges dans le temps et au delà.

(1) Jérémie, IV, 2.

R. Oui; mais il est bon de savoir que, pour nous flageller dans le temps et nous broyer, Dieu n'a nul besoin d'armer contre nous les éléments ou les ministres invisibles de sa justice. Il en agissait ainsi autrefois avec des peuples enfants qui le connaissaient peu. Il ouvrait les écluses du ciel et de l'abîme sur les contemporains de Noé, faisait pleuvoir le feu sur Sodome et Gomorrhe, envoyait ses anges exterminateurs, etc. Mais avec les nations qu'il a daigné instruire et élever lui-même dans la plénitude de la lumière, Jésus-Christ n'a besoin que de leurs discours impies et des œuvres de leurs mains pour les précipiter dans le tombeau, si elles refusent de revenir à sa loi.

Comprenons bien ceci : Les discours blasphématoires que nous décochons contre le ciel n'y montent pas, mais retombent sur nous, s'infiltrent jusqu'à la moelle de nos os, nous brûlent, nous dévorent. Impuissants contre Dieu, ils ont la propriété de dénaturer les hommes, de les changer en monstres. Donnons-en un exemple choisi entre mille.

Que l'auteur du *Génie des religions* et de *Ahasvérus*, trônant dans une des premières chaires de l'instruction publique, apprenne à la jeunesse que toutes les religions sont un rêve ; qu'il s'applique à la faire rire aux dépens du Père éternel, expirant de vieillesse dans la solitude des cieux, de Jésus-Christ se creusant une tombe dans une étoile glacée, de la vierge Marie mourant de misère, de tous nos saints s'agitant dans la poussière du sépulcre et se lamentant de voir leurs espérances frustrées, etc.; vous comprenez que ces sacriléges bouffonneries n'empêcheront pas Dieu de continuer le bienfait de l'existence, du mouvement et de la vie à tous les êtres, même au stupide blasphémateur. Mais la génération qui a ainsi assisté en riant aux funérailles de Dieu et de son Christ, que fait-elle? Elle se fait un culte digne d'elle et de ses instituteurs, le culte de l'orgie sans frein, sans mesure. Et ce culte enfante nécessairement celui de la guillotine; car comment jouir sans travail et sans obstacle, tant qu'on n'aura pas coupé la tête aux

partisans de la vieille religion, de la famille, de la propriété, etc.? Il arrive donc un jour où le pays va s'abîmer dans la fange et le sang, s'il ne se trouve pas un bras capable d'opposer la mitraillade, la fusillade aux nouveaux religionnaires, et d'en jeter les pontifes aux quatre vents.

Concevez-vous maintenant la portée sociale du blasphème, et ce que se préparent les nations chrétiennes qui laissent les éducateurs de la jeunesse sonner, durant près de vingt ans, les funérailles du christianisme?

D. Oui, et il est probable que les anciens législateurs, si rigoureux à l'endroit du blasphème, y voyaient plus clair que nous. Qu'on leur reproche des excès de sévérité, à la bonne heure; mais la liberté du blasphème doit être réservée à l'enfer.

R. Eh bien, croyez qu'il en est de même du mépris des prescriptions divines au sujet du serment et des vœux.

Que le serment, sécularisé comme tout le reste, entre dans le domaine de la politique sans Dieu, et s'y prodigue à toutes les causes; que les hommes d'État en renom comptent le nombre de leurs serments par celui de leurs années, et le nombre de leurs parjures par celui de leurs serments; ce jeu finira mal. Les serments publics faits à telle dynastie, à telle forme de gouvernement, appelleront les serments secrets faits à une dynastie occulte pour l'abolition de tout gouvernement religieux, civil, domestique. On s'est joué des premiers, on ne se jouera pas des autres. Weishaupt et Mazzini ont trouvé le moyen de rendre les serments inviolables.

On se demande comment les ministres de tel État naguère florissant s'acharnent de toute manière à l'égorger par l'irréligion, l'immoralité, la banqueroute et l'anarchie. — C'est bien simple; ces ministres libéraux n'ont d'autre liberté que celle des anciens esclaves, écouter le maître et obéir. Ils n'ont pas à redouter les poignards des amis de la religion, de la moralité et de l'ordre; mais leur père Mazzini a des milliers de poignards prêts à frapper les jureurs in-

fidèles. Il faudra donc que le pays périsse, à moins que Dieu n'y fasse surgir un homme qui le purge des fidèles du poignard.

Que n'a-t-on pas dit, écrit depuis trois siècles, contre les vœux de religion, contre les absurdes violences qu'ils font à la nature, contre les préjudices matériels et les dangers politiques qu'ils créent pour les États ! Eh bien ! messieurs les contempteurs des vœux qui font les saints, prenez-en votre parti : les vœux sont chose inévitable. On les fait au *Dieu des vertus* ou au Moloch du crime. Là où l'on conspue ceux qui s'associent pour prier, pour donner l'exemple du détachement, de la chasteté, de la charité élevées à la plus haute perfection, on s'associe pour conspirer, pour maudire, pour piller, pour corrompre, pour égorger. Quand on a assez ri du *cordon de saint François*, arrive la corde qui traîne les rieurs à l'auge socialiste ou les accroche au réverbère.

Nous aurons beau faire, nous ne pourrons pas prendre le Christ dans nos filets ; mais il est écrit qu'il nous prendra dans les nôtres. *Les nations sont tombées dans la fosse qu'elles avaient faite. Leur pied s'est pris au piége qu'elles avaient tendu dans l'ombre. Le Seigneur révèlera sa justice, en faisant que le pécheur s'enlace dans les œuvres de ses mains. Qu'elles rentrent dans l'enfer de l'oubli, les nations qui oublient Dieu* (1) !

(1) Ps. IX, 16-18.

TROISIÈME COMMANDEMENT.

« Les dimanches tu garderas, en servant Dieu dévotement. »

« Les dimanches messe ouïras... (1[1]e commandement de « l'Église.) »

D. Que nous est-il ordonné par ces deux commandements?

R. De sanctifier le dimanche par la cessation des œuvres dites *serviles*, par l'assistance au saint sacrifice, par les œuvres de la charité chrétienne.

Jour du Seigneur, parce que, dès l'origine du monde, Dieu exigea que les hommes le consacrassent à la mémoire de ses bienfaits et à son service, le dimanche est encore plus *le jour de l'homme;* car à son emploi chrétien est attachée la dignité de notre espèce. En effet, que les masses vouées aux travaux de l'agriculture et des arts mécaniques (c'est-à-dire les quatre cinquièmes au moins de la population) ne sanctifient plus le jour du repos destiné à relever leur âme et leur corps, il n'en faut pas davantage pour les faire rapidement descendre à la condition des esclaves de l'antiquité. On a trop oublié que l'excès du travail et l'absence de toute culture morale avaient tellement dégradé ce qu'on appelait la *seconde espèce d'hommes*, que les philosophes discutaient sérieusement cette question : *L'esclave a-t-il une âme?* Et le plus grand d'entre eux, Aristote, écrivait dans ses livres de la *Politique : Il y a peu de différence entre les services que l'homme tire de l'esclave et de l'animal. La nature même veut la servitude, puisqu'elle fait les corps des hommes libres différents de ceux des esclaves, donnant aux uns la force qui convient à leur destination, et aux autres une stature droite et élevée.*

Que fait-on donc quand on nous interdit, au nom de Dieu, les œuvres *serviles*, un jour sur sept? On nous défend

de retomber dans l'esclavage, de rétablir un ordre de choses qui permettait à quelques millions de citoyens de chômer tous les jours de leur vie aux dépens des dix-neuf vingtièmes de leurs semblables changés en bêtes de service; ordre de choses qui n'a pu être aboli que par le sang du Fils de Dieu, les souffrances et les travaux de son Église. On nous intime une loi vraiment constitutionnelle et conservatrice de notre nature morale et physique, loi que les animaux domestiques eux-mêmes nous rappellent, quand nous l'oublions (1); car, en l'établissant, le Créateur a aussi pensé à eux. *Vous travaillerez six jours,* dit-il, *et vous vaquerez à vos affaires. Mais le septième est le Sabbat du Seigneur votre Dieu : vous ne ferez ce jour-là aucun ouvrage, ni vous, ni votre fils, ni votre fille, ni votre serviteur, ni votre servante, ni vos bêtes de service, ni l'étranger qui demeure parmi vous. Car le Seigneur a fait, en six jours, le ciel, la terre et tout ce qu'ils contiennent, et il s'est reposé le septième jour; c'est pourquoi il a béni ce jour et l'a fait saint* (2).

Je vous conseille de méditer cette loi, soit en elle-même, soit dans le fondement historique que Dieu lui donne, et vous verrez que, sous une forme simple et populaire, elle prescrit tout ce qui est nécessaire et suffisant à la civilisation des hommes.

Obtenez, en effet, d'un peuple que tous ses membres valides emploient les six jours de la semaine à des travaux utiles d'esprit ou de corps, de sorte qu'en jetant un coup d'œil sur leurs œuvres, ils puissent dire, comme l'ouvrier de la création à la fin du sixième jour : *Tout cela est vraiment bon* (3)! Obtenez, de plus, qu'ils emploient le septième jour au souvenir des bienfaits de Dieu; à la médita-

(1) « Le bœuf ne peut labourer neuf jours de suite; au bout du sixième, ses mugissements semblent demander les heures marquées par le Créateur pour le repos général de la créature... Les paysans disaient : Nos bœufs connaissent le dimanche, et ne veulent pas travailler ce jour-là. » Chateaubriand, *Génie du christianisme.*

(2) *Exode,* XX, 9-11.

(3) *Genèse,* I, 31.

tion de ses desseins dans la création des cieux, de la terre et de l'homme; à la pensée du *sabbat* éternellement glorieux qu'il promet à l'abondance des œuvres vraiment *bonnes*, c'est-à-dire conformes à sa loi : n'est-il pas évident que rien ne manquera à la civilisation de ce peuple? Ce n'est point là que vous verrez s'élever des seigneurs sans entrailles, des héros et demi-dieux qui diront à la multitude : Votre destinée est de fouir sans relâche la terre, de travailler la pierre, le bois, les métaux; la nôtre est de jouir. Tant que vous travaillerez, vous aurez la ration nécessaire à la subsistance de l'animal; dès que vos forces seront usées, vous expirerez de faim, ou nous vous ferons jeter aux poissons de nos étangs.

De fait, dans cet ancien monde que notre jeunesse studieuse apprend à admirer avec tout l'enthousiasme de l'ignorance, où trouve-t-on l'ébauche d'une civilisation réelle, si ce n'est chez le peuple juif, qui, par l'observation du Sabbat, conserva intacts les dogmes civilisateurs de l'unité et de la souveraineté de Dieu, de l'unité de la famille humaine et de la fraternité de ses membres?

D. Tout ami de l'humanité vous accordera la nécessité de l'interruption périodique des œuvres *serviles* pour la bonne éducation d'un peuple. Quant à l'assistance au saint sacrifice, il n'y aura pas la même unanimité.

R. Cependant l'un implique l'autre. Le chômage du dimanche une fois admis comme condition nécessaire pour moraliser les hommes, s'ils ne vont pas à l'église, où les conduirez-vous? Vous avez le théâtre, pour les bourgeois; le cabaret, pour le petit peuple. Est-ce bien là que les uns et les autres se passionneront pour les bonnes mœurs et les travaux utiles à la famille, à la commune, à l'État? Les réunirez-vous à l'école communale pour les fortifier dans la lecture, l'écriture, le calcul, le chant des hymnes grivois? Leur lirez-vous les journaux et les romans-feuilletons, si propres à leur inspirer le mépris du chômage religieux et la fureur des chômages du vice?

L'esprit de sacrifice, voilà ce qui élève, ennoblit, perpétue un peuple. Esprit de sacrifice, d'abord, dans les classes supérieures, qui ne doivent voir dans l'exercice des fonctions publiques, dans l'emploi des lumières et de la richesse, qu'un moyen de servir Dieu et de traiter leurs frères comme ils voudraient en être traités; esprit de sacrifice, ensuite, dans les classes inférieures, apprenant à estimer leur condition, qui fut celle du Dieu fait homme, et ne cherchant à l'améliorer que par l'assiduité au travail et le bon emploi de leurs économies : telle est, pour quiconque veut se donner la peine de réfléchir, la source, chez les peuples, de toute grandeur morale et matérielle non sujette à finir par des catastrophes.

Or, je vous le demande, qui peut inspirer à toutes les conditions sociales cet esprit de sacrifice?

R. Il serait bien possible que le Dieu crucifié fût seul capable d'un tel prodige. Et, en effet, on ne peut se dissimuler que, soit dans le passé, soit dans le présent, l'esprit de sacrifice ne se trouve guère que dans les nourrissons de la Croix.

R. Dites plutôt *les nourrissons du sacrifice eucharistique* établi par Jésus-Christ pour perpétuer, à travers les siècles, *la mémoire et la vertu* du sacrifice sanglant de la Croix.

Je ne veux pas reproduire ici la thèse que j'établissais, il y a quelques années, à peu près en ces termes : *Pour les nations chrétiennes qui ont déserté ou déserteront l'école du sacrifice eucharistique, il n'y a pas de milieu : ou rallumer cette fournaise de la charité divine, ou descendre au fond de la fournaise révolutionnaire, et restaurer, sur une gigantesque échelle, les sacrifices humains...; le banquet sacré, où le Dieu-Homme a daigné se faire notre nourriture, ou les repas de l'anthropophagie* (1).

Que pensent-ils aujourd'hui de leurs critiques, ceux

(1) V. *l'Emmanuel, ou le Remède à tous nos maux,* considérat. V-IX.

qui jugèrent alors que je voyais l'avenir sous des couleurs trop noires? L'Angleterre elle-même n'entend-elle pas dans son sein le bruit précurseur des grandes tempêtes sociales? En conjurant la grande nation de « rallumer sur les autels de Saint-Paul de Londres et de Westminster le grand foyer de la charité chrétienne (1), » je ne faisais, comme un illustre pontife des États-Unis, qu'opposer le vœu d'une âme catholique aux sinistres prédictions d'une plume anglicane justement renommée (2).

Livrant donc à vos réflexions le point de vue purement religieux, je reprends la grande question sociale que j'ai posée plus haut, et je vous demande : Si les diverses nuances sociales ne se rencontrent pas, le dimanche et les fêtes de précepte, autour des autels, où pourront-elles se réunir et apprendre qu'elles ne sont qu'une famille de frères, où les petits et les faibles doivent respecter, aimer les forts et les grands, et ceux-ci chérir les faibles, les petits, et leur tendre la main? Je ne vois que l'église et le cimetière pour réunir la masse des hommes ; mais le cimetière n'unit, n'égalise que les morts. L'église est donc l'unique école de fraternité pour les vivants (3). Partout ailleurs les classes

(1) *L'Emmanuel, ou le Remède à tous nos maux*, considérat. VIII[e].

(2) Dans un parallèle du catholicisme et du protestantisme, le célèbre Macaulay n'avait pas craint d'écrire : « L'Église catholique sera encore brillante de jeunesse et de force, quand, un jour, le touriste, parti de la Nouvelle-Zélande, viendra s'asseoir sur une arche brisée du pont de Londres, pour esquisser les ruines du temple de Saint-Paul. » — « Non, il n'en sera point ainsi, répondait naguère l'éloquent archevêque de New-York ; mais plutôt le voyageur néo-zélandais traversera le pont de Londres au milieu des flots de population attirés à Saint-Paul par les dix mille voix qui y chanteront l'hymne ambroisienne pour le retour de la grande nation au sein de l'unité catholique. » Voy. *The decline of Protestantism and its cause*, par M[gr] John Hughes, p. 4, 5 (New-York, 1850).

(3) « L'Église n'est pas seulement, dit M. de Cormenin, la vivante expression de la commune, le siége et le centre de son existence, son cœur et sa tête, et le rendez-vous religieux ; elle est encore le meilleur véhicule de la civilisation. Il ne va, les jours fériés, aucune femme à la mairie, à l'école, au cabaret ; elles vont toutes à l'église. C'est là que, pressées, assises sur les mêmes bancs, elles se voient, elles se rapprochent, elles se connaissent. C'est en lisant dans leurs livres de prières, qu'elles apprennent à ne pas oublier de

sont divisées, et la division appelle l'antipathie et la guerre.

Je comprends que les catéchismes et les homélies de nos Chrysostomes de sacristie n'ont pas un grand attrait pour les amateurs de la littérature ; que nos chants populaires peuvent fatiguer les oreilles assidues à l'Opéra ; que le latin de la messe, de nos proses et de nos hymnes, n'a rien qui plaise aux admirateurs de Cicéron, d'Horace, de Tibulle, d'Ovide, etc., etc., etc. Mais, avec tout cela, vous m'accorderez sans doute que les leçons du prêtre, ses *Dominus vobiscum*, ses *Sursum corda*, etc., valent un peu mieux pour l'éducation d'un peuple que tout ce qui se dit, se chante et se fait dans les réunions au sortir desquelles les cris de mort, les rugissements de l'anarchie mettent en fuite les habitués du théâtre et de la belle littérature, et ne laissent paraître dans les places et les rues que les habitués du sacrifice : le soldat opposant sa poitrine aux ennemis de l'ordre; le prêtre aussi, qui, s'il ne peut désarmer la révolte, porte secours à ses victimes.

D. Je conçois très-bien que la messe serait le meilleur remède aux passions anarchiques ; mais comment faire goûter le remède à des masses livrées au sommeil de l'indifférence religieuse ?

R. C'est à quoi chacun doit s'appliquer par-devers soi en donnant l'exemple de la fidélité aux commandements de Dieu et de son Église. N'a-t-on pas vu naguère quelques saints religieux faire goûter le remède aux habitants du bagne, et des milliers de forçats, transformés par la vertu de la parole divine, purifier leur âme dans le bain de la

lire, ne lisant jamais que là et que cela. C'est là seulement pour la première fois qu'elles mettent leurs chapeaux de paille ornés de frais rubans, leurs fichus de couleur, leurs bonnets de tulle, blanchis et plissés, leurs souliers de cuir, leurs croix d'or, leurs bas de coton, leurs tabliers de soie, et leurs beaux habits des dimanches et des fêtes, et par conséquent qu'elles les usent, et par conséquent qu'elles font aller la fabrication, et se servent des repasseuses, des lingères, des ouvrières, des couturières, des chapeliers, des rubaniers, des drapiers, des cordonniers, des bijoutiers, des bonnetiers, et autres ouvriers, marchands, et gens d'état des villes, etc., etc. » *Entretiens du village*, VII.

pénitence, et aller au banquet eucharistique consolider et consommer l'œuvre de leur régénération morale?

Je crois vous avoir suffisamment prouvé que les masses ne sont point sujettes au sommeil de l'indifférence religieuse, qui ne se trouve guère que dans l'abondance et la variété des jouissances du luxe. Quand elles ne reposent plus sur l'oreiller de la foi et de l'espérance chrétiennes, elles sont debout, l'œil en feu, écoutant les nouveaux maîtres de religion qui leur enseignent leurs droits politiques et sociaux, le droit, entre autres, de jouir sans travailler. C'est à ces prêcheurs des religions nouvelles, autant peut-être qu'au zèle des apôtres de la foi catholique, que nous devrons la cessation, dans les classes bourgeoises, du sommeil de l'indifférence, et la conviction de cette vérité : *Ou nous ramènerons les masses au foyer de la civilisation chrétienne, ou elles nous entraîneront dans la fosse de la barbarie.* La politique européenne aura beau s'ingénier, ruser, elle n'échappera pas au dilemme posé par la politique divine : *Le sacrifice divin, ou les sacrifices humains!*

D. Parmi les moyens de sanctifier le dimanche, vous avez indiqué, en troisième lieu, les œuvres de la charité chrétienne : qu'entendez-vous par là?

R. Charité bien ordonnée commençant par soi-même, j'entends, d'abord, les œuvres nécessaires à l'entretien de la vie de notre âme. Si notre instruction religieuse est insuffisante, faible, superficielle, y suppléer par l'assiduité à l'instruction publique, par les lectures particulières ; la fortifier, lui donner de la profondeur par la méditation. Si notre cœur se laisse envahir par les affections mondaines et le poison du péché, se purifier par le feu de la prière et l'usage des sacrements. Nous occuper ensuite de l'instruction et de l'édification de notre prochain le plus proche ; ne rien négliger pour que les saints jours ne soient pas dans notre famille des jours de scandale et de péché. Enfin, s'occuper du prochain qui n'a pas de proches, ou qui en est délaissé : visiter les pauvres, les malheureux, les instruire,

les consoler; pourvoir, selon nos facultés, à leurs besoins spirituels et temporels; nous rappelant cette parole de Jésus-Christ à ceux qu'il recevra dans sa gloire : *Ce que vous avez fait au plus petit de mes frères, c'est à moi que vous l'avez fait* (1); cette parole aussi de l'Apôtre de la charité : *Celui-là est un menteur, qui dit qu'il aime Dieu et n'aime pas son frère. Celui qui n'aime pas son frère qu'il voit, comment peut-il aimer Dieu qu'il ne voit pas* (2)?

QUATRIÈME COMMANDEMENT (1er de la seconde table).

« TES PÈRE ET MÈRE HONORERAS, AFIN QUE TU VIVES LONGUEMENT. »

D. Que contient ce commandement?

R. Pris, non dans le sens étroit et judaïque de la lettre, mais dans le sens plus large que lui a donné l'esprit chrétien, ce commandement renferme la loi fondamentale de la société domestique, religieuse et civile; loi qui, bien observée, assurerait la tranquillité des individus, des familles, des États, et nous permettrait de passer, en plus grand nombre, et après de longs jours, du sein pacifique de la cité terrestre dans le sein de l'éternelle cité des cieux. Vous n'ignorez pas, en effet, que le catéchisme catholique, dans l'explication de ce précepte divin, nous montre, non-seulement les devoirs des enfants envers leurs pères et mères, et les devoirs de ceux-ci envers leurs enfants, mais aussi nos devoirs envers nos supérieurs quelconques de l'ordre religieux et civil, et les devoirs de tous les supérieurs envers leurs subordonnés.

Le fondement de cette agglomération est visible pour ceux qui ne veulent pas s'aveugler. Dieu n'a jamais connu, ne connaîtra jamais les divisions et séparations que nos sé-

(1) S. Matthieu, XXV, 40.
(2) S. Jean, *Prem. ép.*, IV, 20.

cularisateurs modernes ont voulu établir entre la société domestique, la société religieuse et la société civile. Ces trois choses, pour lui, n'en font qu'une : famille, pouvoir ecclésiastique, pouvoir civil, tels sont les éléments inséparables dont il a voulu former la société humaine, et à l'accord desquels il a attaché la vie des nations. Son plan est des plus simples. Comme il n'a pas voulu que les hommes fussent des êtres indépendants les uns des autres, Dieu s'est toujours servi des pères et mères pour appeler les hommes à l'existence et les initier à la vie de l'âme et du corps; mais, pour que les parents fussent capables de cette fonction divine, il les a subordonnés à deux ministres : l'un, portant le livre de la loi qui ordonne le bien, défend le mal; l'autre, tenant le glaive qui protége la liberté du bien, intimide et punit la liberté du mal. On aura beau chercher : une nation gouvernée par elle-même, sans sacerdoce, sans magistrat, est aussi introuvable qu'une nation où les hommes naîtraient d'eux-mêmes, sans le concours des pères et mères.

Il n'y a donc, devant Dieu, qu'un pouvoir formateur et conservateur de la société : ce pouvoir, c'est le sien, c'est sa paternité, qui est l'unique *source*, comme dit saint Paul, *de toute paternité dans les cieux et sur la terre* (1). Cette paternité, il a daigné y associer trois classes d'hommes : 1° nos pères et mères selon la chair, ministres du pouvoir infini par lequel il veut que nous, qui hier étions un pur néant, des êtres simplement possibles, nous soyons aujourd'hui des hommes doués d'une vie réelle; 2° les pères selon l'esprit, chargés de nous conduire dans le chemin de la vie parfaite et souveraine qui nous est promise; 3° les pères dans l'ordre civil et politique, chargés de nous protéger tant que nous marchons droit, et de nous réprimer et punir, quand nous voulons substituer nos mauvais instincts aux règles de la morale. Ces trois classes de pères, ces *mi-*

(1) *Ép. aux Éphés.*, III, 15.

nistres qu'il a établis pour notre bien (1), Dieu entend que nous les honorions ; et je vous prie de remarquer le choix du mot *honorer*.

D. Vous prévenez une question : Pourquoi, *Tes père et mère honoreras*, au lieu de : *aimeras ?*

R. Parce que l'amour des parents vit dans tous les cœurs non dénaturés ; mais il n'est pas toujours une garantie de l'honneur et du respect dus à l'autorité paternelle. L'amour de la paternité religieuse et politique est également encore naturelle. Nul peuple ne prend en haine son sacerdoce et son gouvernement, tant que des fautes de régime ne l'ont pas jeté dans les convulsions de la fièvre et du délire. Les Orientaux eux-mêmes aiment leur pouvoir politique, bien que l'exercice en soit très-avilissant pour les sujets, et ils ont raison. L'anarchie, si désastreuse chez les chrétiens familiarisés avec l'intelligence et avec l'amour de l'ordre public et des libertés honnêtes, que serait-elle, que produirait-elle chez des peuples habitués à ne craindre que le bâton et le sabre, à ne voir dans la liberté que le droit de faire tout ce qui plaît ? Le despotisme qui les régit a donc cela de bon et d'aimable, qu'il les empêche de s'entre-dévorer. Ce qui perd le pouvoir dans le cœur des peuples, ce sont ses faiblesses, ses lâches complaisances envers les ennemis du bien. Pour vaincre l'indifférence et changer le mépris public en enthousiasme, il n'a qu'à passer en des mains capables de remplir sa mission divine : rassurer les bons, faire trembler les méchants.

Il n'était donc pas nécessaire de commander aux inférieurs l'amour du pouvoir, mais il importait fort de prémunir celui-ci contre les périls que lui crée l'amour aveugle des subordonnés. En effet, que de pères et de mères ont perdu leurs enfants et se sont perdus eux-mêmes, devant Dieu et aussi devant les hommes, en ne remplissant pas ou en remplissant mal les devoirs saints et sévères de la pater-

(1) *Ép. aux Rom.*, XIII, 1-4.

nité, de peur de contrister leur progéniture et de perdre son affection ! Que de pasteurs se sont précipités dans l'abîme avec leurs troupeaux, parce qu'ils ont oublié que Dieu les envoyait, non pour gagner l'affection des hommes, mais pour conquérir les hommes à sa loi, et s'opposer *comme une colonne de fer* et *un mur d'airain* à toutes leurs volontés coupables (1) ! Que de princes et de magistrats, par le désir d'une vaine popularité, ont laissé leurs États marcher à la ruine, et ont concouru eux-mêmes à cette œuvre de mort !

C'est pour prévenir ces criminelles faiblesses que, par le quatrième commandement, Dieu a voulu que le pouvoir de la paternité fût honoré de tous et tenu pour inviolable, tant par ceux qui l'exercent que par ceux au profit de qui il s'exerce, attendu que le pouvoir n'est ni la propriété de ses dépositaires, ni une concession de leurs inférieurs, mais une charge, une délégation divine établie pour le bien de tous. Il a voulu que les supérieurs quelconques, pères, mères, maîtres, maîtresses, prêtres, magistrats, comprissent bien que leur devoir est, non de subir les volontés de leurs inférieurs, mais de les diriger au but qu'il a lui-même assigné à toutes les volontés humaines, et qu'ils sont grandement coupables quand ils laissent diminuer et avilir dans leurs mains le principe de tout ordre, de toute liberté honnête? Qui ne voit, en effet, que le désordre, la licence, et par conséquent la mort, entrent dans la famille, dans la religion, dans l'État, dès que l'autorité y dort ou devient par sa faiblesse le jouet de tous?

D. Il importe sans doute que le pouvoir soit respecté; mais pour cela faut-il rétablir aussi nettement que vous le faites la théorie du *pouvoir divin* et du *gouvernement paternel*, théorie que l'école dite libérale conspue, abhorre, vous ne l'ignorez pas, comme le foyer du despotisme ?

R. Oui ; et vous devez voir que, par ses œuvres, aussi

(1) Jérémie, I, 18.

désastreuses que ses théories sont fausses, l'école libérale contribue infiniment plus que les théologiens et les philosophes catholiques à nous ramener aux vrais principes sur l'origine et la mission du pouvoir. Nul mieux qu'elle n'a mis en lumière ces deux axiomes du bon sens chrétien : *Le pouvoir est nécessairement l'une de ces deux choses : ou le droit de protéger le bien et de réprimer le mal, au nom de Dieu et des consciences amies de la justice, ou le droit pour les plus forts d'ordonner ce qui leur plaît et d'assommer ceux qui résistent. — Tout gouvernement qui n'est pas le père d'un peuple en est l'ennemi.*

Les libéraux modérés sont partis, comme je l'ai prouvé ailleurs, de ce principe qui est l'âme de l'*Esprit des lois :* « La société étant l'œuvre de la libre volonté des hommes, le pouvoir qui la gouverne, pour n'être pas oppresseur, doit sortir du suffrage des citoyens et se faire l'exécuteur de leurs volontés, si sujettes qu'elles soient au changement (1). » Le principe une fois admis, il a fallu en accorder au libéralisme radical l'irrécusable conséquence : le suffrage universel. Celui-ci, exploité par le radicalisme, a eu pour résultat de rendre le gouvernement impossible et de préparer l'avénement des scélérats qui trônent dans les sociétés secrètes. C'est ainsi que le libéralisme dit modéré s'est partout fait l'aveugle introducteur des misérables qui ne voient dans l'exercice du pouvoir que la liberté du pillage et de l'orgie sur les ruines de la moralité et de la prospérité publique.

Accuser les défenseurs du *caractère divin et paternel* du pouvoir de soutenir le despotisme, c'est une stupide calomnie, puisqu'ils sont les seuls qui assignent des limites inviolables au pouvoir, en lui donnant pour règle de ne jamais ordonner ce que Dieu défend, ni défendre ce qu'il ordonne. Cette garantie, qui est la première et la meilleure de toutes, n'empêche pas les organes légitimes d'une nation

(1) V. *la Science sociale,* liv. 1, ch. 2, 3.

de s'en donner d'autres dans les lois fondamentales qui règlent, pour chaque État, la transmission du pouvoir et la forme de son exercice. L'Église catholique reconnaît et bénit toutes les formes de gouvernement, mais elle ne doit pas souffrir que le peuple, qui jouit du droit d'élire ses chefs, prétende créer le pouvoir lui-même, ni qu'il le dégrade, qu'il le perde et se perde lui-même, en disant à ses élus : « Nous vous établissons nos souverains, à charge de n'ordonner que ce qui nous plaira, et sous la réserve de vous renvoyer dès que vous suivrez d'autre règle que notre bon plaisir. » Elle enseignera toujours ce que Jésus-Christ lui a ordonné d'enseigner : — que la nation qui élit ses souverains ne crée pas plus la souveraineté que l'homme qui entre dans le mariage et devient père ne crée la paternité ; — que le magistrat investi du pouvoir suprême et l'individu devenu père tombent inévitablement sous les prescriptions de la loi divine, qui a fixé les devoirs généraux du pouvoir politique et du pouvoir domestique ; — que le devoir immuable du souverain et du père est, non de flatter les volontés capricieuses de leurs inférieurs, mais de les détourner du mal et de les diriger au bien, tels que l'un et l'autre sont connus de toute conscience chrétienne suffisamment éclairée ; — que toute volonté qui s'oppose à l'accomplissement de ce devoir *résiste à Dieu même et encourt la réprobation* du Père des pères, du Souverain des souverains (1).

Est-ce là, je vous le demande, diviniser le despotisme et anéantir les libertés légitimes d'un peuple ?

D. Non, cela ne tend qu'à détruire la liberté des factieux, qui voudraient se faire octroyer par la populace le droit d'opprimer et d'exploiter le vrai peuple.

R. Cela est évident. Aussi croyez que le moins populacier des gouvernements sera toujours le plus populaire. Qu'est-ce en effet que le peuple, mot dont on abuse tant ? C'est la grande masse des âmes droites et honnêtes qui, de-

(1) *Ép. aux Rom.*, XIII, 2.

puis le grand seigneur jusqu'au pauvre journalier, remplissent fidèlement les devoirs de la famille et du citoyen, se livrent paisiblement, dans les champs ou dans les villes, à des occupations nécessaires, utiles, ou du moins innocentes, usent honorablement d'une aisance honorablement acquise, ou ne songent à l'acquérir que par des moyens irréprochables. Qu'est-ce que la populace, soit le peuple des révolutions? C'est la sentine de toutes les conditions sociales, l'armée des vauriens; elle a pour état-major les débauchés et les déconfits des classes supérieures, qui, ne pouvant échapper à la misère et à l'abjection que par l'exercice du pouvoir, visent au pillage de la richesse publique et des fortunes privées, sous le nom de réformes politiques et sociales; elle a pour soldats cette tourbe de fainéants sans mœurs, n'espérant que dans le désordre, ne réclamant le droit au travail et à l'assistance que pour jouir sans travailler. Tenir le glaive incessamment levé contre cette armée du vice et du crime, en empêcher l'organisation, le recrutement, en diminuer le nombre : tel est le devoir de tout bon gouvernement. Mais savez-vous quel est le moyen le plus efficace d'augmenter le vrai peuple et de diminuer la populace? C'est de faire aimer la famille et honorer le pouvoir paternel, sans lequel il n'y a pas de famille.

La famille est le moule irremplaçable dans lequel se forme et se conserve l'homme vertueux. Règle générale : nous ne sommes toute notre vie que ce que nous a faits la famille, et nous ne valons qu'en proportion de notre amour pour elle. Il n'y a que trois hommes qui s'ennoblissent et s'élèvent en sortant de la famille : le prêtre, le religieux et le soldat : pourquoi? parce qu'ils sacrifient les jouissances et les intérêts que leur offre une famille particulière à la prospérité et à la sécurité morale et matérielle de toutes les familles.

Le sacerdoce ne peut pourvoir suffisamment à l'éducation religieuse des enfants qu'autant qu'il obtient le concours des pères et des mères, des instituteurs et institutri-

ces de la jeunesse; et voilà pourquoi il doit exercer la plus haute influence et dans l'acte constitutif de la famille, le mariage, et dans ce qui décide de l'avenir des enfants et de la famille, l'éducation. Séculariser le mariage et l'éducation, c'est le chemin le plus court à l'abolition de la famille.

Le pouvoir politique n'a pas, dans l'ordre civil, de meilleur appui, de plus fidèle gardien des traditions d'honneur, de dévouement au prince, à la patrie, que le sanctuaire domestique. Tout ce qu'il ôte à l'esprit de famille et à l'autorité paternelle est acquis à l'esprit révolutionnaire. On ne fera jamais de bons citoyens avec de mauvais fils. Ceux-ci ont toujours été et seront toujours les plus actifs prêcheurs et fauteurs des perturbations politiques; et quand la populace les a portés au pouvoir, ils ne manquent jamais d'en user à la plus grande gloire de la populace, en travaillant à détruire ce qu'ils appellent le *despotisme paternel et clérical*, l'*esprit misérable de famille et de clocher*. Or, quand, par le mépris de l'esprit de famille et de clocher, un pays se peuple de grands et de petits patriotes qui ne croient plus qu'au droit et au devoir de gouverner la patrie, le pays est perdu, s'il ne s'y rencontre pas un bras assez fort pour enchaîner les patriotes et travailler, avec le pouvoir religieux, à restaurer le foyer de la vie sociale sur son éternelle base : *Tes père et mère honoreras, afin que tu vives longuement.*

Vous pouvez maintenant vous faire une idée juste du premier commandement de la seconde table, et saisir son rapport avec celui de la première : *Un seul Dieu tu adoreras*, etc.

D. Vous voulez dire probablement que le respect pour les pères visibles est le fondement de l'ordre social, comme l'adoration et l'amour du Père invisible est le fondement de l'ordre religieux.

R. Oui; ôtez la foi au Dieu créateur, conservateur, révélateur, seul digne de notre adoration et de notre amour,

vous aurez autant de dieux qu'il plaira à l'homme d'en inventer, et vous appelez l'athéisme, qui dira : Plus de dieux, plus de religion! De même que, par le désaccord et l'opposition qu'on sèmera entre eux, les trois pouvoirs que Dieu a chargés de procréer et de conserver l'ordre social tombent dans le mépris, vous verrez surgir autant de pouvoirs qu'il en faudra pour conduire la société à la mort par le chemin sanglant de l'anarchie.

Ces deux commandements sont donc fondamentaux. Tous nos devoirs sociaux ont leur base et leur règle dans notre soumission respectueuse à l'autorité sociale, comme cette soumission a son principe et sa règle dans nos devoirs religieux, qui se résument tous dans l'adoration et l'amour de Celui qui est la source de toute autorité.

En d'autres termes : nous ne serons jamais envers nos égaux et nos subordonnés que ce que nous sommes envers nos supérieurs légitimes, et nous ne sommes envers ceux-ci que ce que nous sommes envers Dieu. Celui qui n'a pas appris à s'humilier amoureusement sous la volonté infiniment sage et toute-puissante du Père céleste, du Pontife des pontifes, du Roi des rois, ne saura jamais obéir à ses lieutenants dans la famille domestique, religieuse, politique.

Or l'enfant que l'orgueil rend insoumis à ses parents est un mauvais frère qui prêche la désobéissance et déteste ceux qui ne travaillent pas avec lui à la ruine de la maison.

L'homme qui s'insurge contre le pouvoir religieux n'a qu'un but : l'usurper. S'il ne prêche pas une fausse religion, il fait pis encore, en prêchant le mépris de toute religion.

Le factieux, ennemi du pouvoir politique, ne pousse ses concitoyens à la révolte que pour les asservir.

CINQUIÈME ET HUITIÈME COMMANDEMENT.

« HOMICIDE POINT NE SERAS, DE FAIT NI VOLONTAIREMENT. — FAUX TÉMOIGNAGE NE DIRAS, NI MENTIRAS AUCUNEMENT. »

D. Pourquoi unissez-vous ces deux commandements?

R. Avant de vous montrer l'intime rapport qui lie ces deux commandements, je vous prie de remarquer celui qui les unit au quatrième.

Vous avez pu comprendre que la raison première et finale du quatrième commandement, c'est le bienfait de la vie, de sorte qu'on peut le traduire ainsi : *Si vous voulez jouir dans le temps et au delà du don de la vie, honorez ceux dont j'ai voulu me servir pour vous le communiquer, vous le conserver, et vous apprendre à en faire un bon emploi.*

Eh bien, le don divin de la vie, dont Dieu exige, par la quatrième parole du Décalogue, que nous honorions les ministres, il veut par les paroles suivantes, notamment la cinquième et huitième, que nous le respections et aimions dans tous ceux à qui il lui a plu de le communiquer. C'est comme s'il disait : Je suis le Dieu vivant, auteur et propriétaire de toutes les vies humaines; nul homme n'entre dans la vie, si je ne lui en ouvre les portes. Malheur donc à l'homme qui (hors les cas déterminés par les lois non opposées à la mienne) osera ravir à l'un de ses frères le don de mon amour !

Or l'*homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu*, nous dit Jésus-Christ. Il y a donc deux vies en nous : la vie physique, qui consiste dans l'union du corps à l'âme, union qui tient partie à des liens mystérieux que Dieu seul connaît et conserve, partie à des causes connues et auxquelles nous devons pourvoir, telles que la respiration, l'alimentation, etc. Il y a la vie spirituelle, qui consiste dans l'union de l'âme à Dieu, union produite, dans l'homme régénéré, par les vertus surnatu-

relles de foi, d'espérance, de charité, et qui s'entretient et s'accroît par les moyens de sanctification établis par le Sauveur. — Ai-je besoin de vous prouver que telle est, pour les chrétiens, la notion complète de la vie humaine?

D. Non; cette notion est le corollaire de vos explications soit du premier commandement, soit du Symbole des apôtres.

R. Eh bien, de ce qu'il y a deux vies dans l'homme, il résulte qu'il y a deux homicides, l'un physique, l'autre spirituel. On n'est pas seulement homicide quand on prive un homme des aliments et des soins indispensables à sa vie, quand on mêle à sa nourriture du poison, ou qu'on brise par la violence les liens qui unissent son corps à l'âme; on est encore homicide quand, par une criminelle indifférence, ou de propos délibéré, on prive un homme des moyens d'éducation religieuse indispensable à la vie de son âme; quand on mêle volontairement le poison de l'erreur à sa nourriture spirituelle; quand, par la séduction ou la violence, on s'efforce de lui ravir le don de la foi, germe de toute vie chrétienne; le don de l'espérance, qui en est la fleur et la condition de toute activité dans le bien; le don de la charité, dont il est écrit : *Celui qui n'aime pas demeure dans la mort* (1).

Il suit encore de là que l'homicide spirituel, le meurtre du prochain dans son âme, l'emporte de beaucoup par sa nature et ses suites sur l'homicide corporel, à raison de l'immense supériorité de l'âme sur l'organisme qui lui est uni. La destruction lente ou violente d'un corps humain vivant, par l'œuvre de l'empoisonneur ou de l'assassin, est sans doute une chose digne de l'horreur de Dieu et des hommes; mais, après tout, le mal réel fait à la victime et à ses proches est-il aussi grand que si, au lieu de détruire le corps, le meurtrier avait perdu l'âme en lui faisant goûter le poison de l'erreur et du vice? Dans le premier cas, le

(1) S. Jean, *Prem. ép.*, III, 14.

coupable n'a fait qu'avancer de quelques jours la dernière heure de sa victime. Si celle-ci était prête à paraître devant Dieu, n'a-t-elle pas lieu de se réjouir? Si elle était dans l'égarement, l'aiguillon de la mort ne l'aura-t-il pas ramenée? En tombant même instantanément sous le poignard, ne peut-elle pas avoir poussé ce cri du cœur auquel Dieu ne résiste pas : *Pardonnez-moi comme je pardonne?* Enfin, dans l'hypothèse la plus désolante, elle est désormais à l'abri du plus terrible des maux, l'offense de Dieu. Le plus important sans doute est de ne pas nous perdre; mais, ensuite, c'est d'aller le moins bas possible dans le lieu de perdition.

Dans le meurtre spirituel, au contraire, on ne fait pas seulement une victime, on crée un meurtrier; car il est rare qu'une âme pervertie n'en pervertisse pas d'autres, qui à leur tour propageront le mal, et prépareront ainsi à ses premiers semeurs une effroyable moisson de vices et de crimes. Enfin, donner la mort à une âme, n'est-ce pas préparer au corps qui lui est uni la plus terrible des morts, celle qui durera éternellement? C'est ainsi que l'homicide spirituel implique encore l'homicide corporel et constitue le crime de *scandale*, crime dont Jésus-Christ n'a jamais parlé sans l'accabler d'anathèmes.

D. Et qu'entend-on par scandale?

R. On entend *toute parole, toute action qui tend à la ruine spirituelle du prochain.* Or je vous montrerai que le pire des scandales est celui qui se donne par la parole, et que toute action scandaleuse implique un mensonge. Mais je pense que vous avez déjà saisi l'étroit rapport qu'il y a entre le cinquième et le huitième commandement.

D. Ce rapport peut exister, mais il me paraît bien métaphysique. Ne craignez-vous point de diminuer l'horreur pour le scandale en l'identifiant avec le mensonge, chose qu'on se permet si facilement?

R. Ce qui perd les hommes, ce qui a fait dire au Sauveur : *Malheur au monde à cause de ses scandales!* c'est

précisément cette facilité à mentir ; et vous allez voir qu'en bannissant du monde le mensonge, on y anéantirait le scandale.

L'âme vit de son union avec Dieu, et cette union, nous dit le créateur et sauveur des âmes, vit de *toute parole qui sort de la bouche* de la vérité suprême. *Si vous persévérez dans ma parole,* nous dit-il encore, *vous serez vraiment mes disciples ; vous connaîtrez la vérité, et la vérité vous délivrera* (1). Nous ne sommes en effet dans le chemin de la vie qu'autant que, considérant les choses dans leur véritable jour et en les estimant ce qu'elles valent devant Dieu, nous nous appliquons *à pratiquer la vérité dans la charité* (2). Le mensonge, par là même qu'il est opposé à la vérité, est donc le poison de l'âme. Il y a sans doute une foule de mensonges qu'on appelle avec raison *légers*, parce qu'ils ne vont pas à nier ou corrompre les vérités nécessaires à la vie morale ; mais ce qui n'est pas léger, c'est la tendance naturelle du mensonge quelconque à fausser la vue de l'esprit, à lui faire prendre le vrai pour le faux, le faux pour le vrai. Aussi l'éternelle Sagesse nous dit-elle : *La bouche qui ment tue l'âme* (3).

Si ces principes vous paraissent métaphysiques, il ne faut pas en être surpris, puisque, notre âme étant chose très-métaphysique, les lois de sa vie doivent l'être également. Tout cela va s'éclaircir à la lumière des faits.

D'où sont venus tous les scandales, toutes les ruines spirituelles et autres, tous les maux qui ont désolé et qui désolent encore le genre humain ? Du père du mensonge, et de ceux qui ont travaillé et travaillent encore à perpétuer son œuvre. *Votre père, c'est le démon,* disait à ses contradicteurs celui qui est venu détruire l'œuvre du mensonge, *et vous voulez réaliser les désirs de votre père. Celui-là était homicide dès le commencement, et il n'a point*

(1) S. Jean, VIII, 31, 32.
(2) S. Paul, *Ép. aux Éphés.*, IV, 15.
(3) *Sagesse*, I, 11.

persévéré dans la vérité, parce que la vérité n'est point en lui (1). *Quand il profère le mensonge, il parle de son propre fonds, parce qu'il est menteur, et le père du mensonge* (2).

Allez au fond de toutes les habitudes vicieuses, de tous les crimes privés et publics ou nationaux, vous y trouverez infailliblement un mensonge. Qu'est-ce qui fait l'homme immoral, le voleur, l'assassin, etc.? C'est une parole mensongère qui a, sinon détruit, du moins altéré et corrompu dans son âme la notion du bien et du mal. *C'est du cœur,* nous dit encore Jésus-Christ, *que sortent les mauvaises pensées, les homicides, les adultères, les fornications, les vols, les faux témoignages, les blasphèmes* (3). Or qu'est-ce qui allume et entretient dans le cœur le feu des passions criminelles? C'est toujours un mensonge formel ou implicite qui égare l'âme et lui fait voir le bien dans le mal, le mal dans le bien. Je vous ai dit qu'on scandalise par paroles ou par action; mais que le pire des scandales est celui de la parole, et que d'ailleurs il est presque inséparable de l'action scandaleuse. Expliquons cela.

Quiconque fait le mal devant un enfant, lui dit, par le fait même, que le mal est un bien, car l'enfant est naturellement porté à tenir pour bien tout ce qu'il voit faire à plus grand que lui. Et voilà sans doute pourquoi Jésus-Christ parle à peu près dans les mêmes termes du scandale donné aux enfants et du crime de Judas. Il dit du premier : *Il est nécessaire qu'il y ait des scandales; cependant malheur à l'homme par qui le scandale arrive... Celui qui aura scandalisé un de ces petits qui croient en moi, il eût mieux valu pour lui qu'on l'eût jeté à la mer avec une meule au cou.* Il dit de l'autre : *Le Fils de l'homme, il est vrai, s'en va (à la mort), selon qu'il est écrit de lui; mais*

(1) Paroles qui indiquent la cause de la chute de l'archange rebelle, et dont le sens me paraît être celui-ci : *Il n'a pas persévéré dans l'amour de la vérité, parce qu'il n'était pas la vérité* (orgueil).

(2) S. Jean, VIII, 44.

(3) S. Matthieu, XV, 19.

malheur à l'homme par qui le Fils de l'homme sera trahi! Il eût été bon à cet homme-là de n'être pas né(1).

Celui qui donne l'exemple du mal à l'adulte qui a la connaissance distincte du bien et du mal, est très-coupable sans doute; car il le porte au désordre, d'abord par l'appel fait aux sens, et ensuite par cette parole tacite : Ce mal n'est pas si grand que tu le crois. Mais le scandale est bien autrement funeste quand, par le venin de la parole, on corrompt la conscience de cet adulte, et on lui fait approuver, justifier le mal. Dans le premier cas, si le scandalisé tombe dans le crime, il lui reste du moins la lumière qui, en l'éclairant sur son malheureux état, l'invite à en sortir et le dispose au repentir par le remords. Il a perdu la charité, mal immense, mais il conserve les deux premières conditions de la vie spirituelle : la foi, l'espérance. Quand, au contraire, le souffle infernal de l'erreur a éteint ces deux flambeaux, l'âme demeure tranquille dans le mal; la tranquillité dans le mal produit la joie dans le mal, la joie dans le mal produit la rage du mal. Or, quand une âme en est là, croyez bien que sa résurrection est le chef-d'œuvre de la miséricorde infinie.

Voyez-vous maintenant un peu plus clair dans le rapport du mensonge avec l'homicide spirituel ?

D. Oui, et j'incline même à penser qu'on supprimerait l'homicide corporel en supprimant le mensonge.

R. Rien de plus vrai. Que sont ces grandes et tant meurtrières commotions sociales qu'on appelle révolutions ? Ce ne sont jamais que des mensonges entrés assez avant dans l'âme des peuples pour qu'ils essayent de les réaliser. Pour ne pas remonter plus haut, quelle fut la cause première et

(1) S. Matthieu, XVIII, 6, 7; XXVI, 24. — Celui qui chercherait le motif de cette assimilation de l'infanticide spirituel au déicide, le trouverait dans ces paroles du Sauveur : *Celui qui reçoit un de ces petits enfants en mon nom, me reçoit* (XVIII, 5). Jésus-Christ vit, règne dans l'âme innocente de l'enfant; celui qui y introduit l'amour du mal, la plus terrible des morts, y *crucifie* donc *de nouveau le Fils de Dieu* (*Hébr.*, VI, 6), et mérite de partager le sort de l'infâme disciple.

principale des horribles guerres religieuses et civiles qui firent de 1525 à 1648 une époque de sang et de ruine? Ce fut indubitablement ce mensonge accrédité par Luther et les siens : *L'Église catholique est l'œuvre de l'Antechrist; que tous, princes et peuples, prennent donc la Bible et se hâtent de reconstruire la religion de Jésus-Christ sur les ruines de l'abominable papisme!*

Nos premières révolutions politiques, filles de nos révolutions religieuses, ont-elles été autre chose qu'un violent et sanguinaire effort vers la réalisation de l'absurde roman du *Contrat social*, issu lui-même du roman de l'*Esprit des lois*? Enfin que veulent les légions sauvages de la démagogie? Réaliser l'infernal roman de Weishaupt, de Mazzini, de Proudhon, etc.

Que conclure de ces expériences en grand que l'Europe a faites de la liberté du mensonge?

D. On en pourrait conclure, ce semble, que ces expériences sont suffisantes, et qu'après tout, la liberté pour les hommes de vivre en bons chrétiens est préférable à la liberté de quelques romanciers orgueilleux qui, sciemment ou non, poussent les multitudes au carnage, en les passionnant pour des chimères.

R. Oui, il est temps que les dépositaires du pouvoir comprennent le rapport intime qui existe entre le cinquième et le huitième commandement, et qu'ils soient bien convaincus que la liberté du mensonge et du scandale est inséparable de la liberté de l'homicide.

Avant de passer aux autres commandements de la seconde table, il importe de rappeler ici le précepte général qui est l'âme de tous les autres et la *plénitude de la loi*, selon saint Paul; *car*, dit-il, *ces paroles : Tu ne seras pas adultère, tu ne seras pas homicide, tu ne déroberas pas, tu ne diras pas de faux témoignage, tu ne convoiteras pas; et tous autres commandements, se récapitulent dans cette parole : Tu aimeras ton prochain comme toi-même* (1).

(1) *Ep. aux Rom.*, XIII, 9, 10.

En effet, si le respect pour l'autorité est le fondement de l'ordre social, comme nous l'avons vu dans le quatrième commandement, il est clair que ce respect ne sera qu'illusoire ou bassement servile, tant qu'il ne sera pas religieux, filial, animé par l'amour et fondé sur cette considération, que les dépositaires de l'autorité sont envers nous les ministres de la bonté divine.

Quant aux cinquième et huitième commandements, il est également visible qu'on n'observera jamais bien les défenses contenues dans la lettre, si l'on n'entre pas dans le sens que l'esprit chrétien nous a révélé sous l'écorce de la lettre : *Quiconque hait son frère est homicide* ; d'abord homicide de lui-même, attendu que *celui qui n'aime pas reste dans la mort ;* ensuite homicide de son prochain, car la haine produit la haine, et, quand la haine a tué les âmes, elle tend à détruire les corps.

Donc le vrai moyen d'éviter le mal du prochain et le nôtre, c'est de travailler à son bien et au nôtre, en prenant pour règle cette loi de Jésus-Christ, loi qu'il a reproduite sous ces trois formes : *Vous aimerez votre prochain comme vous-même. — Tout ce que vous voulez* (raisonnablement) *que les hommes fassent pour vous, faites-le pour eux. — Le commandement nouveau que je vous donne* est *que vous vous aimiez entre vous, comme je vous ai aimés* (1).

En méditant ces trois courtes phrases, vous y découvrirez les conditions indispensables de la vie éternelle pour les individus et de la vie temporelle pour les peuples chrétiens. Vous verrez que le peuple qui comprendrait bien ces phrases et les observerait pourrait jeter au feu toutes ses lois, et que toutes les lois du peuple qui a mis en oubli ces phrases ne serviront qu'à le conduire au feu.

(1) S. Matthieu, VII, 12; XXII, 39. — S. Jean, XIII, 34.

SIXIÈME ET NEUVIÈME COMMANDEMENT.

« LUXURIEUX POINT NE SERAS DE CORPS NI DE CONSEN-
« TEMENT. »
« L'ŒUVRE DE CHAIR NE DÉSIRERAS QU'EN MARIAGE SEU-
« LEMENT. »

D. Quel rapport y a-t-il entre ces deux commandements et ceux qui les précèdent?

R. Ce rapport, le voici. Par les trois premiers commandements, il nous est ordonné d'adorer, d'aimer, de respecter et d'imiter par-dessus tout celui qui est la source première de la vie et son dispensateur suprême; — par le quatrième, d'honorer et d'aimer les ministres dont Dieu se sert pour nous communiquer et conserver le bienfait de la vie; — par le cinquième et le huitième, de respecter et d'aimer dans tous ceux qui l'ont reçu le bienfait de la vie; — par le sixième et le neuvième, il nous est défendu de déshonorer en nous le don divin de la vie, en en souillant et violant les lois.

Le Père infiniment pur et bon qui nous a créés à son image et ressemblance, qui nous a régénérés par le sang du Verbe fait chair et les dons de l'Esprit sanctificateur, afin de nous donner accès un jour au *torrent de volupté divine où s'enivrent les habitants des cieux* (1), ne veut pas que nous perdions à jamais cette âme et ce corps *rachetés à si grand prix* (2), en nous laissant aller aux ignobles appétits qui nous sont communs avec la bête. Par la défense qu'il nous fait des affections impures et de ce qui les provoque, il tient à s'épargner et à nous épargner l'affreux spectacle de notre dégradation dans le temps et dans l'éternité, spectacle qu'il a peint lui-même dans ces paroles : *L'homme, que j'avais*

(1) Ps. XXXV, 9.
(2) *Prem. ép. aux Cor.*, VI, 20.

couronné de gloire et d'honneur, et élevé au-dessus des œuvres de mes mains, s'est ravalé jusqu'à l'animal sans intelligence et lui est devenu semblable. Ce chemin les conduit à la ruine, et pourtant ils s'y complaisent. Ils descendront comme un vil troupeau dans l'abîme, et la mort en fera sa pâture (1).

Croyez-vous que Dieu se montre trop sévère en exigeant que nous conservions le rang sublime qu'il nous a assigné dans la création, et que nous ne tombions pas au-dessous des brutes en voulant vivre comme elles ?

D. Au point de vue chrétien, le précepte est sans doute très-juste ; mais, hélas ! *si l'esprit est fort, la chair est faible*, et l'obligation pour l'homme de vivre en pur esprit soulève naturellement cette question : *Qui donc pourra être sauvé* (2) ?

R. Puisque vous citez la question des disciples, vous connaissez la réponse du Maître : *Quant aux hommes, cela est impossible; mais pour Dieu tout est possible*(3). Or Dieu, qui est trop juste et trop bon pour nous commander l'impossible, a mis nos organes sous l'empire irrésistible de l'âme, et celle-ci ne sera jamais vaincue que quand elle voudra l'être. *Tes appétits sont sous toi*, *et*, si tu veux, *tu les domineras* (4), disait Dieu à Caïn agité par une passion non moins impérieuse que celle de la luxure. Croyez-le bien, cette âme humaine, assez grande pour embrasser d'un coup d'œil l'univers et s'élever de là, en un clin d'œil, au-dessus des cieux visibles ; cette âme assez forte pour dire à son organisme : Je veux que tu abattes cette montagne ou que tu la perces de part en part ; cette âme qui, chaque jour, dit à cet organisme : Va te mettre à la bouche de ce canon, à la pointe de ces baïonnettes, et garde-toi de laisser paraître le moindre frisson ! cette âme, dis-je, a cent

(1) Ps. VIII, 6, 7 ; XLVIII, 13-15.
(2) S. Matthieu, XIX, 25.
(3) *Ibid.*, 26.
(4) *Genèse*, IV, 7.

fois plus de force qu'il n'en faut pour dire au corps le plus inflammable : Je te défends ces bestialités, et, si le sang te fait la guerre, j'ai plus d'un moyen d'en diminuer la masse et l'ardeur.

Mais, pour que l'âme déploie cette force, il est nécessaire qu'elle vive ; or elle vit de la pensée de la vie véritable, c'est-à-dire de la considération habituelle de sa sublime destinée. Qu'elle se place au point de vue évangélique, le seul qui éclaircisse le mystère de notre origine et de notre fin ; qu'elle se persuade bien qu'elle entre dans ce monde périssable, non pour y jouir, mais pour combattre et y acquérir quelque droit aux jouissances éternelles qui l'attendent dans un monde meilleur. — Qu'elle s'anime aux efforts nécessaires pour cela par la méditation, et de l'éternel royaume promis aux âmes chastes qui *ont su réduire leur corps en servitude*, et des éternelles ignominies et douleurs où se précipitent les âmes assez viles pour se mettre à la remorque de leur chair ; — qu'une âme, dis-je, se nourrisse de ces salutaires pensées et recoure aux remèdes que Jésus-Christ a établis pour aider au triomphe de l'esprit sur la chair ; toutes les impossibilités de la continence s'évanouiront pour elle, ne seront plus que ce qu'elles sont en réalité : le rêve des âmes pourries.

Si vous jugiez ces dernières paroles trop dures, je pourrais vous les montrer, à peu près textuellement, dans des écrits qui font autorité pour les libertins.

D. Je crois en effet avoir lu quelque chose de semblable dans le citoyen Jean-Jacques.

R. Oui, et dans des écrivains encore plus éhontés que l'auteur d'*Héloïse* et des *Confessions*. Mais j'ai à cœur d'être bref sur cette matière, et voici les sujets de méditation philosophique que je me borne à vous offrir sur les sixième et neuvième commandements.

La luxure n'est pas seulement un vice, un mal ; le créateur de la conscience humaine a voulu qu'elle portât en tout lieu sa flétrissure, et que les nations les plus corrompues

l'appelassent simplement *le vice, le mal*, et désignassent son contraire par ce beau mot : *la vertu* (1). Tant que ses victimes respectent cet arrêt de la conscience universelle et savent rougir de leur faiblesse, elles ne doivent inspirer aux cœurs chrétiens qu'une tendre commisération. Ce sont des enfants prodigues que la charité doit ramener aux bras du meilleur des pères. Ce sont des pécheresses publiques, des épouses infidèles, qu'il faut accueillir, comme le bon pasteur, en leur disant : Allons, courage ! aimez et servez désormais ce Dieu qui payera d'un éternel amour le sacrifice de vos vices, tandis que les hommes n'ont payé que de leur mépris le sacrifice de votre vertu.

Ce qui mérite l'exécration de Dieu et des vrais amis de l'humanité, c'est la glorification publique du vice, le mépris solennel, la négation opiniâtre de la vertu. Avec son immense corruption, le paganisme n'en vint pas là : il adorait tout, le vice, la vertu, et cherchait une espèce de contre-poids à des mœurs abominables, à un culte infâme, dans les honneurs extraordinaires décernés à la chasteté conjugale, surtout à la virginité. Or ce que les enfants de ténèbres n'ont ni fait ni souffert, les enfants de lumière l'ont fait, le font encore.

Je le demande à tout homme un peu versé dans l'histoire littéraire moderne : Quelle est la thèse qui, depuis le sermon de Luther sur *les nécessités du mariage*, jusqu'à nos feuilletonistes et vaudevillistes actuels, a rallié le plus grand nombre de plumes européennes, et excité de plus vifs applaudissements ? N'est-ce pas celle-ci : *Nul ne peut résister aux convoitises de la chair ; quiconque tente de le faire est un sot présomptueux ; ceux que l'on croit y avoir réussi, tenez-les pour des tartufes ?*

Le fait vous paraît-il assez notoire pour que je sois dispensé d'en administrer la preuve ?

D. Oui, quant au siècle de Voltaire, qui malheureusement dure toujours.

(1) V. *la Science de la vie*, t. II, leçon XLIII.

R. Cela me suffit, et je ne m'arrêterai pas à prouver que le siècle de Voltaire n'a fait que vulgariser et paganiser les infamies que les âges précédents avaient essayé d'ennoblir, et même (ce qui est horrible) de christianiser (1).

Voilà ce que j'appelle la honte et le mal par excellence de l'Europe; et voici le remède que l'auteur et le conservateur de la vie des corps, de la vie des esprits et de la vie sociale, a opposé au mépris des lois qui sauvegardent toutes ces vies. Ce remède, ce sont les trois anathèmes gravés dans le fond de notre constitution physique, de notre constitution intellectuelle, de notre constitution sociale.

D. Quels sont ces anathèmes?

R. L'anathème gravé dans notre constitution physique n'a pas besoin de longs commentaires (que vous trouverez d'ailleurs dans les livres spéciaux de médecine). A ceux qui refusent de croire que le vice putréfie les âmes, il suffit de dire : Regardez les corps ! « Les tyrans, demandait Bourdaloue prêchant à la cour, ont-ils jamais inventé des tortures plus insupportables que celles que les plaisirs font souffrir à ceux qui s'y abandonnent? Ils ont amené dans le monde des maux inconnus au genre humain; et les médecins enseignent d'un commun accord que ces funestes complications de symptômes et de maladies qui déconcertent leur art, confondent leur expérience, démentent si souvent leurs anciens aphorismes, ont leur source dans les plaisirs (2). » L'anathème physique peut se formuler ainsi : *Le corps humain qui gouverne l'âme, au lieu d'en être gouverné, tombera au-dessous de la bête, car celle-ci ne pourrit pas de son vivant.*

L'anathème intellectuel est écrit dans cette parole prophétique du patriarche Jacob à un fils sans pudeur : *Tu t'es répandu comme l'eau, jamais tu ne t'élèveras* (3). Qui n'a pas appris de la religion ou de la philosophie éclairée par

(1) *La Science de la vie*, leçon XLIV.
(2) *Sermon contre l'amour des plaisirs*, premier point.
(3) *Genèse*, XLIX, 4.

la foi à respecter la loi saintement mystérieuse par laquelle Dieu perpétue le phénomène divin de la vie, ne sera jamais grand ni dans sa pensée ni dans ses œuvres. Mais les esprits sacrilégement frivoles qui se font un jeu public de cette loi sont condamnés à errer dans les ténèbres, à se consumer dans les agitations de l'impuissance, à n'élever que des ruines. Donnons en exemple deux faits géneraux.

Premier fait. — D'où vient que les descendants des puissantes races qui fondèrent au moyen âge, ici des monarchies à l'épreuve des orages et qui ne faisaient que grandir avec les siècles, là des républiques, petites par le territoire, mais grandes par leur renommée militaire, commerciale, et leur durée; d'où vient, dis-je, que les descendants de ces races n'ont su que démolir ce que leurs ancêtres avaient élevé? D'où vient que la politique moderne, révolutionnaire ou soi-disant contre-révolutionnaire, n'a fait que s'embarrasser dans ses œuvres, que s'ensevelir sous ses constructions les plus vantées, et vérifier par ses vertiges la parole de nos prophètes : *Ils se sont troublés et agités comme un homme ivre ; toute leur sagesse a été dévorée... Le mépris s'est répandu sur les princes, et les a jetés hors de leur voie... Ils n'ont rien su, rien compris ; ils marchent dans les ténèbres ; aussi la terre est-elle ébranlée jusque dans ses derniers fondements* (1)?

Hélas ! qui ne le sait? les classes influentes se *sont répandues comme l'eau*, et voilà pourquoi tout s'est affaissé sous leurs pieds et sous leurs mains. L'eau mêlée à la poussière a donné de la boue, et ce qu'on élève sur la boue retombe dans la boue. C'est l'Esprit du Seigneur qui crée et perpétue les nations, et cet *Esprit ne demeure pas dans les hommes devenus chair* (2).

Second fait. — Pourquoi de nos innombrables ateliers de poésie et de peinture ne sort-il plus de ces créations qui

(1) Ps. CVI, 27, 40 ; LXXXI, 5.
(2) *Genèse*, VI, 3.

immortalisent leur siècle et la nation qui les produit? Pourquoi les poëmes héroïques que nous pouvons, avec quelque droit, comparer à ceux de l'antiquité, sont-ils tous antérieurs à l'explosion de nos lumières modernes? Pourquoi, en parcourant nos galeries et bazars de peinture, l'âme chrétienne, qui a le sens du beau, s'afflige-t-elle de n'y rencontrer que des Christs, des Vierges, des saints et saintes, auxquels la conscience dit : Je ne vous connais pas; sortis de la poussière, vous rentrerez dans la poussière ?

La réponse est encore la même. Les beautés immortelles, divines, qui ravissent constamment l'âme et font battre le cœur des peuples de génération en génération, restent inconnues aux talents avilis par le culte des beautés qu'une pamoison fait évanouir. En attendant que la religion nous crée de nouveau des peintres et des poëtes, il faudra nous contenter des savants dessinateurs, des habiles coloristes que l'art nous donnera pour peindre des batailles, des scènes de ménage, des rixes de cabarets; il faudra nous contenter des ingénieux versificateurs qui réussiront dans le drame bourgeois, qu'Alfieri appelait l'*épopée des grenouilles* (1).

Ils se sont répandus comme l'eau, ils ne s'élèveront pas. Cependant, comme le feu fait bouillonner l'eau et lui donne la force d'emporter un ballon dans les nues, de même le feu de l'esprit produit des illustrations qui s'élèvent un instant aux applaudissements de la foule, et retombent à terre comme le ballon et l'eau.

La forme a beau être parfaite, elle subit la destinée du plus beau des corps humains, quand l'âme lui manque. Tant que la poésie n'adorera pas le Dieu vivant, elle justifiera la plaisante définition de Rivarol : « C'est *une prose gâtée où les vers se sont mis.* » Citons mieux que Rivarol et le demi-païen Alfieri aux talents qui veulent survivre à leur renommée; disons-leur avec saint Paul : *Si vous vivez selon*

(1) V. *Mémoires d'Alfieri* (le tragique), *écrits par lui-même.*

la chair, vous mourrez; mais si vous mortifiez les inspirations de la chair par l'esprit, vous vivrez, vous et vos œuvres (1).

L'anathème social est dans les paroles du Seigneur à David, devenu adultère et homicide : *Ce que tu as fait, toi, dans le secret, je permettrai, moi, que cela se fasse à la vue des peuples et au grand soleil* (2).

Quand, chez des nations plus favorisées du ciel que David, puisqu'elles ont eu pour précepteur, non les patriarches et les prophètes, mais le Fils de Dieu lui-même, la loi des lois sociales est devenue matière à divertissement pour les beaux esprits; — quand les classes supérieures ont assez applaudi, encensé ceux qui leur ont appris à rire aux dépens des maris et des parents outragés; — quand on a assez répété : *L'Europe moderne, c'est Voltaire? l'Allemagne actuelle, c'est Gœthe!* — Quand les disciples de ces deux génies antichrétiens ont eu assez traîné dans la boue Jésus-Christ, sa mère, ses saints, son Église, et mis sur la même ligne les filles de Vincent de Paul et les filles de prostitution; quand, dis-je, tout cela est devenu, non un fait individuel, national, mais un fait européen, voici ce qui arrive naturellement et nécessairement.

Des bas-fonds de la société, il surgit par millions des géants de perversité qui jurent de faire à la face du soleil, à la lueur des cités en feu, au milieu du râle des mourants et des ricanements de l'enfer, ce que d'autres ont fait plus haut avec toutes les grâces de l'esprit et le génie de la corruption délicate et savante.

Vous me comprenez, je pense, et vous savez si j'invente.

D. Non, certes, vous n'inventez pas! Nous en avons assez vu et entendu pour croire à ce que Dieu nous a préservés de voir.

R. Oui, Dieu, qui sait mieux que nous ce que lui ont

(1) *Ép. aux Rom.*, VIII, 13.
(2) Livre II *des Rois*, XII, 12.

coûté les nations chrétiennes, leur montre la verge avant de frapper, et leur tend la main dès qu'elles témoignent quelque disposition au repentir. Cette main, il nous l'a tendue; mais ce n'est qu'un répit. Si les classes influentes n'en profitent pas pour réparer un mal immense, la main se retirera, le mal produira ses fruits, et le monde verra ce qu'il n'a jamais vu : comment périssent des nations chrétiennes !

SEPTIÈME ET DIXIÈME COMMANDEMENT.

« LE BIEN D'AUTRUI TU NE PRENDRAS NI RETIENDRAS A TON ESCIENT. »

« BIENS D'AUTRUI NE CONVOITERAS POUR LES AVOIR INJUSTEMENT. »

D. Comment rattachez-vous ces deux derniers commandements aux autres?

R. En commençant l'explication des deux précédents, je vous ai fait voir que les six premiers articles et le huitième du Décalogue tendent à conserver et à développer dans les hommes le bienfait divin de la vie. Eh bien, par les septième et dixième articles, le législateur suprême nous ordonne de respecter les biens qu'il a destinés à l'entretien de notre vie physique et morale; il fonde le droit de propriété, sans lequel il n'y a ni éducation sociale, ni sécurité pour la vie de l'âme et du corps; et il complète ainsi cette législation si courte et si parfaite, dont le Sauveur disait : *Si vous voulez entrer dans la vie, observez les commandements.*

D. Est-ce que le droit de propriété importe si fort à la vie sociale?

R. Oui : point de véritable vie sociale sans ce droit. Faites, par son abolition, que la terre et ses fruits soient à tous, aussitôt le travail cesse, et la famine contraint les hommes à

s'entre-dévorer. « Le régime de la communauté, disais-je ailleurs aux rêveurs communistes, existe depuis des siècles chez un grand nombre d'insulaires de l'Océanie ; qu'a-t-il produit ? des populations incorrigiblement paresseuses, profondément immorales, incessamment exposées à périr de faim sur un sol qui peut donner une récolte chaque mois. Et comme les paresseux n'aiment pas à mourir de faim, ces populations sont anthropophages. Qu'en serait-il donc dans nos contrées, où il ne faut rien moins qu'un travail opiniâtre pour arracher annuellement à la terre une récolte et demie (1) ? »

Dieu, qui n'a pas créé l'homme pour qu'il s'abimât dans la paresse et la barbarie, l'a placé dès l'origine sur la terre pour la *travailler et la garder* (2), deux mots qui expriment toutes les conditions sociales. Que sont en effet tous les membres d'un État ? Des *travailleurs* et des *gardes*, ou plutôt tous sont des travailleurs occupés à diverses fonctions. Ceux-ci remuent la terre pour en extraire les végétaux, minéraux et métaux, façonnent pour les divers usages de la vie ces matières premières, les transportent, les échangent (arts mécaniques, industrie agricole, manufacturière, commerciale) ; ceux-là, mêlés partout aux travailleurs, leur font accepter la loi du travail, leur en expliquent l'origine et le but sublime, leur inculquent les vertus qui ennoblissent, fécondent tous les arts, combattent les vices qui ruinent le travail et en gaspillent les fruits (ministère religieux) ; d'autres, dans leurs laboratoires et cabinets, s'appliquent à éclairer le travail, ou, par des productions d'un ordre supérieur, délassent, embellissent et relèvent les esprits affaissés par les travaux matériels (sciences, beaux-arts) ; enfin, la balance dans une main, l'épée dans l'autre, le magistrat civil veille à la sécurité de tous, vide les différends qui surgissent et intimide les perturbateurs.

(1) *La Science de la vie*, t. II, leçon XXXV.
(2) *Genèse*, II, 15.

Cette classification vaut un peu mieux que celle des économistes et des romanciers socialistes, qui divisent les hommes en producteurs utiles et en consommateurs oisifs, rangeant parmi ceux-ci quiconque ne manie pas la bêche, une manivelle, ou ne sait pas tenir un pinceau obscène et une plume athée. Les consommateurs oisifs se rencontrent dans toutes les conditions, mais les pires de tous sont ceux qui travaillent à la destruction de la société, en cherchant à persuader aux bras et aux jambes du corps social que la tête et l'estomac les ruinent par leur paresse. Un bon gouvernement peut toutefois utiliser ces sujets en les appliquant à des travaux d'intérêt public sous l'autorité respectable du garde-chiourme.

C'est par la bonne harmonie entre les divers organes de la vie sociale, qu'un peuple acquiert les moyens de pourvoir suffisamment à ses besoins matériels et de travailler à son éducation morale. C'est par cet amour du travail et de l'ordre, c'est par la pratique de la patience et de la charité, que les hommes entrent dans le plan de leur Père céleste et se préparent à la bienheureuse société où il se donnera lui-même pour récompense à leurs travaux et sacrifices. Mais le droit de propriété étant une des bases essentielles de l'État social, comme nous venons de le voir, Dieu devait fonder ce droit, et lui seul en effet pouvait le faire.

D. Ce droit n'est-il pas chose à régler par la loi civile?

R. Oui, notre droit de posséder un meuble ou un immeuble est sujet aux réglementations du pouvoir civil, comme notre droit d'avoir une place dans la famille domestique et dans la famille religieuse est sujet aux réglementations du pouvoir paternel et du pouvoir religieux. Mais de même que le père et le prêtre ne peuvent à volonté et sans de graves raisons nous exclure de la famille domestique et de la famille religieuse, de même le pouvoir civil ne peut disposer de nos biens à son gré et sans de graves raisons, ou d'indignité de notre part, ou d'intérêt public, et

dans ce dernier cas il ne nous dépouille pas, mais il nous oblige à une vente ou à un échange.

Conservateur (et non fondateur) de la société, le pouvoir politique doit s'appliquer à conserver le droit de propriété en le réglant avec beaucoup de réserve et de prudence, en s'opposant à ses abus les plus graves; car le respect pour les droits les plus sacrés périt par l'excès des abus. Mais il ne doit pas se considérer comme le créateur de ce droit ni favoriser l'erreur capitale qui, des livres de Montesquieu, a passé dans des milliers de livres : *La propriété est un don des lois civiles* (1). Cette erreur était logique dans l'auteur de l'*Esprit des lois*, dont le principe fondamental était : *La société est une création de la loi humaine*. Mais on aura beau vouloir restreindre et limiter le principe, en disant que « le bien public est toujours que chacun conserve invariablement la propriété que lui donnent les lois civiles, etc. (2); » la conclusion est inévitable : Les lois civiles peuvent ôter ce qu'elles ont pu donner, abolir aujourd'hui ce qu'elles ont établi hier, et ordonner un nouveau partage ou la communauté.

Sans doute on n'en viendra pas d'abord à l'application radicale du principe; mais les gens de loi et de parti trouveront qu'il y a des propriétés exorbitantes, inutiles, nuisibles, telles que celles du clergé et de la noblesse. La basoche établira que ce sont là des concessions préjudiciables à la nation, faites dans des temps d'ignorance, et que la nation peut reprendre par la loi ce qu'on lui a soustrait par des lois. La confiscation consommée, les avocats des prolétaires se lèveront, et diront aux nouveaux grands propriétaires et capitalistes : Vous avez bien fait de dépouiller les consommateurs inutiles, mais il ne faut pas que vous preniez leur place, ni que vous gaspilliez dans le luxe et la mollesse les biens du peuple travailleur; le partage donc ou la

(1) *De l'Esprit des lois*, liv. XXVI, ch. 15.
(2) *Ibid.*

communauté, sinon on vous courra sus aux cris : *La propriété, c'est le vol ; à bas le capital !*

Montesquieu (écrivant en 1748) n'a pas vu sans doute la portée de son principe ; car, pour voir loin et juste, l'esprit a besoin de se placer dans le vrai et d'employer le télescope de la réflexion. Mais nous n'aurions, nous, en 1852, ni réflexion, ni esprit, ni bon sens, si nous ne tenions pas pour indubitable ce principe :

Ou le droit de propriété sera sacré pour tous, ou il ne le sera pour personne. Qu'une classe se joue des quatre commandements de Dieu qui sauvegardent la propriété et les bonnes mœurs, l'anathème social est inévitable : vous arrêterez aussi peu les déprédateurs des biens que les déprédateurs des corps.

Ne voulant pas répéter ce que j'ai dit ailleurs de l'impossibilité de consacrer le droit de propriété par des lois purement civiles (1), je passe aux commandements de la meilleure gardienne des mœurs et des propriétés.

COMMANDEMENTS DE L'ÉGLISE.

DU POUVOIR LÉGISLATIF DE L'ÉGLISE, ET DE SES RAPPORTS AVEC LE POUVOIR POLITIQUE.

D. Avant tout, je vous demanderai si l'Église a le droit de faire des lois obligatoires indépendamment du pouvoir civil, et si sa mission essentielle ne se borne pas à prêcher la loi de Jésus-Christ ?

R. C'est précisément dans cette mission de prêcher la loi de Jésus-Christ et d'en procurer l'observation chez tous les peuples, que repose le fondement du pouvoir législatif le

(1) *La Science de la vie*, t. II, leçon XLV.

plus étendu, le plus indépendant qu'il soit possible de concevoir. Tout ce qu'elle juge nécessaire et utile à ce but, l'Église a le droit de le statuer et d'infliger aux transgresseurs les peines convenables.

De ce qu'il y a des matières mixtes, pour le bon règlement desquelles il est à désirer que les deux pouvoirs s'entendent et se fassent des concessions réciproques, il ne s'ensuivra jamais que l'exercice du pouvoir législatif de l'Église soit une concession du pouvoir civil et qu'il doive lui rester subordonné. Si, pour se gouverner, l'Église avait dû attendre le concours et l'approbation des pouvoirs politiques, le christianisme serait encore à naître.

C'est en bravant, durant près de trois siècles, les édits du plus grand empire qu'ait éclairé le soleil, que l'Église a soumis le monde à ses lois, et même les chefs du grand empire. Or elle n'a pas triomphé des Césars pour se mettre à la remorque des cinq ou six cents chefs d'États chrétiens ou autres qui ont recueilli l'héritage des Césars. Le droit d'intervention directe dans le gouvernement de l'Église, que l'on reconnaîtrait aux grandes puissances, devant être accordé à toutes, même au prince de Monaco et au président de la république de Saint-Marin, ne voyez-vous pas qu'il en résulterait la destruction absolue de tout gouvernement ecclésiastique?

Que peuvent les argumentations des adulateurs du pouvoir civil contre l'acte d'investiture délivré aux chefs de l'Église par celui de qui relèvent tous les pouvoirs?

Comme mon Père m'a envoyé, ainsi je vous envoie... Recevez le Saint-Esprit... Toute puissance m'a été donnée dans le ciel et sur la terre. Allez donc... Voilà que je suis avec vous tous les jours jusqu'à la consommation des siècles.... En vérité, je vous dis que tout ce que vous aurez lié sur la terre sera lié dans le ciel, et tout ce que vous aurez délié sur la terre sera délié dans le ciel.... Et je te dis que tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église, et les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle. Et je te

donnerai les clefs du royaume des cieux. Et tout ce que tu lieras sur la terre sera lié dans les cieux, et tout ce que tu délieras sur la terre sera délié dans les cieux, etc., etc.

Si cette patente ne confère pas à ceux qui l'ont reçue le droit de faire des lois obligatoires pour toutes les consciences impériales, royales, aristocratiques, démocratiques, qui adorent dans Jésus-Christ le Dieu fait homme, le droit de faire des lois n'existe pour personne, et les plus sages législateurs sont convaincus d'usurpation.

Que manquerait-il donc à cette patente pour commander le respect universel? N'est-elle pas scellée du sang du Calvaire et du sang de millions et millions de martyrs? N'a-t-elle pas été sanctionnée par la foi de cinquante générations chrétiennes? N'est-elle pas écrite sur la tombe de ceux qui ont voulu la déchirer? Dira-t-on qu'elle a été fabriquée, du moins altérée par les papes, les évêques et les prêtres? Mais ne vous ai-je pas démontré, en parlant de l'unité catholique, que cette prétendue fabrication ou altération constitue la plus grande des impossibilités, et que ceux qui paraissent y croire n'y croient pas, ou sont capables de tout croire excepté le vrai (1)?

D. On vous accordera que l'Église a le droit de faire des lois en matière religieuse, qui obligent les consciences; mais pour que ces lois obtiennent, dans l'ordre civil, leur plein et entier effet, elles ont besoin de l'*exequatur* séculier : or le magistrat séculier est-il obligé d'acorder l'*exequatur* à des lois rendues sans sa participation?

R. Je pourrais me dispenser de répondre à cette dernière question. Il suffit que vous reconnaissiez dans l'Église le pouvoir de faire des lois qui lient la conscience de tous ses enfants : car c'est en cela que consiste l'essence du pouvoir législatif. La loi qui ne lie pas la conscience n'est pas une loi proprement dite; c'est une loi simplement pénale, qui, ne statuant que des peines contre les transgresseurs, sans

(1) Voy. liv. I, troisième fait.

leur imposer une obligation morale, n'a pas le caractère de loi.

Quant à l'*exequatur* séculier, il a, entre autres avantages, celui de faciliter la promulgation des lois ecclésiastiques, et de leur faire rendre au dehors le respect qui leur est dû. Mais croyez bien qu'il est plus nécessaire aux États qu'à l'Église. Celle-ci a grandi sans les *exequatur* des maîtres du monde et en dépit de toutes leurs lois; elle conserve encore son empire sur deux cent millions de consciences, dont près d'une moitié est soumise à des gouvernements anticatholiques ou infidèles. Si elle compte moins de fidèles sous le sceptre de ses ennemis que dans les pays catholiques, elle y trouve aussi plus de héros; car un catholique, sous un gouvernement qui ne l'est pas, est un confesseur de la foi qui court la chance du martyre, et un tel homme peut valoir cent catholiques tels quels, endormis à l'ombre de leur clocher que protége le drapeau national.

Dans les États catholiques, si le magistrat civil n'est tenu d'accorder l'*exequatur* qu'autant qu'il aura pris part à la confection des lois purement ecclésiastiques, on retombe dans le *petit* inconvénient que je signalais plus haut: pour rendre les lois nécessaires aux intérêts spirituels de l'univers chrétien, l'Église devra attendre l'accord de quelques centaines de conseils d'État, c'est-à-dire la fin des temps.

L'obligation pour le pouvoir politique de faire respecter le pouvoir religieux n'est-elle pas bien payée par l'obligation que l'Église impose, au nom de Jésus-Christ, à tous ses ministres de faire respecter le pouvoir politique, non pas seulement au dehors, mais dans le fond de la conscience, là où l'épée n'arrive jamais? L'Église a-t-elle attendu les concordats pour dire aux peuples : Soyez soumis à toutes les puissances qui vous gouvernent, pas seulement par crainte, mais par amour pour Dieu qui les a établies; honorez les rois, les princes, les dépositaires quelconques de leur pouvoir; payez-leur fidèlement le tribut; conformez-vous religieusement à toutes leurs lois, hors le seul cas où

je vous dirai : Telle loi est contraire à la loi du Père céleste, vous ne pouvez donc lui obéir; mais obéissez dans tout le reste : c'est la volonté de Dieu, c'est votre bien ; car, un gouvernement, même injuste, vaut beaucoup mieux que l'anarchie! — L'Église, pour prêcher la soumission aux lois civiles, ne demande pas à intervenir dans leur confection ; pourquoi le pouvoir civil ne lui accorderait-il pas la réciprocité?

D. Oui, cela est juste ; mais on dira que le pouvoir religieux, en s'emparant des âmes, se fait la part du lion, et abaisse le pouvoir politique en le réduisant à réglementer des intérêts matériels.

R. Qui dira cela? Celui qui n'a pas la moindre idée de ce que sont et de ce que font, chez un peuple chrétien, les deux puissances quand elles marchent de concert.

Le pouvoir religieux tend à s'emparer des âmes ; oui, non-seulement des âmes des gouvernés, mais aussi des gouvernants, et malheur à lui, aux gouvernants et aux gouvernés, s'il ne le faisait pas! Car il ne peut sauver les âmes qu'autant qu'elles se soumettent à la mission qu'il a de leur administrer la parole et les remèdes de la vie. Mais est-ce pour les asservir à ses volontés et les régenter arbitrairement, que le sacerdoce s'empare des âmes? Non, c'est pour les soumettre, comme il se soumet, à la loi infiniment sage et noble du Créateur et régénérateur des âmes et des corps, loi immuable, connue de tous, et qui lie le prêtre autant et plus que son subordonné spirituel.

Le prêtre pénètre dans le sanctuaire de l'âme, la conscience? Oui, mais une fois qu'il y est, il y fait entrer ceux qui n'y entreraient pas sans lui, les gouvernants de l'État et tous les dépositaires de leur pouvoir. Il leur bâtit un trône plus solide que celui que fabriquent les ébénistes et les orfévres; car, tant que le trône restera dans la conscience, on aura beau le renverser au dehors, il se relèvera; mais, une fois aboli dans les âmes, nulle force ne pourra le préserver d'une ruine totale. Avec les commandements de

Dieu et de l'Église, le prêtre fait entrer dans l'âme les lois civiles comme émanées du pouvoir établi par Dieu même; et quand le respect pour les lois et pour ceux qui veillent à leur exécution n'est pas dans la conscience, peut-il subsister au dehors?

On ravale, dites-vous, le pouvoir politique en le réduisant à réglementer des intérêts matériels? Mais ce sont là des mots en l'air qui accusent une grande ignorance de la nature du ministère ecclésiastique et du ministère civil. Sur cent mille décisions que rendent chaque jour, dans le for de la conscience, les prêtres, les évêques, les papes, il y en a quatre-vingt-dix-neuf mille au moins qui concernent les affaires matérielles; car pour une personne qui s'égarera dans des questions de pure spiritualité, quatre-vingt-dix-neuf sont sujettes à se perdre, et devant Dieu et devant les hommes, par l'abus de leurs facultés physiques et de leurs biens matériels, comme aussi par leurs entreprises contre les biens et le corps d'autrui. Dispensez le prêtre de combattre dans les âmes les vices qui tiennent par quelque endroit à l'ordre matériel; dispensez-le de cultiver les vertus également relatives à cet ordre, telles que la justice, la tempérance, la patience, la charité, etc.; dispensez-le de prévenir et de réparer les injustices, les crimes contre les personnes et les propriétés; vous réduisez à rien son ministère.

Il est évident que, pour remplir la mission de sauver les âmes, le prêtre a mille fois plus de causes de l'ordre matériel à réglementer dans le for de la conscience, que le magistrat civil dans le for extérieur; et si son caractère n'en souffre pas, pourquoi celui du magistrat en souffrirait-il?

D. Ce qui relève le pouvoir ecclésiastique, c'est le but sublime vers lequel il dirige tout, tandis que le pouvoir séculier, confiné dans les limites du temps et de la matière, reste au-dessous du sacerdoce de toute la distance qui sépare l'âme du corps, le ciel de la terre.

R. Si le pouvoir séculier se confine dans les limites du

temps et de la matière, s'il ne veut voir dans ses subordonnés que des animaux, c'est sa faute, et cette faute est un crime : il méconnaît son auguste mission et se met dans l'impossibilité de la remplir.

Comprenez bien ceci : la division tranchée que l'on établit entre les intérêts spirituels et les intérêts matériels, pour attribuer les premiers au sacerdoce et les autres au pouvoir civil, est un de ces non-sens qui ne peuvent trouver place que dans la tête des sots. Dieu a tellement uni les deux substances qui entrent dans notre nature, qu'on peut et qu'on doit les distinguer, mais non les séparer, sous peine de tuer le corps et de placer l'âme en dehors du monde. L'âme intervient dans toutes les fonctions organiques, et contracte, par ses organes, une infinité de rapports avec la matière extérieure. De même les organes interviennent dans les opérations de l'âme les plus spirituelles, et celui-là a toujours pensé bas, qui ignore que plus la pensée s'élève, s'épure et tend à planer dans l'ordre intelligible, plus il en résulte de fatigue pour certains organes? Si vous voulez donc confier au prêtre tout ce qui intéresse l'âme, chargez-le de rendre la justice dans les tribunaux civils, de conduire les armées, de dicter les lois et les moindres règlements de police, de percevoir et d'administrer les deniers publics; car tout cela est d'un grand intérêt pour les âmes. De même, si tout ce qui intéresse l'ordre matériel et la tranquillité publique est du ressort du pouvoir séculier, il est juste de livrer à celui-ci les décisions en matière de foi, de mœurs et de discipline, l'enseignement religieux, l'administration des sacrements, surtout celui de la pénitence; car il faudrait être aveugle pour ne pas voir que tout cela exerce une incalculable influence sur l'ordre matériel et la tranquillité publique. L'absurdité des conclusions prouve celle du principe, soit de la délimitation des deux puissances par les intérêts spirituels et les intérêts matériels.

D. Sur quoi établissez-vous donc la distinction entre les deux puissances ?

R. Le fondement éternel des vrais rapports entre les deux puissances, le voici : Dieu n'a pas entendu créer deux hommes, l'un spirituel, l'autre matériel ; l'un temporel, l'autre éternel. L'homme est un, sa destinée est une. Cette destinée commence, se prépare dans cette vie, et s'accomplit dans l'autre. Pour appeler les hommes à l'existence et les aider à remplir leur destinée, Dieu a établi la paternité humaine, qui se divise, comme je l'ai dit en expliquant la quatrième parole du Décalogue, en paternité domestique, en paternité religieuse et en paternité civile ou politique. Ces trois pouvoirs ont la même source, Dieu; le même but, la bonne éducation des hommes, laquelle consiste à les diriger vers leurs destinées; la même règle fondamentale, la loi de Dieu. Les fonctions seules diffèrent.

Le sacerdoce est chargé de notifier à tous, supérieurs et inférieurs, la loi qui exprime les volontés de Dieu et définit nettement le bien et le mal de l'homme. Son devoir est de procurer l'observation de cette loi, par la puissance de la parole, par l'administration des sacrements et par l'emploi des censures ou du glaive spirituel. Ce que le prêtre fait dans la sphère ecclésiastique, le père et la mère doivent le faire, selon la mesure de leurs moyens d'action, dans la sphère de la famille : porter leurs enfants au bien, les détourner du mal, par la parole, par l'exemple, par les récompenses et les corrections. Et ce que ceux-ci font dans la famille domestique, le pouvoir civil le fait dans la grande famille de l'État, en dictant des lois justes, en veillant à leur exécution, en usant de tous les moyens en son pouvoir pour favoriser le bien et réprimer le mal. Mais son action ne s'arrête pas là.

De même que le prêtre, pour former l'homme intérieur et asseoir l'ordre social sur son premier et irremplaçable fondement (la conscience), doit pénétrer avec le glaive spirituel de la parole dans tous les détails de la vie individuelle, domestique et civile, pour les conformer à la règle du bien et en retrancher le mal, de même le magistrat politique,

armé du glaive matériel pour la défense du bien et la répression du mal, doit intervenir dans toutes les sphères de la société où des grands désordres éclatent. Il entre dans le sanctuaire de la famille, quand la tranquillité y est gravement compromise par la révolte des enfants ou les excès du pouvoir domestique. Il y entre comme juge des différends qui y surgissent, des crimes qui s'y commettent, et comme législateur, chargé de défendre l'autorité paternelle contre les attentats de ses subordonnés et contre ses propres écarts. Il entre dans la sphère ecclésiastique, quand, par le mépris opiniâtre de la constitution et des lois de l'Église, le laïque veut y usurper ou troubler les fonctions du prêtre, ou que celui-ci, en révolte contre ses chefs, s'érige en ministre de l'erreur et du mal; mais il y entre simplement comme défenseur de l'ordre établi par Dieu même et des lois ecclésiastiques destinées à le conserver. S'il veut se porter juge entre le simple fidèle et le prêtre, entre celui-ci et l'évêque, entre l'évêque et le pontife suprême, il trouble dans sa première source l'ordre général qu'il doit maintenir, et introduit la mort au cœur même de la société.

Qu'est-ce donc que le souverain politique au point de vue chrétien? C'est *le ministre de Dieu*, défendant au dehors l'ordre universel, que les ministres de la religion, secondés par les chefs de famille, établissent et fondent dans les consciences. C'est, comme on l'appelait autrefois, l'*évêque extérieur*, le *pontife du dehors*, protégeant par l'exercice légitime de son pouvoir tout ce qui s'accomplit de plus grand sous le soleil : la procréation et la bonne éducation des hommes. Aussi l'Église, considérant la souveraineté politique comme un sacerdoce, a-t-elle dans ses livres liturgiques une formule de consécration pour les têtes souveraines comme pour les têtes sacerdotales, pour le sceptre et l'épée, comme pour le bâton pastoral. Et depuis que l'esprit sécularisateur a porté les princes à repousser l'onction sainte, pour se présenter devant les nations appuyés uniquement sur la loi civile et l'épée non bénite, l'Église n'a

pas cessé pour cela de défendre le caractère divin de leur pouvoir, de leur donner la première place dans les honneurs religieux, dans les prières publiques, selon ce précepte de l'Apôtre, qui atteste la profonde vénération et du sacerdoce et des fidèles pour la souveraineté, à une époque où elle en paraissait peu digne : *Je demande donc avant toutes choses*, écrivait-il à l'évêque Timothée, *que l'on adresse des prières, des supplications, des actions de grâces pour tous les hommes : pour les rois et pour tous ceux qui sont constitués en dignité, afin que nous menions une vie calme et tranquille, en toute piété et honnêteté ; car cela est bon et agréable à notre Dieu sauveur, qui veut que tous les hommes se sauvent et arrivent à la connaissance de la vérité* (1).

Est-ce là, je vous le demande, ravaler le pouvoir politique?

D. Non ; il est probable que les grands zélateurs de la dignité du pouvoir politique contre les entreprises du sacerdoce n'ont qu'un but, en brouillant les deux puissances: renverser l'une par l'autre, et établir sur les ruines de l'empire et du sacerdoce le despotisme illimité des autocrates révolutionnaires.

R. Si tous ne se proposent pas ce but, tous du moins y travaillent. Mais, s'il est facile d'appeler la ruine sur les empires politiques les plus forts, quand on les tourne contre l'empire religieux fondé par le Christ, l'histoire prouve que celui-ci est à l'épreuve du despotisme et des autocrates conservateurs et des autocrates révolutionnaires. Sa constitution et ses lois, survivant toujours aux cent millions de constitutions et de lois politiques et civiles ensevelies dans les ruines du passé, ne permettent pas au bon sens d'examiner sérieusement cette question :

L'Église est-elle investie du pouvoir de faire des lois?

(1) *Prem. ép. à Tim.*, II, 1-4.

PREMIER ET DEUXIÈME COMMANDEMENT DE L'ÉGLISE.

« LES FÊTES TU SANCTIFIERAS, QUI TE SONT DE COMMANDEMENT. »
« LES DIMANCHES MESSE OUÏRAS, ET LES FÊTES PAREILLEMENT. »

D. Pourquoi des fêtes, quand le chômage religieux du dimanche peut suffire à la sanctification des âmes et au repos du corps?

R. Sur quoi fondez-vous cette affirmation tranchante : le repos du dimanche suffit aux besoins de l'âme et du corps? Ce n'est pas, certes, sur l'autorité du seul législateur compétent des âmes et du corps. Quelle nation eut autant de fêtes que les Juifs, obligés, par la loi du Sinaï, à se réunir, trois fois l'année, des extrémités du royaume, dans le temple de Jérusalem? Outre les grandes solennités dont la première (celle de Pâques) était de sept jours, la nation élue avait tous les sept ans une fête qui ne durait pas moins de trois cent soixante-cinq jours (année sabbatique). Ce n'est pas sur l'expérience des peuples modernes : montrez-moi les nations protestantes chez lesquelles la suppression des fêtes aurait contribué à la sanctification réelle du dimanche et à la prospérité morale et matérielle de toutes les conditions sociales. Ce n'est pas non plus sur le témoignage des masses les plus chrétiennes et les plus laborieuses, puisqu'il est bien prouvé que ces masses ont toujours été pour la multiplication des fêtes, et que la réduction de celles-ci, plusieurs fois tentée par les premiers pasteurs, est allée se briser contre les résistances populaires (1).

(1) V. Bergier, *Dictionn. théolog.*, art. *Fêtes.*

Quelles sont donc vos raisons et vos autorités pour demander, je ne dis pas une sage réduction des fêtes par l'accord des deux puissances, mais leur suppression totale? Tout bien examiné, vous n'avez pour vous que les théories des philosophes et des économistes antichrétiens; théories qui, en propageant partout le culte brutal des jouissances matérielles, ont donné au théâtre, au cabaret, aux lieux de débauche, le temps dérobé aux solennités chrétiennes, ont amené du même pas les excès du luxe et ceux du paupérisme, et préparé les boucheries sociales contre lesquelles nous luttons.

D. Il y a du vrai dans tout cela. Mais ne faut-il pas tenir compte de la situation sociale que nous a faite la marche progressive des arts et de la civilisation? Avec des populations agglomérées dans les villes et les grands centres de l'industrie, vivant au jour le jour, travaillant forcément quand la demande arrive, et chômant de même quand elle n'arrive pas; avec cette guerre honorable, mais incessante, que se font les peuples de l'Europe sur le terrain de l'industrie manufacturière et du commerce; guerre que le perfectionnement prodigieux de nos moyens de fabrication et de communication ne fait que redoubler; guerre que le triomphe prochain du principe du *libre échange* rendra mortelle pour les nations paresseuses: avec tout cela, dis-je, n'est-il pas clair que la nation qui consacrera moins d'heures au travail se verra en proie à la misère, et, par là même, à la démoralisation?

R. Oui, certes, il faut tenir compte de la situation qu'on nous a faite; car cette situation, c'est la mort.

Est-ce la marche progressive de nos arts mécaniques qui nous a conduits fatalement à ce résultat? Non; nos machines sont innocentes du mal qu'on leur attribue, et ne reçoivent que les malédictions de l'ignorance. Chez des nations vraiment chrétiennes, le perfectionnement des moyens de production, de fabrication, de transport, aurait pour effet naturel une augmentation d'aisance et une dimi-

nution du travail manuel. Si nos admirables progrès en mécanique n'ont fait qu'augmenter le nombre des forçats du travail et des faméliques, le bon sens veut qu'on s'en prenne, non aux machines, mais à l'esprit général qui les emploie.

Est-ce à la marche progressive de la civilisation qu'il faut attribuer notre situation? Pour parler sérieusement des progrès de notre civilisation, il serait bon d'attendre que nous ne fussions plus sous la menace de la plus effroyable sauvagerie. Que l'agglomération des populations ouvrières dans les villes et les centres manufacturiers ait créé des besoins et des nécessités inconnus à nos aïeux, cela est clair; mais voir là un progrès de la civilisation, c'est aveuglement. S'il vous reste des doutes sur ce sujet, lisez le travail consciencieux de M. Villermé *sur l'état physique et moral des ouvriers en France* (1). Quant à l'Angleterre, pays modèle de la civilisation moderne, lisez les *Études*, non moins consciencieuses, mais bien autrement effrayantes, de M. Léon Faucher (2). L'un et l'autre ne parlent que de ce qu'ils ont vu, ne citent que des documents officiels, se montrent pénétrés de respect pour la religion et les bonnes mœurs, mais sont à l'abri du reproche de jésuitisme. Le dernier a même sur l'inintelligence du sacerdoce catholique en matière économique des jugements qui font sourire ceux qui ont médité l'histoire du sacerdoce et de l'Europe (3).

(1) Voy. *Tableau de l'état physique et moral des ouvriers employés dans les manufactures de coton, de laine et de soie, ouvrage entrepris par ordre et sous les auspices de l'Académie des sciences morales et politiques, par M. Villermé, membre de cette Académie* (2 vol., Paris, 1840).

(2) *Études sur l'Angleterre*, par M. Léon Faucher (2 vol., Paris, 1845). — Voy. aussi *de l'Action de la noblesse et des classes supérieures dans les sociétés modernes, d'après les documents officiels*, par M. L. Mounier, *avec des remarques* par M. Rubichon (Paris, 1848).

(3) « Ni le prêtre catholique, ni le manufacturier protestant, n'ont l'intelligence des conditions normales du travail. L'un, n'ayant ni famille ni patrie, et s'exilant dans son caractère comme dans une solitude, cherche perpétuellement à détacher du monde ceux qui viennent à lui; l'autre, placé au centre

Quand, à force d'exalter le culte des intérêts matériels, on a partout rétabli en Europe ce que le christianisme y avait aboli : une *seconde espèce d'hommes;* des hommes qui, libres par la loi, mais tombés de fait au niveau des esclaves de l'ancien monde, vivent et meurent sans savoir s'ils ont une âme, ne voient dans leurs enfants que de la chair à vendre pour un verre d'eau-de-vie, ne sortent de l'enfer du travail que pour se plonger dans celui de l'ivresse et de la plus crapuleuse débauche; quand on voit ces populations, livrées à d'affreuses misères autant par leur sauvage imprévoyance que par l'inconstance et l'irrégularité du travail, n'attendre que des chefs mieux exercés dans l'art de l'insurrection pour promener partout le fer et le feu ; y a-t-il du bon sens, y a-t-il de la pudeur, je vous le demande, à venir nous vanter les progrès de la civilisation?

D. On dira que l'extrême civilisation touche à la barbarie.

R. Ce prétendu axiome n'est qu'une des nombreuses absurdités mises en circulation par les gens de la phrase. Je ne m'arrêterai pas à vous montrer qu'un peuple arrivé à l'*extrême civilisation* serait précisément celui qui, par la moralité parfaite de toutes les classes et leur étroite union, aurait expulsé de son sein les derniers ferments de la barbarie. Je reviens à notre première objection, pour vous faire observer que nos convulsions sociales appellent un tout autre remède que le redoublement du travail et le triomphe de la théorie du libre échange.

Le principe du libre échange, étudié dans le pays des

même du mouvement général et tenant à tous les intérêts, semble vouloir rendre ces positions inaccessibles, et s'y retrancher contre ses inférieurs. » *Études,* t. I, p. 427. — Si le clergé catholique ne fait que prêcher la désertion des liens de la famille et de la patrie, comment a-t-il pu faire surgir de la barbarie du moyen âge cette société chrétienne, tellement puissante par l'esprit religieux de famille et de patrie, qu'il a fallu plus de trois siècles aux philosophes, aux économistes et aux discoureurs sur les *conditions normales du travail,* pour la réduire en poussière ? Voilà à quoi on s'expose, avec un beau talent et du savoir, quand on veut parler de ce que savent et font les prêtres, sans les avoir jamais interrogés ni vus de près à l'œuvre.

abstractions, est très-propre à passionner les idéologues; mais, pour qu'il ne fût pas mortel dans la pratique, il exigerait deux choses des peuples qui l'admettraient : 1° leur égalité absolue sous le rapport des forces intellectuelles et physiques, et des conditions territoriales, géographiques et politiques; 2° assez de modération et de sagesse pour ne jamais se faire une concurrence ruineuse. Que l'Angleterre, extrêmement abondante en machines de fer, d'acier, de chair humaine, et dont le sol recèle des houillères d'une richesse inépuisable; que l'Angleterre, qui a jeté dans les ateliers de l'industrie manufacturière les trois quarts de ses habitants, et qui, pour un chétif morceau de pain, obtient des enfants de ce peuple de forçats un travail non interrompu de dix-huit à vingt heures; que l'Angleterre, qui possède dans les Indes orientales plus de cent millions de serfs taillables à merci; que l'Angleterre, qui couvre les mers de ses vaisseaux occupés à l'approvisionner de matières premières et à inonder les marchés du globe des produits de ses manufactures; que l'Angleterre, dis-je, soit libre-échangiste, on le conçoit. En attirant les autres peuples sur le terrain de la concurrence illimitée, elle donnerait du travail aux masses de populations abruties et affamées qui la font trembler pour son existence; la ruine inévitable de notre continent livrerait aux capitalistes d'Albion le monopole de l'industrie et du commerce universel, et leur permettrait de soutenir pour un temps la situation sociale et politique la plus anormale et la plus inhumaine.

Vous devez comprendre que les intérêts des nations continentales sont absolument opposés à un tel système. Leurs maladies morales et matérielles, et les dangers immenses qui en résultent, étant visiblement l'œuvre de l'anglomanie, elles ne peuvent se sauver que par l'opposition la plus énergique à l'esprit de la politique anglaise. La lutte ne sera pas longue, car quiconque se porte bien et n'a que quarante ans peut espérer de voir l'Angleterre revenir à

l'esprit chrétien, ou payer à Dieu et aux hommes sa dette pour la belle mission qu'elle s'est donnée de rétablir l'esclavage sur un pied de barbarie inconnu à l'antiquité. En effet, les législateurs antiques, en déclarant les esclaves propriété domestique, intéressaient les maîtres à la conservation de ces machines travaillantes. La législation anglaise abandonne les masses à la libre exploitation des maîtres, et, par le don de l'indépendance légale, elle leur assure la liberté de se dépraver sans mesure et de mourir de faim.

Comment faire rentrer les populations, des voies de l'abrutissement moral et physique, dans celles d'une véritable civilisation? C'est en les ramenant aux croyances et aux pratiques par lesquelles l'Europe a successivement triomphé des bourbiers de la barbarie païenne, des flots de la barbarie du moyen âge, des assauts de la barbarie musulmane; c'est en leur apprenant à solenniser les événements qui ont transformé la face du monde et déterminé les hommes à s'occuper de la culture de leur âme, à se traiter en bons frères durant leur voyage vers l'éternelle patrie.

Que sont, en effet, les fêtes catholiques? L'expression publique de la joie, de la reconnaissance, de l'amour que doivent inspirer à tous les chrétiens des événements qui dominent tous les événements : la naissance, les travaux, les souffrances, la mort, le triomphe, les adorables institutions du Dieu fait homme et crucifié pour le salut de tous. C'est le juste hommage que la famille chrétienne doit à la *Femme bénie entre toutes les femmes,* et dont le culte, comme je vous l'ai fait voir dans le troisième article du Symbole, a relevé la femme et l'a rendue capable de sa haute fonction de *première éducatrice de l'homme.* C'est enfin la commémoration des apôtres, des martyrs, des grands hommes qui, par leur héroïque dévouement et leurs travaux, ont acquis des droits impérissables à la reconnaissance de tous les peuples civilisés.

Une nation nourrie de ces hautes pensées aura toujours assez de forces physiques pour contraindre le sol le moins

fertile à lui fournir sa subsistance. Elle aura surtout assez de charité pour ne pas laisser ses indigents en proie à la famine. Croyez-le bien : l'art chrétien de faire un bon emploi des richesses importe beaucoup plus à la vie d'un peuple que l'art de les multiplier sans mesure et d'élever des montagnes d'or à côté des abîmes du paupérisme.

Au reste, je conviens que tant qu'une meilleure politique n'aura pas, à force de patience et de sagesse, rétabli l'équilibre social en reportant vers l'industrie agricole l'excédant de population ouvrière qui s'étouffe dans les villes, la multiplication des fêtes offrira de graves inconvénients sous le rapport économique et moral. Les campagnes n'auront pas assez de bras pour qu'on réduise leurs heures de travail ; les villes, pas assez d'esprit religieux pour que les fêtes y soient ce qu'elles doivent être, un puissant moyen de culture morale.

Je n'ai pas besoin de dire que le sacerdoce catholique se prêtera toujours volontiers aux arrangements que les circonstances réclameraient en cette matière. Mais il est bon d'observer que, la réduction des fêtes étant une diminution de fatigue pour les prêtres, le zèle pour cette espèce de réformes les exposerait à des accusations qui, pour être injustes, n'en préjudicieraient pas moins à la confiance dont ils doivent jouir pour opérer le bien (1).

(1) Un trait entre mille. A l'époque du concordat de 1801, un curé ayant chaudement combattu en chaire les clameurs de ses paroissiens contre la suppression d'un grand nombre de fêtes, le patriarche de l'endroit alla lui dire au sortir de l'église : « Monsieur le curé, vous êtes jeune, et je suis un des anciens du pays : permettez-moi de vous donner un conseil. Quand vos supérieurs vous envoient des ordres, des mandements, lisez-nous-les, quels qu'ils soient, c'est votre devoir; mais n'essayez pas de nous faire goûter une mesure qui, entre autres bouleversements, nous ôte quinze jours de repos pour vous les donner. Vous y perdriez votre latin. »

TROISIÈME ET QUATRIÈME COMMANDEMENT.

« TOUS TES PÉCHÉS CONFESSERAS, A TOUT LE MOINS UNE FOIS L'AN. »
« TON CRÉATEUR TU RECEVRAS, AU MOINS A PAQUES HUMBLEMENT. »

D. Vous savez quelle tempête d'objections soulèvent ces préceptes, surtout le premier.

R. Oui; et comme cette tempête a commencé avec les préceptes et ne finira probablement qu'avec eux, elle est une très-belle preuve de leur solidité. Je crois avoir fait justice de la plupart de ces objections dans les ouvrages où j'ai traité avec quelque détail de la Pénitence et de l'Eucharistie. Ici mon but étant, non de justifier un à un les divers articles de la doctrine catholique, mais de vous montrer la chaîne qui les relie les uns aux autres et en fait un tout indivisible, permettez-moi de ne pas m'écarter de cette méthode; car il en résultera bientôt, j'espère, une réponse péremptoire à l'universalité des objections contre la *Philosophie du catéchisme catholique*.

Si l'Église catholique a usé de son pouvoir législatif, ce n'a pas été certes par le vain désir d'en faire parade, comme nos manufactures législatives, qui croient s'immortaliser en publiant plus de lois dans une année qu'un peuple n'en saurait lire. En quoi consiste la législation générale d'un gouvernement qui compte dix-huit cents ans de durée et n'a d'autres limites que celles du monde? En six lignes, qu'un enfant apprend dans une matinée et récite en moins d'une minute. Et quel est le but de ces six lignes? C'est l'application à tous et à chacun des diverses prescriptions de la loi divine.

En effet, quel est le but du premier commandement de l'Église : *Les fêtes tu sanctifieras*, etc.? — C'est la susbtitution des solennités chrétiennes aux solennités juives, prescrites par la loi du Sinaï. Quel est le but du deuxième : *Les*

dimanches messe ouïras, etc.? C'est la substitution aux divers sacrifices par lesquels les Juifs célébraient la création du monde et la promesse de sa régénération, du sacrifice adorable qui a opéré la rédemption du genre humain, scellé le traité de l'éternelle alliance, et ouvert à tous les hommes de bonne volonté le chemin de la vérité et de la vie.

Par ces deux premiers commandements, l'Église pourvoit au premier besoin des âmes : l'instruction religieuse; instruction produite par la distribution de la parole divine; instruction fécondée par la prière publique; instruction saisissant toutes les facultés de l'âme par les diverses cérémonies du culte. Vous avez pu voir que l'exacte observation de ces deux préceptes serait le meilleur rempart contre l'irruption de la barbarie. Venons maintenant au terrible précepte.

Tous tes péchés confesseras, à tout le moins une fois l'an. — Que nous est-il ordonné par là? De travailler à l'accomplissement dans notre âme de l'œuvre de la rédemption; de remplir le but pour lequel le Fils s'est soumis à la mort de la croix. Quel a été ce but? La sanctification de nos âmes par l'abolition de nos iniquités. Or la méthode à suivre pour obtenir la rémission de nos péchés a été déterminée par Jésus-Christ, quand il a dit à ses ministres, après avoir répandu sur eux son souffle : *Recevez le Saint-Esprit ; ceux à qui vous remettrez leurs péchés, ils leur seront remis, et ils seront retenus à ceux à qui vous les aurez retenus* (1). De là l'obligation pour chaque chrétien de soumettre ses péchés au jugement de ceux qui sont investis du pouvoir de les remettre ou de les retenir, selon les besoins et les dispositions du coupable. Qu'a fait l'Église sur cet article? Elle n'a fait que déterminer les limites du temps dans lequel les âmes les moins diligentes doivent remplir un devoir essentiel à la vie chrétienne. A-t-elle été trop rigoureuse en restreignant ces limites à une année? Avec les obligations d'un chrétien, telles que vous les connaissez, je vous

(1) Saint Jean, XX, 22, 23.

le demande : croyez-vous qu'un adulte puisse traverser une année sans éprouver le besoin de purifier son âme, au moins une fois, dans le bain du sacrement de pénitence, et d'y puiser, ainsi que dans la communion, les forces nécessaires pour pratiquer constamment les vertus chrétiennes et préserver son âme de la contagion des vices ?

D. Si la chose n'est pas impossible pour tous, elle est du moins bien difficile pour le grand nombre, tant l'année est longue et la vertu humaine courte !

R. Cela suffit pour justifier la loi générale de l'Église sur cette matière et confondre toutes les plaintes qu'elle soulève. Croyez-le bien : l'âme qui, à la fin d'une année, se trouve sans reproche devant la loi de Jésus-Christ, se jugera encore telle à la fin de sa carrière. Or les âmes pures qui n'ont, durant la vie, aucune souillure, aucun tort à déplorer, à réparer, à confesser, en découvriront probablement assez au tribunal de Jésus-Christ pour que l'instituteur du sacrement de pénitence leur inflige la pénitence qui ne finira pas.

Mais le sacrement de pénitence n'est pas seulement le moyen spécial établi par le Sauveur des âmes *pour remettre les péchés commis après le baptême*. Considéré dans les actes qui en préparent, en accompagnent et suivent la réception, à savoir : l'examen de conscience, la contrition, le ferme propos pour l'avenir, la déclaration des péchés, les avis du confesseur, la réparation du mal ou satisfaction; considéré, dis-je, à ce point de vue, le sacrement de pénitence est le moyen le plus efficace, disons mieux, le seul efficace, d'appliquer aux individus la règle de la foi et de la morale chrétienne. C'est le christianisme se mettant à la portée de tous et se proportionnant à l'état et aux besoins de chacun, entrant dans chaque conscience pour éclairer les plus secrètes allures de l'âme, dissiper ses illusions, redresser ses voies, prévenir ses chutes, et la faire marcher sur les traces du divin modèle des élus.

En un mot, c'est le christianisme pratique, le seul qui

sauve les âmes et les corps dans cette vie et dans l'autre. Otez le gouvernail de la confession, les âmes vont à la dérive, emportées par le souffle des passions en mille directions contraires. Il ne reste plus que le christianisme général, vague, indéfini ; on en parlera comme on parle de la pluie, du beau temps ; mais ses préceptes, livrés aux commentaires de chacun, influeront autant sur les mœurs que nos observations météorologiques sur la marche de la température.

Cette toute-puissance morale de la confession a frappé les plus nobles penseurs catholiques, protestants, incrédules. Je vous invite à lire les *Lettres d'Atticus*, dédiées à Louis XVIII par lord Fitz-William (Londres 1811), vous y trouverez une belle démonstration de cette thèse fort singulière pour un publiciste protestant : *La vertu, la justice, la morale, doivent servir de base à tous les gouvernements. — Il est impossible d'établir la vertu, la justice, la morale, sur des bases tant soit peu solides, sans le tribunal de la pénitence..., qui appartient exclusivement aux catholiques romains. — Il est impossible d'établir le tribunal de la pénitence sans la croyance à la présence réelle, principale base de la foi catholique romaine. — Donc il est impossible de former un système de gouvernement quelconque, qui puisse être permanent ou avantageux, à moins qu'il ne soit appuyé sur la religion catholique romaine* (1).

C'est aussi ce que reconnaît le rationaliste Pierre Leroux, quand, comparant l'ordre social fondé par l'Église catholique à celui qu'ont voulu lui substituer les sécularisateurs modernes, il adresse à ceux-ci cette éloquente apostrophe : « Et quel frein avez-vous laissé aux misérables, et quelle règle de vie leur avez-vous donnée ? Vous avez effacé de leur cœur Jésus-Christ qui commandait aux hommes, au nom de Dieu, de s'aimer les uns les autres, et qui promettait un port aux affligés. *Mais savez-vous que c'est*

(1) V. le *Résumé* du livre, à la fin de la *Lettre V*^e^.

une horrible chose que de conserver le bourreau après avoir ôté le confesseur (1)?

Enfin, comme l'a très-justement observé lord Fitz-William, le troisième commandement : *Tous tes péchés confesseras,* est inséparable du quatrième : *Ton Créateur tu recevras.* Or, en établissant celui-ci, qu'a fait l'Église? Elle n'a fait que pourvoir à l'exécution du commandement divin renfermé dans ces paroles : *Prenez et mangez, ceci est mon corps... En vérité, en vérité, je vous le dis : Si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme et ne buvez son sang, vous n'aurez point la vie en vous. Celui qui mange ma chair et boit mon sang a la vie éternelle, et je le ressusciterai au dernier jour; car ma chair est véritablement une nourriture et mon sang est véritablement un breuvage. Celui qui mange ma chair et boit mon sang demeure en moi et moi en lui* (2). Ce divin repas, que Jésus-Christ déclare indispensable à la vie, ne s'exige qu'une fois l'an des fidèles; ce n'est pas certes exagérer, aggraver le précepte divin ; c'est plutôt porter la condescendance aussi loin que possible.

Quant à la place immense qu'occupent dans le christianisme le sacrifice et le sacrement eucharistique, permettez-moi de vous renvoyer à ce que j'en ai dit ailleurs (3). Ici je me borne à une seule réflexion.

Le but du christianisme est tout là : unir les hommes à leur Père céleste, et faire qu'ils se chérissent tous comme les membres d'une même famille, d'un même corps. Le moyen de cette union, c'est Jésus-Christ, et le principal moyen que Jésus-Christ a choisi pour nous réunir dans le sein de son infinie charité est celui-ci : *Celui qui mange ma chair et boit mon sang demeure en moi et moi en lui.*

Qu'est-ce que cette charité dans laquelle se résume toute la loi évangélique? C'est le fruit surnaturel de notre incor-

(1) V. *Revue indépendante,* t. I, p. 1-20.

(2) Saint Matthieu, XXVI, 26. — Saint Jean, VI, 54-57.

(3) V. *la Solution de grands problèmes,* t. II, ch. 38-42. — *L'Emmanuel, ou le Remède à tous nos maux.*

poration à Jésus-Christ, opérée par le baptême, augmentée par la confirmation, rétablie ou sauvegardée par la pénitence, nourrie et perfectionnée par notre *transsubstantiation* au Christ dans le banquet eucharistique. Que les hommes s'éloignent de cette source de vie chrétienne, aussitôt ils retombent dans leur vie naturelle : et leur vie naturelle, c'est l'égoïsme ; et le fruit de l'égoïsme, c'est la division ; et le fruit de la division, c'est la barbarie et la mort.

CINQUIÈME ET SIXIÈME COMMANDEMENT.

« QUATRE-TEMPS, VIGILES, JEUNERAS, ET LE CARÊME ENTIÈREMENT. »

« VENDREDI CHAIR NE MANGERAS, NI LE SAMEDI MÊMEMENT. »

D. Quant aux lois du jeûne et de l'abstinence, vous conviendrez, j'espère, qu'elles sont purement ecclésiastiques, et que l'Église pourrait les supprimer sans préjudice de la loi évangélique.

R. En y réfléchissant un peu mieux, vous conviendrez, je pense, que vous êtes dans l'erreur. Prises selon la lettre, les deux dernières lois de l'Église sont, il est vrai, d'institution ecclésiastique ; mais, envisagées dans leur portée et leur résultat, elles sont manifestement une inspiration de l'Évangile. Qu'est-ce en effet que l'Évangile, sinon une incessante exhortation à élever notre âme par la foi et à dompter notre corps par la pénitence, à le réduire en servitude, à crucifier ses convoitises, *à lui faire porter la mortification de Jésus, afin que la vie de Jésus resplendisse dans nos corps* (1) ? Or quoi de plus propre à cela que les privations, le jeûne, l'abstinence ? Et parmi les divers moyens d'affliger le corps, l'Église pouvait-elle faire un choix plus doux ? Au lieu de diminuer le nombre de nos

(1) Saint Paul, *Deux. ép. aux Corinth.*, IV, 10.

repas à certaines époques, d'en retrancher quelques mets, auriez-vous mieux aimé qu'elle nous eût prescrit le cilice, les flagellations, des oraisons prolongées durant la nuit, le sommeil pris sur la terre nue ou le carreau?

D. Je ne voudrais pas me charger de faire goûter cette commutation aux ennemis du jeûne et du maigre.

R. Cependant il faut mortifier notre chair, combattre cette *gastrolâtrie*, dont *la fin*, dit saint Paul, *est la confusion et la mort* (1), à moins que nous ne voulions fouler aux pieds la lettre et l'esprit de l'Évangile et lutter contre la conscience du genre humain, qui n'a jamais séparé l'idée de pénitence de celle de religion. Comment! voilà dans l'Asie plus de cent millions de sectateurs de Brahma qui se condamnent à un carême éternel, se privent par religion de la viande des animaux quelconques, terrestres, aériens, aquatiques, de l'usage des dépouilles animales, cuir, laine, etc.; —voilà les croyants de Mahomet qui renoncent toute leur vie au vin, aux boissons spiritueuses, et dont le jeûne du Ramadan surpasse en rigueur celui de nos trappistes (2); —et les adorateurs du vrai Dieu, qui ont vu le Saint des saints se condamner à un martyre de plus de trente ans, et expirer dans d'horribles tortures pour *effacer les péchés du monde*, croiront pouvoir se moquer de toute abstinence! ils repousseront, comme un joug intolérable, le jeûne consacré par l'exemple du Fils de Dieu, et dont il a dit : *Il y a une espèce de démons qu'on ne peut vaincre que par la prière et le jeûne* (3)! La religion de la Croix exemptant ses sujets de toute pratique pénitentiaire, quelle absurdité! Cela ne peut entrer dans l'esprit que des philosophes de cabaret ou d'imbéciles biblistes qui, pour l'intelligence de l'Évangile, en seraient toujours aux édifiants *sermons de table* du *glorieux* réformateur Luther.

(1) *Ép. aux Philipp.*, III, 18, 19.

(2) J'entends durant le jour naturel, car rien n'empêche le religieux musulman de donner à la débauche le temps compris entre le coucher du soleil et son lever.

(3) Saint Matthieu, XVII, 20.

Le devoir religieux de mortifier nos convoitises sensuelles une fois reconnu, il en résultait, pour l'Église, l'obligation de le réglementer. En s'en référant à la dévotion de chacun sur cette matière, que serait-il arrivé? Les lâches, c'est-à-dire le très-grand nombre, n'eussent jamais trouvé ni le temps ni les moyens de faire pénitence; les fervents, toujours inquiets, n'eussent jamais cru en avoir fait assez. Rien de plus sage donc qu'une loi générale, excitant la paresse des uns, modérant la ferveur des autres.

Et croyez que l'observation de cette loi, nécessaire au point de vue du salut éternel, importe plus qu'on ne pense au salut dans le temps, sous le rapport de la moralité, de l'hygiène, du commerce, de l'industrie agricole, etc.

D. Cette assertion trouvera beaucoup d'incrédules.

R. Oui, dans le grand peuple des myopes. Comme vous n'appartenez pas à cette espèce, voici les sujets de méditation que je vous recommande.

I. L'homme qui ne sait pas refuser à son corps la transgression des lois de l'Église, ne lui refusera pas davantage la transgression des lois de Dieu. La petitesse d'esprit qu'il trouve à s'abstenir le vendredi de ce qu'il a mangé le jeudi, il la trouvera aussi, parfois, à s'abstenir des excès qui portent la honte, le déshonneur, la mort dans les familles. Si vous rencontrez un contempteur des deux dernières lois de l'Église, qui soit irréprochable à l'endroit des sixième et neuvième commandement de Dieu, hors le cas d'un tempérament exceptionnel, vous aurez fait une belle découverte. *La prière*, augmentant la vie de l'âme, *et le jeûne*, modérant celle du corps : telles sont les armes irremplaçables que le Maître des vertus nous a données contre le démon de la luxure.

II. Laissez se généraliser le mépris des lois du jeûne et de l'abstinence, les septième et dixième commandements : *Bien d'autrui ne prendras*, *ni convoiteras*, seront d'abord mis en oubli, puis systématiquement combattus comme consacrant une grande iniquité sociale. Remontez à la cause

générale des crimes contre la propriété, et du succès prodigieux des belles doctrines du communisme : vous verrez que cette cause est toute dans l'horreur des privations, des abstinences, et dans le dogme sensualiste : l'homme ne vit que pour consommer et jouir.

III. Lisez sur cette matière les médecins qui se sont le plus distingués par la hauteur et l'étendue de la pensée, vous y trouverez d'excellentes raisons hygiéniques de l'institution du jeûne et de l'abstinence quadragésimale.

IV. Élevez-vous encore plus haut. Jetez un coup d'œil sur cet océan immense qui occupe une si grande portion de notre globe, pénètre dans l'intérieur des terres et les divise en continents. Là vivent une infinité d'espèces animales, dont la fécondité surpasse celle des animaux terrestres au delà de tout calcul(1), et dont la chair serait plus que suffisante à l'alimentation de la famille humaine. Voyez comment, pour nous épargner la peine d'aller les chercher au loin, les meilleures espèces de ces poissons se détachent chaque printemps des mers glacées du pôle, longent en colonnes serrées les côtes de l'Europe, de l'Amérique, de l'Asie, et s'offrent d'eux-mêmes aux filets du pêcheur.

Maintenant, avec le perfectionnement de nos moyens de transport par mer et par terre, calculez les avantages qui résulteraient d'une plus grande consommation des animaux marins : 1° pour la nourriture des masses, qui ne vivent presque plus que de céréales d'une qualité inférieure, de légumes et de racines; 2° pour l'industrie de la pêche et le commerce; 3° pour la conservation et la multiplication de notre bétail, toujours plus insuffisant pour les besoins de l'agriculture et de la consommation; 4° enfin pour la prospérité du sol, qui souffre également de la diminution du bétail, de l'affaiblissement des bras qui le remuent et de la disparition rapide des principes fertilisants. Vous n'avez pas oublié ce que je vous ai dit, dans un chapitre, de la

(1) Il y a telle morue qui contient dix millions d'œufs.

nécessité des substances animales pour la fertilisation des terres (1); eh bien, il est probable qu'en augmentant le riche tribut que nous offre la mer, on pourvoirait mieux à la conservation de l'équilibre universel, on restituerait à nos campagnes une partie des sels précieux, des huiles végétales, des éléments connus et inconnus dont l'absence se fait sentir et pourrait expliquer plus d'un fléau.

En voilà assez, je pense, pour vous mettre sur la voie de cette conclusion :

Il se pourrait que le même Esprit qui a assisté l'Église catholique dans l'établissement de ses lois eût aussi établi les lois de l'ordre moral et de l'ordre physique; de sorte qu'en vivant dans la transgression habituelle des premières, les peuples chrétiens pourraient bien travailler à leur ruine morale et physique.

CONCLUSION

DU TROISIÈME LIVRE.

Craindre Dieu, garder ses commandements, c'est là tout l'homme, nous dit l'Écriture (2).

Oui, c'est là tout l'homme : l'homme individuel et l'homme collectif; l'homme considéré dans l'universalité de ses rapports avec le monde des esprits et avec le monde matériel, avec la famille domestique, nationale, et avec la grande famille du genre humain.

Le Décalogue, promulgué et appliqué par l'Église catholique, est la seule législation qui puisse réunir et diriger dans le chemin de la vie temporelle et éternelle les individus, les familles, les nations, l'humanité entière. Toute législation qui ne la prend pas pour base est une législation de mort.

(1) Liv. I, premier fait, ch. 5.
(2) *Ecclésiaste*, XII, 13.

Dieu a sur les législateurs les plus capables deux immenses avantages : la science et la puissance universelles.

Dieu connaît à fond les hommes, leur passé, leur présent, leur avenir, le monde où commence leur éducation, le monde où elle s'achève. Il connaît tout cela, parce que tout cela est son œuvre. C'est lui qui a établi et qui maintient les rapports qui unissent entre elles les milliards de molécules que renferme notre organisme, les rapports de notre organisme avec la matière organisée et inorganique, les rapports de notre esprit avec notre organisme et avec tous les esprits. Il est donc certain que, dans la loi qu'il nous a donnée, si courte qu'elle soit, aucun de ces rapports incalculables pour l'œil de l'homme n'a été mis en oubli, que tous les intérêts ont été conciliés, et que les hommes n'ont qu'à suivre cette loi pour s'élever, comme il leur dit lui-même, *à la parfaite immortalité*, pour *s'approcher de Dieu et atteindre au royaume éternel* (1).

Dieu a la puissance universelle. — L'imprévu, qui joue un si grand rôle dans la politique humaine et déconcerte tant de projets, n'entre pas dans le gouvernement divin. La soumission de l'univers physique à son ordonnateur est parfaite. L'ange et l'homme ont été créés libres de garder ou de transgresser la loi qui leur a été donnée; mais leurs transgressions ont été prévues, et ne dérangent en rien le plan général. Que les transgresseurs se pavanent sur le trône ou se cachent dans le réduit le plus obscur, qu'ils soient florissants de santé ou qu'ils descendent au sépulcre, ils restent sous la main de Dieu : en résistant à sa miséricorde, ils servent sa justice et *creusent de leurs mains la fosse où ils seront la pâture de la mort* (2). — Il est donc évident que Dieu est le seul législateur qui puisse obtenir à sa législation la soumission de tous les peuples; et il n'y a pas en effet sous le soleil un peuple qui ne donne des sujets plus ou moins nombreux au Décalogue catholique.

(1) *Sagesse*, VI, 19-21.
(2) Ps. VII, 16; XLVIII, 15.

L'Europe avait grandi durant douze siècles sous cette législation divine, devenue le fondement, l'âme de toutes ses lois et institutions ; elle avait laissé loin derrière elle les nations condamnées à une perpétuelle enfance par les législations des hommes, quand de misérables charlatans lui crièrent, vers 1520, qu'elle avait fait fausse route, que le flambeau de l'Évangile, éteint depuis des siècles entre les mains de la papauté, ne répandait plus qu'une fumée infernale et d'épaisses ténèbres. Une partie de l'Europe politique acclama les charlatans religieux, et ne fit plus dès lors que machiner la ruine du catholicisme.

Dans les États restés fidèles à la religion universelle, des charlatans philosophes et politiques ne tardèrent pas à se lever et à dire que la loi catholique, bonne tout au plus à sauver les âmes, devait rester étrangère au gouvernement de la société ; que celle-ci, fondée par la libre volonté des hommes, était exclusivement l'affaire des lois humaines, et qu'il était temps de donner aux peuples haletants sous des institutions gothiques et barbares des constitutions et des lois en harmonie avec leurs besoins et le progrès des lumières.

Depuis que ces idées ont envahi le monde politique, que d'efforts gigantesques pour construire des gouvernements modèles, des législations parfaites ! Certes, les génies constituants n'ont pas fait défaut. On les a vus apparaître par douzaines sur les trônes ; par centaines et par milliers dans la noblesse de robe et la bourgeoisie tenant plume, ivres de l'*Esprit des lois;* par millions dans les rues, éclairées par le *Contrat social*. Il s'en est trouvé parmi les échappés des bagnes et de la corde, et leur école est encore plus nombreuse que celles de Montesquieu et de Rousseau (Babeuf, Mazzini).

L'ancien monde ne compte guère plus de huit à dix législateurs, et leurs travaux réunis n'excéderaient pas un volume de médiocre dimension. La politique moderne n'a besoin que d'un chiffon appelé *charte constitutionnelle*,

pour faire surgir trois à quatre cents législateurs dans un État grand comme la main. Sa fécondité législative est fabuleuse. Vingt chariots, attelés chacun de quatre paires de bœufs, auraient peine à remuer la montagne de lois, de décrets, de rapports, etc., sortis de ses ateliers et manufactures depuis un demi-siècle.

Cependant où allions-nous, sous la conduite de tant de génies? De révolutions en révolutions, nous touchions à celle qui devait ensevelir dans la fange et le sang les derniers débris de la société.

Heureusement, au-dessous de l'Europe politique se trouvaient les grandes masses de l'Europe chrétienne, qui prient, travaillent, parlent très-peu politique, lisent moins encore, n'écrivent pas, et persistent à croire que la meilleure des législations, ce sont les commandements de Dieu, et que le plus parfait des gouvernements, c'est le plus chrétien. Leurs gémissements, toujours étouffés ici-bas par le tonnerre des tribunes législatives et les aboiements de la presse, ont pu monter au ciel et y porter cette requête : « Jusqu'à quand, Seigneur, laisserez-vous les nations éclairées de votre lumière sous la main de ces aveugles? *Établissez sur eux un législateur qui leur apprenne qu'ils sont des hommes* (1), et qu'il n'appartient pas aux hommes de refaire des peuples régénérés et élevés par vous! »

La prière, ce semble, a été exaucée. Chez la nation dont les mouvements entraînent l'Europe, à l'heure où les plus intrépides espérances s'évanouissaient, un législateur s'est levé, qui, d'un signe, imposant silence à la France parlementaire, dissipant les armées du socialisme, s'est adressé à la France réelle et lui a posé cette question : « Français, voulez-vous un gouvernement fort et réparateur, qui vous aide à rompre avec les *théories des idéologues* et *des faux dieux*, pour revenir *aux préceptes du Christ*, et reprendre,

(1) *Constitue, Domine, legislatorem super eos, ut sciant gentes quia homines sunt.* Ps. IX, 21.

au dedans et au dehors, l'attitude qui convient à l'aînée des nations chrétiennes? Répondez oui ou non! » On connaît la réponse itérative des Français. Ce peuple, naguère si divisé, réputé ingouvernable, surtout par un pouvoir monarchique et religieux, vient de porter sur le trône, avec un ensemble et un enthousiasme incomparables, le prince qui, par ses actes encore plus que par ses paroles, lui a promis un gouvernement décidément chrétien.

En même temps que la France donne ce merveilleux spectacle au monde, l'Allemagne catholique salue avec amour le jeune empereur qui, inaugurant son règne par une rupture éclatante avec l'autocratie ecclésiastique du philosophe Joseph II, et avec le charlatanisme libéral des assemblées politiques, a aussi voulu que la liberté de l'Église et la bonne entente avec elle fussent une des bases de son gouvernement.

Dans les ardentes sympathies qu'a excitées la conduite de ces deux princes, on voit et le témoignage naturel de la reconnaissance des peuples envers leurs libérateurs, et le témoignage du Dominateur suprême, remplissant sa promesse aux chefs des peuples : *Je glorifierai ceux qui me glorifieront* (1). On voit de plus une grande leçon à l'Europe politique et une raison d'espérer qu'elle réalisera bientôt les paroles prophétiques de l'auteur du *Génie du christianisme,* dans la *conclusion* de son immortel travail :

« Peut-être un jour les diverses formes de gouvernement, hors le despotisme, paraîtront-elles indifférentes, et l'on s'en tiendra aux simples lois morales et religieuses, qui sont le fonds permanent des sociétés et le véritable gouvernement des hommes. »

(1) *I Reg.*, II, 30.

LIVRE IV.

Les objections.

CHAPITRE I.

Que les objections contre la religion catholique n'ont pas de fin, et que c'est là une belle preuve de sa divinité.

D. Il s'offre d'abord une question : Pourquoi tant d'objections contre la religion catholique, et si peu contre les autres ?

R. C'est que la religion catholique se présente en souveraine qui demande le gouvernement de notre âme pour en réformer les inclinations et les allures, tandis que les autres religions sont d'humbles servantes qui, jugeant irréprochable notre gouvernement intérieur, ne nous demandent que la permission de consacrer cet ordre de choses et de veiller à ce que rien ne le trouble. N'est-il pas naturel qu'on fasse bon accueil à celles-ci, qu'on ne demande pas même à voir leur livret ; qu'une fois reçues, on s'affectionne à elles, on ferme les yeux sur leurs défauts ; mais que celle-là soit repoussée comme une usurpatrice ; que beaucoup refusent de lire ses divines patentes ; qu'après les avoir lues, acceptées sans réserve, on incidente de mille manières sur l'étendue de ses droits, sur l'usage qu'elle en fait ; qu'il reste dans l'âme un levain de révolte, un foyer de doléances, de murmures, de questions et d'objections toujours renaissantes ?

D. Cependant toutes les religions imposent des obligations plus ou moins onéreuses : comment se fait-il donc qu'on ne les discute pas ?

R. Pour la conscience humaine, religion et obligation sont deux mots synonymes. A l'exception du troupeau des athées, panthéistes et déistes, dont il ne faut pas tenir compte, les hommes croient tous à l'existence d'une loi divine qui leur impose des devoirs sacrés, inviolables. Une religion qui ne répondrait pas à cette croyance, qui ne satisferait pas le besoin que chacun éprouve de contenter le Maître suprême, d'acquérir des droits à sa protection, à sa faveur, dans ce monde et dans la vie à venir, ne serait pas une religion.

Les hommes veulent donc des devoirs religieux, mais des devoirs qui contrarient le moins possible leurs inclinations les plus chères, c'est-à-dire les plus vicieuses. Le culte qui leur garantira la liberté des passions, surtout des passions charnelles, comme ont fait tous les cultes non chrétiens, sera bien reçu, exigeât-il des pratiques incommodes, absurdes, révoltantes, et des sacrifices abominables.

Les dévots de Brahma et des pagodes de l'Inde ne croient pas payer trop cher l'extrême lubricité des mœurs par le sacrifice des veuves sur le bûcher de leurs maris, par la fumure des terres avec le sang des enfants, par l'abstinence perpétuelle de la viande, des dépouilles animales, des boissons fermentées, par l'onction quotidienne de leur corps et de leurs meubles avec de la fiente de vache; enfin par l'inviolabilité accordée à tous les animaux, même à la vermine qui les dévore.

Le fidèle musulman fait de sa vie une prière continuelle, meurt plutôt que de boire le doux jus de la vigne et de violer le jeûne rigoureux du Ramadan, tant il juge léger le joug du Dieu qui lui a dit par la bouche de Mahomet : « La femme est un animal que j'ai créé pour ton service, en attendant que tu entres dans le sérail des *Houris;* uses-en donc comme tu voudras, à moins que tu n'aies d'autres goûts, sur quoi j'entends que tu sois libre ! »

Quant aux religions soi-disant chrétiennes, que les chefs de schismes et d'hérésies ont substituées à la religion de

Jésus-Christ, qui ne sait qu'elles ont toutes acheté la faveur des peuples, surtout des classes gouvernantes, par de larges concessions? Celles-ci, servantes universelles, ont proclamé la souveraineté religieuse de chacun, et dit à leurs croyants : Les ministres sont des *experts* que vous vous donnez dans l'interprétation de la Bible; écoutez-les, mais restez juges de ce que vous devez croire et pratiquer (religions protestantes). Celles-là, esclaves seulement des pouvoirs politiques, ont conservé sur les masses un fantôme d'autorité; mais, de peur d'éveiller l'objection, elles ne prêchent pas, à moins que leur pape ou papesse ne commande une bordée contre le catholicisme. Elles se bornent à fonctionner dans le département du culte (religions schismatique grecque, schismatique russe). Les unes et les autres tolérant tout, excepté un regard vers la religion qui ne tolère aucune erreur, aucun désordre, comment voulez-vous qu'on les fatigue d'objections?

Les objections se tournent naturellement vers la religion qui ne cesse de harceler l'indifférent, le tiède, pour qu'ils sortent de l'indifférence, de la tiédeur; le pécheur, pour qu'il devienne saint; le saint, pour qu'il soit encore plus saint. Le catholicisme est l'Ismaël dont la parole armée contre tous arme la parole de tous contre lui. Aussi, vous ne trouverez pas un iota dans ses doctrines et dans ses pratiques qui n'ait fourni matière à des milliers d'objections enfantées par l'incrédulité ouverte, par le doute formel ou par l'envie de douter. Dans ce concert de voix et de plumes qui entassent doutes sur doutes, difficultés sur difficultés, accusations sur accusations, vous verrez que les catholiques sont ceux qui crient le plus haut; et il ne faut pas s'en étonner, puisqu'ils sont le principal objet de la guerre que l'Église fait à l'erreur et au mal.

Tel est le spectacle qui dure depuis l'an 32 de notre ère; et je dis que c'est une belle preuve de la divinité du catholicisme et de la nullité de toutes les objections qui pleuvent sur lui.

D. Que la multitude des objections ne prouve pas la fausseté de la religion catholique, soit; mais je ne vois pas comment elle serait une preuve de la nullité de ces objections et de la divinité du catholicisme.

R. Écoutez donc! Pourquoi tant d'objections, quand une seule aurait suffi à couler bas le vaisseau catholique? Supposons que Celse, Porphyre, Julien l'Apostat, les hérétiques des premiers siècles, et le plus formidable de tous, Arius, qui n'ont presque rien laissé à l'invention des incrédules et des hérétiques modernes, dans leurs attaques contre l'Église, eussent trouvé un côté faible au rempart de sa doctrine et aux fondements historiques sur lesquels elle s'appuie; supposons que les livres saints, dont la lecture leur était familière, comme on voit par ce qui reste de leurs écrits, leur eussent offert un point vulnérable, une contradiction réelle; ne voyez-vous pas que toutes les forces militantes anticatholiques se seraient précipitées vers cette brèche, l'auraient élargie en peu de temps, et que, pénétrant au cœur de la place, elles en auraient mis les défenseurs dans la nécessité de poser les armes ou au moins de transiger avec les vainqueurs et d'acheter la paix? Or, montrez-moi la brèche au symbole catholique, indiquez l'époque du fatal assaut, des transactions, des traités de paix signés par l'Église à la gloire des philosophes et des novateurs.

La résistance du catholicisme à cette tempête d'objections, à cette infinité d'assauts dirigés par des esprits d'une grande capacité, et dont le zèle tenait de la fureur, ne prouve pas seulement l'inanité des attaques et la solidité de l'édifice catholique; mais elle fait toucher au doigt la présence de Jésus-Christ dans cet édifice, pour empêcher l'effet naturel des objections.

D. Quel est cet effet?

R. Si les objections sont impuissantes à détruire les vérités divines et les faits surnaturels qui constituent la religion catholique, elles ne réussissent que trop à les obscur-

cir, à les dénigrer, à les dénaturer dans l'esprit des hommes. L'effet naturel de ce long déluge d'objections et de calomnies eût donc été la désertion générale des enfants de l'Église. Et pourtant cette Église qui, non contente d'exposer ses enfants à la rage des persécutions, à la grêle incessante des sophismes, des sarcasmes, des moqueries de l'incrédulité, les met de plus en opposition avec leurs penchants, et ne leur prêche que violences à se faire ; cette Église, dis-je, est celle qui a constamment réuni dans son sein la grande majorité de la famille chrétienne. Qui ne voit là l'accomplissement de cette promesse : *Je serai avec vous tous les jours jusqu'à la consommation des siècles?* En effet, la vérité ne suffit pas pour retenir les hommes, peu sujets à se passionner pour des dogmes, des préceptes, des pratiques qui affligent la chair. Ne voyez-vous pas d'ailleurs que, dans cette lutte de la religion catholique contre ses ennemis, ceux-ci ont de très-grands avantages?

D. Quels avantages?

R. Ces avantages sont : 1° la grandeur de la religion catholique et la petitesse des âmes. — Rien de si grand, vous avez pu le voir, que la religion catholique au point de vue historique, dogmatique et moral. Son histoire est celle de l'humanité, depuis l'origine des temps jusqu'à leur consommation. Son dogme a pour objet de nous faire connaître Dieu, l'homme, l'univers, et les rapports qui les unissent. Sa morale tend à nous élever par l'accomplissement de l'universalité de nos devoirs jusqu'à la *perfection de notre Père céleste.* Qu'il est difficile de faire embrasser aux esprits vulgaires cette masse de connaissances ! Qu'il est difficile surtout de les leur faire goûter ! Cependant, il le faut, si l'on veut que l'instruction religieuse des fidèles soit assez solide pour résister aux attaques de l'ennemi. Or quelle est la tâche de celui-ci ? Est-ce de démolir pièce à pièce cet édifice de la foi, d'opposer à chaque preuve de la religion catholique une preuve contraire ? Non ; il lui suffit de jeter le poison dissolvant du doute dans cette laborieuse cons-

truction, ce qui peut se faire en un tour de main. Il lui suffit d'accroître la répugnance, déjà si naturelle, pour des devoirs religieux très-pénibles. Dans son œuvre de destruction, il n'a besoin de s'appuyer que sur l'ignorance et le vice, et ce sont deux auxiliaires qui lui font rarement défaut. Le premier avantage des ennemis de la religion catholique, sur ceux qui la défendent, est donc celui de l'incendiaire sur le bâtisseur.

2° Un autre avantage qu'ils ont, c'est le choix du terrain et des armes. — Pour le défenseur de la vérité universelle, il n'y a qu'un terrain, c'est celui de la vérité; qu'une arme, c'est encore la vérité. Le terrain historique sur lequel repose le catholicisme est immense, et ce n'est pas une petite affaire que de le déblayer des montagnes de mensonges qu'y ont élevées de concert le protestantisme et le philosophisme. Les bases historiques de la religion une fois mises en lumière, il faut donner une connaissance exacte de chaque partie du dogme, de la morale, des pratiques du culte, les justifier par l'Écriture, par la tradition, par leurs rapports avec nos besoins moraux, etc.; enfin, faire de tout cela un corps bien lié et dans lequel nulle erreur historique, dogmatique, morale et philosophique ne puisse donner prise à la critique. Que d'études préparatoires, que de méditations, que de veilles, pour former un bon catéchiste! Et quand il est formé, que de dévouement, que de patience et d'abnégation il lui faut pour établir dans les âmes une conviction éclairée de la vérité catholique!

L'esprit d'erreur n'a pas besoin de tant de préparatifs pour faire des mécréants. Libre de choisir un des dix mille côtés que le système catholique offre à ses coups, il a de plus la liberté du choix entre le sophisme savant et le sophisme populaire, entre le mensonge habile et le mensonge effronté, entre ce qu'il y a de plus fin et de plus grossier, de plus spirituel et de plus brutal dans la plaisanterie et le sarcasme. Qu'il ruine la croyance du catholique sur un ou plusieurs articles de foi; qu'il lui inspire le mépris

de toutes les pratiques du culte ou d'une seule; qu'il obtienne ce résultat par les séductions de la fausse science ou par des contes ridicules, que lui importe, pourvu qu'il fasse un incrédule?

En somme, tout esprit est capable de décocher l'objection contre le catholicisme; toute main est apte à le démolir dans les âmes. Le nombre des esprits et des mains conjurés contre lui depuis l'origine est incalculable. Le nombre de ses défenseurs, capables de broyer les objections ou de les retourner contre les assaillants, a toujours été, relativement, très-restreint. Cependant, voilà dix-huit siècles que l'édifice catholique résiste et renferme dans son sein la multitude des nations. Il n'est donc pas l'œuvre des hommes.

CHAPITRE II.

Que, derrière toutes les objections qui se produisent, il y a une objection qui tient à se cacher.

D. Quelle est cette objection qu'on pourrait appeler honteuse?

R. Vous avez pu voir, dans le chapitre précédent, que le but commun des objections est de sauver notre *autonomie*, c'est-à-dire le droit de nous gouverner nous-mêmes, de vivre à notre gré. On veut une religion, et on lui fera tous les sacrifices, excepté le sacrifice de soi. Ce qui nous heurte dans le Dieu catholique, c'est qu'il nous dit : *Que celui qui veut venir après moi, se renie lui-même, embrasse sa croix, et qu'il me suive, moi, qui me suis fait obéissant jusqu'à la mort!* Et en preuve de ce reniement par lequel nous renonçons à nous conduire par nos propres lumières, Jésus-Christ exige que nous soumettions le gouvernement intérieur de notre âme au contrôle de ceux à qui il a dit : *Vous êtes la lumière du monde, le sel de la terre; tout ce que vous lierez et délierez sur la terre, sera lié et délié dans*

le ciel ; les péchés seront remis à ceux à qui vous les aurez remis, retenus à ceux à qui vous les aurez retenus, etc.

Le gouvernement des âmes, l'inspection des consciences ! voilà ce que la religion catholique ose demander, et voilà ce qui ameute contre elle tant d'insurgés du dedans et du dehors. L'éternelle objection des mauvais catholiques et des sectateurs du rationalisme biblique ou philosophique n'est-elle pas celle-ci : « Le for de la conscience ne doit être ouvert qu'à Dieu. Celui qui croit à l'obligation d'y introduire un inspecteur humain abdique sa dignité d'homme, et la religion qui commande un tel sacrifice est une abrutissante tyrannie ? »

D. Oui ; et si cette objection est celle dont vous voulez parler dans ce chapitre, vous avez tort de dire qu'elle tient à se cacher.

R. Cette objection n'est encore qu'une *comparse*, une *figurante*, dans le combat contre la vraie religion. Croyez-le bien : on ne fait appel au gouvernement direct de Dieu que pour se délivrer de son gouvernement indirect par le prêtre ; et on ne vise à se débarrasser de son gouvernement indirect que pour échapper à tout gouvernement divin et dire : J'entends être libre de penser et de faire ce qui me plaît. Celui qui *scrute les reins et les cœurs* ne s'y trompe pas. Quand les Juifs demandèrent à n'être plus gouvernés par des prophètes, Dieu dit à Samuel : *Ce n'est pas toi qu'ils ont rejeté, c'est moi, afin que je ne règne plus sur eux* (1). Jésus-Christ dit aussi à ses ministres : *Qui vous écoute, m'écoute, et qui vous méprise, me méprise. Et qui me méprise, méprise celui qui m'a envoyé* (2).

L'objection mère qui pousse en avant toutes les autres et qui se cache tant qu'elle peut dans le fond de l'âme, est donc celle que je vous ai signalée dans l'explication du premier commandement (§ II[e]), en l'appelant l'*erreur des erreurs*. C'est l'idolâtrie du moi, l'idée, le sentiment, le

(1) I Reg., VIII, 7.
(2) S. Luc, X, 16.

désir de notre divinité propre, un je ne sais quoi qui nous porte à jalouser, puis à nier l'être Très-Haut qui nous dit : « *Je suis celui qui est*, l'auteur, le maître absolu de toutes les existences ; hier vous n'étiez qu'un néant, et si aujourd'hui vous êtes quelque chose, c'est qu'il m'a plu que vous fussiez. » Si incontestable qu'elle soit, cette idée de notre néant et de notre dépendance nous humilie, nous irrite, et nous sommes tentés de répondre : *Nos facultés sont à nous, nous en tirerons gloire; qui donc peut se dire notre maître* (1)?

Très-peu d'esprits sans doute, même parmi les plus audacieux incrédules, osent jeter à Dieu une déclaration de guerre aussi franche. Avant d'en venir à cette extrémité, on parlemente longtemps. On lui dit : « Sois raisonnable, modéré dans tes demandes : règne en maître dans les cieux; règne aussi sur l'univers matériel, dans lequel tu as établi un si bel ordre et que nous sommes impuissants à gouverner. Tu auras des temples somptueux, et toute bouche célébrera tes louanges. Mais laisse-nous un peu de liberté, ne contrarie pas les penchants que nous croyons tenir de toi, puisqu'ils naissent avec nous. En nous ordonnant de combattre en nous le *vieil homme*, *de crucifier notre chair avec ses convoitises*, tu nous donnerais lieu de penser que tu n'es pas le Dieu bon, le seul qui nous plaise. »

Que sont toutes les religions de l'univers, hors la vraie ? Des transactions, des traités de paix par lesquels les hommes ont voulu sauver leurs passions en les imposant à la Divinité et en lui disant : Nous ne t'adorerons qu'autant que tu seras à notre image. Cela est vrai, et des cultes idolâtriques qui ne furent et ne sont encore que l'adoration des passions humaines, et des cultes prétendus chrétiens qui se fondent sur le principe du libre examen. Qu'est-ce en effet que le partisan de la Bible-religion ? C'est un homme investi du droit de n'accepter d'autre loi religieuse que

(1) Ps. XI, 5.

celle qu'il aura lui-même trouvée et définie; un homme, par conséquent, qui adore ses visions et ses désirs dans le Christ qu'il lui a plu de s'imaginer.

L'humanité-Dieu, tel est donc le dogme ténébreux qui se cache derrière les religions d'invention humaine et qui de là nourrit le feu des objections contre la religion divine; dogme que nous voyons se produire dès la plus haute antiquité, sous la forme voilée du panthéisme égyptien, hindou, grec, etc.; dogme qui, terrassé d'abord par la lumière évangélique et réduit à se réfugier dans les livres de quelques obscurs sectaires du moyen âge et les antres de la franc-maçonnerie, se relève aujourd'hui avec audace, jette les masques religieux, philosophiques et politiques qu'il a successivement revêtus, laisse les armes émoussées du sophisme pour formuler en articles de foi indiscutables les plus révoltants blasphèmes, renonce aux moyens de séduction pour faire appel aux dernières violences, exalte jusqu'à la rage le fanatisme de ses adeptes dans les sociétés secrètes, et les pousse à détruire par le fer et le feu ce qui rappellerait l'idée maudite d'un Dieu législateur, d'une foi divine. C'est l'erreur catholique, universelle, luttant à découvert contre la vérité catholique, universelle; c'est la réaction suprême de l'enfer provoquée par l'irrésistible éclat de la lumière catholique, et préparant contre Dieu, son Christ et son Église le dernier combat dont nous parlent les saints livres.

D. Je ne conçois pas comment l'éclat de la lumière catholique a pu déterminer une telle explosion de ténèbres.

R. N'avez-vous jamais observé les fureurs qu'allume dans les esprits entêtés, orgueilleux, la parole lumineuse qui dévoile l'absurdité de leurs idées, de leurs prétentions? Eh bien, c'est le sort de la parole catholique. En mettant dans un jour irrésistible les droits de Dieu au gouvernement de notre âme et l'impiété de nos essais pour concilier sa loi avec l'adoration de nous-mêmes, la religion catholique a soulevé contre elle tous les esprits qu'elle n'a

pas subjugués. Vous savez ce qu'il lui en a coûté pour arracher le monde au culte des dieux si bons et des déesses si bonnes du paganisme. Les dieux et déesses antiques tombés, sont arrivés à la file les faux dieux chrétiens, depuis le dieu d'Arius jusqu'au dieu de Luther. Les mille dieux extraits de la Bible ont ressuscité les dieux du paganisme dans le monde littéraire, et les dieux sans fin du déisme dans le monde philosophique; et à tous ces dieux a naturellement succédé l'univers-Dieu, qui se résout dans l'humanité-Dieu.

Or tous ces faux dieux et leurs religions si bonnes, qui auraient pu trouver créance et régner en paix dans une société gouvernée par la raison, se sont évanouis comme de mauvais rêves sous le feu des lumières catholiques. Dépouillés, par la controverse, des lambeaux de vérité chrétienne et des découvertes scientifiques sous lesquelles ils se pavanaient, et poussés à bout par le géant catholique, maître de toutes les vérités, parce qu'il possède la vérité souveraine, il n'est resté aux champions de ces divers systèmes que le fonds commun de toutes les erreurs : l'orgueil, mais l'orgueil exaspéré, furieux, porté à son paroxysme et livrant son dernier mot : Pas d'autre dieu que l'homme! A bas le Dieu catholique, vivent plutôt l'enfer et la mort!

Voilà comment le catholicisme, en portant la lumière dans les derniers retranchements de l'erreur, après avoir démoli ses ouvrages avancés, a contraint l'objection mère à se produire dans son horrible nudité et à vomir, à la face du soleil, des blasphèmes qui semblaient réservés à l'enfer.

Cette objection, vous le comprenez, est absolument irréfutable. Quand elle s'est emparée d'une âme, toute discussion devient inutile avant que la prison et un régime approprié à la folie furieuse aient ramené l'homme-dieu au bon sens. Mais si la vérité catholique est impuissante à délivrer des âmes ainsi satanisées, elle a un préservatif infaillible contre ce mal.

D. Quel est ce préservatif ?

R. C'est le dogme fondamental : *Dieu est charité, et il a tellement aimé les hommes, qu'il leur a fait le sacrifice de son Fils, afin qu'ils devinssent les héritiers de son royaume et les consorts de la nature divine.* Expliquons cela.

Le dogme infernal de l'humanité-Dieu n'est, comme toutes nos erreurs, qu'*une vérité dont on abuse.* L'orgueil, qui soutient ce dogme, n'est, comme tous nos vices, qu'un excès, un abus des instincts légitimes que Dieu a mis en nous.

L'erreur de l'humanité-Dieu est la corruption de cette vérité catholique : *L'homme est destiné à devenir le consort de Dieu.* La corruption est en ceci, que, niant le fait de notre adoption divine par Jésus-Christ, l'homme ose se poser en Dieu absolu et dire : Pas d'autre Dieu que moi !

L'orgueil est l'excès, l'abus de l'estime et de l'amour de nous-mêmes ; aussi le catéchisme le définit-il : *une estime, un amour désordonné de soi.* L'excès, le désordre est en ceci, que, au lieu d'estimer et d'aimer le bien qui est en nous, comme un don du Père céleste, et d'en attendre l'accroissement du secours de sa grâce encore plus que du bon emploi de nos forces, nous nous en glorifions comme d'un bien propre, et nous prétendons travailler sans Dieu, et même contre sa loi, à notre agrandissement.

Ces principes nous expliquent les sympathies que trouve dans le cœur humain le dogme de l'humanité-Dieu, si absurde qu'il soit. En effet, l'estime et l'amour ardent de nous-mêmes nous inspirent une profonde répulsion pour le néant, et même pour le simple titre de *créature,* qui veut dire *extrait du néant ;* répulsion qui n'a rien en soi que de naturel et de légitime, puisque, en daignant nous appeler à l'héritage de sa grandeur, Dieu nous a donné l'instinct d'une si haute dignité et beaucoup d'éloignement pour notre point de départ : le néant. Nous devons convenir, sans doute, que nous avons commencé d'être, et que, si nous sommes, c'est uniquement à l'Être éternel que nous

le devons; mais si Dieu ne nous apparaissait qu'en sa qualité de créateur et de maître absolu, nous pourrions le craindre, nous ne l'aimerions pas. Le contraste de sa grandeur et de notre bassesse, de sa félicité et de nos misères, nous humilierait, nous aigrirait. L'aigreur dégénérerait bientôt en aversion; l'aversion produirait la négation de Dieu, et celle-ci serait la proclamation de l'humanité-Dieu.

Comment prévenir, dissiper cette humiliation, cette aigreur? Comment satisfaire ce qu'il y a de naturel, de légitime, dans l'estime, dans l'amour de nous-mêmes, dans notre susceptibilité et fierté? Le moyen, je l'ai dit, est dans la foi au Dieu-Charité. Vous allez le voir.

Le Dieu qui crée l'univers par l'inspiration de son amour, qui, élevant l'homme au-dessus de toutes les créatures visibles, le forme à son *image et ressemblance*, converse avec lui comme un père avec son enfant, le prépare aux grandeurs du ciel par l'investiture de l'empire terrestre, le ramène avec bonté et le traite avec miséricorde, après une révolte marquée au coin de la plus noire ingratitude; ce Dieu, dis-je, n'a rien qui puisse humilier et aigrir l'homme; s'il ne prend pas encore communément le doux nom de père, on sent qu'il en a les entrailles. S'il fait sonner haut son nom de Jéhovah, de Créateur et de Maître absolu de toutes choses, on voit que ce n'est pas pour se glorifier, mais pour avoir occasion de glorifier les hommes qui lui rendront gloire et mépriseront les dieux de pierre, de métal, de bois, qui ne savent que boire le sang des victimes humaines. En somme, tel qu'il apparaît dans l'ancienne loi, Dieu est vraiment digne d'adoration et d'amour; et pourtant, s'il fut adoré et craint, il fut peu aimé, tant les hommes le jugeaient encore trop haut!

Mais le Dieu-Charité qui s'anéantit jusqu'à prendre notre nature avec ses faiblesses, pour nous communiquer sa divinité avec ses perfections; le Dieu qui épuise jusqu'à la lie le calice de nos humiliations et de nos douleurs, pour reconquérir nos droits à la gloire et aux délices éternelles;

le Dieu que son ineffable amour retient captif sur nos autels, pour nous donner le *pain de vie* et le gage de notre résurrection glorieuse; l'*Emmanuel*, le *Dieu-avec-nous*, qui réalise et nous apprend à réaliser le vœu de nos vœux : notre *divinisation!* voilà le Dieu fait pour régner sur les âmes, et dont on doit dire avec saint Paul : *Si quelqu'un ne l'aime pas, qu'il soit anathème* (1)! Voilà le Dieu qui prévient et qui tue dans son germe l'objection mère.

Jésus-Christ, c'est le vrai *Grand-Tout* (2), remplaçant l'absurde unité du panthéisme par une unité infiniment plus grande et plus glorieuse pour nous. Il dit en toute vérité : *Je suis l'alpha et l'oméga, le principe et la fin, l'auteur et le consommateur de tous les êtres;* l'Humanité, c'est moi! Mais, en me faisant homme, je ne me suis proposé qu'une chose : que tous les hommes puissent devenir ce que je suis, arriver à la hauteur où je serai éternellement, partager ma royauté et mon trône.

Comment s'offenser de tant de grandeur, puisqu'elle appartient à celui qui a daigné nous appeler ses frères, bien plus, les membres de son corps, et qu'il ne tient qu'à nous de la partager avec lui?

Comment refuser au Dieu crucifié pour nos crimes la soumission à ce qu'il y a dans sa loi de plus crucifiant pour l'orgueil et la chair? Cette confession, qui fait tant d'incrédules, cet aveu de nos fautes à l'oreille du ministre sacré, est-ce donc une obligation si révoltante, quand on l'étudie en face de cette croix où l'expiation de nos iniquités a coûté au Fils du Très-Haut tant d'humiliations et de tortures?

D. Oui, toutes les objections se résolvent en fumée au pied de la croix. L'essentiel est d'attirer les incrédules à ce point de vue ; mais ce n'est pas facile.

R. La chose est moins difficile que vous ne le pensez. Il y a dans la croix une puissance d'attraction qui a vaincu

(1) *Prem. ép. aux Cor.*, XVI, 22.
(2) *Et omnia in Ipso constant. Ep. ad Coloss.*, I, 17.

les répugnances d'un monde bien plus incrédule que le nôtre, et justifié cette parole : *Quand on m'aura élevé, j'attirerai tout à moi.* Cette puissance est toujours la même. On ne saurait trop le redire à ceux qui travaillent à la conversion des âmes : la science des sciences, pour vous, doit être celle de saint Paul, la *science de Jésus et de Jésus crucifié.* A l'exemple du grand convertisseur des nations, pénétrez aussi avant que vous pourrez dans les profondeurs de la charité de Jésus-Christ, et vous en sortirez avec des *traits qui iront droit au cœur des ennemis du roi* des âmes (1), et y tueront l'esprit d'incrédulité, qui n'est qu'un sentiment de défiance envers Dieu, défiance prompte à dégénérer en aversion. Vous gagnerez plus à répéter les *sept paroles descendues de la croix,* qu'à emboucher les trompettes et à faire vibrer les foudres et les éclairs du Sinaï.

En faussant dans les esprits la notion de Dieu et en exaltant prodigieusement l'orgueil, le protestantisme, le jansénisme et le philosophisme ont préparé la voie au rationalisme panthéiste et athée. Qu'est-ce en effet que le Dieu de Luther, de Calvin, de Bèze, de Jansénius et d'Arnauld? C'est le dieu fataliste, sans justice, sans amour, qui commande des choses impossibles, et qui prédestine, selon son bon plaisir, les uns à se prosterner éternellement devant sa face pour glorifier sa capricieuse miséricorde, les autres à descendre dans le feu inextinguible, pour servir de monument à son absurde justice ; dieu égoïste et jaloux, qui fait de ses élus des esclaves muets et impuissants, dont il ne veut pas que nous honorions la mémoire, que nous réclamions l'appui. Qu'est-ce que le dieu du philosophisme déiste? C'est le dieu muet et inexorable de la nature, qui, nous gouvernant par des lois générales et inflexibles, regarde du même œil l'oppresseur, l'opprimé, l'assassin, la victime, donne aussi peu d'attention à nos prières qu'au chant de la cigale et au bruit du torrent. Or, pendant qu'ils

(1) Ps. XLIV, 6.

prêchaient un dieu régnant despotiquement sur des hommes-machines, les réformateurs biblistes et sophistes, par une contradiction naturelle à l'erreur et très-logique, proclamaient l'indépendance et la souveraineté religieuse de chacun.

De là, dans les âmes, un fonds d'aigreur et d'hostilité contre la notion d'un Dieu distinct de l'univers et de l'homme; de là une tendance à repousser comme un abus toute autre religion que celle de l'humanité. Le remède à cette terrible maladie est dans le développement de cette définition : *La religion par excellence de l'humanité, la religion qui divinise vraiment les hommes, est celle qui, au lieu de sacrifier les hommes aux dieux qu'ils se sont donnés dans le ciel ou sur la terre, a pour base de sa foi et de son culte le sacrifice réel du vrai Dieu au salut du genre humain.*

J'ai dévoilé l'objection capitale qui se cache dans les replis les plus secrets de l'âme et y dresse des autels à l'orgueil. Il me reste à vous parler de celle qui se produit au grand jour et nous prend du côté de l'intérêt.

CHAPITRE III.

De l'objection que l'on ressasse depuis six mille ans, et toujours avec succès.

D. Quelle est cette objection?

R. C'est l'objection qui séduisit Ève et qui se réduisait à ceci : « Votre soumission aveugle à la loi de Dieu fait de vous des enfants incapables de discerner le bien du mal; prenez de ce fruit, et, acquérant du même coup la science et la liberté, vous serez comme des dieux. »

C'est l'objection qui perdit les *enfants de Dieu*, quand, cédant aux attraits des *filles des hommes*, ils se dirent : « La famille de Caïn excelle dans l'art d'exploiter la terre et d'élever les enfants; recherchons donc son alliance. »

C'est l'objection en faveur du temps de David, et qu'il formule ainsi : *Les fils des étrangers* (des infidèles) *sont des plantes vigoureuses et brillantes de jeunesse ; leurs filles s'élèvent pleines de grâces et ornées comme des temples. Leurs magasins regorgent de richesses. Leurs troupeaux, d'une fécondité prodigieuse, remplissent leurs rues et leurs champs; leurs bœufs sont chargés de graisse. On ne voit ni murailles ébréchées, ni maisons en ruine. Un ordre parfait règne dans leurs villes. Heureux, ont-ils dit, le peuple qui jouit de ces biens* (1) !

C'est l'objection des derniers champions des dieux de l'empire romain, aux quatrième et cinquième siècles, alors que les Symmaque, les Libanius, etc., écrivaient : « C'est le culte immémorial des dieux qui a repoussé Annibal de nos murailles, les Gaulois du Capitole, qui a rangé le monde sous nos lois et valu à Rome une prospérité inouïe. Que nous a apporté la nouvelle religion? Les famines, les sécheresses, les inondations et le pire des fléaux : l'invasion des barbares; » objection qui exerça la plume des Ambroise, des Jérôme, des Prudence, et qui nous a valu les vingt-deux livres de la *Cité de Dieu*.

Enfin, c'est l'objection dont nous assourdissent les admirateurs de la prétendue émancipation religieuse du seizième siècle. « De cette époque, disent-ils, datent tous les progrès : le progrès scientifique et littéraire, le progrès politique, le progrès agricole, industriel, commercial. Parcourez l'Europe et le nouveau monde, comparez peuples à peuples, religion à religion, vous verrez partout les nations protestantes primer par l'activité industrielle, commerciale, et par l'intelligence de ce qui constitue le bien-être d'un peuple. Que trouvez-vous, au contraire, dans les pays dont le catholicisme, routinier de sa nature, immobilise la pensée? Quelques richesses improductives dans les églises et les couvents, de la médiocrité et beaucoup de somnolence

(1) Ps. CXLIII, 12-15.

dans les classes bourgeoises ; au-dessous, le spectacle de la misère, de la fainéantise, de la mendicité. L'amour de la liberté ne s'y manifeste que par des commotions révolutionnaires. Dans les populations mixtes, vous distinguerez les enfants de la réforme des croyants de la vieille Église, à la meilleure culture des terres, à l'élégance, à la propreté de leurs habitations et de leur personne, à plus de dignité dans leur maintien, à plus de sobriété et d'éloignement du vice grossier de l'ivrognerie, etc. »

Voilà ce que disent les plus modérés, et ils en concluent que, si l'Église catholique a de grands avantages sur ses rivales, au point de vue historique et religieux, celles-ci ont rendu de grands services dans l'ordre temporel, et que si la première est favorable à l'ordre par son respect pour l'autorité et les traditions, les autres sont nécessaires à la liberté, sans laquelle l'autorité dégénère en despotisme, la tradition en routine, l'ordre en apathie.

D. Ne conviendrez-vous pas qu'il y a du vrai dans ce parallèle des nations catholiques et protestantes ?

R. Oui, il y a du vrai, comme dans toute objection; mais le parallèle porte complétement à faux, et la conclusion qu'on en tire contre le catholicisme est une déraison.

Pour apprécier la valeur respective du catholicisme et du protestantisme par les résultats sociaux quelconques de l'un et de l'autre, chez les nations qui les professent, il faudrait avoir une nation réellement protestante; je veux dire une nation qui, non contente de professer la liberté d'examen en théorie, la réalisât dans la pratique, la prît pour base et règle de ses mœurs, de ses institutions, et qui pût nous dire : « C'est le protestantisme qui m'a faite ce que je suis. » Or cette nation n'existe pas.

Vous avez vu (liv. Ier, IVe Fait, ch. III et IV) que, dans leur système d'éducation religieuse, domestique et civile, les protestants suivent de point en point la méthode catholique; que ce que les individus croient et pratiquent en religion, ils le doivent, non à leurs recherches personnelles,

mais à l'enseignement de leurs pasteurs ; que les enfants y sont par les qualités de l'esprit et du cœur ce que leurs parents et maîtres les ont faits ; que l'ordre social ne s'y conserve que par la soumission des citoyens aux lois et au pouvoir politique. Ces faits sont d'une notoriété incontestable. Donc, s'il y a des nations qui fassent parade du principe protestant, il n'y en a aucune que ce principe ait formée, élevée, qu'il gouverne, qu'il puisse nous produire comme son œuvre.

D'ailleurs, ne voyez-vous pas qu'en faisant *chacun juge de ce qu'il doit croire et pratiquer*, le protestantisme est la négation absolue de toute société religieuse, nationale, et même domestique ?

D. Il me paraît que, en suivant ce principe à la rigueur, on irait loin dans l'individualisme et l'insociabilité ; mais la nature s'y oppose.

R. Cela est de toute évidence. La société même la plus restreinte, celle de la famille, n'est possible que par l'unité de pensée et de sentiments sur les devoirs mutuels de ses membres, et par la soumission de ceux-ci au pouvoir chargé de maintenir cette unité.

Figurez-vous une famille dont le père et la mère, ne voyant dans l'enseignement religieux du pasteur que des opinions discutables, méditeraient, chacun séparément, la Bible et ne rempliraient que les obligations matrimoniales qu'ils y auraient découvertes ; — une famille dont les enfants, arrivés à l'âge de raison et capables d'épeler la Bible, remettraient en question, chacun séparément, ce qu'ils auraient appris jusque-là en matière de croyance et de devoirs, n'obéiraient à leurs parents qu'autant qu'ils auraient acquis la conviction du droit qu'ils ont de commander ou de la justice de leurs ordres ; — une famille dont les serviteurs et servantes en agiraient absolument de même et répondraient à chaque ordre qui n'irait pas à leurs idées : *Mieux vaut obéir à Dieu qu'aux hommes*. Enfin, figurez-vous une famille dont tous les membres ne suivraient, en matière

d'obligations sociales envers les familles voisines, que leurs idées et inspirations individuelles. — Je vous le demande, cette famille vous paraît-elle possible ?

D. Non ; une telle famille ne s'est jamais vue et ne se verra probablement jamais ; supposé qu'elle se formât un beau jour, elle se dissoudrait le lendemain, sans que les voisins fussent obligés de réclamer l'intervention de la police.

R. Eh bien, tout le défaut de cette famille serait d'être sincèrement, pratiquement protestante. Que si cette famille n'a jamais existé, vous en avez donné la raison : *La nature s'y oppose*. Oui, nous sommes *catholiques par nature*, et quand nous croyons avoir aboli en nous le catholicisme, nous n'avons fait que le dénaturer. (Voy. liv. I, IVe Fait, ch. III.) C'est pourquoi saint Paul dit que *l'hérétique est confondu par son propre jugement*. En effet, le Juge des consciences n'aura qu'à lui dire : Comment as-tu pu croire de bonne foi que j'avais octroyé à tous la liberté de juger en matière religieuse, liberté que tu n'as pu souffrir, toi, dans tes enfants, dans tes subordonnés quelconques, en matière de devoirs domestiques ? Comment as-tu pu croire que j'avais donné pour base à ma religion, dont le but était de rapprocher les hommes, le dissolvant de toute société ?

Parmi les nations qui se disent protestantes, il n'en est donc aucune à laquelle on ne soit en droit de dire : « Tout ce que vous possédez de vrai, de bien, de beau, de grand, appartient au catholicisme à titre de création et à titre de culture.

« En effet, qui vous a procuré cette Bible dans laquelle vous prétendez avoir découvert le christianisme réformé ? Qui l'a sauvée, cette Bible, des bûchers du paganisme, et, plus tard, de l'islamisme ? Qui l'a préservée des attentats de milliers de sectaires, acharnés à la corrompre ? C'est l'Église catholique, vous ne pouvez le nier. De qui tenez-vous ce qu'il y a encore de positif et de vraiment chrétien dans

vos professions de foi et votre culte? De l'Église catholique. Qui a bâti vos temples les plus majestueux, fondé et doté vos universités les plus fameuses, pour ne pas dire toutes? Vos ancêtres catholiques. N'est-ce pas encore de ces mêmes ancêtres que vous avez reçu la plupart des institutions libérales dont vous vous glorifiez, par exemple, vous, Anglais, votre grande charte, etc., etc., etc.? Vous êtes donc une création du catholicisme: c'est lui qui, en vous faisant nation chrétienne, a introduit et développé dans votre sein tous les éléments de civilisation et de prospérité. Les progrès que vous avez pu faire depuis votre séparation, vous les devez à la sagesse avec laquelle vos chefs de famille, vos chefs et conseils de corporations religieuses, civiles et politiques ont relégué dans le pays des abstractions la liberté d'examen et conservé la méthode catholique dans les diverses sphères du gouvernement. Que devez-vous au protestantisme? Vous lui devez l'abnégation et l'abandon des croyances et pratiques qui avaient été les croyances et les pratiques de toutes les générations chrétiennes jusqu'à vos réformateurs; vous lui devez la mortelle atteinte que cette négation a portée au reste de vos croyances; vous lui devez votre subdivision en une infinité de sectes, la plaie de l'indifférence et de l'incrédulité, née du spectacle de tant de christianismes contradictoires et ridicules; vous lui devez la destruction des institutions religieuses et charitables dont vous avait dotés l'Église catholique, destruction que vos esprits les plus éminents regardent comme très-déplorable. »

En voilà assez pour faire voir que les nations séparées de l'Église sont beaucoup plus catholiques que protestantes, et que, pour être juste, le parallèle devrait être établi, non entre les États protestants et les États catholiques, mais entre les États pleinement catholiques et les États catholiques seulement en partie. Mais, dans ce cas, où trouver le premier terme de comparaison?

D. Comment! vous ne croyez pas qu'il y ait des États pleinement catholiques?

R. Je vous prie d'observer qu'il ne s'agit pas ici de foi spéculative, mais de foi pratique, et je vous demande où est la nation qui puisse se vanter d'être, ou d'avoir été, à une époque quelconque de son existence, fidèle de tout point aux prescriptions de l'Église catholique. Cette nation n'a jamais existé, n'existera jamais, ne fût-elle composée que de quelques milliers de familles dirigées par les Apôtres en personne.

Ne comprenez-vous pas que la religion catholique, par là même qu'elle est divine, qu'elle nous donne la *perfection du Père céleste* pour but et Jésus-Christ pour modèle, ne peut déployer ici-bas toute sa puissance sanctificatrice; que le propre d'une telle religion est d'exciter les hommes à marcher sans relâche dans le chemin de la vérité et de la vertu, de condamner la routine, l'apathie et l'orgueil pharisaïque qui croient en avoir assez fait; et que, pour cette religion, toute la perfection de l'homme consiste dans un effort continuel vers la perfection suprême? On ne peut donc dire d'aucun homme, si saint qu'il soit, d'aucune réunion d'hommes, quelle que soit la masse qu'elle offre de lumières et de vertus : C'est le chef-d'œuvre de la religion catholique, elle ne peut rien produire de plus grand. — Les chefs-d'œuvre de la religion de Jésus-Christ, préparés et dégrossis ici-bas, n'acquièrent le maximum de leur valeur que dans l'éternité.

Résumons. — Il n'y a point de nations protestantes qui ne soient encore catholiques par les croyances et les pratiques, par les institutions et les habitudes qui les font chrétiennes. — Il n'y a point de nations catholiques qui ne soient protestantes dans la juste mesure de leur insoumission aux prescriptions de l'Église catholique. — Cela étant, le parallèle des unes et des autres dans le but d'imputer au catholicisme le mal des nations catholiques, au protestantisme le bien des nations protestantes, serait non-seulement une injustice, mais une absurdité. Le catholicisme a le droit de revendiquer les progrès réels dans le bien des na-

tions chrétiennes quelconques et d'imputer au protestantisme leurs égarements et leurs misères.

Cependant, il est notoire qu'il existe des nations suffisamment soumises à la religion catholique pour en éprouver en grande partie les salutaires influences et pour mériter le titre de catholiques, et qu'il en existe d'autres qui, par leur haine contre l'Église de Jésus-Christ et leur profession en théorie du principe protestant, ont éprouvé plus ou moins la valeur sociale de celui-ci. Acceptons donc le parallèle, ainsi limité, des unes et des autres, et discutons les faits allégués par les partisans du protestantisme.

CHAPITRE IV.

S'il est permis de vanter nos progrès scientifiques, littéraires et politiques, depuis l'an 1520.

D. Contester ces progrès, ne serait-ce pas contester l'évidence ?

R. Soit ; mais on peut reconnaître ces progrès sans les juger dignes d'admiration. Ils sont bien médiocres en effet, quand on les compare à l'élan général des esprits vers la fin du quinzième siècle. Les ignorants s'imaginent que l'Europe sommeillait alors sous l'éteignoir du pouvoir pontifical et de l'inquisition. Écoutons une plume non suspecte.

« C'était alors, nous dit M. Guizot, pour la haute église, surtout en Italie, le temps du plus brillant développement... Elle se livrait avec orgueil à tous les plaisirs d'une civilisation molle, oisive, élégante, licencieuse, au goût des lettres, des arts... On croit, en vérité, quand on parcourt cette époque, quand on assiste au spectacle de ses idées, à l'état des relations sociales, on croit vivre au milieu du dix-huitième siècle français. C'est le même goût pour le mouvement de l'intelligence, pour les idées nouvelles...

Ce temps est aussi celui de la plus grande activité extérieure des hommes; c'est un temps de voyages, d'entreprises, de découvertes, d'inventions de tous genres. C'est le temps des grandes expéditions des Portugais le long des côtes d'Afrique, de la découverte du passage du cap de Bonne-Espérance par Vasco de Gama, de la découverte de l'Amérique par Christophe Colomb, de la merveilleuse extension du commerce européen. Mille inventions nouvelles éclatent; d'autres, déjà connues, mais dans une sphère étroite, deviennent populaires et d'un fréquent usage. La poudre à canon change le système de la guerre; la boussole change le système de la navigation. La peinture à l'huile se développe et couvre l'Europe des chefs-d'œuvre de l'art. La gravure sur cuivre, inventée en 1260, les multiplie et les répand. Enfin, de 1436 à 1482, l'imprimerie est inventée (1). » Ajoutons que l'immortel chanoine de Frawenburg (Copernic), après avoir étudié à Bologne et professé à Rome les mathématiques et l'astronomie, venait de découvrir le véritable système du monde.

Que ne pouvait-on pas se promettre de tant d'activité, de tant de moyens de succès? L'absurde programme de Lnther, remettant en question le système religieux qui avait élevé si haut l'Europe, et conviant tous les esprits à refaire la religion du Christ, fut le véritable éteignoir des progrès scientifiques, littéraires, politiques. Les plus nobles intelligences, unies jusque-là dans la foi aux vérités capitales qui éclairent et fécondent les travaux intellectuels, durent se partager en deux camps ennemis acharnés, l'un à démolir l'Église catholique et à lui substituer des constructions nouvelles, l'autre à défendre l'œuvre de Jésus-Christ, et à battre en brèche les inventions des novateurs. Quel a été le résultat scientifique, littéraire de ces interminables controverses qui durent toujours? Poussée de négation en négation, la théologie protestante en est

(1) *Cours d'histoire moderne*, XI[e] leçon.

venue à professer hautement le mépris de tout christianisme positif. La foi catholique n'y a gagné que quelques chefs-d'œuvre de discussion, dont elle n'avait nul besoin.

Supposez que les innombrables esprits, lancés par le protestantisme à la recherche du vrai christianisme dans la Bible, et qui n'ont enfanté, les uns que des sectes ridicules, les autres que des systèmes philosophiques aboutissant à l'athéisme; supposez, dis-je, que ces esprits eussent consacré leurs talents à la culture des sciences, des lettres, des beaux-arts : n'est-il pas vrai que nos conquêtes, dans ces diverses branches, seraient incomparablement plus grandes ?

D. Il possible que les sciences et les lettres aient peu profité, aient même beaucoup perdu, dans ces tristes discussions. Mais, au milieu de ces abus de la liberté de penser en religion, ne voit-on pas un progrès réel dans les libertés politiques et civiles ?

R. Je ne le vois pas, et M. Guizot, grand admirateur de la révolution religieuse, ne l'a pas vu davantage. En célébrant les bienfaits de la Réforme, il n'en signale qu'un : l'émancipation de la pensée, l'abolition du pouvoir spirituel. « Elle a laissé sans doute, dit-il, la pensée soumise à toutes les chances de liberté ou de servitude des institutions ; mais elle a aboli ou désarmé le pouvoir spirituel, le gouvernement systématique et redoutable de la pensée. C'est là le résultat qu'a atteint la Réforme au milieu de ses combinaisons diverses. En Allemagne, il n'y avait point de liberté politique; la Réforme ne l'a point introduite; elle a plutôt fortifié qu'affaibli le pouvoir des princes; elle a été plus contraire aux institutions libres du moyen âge que favorable à leur développement (1). »

Il y avait donc des *institutions libres au moyen âge*. Elles étaient même si répandues, qu'on ne pourrait citer aucune nation chrétienne qui n'eût, sous diverses formes et à di-

(1) *Cours d'hist. moderne*, XIIe leçon.

vers degrés, des institutions politiques marquées au coin d'un sage libéralisme, avant la Réforme. Que fit celle-ci? Elle reconstitua, au profit des princes qui la favorisèrent, l'autocratie politique et religieuse que le christianisme avait abolie depuis les jours de Constantin. A l'épée féodale, dont le catholicisme avait limité les droits, elle ajouta le pouvoir spirituel des clefs, et dit aux chefs des États affranchis de la *tyrannie papale* : « Donnez à vos sujets des catéchismes et des symboles de foi, comme vous leur donnez des lois et des règlements civils; créez-leur des évêques, des ministres du Christ, comme vous leur envoyez des gouverneurs militaires et des agents du fisc. » Et l'histoire prouve que, à partir de Henri VIII et du grand maître de l'ordre Teutonique, Albert de Brandebourg, jusqu'à la reine Victoria et au roi actuel de Prusse, les souverains protestants ont librement usé et abusé du droit de réglementer les consciences de leurs sujets.

En même temps qu'il courbait les pays réformés sous le joug de grands et petits autocrates, le protestantisme, par les guerres qu'il allumait et les semences de sédition et de révolte qu'il répandait partout, contraignait les nations catholiques à faire, en tout ou en partie, le sacrifice de leurs libertés politiques et à chercher des garanties d'ordre dans la concentration du pouvoir et la dictature monarchique. La seconde moitié du seizième siècle est l'époque du développement progressif et illimité du gouvernement d'un seul sur les ruines des diverses institutions nationales, provinciales, municipales, par lesquelles le moyen âge l'avait tempéré. C'est un fait que l'illustre Balmès a mis dans le plus grand jour (1).

D. Cependant, vous admettrez une exception en faveur de l'Angleterre, qui jouit depuis près de deux siècles des plus amples libertés politiques et qui a favorisé en Europe le retour aux principes du gouvernement représentatif.

(1) V. le *Protestantisme comparé au Catholicisme*, t. III.

R. Oui, depuis la révolution de 1688, l'Angleterre parlementaire jouit d'une liberté sans limites, puisque, se gouvernant elle-même au spirituel et au temporel, elle ne reconnaît aucun pouvoir dont elle ne soit la source.

Mais qu'est-ce que l'Angleterre parlementaire ? Ce sont les trente mille chefs de famille qui, avec le sol de la Grande-Bretagne, possèdent à perpétuité tout ce qui, d'après le système féodal, adhère au sol : les priviléges de siéger au parlement, de rendre la justice, d'occuper les trônes spirituels de l'*Église établie par la loi*. L'Angleterre parlementaire, c'est l'aristocratie féodale, mais délivrée du contrepoids que lui avait donné le moyen âge dans le pouvoir monarchique et le pouvoir religieux ; c'est la noblesse territoriale maîtresse de tous les pouvoirs, de tous les moyens d'influence, et gouvernant sans contrôle, en matière religieuse et politique, au nom d'une royauté honorifique (2).

D. Mais les classes bourgeoises et populaires ne sont-elles pas représentées au parlement par la chambre des communes ?

R. Représentées en peinture, oui ; en réalité, non. Quiconque a un peu étudié la constitution anglaise et son système électoral, sait que la chambre des communes n'a jamais été qu'une *doublure* de la chambre des lords, n'a jamais représenté sérieusement d'autres intérêts que ceux de l'aristocratie territoriale. Ce n'est que depuis la réforme électorale de 1832, qui a doublé le nombre des électeurs, que l'élément bourgeois ou industriel a pu pénétrer dans l'enceinte parlementaire, s'y fortifier par de nouvelles concessions, et y produire aujourd'hui, pour la première fois, ces tiraillements intestins, cette quasi-impossibilité de gouverner, qui appellent de nouvelles réformes, c'est-à-dire la fin de la constitution anglaise. Mais il n'en est pas moins notoire que, jusqu'à ce jour, les libertés politiques de l'Angleterre ont été le monopole de ses *land-lords* (seigneurs

(1) V. ce que j'ai dit de la constitution anglaise, dans la *Science sociale*, liv. III, ch. 9.

des terres), et qu'un de ses orateurs avait raison de dire naguère en plein parlement : « Ne confondez pas la chambre des lords, qui est une partie de l'aristocratie, avec l'aristocratie elle-même. Il y a autant d'aristocratie dans la chambre des communes que dans la chambre des lords (1). »

Il est juste de dire que, en centralisant dans ses mains la liberté de posséder le sol et de gouverner, l'aristocratie anglaise a sagement évité la centralisation administrative et laissé au peuple de grandes libertés civiles et municipales. « Tout le monde y concourt à l'administration, excepté le gouvernement lui-même (2). » Mais, avec tout cela, le peuple anglais n'est pas *chez lui*. Comme aux jours de la conquête, il habite un sol dont il ne peut être que le fermier. Il ne peut y élever une habitation sans la concession du seigneur terrien, et cette concession est limitée par la loi au terme de quatre-vingt-dix-neuf ans. Avec toutes ses franchises municipales, il n'en est pas moins réglementé absolument, dans ses intérêts religieux et civils, par un parlement qui dit : *Je peux tout, excepté faire qu'une femme soit homme.*

Que cette constitution politique soit chère au petit nombre de seigneurs qu'elle fait rois ; qu'elle soit encore chère à la classe moyenne, qui, par un rapide avancement dans la carrière de la fortune ou des emplois, peut se flatter de l'espoir de prendre rang dans l'aristocratie territoriale, on le comprend. Que les masses populaires aient glorifié jusqu'ici cette constitution et cru bonnement à leur liberté religieuse et politique, cela s'explique encore, le peuple croyant tout ce que lui répètent les classes supérieures, quand celles-ci ont en main le gouvernail religieux. Mais comment expliquer l'engouement des nations catholiques, affranchies depuis longtemps des principes de la féodalité, pour la constitution anglaise fondée uniquement sur ces

(1) M. Bulwer, cité par M. Faucher, *Études sur l'Angleterre*, tom. II, p. 416.

(2) *Ibid.*, tom. I, introd., p. XXIX.

principes? Le règne, en France, du philosophisme religieux et politique, l'école anglomane de Voltaire et de Montesquieu, et le zèle machiavélique des Anglais pour fomenter sur le continent le feu des révolutions religieuses et politiques, sont la seule explication possible d'une telle aberration. Au reste, l'anglomanie n'a été qu'une épidémie bourgeoise, mais une épidémie qui, en soulevant les passions populaires, mène l'Europe à un déluge de sang.

D. Il y a eu, sans doute, beaucoup de maladresse dans l'emprunt que l'on a fait aux institutions anglaises; mais parce qu'on a abusé du système représentatif, doit-on en méconnaître les avantages?

R. Non; tout bon gouvernement est nécessairement représentatif des intérêts réels et généraux de la nation gouvernée; il doit faveur et protection à toutes les libertés qui tendent au progrès des lumières, de la moralité, de l'aisance; il doit être la reproduction fidèle de l'état social de cette nation, de sa foi religieuse, de ses mœurs, de ses habitudes, de ses instincts.

Or voilà des peuples catholiques chez lesquels la marche progressive de la civilisation chrétienne a effacé jusqu'au souvenir du régime féodal, a fait entrer avant dans les cœurs et consacrer par les lois l'égalité des droits civils, l'accessibilité de tous à la propriété foncière, aux plus hautes dignités militaires, administratives, judiciaires, ecclésiastiques, et a réduit la noblesse du sang à des titres purement honorifiques. Vous allez donner à ces peuples les institutions d'un peuple essentiellement aristocratique, vivant encore de la vie du moyen âge, toujours attaché à l'axiome barbare : *Tant vaut la terre, tant vaut l'homme;* peuple régi absolument par l'autocratie parlementaire, entre un fantôme de monarchie et un fantôme d'Église! Faites toutes les modifications imaginables à ces institutions, elles n'en seront pas moins un contre-sens, un barbarisme politique.

Restreindrez-vous, comme ont fait de prime abord les pays constitués à l'anglaise, l'exercice des droits politiques

à la classe des notables de l'impôt et de la patente? D'une nation vous en faites deux : la nation affranchie qui parle, commande, gouverne, et la nation ilote qui travaille, paye et obéit en silence. Ce partage insultant pour la conscience chrétienne, vous le décrétez dans cette même charte qui proclame *l'égalité de tous les citoyens et l'abolition de tous les privilèges* (phrase qu'on ne manque jamais d'enchâsser dans les symboles constitutionnels) ; quelle impudence !

L'aristocratie que vous avez ainsi créée d'un trait de plume, par là même qu'elle n'a aucune racine dans le sol, ni dans l'opinion, sera essentiellement révolutionnaire, oppressive, rapace. L'œil toujours levé sur leurs modèles des bords de la Tamise, vos représentants-singes n'auront pas de repos qu'ils n'aient démoli les deux grands obstacles à l'omnipotence parlementaire : la popularité du pouvoir royal et l'influence de la religion catholique. Ils couleront bas l'une et l'autre par la sécularisation, soit la corruption de l'instruction publique, par les déclamations de la tribune, par des mesures législatives perfides ou violentes, par les éructations immondes de la presse.

En même temps qu'ils élèveront leur autocratie absolue sur les ruines de la monarchie et de la religion, vos cinq ou six cents despotes triennaux ou quinquennaux voudront profiter de leur passage au pouvoir pour s'adjuger des listes civiles et se faire des créatures. Encore plus affamés d'or que de puissance, et n'ayant pas à leur disposition, comme les seigneurs anglais, les terres de la Grande-Bretagne et les immenses possessions de la compagnie des Indes, ils devront exploiter en grand la mine du budget, créer l'Eldorado des pensions, des sinécures, des emplois, constituer l'aristocratie bureaucratique ; aristocratie cent fois plus tracassière et oppressive que l'aristocratie anglaise, puisqu'elle absorbe toutes les libertés administratives, municipales, et lève sur le sol une dîme plus pesante que celle de l'Église anglicane.

Chaque chef de parti qui s'élève avec son état-major aux

trônes ministériels, y arrive avec des engagements envers son monde, engagements qu'il faut remplir. D'ailleurs, il a besoin d'hommes nouveaux pour faire de grandes choses, dont la première est de sauver l'État; car il est reçu, en pays constitutionnel, que l'État périclite chaque fois qu'un ministère agonise et qu'il doit être sauvé par le nouveau ministère. Les sauveurs se succèdent avec tant de rapidité que, dans un petit royaume tel que le Piémont, les cadres de l'armée, de la magistrature, de l'administration, offriront un personnel capable de commander, de juger, d'administrer la moitié de l'Europe. En somme, la nation privilégiée des électeurs se composera de fonctionnaires en expectative, de fonctionnaires en activité, de fonctionnaires en retraite.

Tel a été, et tel devait être le premier résultat de l'introduction, chez les nations catholiques, d'une forme de gouvernement étrangère et antipathique à leur constitution religieuse et sociale.

D. Il y a du vrai dans ce tableau; mais on dira que vous n'avez peint que le mauvais côté du gouvernement représentatif.

R. Ne confondez pas, comme on fait trop souvent, le gouvernement représentatif lui-même avec la forme spéciale qu'il a revêtue en Angleterre. Le propre du régime représentatif est de tempérer l'exercice du pouvoir politique suprême, de le contenir dans de justes bornes par certaines lois fondamentales, par la défense, entre autres, d'établir de nouveaux impôts sans le consentement de la nation. Tout peuple qui ne veut pas être taillable à merci et soumis sans réserve au bon plaisir de ceux qui le gouvernent, doit posséder dans son organisation politique et administrative des institutions propres à éclairer le pouvoir suprême, à le seconder dans l'accomplissement de ses devoirs et à le préserver des excès par lesquels il court à sa ruine et y entraîne la nation. Mais il est évident que ces institutions ne peuvent être partout les mêmes, et que les meilleures sont

toujours celles qui s'adaptent le mieux à l'état social d'un peuple.

Le gouvernement par deux chambres, l'une héréditaire, l'autre élective, avec la liberté de la presse, le jury, etc., était, pour l'Angleterre, une forme de système représentatif sanctionnée par les siècles ; et cette forme n'avait duré que parce qu'elle était l'expression naturelle de la société anglaise, c'est-à-dire d'une aristocratie compacte, extrêmement riche, conservatrice, régnant sans contrôle et sans partage, à l'aide d'une royauté fantastique et d'une religion esclave. Transporter cette forme de gouvernement chez des nations catholiques par religion, monarchiques par habitude et par instinct, égalitaires par les mœurs et par les lois, c'était, comme je vous l'ai fait voir, y semer à pleines mains la division et l'anarchie. Toute forme gouvernementale tendant à se consolider en réalisant l'ordre social qu'elle représente, les partisans du gouvernement parlementaire devaient nécessairement entreprendre de former à l'effigie de l'Angleterre les pays dotés d'une constitution anglaise. Y asservir et annuler le pouvoir religieux et le pouvoir monarchique, protestantiser les masses et les courber sous le joug d'une aristocratie bureaucratique : telle est l'œuvre à laquelle ils ont constamment travaillé, à laquelle ils travaillent encore (plusieurs à leur insu) dans les pays soumis à leurs manipulations. Et remarquez bien, je vous prie, que ce n'est point là abuser des libertés constitutionnelles anglaises, mais que c'est les comprendre et les appliquer. Or vouloir protestantiser et aristocratiser des nations catholiques, c'est les pousser au socialisme, et je pense que vous en voyez la raison.

D. Je m'explique le socialisme, qui est la haine de tout gouvernement, par l'exaspération qu'a produite dans les masses le spectacle du gâchis et des scandaleuses profusions du régime parlementaire.

R. Sans doute, l'exaspération dont vous parlez a beaucoup contribué au succès du socialisme ; mais il ne faut pas

croire que celui-ci soit un simple accès de rage contre les gouvernements. Qu'est-ce que le socialisme ? C'est le despotisme parlementaire transporté de la bourgeoisie à la partie révolutionnaire des masses, par le suffrage universel. Chez des peuples formés par le catholicisme à l'esprit d'égalité en matière de droits civils, on ne pouvait proclamer le dogme de la souveraineté nationale, comme a fait le libéralisme anglomane, sans se voir obligé, une fois ou l'autre, d'étendre à l'universalité des citoyens l'exercice des droits politiques. Or les majorités créées par le suffrage universel devaient naturellement marcher sur les traces des majorités issues du suffrage restreint. Le parlementarisme bourgeois n'ayant rien négligé pour démolir ce qui lui faisait ombrage, l'influence religieuse et l'influence monarchique, et former une société indifférente à tout, excepté au culte de l'or et des jouissances, le parlementarisme populacier ne pouvait manquer de proscrire la bourgeoisie, de décréter le nivellement des fortunes, c'est-à-dire l'égorgement général.

Le socialisme pillard et égorgeur n'est donc point un accident ; c'est la conséquence rigoureuse et parfaitement logique de l'emprunt que l'on a fait à l'Angleterre de ses institutions féodales, rétrogades, et de ses libertés mensongères. Cette affreuse conséquence, comment l'a-t-on évitée en France, comment l'évitera-t-on ailleurs ? En se réfugiant sous la dictature monarchique. Voilà donc les progrès politiques que l'Europe doit au protestantisme. Aujourd'hui, comme au seizième siècle, il oblige encore les nations chrétiennes à s'estimer heureuses de trouver des épées qui leur garantissent la liberté de vivre.

CHAPITRE V.

Que les progrès réels des nations protestantes dans l'ordre matériel n'ont rien qui doive exciter l'envie des nations catholiques.

D. Vous avouez, toutefois, que, dans l'ordre matériel, il y a eu réellement progrès, et que les enfants de la Réforme ont développé plus d'activité et d'intelligence dans les affaires de la vie présente. Or pourquoi n'y aurait-il pas là un objet de louable émulation pour les nations catholiques ?

R. Expliquons d'abord la supériorité agricole, manufacturière, commerciale, financière, qu'on nous vante, avec plus ou moins de raison, dans les États en majorité protestants, tels que l'Angleterre, les États-Unis, la Hollande.

Les hommes sont généralement passionnés pour la richesse, pour tout ce qui contribue à embellir leur existence terrestre. Si rien dans leur âme ne fait contre-poids à cette inclination, ils s'y livreront tout entiers, et vous verrez des merveilles.

L'unique contre-poids à la passion des richesses, c'est la foi, mais la foi vive, aux trésors éternels qui sont *à l'abri de la main des voleurs et des corrosions des teignes et de la rouille;* c'est la foi vive et pratique aux obligations que la richesse impose à celui qui la possède, s'il veut éviter les horreurs d'une éternelle indigence et le sort du mauvais riche. Otez cette foi vive qui lie les âmes, et donnez à chacun le droit de se faire sa foi religieuse, ou confiez le soin de prêcher l'Évangile à des officiers en habit noir de sa majesté le roi ou la reine ; il arrivera infailliblement que les maximes de Jésus-Christ sur l'esprit de désintéressement et de charité, que ses anathèmes contre les excès de l'avarice et du luxe, deviendront une lettre morte, un non-sens. La pauvreté sera réputée le vice des vices, et il n'y aura pas d'autre religion commune que celle de l'or.

De là, dans toutes les classes, un immense, un incessant effort vers la production de la richesse. L'agriculture demandera à la surface de la terre tout ce qu'elle peut donner. L'industrie fouillera les entrailles du globe et y ensevelira de nombreuses populations, pour en extraire les métaux et le combustible. L'art manufacturier s'enrichira des procédés les plus économiques, et s'appliquera à généraliser et irriter les appétits du luxe par le perfectionnement et le bon marché de ses produits. Le commerce couvrira les routes de ses wagons, les mers de ses vaisseaux, pour écouler les créations de l'industrie et lui procurer les matières premières. Le gouvernement sera entraîné dans le mouvement général; il devra mettre sa politique et ses canons au service de l'industrie et du commerce, et n'adopter, dans ses rapports avec les nations étrangères, d'autre morale que celle de l'intérêt matériel.

N'est-ce pas là ce que nous voyons dans les États protestants dont on nous vante les progrès, notamment dans l'Angleterre?

D. Oui; mais, au point de vue terrestre, quel mal voyez-vous dans ce progrès vers le bien-être?

R. Je vois qu'un effort aussi violent vers le bien-être ne fait que des victimes, et que, s'il profite à quelqu'un, c'est à l'ennemi du genre humain. Je vois et j'espère vous faire voir que cette marche désordonnée produit d'énormes misères dans le présent et provoque de grandes catastrophes dans l'avenir.

Commençons par un coup d'œil sur le bien-être dont jouissent les élus de la richesse dans ces pays fortunés. Que fait de ses revenus, qui surpassent les listes civiles de nos souverains, l'aristocratie anglaise? — « Son activité s'emploie, nous dit M. Faucher, à convertir l'Angleterre en parcs et en prairies, qu'elle dépeuple d'hommes pour les couvrir de bétail et de gibier. Elle construit des châteaux, ou forme des galeries de tableaux, des bibliothèques, des collections scientifiques. *Elle tourmente ses richesses*

jusqu'à ce qu'elle finisse par le suicide ou par l'ennui (1). »

Au-dessous de la classe des *bienheureux*, condamnés à tourmenter leurs richesses pour n'être pas tourmentés de l'ennui jusqu'au suicide, que voyons-nous? La classe, beaucoup plus nombreuse, des poursuivants de la richesse, obsédés nuit et jour par le démon du calcul et du travail. Partout ailleurs, la moitié de ces hommes seraient d'honnêtes Crésus qui, retirés des affaires, jouiraient en paix de leurs revenus, et tourneraient leur activité vers la culture des lettres, des sciences, des beaux-arts, et les œuvres de bienfaisance privée ou d'utilité publique. Mais là où l'homme ne vaut que ce qu'il possède, et ne sort pas de la *vulgarity*, à moins qu'il n'ait un million de revenu, la richesse n'est qu'un moyen de s'enrichir, et il n'y a de repos ni pour le capital ni pour le capitaliste. Aussi, quel air fiévreux, affairé, quelles mines froides, soucieuses, quel silence, dans ce peuple de spéculateurs! Quoi de plus triste que ces villes enfumées, où l'on n'entend que les grincements du fer, le bruit monotone des métiers et le sifflement de la vapeur!

Le sentiment du bien-être, qui se manifeste par l'apaisement des désirs, n'est donc pas dans cette classe. Ce sont là néanmoins les hauts et puissants seigneurs de l'industrie, car celle-ci s'est constituée à l'état féodal comme la propriété territoriale, selon la remarque de M. Faucher. « Une filature, une mine, un haut fourneau, est une véritable baronnie, dont le propriétaire, commandité par les banques et gouvernant à l'aide des machines l'eau et le feu, a une autorité moins arbitraire, mais plus absolue, sur ses ouvriers, que le seigneur du moyen âge sur ses vassaux. Les ouvriers sont enrégimentés, et rien ne ressemble plus à une colonie militaire que ces colonies industrielles, dont la manufacture est comme la citadelle, la cheminée de la machine le drapeau, et où le manufacturier, en admettant

(1) *Études sur l'Angleterre*, tom. I, p. 47

où en excluant une famille, exerce indirectement le droit de vie et de mort sur les membres qui la composent (1). »

Est-ce dans la masse des serfs de l'industrie que nous trouverons le bien-être ?

D. Il ne paraît pas, si l'on en juge par la peinture que l'auteur des *Études sur l'Angleterre* a faite de l'état des populations ouvrières.

R. M. L. Faucher n'a fait que confirmer, par ses observations personnelles et par les documents authentiques qu'il produit, ce qu'une foule d'écrivains anglais et étrangers nous avaient appris de l'extrême dégradation morale et physique du bas peuple anglais. Puisque vous l'avez lu, vous devez comprendre que sa comparaison de la féodalité industrielle avec la féodalité du moyen âge (2) est tout à l'avantage de celle-ci.

Les serfs de l'époque appelée barbare servaient des seigneurs qui, en général, n'exigeaient pas un travail au-dessus des forces humaines et incompatible avec la vie de famille. Les serfs du dix-neuvième siècle servent des machines impitoyables. « Dans le travail industriel, il n'y a pas un instant de relâche. Au lieu de commander aux machines, l'homme les sert. L'ouvrier est un esclave obligé de régler ses mouvements sur ceux de la machine à laquelle il est attaché, avançant quand elle avance, reculant quand elle recule, luttant avec elle de vitesse, et ne pouvant pas plus qu'elle s'arrêter... Le fileur doit non-seulement se tenir debout tout le jour, mais aller durant treize à quatorze heures d'une machine à l'autre, l'attention constamment fixée et les muscles roidis. Il parcourt ainsi, avec l'enfant qui fait le métier de *rattacheur*, de trois à huit lieues par jour (3). »

(1) *Études*, tom. II, p. 146.

(2) C'est aussi la comparaison de M. Blanqui aîné (*Histoire de l'économie politique*, t. II) : « La dîme de nos jours se lève dans les ateliers. Nos forges et nos filatures sont devenues des donjons où siégent, revêtus de leurs armures d'or, les hauts et puissants seigneurs de l'industrie moderne. »

(3) *Études*, tom. I, p. 418.

Parmi les corvées des anciens serfs, on cite souvent l'obligation de *battre l'eau des étangs*, jour et nuit, *quand la châtelaine était en couche*. Qu'est-ce que cela, comparé à ce qu'exige de ses corvéables la manufacture, toujours en couches, laissant à peine cinq ou six heures de repos à la mère de famille et aux enfants en bas âge, quand elle ne les oblige pas à un travail non interrompu de vingt-quatre heures?

Otez le repos du dimanche, que les masses ouvrières ont coutume de consacrer aux orgies de la taverne, vous verrez que la religion de l'industrie a rétabli, pour ces infortunés, la législation antique de la Grèce et de l'Italie touchant les esclaves. « Il était passé en proverbe, dit M. Lallier, qu'il ne doit point y avoir de repos pour l'esclave : *Non est otium servis*. Il n'avait point d'âme; la Grèce l'appelait un corps, *sôma;* Rome une chose, *res*. Ce n'était qu'un outil (un outil marchant tout seul, celui-là) dont on pouvait se servir sans relâche et sans scrupule jusqu'à ce qu'il fût usé (1). » Voilà pourtant le sort des trois quarts de la nation anglaise; car vous aurez vu, dans M. Faucher, que par l'introduction des machines dans la culture des terres, sur cent Anglais, l'industrie manufacturière en a pris soixante-quinze.

Maintenant, dites-moi si les nations catholiques peuvent bien admirer et envier une supériorité industrielle et commerciale dont l'auteur précité résume ainsi les résultats : « Ne peut-on filer et tisser le coton, la laine, le fil ou la soie, par grandes masses et à bon marché, en développant toute la puissance des machines, qu'au prix de cette effroyable série d'horreurs qui sont : la destruction de la famille, l'esclavage, la décrépitude et la démoralisation des enfants, l'ivrognerie des hommes, la prostitution des femmes, la décadence universelle de la moralité et de la vie (2)? »

(1) V. l'article cité liv. I, deuxième fait, ch. II.
(2) *Études*, tom. I, p. 381.

D. Malheureusement, les nations catholiques ne sont pas exemptes d'une partie de ces misères, et celles même qui ont résisté à l'anglomanie constitutionnelle, n'ont pas été assez en garde contre l'anglomanie manufacturière.

R. Oui, certes ; et pour ceux qui ne connaissent pas le peuple manufacturier des villes industrielles de la France, des Pays-Bas, de l'Allemagne, de la Suisse, le *Tableau de l'état physique et moral des ouvriers*, par M. Villermé, leur prouvera que l'Europe continentale, pour lutter contre l'industrialisme anglais, a dû créer dans son sein les *nègres de l'industrie* et souffrir la *traite publique des enfants*.

La religion catholique, par les prodiges de sa charité et par les vertus qu'elle entretient dans une partie des populations ouvrières et de leurs chefs, a sans doute adouci le le sort des forçats du travail ; mais il n'en est pas moins vrai que la plaie de la démoralisation et du paupérisme est affreuse, et que les forces ordinaires de la politique ne suffisent plus à sa guérison.

En effet, la régularisation de l'industrie manufacturière, les réformes que réclament impérieusement, non-seulement la charité chrétienne et l'humanité, mais aussi la tranquillité des États, exigeraient, comme l'a observé M. Blanqui, « une *législation* adoptée par tous les peuples industriels exposés à se faire concurrence au dehors. Mais le voudra-t-on ? Mais le pourra-t-on ? — Pourquoi pas (répond-il) ? On a bien fait jusqu'ici des traités de puissance à puissance pour s'engager à tuer des hommes ; pourquoi n'en ferait-on pas aujourd'hui pour leur conserver la vie et la leur rendre douce ? »

C'est bien, monsieur l'économiste ! Mais le jour où la reine des nations industrielles consentirait à ralentir le mouvement désordonné de sa production et à faire une concurrence moins meurtrière à l'industrie continentale, comment nourrirait-elle ses millions d'ouvriers affamés, qui, à la moindre stagnation des affaires, parlent de sac-

cager le pays, et ne s'en tiennent déjà plus aux menaces ? Il est clair que le gouvernement britannique n'accédera jamais à un traité de ce genre, et qu'il doit, de gré ou de force, attendre les catastrophes que promettent ses progrès industriels.

Les puissances continentales n'ont qu'un moyen de ramener leur industrie à son état normal et d'éviter les abîmes où nous pousse la concurrence anglaise. C'est une ligue douanière qui, par de fortes taxes sur les produits anglais, relèverait la valeur des nôtres, permettrait de réduire le travail dans les grands ateliers, de le faire refluer dans la famille, et de combattre les inconvénients moraux et physiques des travaux manufacturiers par l'intercalation des travaux agricoles. Que la France et l'Autriche s'entendent sur cette question vitale, et, en même temps qu'elles obligeront l'Angleterre à rentrer dans les voies d'une politique chrétienne ou à périr, elles acquerront des droits immortels aux bénédictions de Dieu et du genre humain.

D. Vous avez assez bien prouvé que la prospérité matérielle de l'Angleterre est, comme ses libertés politiques, l'affaire, le monopole d'une classe très-restreinte, et qu'elle a pour résultat l'abrutissement des masses. En serait-il ainsi des États-Unis et de la Hollande ?

R. Je ne veux pas redire ici ce que j'ai dit ailleurs des républiques de l'Amérique du Nord, de leur situation exceptionnelle sous tous les rapports, des avantages dont elles jouissent et des dangers qui les menacent (1). Je me bornerai à vous faire observer que la prospérité matérielle des Américains du Nord, prospérité incontestable et qui se met à la portée de tous, n'en a pas moins produit deux résultats fâcheux : la fièvre du changement et de l'ennui dans la classe opulente, et la fièvre du socialisme dans la classe qui ne possède pas.

(1) La *Science sociale*, l. II, ch. 9 ; l. III, ch. 10.

Là aussi la richesse tourmente son possesseur, et celui-ci n'a pas, comme en Angleterre, la faculté de la tourmenter au soleil, en l'employant à servir ses goûts aristocratiques. Pour ne pas blesser les yeux jaloux de la démocratie, le luxe doit se cloîtrer dans les salons et y admettre son compagnon inséparable, l'ennui. « On se figure, dit l'auteur des *Mémoires d'outre-tombe* (tom. II), qu'il règne un niveau général aux États-Unis; c'est une complète erreur. Il y a des sociétés qui se dédaignent et ne se voient point entre elles; il y a des salons où la morgue des maîtres surpasse celle d'un prince allemand à seize quartiers. La société permanente semble devenir impraticable chez eux, d'un côté par l'extrême ennui des individus, de l'autre par l'impossibilité de rester en place et par la nécessité de mouvement qui les domine. »

Cet *ennui extrême des individus*, et la mobilité qu'il engendre, mobilité qui a frappé tous les observateurs (1), confirment bien cette parole : *L'homme ne vit pas seulement de pain*.

Que la fièvre du socialisme biblique, mormonique ou athée travaille les masses américaines, surtout dans les grandes villes; que le réseau des sociétés secrètes s'y étende avec une effrayante activité, c'est un fait notoire (2).

Que de ce fait il résulte, dans un avenir plus ou moins imminent, la nécessité pour la confédération d'opter entre une dictature militaire et une dissolution violente, c'est une opinion commune parmi ceux qui ont étudié l'Amérique du Nord et parmi les Américains eux-mêmes.

Quant à la Hollande, il me suffira de dire que les documents officiels de sa statistique démontrent que par le nombre de ses indigents, formant près d'un cinquième de la population générale, elle est de toutes les nations de l'Europe

(1) Voy., entre autres, M. Gustave de Beaumont, *Marie, ou l'Esclavage aux États-Unis*, et M. de Tocqueville, *de la Démocratie*, tom. III et IV.

(2) La *Science sociale*, l. II.

celle qui se rapproche le plus de l'Angleterre, pays classique du paupérisme. Un de ses journaux observait naguère que le nombre officiel des indigents secourus à Amsterdam est de 1 sur 3 habitants, tandis qu'à Paris il n'est que de 1 sur 10 (1).

Le paupérisme ! ce mot nouveau que l'Angleterre a créé pour exprimer moins un mal nouveau que le développement excessif du mal de l'indigence, mal aussi ancien que le monde ; le paupérisme, qui, de l'Angleterre, a étendu ses ravages sur le continent dans la juste mesure des efforts qu'on y a faits pour multiplier la richesse ; le paupérisme, de qui est-il fils ? du déchaînement de la cupidité, déchaînement dont je vous ai signalé la cause au commencement de ce chapitre.

Les richesses de ce monde, très-limitées de leur nature, sont presque toutes en circulation, chez des nations aussi avancées que les nôtres, et il en reste très-peu à découvrir dans le sein de la terre. Ruinez dans les âmes, comme a fait le protestantisme, la foi religieuse qui tempère l'ardeur de la cupidité et procure un emploi charitable des biens terrestres, le mouvement circulatoire de la richesse acquerra une vitesse prodigieuse. En suivant de l'œil ce mouvement, vous verrez qu'il est ascensionnel, qu'il perd en étendue ce qu'il gagne en hauteur, qu'il a pour résultat d'absorber les petits capitaux dans les grands (2), et de former cette pyramide sociale qui offre au sommet des montagnes d'or assises sur des abîmes de misère et de convoitises inassouvies. Tôt ou tard, si le niveau de la charité catholique ne les abaisse, les montagnes crouleront et le flot de la barbarie surnagera. De nos jours, comme au temps de Sénèque, *les grandes richesses ne se forment qu'au moyen*

(1) V. le *Tijd*, cité par l'*Univers*, numéro du 21 septembre 1852.

(2) « Les petits capitaux sont (en Angleterre) une chose inconnue ; les capitaux moyens disparaissent peu à peu ; les grands résistent seuls à la violence de la lutte, et il se fait autour d'eux comme un désert. » *Études*, t. I, p. 428.

de grandes misères (1). Mais, chez les nations chrétiennes, les grandes misères n'étant pas contenues par le frein de l'esclavage, comme chez les contemporains de Sénèque, il est dans leur destinée de dévorer les grandes richesses.

Pour en finir avec le vieux conte de la supériorité des nations protestantes sous le rapport du bien-être général, permettez-moi de citer quelques lignes écrites en 1845 (2) : « Dans la si monacale Espagne, avant sa révolution, les pauvres, dans leur rapport à la population générale, y donnaient $\frac{1}{30}$; — en Italie, en Autriche, pays aussi de moines, $\frac{1}{25}$; — en France, où certain parti qu'on écoute trop, n'en voudrait plus, $\frac{1}{20}$; — en Angleterre, où Henri VIII a purgé le pays de cette espèce paresseuse, les pauvres donnent $\frac{1}{6}$, quelques écrivains disent $\frac{1}{4}$, et même $\frac{1}{3}$ de la population. — Ajoutons qu'il est inouï, en pays catholique, que les indigents meurent de faim, tandis que, en Angleterre, « des rapports officiels, partis des différents comtés, avertissent chaque année le public qu'un grand nombre d'habitants meurent de faim; que la plupart sont réduits à manger de la chair de cheval, des grains avariés, à brouter l'herbe des champs et à fouiller même dans l'auge des pourceaux. » (Cobbett, *Lettre XVIe sur la Réforme.*)

CHAPITRE VI.

A quoi se réduisent les autres avantages des populations protestantes sur les populations catholiques.

D. Ces avantages sont probablement ceux que vous avez énumérés à la fin de la grande objection, savoir : plus d'ordre, de tenue, de propreté, de dignité, dans les popula-

(1) *Ex multis paupertatibus divitiæ fiunt.*
(2) *Solution de grands problèmes*, t. III, p. 341.

tions protestantes, moins d'inclination au vice grossier de l'ivrognerie ?

R. Oui. Voyons d'abord ce qu'il y a de vrai dans les faits allégués.

Comme il s'agit ici principalement des masses, on m'accordera que l'Angleterre ne peut être admise à nous vanter la tenue, la dignité, la propreté, la sobriété de ses populations ouvrières. En fait d'habitudes contraires à tout cela, ses masses laborieuses ne peuvent être comparées qu'à elles-mêmes. Elle n'a pas le droit de nous objecter la misère, la saleté, l'ivrognerie des populations catholiques de l'Irlande, elle qui, depuis la révolution de 1688, a fait peser sur cette infortunée nation la plus exécrable tyrannie qu'ait éclairée le soleil.

M. Faucher, qu'on n'accusera pas de trop de prévention en faveur du catholicisme, parlant des ouvriers irlandais établis dans les centres manufacturiers les plus corrompus de l'Angleterre, déclare y avoir remarqué plus de sobriété et d'instruction dans les hommes, plus de chasteté et d'application aux soins du ménage dans les femmes, que dans le reste de la population. Il en fait honneur aux prédications du P. Matthew et au zèle du clergé catholique pour l'instruction de tous, surtout de l'enfance. « J'ai vu, dit-il, le dimanche, cinq à six mille de ces enfants défiler processionnellement sous la bannière de saint Patrick, et la demi-propreté, la décence de cette foule enfantine, est le progrès le plus grand ainsi que le plus inattendu qu'il m'ait été donné de constater (1). »

Les États-Unis, notamment les États du Nord, sont les pays où les émigrants d'Europe, la plupart Irlandais, ont le plus donné lieu au reproche de paresse, de malpropreté, d'intempérance, par le contraste de leurs habitudes d'insouciance et de laisser-aller avec l'activité fiévreuse et le rigorisme puritain des anciens colons. Ici encore le remède

(1) *Études*, tom. I, p. 327.

a suivi le mal, et l'Amérique du Nord reconnaît devoir au moine irlandais Matthew l'introduction et le succès de ses sociétés de tempérance.

Quand nous admettrions comme un fait que, *dans le culte extérieur de la personne et de ce qui contribue à son bien-être, les populations protestantes sont supérieures aux catholiques*, verriez-vous là un avantage sans inconvénients et qui puisse fonder une accusation contre l'influence sociale du catholicisme?

D. Le culte extérieur de la personne, sa bonne tenue, le soin de son bien-être, ne sont, il est vrai, qu'une partie de la bonne éducation; mais je crois y voir un bien réel, un progrès louable, et aussi quelque fondement au reproche que l'on fait au catholicisme de favoriser l'apathie de ses croyants en ne stimulant pas assez leur activité personnelle.

R. Il est vrai que l'Église catholique dispense ses croyants de la sublime tâche d'*inventer la religion de Jésus-Christ*; mais après ce que nous avons vu des obligations du catholique, dans les deux livres précédents, vous devriez comprendre, ce me semble, que le reproche fait à l'Église de favoriser l'apathie de ses enfants, de négliger une partie quelconque de leur bonne éducation, est souverainement injuste.

Le catholicisme étant une religion positive et prêchant une morale qui tend à élever les hommes à la plus haute perfection, on ne peut sans iniquité lui imputer les vices et les défauts qu'il condamne. Le protestantisme, au contraire, rendant chacun juge de ce qu'il doit croire et pratiquer, est par là même responsable de tous les désordres que son principe autorise. Le catholique ne se démoralise que parce qu'il refuse d'user ou qu'il abuse des moyens d'édification religieuse que lui offre l'Église; c'est dire qu'il n'est vicieux qu'autant qu'il est anticatholique. Mais le protestant le plus désordonné dans ses mœurs n'en est pas moins bon protestant, s'il s'appuie sur quelque parole biblique. Le Mormon, ou *Saint des derniers jours*, qui prend trente

femmes à la fois et croit que tous les biens de la terre lui ont été donnés, est un très-légitime enfant de la *liberté d'examen*. Dire qu'il abuse du principe, c'est sottise. Là où il n'y a pas de règle fixe qui détermine le bon usage d'un principe, le mot *abus* n'a pas de sens.

Ces observations préliminaires une fois posées, venons au fait lui-même, et reconnaissons d'abord deux choses : 1° que les protestants se montrent généralement meilleurs que leur principe religieux, grâce au peu d'usage qu'ils en font ; 2° que les catholiques valent généralement beaucoup moins que leur religion, faute d'en user ou d'en bien user.

Reconnaissons encore que le principe protestant, si pernicieux qu'il soit par son résultat final, a néanmoins pour premier effet d'exalter l'individu en lui demandant de grandes choses. « Prends, lui dit-il, ce livre qui contient la pensée du Christ, et sois toi-même le pontife de ta religion ; car l'affaire religieuse est chose que le Christ a voulu régler avec toi, sans l'intervention d'aucun homme ! »

Ce langage tenu, sinon aux masses, du moins à la jeunesse studieuse, à la classe instruite, ne doit-il pas donner à l'individu une haute idée de lui-même? L'adolescent, l'adolescente, qui acceptent sérieusement la charge de *trouver la religion du Christ* perdue depuis des siècles (1), peuvent-ils ne pas nourrir un profond respect pour leur capacité et dignité personnelle? Si ces jeunes révélateurs se trouvent en présence de la jeunesse catholique, ne devront-ils pas maintenir entre elle et eux la distance convenable entre les créateurs de christianismes et les sectateurs esclaves d'un christianisme tout fait?

D. Vous voulez parler de l'air rogue, empesé, sec et chagrin, que l'on observe généralement dans les populations

(1) « Ce que Rousseau a dit de la science s'applique entièrement, moins un mot, à la religion : il voulait que l'enfant inventât la science; nous voulons que l'homme trouve sa religion. » M. le ministre Vinet, *Essai sur la manifestation des idées religieuses*, p. 390.

protestantes, surtout dans la secte la plus raisonneuse, le calvinisme?

R. Oui; les protestants appellent cela *dignité*, les catholiques, *morgue*. Sans décider entre ces deux définitions, je constate le fait, et je crois l'avoir expliqué en disant : Les vrais protestants sont tous papes depuis l'âge de raison, et ils ont plus à faire que le pape romain, puisque la religion du Christ, que celui-ci n'a qu'à conserver, eux doivent l'inventer; ne soyons donc pas surpris de leur tenue grave et soucieuse.

D'un autre côté, la sécurité que donne au catholique l'enseignement par l'Église d'une religion toute trouvée et riche en moyens de sanctification, est sujette à dégénérer en insouciance, en laisser-aller. Dans l'ordre religieux, comme dans l'ordre matériel, l'abondance incline au repos, et une partie des catholiques ne ressemble pas mal aux habitants des pays où la nature se montre trop généreuse pour que l'homme soit laborieux. L'assurance que l'on a de trouver des ministres de Jésus-Christ toujours prêts à rompre le pain de la vie éternelle, fait que l'on s'empresse peu de le recevoir. Les bienfaits inépuisables de la charité, en accréditant le proverbe qu'*on ne meurt pas de faim en pays catholique*, contribuent aussi à fomenter la paresse.—Voilà qui est vrai.

Maintenant, si vous voulez connaître les derniers résultats des deux systèmes, voici ce que vous trouverez :

Le protestantisme, en demandant trop à l'individu, en lui commandant l'impossible (la découverte du vrai christianisme dans la Bible), n'obtient rien de l'immense majorité des esprits, sinon qu'ils restent en proie aux exploitations des visionnaires et des prophètes, jusqu'à ce qu'ils disent : Il paraît que toutes les religions sont un abus. Et dès lors on se tourne exclusivement vers le culte des intérêts matériels. Le caractère dominant de ce culte, ce sera l'individualisme, la religion du moi, du foyer domestique, la reproduction du principe religieux : chacun chez soi,

chacun pour soi. Les grandes fortunes, acquises au prix de grandes misères, s'empareront du sol, le couvriront d'édifices privés, les uns d'une extrême somptuosité, les autres confortables ; elles le sillonneront de routes parfaitement entretenues, et ne négligeront rien pour bannir du voisinage des châteaux l'aspect dégoûtant de l'indigence. L'esprit d'association y créera sans fin des entreprises commerciales, industrielles, y élèvera des manufactures, des entrepôts, creusera des ports, des docks, etc.; mais on y cherchera inutilement des créations nationales, des monuments publics qui portent l'empreinte chrétienne de l'amour de Dieu et des hommes. Je l'ai déjà dit, en fait de créations grandioses consacrées à la religion, à la bienfaisance, à l'éducation publique, les nations protestantes n'ont que ce qu'elles tiennent de leurs ancêtres catholiques. Ce qu'elles ont entrepris en ce genre a échoué ou est marqué au coin de la parcimonie, comme l'a remarqué une célèbre plume anglicane (1).

La bienfaisance y est devenue l'affaire des lois, un impôt. L'indigent y reçoit le morceau de pain qu'exigent la sécurité publique et aussi le sentiment d'humanité qui reste au fond des mœurs chrétiennes; mais les tendres sollicitudes et les dévouements de la charité pour son amélioration morale y sont chose inconnue.

Tout autre est l'esprit des populations auxquelles l'Église

(1) « On dit que le chevalier Wren, l'architecte de Saint-Paul, après l'adoption du plan de cet édifice, qu'il n'approuvait pas lui-même, et qui ne fut adopté que parce qu'il entraînait moins de dépense, eut à combattre des difficultés infinies dans le cours du travail, et toujours par rapport aux frais.... Le dôme en est de bois, et par conséquent peu durable; celui de Saint-Pierre, à Rome, quoique deux fois plus grand, est de pierre... Saint-Pierre a coûté quatorze millions sterling; Saint-Paul n'en a pas coûté un... Si les marais Pontins s'étaient trouvés en Angleterre, jamais ils n'auraient été desséchés; l'idée seule d'une aussi vaste entreprise aurait effrayé notre parlement. Trois fois les Romains l'ont formée : pendant le consulat de Céthégus, sous le règne de Jules César..... et ces tentatives, faites dans les plus beaux jours de ce puissant empire, ont toujours été infructueuses. Cette grande œuvre était réservée au feu pape Pie VI, qui, dans les dix-huit premières années de son glorieux pontificat, l'entreprit et l'exécuta. » Fitz-William, *Lettres d'Atticus*.

catholique rappelle incessamment les maximes et les exemples du Sauveur : *L'homme ne vit pas seulement de pain... Occupez-vous moins du pain qui périt que du pain qui demeure pour la vie éternelle... Cherchez avant tout le règne de Dieu et sa justice, et le reste vous sera donné par surcroît... Que vous servirait-il d'avoir gagné l'univers entier, si vous veniez à perdre votre âme?... Malheur à vous, riches, qui cherchez votre consolation ici-bas!... Car il serait plus facile au câble d'entrer dans une aiguille qu'à vous de pénétrer dans le ciel... On ne peut servir deux maîtres : Dieu et Mammon... Soyez prêts, car le Fils de l'homme arrivera à l'heure où vous l'attendrez le moins*, etc., etc. Si ces populations déploient moins d'activité dans l'exploitation des sources de la fortune, la raison en est que le travail est en partie tourné vers la culture de l'âme et l'acquisition des trésors non sujets à la rouille. L'éducation de l'homme intérieur, les soins qu'exigent l'entretien et l'accroissement de la vie spirituelle, font qu'on s'y occupe moins des formes extérieures, de ce qui flatte les sens et l'œil des hommes, afin de ne pas encourir cet anathème : *Malheur à vous, hypocrites, qui veillez tant à la propreté extérieure du vase, et le laissez se remplir de rapines et d'immondices* (1) !

Le sang de Jésus-Christ, coulant toujours sur les autels pour le salut du genre humain, y entretient l'esprit de sacrifice, d'abnégation personnelle, y inspire de sublimes dévouements. Du sein de ces masses, qu'on dit si apathiques, sortent incessamment des légions de héros, d'héroïnes, qui vont à cinq ou six mille lieues de leur patrie porter les lumières et les bienfaits de l'Évangile aux nations barbares, et recevoir en échange les palmes du martyre.

D. Les protestants opposeront à cela les travaux de leurs sociétés d'évangélisation et les grands sacrifices qu'ils font à cette fin.

(1) S. Matthieu, XXIII, 25.

R. Leurs sacrifices pécuniaires sont, en effet, très-grands, et si l'or pouvait conquérir l'univers au protestantisme, la chose serait probablement faite. Les quarante et un millions de recettes annuelles qu'accusaient déjà en 1841 les annales de la Société biblique, montrent le haut prix que les missionnaires mettent à leur dévouement ; dévouement qui se borne à semer des Bibles en compagnie d'autres marchandises, là où ce commerce n'offre aucun danger. Le chiffre des Bibles et des *Traités* religieux ainsi répandus s'élève à des milliards, mais le nombre des convertis est ce qu'il doit être, nul. Il est évident que la Société d'évangélisation biblique n'a, pour la partie intelligente de ses membres, qu'un but : la guerre à mort au catholicisme. C'est ce qu'avouait encore naguère une des meilleures plumes protestantes.

« Ne nous lassons point, disait M. Vinet, de répandre ce livre (la Bible) ; obligeons tout le monde à l'ouvrir et à le lire ; que partout on le rencontre ; qu'on ne puisse l'éviter ; qu'il renaisse de ses cendres ; qu'il se multiplie sous les coups des bulles qui l'interdisent ; que la chrétienté en soit inondée ; que mille et mille échos en répètent les paroles. Le catholicisme n'a pas encore été mis à cette épreuve ; nous verrons comment il la supportera (1). »

Laissons les sacrifices d'argent que la haine inspire à l'hérésie, pour revenir aux sacrifices personnels que produit la charité catholique. — Celle-ci, peu contente de donner de son superflu, de prendre sur son nécessaire, se donne elle-même, s'immole, se fait toute à tous : petite avec les petits pour les relever, ignorante avec les ignorants pour les instruire, souffrante avec ceux qui souffrent pour les consoler, pauvre avec les pauvres, mendiante avec les mendiants, pour diminuer les deux sources de l'indigence et de la mendicité : la dureté des riches, l'abjection et l'immoralité des pauvres. Tel est l'esprit qui anime notre sacer-

(1) Supplément au *Narrateur religieux*, n° 129.

doce, nos instituts religieux d'hommes et de femmes, et qui de là débordent sur nos innombrables associations de bienfaisance, entre autres, ces *Conférences de Saint-Vincent de Paul*, qu'on peut appeler le tiers ordre de la charité catholique.

Quel est le résultat social de cette conjuration incessante et universelle contre l'égoïsme? C'est le rapprochement des diverses conditions, l'esprit mutuel de bienveillance, l'absence de ces inégalités excessives et révoltantes, en matière de rang et de fortune, que l'on observe dans les États protestants, notamment en Angleterre (1). La classe aisée, beaucoup moins tourmentée du besoin de spéculer et de s'enrichir encore, facilite aux classes inférieures les approches de la richesse, et n'attend pas les injonctions du magistrat pour aller au secours des indigents. Le propriétaire opulent, qui habite un château, souffre volontiers des chaumières dans son voisinage, et il ne réduira pas, comme on fait ailleurs, les fermiers et les petits propriétaires à la dure nécessité d'émigrer ou de mourir de faim, en leur disant : « Vous ne faites que végéter et entretenir la misère dans le pays ; allez faire fortune ailleurs ; voilà vos frais de voyage : j'ai besoin de vos terres pour agrandir mon parc et augmenter mes troupeaux. »

Il y a de la place pour tous au soleil catholique : si les montagnes d'or y sont moins fréquentes, moins élevées, les abîmes du paupérisme y sont aussi moins profonds, moins désespérants. De cette répartition plus large, plus équitable, de la richesse, il résulte, il est vrai, une sorte de médiocrité générale qui trompe les observateurs superficiels et accrédite cette erreur, que le protestantisme a favorisé chez ses sectateurs le développement du bien-être général. — Le bon sens dit que les nations les plus riches sont celles qui ont le moins d'indigents.

(1) « Il n'y a pas de contrée au monde où les diverses régions de la société soient séparées par de plus grandes distances. » *Études sur l'Angl.*, t. I, p. 50.

CHAPITRE VII.

Que la religion catholique procure à ses croyants le plus précieux des biens de cette vie.

D. Quel est ce bien?

R. Celui que Jésus-Christ promet à ses disciples fidèles : *Prenez mon joug sur vous..., et vous trouverez le repos de vos âmes* (1). La paix de l'âme, le *festin continuel de la bonne conscience* (2), la douce certitude qu'on est dans le droit chemin sous la conduite de Dieu même : tel est le bien que la religion catholique procure aux âmes qui se soumettent à sa direction.

J'ai dit que c'est le plus précieux des biens de cette vie. En effet, à quoi aspirons-nous tous? Que cherchons-nous dans la science, dans le pouvoir, dans la richesse, dans les plaisirs? C'est le contentement du cœur, l'apaisement des désirs, la satisfaction de l'âme. Et comme notre âme est incomparablement plus grande que ces choses, elle reste dans le vide, ne sort de l'agitation que pour tomber dans l'ennui, n'échappe à l'ennui que pour retomber dans l'agitation, tant qu'elle ne se place pas sous le gouvernement du Pasteur éternel des âmes.

Or le privilége du catholique docile est de savoir qu'il est sous le divin gouvernement. Il en a la preuve, pas seulement dans les caractères divins de cette Église à qui Jésus-Christ a dit : *Qui vous écoute, m'écoute... Voilà que je suis avec vous tous les jours*, etc., mais dans la *joie que l'Esprit-Saint répand* dans son âme, dans cette *paix de Dieu, qui surpasse tout sentiment* (3); paix que Jésus-Christ a léguée à ses disciples : *Je vous laisse la paix, je vous donne ma paix* (4); paix qui est l'accomplissement de cette autre pro-

(1) S. Matthieu, XI, 29.
(2) Proverbes, XV, 15.
(3) S. Paul, *Ép. aux Philipp.*, IV, 7.
(4) S. Jean, XIV, 27.

messe : *Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole, et mon Père l'aimera, et nous viendrons en lui, et nous établirons notre demeure en lui* (1).

La sécurité profonde que Jésus-Christ fait régner dans les âmes soumises au gouvernement de son Église est, pour ainsi dire, l'argument *ad hominem* qu'il leur donne, la démonstration personnelle qu'il est avec eux et qu'ils sont dans le chemin de la vérité et de la vie; démonstration qui, reposant sur des faits intimes, certifiés par la conscience, exclut tout raisonnement et produit une conviction à l'épreuve des objections de l'incrédulité et des violences de la persécution. C'est la démonstration qui remplissait l'âme des martyrs et leur faisait supporter avec joie la perte des biens, de la liberté, et les plus affreux supplices. *Si Dieu est avec nous*, disaient-ils avec saint Paul, *qui sera contre nous? Et puisqu'il nous a aimés jusqu'à livrer son Fils pour nous, comment ne nous aurait-il pas donné toutes choses avec lui*, et qui l'empêchera de nous restituer au centuple ce que nous aurons sacrifié pour sa gloire (2)?

C'est encore la démonstration qui dilate les cœurs dociles à la voix de l'Église et qui les fait courir avec joie dans la voie étroite des commandements. Les enfants du siècle et de l'hérésie s'étonnent souvent de la sérénité d'âme que produit dans les catholiques l'accomplissement des devoirs religieux qui répugnent le plus à la nature, et ils ne savent comment concilier tant de bonheur avec des pratiques si affligeantes. Eh bien, faut-il leur dire, voilà la meilleure réfutation de vos préjugés contre ces pratiques, la preuve palpable de leur divine efficacité. Au lieu d'écouter ceux qui les *blasphèment parce qu'ils les ignorent*, considérez attentivement ceux qui en usent, et vous lirez sur leur front le cantique que le prophète-roi met dans la bouche des enfants de la nouvelle alliance.

(1) Saint Jean, XIV, 23.
(2) *Ép. aux Rom.*, VIII, 31, 32.

Le Seigneur lui-même me conduit, rien ne me manquera. Il m'a mené dans de gras pâturages, sur le bord des eaux vivifiantes. Il a converti mon âme, et l'a fait entrer dans les sentiers de la justice... Fussé-je au milieu des ombres de la mort, je ne craindrais rien, parce que vous êtes avec moi (Seigneur). *Votre sceptre et votre houlette* (la croix) *m'ont rempli de consolation. Vous avez dressé devant moi une table pour me fortifier contre mes ennemis ; vous avez parfumé ma tête d'une huile précieuse, et préparé à mes lèvres une coupe enivrante* (confirmation et eucharistie). *Votre miséricorde m'accompagnera tous les jours de ma vie jusqu'à ce que j'entre dans votre éternelle demeure.* (Psaume XXII.)

Maintenant, je vous le demande, cette paix de l'âme, cette sécurité que donne la vraie religion touchant l'affaire terrible de notre éternelle destinée, n'est-elle pas un bien inestimable, et dût-elle être acquise au prix de quelques désavantages matériels, serait-elle payée trop cher?

D. Non; mais cette paix est le privilége du petit nombre de catholiques fidèles à tous leurs devoirs; quant aux autres, ils en jouissent aussi peu que les protestants, et même moins, car ils ont de plus que ceux-ci la conscience de leur insoumission à la voix de l'Église.

R. Sans doute, *la paix* dont nous parlons *est l'œuvre de la justice* (1), et, comme dit l'Apôtre, *la tribulation et l'angoisse fondent sur toute âme qui fait le mal, d'abord sur le Juif, puis sur le Grec* (2).

Le catholique, qui ne pratique pas, reste privé de consolations religieuses et en guerre avec sa conscience; mais il sait où est la religion qui console et pacifie les âmes. La question religieuse, pour lui, est bien simple. — Quand me déterminerai-je à faire ce que je voudrais avoir fait à l'heure de la mort? C'est un enfant indocile, prodigue, à qui la paresse, les affaires, les plaisirs ne permettent pas

(1) Isaïe, XXXII, 17.
(2) *Ép. aux Rom.*, II, 9.

encore de dire : *Je me lèverai, et j'irai au Père* (1) ! Mais il connaît le chemin de la maison paternelle et ce qu'il aura à faire pour rentrer en grâce.

Il en est autrement des enfants du protestantisme, dont l'unique article de foi commune est que Jésus-Christ n'a point fondé de *maison de Dieu*, d'Église divinement chargée de régénérer les âmes, de les instruire, de les purifier de leurs souillures et de les mener droit dans le chemin de la vie éternelle. Pour eux, la question religieuse est d'une telle immensité, vous l'avez vu, que nulle vie humaine, si longue et si savante qu'on la suppose, ne suffit à la résoudre. Dans l'impossibilité d'arriver à une solution qui rassure la conscience, que fait-on? Les uns adoptent la solution des indifférents, et disent : Respectons toutes les opinions religieuses et ne nous inféodons à aucune. Les autres s'en tiennent provisoirement aux idées et aux pratiques religieuses qu'ils trouvent établies dans leur famille et leur secte. Pour que les anxiétés du doute, qui survivent à ces arrangements, ne troublent pas trop l'indifférence des premiers et les religions provisoires des autres, on se plonge dans le tourbillon des affaires, et la fièvre des spéculations est l'antidote dont on use contre les agitations de la conscience.

Vous voyez donc que le calme et la tranquillité que l'Église catholique procure aux âmes se retrouvent dans les moins dociles de ses enfants, tant qu'ils restent attachés à l'ancre de la foi, et qu'on ne peut nullement les comparer aux infortunés que l'hérésie livre aux orages éternels du doute. Aussi les populations catholiques sont-elles généralement exemptes de ce fonds de mélancolie, de cet *extrême ennui des individus*, de cette *impossibilité de rester en place*, de cette *nécessité de mouvement*, de ce besoin *de tourmenter ses richesses jusqu'à ce qu'on finisse par l'ennui ou le suicide*, qui sont chose si commune chez les enfants du libre examen.

(1) S. Luc, XV, 18.

(V. plus haut, ch. V.) Que s'il en résulte pour les enfants de la foi moins d'empressement pour la *graisse de la terre* et une sorte d'infériorité dans les dons de la fortune, à la raison que j'en ai donnée dans le dernier chapitre, je dois en ajouter une autre de grande valeur au point de vue chrétien : c'est que les brebis fidèles à la voix du pasteur éternel sont sous le gouvernement de prédilection du Père céleste.

D. Quelle marque de prédilection voyez-vous dans cette infériorité matérielle où Dieu laisserait les peuples attachés à son service?

R. J'y vois la prédilection du Père pour le modèle divin des élus, né dans une étable et terminant au Calvaire une vie de privations et de souffrances.

Méditez cette parole descendue du ciel sur Jésus-Christ, au jour de son baptême : *Voilà mon Fils bien-aimé en qui j'ai mis mes complaisances.* (Saint Matthieu, III, 17.) Rapprochez-les de ces autres paroles de saint Paul, que *Dieu ne glorifiera que ceux qui seront jugés conformes à l'image de son Fils* (Rom., VIII, 29, 30), et vous devrez convenir que l'abondance des biens terrestres est loin d'être un témoignage certain de la prédilection divine.

Jésus-Christ étant *le chemin, et la vérité et la vie, et nul ne pouvant arriver au Père, si ce n'est par lui,* ne faut-il pas reconnaître que les richesses sont ce qu'il les a appelées, un fardeau, un embarras, un piége sur notre route, un grand obstacle à notre marche vers le but suprême? Rien donc de plus digne de la bonté du Père qui nous appelle aux cieux que d'alléger le poids qui nous entraîne vers la terre, en exauçant cette prière que lui-même nous a dictée : *Ne m'envoyez ni la mendicité ni les richesses, mais donnez-moi le nécessaire à la vie, de peur que l'abondance ne m'emporte à nier et à dire : Qui est donc le Seigneur? ou que la misère ne me pousse à dérober, et à parjurer le nom de mon Dieu* (1).

(1) Proverbes, XXX, 8, 9.

Que Dieu livre les biens de ce monde à ceux qui n'en veulent pas d'autres et qui lui disent : *Retire-toi de nous, nous ne voulons pas de la connaissance de tes voies. Qu'est-ce que le Tout-Puissant pour que nous le servions, et que gagnerions-nous à le prier* (1)? Que les impies voient les richesses fructifier dans leurs mains, et qu'ils en jouissent dans le calme profond qu'admiraient Job et David (2); que rien ne trouble le cours de leur prospérité, et que la mort elle-même leur épargne les douleurs de l'agonie par la promptitude de ses coups (3); il ne faut pas en être surpris. En refusant d'entrer dans les voies surnaturelles par lesquelles Dieu sauve les âmes, ces hommes tombent sous le gouvernement de l'ordre naturel. Comme les animaux, auxquels ils se rendent semblables, ils reçoivent une abondante pâture jusqu'au jour de la boucherie. D'ailleurs, la justice divine, qui ne laisse aucun bien sans rémunération, découvre en eux des vertus naturelles qui, n'étant d'aucun poids dans les balances de l'éternité, réclament une récompense ici-bas; elle donne donc la terre aux enfants de la terre. C'est ainsi, nous dit saint Augustin, que la vertu des premiers Romains leur mérita l'empire du monde (4).

Tout autre est la conduite de Dieu envers les hommes qui entrent dans la voie de ses commandements, mais que leur faiblesse expose à y sommeiller, à revenir en arrière, à se laisser fasciner par les idoles du monde. Il les reprend, il les gourmande par la voix de ses ministres, par le cri de leur conscience. Quand la réprimande ne suffit pas, il emploie le châtiment; il les frappe dans les objets de leurs affections, dans leurs biens, dans leurs enfants, dans leur chair, dans leur esprit. *Je visiterai leurs iniquités avec la verge, et frapperai sur leurs péchés; mais je ne détournerai*

(1) Job, XXI, 14, 15.
(2) *Ibid.*, 7-13. — Psaume CXLIII.
(3) *Et in puncto ad inferna descendunt.* Job, XXI, 13.
(4) *De Civitate Dei*, lib. V, cap. 12 et 13.

point d'eux ma miséricorde (1). *Ceux que j'aime, je les reprends et je les châtie* (2). Parmi ceux qui recevront la couronne de gloire, combien devront dire comme David : *C'est en redoublant ses corrections que le Seigneur m'a préservé de la mort* (3) !

Ce que Dieu fait pour les individus, il le fait aussi pour les nations. Quand les chefs à qui il en a confié la garde se sont livrés au sommeil, et que l'ennemi y a semé l'ivraie de l'erreur et du vice, il les place dans le van de sa justice, déchaîne le souffle des tempêtes, et le feu des révolutions ne s'y éteint pas qu'il n'ait dévoré leurs souillures.

En voilà assez sur la *grande objection que l'on ressasse depuis l'origine du monde.* Vous devez comprendre que la meilleure réponse est celle qu'y faisait David, quand, après avoir décrit la prospérité matérielle des peuples étrangers à l'alliance, dans les termes que je vous ai cités (ch. III), il conclut ainsi : *Heureux, ont-ils dit, le peuple qui jouit de ces biens !* — Disons plutôt · *Heureux le peuple dont le Seigneur est le Dieu !*

CHAPITRE VIII.

De deux moyens économiques d'en finir avec toutes les objections contre la religion catholique.

D. Quels sont ces moyens ?

R. L'un consiste à repousser toutes les objections par le moyen de droit qu'on appelle *fin de non-recevoir*. L'autre consiste à laisser aux objections la charge de se résoudre. Parlons d'abord du premier, le seul qui soit en notre puissance.

Pour opposer avec succès la *fin de non-recevoir* à toutes

(1) Ps. LXXXVIII, 33, 34.
(2) *Apocalypse*, III, 19.
(3) Ps. CXVII, 18.

les objections, il faut porter la discussion au tribunal de la grande justicière des bavardages humains, la mort !

En effet, à quoi aboutissent toutes les objections contre la religion catholique? A nous dire que cette religion est mal faite et qu'il faut la refaire.

Et comment s'y prend-on pour nous persuader cela? De deux manières : Tantôt on fait appel à notre raison contre les prétendues contradictions du dogme catholique, et la conclusion est : « Vous ne pouvez croire cela sans être un grand sot. » Tantôt on fait appel à notre cœur contre les devoirs du catholique, et la conclusion est : « Vous ne pouvez croire et pratiquer sans vous rendre malheureux. »

Eh bien! on abrége la discussion avec ces puissants raisonneurs en leur disant : « Tous vos raisonnements, Messieurs, ne nous empêcheront pas de mourir. Or, tant que nous resterons sous le coup de la mort, l'idée de se donner une religion meilleure sera pour le catholique le maximum de l'extravagance.

« Se donner une religion! savez-vous bien ce que vous dites? Outre que, dans toutes les langues, religion veut dire *loi divine*, loi donnée par Dieu même, qu'est-ce qu'une religion qui ne sert pas à régler l'emploi de la vie et à nous rassurer contre les formidables mystères que couvre le tombeau? C'est un non-sens, un mot au service des tartufes. La religion est une loi essentiellement pratique, qui doit diriger nos pas depuis le lever de la raison, au sortir du berceau, jusqu'à son coucher; il faut donc qu'elle nous arrive du dehors, comme la lumière qui éclaire notre œil, comme la nourriture qui sustente nos organes. Le conseil de l'inventer est aussi sage que celui d'inventer la lumière et les aliments. Dans l'hypothèse absurde que je dusse l'inventer, j'aurais besoin de deux choses : du temps nécessaire pour une si belle découverte, et du temps nécessaire pour la mettre à profit, afin de devenir ce que Dieu et la conscience humaine veulent que je sois, un homme religieux. Si

vous ne pouvez me garantir ces deux choses, la tâche que vous m'imposez est plus que stupide.

« Vous dites que je suis un grand sot de croire ce que je ne conçois pas parfaitement, et ce qui, selon vous, heurte la raison. Eh bien ! si vous êtes capables de couler bas tous les mystères de la raison et d'ôter la cataracte à l'esprit humain, faites ! D'ici là, je croirai les mystères du catéchisme avec le monde catholique, et si la machine ronde porte une infinité de grands sots, ce qui est indubitable, j'aurai cent bonnes raisons de penser que ni moi ni mes frères dans la foi n'avons l'honneur d'en être.

« Vous me dites encore que, en pratiquant la religion, je me prive d'une foule de satisfactions, et que je me rends malheureux. D'abord, je voudrais savoir quelles sont les satisfactions qui peuvent tenir lieu du contentement de l'âme, qu'on ne goûte que dans la soumission à l'Église de Jésus-Christ. Je voudrais savoir s'il y a jamais eu au monde un catholique qui ait perdu cette paix intérieure en croyant et en pratiquant, ou qui l'ait trouvée en désertant aux incrédules. Et puis, parce que j'ouvre ma conscience au prêtre, parce que je jeûne, selon mes forces, Quatre-Temps, Vigile et Carême, que je m'abstiens de viande à certains jours, que je veille sur mes regards en présence de la fille et de la femme de mes voisins, vous dites que je me rends malheureux. Supposé que ces pratiques ne donnassent pas plus de satisfaction à l'âme qu'elles n'en retranchent au corps, vous iriez encore trop vite. La confession, le jeûne, les abstinences quelconques finiront à la mort, c'est-à-dire peut-être dans une heure, au plus tard dans quelques années. Mais j'ai la conviction que mon existence ne finira pas, et que la mort sera le commencement d'une vie immortelle. Pour juger si je suis un être malheureux, il faudrait mesurer la totalité de mon existence, et vous n'en voyez qu'un rien.

« Vous me demanderez quelle garantie j'ai de la vie éternelle? Ma garantie, outre la croyance du genre humain,

c'est la parole de Jésus-Christ m'enseignant toujours par l'Église universelle; garantie telle que, avec le secours d'en haut, je me sentirais le courage de professer cette foi en face des supplices, comme ont fait tant de millions de chrétiens. Mais vous, quelle garantie pouvez-vous me donner que les deux éternités, l'une de gloire et de délices, l'autre d'ignominie et de feu, que nous annonce Jésus-Christ, sont un rêve? — Votre parole? Votre raison? — Elles ne suffisent pas à me rassurer contre la parole, contre la raison de Jésus-Christ et de l'univers chrétien. — Vos œuvres? — Ah! quand je les compare aux œuvres de Jésus-Christ et des siens, j'y trouve une belle preuve des deux éternités!

« Vous parlez du *sommeil du néant?* — C'est là un avenir si désolant, si hideux, que la conscience de tous les peuples l'a repoussé comme le rêve du crime, et que j'ai peine à l'accepter pour les animaux qui me sont chers. — Puisque le néant est ce que vous pouvez promettre de mieux aux catholiques que vous dépouillez du trésor consolant de leur foi, croyez, Messieurs, que vous faites là l'œuvre d'un esprit mauvais, d'un cœur pervers, et que si votre âme, au lieu de rentrer dans le néant, est portée un jour au tribunal du Dieu crucifié, vous vous préparez un terrible salaire! »

Que pensez-vous de cette méthode, que j'appelle *économique*, parce qu'elle dispense d'entrer dans le dédale des objections, dédale qui commence au paradis terrestre, où la mort entra à cheval sur l'objection, et qui ne finira qu'au lieu et au moment suprême où la vérité et la vie, apparaissant dans leur plénitude, ruineront l'œuvre de l'erreur et de la mort?

D. Cette méthode est certainement très-propre à confondre les charlatans qui nous prêchent la refonte de la religion; mais les sectateurs des cultes hétérodoxes ne pourraient-ils pas s'en prévaloir pour se dispenser de toute recherche dans l'affaire religieuse, et dire : La vie est trop courte, sa fin trop incertaine, pour que je cherche une autre religion que celle de mes pères?

R. En y réfléchissant un peu, vous verrez que, pour se servir de cette méthode, il ne suffit pas de faire intervenir la mort; il faut, de plus, avoir derrière soi l'*Église du Dieu vivant*.

Dans tout le cours de cet ouvrage, notamment dans le premier livre, je crois avoir surabondamment établi que, en matière de convictions religieuses, il y a une différence totale entre le catholique instruit et le sectateur, également instruit, des églises séparées. Le premier n'a pas besoin de recherches pour s'assurer que la religion dans laquelle il est né n'est l'œuvre ni de ses pères et grands-pères, ni d'une ni de plusieurs des nombreuses nations qui la professent en majorité ou en partie. Du premier coup d'œil, il voit que son Église n'a dans l'histoire d'autre date que celle de l'ère chrétienne, d'autres limites en géographie que celles du monde. Plus il contemple cette immense société spirituelle, dont l'établissement et la conservation impliquent mille impossibilités humaines, plus la conviction de sa divinité se fortifie et rend le doute ridicule.

Il n'en est pas ainsi du membre des communions séparées. On a beau lui dire que son église est la vraie; s'il a de l'instruction, comme je le suppose, et qu'il ne soit pas de ces esprits réprouvés qui veulent tout connaître, excepté la vérité religieuse, il est impossible qu'il n'aperçoive pas au front de son église un de ces trois caractères qui provoquent le doute. 1° Cette église porte le cachet national. Si ses ancêtres n'ont pas eu la franchise de l'appeler l'*Église établie par la loi*, comme ont fait les Anglais, il n'en est pas moins évident qu'elle est un établissement du pays, et qu'on ne peut franchir la frontière sans trouver une autre église. Comment concilier cela avec la foi à l'*Église catholique*, mots que ses coreligionnaires n'ont pas osé retrancher du Symbole des apôtres? — 2° Son église a une date qui laisse entre son berceau et le siècle de Jésus-Christ et des apôtres un immense intervalle. — 3° Parmi les divers titres et noms patronymiques que porte son église, il y a

des noms d'hommes ou de femmes qui reviennent toujours: Photius, Luther, Calvin, Zwingle, Élisabeth, etc. Il n'en faut pas davantage pour appeler l'examen, et il est impossible qu'un examen consciencieux n'élargisse pas la plaie du doute.

L'enfant du schisme et de l'hérésie cherchera-t-il un calmant dans l'autorité de ses aïeux, dans la maxime : *Chacun doit suivre la religion de ses pères?* — Outre que cette maxime serait plaisante dans la bouche d'un disciple de la liberté d'examen, l'histoire lui dira que les pères des premiers protestants étaient catholiques, et que les protestants du dix-neuvième siècle sont loin de la religion de leurs pères protestants du seizième (1). La conscience chrétienne lui dira aussi : « Au jour qui décidera de ton sort éternel, tu seras jugé, non par tes pères ou d'après le dire de tes pères, mais par Jésus-Christ et d'après sa maxime : *Celui qui aime son père ou sa mère plus que moi, n'est pas digne de moi* (2).—En désertant la religion de tes ancêtres, tu ne les condamnes pas : Jésus-Christ les a jugés d'après leurs lumières, comme il te jugera d'après les tiennes. La bonne foi, qui a pu leur faire trouver grâce devant lui n'existe plus pour toi, puisque tu es déchiré par le doute. En méprisant la voix qui t'appelle des ténèbres à la lumière, tu encourrais la réprobation, non-seulement de Jésus-Christ et de tes pères, mais encore de ta propre conscience. »

Tiendra-t-il le langage que vous lui prêtez : « La vie est trop courte, sa fin trop incertaine, pour que je me hasarde à chercher une autre religion que celle de mon enfance? » — La conscience lui répondra encore : « La vie du temps n'a qu'un but : le salut éternel; et l'affaire essentielle ici-

(1) « Je n'aime pas les hommes qui changent de religion, » disait en 1801 un prince allemand au comte de Stolberg. — « Je les aime tout aussi peu », répliqua l'illustre converti, « car trois siècles après eux, ils obligent encore leurs descendants à en changer. »

(2) S. Matthieu, X, 37.

bas est d'entrer dans la voie ouverte par le Sauveur des âmes. La difficulté de discerner cette voie des mille sentiers de l'erreur, fût-elle aussi grande qu'elle l'est peu pour les âmes droites et désireuses de la vérité, tu devrais l'aborder avec courage et avec une confiance filiale dans le Bon Pasteur qui *a livré sa vie pour ses brebis*, et qui *laisse les quatre-vingt-dix-neuf qui marchent droit pour courir après celle qui s'est égarée*. Pour ceux qui naissent, comme toi, loin du troupeau des brebis fidèles, l'essentiel est que la mort les trouve, sinon dans le bercail, du moins sur la route qui y conduit. Après la foi vivifiée par la charité, ce qui sauve de la perdition, c'est un désir sincère de la foi prouvé par les œuvres. »

Peut-être trouverez-vous que j'en ai assez dit pour établir que mon premier *moyen économique* n'a pas l'inconvénient que vous avez cru y voir?

D. Oui, et je suis curieux de vous entendre sur l'autre moyen économique.

R. J'ai dit que *ce moyen consiste à laisser aux objections contre la religion catholique la charge de se résoudre* et de se détruire elles-mêmes par leur triomphe. Mais ce moyen n'appartient qu'à Dieu, qui seul peut, dans les conseils de sa justice et de sa sagesse, permettre le triomphe momentané de l'erreur et du mal. Et encore il n'emploie ce moyen qu'à l'extrémité. En effet, il suscite des hommes puissants en parole et en œuvres pour confondre les discours de l'erreur, tant que ceux-ci sont l'œuvre du petit nombre, et que l'ignorance et l'irréflexion y ont plus de part que la perversité.

Mais quand la voix des ennemis de la parole divine parvient à couvrir la voix des ministres du ciel; quand l'orgueil des incrédules, exalté par le nombre et les applaudissements de ceux qui les écoutent, ne garde plus de mesure, et que l'oreille des masses est assourdie par des millions d'échos qui leur redisent : « Laissez les prêtres rabâcher dans les solitudes du sanctuaire des dogmes surannés, ridi-

cules, absurdes, barbares, opposés à tout progrès : venez à nous, aidez-nous à conquérir le pouvoir, et nous ferons succéder la lumière aux ténèbres, la liberté et le bonheur à l'esclavage et aux angoisses de la superstition! » quand, dis-je, les classes lettrées, qui sont la tête des peuples, tiennent généralement ce langage, il y a une sorte de nécessité pour Dieu de dire : « Eh bien, soit! vous avez tant d'années pour répandre à pleines mains sur les peuples vos lumières, vos libertés, votre bonheur. »

Alors, le souffle des révolutions emporte, comme une paille légère, ce qui s'oppose au gouvernement des classes soi-disant éclairées. Tous les moyens de propagande sont entre leurs mains. S'il est encore permis à la religion de réunir ses croyants dans le lieu saint, de porter ses consolations aux malades, elle devra s'en tenir là et laisser à l'incrédulité le soin d'élever les jeunes générations. Les masses entrent en grande partie dans le mouvement; elles abandonnent le catéchisme pour le journal, l'église pour le club et le cabaret; le *jour du Seigneur* est donné au travail ou à la débauche. Les ministres de Jésus-Christ et les âmes fidèles sont dans le gémissement et les larmes. Les partisans du progrès philosophique rayonnent de joie et s'écrient : « Courage! la lumière se fait, les peuples nous arrivent, nous allons assister *aux obsèques du grand culte!* »

Oui, la lumière s'est faite dans la partie remuante des masses. Le peuple des révolutions n'a pas eu besoin de longs raisonnements pour saisir le dernier mot de toutes les objections contre la religion catholique.—« La religion sacerdotale, qui demande à gouverner notre âme au nom de Dieu, est bien, comme on nous l'a dépeinte, une œuvre de ténèbres, un instrument d'oppression. Mais la religion politique de l'ordre, que veulent conserver les aristocrates, pour nous museler avec leurs lois et leur pouvoir, et pour nous dépouiller des biens de ce monde avec leur droit de propriété, est tout aussi absurde et encore plus inhumaine.

Finissons-en donc une bonne fois avec ces deux classes d'oppresseurs de l'humanité! »

Et aussitôt des armées nombreuses de pillards, d'incendiaires, d'égorgeurs, s'organisent dans l'ombre avec une célérité et un ensemble incroyables. Que Dieu, alors, ne juge pas à propos de suspendre l'exécution pour donner à la menace le temps de produire le repentir ou l'endurcissement; qu'arrivera-t-il? — Les masses d'objections que l'incrédulité a répandues comme un épais nuage entre le soleil catholique et l'âme des peuples, vont donner ce qu'elles portent dans leurs flancs, vont se *résoudre en une pluie de soufre et de feu*. Ceux qui ont travaillé et applaudi au triomphe de l'erreur, qui ont livré aux dérisions des peuples la religion du ciel comme une œuvre de sottise et de barbarie, *pris dans leurs propres filets, précipités dans la fosse creusée par leurs mains* (1), lèveront des mains suppliantes, pousseront des cris déchirants vers le ciel, invoqueront celui qu'ils ont blasphémé, ou sécheront de frayeur. *La terre,* qu'ils ont voulu priver de la *science de Dieu,* n'est plus qu'un *lieu de malédiction, de carnage, de vol, d'outrages à la pudeur,* et *le sang y touche le sang* (2).

Ce remède ne vous paraît-il pas le plus court, le plus efficace contre le déluge des objections et des blasphèmes, quand il menace de submerger les élus eux-mêmes?

D. Oui, certes, mettre le feu aux quatre coins d'un pays et livrer au fer ceux qui échapperont aux flammes, ce serait en finir radicalement, et avec les objections, et avec ceux qui les propagent, qui les écoutent, et avec ceux qui les combattent.

R. Tel serait, en effet, le résultat infaillible du triomphe définitif des objections contre la religion divine. Celle-ci étant la loi de vie, l'objection qui tend à la détruire ne peut triompher sans enfanter la mort. *Le péché, quand il*

(1) Ps. VII, 16, 17. — Ps. IX, 16.
(2) Osée, IV, 1, 2.

est consommé, engendre la mort (1). Mais Dieu, dont la patience s'appuie sur l'éternité, ne laisse jamais le mal, et sa suivante, la mort, dépasser ici-bas la limite nécessaire à la production, ou plutôt au dégagement du bien et de la vie. Il y a donc tout lieu d'espérer que, si, la menace restant insuffisante, l'orage des objections, condensé depuis trois siècles, crève sur l'Europe, ce ne sera que pour en purifier l'atmosphère et abattre les pics orgueilleux qui y entretiennent les glaces de l'indifférence religieuse.

Ce sujet est trop intéressant, et il offre une conclusion trop naturelle de la *Philosophie du catéchisme catholique*, pour que nous ne lui consacrions pas nos dernières pages.

CHAPITRE IX.

Que l'Europe ne peut être ramenée au catéchisme catholique que par le fléau des objections.

D. N'y a-t-il pas quelque témérité à fixer ainsi la route par laquelle il plaira à Dieu de ramener l'Europe?

R. La chose pouvait paraître téméraire il y a dix ans, quand, au sein de la sécurité générale, l'annonce de l'explosion imminente du socialisme et de sa mission providentielle fit sourire de pitié les *voyants* de l'époque (2). Aujourd'hui que l'Europe a tremblé sous les premières rafales de l'ouragan, et que des millions de voix répètent : *C'est à la miséricorde du Seigneur que nous devons de n'avoir pas été consumés* (3), il ne me reste qu'à fixer votre attention sur la merveilleuse sagesse qui brille dans le choix du fléau.

Le premier caractère de ce fléau est d'être exclusivement l'*œuvre de la sagesse humaine*. — Dieu n'est pour rien dans

(1) S. Jacques, *Ép. cath.*, I, 15.
(2) V. la *Solution de grands problèmes*, t. III, ch. 33-45.
(3) Jérémie, *Lament.*, III, 22.

la production et les progrès du socialisme. S'il intervient, c'est seulement pour en modérer la marche et nous donner le temps de la réflexion. A l'universalité et à la puissance du mépris et du blasphème contre les enseignements de son Christ et de son Église, aux débordements de l'immoralité, à la réhabilitation, disons mieux, à l'adoration solennelle de la chair, il n'a opposé ni la puissance des eaux qui sont aux cieux et dans les abîmes, comme aux jours de Noé, ni la puissance du feu céleste unie aux éléments terrestres de combustion, comme dans le châtiment de la Pentapole. Contre une civilisation corrompue et employant à la destruction du catholicisme les forces intellectuelles et autres qu'elle en avait reçues, il n'a point fait appel, comme autrefois, à cent peuples barbares sortis des contrées glaciales du Nord ou des plages brûlantes du Midi. Il a dit : « Laissons le blasphème retomber sur les blasphémateurs, le flot de la corruption atteindre les corrupteurs qui en ont ouvert, élargi les écluses, les feux de l'orgueil et de la cupidité investir ceux qui les ont attisés. Enfin, que cette Europe lettrée, qui convoque les jeunes générations aux funérailles de mon Église, fasse l'essai de ses lumières, et que la seconde moitié du dix-neuvième siècle soit une des grandes époques de l'humanité. »

Dans le plan qui se déroule sous nos yeux, ne voit-on pas l'accomplissement des paroles du Prophète : *J'ai nourri et élevé des fils, et ils m'ont méprisé...*, paroles que je vous invite à lire avec les suivantes dans le premier chapitre d'Isaïe? Mais, dans le choix des moyens d'exécution, on aperçoit la différence que Dieu fait entre un peuple enfant élevé sous la discipline du Sinaï et par le ministère d'Aaron et des prophètes, et les peuples grandis au soleil de l'Évangile, sous le gouvernement personnel du Dieu-Homme et de l'Esprit *qui enseigne*, depuis dix-huit cents ans, la *vérité dans sa plénitude*. Au premier, Dieu fait donner les verges par les mains de ses envoyés visibles ou invisibles, naturels ou surnaturels; quant aux autres, il veut qu'ils se

les administrent eux-mêmes. Dans ce progrès, qui honore la sagesse de l'éducateur suprême, ne voyez-vous pas aussi un hommage au caractère chrétien des nations coupables ?

D. Oui ; et en nous chargeant de cette opération humiliante, Dieu mérite que nous lui disions : *Vous nous traitez avec un grand respect* (1) ! Mais peut-être ne gagnerons-nous rien à tenir nous-mêmes les verges ?

R. Je vous ai déjà dit que nous ne les tiendrions que pour notre perte, si nos mains n'étaient surveillées et dirigées par celui qui ne *veut pas la mort du pécheur*, *mais sa conversion et sa vie*.

Le deuxième caractère du fléau est de *menacer avant tout les conditions sociales qui l'ont appelé*, *fomenté*, *déchaîné*. — Où la grande objection du seizième siècle, qui portait dans le ventre toutes les autres, a-t-elle établi ses foyers de propagande et de guerre à mort contre la vérité et la charité catholique ? Dans les hautes régions habitées par le pouvoir, par la science et les richesses. Il n'y a qu'une voix dans l'histoire pour dire que le triomphe du protestantisme dans les masses fut l'œuvre violente de l'aristocratie titrée et lettrée. L'infiltration de l'esprit protestant dans les États catholiques a eu la même origine. Les ravages de l'incrédulité ne sont effrayants par l'étendue et la profondeur que dans les classes supérieures. S'ils ont pénétré dans les classes populaires, ce n'est que dans la mesure nécessaire au recrutement des armées du socialisme. Partout, même en pays protestants, les grandes masses restent chrétiennes. En somme, la plaie de l'antichristianisme, à ses divers degrés, est un mal beaucoup plus bourgeois et aristocratique que populaire.

Or, quelle est la devise bien connue du fléau ? — Mort à toute aristocratie, ecclésiastique, politique, lettrée, propriétaire ! — S'il lui était donné de déployer dans un pays, seulement durant trois mois, la rage qui l'anime contre toute supériorité intellectuelle, morale, matérielle, et d'y suivre

(1) *Sagesse*, XII, 18.

la loi des révolutions, qui fait passer le pouvoir aux plus violents, que deviendrait ce pays? Un désert parcouru par quelques hordes de sauvages sous le commandement de l'aristocratie des bagnes.

Le fléau nous menace donc tous, parce que nous sommes tous criminels ; mais, différent des fléaux naturels, la peste, la famine, etc., il s'adresse de prime abord à la classe la plus coupable, et aussi la plus capable de remédier au mal, si elle ne s'aveugle pas. Je vois encore là une profonde sagesse. Ce missionnaire de la barbarie ultrasauvage, sorti tout armé du sein des conditions les plus civilisées, ne voyez-vous pas le grand avantage qu'il a sur tous les missionnaires naturels ou surnaturels que le ciel aurait pu nous envoyer?

D. C'est sans doute l'avantage de fixer l'attention de ceux qui ont trop l'habitude d'opposer la cuirasse de l'indifférence aux traits de la parole évangélique, et les explications de la demi-science aux sommations des fléaux naturels.

R. Oui; c'est une sommation à l'aristocratie en personne, sommation qu'elle a elle-même dictée, signée, affichée aux longs jours de son ivresse; sommation infiniment sérieuse, puisqu'il y va de la vie.

Il résulte de là un troisième caractère du fléau : c'est d'être *le moyen le plus court, le plus efficace, de ramener la bourgeoisie à l'étude du catéchisme, et, par elle, les masses.*

Quand on contemple l'étendue et la puissance des erreurs et des préventions qui se sont entassées dans les régions de l'Europe politique et littéraire, depuis l'éruption du volcan de la réforme, et le profond dédain qui s'y manifeste pour toute religion révélée et positive; quand on voit que l'histoire et la littérature de l'Europe moderne ne sont, à quelques exceptions près, qu'une vaste conjuration contre la vérité catholique, on est obligé de se dire : Dix mille Bossuets tonnant dans la chaire, et ne quittant la chaire que pour saisir la plume, feraient sans doute quelques trouées à ces effroyables ténèbres ; mais un siècle ne leur suffirait

pas pour y faire pénétrer le grand jour. On les couvrirait d'éloges, leur nom serait dans toutes les bouches, leurs livres dans toutes les bibliothèques ; mais du petit nombre de ceux qui écouteraient ou liraient leur parole, les trois quarts regretteraient de voir tant de génie se vouer à la défense d'une cause perdue.

Il n'y a pas la moindre exagération dans ce portrait de l'Europe littéraire pour ceux qui l'ont un peu étudiée.

Or, nous pouvons déjà admirer le résultat de l'éloquence et du génie des Bossuets du socialisme (qu'on me pardonne l'expression). C'est à la puissance de leurs sommations que nous sommes redevables du réveil religieux de la France et de la chute des liens séculaires qui entravaient l'action du sacerdoce catholique en Allemagne. Les scènes de révolte, de pillage et de meurtre par lesquelles le fléau s'est annoncé au delà du Rhin, ont fait rappeler de l'exil en grande hâte les missionnaires jésuites, rédemptoriens, etc. Et parce que les populations soulevées par le souffle du socialisme se sont apaisées à leur voix et sont redevenues des agneaux, nous voyons en ce moment le fanatisme piétiste et la bureaucratie protestante se remettre de leurs frayeurs et machiner de nouveau l'expulsion des missionnaires catholiques. S'ils réussissent, le Christ dira de nouveau à la tempête : Souffle de plus fort, et brise ce que tu n'avais qu'ébranlé !

Le fléau du socialisme est donc l'ange exterminateur des préjugés, des passions, des intérêts infinis qui s'opposent au triomphe du catholicisme dans les classes influentes. C'est lui qui les amènera à brûler de leurs mains ce qu'elles ont adoré, à adorer ce qu'elles ont conspué et brûlé. Nous lui devrons la première condition du salut spirituel et temporel de l'Europe, la conversion de la bourgeoisie.

D. Il y en a qui pensent qu'il serait plus facile de la conduire au tombeau que de la ramener à l'Église, et que la mission du socialisme serait de préparer l'avénement de la démocratie chrétienne sur les ruines d'une bourgeoisie irréligieuse et indifférente.

R. C'est là l'idée des *enfants du tonnerre*, qui appellent le *feu du ciel* sur tout ce qui leur résiste (1), et des *enfants de l'abstraction*, qui croient possible une démocratie sans aristocratie. Le Père des peuples n'a ni l'humeur massacrante des premiers, ni les vues chimériques des seconds. Il n'abolira pas la loi fondamentale qu'il a donnée à la société; loi de hiérarchie et de subordination, par laquelle il veut que les hommes soient procréés et gouvernés les uns par les autres; loi tellement immuable que, si le genre humain était réduit à trois individus issus du même sein, il s'y trouverait une inégalité d'aptitude et de forces qui en porterait deux à dire à l'autre : Sois notre chef! et que celui-ci dirait à l'un des deux : Sois mon ministre!

Une société sans aristocratie quelconque étant aussi introuvable qu'une famille sans chefs, sans aînés, qu'un corps vivant sans tête, et l'influence des classes élevées sur le gouvernement et l'esprit de la société étant aussi décisive que celle du chef dans le gouvernement de la famille et du corps, on peut dire en toute vérité que Dieu a besoin du concours des classes aristocratiques et bourgeoises pour le salut et la bonne éducation des hommes. Ceci nous ramène au principe de la politique providentielle que nous avons déjà indiqué (liv. I, IIIe fait, ch. 1), principe qu'on peut formuler ainsi :

Les nations chrétiennes sont visiblement l'aristocratie, l'élite de la famille humaine. La conversion du monde infidèle est dans leurs mains. Le jour où elles rentreront dans l'unité catholique et adopteront une politique vraiment chrétienne, les potentats de l'Asie et de l'Afrique ne s'opposeront plus à la libre prédication de l'Évangile, ou leur opposition sera impuissante (2). Or, de l'aveu de tous nos

(1) S. Luc, IX, 54.

(2) L'opposition des gouvernements de l'Asie à la liberté de l'Évangile repose principalement sur deux faits : l'égoïsme et l'esprit d'envahissement de la politique européenne, et le spectacle de nos dissidences religieuses. L'idée des princes infidèles, que les apôtres de l'Évangile ne sont que les émissaires

missionnaires, les peuples infidèles n'attendent que cette liberté pour accourir en foule au baptême.

Le centre d'action des nations chrétiennes, c'est l'Europe. Elle a aussi sa constitution hiérarchique, des nations-chefs qui exercent la principale influence sur son gouvernement général et forment son aristocratie. Mais l'étude de cette hiérarchie n'est nullement nécessaire pour établir que *le retour de l'Europe à l'unité religieuse et à une politique chrétienne ne peut s'opérer qu'avec le concours des classes influentes et lettrées.* D'où il résulte, comme je vous le disais, que la première condition du salut spirituel et temporel de l'Europe, et, par l'Europe, du monde, c'est la conversion de la bourgeoisie.

D. Quant au salut temporel, soit; mais vous me paraissez exagérer l'influence des hautes classes sur le salut des âmes, qui, ce semble, est l'œuvre de la grâce divine, de l'action morale du sacerdoce et de la bonne volonté des individus.

R. Au point où nous en sommes, il me paraît que vous devriez comprendre que, pour les nations élevées par le christianisme et placées sous le gouvernement spécial du monarque éternel, le salut temporel est subordonné au salut spirituel, et que l'égarement des âmes y entraîne des perturbations sociales.

Le salut éternel des individus dépend sans doute du con-

et les éclaireurs des flottes et des armées de la nation qui les envoie, n'est que trop confirmée par la propagande biblique, dont le but visible est la ruine des missions catholiques et l'extension indéfinie du commerce et de la puissance anglaise. Quant à nos divisions religieuses, où ne sont-elles pas connues? — « Lorsque lord Macartney dut partir pour sa célèbre ambassade, S. M. B. fit demander au pape quelques élèves de la Propagande pour la langue chinoise, ce que le pape s'empressa d'accorder. Le cardinal Borgia, alors à la tête de la Propagande, pria à son tour lord Macartney de vouloir bien profiter de la circonstance pour recommander à Pékin les missions catholiques. L'ambassadeur le promit volontiers, et s'acquitta de sa commission en homme de sa sorte; mais quel fut son étonnement d'entendre le *collao*, ou premier ministre, lui répondre que *l'empereur s'étonnait fort de voir les Anglais protéger au fond de l'Asie une religion que leurs pères avaient abandonnée en Europe.* » *Du Pape*, l. III, ch. I.

cours des trois causes que vous avez indiquées, et au tribunal de Jésus-Christ nul ne sera admis à faire valoir cette raison : « J'attendais, Seigneur, que les gens de lettres et les grands me donnassent l'exemple de la fidélité à votre loi. » Mais il n'en est pas moins vrai que, si l'exemple des hautes classes n'empêche pas la grâce divine d'arriver aux âmes, il exerce une incalculable influence sur la volonté des individus et l'action morale du sacerdoce. Exposons ici en deux mots, et avec la réserve que commande le sujet, l'opinion qui m'a toujours paru la plus plausible touchant la prédestination du grand nombre.

Il y a sans doute des élus prédestinés, c'est-à-dire des âmes tellement prévenues des dons de la grâce, que, quels que soient les obstacles qu'elles rencontrent en elles-mêmes et au dehors, elles en triompheront librement, mais infailliblement, sinon dès la première heure du combat, du moins à la dernière. Dieu seul, qui l'a fixé, connaît le nombre de ces âmes. — Il y a des *fils de perdition* qui, par l'abus opiniâtre de la lumière divine, en ont conçu le mépris, la haine, et ont fait un pacte avec les ténèbres. Dieu seul encore les connaît, et il est permis de croire que le nombre en est petit.

Entre ces deux classes qui seront, pour ainsi dire, l'élite des habitants, l'une de la cité céleste, l'autre de la cité infernale, il y a les grandes masses qui vont où leurs guides les conduisent. Les trois ministres de la *paternité divine*, pères, prêtres, gouvernants (1), s'accordent-ils à les mener dans les voies de la justice chrétienne ; emploient-ils à cette fin les trois grandes puissances éducatrices : exemple, parole, discipline (2), il y aura, sans doute, des désordres individuels, domestiques, des scandales, de la tiédeur dans un grand nombre ; mais enfin, entraînée, portée par les forts, la masse entrera au port du salut. Au lieu de cela, les chefs, les aînés de la nation donnent-ils aux chefs de fa-

(1) Voy. liv. III, *Quatrième commandement*.
(2) Liv. I, Quatrième fait, ch. 2.

mille l'exemple de l'irréligion, de l'immoralité, le sacerdoce pourra par des prodiges de zèle retarder les progrès du mal; mais il perdra tous les jours du terrain, et il ne devra pas attendre que les temples soient vides pour se préparer à l'exil et à l'échafaud.

Quiconque voudra considérer ce qui se passe, en petit, dans les paroisses, en grand dans les États, et l'influence qu'y exerce en bien ou en mal l'exemple des sommités sociales, trouvera probablement que mon opinion sur la prédestination des masses a les caractères d'un fait, chez les peuples chrétiens. Quant aux nations de l'Asie, toujours rebelles aux sommations de l'Évangile, et chez lesquelles les prodiges du dévouement apostolique n'ont pu arracher à l'idolâtrie que de très-faibles minorités, il est manifeste que la résistance des masses y est le résultat de la pression des gouvernants. — Règle générale : les grands décident du salut des petits. De là ces paroles : *Un jugement très-dur attend ceux qui président. La miséricorde sera pour le petit; mais les puissants seront puissamment tourmentés* (1).

En rapprochant ces considérations de celles que nous avons faites dans le premier livre (troisième fait, ch. 1), vous m'accorderez, je pense, les déductions suivantes.

I. D'après les lois générales de l'ordre moral, ce sont les sommités sociales, les dépositaires du pouvoir, du savoir et de la richesse, qui décident en très-grande partie du sort temporel et éternel des multitudes. Et si Dieu a dérogé à ces lois dans l'établissement du christianisme, c'est une exception qui pourrait bien ne pas se reproduire.

II. Les nations non chrétiennes sont des troupeaux d'enfants soumis à la direction de leurs chefs, et ceux-ci sont encore des enfants qui céderaient infailliblement à l'influence morale de nos gouvernements, si la politique extérieure de ces derniers se montrait désintéressée et chrétienne.

(1) *Sagesse*, VI, 6, 7.

III. L'Europe ne reviendra aux principes de la politique chrétienne qu'autant qu'elle rentrera dans l'unité catholique.

IV. L'opposition au catholicisme n'existe plus, avec quelque puissance, que dans les classes gouvernantes des pays séparés par le schisme et l'hérésie, et, en pays catholiques, que dans la bourgeoisie la moins éclairée.

V. Le moyen le plus prompt, le plus énergique d'en finir avec l'esprit anticatholique, c'est le fléau des objections incarnées, vivantes et hurlantes dans le socialisme.

On ne voulait pas voir l'incarnation de l'éternelle vérité et charité, toujours subsistante, toujours plus éclatante, dans l'Église catholique, à mesure que les siècles s'entassent derrière elle. — On a vu, et si l'on n'a pas bien vu, on verra de plus près l'incarnation de l'erreur et de la haine.

On se moquait du salut éternel des âmes et du tableau, peint par Jésus-Christ, des noirs abîmes où il n'y a que *rage, pleurs, grincements de dents et feu qui ne s'éteint pas.* — Eh bien, voilà l'enfer qui ouvre ses portes et va nous donner une image de ses éternelles horreurs, en déployant ses bataillons altérés de carnage, armés de torches, de poignards, de tous les moyens de destruction. — On ne s'en moquera pas.

N'y a-t-il pas dans ce plan une adorable sagesse?

D. Cette démonstration du catholicisme par l'anticatholicisme pur, arrivant en chair et en os, creusant la fosse de ceux qui l'ont appelé, et disant : Me voici! cette démonstration, dis-je, est d'une grande puissance; mais triomphera-t-elle de tant d'obstacles? Votre quatrième déduction ne réduit-elle pas trop le nombre des ennemis du catholicisme?

R. Que le nombre de ces ennemis soit plus grand que je ne le suppose, c'est une circonstance qui n'ôterait rien à la puissance du fléau. Il s'ensuivrait seulement qu'il devrait frapper plus fort pour atteindre le but providentiel. Mais

j'espère vous faire voir que les obstacles qui nous séparent du but ne sont pas tels qu'ils vous paraissent.

CHAPITRE X.

Qu'il y a dans toute l'Europe un besoin trop pressant de l'unité catholique, pour que la résistance soit durable.

D. Sur quoi fondez-vous l'existence de ce besoin?

R. Sur trois faits : nos progrès matériels, la marche des esprits supérieurs, l'instinct universel du vrai peuple.

1. *Nos progrès matériels*. Ces progrès dans nos moyens de communication sont tels que, avant dix ans, l'Europe sera une grande ville dont on pourra parcourir les quartiers les plus éloignés en quelques jours. Du coin de leur feu, les habitants de Saint-Pétersbourg et de Moscou lieront conversation avec les habitants de Madrid et de Lisbonne. Le Norwégien jouera la partie d'échecs avec les bourgeois de Naples et de Messine. Les abîmes des divers océans ne feront pas obstacle à la circulation électrique de notre parole, et les expéditions si hardies de nos navigateurs autour du globe deviendront des promenades vulgaires. Le cap de Bonne-Espérance, Pondichéry, Calcutta, Pékin, Nangasaki, Botany-Bay, etc., seront des faubourgs de la grande métropole de l'univers : l'Europe.

Or, quel pensez-vous que doive être (d'abord en Europe) le résultat de ce prodigieux abouchement des âmes, séparées jusqu'ici par d'énormes distances et soumises exclusivement à l'influence des préjugés nationaux?

D. Le résultat de ce frottement me paraît devoir être un redoublement d'ardeur pour les jouissances et les affaires matérielles. Si les inimitiés religieuses et nationales viennent à s'éteindre, ce sera dans les bras de l'indifférence.

R. Tel serait bien le résultat naturel de la grande fu-

sion, si Dieu n'y avait pourvu, ou mieux, si nous n'y avions pourvu nous-mêmes par la création du fléau qui donne le frisson à l'indifférence religieuse et menace de livrer aux flammes l'oreiller sur lequel elle repose : les intérêts matériels.

Ne voyez-vous pas que le fléau marche aussi vite que l'œuvre de fusion, que le fil électrique transmet les ordres du socialisme, que les chemins de fer et la vapeur transportent ses séides, aussi rapidement que les ordres et les soldats de ceux qui le combattent? Ne voyez-vous pas encore que le redoublement d'ardeur pour les jouissances, les affaires, ne peut que redoubler la soif de destruction dans les passions cupides et haineuses qu'il enrégimente, et multiplier les souffrances des classes inférieures qu'il exploite? Au progrès du fléau il faudra bien opposer l'unique remède : le progrès de l'esprit religieux, de l'esprit de foi, d'espérance, de charité.

Or, quand l'Europe sentira le besoin de s'imprégner de cet esprit pour conjurer ou arrêter la conflagration socialiste, où croyez-vous qu'elle aille le demander? Sera-ce au patriarche *œcuménique* de Constantinople, au saint synode de l'empereur Nicolas, aux évêques anglicans convoqués par ordre de leur gracieuse gouvernante au spirituel comme au temporel, Sa Majesté la reine Victoria? Sera-ce aux dix mille synodes ou consistoires évangéliques du nord de l'Allemagne, de la Suisse, de la Hollande, etc., qui ne s'assemblent que pour dire : Parlons de la guerre au papisme, des livres de liturgie, de chant, de musique, des moyens d'amuser le peuple; mais qu'il ne soit plus question de dogmes, de professions de foi?

D. Faire du protestantisme contre le socialisme, ce serait jeter de l'huile au feu et lui opposer de la paille. Les citernes du schisme et de l'hérésie étant à sec, il faudra bien recourir au grand réservoir des eaux vives du catholicisme.

R. Et comme ce réservoir étend ses eaux salutaires, par

mille canaux, dans les terres du schisme et de l'hérésie, il se trouvera à la portée de tous ceux qui voudront lutter contre l'embrasement. Au mal universel de l'irréligion arrivée à son comble, le bon sens lui-même criera qu'on ne peut remédier que par la religion universelle.

Sans doute, le fanatisme de secte combattra de toutes ses forces le mouvement de retour et restera fidèle à sa devise : Plutôt périr que d'être sauvé par le papisme! Mais le rapprochement des esprits lui aura enlevé ses principales armes : la calomnie, le mensonge, l'ignorance. Comment retient-il les populations dans les étables de l'erreur? — En les nourrissant des plus absurdes préjugés contre le catholicisme. La puissance de ces préjugés est en raison directe des distances qui séparent les masses protestantes des masses catholiques. Ainsi, dans le nord de l'Allemagne, le Danemark, la Suède, où une législation de fer a préservé jusqu'ici le troupeau des enfants du libre examen de tout contact avec les *brebis empestées du papisme*, il est reçu généralement que le catholique est un être privé de raison, et, en parlant d'un homme tombé dans la folie ou l'imbécillité, on dit qu'*il est devenu catholique*.

Eh bien, quand les consistoires luthériens du Danemark et de la Suède ne pourront plus défendre, contre le mouvement général, les barrières de l'intolérance élevées par le sabre des Frédéric Ier, des Christian III, des Gustave Wasa; quand les populations, d'ailleurs si intelligentes, qu'ils abusent aussi indignement, verront de près les populations papistes, une révolution dans les idées sera inévitable, et le règne spirituel des consistoires prendra fin.

De même, quand les *bonnes âmes* de l'Église anglicane, que leurs ministres faisaient encore frémir, en novembre 1850, par le récit des horreurs qui allaient fondre sur l'Angleterre, si l'on ne s'opposait pas à la bulle de Pie IX réorganisant l'épiscopat catholique anglais; quand, dis-je, ces bonnes âmes auront vu à l'œuvre les cardinaux, évêques, prêtres, religieux, qu'on leur dépeint comme des bourreaux

altérés de carnage et dont le plus doux passe-temps est de faire écorcher vifs et rôtir les hérétiques, ne reviendront-elles pas de leurs frayeurs? Et alors John Bull, déjà coupable de grandes irrévérences envers l'*Église établie par la loi*, ne pourrait-il pas agiter cette question : « Pourquoi l'Angleterre continuerait-elle à payer l'énorme revenu annuel de deux cent trente-six millions de francs à sept mille grands et petits bénéficiers qui s'amusent à farcir la tête de leurs ouailles des fables les plus stupides, les plus odieuses? »

Enfin, la vue des plaies morales et matérielles des nations protestantes, le spectacle hideux de leur paupérisme, ne seront-ils pas une grande leçon pour les catholiques qui croient encore au vieux conte de la moralité et du bien-être des populations réformées?

Il me paraît donc certain que, dans le travail providentiel de fusion auquel est soumise l'Europe, l'or catholique resplendira, attirera les parcelles précieuses qui restent engagées dans les scories du protestantisme, et que le Vulcain socialiste est chargé d'opérer ce dégagement et de combattre la bise glaciale de l'indifférence par la violence de ses feux.

D. Vous penseriez donc, avec les Maistre, les Chateaubriand, etc., que, *si nous sommes broyés, c'est pour être mêlés*, que *nous marchons à grands pas vers une grande unité*, que *tout tend à recomposer l'unité catholique* (1)?

R. A l'époque où ces illustres penseurs annonçaient le mouvement vers le catholicisme, il y avait quelque mérite à le prévoir. Aujourd'hui, il y aurait aveuglement à le nier. — Passons au deuxième fait :

II. *La marche des esprits supérieurs.* — Le protestant Ranke terminait ainsi, il y a quelques années, son *Histoire de la papauté pendant les XVIe et XVIIe siècles* : « La polémique violente des temps antérieurs a déserté, sinon les écoles, du moins les relations habituelles de la vie. Toutes

(1) V. *Soirées de Saint-Pétersbourg*, entret. XIe. — *Études historiques*, tom. IV.

les inimitiés sont appelées à se réconcilier dans une unité supérieure! »

Les retours au catholicisme, devenus plus fréquents dans les sommités scientifiques et littéraires de l'Allemagne, depuis la conversion du célèbre comte de Stolberg (en 1800), prennent actuellement une proportion alarmante pour le protestantisme germanique, commencent à éclaircir les rangs du clergé luthérien, et concourent, avec les progrès de l'athéisme rationaliste, à populariser cet axiome : « En religion, ou le catholicisme, ou le nihilisme! »

Mais c'est dans la Rome protestante, transférée depuis longtemps de Genève à Londres, c'est dans l'élite du clergé anglican, que l'invasion du catholicisme a quelque chose de miraculeux. Vous avez sans doute entendu les cris de douleur, d'effroi et de fureur qu'arrache, aux partisans de l'*Église établie par le statut d'Élisabeth*, la désertion au catholicisme de leurs plus illustres docteurs et ministres.

D. Oui, et je pense que les conquêtes réelles ou présumées de l'anglicanisme en Italie seront loin de compenser ses pertes.

R. Il est certain, au contraire, que les conquêtes dont il se vante lui nuiront beaucoup plus et serviront autant la cause catholique que les défections dont il s'alarme. Voyez donc! à la nombreuse et brillante constellation de ses docteurs entrés dans le firmament catholique, qu'oppose l'anglicanisme? — Le moine Achilli (peut-être aussi le moine Gavazzi). Et pour que l'univers soit instruit des mérites du moine Achilli et des motifs de sa conversion au protestantisme, le fanatisme anglican suscite un procès fameux; et il en résulte la démonstration irrécusable que le moine Achilli est un infâme corrupteur signalé et flétri comme tel par tous les tribunaux et toutes les polices des contrées de la Péninsule qu'il a souillées de sa présence!

Que l'anglicanisme continue à passer ainsi son écumoire sur le clergé séculier et régulier de l'Italie, qu'il nous prenne de nouveaux Achilli et Gavazzi, et nous donne en

retour des Spencer, des Newman, des Manyng ; c'est un libre échange dont les catholiques n'auront qu'à se réjouir, tant il contribuera à l'expurgation de l'Église en Italie et à son triomphe dans la Grande-Bretagne ! Encore plus que les conquêtes du passé, les conquêtes à venir du protestantisme confirmeront cette parole d'un célèbre anglican : « Le passage de l'Église (catholique) à une secte est trop souvent par le chemin des vices, et celui d'une secte à l'Église est toujours par le chemin des vertus (1). »

Oui, *les esprits supérieurs sont en marche* vers l'unité catholique. L'exemple des grands déterminera le mouvement des masses et mettra dans un plus grand jour mon troisième fait : *L'instinct universel du vrai peuple.*

D. D'abord, qu'entendez-vous par le vrai peuple?

R. J'entends les populations paisibles et chrétiennes à divers degrés qui forment encore la grande majorité dans les États catholiques, et même dans une partie des États séparés, grâce au système d'éducation catholique qu'on y a conservé. (V. liv. I, quatrième fait, ch. 3; liv. IV, ch. 3.) J'entends aussi une bonne partie des masses révolutionnaires, que le socialisme n'a égarées qu'en se couvrant du masque de l'Évangile. Le vrai peuple, c'est donc l'Europe vivant toujours du fonds de croyances religieuses et sociales qu'y a naturalisées le catholicisme.

L'esprit antichrétien que ressuscita dans l'Occident l'hellénisme, soit l'*école classique*, plus d'un siècle avant Luther (2), et qui prépara le succès des destructions religieuses

(1) Lord Fitz-William, *Lettres d'Atticus*, III.

(2) « C'est dans le cours du quatorzième siècle, vous le savez tous, que l'antiquité grecque et romaine a été, pour ainsi dire, restaurée en Europe... L'école classique de cette époque s'enflamma d'admiration, non-seulement pour les écrits des anciens, pour Virgile et pour Homère, mais pour la société ancienne tout entière, pour ses institutions, ses opinions, sa philosophie, comme pour sa littérature. L'antiquité était, il faut en convenir, sous les rapports politique, philosophique, littéraire, très-supérieure à l'Europe des quatorzième et quinzième siècles. Il n'est donc pas étonnant qu'elle ait exercé un si grand empire; que la plupart des esprits élevés, actifs, élégants, difficiles, aient pris en dégoût les mœurs grossières, les idées confuses, les

qu'on a décorées du nom de *réforme*, a certainement exercé de grands ravages ; mais, ainsi que je l'ai déjà observé, le mal n'a été profond que dans les classes lettrées, qui ne sont pas le centième de la population générale. Et encore, dans cette minorité, la vérité chrétienne a constamment rallié à son drapeau, même en pays réformés, les plus nobles intelligences. C'est seulement depuis un siècle que l'antichristianisme a osé se produire ouvertement dans l'école des encyclopédistes au Midi, et dans celle de Kant et de Goëthe au Nord. Du sein des universités protestantes de l'Allemagne, où il a fait de l'histoire de l'Évangile une fable, de l'existence même du Dieu créateur un conte ridicule, il a plus ou moins infiltré ses poisons dans les diverses universités de l'Europe. La franc-maçonnerie et l'illuminisme de Weishaupt lui ont recruté dans les rangs de la noblesse et de la bourgeoisie une multitude d'adeptes dévoués qui l'ont puissamment servi, qui le servent encore, dans les conseils et les hautes administrations de la plupart des gouvernements.

Enfin, favorisé dans les derniers temps par une politique aveugle, l'antichristianisme a pu centraliser ses forces, réunir en faisceau, sous le nom de *Jeune Europe*, toutes les sociétés secrètes, faire appel à l'universalité des vices et des mauvais instincts, recruter des armées d'égorgeurs et d'incendiaires très-capables d'*un coup de main* sur l'Europe et d'en faire un monceau de ruines. Mais, avec tout cela, le parti antichrétien est, comme toutes les bandes de brigands, une puissance artificielle, sans appui dans l'âme des peuples. Il n'a pour lui ni un canton, ni un village entier, ni même une famille. La rage de destruction qu'il souffle au cœur de ses soldats dans les antres où il les attire,

formes barbares de leur temps, et se soient voués avec passion à l'étude et presque au culte d'une société à la fois bien plus régulière et plus développée. Ainsi se formait cette école de libres penseurs qui apparaît dès le commencement du quinzième siècle. » M. Guizot, *Cours d'hist. moderne*, leçon XI.

s'éteint en partie dès qu'ils rentrent au foyer domestique. De là son cri : A bas la famille !

En somme, l'Europe est encore chrétienne par le fond de ses entrailles, par l'esprit général de ses populations. En déployant son infernal programme et ses armées d'égorgeurs, le socialisme a partout réveillé la foi endormie dans les âmes. Surprise, épouvantée par le hurlement des meutes féroces qui déjà s'en partageaient les sanglantes dépouilles, la société, indifférente en apparence, a fait comme l'incrédule aux prises avec la mort; elle s'est tournée vers le Dieu de sa jeunesse, et a invoqué le Christ contre les bandes de l'enfer. Or, dans ce réveil de la foi, ne voyez-vous pas la différence qu'il y a entre les populations catholiques et les populations protestantes?

D. Les catholiques savent à quoi s'en tenir sur la loi du Dieu de leur jeunesse; mais la religion du Dieu protestant, du Christ de la Bible, où est-elle?

R. Oui, tant que l'Europe sommeillait au sein d'une paix trompeuse, le petit peuple, égaré depuis des siècles par les charlatans du schisme et de l'hérésie, sentait peu le besoin d'une religion sérieuse, positive, vivante. Content des fantômes d'églises nationales que les classes supérieures entouraient encore de quelque respect, il ne se lassait pas de croire aux vieux catéchismes que lui prêchaient toujours des ministres dont l'incrédulité était connue de tous, excepté de leur troupeau. Mais aujourd'hui que, sous les feux croisés du catholicisme et du socialisme, ces fantômes religieux s'évanouissent, et que les esprits de quelque portée se partagent entre les deux camps, il faudra bien que les multitudes nous arrivent.

De deux choses l'une : ou le mouvement des masses vers la grande Église sera secondé par leurs chefs politiques, ou ceux-ci s'efforceront de l'entraver et de sauver leurs papautés absurdes par des replâtrages religieux. Dans le premier cas, le fléau, devenu inutile, disparaîtrait au chant de l'hymne ambroisienne, portant à l'univers la Bonne Nou-

velle : L'Europe n'a plus qu'une religion ! Dans l'autre hypothèse, le fléau remplirait sa mission en abattant, ainsi que je le disais plus haut, *les pics orgueilleux qui entretiennent les glaces de l'indifférence religieuse.* Ces pics, que déjà vous apercevez, signalons-les encore mieux dans le dernier chapitre.

CONCLUSION

DU LIVRE IV ET DE TOUT L'OUVRAGE.

Délivré successivement de deux barbaries et transformé à fond par les sueurs et le sang des ouvriers de l'Évangile, l'Occident, il y a trois siècles et demi, offrait le divin spectacle de deux cents millions d'hommes vivant dans l'unité et l'égalité religieuses. Pontifes, empereurs et rois, clergé, magistrature, noblesse, peuple, tous également soumis à la monarchie spirituelle du Christ, ne reconnaissaient à aucun homme, à aucune assemblée d'hommes, le droit d'ajouter ou de retrancher le moindre article à la charte divine, soit à la croyance catholique, connue même des enfants. La puissance spirituelle suprême, que tous vénéraient dans le vicaire de Jésus-Christ et le successeur de Pierre, limitée elle-même par la divine constitution de l'Église, n'était que le centre et la sauvegarde de l'unité, de l'égalité, de la liberté religieuse de tous. Dans leur gouvernement, qui datait de quinze siècles, les papes n'avaient point mis en oubli la maxime du Pontife éternel : *Que le premier d'entre vous se fasse le serviteur de tous !* et ils restaient généralement fidèles à leur titre de *Serviteur des serviteurs de Dieu.*

Pour qui connaît l'irrésistible influence de la société religieuse sur la société civile, il y avait, dans cette constitution chrétienne de l'Europe, une admirable garantie d'ordre et de liberté, un obstacle insurmontable à l'établissement du despotisme politique.

Comment périt cette unité religieuse si nécessaire à la paix, à la grandeur de l'Europe et à l'œuvre divine de l'évangélisation universelle? On le sait : un professeur de Wittemberg, condamné par Léon X pour quelques thèses théologiques, entre en fureur et invite les peuples et les princes à courir sus à l'Église de l'antechrist de Rome et à *faire une même cendre* du pape, des cardinaux, des évêques et de leurs défenseurs (1). La plupart des princes du Nord se déclarent pour le forcené, dépouillent d'une main et égorgent de l'autre l'Église de Jésus-Christ dans leurs États, fabriquent des églises et des religions au service de leur despotisme, et y poussent leurs sujets avec une violence et une brutalité incomparables.

Cependant, avant la consommation de leur abominable entreprise, les princes avaient reçu un avertissement qui eût dessillé des yeux moins fascinés par la cupidité et l'orgueil. La révolution religieuse était à peine commencée, que la révolution politique et sociale éclata, appliquant aux pouvoirs et aux domaines séculiers les anathèmes de Luther contre la puissance et les propriétés ecclésiastiques (2). La Bible dans une main, le fer et la torche dans l'autre, les anabaptistes se mirent à piller, à incendier les châteaux, à embrocher les châtelains et châtelaines, au cri : Mort, au nom du Christ, à tous les princes et seigneurs temporels! Comme la Bible, la terre est à tous!

Au lieu de s'en prendre au véritable chef des égorgeurs et des incendiaires, que firent les princes et les seigneurs

(1) Bossuet, *Histoire des variations*, liv. I, ch. 25.

(2) Au reste, dans le livre furibond du *Magistrat séculier*, Luther avait déclaré une guerre à mort à toutes les puissances du siècle. « Voici, y dit-il, que Dieu livre les princes à leur sens réprouvé : il veut en finir avec eux; leur règne est clos. Ils vont descendre dans la tombe couverts de la haine du genre humain, princes, évêques, prêtres, moines, polissons sur polissons... Que sont la plupart des grands? Des fous, des vauriens, et les plus grands vauriens qui vivent sous le soleil..... Princes, la main de Dieu est suspendue sur vos têtes..... On vous tient pour polissons et belîtres..... Le peuple, lassé, ne peut supporter votre tyrannie et votre iniquité; Dieu ne le veut pas, etc. » V. Audin, *Vie de Luther*, tom. II, ch. 6.

allemands? Ils égorgèrent les disciples, au nombre de cent mille, et élevèrent le maître sur les autels, en lui disant : « Continue de prêcher à nos peuples l'horreur du papisme, mais fais-leur entendre que c'est à nous d'écraser le monstre et de rétablir la vraie religion du Christ. » Luther obéit, accabla ses enfants de malédictions, dès qu'il les vit succomber dans la lutte, voua leur âme au démon, éleva jusqu'au ciel les lances teintes de leur sang, et, le lendemain de la boucherie de Frankenhausen, il écrivit : *Ce sang, c'est moi qui l'ai versé par ordre de Dieu, et quiconque a succombé dans cette lutte est perdu corps et âme et appartient au démon* (1). Reconnaissants envers l'homme qui les avait si bien aidés dans le massacre de l'Église catholique et des hordes anabaptistes, les princes chargèrent leurs officiers dans le département du culte et leurs gens de plume de diviniser aux yeux de leurs sujets l'auteur du nouvel ordre de choses. Ils furent servis à souhait ; et, après trois siècles, le lâche scélérat qui, pour satisfaire son orgueil, vendit à quelques despotes le sang de Jésus-Christ, l'âme et le sang des peuples, est encore le *glorieux évangéliste*, l'*immortel réformateur*.

Pour consolider leur œuvre de mort, les nouveaux papes comprirent qu'il fallait la propager, et que leurs cinquante églises royales, ducales, etc., fondées dans la boue et le sang, si elles restaient en face de l'Église universelle fondée au Calvaire, recevraient bientôt du bon sens public leur vrai nom : *Parcs à l'usage des moutons du despotisme*. Les guerres longues et affreuses qui ne finirent que par le traité de Westphalie (1648), ayant convaincu les autocrates protestants que l'épée serait impuissante contre le catholicisme, les diplomates, les publicistes et juristes furent chargés de conquérir au schisme les gouvernements catholiques. Ils n'ont négligé en effet aucune occasion de les ameuter contre le saint-siége et de faire briller à leurs

(1) V. *Vie de Luther*, par M. Audin, tom. II, ch. 9.

yeux les avantages de la suprématie spirituelle de l'Etat. Au commencement de ce siècle, on voit encore les cabinets de Saint-James, de Berlin et de Saint-Pétersbourg plaider cette cause auprès de Napoléon I[er], et le conjurer de *rassurer tous les rois sur leurs trônes*, en se déclarant chef religieux de la France (1).

En présence de ces faits, qu'on ne demande plus la cause des ravages de l'incrédulité dans les classes influentes; qu'on ne demande plus d'où vient le froid mortel de l'indifférence qui, en paralysant les plus nobles organes de la société européenne, a cruellement opprimé jusqu'ici la circulation au dedans et l'expansion au dehors de la séve chrétienne, bouillonnant toujours dans le sein des masses. La cause première et principale en est dans l'épouvantable abus que les potentats non catholiques ont fait ostensiblement, opiniâtrément, durant trois siècles, de la loi de Jésus-Christ. Cette *loi parfaite de liberté* (2), descendue du ciel pour l'affranchissement et la réconciliation des membres de la famille humaine, qu'est-elle devenue entre leurs mains? Un instrument de despotisme, un moyen d'opprimer et de perdre les âmes de leurs sujets, un ferment de longues, de sanglantes discordes en Occident. Prenant le contre-pied de la maxime du Christ: *Cherchez avant tout le règne de Dieu et sa justice*, ils n'ont cessé de dire:

(1) « Dans les conférences de Tilsitt, l'empereur Alexandre et le roi de Prusse sollicitèrent Napoléon sur un autre point, le même sur lequel nous l'avons vu sollicité par l'Anglais Pitt, lors de son consulat. Alexandre lui faisait compliments sur compliments : « Et vous êtes un grand homme! et vous êtes un héros! un homme providentiel pour cette époque de révolutions! et il dépend de vous de rassurer tous les rois sur leurs trônes; mais pour cela il faut que vous-même soyez assis sur le vôtre avec toute la puissance nécessaire, et c'est où vous n'arriverez pas si vous n'êtes ce que je suis moi-même, le chef religieux de votre État. » Et, durant les huit jours que Napoléon passa avec le roi de Prusse, ce fut encore là le perpétuel sujet des discours et le plus ardent conseil de celui-ci : se faire tout à la fois chef politique et religieux aux dépens du catholicisme. Napoléon se refusa aux instances de l'empereur et du roi, comme il s'était refusé aux instances de Pitt. » Rohrbacher, *Histoire universelle de l'Église catholique*, tom. XXVIII, liv. 91.

(2) S. Jacques, *Ép. cath.*, I, 25.

Cherchons avant tout à trôner sans contrôle ni partage sur la conscience de nos peuples, et faisons de la religion du Christ une esclave au service du trône. Cette politique impie, qui n'a été un mystère pour personne, comment n'aurait-elle pas accrédité dans les classes bourgeoises cet axiome de l'incrédulité : *Les religions, nécessaires pour museler les masses, ne sont que des moyens de gouvernement!*

Il y a sans doute une très-grande différence entre les princes, énormément criminels, qui fondèrent les papautés nationales, et leurs successeurs actuels qui les possèdent à titre d'héritage. Mais il n'en est pas moins vrai que ces papautés sont le plus affreux scandale qui ait été donné au monde, et qu'elles opposent un obstacle insurmontable à la restauration religieuse de l'Europe et au triomphe de l'Évangile dans les vastes continents de l'Asie et de l'Afrique. Tant que ces montagnes d'achoppement subsisteront dans le Nord, leurs pernicieuses influences se feront sentir d'un pôle à l'autre, et le foyer du christianisme universel restera impuissant à réchauffer l'Europe, à la rendre ce qu'elle était au sortir du moyen âge, le soleil de la civilisation universelle.

Or ces hauteurs hostiles aux lumières de la foi et aux ardeurs de la charité catholique, le volcan socialiste, dont elles ont fourni les éléments, est visiblement destiné à les faire trembler d'abord, puis, si elles résistent, à les faire sauter.

Et parce que le socialisme agitait naguère la France, parce qu'il agite encore quelques États catholiques, il ne faut pas s'imaginer qu'il soit français, espagnol, italien, belge ou autrichien. Protestant par essence, enfant du Nord par son origine, par son éducation, c'est là qu'il a grandi dans la science du mal, dans la haine de la civilisation chrétienne, dans l'étude des théories et des pratiques infernales de son plus habile maître, le bavarois Weishaupt. Il y a là, pour lui, tous les principes anticatholiques prêchés

et glorifiés depuis des siècles par le schisme et l'hérésie, principes dont il ne fait que réclamer la franche application. Il y a là, pour lui, toutes les aspirations au changement, toutes les haines contre l'ordre de choses actuel, qu'ont soufflées au cœur de leurs adeptes les innombrables sectes qui, en Angleterre, en Prusse, en Russie, ont dépecé le cadavre des religions officielles.

Calculez le prodigieux dérangement des têtes produit par les divers illuminismes bibliques, depuis celui des anabaptistes de Munzer jusqu'à celui de Swedenborg, du piétiste Spener, de la baronne de Krudener, etc. Négligez les dix mille symboles de ces croyants à la *Nouvelle Jérusalem*, pour réfléchir au dogme fondamental : « Le christianisme, incompris jusqu'à nous, ne peut déployer ce qu'il renferme de lumière et de vie sans une rupture totale avec les idées et les institutions du passé ; » dogme qui est le même dans le villageois piétiste ou swedenborgien et dans le *sénateur russe* que l'illustre auteur des *Soirées de Saint-Pétersbourg* a choisi pour organe de l'illuminisme transcendant. Sans doute, le sénateur et le villageois ne s'accordent pas sur la définition de la *Nouvelle Jérusalem*, mais tous deux sont persuadés qu'elle ne peut s'élever que sur les cendres de la Babylone actuelle.

Calculez le mépris et la haine des institutions quelconques du christianisme, qu'a semés dans toutes les classes le rationalisme germanique sous ses trois formes : 1° le rationalisme théologique, descendu jusqu'à la formule de Strauss : *Le Christ est une fable, et Dieu probablement un mot;* 2° le rationalisme philosophique de l'école de Kant, prétendant démontrer que, si Dieu n'est pas l'univers, il est impossible de savoir ce qu'il est, ni même s'il est; 3° le rationalisme littéraire de Goëthe et de Louis Feuerbach, déclarant la religion du Christ absurde, inhumaine, et la société que nous lui devons, exécrable.

Calculez, enfin, les immenses travaux et la savante organisation des sociétés secrètes germaniques, depuis Weis-

haupt jusqu'à nos jours. Voyez avec quelle habileté elles savent exploiter les antipathies et les susceptibilités nationales, tourner contre l'Autriche la fidèle et chevaleresque Hongrie, raviver, exaspérer l'esprit polonais dans les provinces soumises à la Prusse, etc., etc. Considérez les puissantes ramifications qu'elles ont poussées jusqu'au cœur de la Russie, jusque sous les glaces de la Norwége, les sympathies ardentes qu'elles trouvent dans les populations industrielles de l'Angleterre.

Calculez, dis-je, tout cela, et vous verrez que le Nord renferme les éléments d'une effroyable conflagration.

Est-ce à dire qu'on doive désespérer du salut de ces États? Non; les forces qu'y possède le socialisme n'ont qu'un but: la destruction des montagnes d'erreurs, de préjugés, de haines, que le schisme et l'hérésie y ont entassées depuis les siècles de Photius et de Luther. Ces peuples reviendront indubitablement à l'unité; mais sera-ce par la sage initiative et sous la conduite de leurs gouvernements? Sera-ce à travers le feu des révolutions et sur les ruines des trônes fidèles jusqu'à la fin à leur politique antichrétienne? La question est toute là. Le choix entre les deux moyens de retour sera l'œuvre des potentats et de leurs conseillers. Comprendront-ils enfin que le socialisme n'est que le développement fatal du système antichrétien inauguré par leurs prédécesseurs, et que le sacrifice d'une suprématie religieuse absurde et impie est l'unique moyen de sauver leur couronne terrestre et d'en mériter une infiniment plus belle (1)? Confiants dans le secours d'en haut, dans le dé-

(1) « Ce fut l'intérêt de la souveraineté mal entendu qui fit la révolution du seizième siècle. On nia les dogmes de l'Église pour lui voler ses biens. Aujourd'hui, ce même intérêt, bien entendu, produira une révolution contraire. Il faudrait que les souverains protestants eussent perdu le sens, pour ne pas apercevoir l'insigne folie qu'ils font de soutenir une religion qui pose en maxime le jugement particulier et la souveraineté du peuple, contre une autre religion qui soutient (indépendamment des preuves dont elle est environnée) que, *contre notre légitime souverain, fût-il même un Néron, nous n'avons d'autre droit que celui de nous laisser couper la tête en disant*

vouement à toute épreuve de leurs sujets catholiques, dans la soumission et l'*âme naturellement catholique* des populations qui les respectent encore comme leurs chefs spirituels, donneront-ils au ciel et à la terre *la plus grande des fêtes* (1), par la déclaration solennelle de cette vérité qui est au fond de toute conscience chrétienne : *Il n'y a qu'un Dieu, qu'un Christ; il ne doit y avoir qu'une foi, qu'une Église ?* Je l'ai déjà dit : dans cette hypothèse, l'Europe, un beau matin, serait tout étonnée de se trouver catholique, et le socialisme, tué du même coup que le protestantisme, ne vivrait plus que dans l'histoire.

Au lieu de cette noble et sainte inspiration, que nous avons lieu d'attendre de leur sagesse et des prières incessantes qui montent vers le trône du Maître miséricordieux du cœur des rois, les cabinets du Nord s'aveugleraient-ils jusqu'à protéger le socialisme comme un auxiliaire utile contre le progrès catholique? La recrudescence du fanatisme protestant, qui, sous l'influence anglaise, se manifeste en ce moment dans toute l'Europe, obtiendrait-elle la faveur des souverains et de nouvelles hostilités contre l'*Église du Dieu vivant ?* L'Attila socialiste profiterait sans doute de cette alliance pour agiter de nouveau le Midi et tâcher d'y laver dans une mer de sang la honte de ses défaites. Mais ses tentatives n'aboutiraient probablement qu'à consommer le réveil religieux des nations catholiques, à cimenter l'union de leurs chefs et à les rallier autour du divin étendard pour une nouvelle victoire de Lépante.

Refoulé dans sa patrie et écumant de rage, l'enfant du Nord exécuterait l'ordre du ciel, et donnerait à ses alliés leur digne salaire, en mettant le feu à la mine dont les ga-

respectueusement la vérité. Les princes changèrent donc de religion dans le seizième siècle pour avoir de l'argent, et ils en changeront dans le dix-neuvième pour conserver leurs trônes (*s'ils sont à temps*). Il n'y a rien de si aisé que de trouver vrais des dogmes qui s'accordent avec nos intérêts les plus chers. » M. de Maistre, *Lettres et opuscules*, tom. I, p. 276

(1) Saint Luc, ch. XV.

leries souterraines s'étendent de Dublin à Londres, de Londres à la Haye, de la Haye à Berlin, et de là se prolongent, les unes jusqu'à Saint-Pétersbourg et Moscou, les autres jusqu'à Drontheim, en passant par Copenhague et Stockholm.

Nous connaissons les affreux projets du socialisme en France, en Italie, et quiconque a étudié la marche des révolutions est convaincu que l'exécution dépasserait de beaucoup les horreurs du programme. Mais qui pourrait dire les exploits du monstre dans les pays où, depuis des siècles, les cours, les salons, les temples, les universités, les sociétés secrètes, la plume des écrivains, le pinceau des artistes, ont travaillé de concert à préparer de prodigieux amas de matières inflammables! L'embrasement serait tel, que les puissances catholiques n'arriveraient probablement que pour assister, l'arme au bras, au spectacle qu'offrit à l'armée de Titus la ville déicide. C'est ce que prévoyait, il y a près de quarante ans, M. de Maistre, quand, parlant de l'Angleterre et de la Russie, qui sont les deux pôles du monde anticatholique, il disait de la première : « J'ai l'œil sur l'Angleterre. Soyez sûr que de ce pays partira un jour *quelque fusée à la Congrève* qui nous donnera une belle illumination, » et de l'autre : « Si une fois le peuple était ébranlé et commençait, au lieu des expéditions asiatiques, une révolution à l'européenne, je n'ai point d'expression pour vous dire ce qu'on pourrait craindre :

« .... Bella, horrida bella!
Et multo Nevam spumantem sanguine cerno (1). »

Prions, et prions sans relâche, pour que les lumières de la foi et les célestes ardeurs de la charité, dissipant la brume glaciale qui règne encore dans les hautes régions de la société européenne, préviennent l'explosion des feux de la justice divine, et que le Dieu des miséricordes nous donne

(1) V. *Lettres et opuscules*, tom. I, p. 218, 311.

le plus ravissant des spectacles : le pacifique *auto-da-fé* des tristes erreurs qui, en déchirant la famille de Japhet, l'ont empêchée jusqu'ici de porter avec plus d'abondance la lumière dans les *tentes de Sem*, et de lever l'anathème qui pèse toujours sur les enfants de Cham. Amen.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

TROISIÈME FAIT. — L'EXISTENCE D'UNE ÉGLISE CATHOLIQUE.

QUATRIÈME FAIT. — L'EXISTENCE DES HOMMES.

LIVRE II.

LIVRE III.

LIVRE IV.

FIN DE LA TABLE.

